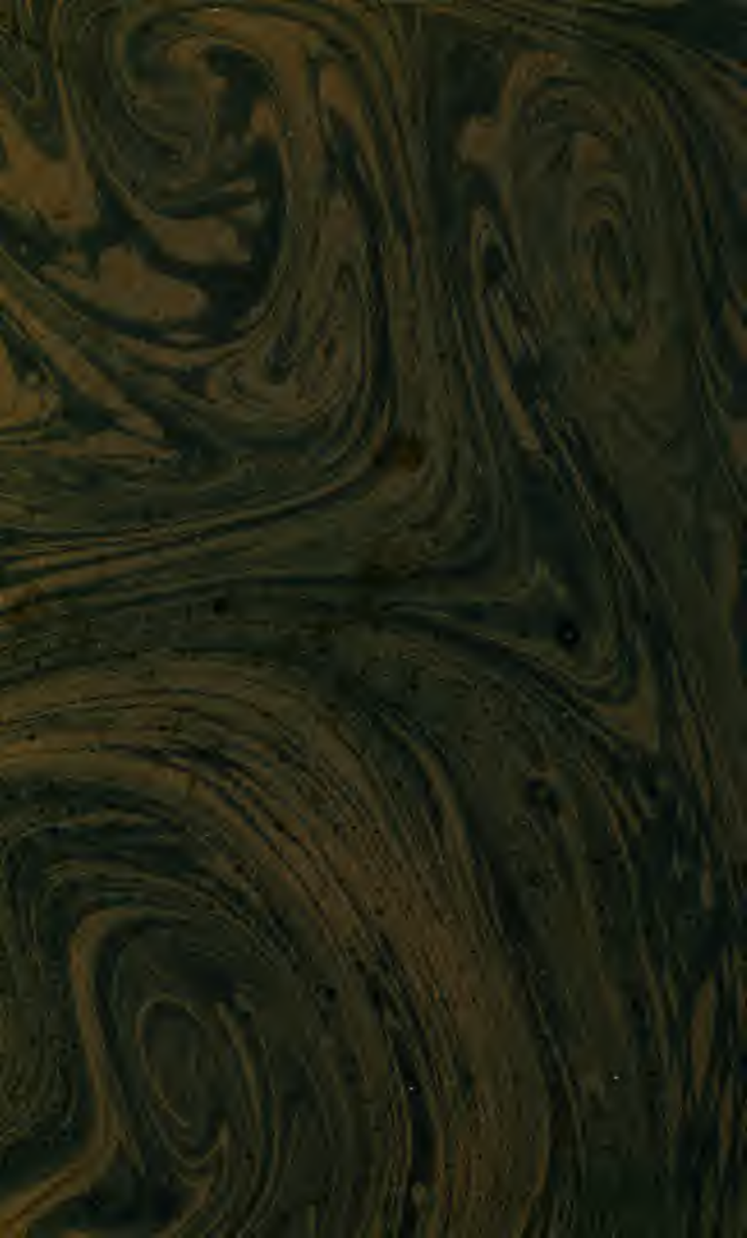
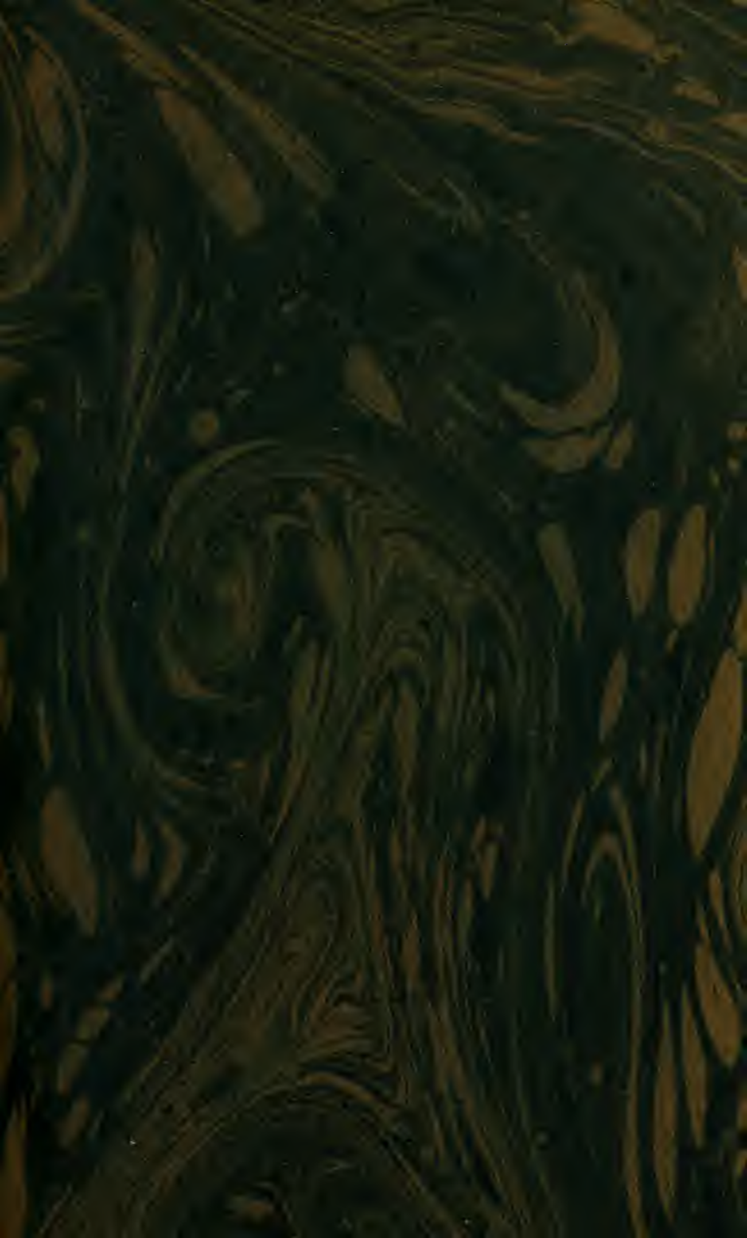






MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME SEPTIEME

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION
LE DIRECTOIRE
LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME SEPTIÈME



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Premiers malheurs de Napoléon. — Sa rancune envers le Portugal. — Trompé déjà à cette époque par la Russie. — Le pavillon tricolore insulté. — Mort du comte de Villaverde. — On le croit empoisonné. — Mort de *Lobato*, premier valet de chambre *et puis premier ministre* — Empoisonné à Maffra. — Il a vendu son âme au diable. — Le marquis de Bellas. — Don Pedro. — Lord Strankford. — Don Fernand de Portugal. — Don Rodrigue de Souza. — Le marquis de Valence. — Son beau caractère. — *La maison de Bragance a cessé de régner.* — Conduite ridicule du prince-régent. — Junot, *ambassadeur et général combattant et conquérant.* — Départ du prince. — M. Baretto. — Sa perruque blanche. — Son petit esprit et ses grosses filles. — Le comte de Novion. — Conseils au prince. — Les planches sur la cale. — Les *sergents.* — *Chambellans* du roi fugitif.

Me voici arrivée à une époque fameuse entre tout ce que l'histoire offre de plus étonnant en merveilles. La gloire de la France paraissait elle-même excitée à se montrer de plus en plus belle et croissante; elle montait à l'horizon toujours grande, lumineuse, couvrant tout de ses rayons, dont pas un n'était pâle ni

infécond. Il semblait qu'au moment de dire adieu à son favori, la victoire voulût le combler de ses mêmes faveurs dont elle l'avait nourri jusqu'alors. En femme aimante et dévouée, elle le suivit partout. Partout elle lui donna des marques d'amour. Les Pyrénées furent le lieu où son pied s'arrêta. De leur cime chenue, elle put contempler encore le héros qu'elle abandonnait. S'il l'eût voulu, *là*, au pied de ces montagnes qu'il devait respecter comme frontière, là, il était encore temps pour le repentir, là il pouvait dire de nouveau :

— L'univers est à moi!!!

Et de là, tout au contraire, est sorti ce cri sinistre de tout un monde qui dut se lever entier pour l'accabler, et qui hurla tout joyeux :

— Enfin il est à nous!!!

Oui, c'est dans les déserts de la péninsule, comme dans ses champs fertiles, que se sont forgées les chaînes de Sainte-Hélène, et le premier anneau se rattache à l'expédition de Portugal. Il ne suffisait pas d'ordonner à un séide d'aller prendre un royaume, de l'envahir à tout prix, même à prix d'hommes, et de lui commander sur sa tête ensuite de s'y maintenir. L'être le plus dévoué ne peut donner qu'une volonté; ensuite il peut donner son sang, mais il lui est impossible d'aller au delà, surtout lorsque des événements plus forts que cette volonté viennent la combattre.

Ce fut la situation de Junot. Jamais on n'en vit de plus déplorable. Je dois à sa mémoire de révéler tout ce qui est à ma connaissance relativement à cette affaire, et je le ferai certainement. Mais pour être mieux comprise il me faut reprendre les faits à

l'époque antérieure à celle où nous nous trouvons. Ces faits sont peu connus et sont pourtant d'un haut intérêt dans la balance politique de l'Europe. Si la péninsule ne se fût jetée au travers de toutes les affaires du nord comme un monstre colossal et dévorant, Napoléon aurait toujours la puissance, et nous le bonheur et la gloire. La conduite ignorée de la Russie, à cette même époque, conduite dont j'ai les *preuves écrites*, est également d'un immense intérêt.

L'empereur eut longtemps saignante au cœur la mémoire de la conduite du cabinet de Lisbonne à l'époque d'Austerlitz. Moi-même, hélas! je contribuai pour beaucoup à son ressentiment, en racontant avec toute l'amertume d'une âme profondément blessée, l'insulte qu'avait reçu le pavillon tricolore dans le port de Lisbonne par l'admission prolongée d'une flotte anglaise et même d'un convoi, rafraîchissant ses vivres et nous narguant du haut de ses mâts où flottait le léopard. Napoléon écrivit dans le sens d'un profond mécontentement. M. d'Araujo, dont j'ai eu peine à bien comprendre le caractère dans toute cette dernière affaire du Portugal, ne fut plus alors le même homme qu'il était lors de mon séjour à Lisbonne. Le comte de Villaverde, dont j'ai parlé je crois assez pour qu'on puisse le juger, fit à cette époque un mal immense à sa patrie; du moins tous les Portugais un peu bien pensants et sachant apprécier la position de leur pays, l'accusent-ils de leurs malheurs. Il était vendu à l'Angleterre, ainsi que le marquis de Bellas. Il est impossible autrement d'expliquer comment M. de Villaverde, avec son esprit et même son talent, car il en avait, a pu laisser arriver le Portugal à cet état de dépérissement dans lequel nous le trouvâmes.

Les finances ruinées, l'armée presque nulle, et cela avec la crainte journalière d'une double invasion de l'Espagne et de la France. La conduite du comte de Villaverde est impardonnable; sa mémoire restera éternellement entachée de tous les reproches que peut adresser une nation à l'homme chargé de la diriger. L'établissement d'un papier-monnaie mal calculé, toutes ces charges si onéreuses pour le royaume et accordées à des êtres vils et incapables, et pour cela entourer le prince d'une triple enceinte qui ne permît à aucune plainte de parvenir jusqu'à lui, toute cette insouciance au bord du précipice ne peut être excusée.

Il n'y tomba pas dans ce précipice, lui, il mourut. J'ai des lettres de Lisbonne qui m'annoncent cet événement et dans lesquelles on me dit qu'il est mort *empoisonné*. J'ai cherché à approfondir ce fait et cela ne paraît nullement certain. Au reste, il y avait alors à la cour de Lisbonne une lutte de pouvoir dont il est possible que le comte de Villaverde soit tombé victime.

Le prince du Brésil avait toujours été un homme nul. Mais jamais cette entière nullité ne parut autant que lorsqu'il fallut faire preuve de quelque détermination. Alors on vit la plus misérable des créatures humaines, s'agiter comme un pauvre enfant imbécile sur ce trône où l'avait assis *le droit* de ses pères et ne prendre conseil que des deux hommes qui le dominaient. L'un était le comte de Villaverde, premier ministre et grand seigneur dans toute l'acception du mot, au moins quant à la corruption, l'autre un nommé *Lobato*, premier valet de chambre du prince. Sans doute leurs fonctions ne devaient pas les mettre en présence. Mais quel est l'homme en ce monde qui se

trouve satisfait de son lot? Lobato s'ennuya de passer un habit quand il pouvait se le faire passer. Il crut, parce qu'il le voulait, qu'il pouvait gouverner le pays. Peut-être avait-il vendu son âme au diable, ainsi que me le dit sérieusement un jour le marquis d'Alorna; en tous cas le diable lui a été mauvais acheteur, car il n'eut en échange ni capacité ni longue durée de bonheur.

La faveur de cet homme devint immense après la mort du comte de Villaverde. Le comte ne fut pas remplacé dans le ministère, quelque envie qu'eussent le marquis de Bellas et le comte d'Araujo de lui succéder. Il fut décidé par le prince que le comte ne serait pas remplacé et que ses fonctions seraient réparties entre quatre personnes sous la direction de Lobato. M. d'Araujo s'éloigna des affaires. Il y parut bientôt.

Lobato voulait que son maître quittât l'Europe, mais, en vrai valet, toutes les dispositions qu'il prit pour arriver à la réalisation de ce projet ressemblent à ce que fait un domestique ayant le dessein de quitter une maison et volant impudemment ses maîtres. Rien ne fut épargné pour former un trésor que devait emporter le prince dans sa fuite et dont Lobato espérait une grande part. Rien ne fut payé. Les pensions des veuves, des orphelins, celles des officiers en retraite, les créances les plus légitimes, rien ne parut sacré à son esprit spoliateur. La crainte d'une révolte l'empêcha seule de dépouiller les églises et les couvents. Puis, mêlant à cette conduite odieuse le mensonge et la ruse, il prit un grand soin de cacher le départ du prince, et, pour mieux le dissimuler, il parla de le faire couronner roi de *Lusitanie*, puisque

sa mère était tout à fait folle. Les préparatifs de cette cérémonie se firent et des travaux immenses furent commencés à Maffra. Il y avait encore dans la noblesse portugaise des cœurs à la don Juan de Castro, à la d'Albuquerque. Ces mesures furent improuvées hautement. On exila ceux qui murmurèrent.

Ce fut alors que Lobato, sur lequel pesait le mépris et l'exécration générale, mourut à Maffra. Sa mort, qui fit une profonde impression sur le prince du Brésil, fut entourée de telles circonstances que cette fois il est impossible de ne pas croire la version qui courut alors. On parlait de poison. Le fait est que le malheureux eut des crises de souffrance tellement atroces qu'il voulut se jeter par une fenêtre pour avancer sa mort. Il eut des vomissements répétés et d'une telle nature que l'opinion générale a longtemps attribué cette mort tragique à des vengeances personnelles qu'on n'avait que trop de droit d'exercer contre lui.

Mais quelle que soit la cause première de sa mort, toujours est-il qu'il mourut et que le pauvre prince du Brésil demeura avec son bourrelet et ses lisières. Personne pour le conduire, et cependant le ciel se couvrait de gros nuages et la tempête s'approchait.

Il y avait alors à Lisbonne deux hommes très capables de faire des choses remarquables dans l'intérêt de la nation. L'un était don Fernand de Portugal, l'autre don Rodrigue de Souza. Ce dernier surtout avait ce qui seul sauve un État au jour du péril bien plus encore que du talent. Il était *vraiment patriote*. Il y avait encore un homme de savoir et d'honneur, que don Pedro appelle son cousin et qu'il laisse à Paris sans s'occuper de son existence seulement,

cet homme est le marquis de Valença. Un autre auteur pouvait aussi beaucoup dans ce grand drame, au moins pour faire prendre une résolution au prince, c'était milord Strankford. Il avait traduit le *Camoëns*, non que je pense que cela serve beaucoup en politique, mais je le dis seulement pour prouver que lord Strankford connaissait parfaitement le Portugal où il résidait depuis beaucoup d'années. Il voulait emmener le jeune don Pedro au Brésil; mais des paroles et des promesses, voilà tout ce qui fut échangé. On *mentait* à chaque mot, on trompait à chaque action, cela ne pouvait aller ainsi.

Lorsque le prince apprit qu'une armée se rassemblait à Salamanque, il pâlit. Lorsqu'il sut que son chef était celui-là même qui avait près de lui le titre d'ambassadeur, il sauta de joie. L'insensé ne voyait pas que le choix de ce même homme le condamnait, quand bien même Napoléon n'aurait pas dit :

— *La maison de Bragance a cessé de régner.*

Alors la terreur se mit dans le conseil du pauvre souverain. Il *chassa les Anglais*, comme il l'écrivit à l'empereur son bon frère. Il commanda des confiscations, il fit arrêter les chefs de la factorerie anglaise. Tout Buenos-Ayres [1] fut un lieu de trouble et d'effroi. Les Anglais fuyaient à tire d'aile. Lisbonne semblait devoir être bientôt la proie d'une horrible anarchie. L'ambassadeur d'Espagne et l'envoyé de France firent ôter, malgré la colère apparente du prince contre l'Angleterre, les armes de leurs portes. Le peuple murmurait. Le Portugal était dans une de ces crises qui décident du sort d'un État. Le prince assembla

[1] Quartier de Lisbonne où habite la factorerie anglaise.

son conseil, mais c'était la cour du roi Pétaud ; un *seul* homme osa donner l'avis généreux de se défendre ! ce fut don Rodrigue de Souza. Pour l'avoir donné, don Rodrigue fut disgracié.

Lorsque le prince apprit, à n'en plus pouvoir douter, que cette armée se dirigeait vers le Portugal, il voulut tenter un dernier effort. Il envoya au-devant de Junot un conseiller d'État avec des *pouvoirs illimités* pour *tout promettre* au nom de son maître, tandis que M. de Lima demeurait paisiblement à l'hôtel de l'ambassade portugaise à Paris et que le comte da Ega restait également à Madrid. Cependant le départ du prince du Brésil fut arrêté et les préparatifs poussés avec une activité inconnue en Portugal.

C'est une bien singulière étude que celle de la cour de Lisbonne au moment dont je parle maintenant. L'Europe avait les yeux attachés sur elle, car on voyait que par ce malheureux prince du Brésil allait commencer cette guerre aux vieux rois, aux arbres pourris, guerre que Napoléon voulait faire à toutes les dynasties de l'Europe, la Russie exceptée.

Pauvre Portugal ! Pauvre Lusitanie ! De toutes ces puissances qui n'avaient plus qu'une force de tradition, elle était la plus faible, la plus abâtardie. Le malheureux Jean VI était moins qu'un homme incapable, car il était souverain, et sa nullité était un crime. Son peuple lui-même le méprisait. Tous les corps de l'État, se voyant abandonnés, se retiraient du faisceau politique que le besoin commun devait former. Tout se désorganisait. L'intérêt public, étouffé sous les intérêts privés, ne pouvait plus se faire entendre. On ne comprenait rien à la conduite du prince. Il ne chassait plus, lui qui passait sa vie

au milieu des bois ! J'ai su depuis qu'il avait une telle peur d'être assassiné, que cette peur avait des *suites tragiques* à l'instant même. Pauvre homme! Qui songeait à le tuer, mon Dieu? Il ne sortait donc plus, mais il recevait des *visites* pour se désennuyer. Et qui croyez-vous qu'il recevait ainsi comme en bonne fortune? L'ambassadeur d'Angleterre! oui, l'ambassadeur d'Angleterre, qui avait quitté Lisbonne, mais seulement pour la forme, et avait été à bord d'une flotte anglaise qui était en dehors de la barre au-dessous de Belem. Tous les soirs l'ambassadeur descendait à terre et venait faire sa cour au prince du Brésil. Je ne pense pas qu'il dût y trouver grand plaisir, mais il fallait enlever cette famille de Bragance pour la transporter en un lieu où Napoléon ne la pût frapper *que d'anathème.* L'amour-propre de l'Angleterre devenait intéressé ensuite à ne pas laisser accabler son allié. La conduite de l'ambassadeur britannique était donc conséquente, si celle du prince était absurde.

Il était bien à plaindre! Il ne pouvait quitter cette terre portugaise qu'il aimait, il ne pouvait prendre un parti. Il était digne de pitié, si la lâcheté, surtout dans un roi, pouvait en inspirer. Enfin, un jour, l'ambassadeur d'Angleterre lui apporta le *Moniteur;* le malheureux prince y lut :

« *La maison de Bragance a cessé de régner* EN EUROPE. »

— Vous le voyez, monseigneur, lui dit l'Anglais en mettant le doigt sur cette dernière phrase, *l'usurpateur* lui-même vous indique le seul moyen de salut qui vous reste. Venez en Amérique.

Le prince se mit à pleurer comme un enfant. Il

courait çà et là comme un pauvre fou dans ce palais qu'on lui disait d'abandonner et qu'il n'avait jamais tant aimé. Quelquefois il entrait dans l'appartement de sa mère, s'agenouillait devant elle et lui demandait sa bénédiction. Mais la folle le repoussait avec fureur, et criait d'une voix aigre et sinistre :

— Al fuego! al fuego d'infierno! Todos à l'infierno! [1]

Et son fils épouvanté fuyait cette mère septuagénaire, dont la tête couverte de cheveux argentés avait aussi porté la couronne et qui maintenant ne savait plus que maudire et blasphémer. Il courait chez sa femme. Là il essuyait un nouvel orage. C'étaient des reproches sur sa pusillanimité, des imprécations contre son père, sa mère, mais surtout contre l'époux assez lâche pour avoir pu obéir à un *Lobato*.

— Arrière de moi, s'écriait-elle en lui arrachant des mains la robe à laquelle il se cramponnait, arrière, vous n'êtes qu'un misérable lâche!

Et le malheureux ainsi renvoyé, repoussé, était au moment de devenir insensé comme sa mère.

Enfin il apprit que l'avant-garde de l'armée française avait couché à Abrantès le 22 au soir ; malgré les assurances toutes pacifiques que M. Baretto lui rapporta de la part de Junot, il se décida enfin à

[1] « Au feu, au feu de l'enfer! Tous à l'enfer! » Ce fut par une trop sévère direction donnée par le grand-inquisiteur qui était son confesseur, que la reine Marie devint folle. Aussi était-il très fréquent de lui voir mêler des mots d'anathème à ce qu'elle disait dans sa folie. Lorsqu'elle voyait ses petits enfants, elle les prenait dans ses bras, les embrassait et pleurait sur eux en répétant avec déchirement :

Al fuego! al fuego d'infierno! todos! todos! infeliz!

partir, et le 27 novembre de l'an 1808, toute la famille de Bragance s'embarqua sur différents bâtiments. Quant au régent, son fils, son neveu et lui montèrent sur le vaisseau de guerre anglais *le Prince royal.* Une remarque assez particulière, c'est que ce fut ce même vaisseau qui, en 1799, servit à transporter de Naples en Sicile le roi de Naples et sa famille sous la conduite de lady Hamilton.

Un fait à remarquer, mais que l'on trouvera moins étonnant lorsque comme moi on a habité le Portugal, c'est que le départ annoncé, arrêté même depuis plus d'un mois, ne trouva rien de prêt lorsqu'il fallut l'effectuer. J'ai sur ce moment des détails fort exacts.

Ce fut le 27 novembre à huit heures et demie du matin que le prince du Brésil arriva à Belem dans une voiture fermée, n'ayant avec lui que l'infant d'Espagne, don Pedro[1] son neveu. Son équipage était des plus simples, il n'avait qu'un seul domestique. Il paraît que les rapports de police étaient alarmants et qu'on craignait que le peuple ne s'opposât au départ. Il avait appris que les vaisseaux contenaient tout l'argent monnayé du Portugal, la plus grande partie de l'argenterie comme vaisselle, tous les diamants, non seulement de la couronne, mais les diamants que la ferme du commerce avait apportés dans le royaume. On emportait *tout.* Et que laissait-on au peuple? la guerre, s'il la voulait faire, la misère et la honte!

Il y avait alors à Lisbonne un homme que j'y avais

[1] L'infant don Pedro est fils de la princesse de Portugal, sœur de Jean VI, et de l'infant don Gabriel, troisième fils de Charles III et frère de Charles IV.

retrouvé avec bonheur, un ancien ami de ma famille, M. le comte de Novion. Le comte de Novion avait de grandes qualités, des talents remarquables. Il les utilisa pour la nouvelle patrie qui l'avait adopté. Il créa un régiment qui, sous le nom de *légion de police* rendit Lisbonne l'une des plus belles villes de l'Europe, tandis qu'avant elle n'était qu'un cloaque infect qu'on ne pouvait parcourir, une fois le soleil couché, qu'au péril de sa vie, car la ville entière n'était pas éclairée, et, à chaque détour de rue, on était attaqué par une bande de voleurs qui bien souvent rougissait ses poignards. M. de Novion, ayant pris sur lui une responsabilité toute de peines et de désagréments sans cesse renaissants dans un pays comme le Portugal, parvint à faire de sa capitale une des belles villes du monde. Il avait une grande autorité à l'aide de son beau régiment nommé la *légion de police*, et sa place était à bien dire un petit ministère. Il eût été à désirer pour le Portugal que le prince l'eût réellement fait ministre.

Ce fut lui qui avertit le prince du danger qu'il pouvait courir en se rendant au port avec une espèce de solennité. Le prince, dans l'illusion jusqu'au dernier moment, « voulait, disait-il, se faire voir à son bon peuple pour lui faire ses adieux. » M. de Novion, dont la rude franchise avait souvent déplu, notamment à des Français émigrés qui achetaient l'hospitalité qu'on leur donnait par de lâches complaisances, M. de Novion dit au prince que non seulement le peuple de Lisbonne était dans de mauvaises dispositions, mais qu'il ne répondait nullement des suites, si Son Altesse royale voulait faire *une fête* de son départ. Le pauvre fugitif se détermina alors à se rendre séparément au

port, et ce fut donc accompagné seulement de son neveu qu'il arriva près de *la cale* où il devait trouver le canot pour le transporter sur le vaisseau. On sait comment il pleut quand il pleut à Lisbonne. Dans les journées précédentes il était tombé des torrents d'eau et le rivage était inondé d'une boue vaseuse qui empêchait de poser le pied à terre, surtout pour traverser *la cale*, déjà encombrée de paquets et de ballots. Il n'y avait pas là de Ralph Raleigh, pour étendre son manteau sur le terrain fangeux. Le pauvre souverain fugitif ne put que regarder d'un œil de détresse cette mer boueuse et puis ses souliers bien cirés. Pour une pareille tête il y en avait assez pour le faire remonter à Benpost[1].

Dans ce moment, deux sous-officiers de la légion de police, dont l'un était un émigré français, aperçurent le régent. Ils avaient des ordres de leur commandant et évitèrent ce qui pouvait faire reconnaitre le prince. Mais sa tête en manière de taureau, cette tournure remarquable dans sa disgrâce avait déjà été signalée par la populace qui encombrait les quais. Aussitôt que le nom du prince fut prononcé, il vola de bouche en bouche, et des malédictions l'accompagnèrent bientôt. Les sous-officiers de police se mirent aussitôt de chaque côté de Son Altesse royale, puis, ayant fait jeter quelques planches sur cette boue épouvantable, ils soutinrent le prince, qui *chancelait* et dont le cœur battait à en faire entendre les pulsations. Un vieux respect empêchait le peuple de ma-

[1] Mauvais palais dans lequel le prince du Brésil venait donner ses audiences quand il était à Quélus. Car il en donnait des audiences, le malheureux! Il n'en donnait que trop!

nifester sa volonté, mais il était clair qu'il ne voulait pas que la famille royale partît. Si Junot avait fait une proclamation en portugais pour appeler la population de Lisbonne aux armes et lui demander d'empêcher le départ du prince, il ne serait pas parti.

— Et pourquoi n'avoir pas pris ce parti? lui dis-je à la Rochelle lorsque l'année suivante il me racontait tous ces détails.

Junot vint à moi, m'embrassa en riant et, après m'avoir longtemps regardée toujours en riant, il me dit :

— Et qu'en aurais-je fait?

Et je me mis à rire aussi, car j'étais une lourde bête. Nous avions déjà bien assez de Ferdinand VII à Valençay, et l'empereur n'avait pas de logement pour tant de têtes couronnées!

Il fallait donc agir en conséquence des ordres de l'empereur et de sa *volonté intérieure*. Cette volonté était d'être débarrassé de la famille de Bragance et cependant avoir l'air de la retenir en lui présentant un *ultimatum*, car il ne fallait pas *prendre possession d'avance*. Le mot de Junot me fut donc expliqué plus tard.

La reine et les princesses arrivèrent ensuite avec toute la famille royale. Chacune d'elles était arrivée séparément et elles s'embarquèrent en silence, à l'exception de la reine, qui, en descendant de voiture, eut une attaque tellement violente qu'elle fut au moment d'expirer. Elle revint à elle et, poussant des cris aigus, refusa obstinément de s'embarquer. Il fallut user de violence. On la mit de force dans le canot qui l'attendait et le peuple put voir du rivage sa malheureuse souveraine entraînée dans l'exil, se

débattant aux mains d'une foule d'hommes qui la contraignaient brutalement, sans égard pour les cheveux blancs couvrant cette tête couronnée, vieille et folle qui allait, dans ses jours septuagénaires, demander asile à une contrée si lointaine!

Le conseil d'État, les ministres suivirent la famille royale.

La politique du gouvernement fit également partir de Lisbonne quelques familles en tête desquelles on voyait marcher la duchesse et le duc de Cadaval avec leurs trois enfants. J'ai déjà dit, je crois, que le prince du Brésil avait une sorte de crainte relative au duc de Cadaval et à ses deux fils. Leur alliance, ou plutôt leur parenté, pouvait en quelque sorte la légitimer. Mais le duc de Cadaval était un second duc de Bragance, dans la plus grande vérité du mot, et son apathie avait avec la sienne une extrême ressemblance. Sa femme est, ainsi que je l'ai dit, une personne d'un rare mérite.

Les nobles les plus remarquables qui s'embarquèrent avec la famille royale furent les marquis de Pombal, de Bellas, d'Allegreto d'Anjeja, les comtes Redondo, Rodrigo de Souza, Juan d'Almeida et Cavailheros. Venaient ensuite le comte de Caparica, chambellan, Belmonte, Lavradio, de Vayos et, comme je l'ai dit, tout le conseil d'État et le ministère.

Le désordre, qui est toujours le compagnon fidèle de tout ce qui se fait en Portugal, le désordre était à un tel point, qu'un seul fait en donnera la mesure d'une manière presque burlesque. Le treizième régiment de ligne avait ordre de suivre. Lorsque les troupes arrivèrent, il fut de toute impossibilité de les placer, tant l'encombrement était à son comble.

Elles demeurèrent donc à terre, et le colonel partit tout seul.

Le total du compte fait des Portugais partis avec la famille royale donne un chiffre de treize mille huit cents âmes. J'ai eu cette note d'une personne bien instruite et, en effet, tout porte à croire qu'il a dû partir autant de monde en raison de l'immense quantité de familles attachées à la cour et que son éloignement allait priver de ressources. La reine, le prince du Brésil, le prince d'Espagne, le jeune prince héréditaire, aujourd'hui, connu sous le nom de don Pedro, s'embarquèrent sur un beau vaisseau de quatre-vingts canons, *le Prince Royal*. Ceux qui aimeront à faire des rapprochements sauront que ce fut ce même vaisseau qui, en 1799, transporta la famille royale de Naples à Palerme, à l'époque si bien retracée par M. de La Touche. Quant à la princesse du Brésil, et aux princesses ses filles, elles s'embarquèrent avec le plus jeune prince, qui, je crois, doit être don Miguel, sur un autre bâtiment, tant les malheureux préjugés de cour avaient toujours de puissance sur ces esprits étroits et bornés. La consolation la plus positive qui leur fût restée était celle de pleurer ensemble et ils se l'enlevaient pour obéir à une loi gothique aussi absurbe que nuisible d'ailleurs dans un pareil moment. La princesse veuve et les autres personnes de la famille partirent également sur un autre bâtiment[1].

[1] Les vaisseaux qui composaient la petite escadre du prince régent étaient au nombre de sept. *La Reine de Portugal, le Prince royal, le Prince du Brésil, le don Juan de Castro, l'Albuquerque, la Méduse* et *le comte don Henri,* ainsi que quelques bricks et quelques frégates.

Lisbonne est une immense ville, non seulement dans tous les lieux de la terre, mais surtout en Portugal, où elle forme le huitième de la population du pays. C'est à Lisbonne que viennent se rendre tout ce que le royaume produit d'infect en hommes ou en femmes, parce que partout ailleurs les moyens d'industrie sont annulés par la dépopulation. Aussi Lisbonne offre-t-il bien plus de chances à la turbulence et même à l'insurrection que toute autre capitale de l'Europe. On en vit la preuve aussitôt que le prince régent eut quitté la terre. Et sans l'admirable conduite de M. le comte de Novion, il aurait pu se faire que notre entrée dans Lisbonne fût plus désastreuse que triomphante.

Lorsqu'on est assez heureux pour pouvoir réclamer un homme comme M. le comte de Novion, à titre *de Français*, il ne faut certes pas y faillir. C'est un de ces caractères dont le type devient tous les jours plus rare, et bientôt parler d'un être comme M. de Novion, raconter ses actions nobles et chevaleresques, ce sera écrire un conte bien autrement fantastique que ceux d'Hoffmann.

J'ai déjà dit dans des chapitres précédents que M. le comte de Novion était Français et émigré. Il était brave, sévère dans ses opinions et ses mœurs, profondément affligé des maux de sa patrie pendant l'époque désastreuse des années de la Terreur, mais toujours touché au cœur des triomphes de la France et orgueilleux de sa gloire. Jamais il ne voulut aller mendier de secours dans une terre étrangère, en disant : « *Conduisez-moi devant les Français, et je les battrai.* » Mais il demanda noblement du service et pour un peu d'or il donna au Portugal les trésors

immenses d'une sage administration, une police, des lois, enfin le bien inappréciable de pouvoir habiter Lisbonne sans danger et de sortir à neuf heures du soir sans être assassiné. Tout stupide qu'était le prince du Brésil, il avait appris à connaître l'excellence de l'homme que la providence lui avait envoyé, et il résolut de lui confier l'autorité pendant le peu de temps qui s'écoula entre le départ du gouvernement portugais et l'entrée de Junot dans Lisbonne.

M. de Novion, investi d'une autorité souveraine pour ainsi dire, n'en usa que pour assurer la tranquillité d'une ville de plus de quatre cent mille âmes, parmi lesquelles se trouvaient non seulement le rebut de la population portugaise, mais des vauriens de tous les pays, et surtout des agents d'une puissance qui ne demandait qu'un appel à l'insurrection pour la faire éclater. M. de Novion le savait, et sa fermeté déconcerta tous les projets que la faiblesse précédente avait pu faire concevoir; il parcourut lui-même la ville à cheval dans toutes ses directions, multiplia les postes, fit occuper les plus importants par son beau régiment de la légion de police, et parvint, a l'aide de sa ferme attitude, à remettre Lisbonne aux mains de Junot dans un état de tranquillité vraiment remarquable. Je dois à la mémoire de M. de Novion de lui rendre cette justice. Junot m'écrivit à cette même époque tout ce qu'on lui devait et ne le laissa pas ignorer à l'empereur.

— *C'est pourtant un émigré*, me dit-il, lorsqu'il parla de M. de Novion avec moi, après avoir reçu la lettre de Junot. J'ai toujours regardé les émigrés comme des enfants parricides.

Le mot n'était pas applicable au comte de Novion.

Je le fis observer à l'empereur. M. de Novion était l'ami de ma famille depuis un si long temps, que j'avais été habituée à le considérer comme un père dès que j'avais pu connaître quelque chose. On peut penser si je fus heureuse de le retrouver à Lisbonne, lorsque j'y arrivai en 1804! Junot apprit de moi et de mon frère combien nos parents lui étaient attachés, et l'attachement d'Albert était à lui seul un éloge que fortifiait encore celui de mon père. La conduite du proscrit justifia nos assertions et Junot avait pour lui une profonde estime. Il le lui prouva, ainsi qu'il le devait, lors du retour de l'armée en France.

On a vu, dans le bel et estimable ouvrage du général Thiébault, tout ce que les troupes françaises eurent à souffrir pendant leur longue route de Bayonne à Lisbonne. Le général Foy, quoiqu'il ne fût pas alors avec l'armée — il n'arriva que beaucoup plus tard à Lisbonne, et je crois qu'il passa par l'autre route — a pensé également bien de cette admirable marche, quoiqu'il soit encore bien loin de son modèle. Je ne répéterai donc pas ici ce que moi-même je puis aussi bien décrire que qui que ce soit, puisque j'ai tout à la fois les lettres de mon mari, ses récits toujours si animés et si fortement colorés, ainsi que ceux de tous ses officiers. Mais je dois réserver les pages qui me restent pour parler de choses moins connues et sur lesquelles je possède également des documents sûrs.

J'ai déjà parlé, je crois, de la démarche ridicule qui fut faite par le prince du Brésil, d'envoyer près de Junot un M. Baretto, homme sans doute fort honnête d'ailleurs, mais qu'on était habitué à ne considérer à Paris que comme un homme parfaitement ridicule et qui n'avait à Lisbonne aucune espèce de consistance.

Junot fut irrité de ce choix mais il n'était pas en mesure de le laisser voir. Il comprit qu'on lui envoyait un homme qui pourrait être désavoué [1] au besoin et dont tout au contraire les rapports devaient être reçus comme paroles engageant à tout ce qu'elles promettraient. Quelle que fût l'impression que Junot reçut de cette *ambassade*, il n'en témoigna rien et fit repartir M. Baretto à l'instant avec la demande instante au prince de ne pas partir avant son arrivée à Lisbonne. Mais vraiment l'autre n'avait garde, et l'on a vu comment il s'embarqua le 28 novembre.

Les ordres secrets de Junot, écrits *de la main même de l'empereur*, portaient spécialement de *tout* faire pour s'emparer non pas de la personne du prince du Brésil, mais de quelques-unes désignées et notamment des forts et de la ville de Lisbonne.

Ce fut donc dans ce but qu'il agit au péril de sa propre vie. Le danger qu'il pouvait courir n'était rien pour lui, c'étaient les maux que devaient souffrir les troupes qui le rendaient vulnérable à la crainte pendant cette longue suite de jours où il voyait les hommes qui lui étaient confiés pour les mener à la gloire et qu'une fausse manière d'envisager cette même gloire conduisait à une mort certaine.

[1] Non pas que M. Baretto ne fût un homme sans doute estimable, mais sa position singulière, qui ne tenait ni de la noblesse, ni de la finance, ni de l'armée, lui donnait une attitude au moins singulière dans un pays où tous les rangs sont marqués. Il était bien *chevalier du Christ*, mais si cette dénomination pouvait faire quelque impression à Paris, dans un moment surtout où les ordres de chevalerie étaient encore inconnus à toute notre jeunesse, on sait qu'en Portugal, *être* ou *n'être* pas chevalier du Christ c'est la même chose, ou plutôt il vaut mieux n'en pas être.

Enfin cette route terrible s'acheva. Junot se vit au bord du Tage et du Zézère. Là il fallut encore payer de courage pour soutenir celui des soldats près de succomber sous le poids de tant de maux. Plusieurs d'entre eux tombèrent évanouis en arrivant sur a place d'Abrantès. D'autres périrent dans les torrents qui leur restaient à passer avant d'arriver à cette ville d'Abrantès[1], point important qu'il fallait emporter pour s'emparer du fleuve et arriver facilement à Lisbonne. Du moins alors on le croyait ainsi. Sans doute tous ceux qui me lisent ont lu le bel ouvrage du général Thiébault. Cependant il en est peut-être qui ne le connaissent pas. Dans tous les cas, on ne peut que me remercier de trouver ici quelques lignes écrites dans un style aussi pur qu'expressif, retraçant une époque mémorable; on sait qu'il était chef d'état-major de l'armée de Portugal.

« Certes, dit-il, après avoir peint des couleurs les plus énergiques, ce trajet effrayant par cette succession immédiate de périls d'abord non prévus, et puis toujours visibles lorsqu'on ne pouvait plus les éviter, certes, dit-il, bien des chefs auraient hésité dans cette circonstance. L'homme incapable de peser de grandes considérations, de juger le résultat d'une détermination forte, de la prendre, de ne *plus s'en écarter*, ne voit que les inconvénients d'un parti, sans en évaluer les compensations. Les maximes que les hommes de génie ont consacrées par de grands

[1] Cette ville d'Abrantès était d'une haute importance dans la campagne du Portugal. Ce fut ce qui fit donner le titre de duc d'Abrantès à Junot lorsqu'il fut question de lui donner un nom *ducal*.

exemples ou de vastes conceptions n'existent jamais pour lui que dans une stérile théorie et ne le feront sortir avec honneur d'aucune position critique, eût-elle été prévue par les maîtres de l'art, tandis qu'une situation inattendue et difficile fait mieux apprécier un chef que des campagnes entières.

« Quant au général Junot, je dois à la vérité de dire que, vraiment supérieur dans cette circonstance, il ne fut pas même ébranlé et que, invariable dans sa résolution, il persévéra à suivre cet axiome incontestable : *Qu'il ne faut jamais laisser à son ennemi un temps qu'on peut gagner sur lui*[1].

« Il se borna donc à remédier au mal autant que cela était en son pouvoir. Des vingt bataillons espagnols qui devaient le suivre huit reçurent, à cause de leur mauvais esprit, l'ordre de quitter Alcantara et de retourner dans leur ancien cantonnement. Le plomb nécessaire et toute la poudre existante dans le pays furent rassemblés à la hâte. Le papier manquait pour confectionner les cartouches. Les archives des chevaliers d'Alcantara en fournirent; on travailla nuit et jour, et on put en donner vingt par homme. Les vivres furent également trouvés par l'activité avec laquelle on se mit à la recherche de tout ce que le pays pouvait fournir, et enfin, après vingt-quatre heures de repos seulement à Alcantara, on put entrer ou plutôt se jeter en Portugal, car rien n'était prêt pour une entrée régulière. »

[1] Cette maxime était aussi celle de l'empereur. Il la mettait si souvent à exécution que ses ennemis eux-mêmes ont appris de lui à le combattre. Cette maxime, ainsi que celle de paralyser les forces plutôt que de les détruire, étaient bien souvent la base de ses opérations.

Une fois dans l'Estramadure portugaise, tous les habitants que l'on rencontrait étaient autant d'ennemis. En Espagne, on pouvait encore espérer au moins une neutralité passive; mais en Portugal chaque regard cherchait une victime et chaque parole était une trahison. Sans cesse les guides étaient surpris conduisant par de fausses routes. Chaque paysan devenait un assassin, égorgeant son hôte dans le sommeil. Ce n'était plus la franche et cordiale réception des Biscaïens et la politesse froide mais sincère des Castillans, c'était la perfidie, le vol et la haine se réunissant pour ajouter aux horreurs de la route la plus effroyable que des déserts puissent présenter au pied de l'homme. Les Florides et le Canada furent moins sauvages aux Français, moins périlleux que ne leur fut la traversée des montagnes de *Gata* et de l'*Estrella*.

C'est ici que je dois commencer à relever une partie des erreurs de M. le colonel Napier, en parlant de la première expédition du Portugal aux ordres du général Junot. Il est beaucoup plus indulgent pour la seconde; j'en ignore la raison. Quelle qu'elle soit, il devait au moins, par un motif qui eût été même apprécié, il devait être juste, mais il ne l'a pas été. Au surplus, Dieu pour tous. La postérité sera *là*. Juge impassible et impartial, elle saura distribuer le blâme et la louange à ceux à qui ils appartiendront.

Le général Delaborde, qui commandait une des divisions de l'armée de Portugal, se conduisit comme un héros. Il a été peu dans la faveur du commandant d'une autre expédition en Portugal. Mais pour le général Delaborde aussi la postérité sera juste et donnera son admiration à sa belle conduite.

Il était abîmé de douleurs et de rhumatisme, fruits de ses campagnes et de ses fatigues. Au milieu du désert le plus effrayant, dans une nuit orageuse, où tous les éléments semblaient unis pour détruire jusqu'au dernier homme des troupes qu'il commandait, on arrive devant un torrent, dont les bords escarpés étaient formés par des rochers glissants sur lesquels les pieds des malheureux soldats ne pouvaient se fixer. Tous murmuraient. Ils regardaient en blasphémant ce gouffre où il leur était ordonné d'entrer, et nul d'entre eux n'avançait d'un seul pas. Le général Delaborde voit d'un coup-d'œil le péril de tous et celui que lui-même peut courir au milieu de ces hommes que rien ne peut contenir; car *ils souffrent* et rien ne peut les soulager. C'est une consolation sans doute que de dire à un malheureux : *Je souffre comme toi!* mais elle s'use vite. Les choses métaphysiques ont peu de crédit sur le vulgaire! Dans ce moment critique le général comprit qu'il ne fallait pas *dire*, mais qu'il fallait *faire voir* qu'il souffrait aussi. Il mit pied à terre, entra dans le torrent dont les eaux grondaient en se brisant contre les roches qui encombraient son lit, et demeura la moitié du corps dans l'eau, jusqu'à ce que les hommes de sa division (du moins la plus grande partie) l'eussent passée.

C'est ainsi qu'on faisait alors de grandes choses!

Junot arriva à Abrantès plutôt en fugitif que comme un homme qui vient dire à tout un peuple :

— Je prends possession du pays!

Les fusils ne pouvaient pas servir, et cela sera compris lorsqu'on saura que depuis plusieurs jours les soldats ne passaient les torrents qu'en s'appuyant sur

leurs fusils comme on se sert d'un bâton ferré dans les montagnes. Malgré cette position, Junot parla fièrement et avec juste raison, parce que *là* où est la force morale unie au courage positif, et tout cela en face d'une nature flétrie, quoique vivante, de cœurs haineux, mais tremblants, *là* est véritablement le droit de possession. Ce fut à Abrantès que Junot apprit que le prince du Brésil, quittant le Portugal en *Médée*, avait donné l'ordre aux populations de *s'insurger* et d'opposer de la résistance à l'armée française. Il allumait pour adieux les torches incendiaires qui pouvaient consumer et Lisbonne et son port. Il aurait pu, le malheureux, voir les flammes de son vaisseau! Mais que lui importait? Il était à l'abri!

La première des députations qui arrivèrent à Junot était composée d'officiers généraux de l'armée portugaise. Ils lui dirent que la ville de Lisbonne était dans la stupeur la plus sinistre. Un pareil calme présageait l'orage. Junot chargea cette première députation de retourner à l'instant même pour calmer les alarmes excitées par le départ de toute la famille royale; d'assurer les habitants de la bienveillance la plus entière de l'empereur pour la nation portugaise, si elle se conduisait bien envers son armée et surtout avec franchise. Il annonçait son arrivée à lui-même pour le lendemain à la pointe du jour.

La seconde députation était formée par plusieurs membres du commerce étranger, ayant à leur tête M. Mure, vice-consul de France. Il dit les mêmes faits et n'ajouta que quelques détails. Junot fit aussitôt faire une proclamation en portugais et en français, qui fut affichée dans la soirée même dans Lisbonne et produisit le plus grand effet. Qui ne sait, mon

Dieu, combien est faible le vent qui fait tourner les masses !

J'ai gardé un souvenir très remarquable de ce que Junot m'a souvent raconté de tout ce qu'il eut à souffrir dans la nuit qu'il passa à Saccaven. Il avait annoncé son entrée pour le lendemain au point du jour dans Lisbonne, et avec lui il avait *annoncé son armée !*

Et cette armée, où donc était-elle ?

Il avait avec lui le général Thiébault, son chef d'état-major, le colonel Vincent, commandant du génie, le colonel Douence, directeur des parcs d'artillerie ; M. Trousset, ordonnateur en chef de l'armée ; M. Thonnelier, payeur général, et M. Fissont, son secrétaire particulier. Il n'avait près de lui qu'un ou deux officiers. Encore n'étaient-ils pas de son état-major particulier. Tous les autres, en course pour remplir quelques missions, étaient en arrière sans que l'on pût avoir d'eux la moindre nouvelle. Les eaux toujours croissant inondaient les chemins. La troisième division était comme perdue ; l'artillerie, la cavalerie abîmées, égarées dans les déserts où des guides infidèles livraient les malheureux soldats au couteau du paysan, ou bien arrêtées par de nouvelles inondations qui empêchaient tout rapprochement. Telle était la position qui avait résulté de cette volonté impérieusement dictée *d'arriver à tout prix !*

Junot était morne. Son âme, ordinairement si forte, pliait sous une main plus puissante que pouvait l'être la détermination d'un héros, car il le fut dans cette campagne malheureuse, où il dut lutter contre tout ce que la destinée a d'affreux pour un homme de cœur qui marche au son du tambour.

La pluie tombait par torrents. Chaque fois que la furie du vent faisait fouetter les vitres par l'orage, Junot tressaillait. Ce coup de vent lui faisait l'effet d'un coup de mitraille décimant un régiment. Il voyait les torrents se grossissant par la tempête et son armée détruite. Vers une heure, un exprès arriva de Lisbonne. Les nouvelles étaient encore plus alarmantes; le peuple s'éveillait. La flotte anglaise était à la barre et offrait son secours. Les vents qui nous repoussaient dans le haut du Tage lui ouvraient à elle l'entrée du port Il y avait dans Lisbonne treize à quatorze mille hommes de troupes de ligne et une population de quatre cent mille âmes, tout agitée, grondant et prête à suivre le premier crucifix qui se serait levé devant elle.

Ce n'est pas comme femme de Junot que j'écris ces pages; si je me les rappelle en ce moment, c'est pour être fière de porter son nom, mais point pour mettre de fard à une position que son seul talent, sa véritable grandeur d'âme a su rendre une des plus remarquables de notre histoire. Elle n'est pas assez connue peut-être, et c'est un malheur pour la gloire commune.

En me décrivant ses angoisses, les déchirements de cœur qu'il souffrit pendant cette horrible nuit, il pâlissait encore quelques mois plus tard, lorsqu'à La Rochelle il me parlait de ces heures de torture, tout en embrassant son fils, son premier fils, cet enfant qu'il espérait voir un jour la joie et l'appui de sa vieillesse.

— Que pouvais-je faire, me disait-il, avec quelques hommes dont le courage voulait déguiser la fatigue, mais dont la démarche chancelante, les traits altérés

révélaient tout ce qu'ils souffraient ! Moi-même j'avais peine à me soutenir, et pourtant *il fallait* entrer à Lisbonne. *Il le fallait*, j'y suis entré.

L'hésitation était en effet un parti funeste à prendre. Hélas ! tous étaient à redouter !

Avant le jour, Junot partit de Saccaven. Il était entouré de quatorze cents hommes, seul reste de quatre bataillons composant l'avant-garde. Les malheureux avaient les pieds tellement déchirés par les pierres saillantes des torrents et par les épines, qu'ils pouvaient à peine marcher, *même au son de la caisse*, me disait Junot ! En sortant de Saccaven, le hasard lui fait rencontrer une troupe de cavalerie portugaise, composée d'une trentaine d'hommes.

— Suivez-moi, leur dit-il d'une voix impérieuse. Ces hommes, étonnés, le suivirent en effet sans oser répliquer, et il entra dans Lisbonne entouré de soldats portugais formant sa garde !

CHAPITRE II

Junot à Lisbonne. — M. de Novion. — L'émigré. — Junot à Belem. — Canon pointé contre le prince du Brésil fugitif. — Le coup fait amener le vaisseau. — Ce n'est pas *lui*. — Députations faites à Junot. — La première est celle de la noblesse. — La seconde celle de tout le commerce. — Quelles adresses elles prononcent. — Flatterie. — L'empereur est la divinité. — Signatures des députés. — J'ai un fils. — Demande à l'empereur de le nommer. — Singulière conversation avec l'empereur. — Quelle est la marraine? — L'impératrice le sera-t-elle longtemps? — Paroles de Napoléon. — Le divorce. — Les magnificences impériales. — Description des fêtes et des toilettes. — La salle du trône et la salle des maréchaux un jour de grand cercle. — Les *leudes*. — Timidité des grands seigneurs étrangers. — Les battements de cœur. — La grande-duchesse de Berg. — La reine Hortense. — Premiers troubles d'Espagne. — Le duc de Mahon. — Le roi *Prusias*. — Avis du cardinal Maury. — Bals de la princesse Caroline et de sa sœur. — Bals masqués pour les enfants. — Achille Murat. — Le diable vert. — La maréchale Ney. — Mes filles chez le prince-primat. — La méprise du duc Dalberg. — Les fiançailles. — M. de Grandcourt. — M. d'Espinchal. — Le monsieur de province et sa femme à l'Opéra.

A peine Junot avait-il mis le pied dans l'enceinte illusoire de Lisbonne, qu'il trouva un détachement de la légion de police sous les ordres de mon vieil ami le comte de Novion. Ce digne homme, heureux de servir à la fois sa patrie véritable et le mari d'une enfant dont il chérissait les parents, fut dès ce mo-

ment pour Junot *tout ce qu'il* pouvait être, et c'était immense, dans une pareille circonstance surtout. Il prouva alors ce qui est au reste démontré péremptoirement, c'est que la force morale de l'ordre et de la grandeur d'âme véritable a une action directe et immédiate. M. le comte de Novion n'avait que *douze cents hommes*, et la population de Lisbonne fut contenue!...

Junot n'a jamais oublié un si éminent service. Il en parla à l'empereur, qui fut bien pour M. de Novion, mais non pas comme il devait l'être. Il avait encore à cette époque le préjugé — bien juste au reste — contre les émigrés, mais les exceptions devaient être faites et, comme le lui disait Junot, *certes c'est ici le lieu ou jamais*.

La pluie continuait à tomber comme on sait au reste qu'elle tombe à Lisbonne à cette époque de l'année [1]. Junot souffrait des douleurs intolérables d'une névralgie, suite de ses blessures, et toujours plus aiguë lorsque des inquiétudes morales venaient se joindre à une grande fatigue. Le cas était donc certainement de ceux qu'il pouvait le plus redouter. Aussi depuis la veille ses blessures le faisaient-elles quelquefois bondir par l'excès de sa douleur [2]. Cela ne l'arrêta pas dans son dessein. Il entra dans Lisbonne par la porte de Saccaven, c'est-à-dire, pour ceux qui connaissent Lisbonne, par le lieu aussi opposé à la tour de Belem que la barrière de l'Étoile à Paris l'est de la porte

[1] Mois de novembre.

[2] L'une d'elles surtout, celle qui traversait le haut du crâne était si épouvantable de longueur et de profondeur, qu'on ne pouvait la toucher sans tressaillir. Elle fut une des causes principales de sa mort.

Saint-Antoine. Il dit quelques mots à deux officiers de grenadiers près de lui, en les chargeant de les faire circuler parmi la troupe [1]. A peine ces hommes admirables eurent-ils compris ce que leur général voulait faire, qu'ils dissimulèrent leur fatigue, relevèrent leur tête et le suivirent gaiement.

Oh quels hommes ! quels hommes !...

Ce que voulait Junot, c'était de s'emparer d'abord de la tour de Belem. Il entra dans le fort ; là, apercevant un bâtiment qui sortait du port à pleines voiles, il eut la pensée que ce pouvait être le vaisseau qui portait le prince du Brésil ou quelque bâtiment de sa suite ; il saisit lui-même une gargousse, chargea un canon du fort et le fit pointer et tirer par M. de Tascher [2], son aide de camp. Il le fit avec une telle précision que le boulet passa dans les agrès du bâtiment et le contraignit d'amener, mais il ne portait aucune personne de la famille royale.

En revenant de Belem à la maison du baron Quintella, l'un des fermiers des Diamants et l'un des hommes les plus intègrement riches de Lisbonne, Junot marcha toujours au pas et traversa la place du Commerce, celle du Rossio et les quartiers les plus importants de la ville. Cette *promenade* dura près de six heures.

A peine fut-il descendu de cheval que la nouvelle junte du gouvernement, présidée par le marquis d'Abrantès [3] le père, et formée par *tout* ce qui restait

[1] Il avait avec lui 1,200 hommes qui avaient rejoint.

[2] Excellent et bon jeune homme C'est lui qui a épousé depuis la jeune princesse de la Leyen, dont la mère a péri si malheureusement au milieu des joies d'une fête.

[3] Ce rapprochement est assez curieux.

d'important dans Lisbonne, vint le complimenter, et dans quels termes ! Que les Portugais faisant partie de cette députation aient la bonté de se rappeler que le discours prononcé dans cette circonstance ne leur fut *pas imposé*. Ils l'ont prononcé de leur propre mouvement, et de plus ils l'ont écrit ! Ils l'ont donné à Junot, et je le possède. J'ai de plus le discours du commerce, revêtu de trente-cinq *signatures originales*. Et ce sont ces mêmes hommes qui deux ans plus tard ont voulu parler contre celui qu'ils appelaient alors leur sauveur ! leur protecteur ! et le conservateur de leurs biens ! S'ils ont été *contraints* à signer la pièce que j'ai sous les yeux, mon Dieu, quels hommes ! Qu'on en ait gagné, *forcé* deux, trois, quatre même, mais trente-cinq ! Et des plus notables encore. Le moyen de gagner un homme comme Bandeira, comme Quintella !

« La bienfaisance, disent tous les signataires dans leur adresse, est la vertu la plus sublime, et celle qui rapproche le plus l'homme de la divinité. Jamais cette vertu ne s'est montrée plus au jour qu'à l'arrivée inattendue de Votre Excellence. C'est une nation tout entière que vous êtes venu sauver des afflictions les plus cruelles. Abandonnée de son souverain, privée de tous les moyens de défense, que serions-nous devenus sans vous, monseigneur ! C'est à vous, c'est à votre armée aussi dure pour le travail que douce pour la discipline, que nous devons le bonheur et le repos dont nous jouissons aujourd'hui. Que nous sommes heureux du choix que le grand Napoléon a fait de Votre Excellence pour mettre un terme à nos malheurs !... Monseigneur, sous l'égide de la France, le commerce du Portugal peut encore se

rajeunir... Que l'empereur Napoléon nous protège, et nous redevenons ce que nous avons été.

« Notre destinée est dans les mains de Votre Excellence, Monseigneur, et nous avons la plus juste confiance que vous remplirez nos désirs comme vous avez déjà accompli nos vœux!... Daignez donc, encore une fois, recevoir la protestation de notre reconnaissance; et pour en conserver le souvenir, veuillez agréer la marque insignifiante que nous osons vous offrir. *La Divinité même* ne refuse pas l'encens qui lui est offert.

GERALDO WENCENSLAÔ BRAAMCAMP DE ALMEÏDA CASTEL BRANCO, *président par intérim de la cour du commerce.* — DOMINGO VANDELLI. — JACQUES RATTON, *député.* — BARAÔ DE QUINTELLA. — JACINTO FERNANDES DA COSTA BANDEIRA. — FRANCISCO ANTONIO FERREIRA. — ANTONIO FRANCISCO MACHADO. — FRANCISCO MONVAL CALVET, *président de la chambre d'assurance.* — BRAX FRANCISCO LIMA. »

Je ne mets pas ici les vingt-cinq ou vingt-six signatures restantes, parce que j'ai peu de place, et qu'une demi-page m'est fort utile. Mais cette pièce, ainsi que toutes celles qui ont été et seront citées par moi, ont été déposées chez M. Tourin, mon notaire, afin que chacun puisse se contenter et prendre connaissance de ces pièces citées dans le cours de l'ouvrage. J'ai voulu seulement en donner une idée. J'ai l'adresse de l'Université de Coïmbre. C'est un chef-d'œuvre d'adoration et d'humilité. Elle est en portugais, mais il sera facile de la traduire, et c'est ce que je ferai.

Mon Dieu, tout cela eût été oublié et rangé parmi

les choses de ce monde dont on fait peu d'estime, mais le ton sur lequel on a modulé depuis une négative absurde, m'a imposé la loi de faire ce que j'ai fait.

Tandis que Junot prenait possession du Portugal et que la famille de Bragance s'éloignait en proscrite des rivages européens pour aller chercher un autre lieu d'exil par delà les mers, des événements importants préludaient à d'autres plus importants encore, car il s'agissait dans cet avenir qu'ils ébranlaient déjà, de l'avenir du monde dans celui de Napoléon. L'Espagne était agitée. Le prince royal, atteint dans ses affections les plus chères, pleurait encore sous ses courtines de velours cérémonieusement tirées, la mort de sa première femme, enlevée à son amour. par la haine d'une mère... Pauvre Ferdinand!... ils ont dit depuis ce moment que vous étiez méchant! Hélas! le creuset des souffrances est de ceux qui ne sont pas assez reconnus pour sacrés! Qui peut juger l'infortuné qui sort d'un lieu où son âme a été torturée? Ne parlons pas de lui, du moins avant d'avoir autant souffert.

Je parlerai tout à l'heure des scènes d'Aranjuez, maintenant je reviens à Paris.

Au moment du départ de Junot, je m'étais retirée au Raincy. Ma grossesse, déjà fort avancée, me donnait le droit de ne pas faire de service auprès de Madame, et je dois dire qu'elle fut très bonne, comme toujours, dans cette circonstance. Je passai au Raincy les deux mois qui me restaient à courir pour achever mon temps et je revins à Paris quelques jours seulement avant mon accouchement.

J'avais eu cinq filles au moment où j'allais devenir

mère pour la sixième fois[1]. Junot ne me rendait pas certainement coupable de cette *fécondité féminine*, mais je voyais qu'il était malheureux de n'avoir pas de garçon. Aussi le moment où je lui écrivis : « *Tu as un fils!* » fut-il un des plus doux de ma vie... La nouvelle lui en parvint à Lisbonne, peu de temps après son arrivée. Ces détails tenant à ceux qui nous sont personnels, intéresseraient trop peu pour que je les misse dans cet ouvrage. Cependant, je le devrais peut-être, pour faire voir Junot dans le jour véritable sous lequel il doit être vu. Sa joie fut un vrai délire.

« Je te remercie, m'écrivait-il, de m'avoir donné un fils. Enfin je pourrai donc laisser à l'empereur un autre moi-même, dont le sang pourra couler pour la patrie et pour lui, comme celui de son père. Oh ! je suis vraiment heureux! »

Comme c'était un garçon, Junot ne voulut pas entendre parler d'un autre parrain que de l'empereur, quoiqu'il fût déjà celui de ma fille aînée et qu'il n'aimât pas à tenir deux enfants dans la même famille. Cependant, comme la volonté de Junot était que j'en fisse la demande, je présentai ma requête. L'empereur l'accueillit de la meilleure grâce possible et me répondit :

— Je ferai ce que demande Junot. Mais quelle marraine voulez-vous?

La question était embarrassante. On parlait alors du divorce et on en parlait aussi ouvertement qu'il était possible de parler sous le règne de Napoléon des choses qui le concernaient dans son intérieur. L'em-

[1] J'avais eu trois filles, dont deux me sont restées, et deux fausses couches de deux filles également.

barras n'était pas pour moi — car je n'aurais certes pas hésité à nommer l'impératrice — parce que l'on parlait de son divorce. Il n'est pas dans mon caractère d'être insultante au malheur, et le nom de l'impératrice eût été prononcé par moi dans cette circonstance plus que dans toute autre. Mais je ne voulais pas l'irriter contre elle et lui faire répéter avec ironie ce qu'il avait dit plusieurs fois :

— Ah! ah! vous vous faites un parti dans les femmes!...

Cependant mon hésitation ne fut que de quelques secondes, et je répondis presque aussitôt :

— Si Votre Majesté l'a pour agréable, ce sera Sa Majesté l'impératrice.

Il me regarda de son œil clair et perçant, puis il me dit :

— Et pourquoi ne voulez-vous pas de la signora Lætitia?

— Votre Majesté ne m'a pas fait l'honneur de me parler de Madame mère.

— Eh bien, qu'en dites-vous?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Ce n'est pas répondre cela. Qui voulez-vous prendre pour marraine de votre fils?

— Votre Majesté me laisse-t-elle le choix?

— Voilà une heure que je vous le répète ..

— Je demanderai alors à Sa Majesté l'impératrice d'être la marraine de mon fils.

— Ah!

Et l'empereur me regarda longtemps après avoir poussé cet *ah!*... Puis il me dit :

— Vous voulez l'impératrice? Eh bien, soit!

Le divorce eut lieu l'année suivante. J'ai rapporté

ce fait parce qu'il tient à un autre qui fit de toute cette affaire une histoire assez plaisante pour mon fils lors de son baptême.

Tout ce que les Mémoires du temps nous rapportent des fabuleuses magnificences de Marly et de Versailles n'approche en rien, d'après leurs propres récits, de la cour de Napoléon, dans cet hiver de 1808 à 1809. Une des merveilles les plus attrayantes et qu'aucune autre cour ne pouvait offrir, c'était surtout cette foule de belles personnes, de frais et charmants visages, et la chose est facilement comprise, car la presque totalité des généraux de l'armée et des officiers supérieurs de la garde impériale s'étaient mariés par amour soit en France, soit dans leurs campagnes.

J'ai parlé et parlerai fort en détail de tout ce premier luxe, cette élégance renaissante qui avaient embelli la cour consulaire. Maintenant nous sommes arrivés à l'empire, et cette élégance, ce luxe ont doublé, triplé de recherche et de magnificence. Sous le consulat, nous avions eu pour guides nos souvenirs d'enfance et quelques conseils de nos vieux parents. Sous l'empire, nous ne marchions plus que d'après nous-mêmes dans une route que nous avions tracée et sous l'inspiration toute de grâce et de charme que de jeunes femmes françaises sentiront toujours au-dedans d'elles-mêmes pour grouper des fleurs dans un boudoir, placer des tableaux de dévotion dans un oratoire, ou bien draper le velours d'une courtine dans un riche salon de réception. Cette même bonne grâce se retrouvera chez la jeune femme parisienne dans son costume, quels que soient et le temps et l'époque. Ainsi donc, comme je l'ai dit, la

cour consulaire avait présenté une corbeille de fraîches roses dans cette réunion de jeunes femmes toujours couronnées de fleurs et mises avec un goût parfait, si l'on compare leur costume à celui des années suivantes; puis, lorsque vint l'empire, la volonté de l'empereur fut que sa cour devînt belle et brillante. L'ordre était doux à suivre, aussi le fut-il *rigoureusement*. On oublia bientôt *la loi* qui *défendait* de porter des habits de cour brodés *en plain*, et les hommes rivalisèrent avec nous pour le luxe des broderies, la beauté des dentelles, et même des diamants.

Je me rappelle donc, avec la douceur d'un souvenir exempt de toute peine, le coup d'œil vraiment fantastique qu'offrait la salle des Maréchaux un soir de grand concert, lorsque les deux côtés étaient garnis de trois rangées de femmes presque toutes jeunes et jolies, couvertes de fleurs, de diamants et de plumes flottantes. Et derrière elles cette haie formée par les officiers de la maison de l'empereur, ceux des princesses, puis les généraux aux habits étincelants d'or, les sénateurs, les conseillers d'État, les ministres, tous revêtus de riches costumes, la poitrine couverte de ces plaques, de ces cordons que l'Europe nous offrait à genoux et que l'empereur jetait à *ses leudes*, tandis que ceux-ci n'estimaient véritablement que le *grand cordon de la Légion d'honneur!* Au fond de la salle était l'empereur avec l'impératrice, ses frères, ses sœurs, ses belles-sœurs. Puis les grands dignitaires. *Et lui*, de son œil de feu parcourant ce cordon formé par toutes ces têtes empanachées ou chargées de joyaux, et dont une grande partie, *loin de lui*, se relevaient fièrement sous la bannière d'un nom vieux et illustre, mais qui *là*, sous le jaillissement de sa pru-

nelle se courbaient plus bas, bien plus bas que son genou... Maintenant que des années se sont mises entre cet homme et son ovation, maintenant que le dais impérial est remplacé par le saule de Sainte-Hélène, ces *pies* et ces *geais* de cour ont la voix claire et haute pour attaquer le colosse devant lequel ils rampaient, dont ils mendiaient des regards dans des jours de fête! Comme ils étaient petits, interdits, tremblants, lorsque *le Corse*, comme ils l'appellent maintenant, sortait de ses appartements intérieurs et entrait dans la salle du trône par cette porte qui est *là*, à la droite de l'estrade sur laquelle était un fauteuil de velours rouge avec un N tout en or. Autour étaient rangés tous les représentants des rois tremblants de l'Europe. Nul ne parlait que bas. Leur regard ne s'élevait qu'à demi et, *lorsqu'il* paraissait, alors dans cette vaste chambre nul son ne se faisait entendre, *lui seul* paraissait tout résumer sur *lui*. Il s'approchait lentement, et plus de mille regards suivaient la direction du sien. Toutes les oreilles étaient attentives au plus léger son sortant de sa bouche. Que de fois j'ai vu se soulever des plaques de pierreries sous le bondissement d'un cœur mal à l'aise de se trouver face à face avec tant de grandeur! Je souffrais, moi, faible femme, de voir le représentant d'un grand monarque frémir sous un regard, revivre par un sourire. Oh! ils peuvent nier! *Mais les souvenirs sont là!* Ils sont vivants dans toutes les pensées!

Aussitôt que ma santé fut complétement rétablie, je repris mon service auprès de Madame, et je rentrai dans le monde, que ma grossesse, assez difficile à conduire, m'avait presque contrainte de quitter depuis

quelques mois. J'ai déjà dit que Paris était fabuleusement brillant dans cet hiver, et, en vérité, tous les souvenirs que j'évoque en ce moment doivent me répondre affirmativement. Tous les princes de la Confédération du Rhin, tout ce que l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, la Pologne, l'Italie, le Danemark et l'Espagne, l'Europe entière enfin, l'Angleterre exceptée, avait envoyé à Paris ce qu'elle avait de plus riche, de plus élégant pour admirer l'empereur et contribuer à la somptueuse magnificence du cortège qui le suivait lorsqu'il se rendait un jour de grand cercle de la salle du Trône à celle du spectacle dans le château même des Tuileries.

La grande-duchesse de Berg était la plus jeune et la plus jolie princesse de la famille impériale. Je dis la plus jolie parce qu'elle était fraîche comme un paquet de roses, et que la princesse Borghèse, toujours malade et languissante, ne produisait pas dans une fête le même effet que sa sœur. Et puis elle dansait, et la princesse Borghèse ne bougeait de son fauteuil non plus qu'une idole, dont, au reste, elle aimait fort à jouer le rôle. La princesse Caroline était donc la planète autour de laquelle venait se grouper tout ce que la cour avait de jeune et d'agréable, sans toutefois rien enlever de son empire doux et gracieux à la reine Hortense, qui, aimée de tous, adorée de son intérieur, semblait avoir été connue de M. de la Maisonfort lorsqu'il fit ce joli couplet :

A chacun elle voulait plaire,
Elle plaisait,
Chacun l'aimait, etc.

Les affaires d'Espagne commençaient à devenir

orageuses. Le tonnerre qui grondait sur les beaux paysages d'Aranjuez se faisait entendre aux Tuileries. L'empereur songea à voir par des *yeux* à lui, et le grand-duc de Berg partit pour prendre le commandement des troupes rassemblées sur les frontières d'Espagne. Je ne suis pas assez habile en politique pour approuver ou blâmer la manière dont commencèrent ces malheureuses affaires de l'Espagne. On ne sait comment accuser, on ne sait comment disculper lorsqu'on voit une ineptie aussi profonde que celle de l'Espagne lors de la signature du traité de Fontainebleau ! Déjà, par suite de ce traité dont quelques clauses particulièrement secrètes expliquaient l'invasion du Portugal, nos troupes avaient traversé presque toute la Péninsule. Par suite de ces mêmes clauses d'autres troupes s'avançaient par échelons jusqu'à Somo-Sierra, et Murat écrivait au duc de Mahon qu'il le rendait *responsable* de tout ce qui arriverait s il se refusait encore à remettre la citadelle de Saint-Sébastien aux mains des Français.

« Je ne le veux pas, répondit le brave duc de Mahon (et celui-ci était vraiment un Crillon), je ferais une lâcheté. »

« *Ah ! ne me brouillez pas avec la République !* » s'écrie aussitôt le Prusias de l'Espagne.

Et des ordres sévères sont expédiés au duc de Mahon afin qu'il remette au général français la place de Saint-Sébastien. L'autre obéit en frémissant de colère. C'est ici le lieu d'observer un fait bien singulier, c'est que dans toute l'Europe, le sort de l'Espagne commençait à n'être pas douteux. On en parlait partout. Le cardinal Maury écrivait à Florence à un de ses amis attaché à l'ambassade de France :

« Il ne reste au roi d'Espagne d'autre parti à prendre que de se retirer au Mexique. Quant à la reine d'Étrurie, elle est dans le cas fort heureux pour elle de pouvoir se mettre sous la protection de l'empereur, *comme sa fille aînée*, dans la création qu'il a faite des trônes de l'Europe. »

Malgré ces avertissements salutaires, quoique effrayants, la cour d'Espagne fascinée, ou plutôt trompée par Izquierdo, qui *trompait* le prince de la Paix, car Izquierdo n'était pas un imbécile, fut écrasée par l'orage avant de s'être mise à l'abri. Je parlerai tout à l'heure de ses désastres, maintenant je me borne à faire remarquer le départ du grand-duc de Berg pour l'Espagne.

Ce départ ne lui avait pas été agréable. Il avait pris des habitudes de galanterie qu'il croyait de bon ton et qui n'étaient tout bonnement que des amours assez vulgaires qui auraient passé inaperçus, mais devenaient ridicules avec son malheureux accent, ses papillotes se défrisant à la pluie, et ses panaches, et ses polonaises, et toute sa garde-robe de comédien ambulant. Bien des femmes cependant se laissaient prendre à cette glu. Que Dieu leur fasse paix !

Le grand-duc, ou plutôt la princesse Caroline, ce qui est fort différent, occupait alors le palais de l'Élysée. Déjà, à l'époque du mariage du roi de Westphalie, elle avait donné des fêtes vraiment d'une grande et élégante magnificence. L'hiver qui suivit le mariage fut marqué par des plaisirs moins à fracas, mais bien autrement agréables. Les princesses reçurent *ordre* de l'empereur de prendre chacune un jour de la semaine pour lui donner un bal. Ce n'était pas, certes, qu'il aimât fort la danse, mais il voulait qu'on

s'amusât et, pour le dire avec vérité, jamais volonté ne fut mieux suivie. Ces bals particuliers des princesses ne furent composés que de cent cinquante à deux cents personnes tout au plus ; les femmes, au nombre de cinquante à peu près, presque toutes jeunes et jolies, élégantes avec magnificence, aimaient assez cette façon d'aller, et jamais on ne voyait dans les bals de l'Elysée ou chez la reine Hortense un visage de méchante humeur, à moins qu'une des danseuses n'eût un cor au pied et que son soulier ne fût trop étroit, car, afin qu'on le sache, c'est un supplice imposé à presque toutes les femmes. Bien souvent un homme jaloux observe d'un œil sombre l'air douloureux avec lequel sa femme ou sa maîtresse répond à son danseur. Avant de lui faire une scène il devrait lui demander :

— Ma chère, votre soulier vous fait-il mal ?

La princesse Caroline avait les vendredis, et la reine Hortense les lundis ; la princesse Pauline les mercredis quand ses éternelles douleurs, vraies ou de commande, ne lui donnaient pas la haute licence de faire dire à l'empereur qu'il n'y aurait pas de bal chez elle... C'était en vérité une bien aimable et bien amusante façon de passer le temps. Que de mouvements, que de toilettes ! Puis c'était nos enfants que *nous amusions* à notre tour. Je donnai l'exemple, étant mère de la plus âgée des jeunes filleules de l'empereur. Le jour anniversaire de la naissance de ma fille aînée était le 6 janvier, le jour des Rois. J'invitai en son nom tous les enfants des frères d'armes de Junot, puis tous ceux de toutes les autorités, ceux de mes amis. Cette réunion amenait chez moi plus de cent vingt, cent quarante enfants. On leur donnait *le Singe savant*,

le général Jacquot, les serins savants qui se tiraient un coup de pistolet et se brûlaient la cervelle ; puis Fitz-James le ventriloque ; Olivier le faiseur de tours, le prédécesseur de Bosco, qui n'était pas aussi habile que lui, mais qui était toujours bien amusant. On peut se figurer la joie de tout ce jeune petit peuple. C'étaient des cris, c'était un délire ! Ensuite un souper, ou plutôt une collation composée de tout ce qu'on pouvait inventer de plus exquis en friandises de toute espèce, en sucreries extraordinaires, en glaces, en pâtisseries. C'était vraiment comme aux noces de Gamache. Et puis, comme tous ces yeux-là se fermaient de bonne heure, les jeunes mères demeuraient. Je faisais venir un violon, et nous dansions de grand cœur jusqu'à une ou deux heures du matin.

Quelquefois aussi les petites bonnes gens étaient *déguisés*. Il fallait voir vraiment le prince Achille Murat, qui était alors un fort gracieux jeune prince, mais méchant comme un lutin — j'en demande bien pardon à Son Altesse impériale — il le fallait voir déguisé, à ce qu'il croyait, en diable vert et tapant comme un sourd ou plutôt comme un diable qu'il était! Il était vraiment tapageur, et formait un contraste frappant avec ses cousins les princes Louis et Napoléon ! Ils étaient parfaitement élevés. Le second, qui avait remplacé l'aîné dans la ligne *succédante* et qui depuis nous a été enlevé d'une manière plus douloureuse encore que son frère, car il avait vingt-sept ans, et à quelle époque ! était un charmant enfant, eût-il été celui d'un meunier. Son frère, celui qui est maintenant en Suisse auprès de sa mère, était aussi un bien aimable enfant. Il était à la fois doux et mutin, ce qui plus tard a produit de la bonté et de la force.

On l'appelait *la princesse Louis*, en raison de la profusion de ravissants cheveux blonds qui lui donnaient une grande ressemblance avec son excellente et aimable mère.

Les plus charmantes de ces réunions avaient lieu chez elle. On tirait presque toujours une loterie composée de jouets d'enfants, de choses remarquablement jolies et utiles pour les jeunes filles de dix et de douze ans, dont il y avait déjà quelques-unes. Elle songeait à tout le monde.

Dans l'une de *ces mascarades*, il arriva à mes filles une histoire qui eut un aspect vraiment comique, en raison des personnages qui étaient en scène.

La maréchale Ney occupait alors son hôtel situé rue de Lille, à côté de celui de la Légion-d'honneur, et ayant pour voisin de gauche le prince Eugène. Le prince Eugène était à Milan et sa maison était occupée par le prince-primat, bon et excellent prince, sans nul doute, mais le plus déterminé faiseur de révérences que j'aie jamais rencontré.

Un jour de carnaval, la maréchale Ney invite tous nos enfants pour une mascarade que donnaient ses fils. Grande joie parmi toute la jeune postérité et grande occupation pour les jeunes mères qui voulaient que leurs enfants fussent les plus beaux de tous. Comme chacune avait cette volonté, il s'ensuivait une véritable coquetterie pour le choix des costumes. Je revenais depuis peu d'Espagne. *La basquina* m'était encore familière, je fis faire à mes filles un habit à l'espagnol complet, non pas un habit de *Prado*, mais un costume de *maja* dans toute sa riche élégance. Rien n'était plus gracieux à voir que ces petites filles avec leur chevelure bouclée, retenue par une resedilla

d'argent et de chenille rose, puis une petite jupe de satin blanc avec des touffes roses et des clochettes d'argent, et le petit corset avec les manches longues et les parements, les jokeis brillants. Ainsi équipées, je donnai l'ordre qu'elles fussent conduites chez la maréchale Ney. Il n'était que sept heures du soir, mais pour les enfants la fête commençait de bonne heure. Je devais me rendre chez la maréchale à neuf heures, comme la plupart des mères, car nous aurions troublé peut-être la joie de toute cette vénérable troupe qu'il valait mieux laisser à elle-même.

Mlle Poidevin, l'institutrice de mes filles, ordonna de les mener chez la maréchale Ney. Le cocher et le valet de pied des enfants attachés spécialement à leur service, ne les conduisaient guère qu'au bois de Boulogne, et à l'Assomption quand il pleuvait. Le valet de pied s'informe auprès des miens. On lui dit que la maréchale demeure rue de Lille, et les voilà partis. Arrivés dans la rue de Lille, le cocher voit une immense porte cochère ayant de chaque côté deux bornes avec l'enseigne de la joie, deux lampions bien puants. Le digne homme entre dans la cour, s'arrête au bas d'un vaste perron. On ouvre la portière, Mlle Poidevin descend avec ses élèves et demande à être conduite auprès de Mme la maréchale.

— Madame veut sans doute dire Son Altesse? dit un grand valet de chambre en parcourant d'un œil curieux le singulier groupe qu'il avait sous les yeux.

Mlle Poidevin, qui ne m'a jamais entendue donner de l'altesse à Mme Ney, s'imagine que cependant la chose peut être possible et elle s'empressa aussitôt de dire :

— Sans doute, sans doute ! Son Altesse.

Et, tout embarrassée, elle s'avance vers le salon en tenant ses deux élèves par la main.

— C'est singulier, disait-elle tout en traversant plusieurs salons peu éclairés et dont l'aspect était presque lugubre, c'est singulier ! On n'entend nul bruit, pas un éclat de rire. C'est une drôle de fête...

— Son Altesse est-elle prévenue de votre visite, madame ? demanda le valet de chambre en s'arrêtant tout à coup devant Mlle Poidevin et les deux petits masques, qui, tout jolis qu'ils étaient, n'en étaient pas moins des échappés de carnaval.

— Comment ! s'écria mon Anglaise, je le crois vraiment bien ! Il y a plus de quinze jours que les chères créatures sont invitées ! J'en sais quelque chose, les leçons vont, Dieu merci, assez mal depuis l'arrivée de ce malheureux billet...

La valet de chambre hésite encore un moment, puis faisant un mouvement de tête qui signifiait :

— Ma foi, *qu'il* s'en tire comme *il* pourra !

Il ouvre la porte d'un dernier salon et annonce à haute voix Mlle Poidevin, car dans la confusion de ses idées, mon nom, que d'ailleurs il ne connaissait pas, lui était sorti de la mémoire.

Mais ce fut bien une autre aventure. Mlle Poidevin recula et mes deux filles se cramponnèrent à elle en sanglotant.

Le salon dans lequel elles avaient été introduites était vaste et peu éclairé. Au milieu était une grande table ronde, couverte de papiers et entourée par plusieurs hommes vêtus de noir, à la physionomie austère. Parmi eux était un vieillard voûté, n'ayant qu'une dent, mais en revanche portant un petit manteau de taffetas noir, au milieu duquel se voyait une

immense plaque en argent, de celles qu'on appelle vulgairement un *crachat*. Tous ceux qui entouraient le vieillard voûté n'avaient pas l'air beaucoup plus gais ni même beaucoup plus jeunes, si ce n'est cependant un homme petit, à l'œil assez peu direct, au sourire malignement *souriant* et, comme s'il se repentait d'avoir trente ans, portant des cheveux coupés en vergette et poudrés, ce qui était un peu antique. Tous ses traits prirent comme les autres une singulière expression à la vue de mes deux trésors. Car enfin, cette maison était celle du prince Eugène. Celui qui l'habitait était *Son Altesse* le grand-duc de Francfort, le prince-primat. Le jeune homme aux cheveux en vergette et poudrés était le duc d'Alberg, lequel se fiançait le même soir à la jolie et gracieuse Mlle de Brignole. Rien ne sentait la noce pourtant dans cette maison, où tout au contraire régnait un air tellement solennel que mes pauvres petites, glacées par cette physionomie toute de tristesse, là où elles s'attendaient à trouver tout au moins *Scaramouche* et *Bruscambille*[1], s'étaient tout d'abord prises à pleurer. Le prince, qui avait, comme je l'ai dit, la manie des révérences, en fit au moins trois pour arriver à Mlle Poidevin, qui était pour le moins aussi interdite que si elle eût comparu devant le parlement d'Angleterre, ce qui, en sa qualité d'Anglaise, était tout ce qu'elle pouvait imaginer de plus imposant. Cependant elle dit fort bien par quel hasard elle et ses élèves se trouvaient ainsi dans l'écritoire du contrat nuptial de M. le duc d'Alberg. Mais aussitôt qu'elle eut dit mon nom, ce furent des politesses, des saluta-

[1] Mais Bruscambille et même Jean-Farine bien élevés.

tions, des baisements de mains pour les chères petites créatures qui ne pleuraient plus parce qu'elles se voyaient caressées. Quant à Son Altesse *primatiale*, elle se confondait en excuses de ce qu'on l'avait dérangée dans ses affaires de garde-note. Peu s'en fallut qu'il ne demandât à Joséphine et à Constance de lui danser le fandango, ce qu'en vraies *majas* andalouses elles n'auraient certes pas refusé de faire. Mais Mlle Poidevin, qui savait son monde, prit ses deux élèves par la main et se retira accompagnée du prince primat, du duc d'Alberg et des compagnons de l'époux.

— Mais tout cela, me disait-elle, ressemblait bien plutôt à un enterrement.

— Savez-vous bien une chose? me dit quelques jours après le comte Louis de Narbonne, que vos filles ont causé un terrible effroi l'autre jour chez le primat. On a cru qu'une maîtresse trahie du duc d'Alberg lui amenait sa jeune famille abandonnée pour s'opposer au mariage.

— En tout cas, répondis-je en riant de tout mon cœur de l'alarme donnée par mes deux petits masques, *les orphelines et l'amante* avaient pris un drôle de costume de circonstance.

Je retrouvai ma petite troupe chez la maréchale, encore tout effarouchée de l'aventure. Mais les plaisirs vraiment amusants de la soirée la leur fit bientôt oublier. Nous fîmes d'abord la part de joie des enfants, puis nous jouâmes des charades jusqu'à une heure du matin, nous dansâmes et M. de Grancourt compléta la journée.

Il n'y a que la génération tout enfant qui ne connaisse pas M. de Grancourt. C'est un des restes les

plus curieux comme *ridicules* du siècle dernier. Son existence était comme lui-même assez extraordinaire. Il avait de la fortune, il était Suisse, vivait fort honorablement, voyait la meilleure compagnie de l'Europe, connaissait tout le monde. Eh bien, avec tout cela, il était l'être le plus complètement ridicule qu'on puisse rencontrer. Ce n'était pas ses petites jambes soutenant un ventre énorme, cette tête surmontée d'une immense coiffure poudrée, frisée, comme l'était Fleury dans *l'École des bourgeois*. Ce n'était pas la tournure la plus burlesque enfin qui le rendait ridicule au point où il l'était, non, c'était cette assurance de lui-même, cette façon de porter au vent le plus long des nez, et puis cette rage de faire le mangeur de cœurs. Non, il n'y avait pas moyen d'y tenir.

Il avait toujours une passion au service des femmes à la mode. Or, comme il y en a plus d'une à Paris, il avait une grande occupation. J'étais la favorite des favorites. Il venait tous les jours de la vie chez moi, mais seulement le soir, lorsque les deux battants étaient ouverts et que tout ce que je connaissais venait, ce qu'on appelait encore, *me faire sa cour*.

La société existait toujours à cette époque. La révolution l'avait étouffée un moment, mais jeune encore à l'heure des bouleversements politiques, elle s'était seulement endormie et cachée. L'empereur avait trop de force à communiquer aux rouages qui faisaient marcher sa machine pour craindre de les amollir en leur donnant un vernis de politesse qu'ils ne pouvaient puiser que dans le commerce d'une société formée par les femmes. Il commanda donc à tout ce qui l'entourait d'avoir *une maison*, et d'attirer dans cette maison les hommes dont il faisait le plus de cas sur

un champ de bataille, et qui avaient le besoin de passer par le creuset du savoir-vivre. Cela ne les empêchait pas de pointer un canon en cas de besoin, de couper une balle sur une lame de couteau à vingt-cinq pas, témoin Junot et mille autres qui certes s'acquittaient bien d'envoyer les gens dans l'autre monde et d'être bien avec eux dans celui-ci. Nous avions donc obéi à la volonté de l'empereur avec d'autant plus de plaisir que plusieurs de nous autres jeunes femmes nous avions dans notre famille, dans nos souvenirs, des motifs pour aimer cette manière délicieuse de vivre dans un intérieur d'autant plus apprécié qu'il formait le noyau d'une société plus étendue et plus intime cependant qu'aucune de celles que nous voyons aujourd'hui se réunir sous une bannière qui n'est celle ni de la parenté, ni de la convenance, ni même du plaisir. Sous le prétexte de parler d'objets graves et profonds, on se met en peloton pour ne rien dire.

Ah ! le joli couplet que celui-là !

> Sous prétexte qu'il était *ours*,
> Monsieur ne parlait à personne.

Aussitôt que quelques salons furent ouverts dans Paris, on vit M. de Grancourt venir rappeler à chacune de nous qu'il avait connu nos mères, nos aïeules, nos tantes, nos belles-mères. C'était à n'en pas finir. Il était en général bienveillant, mais de cette bienveillance de l'ours lançant la pierre pour écraser la mouche, et puis son ridicule n'était pas vraiment facile à supporter. Du reste, en parlant de M. de Grancourt, je ne fais que mon devoir d'écrivain contemporain;

car tout ce qui a mon âge, et même les deux générations au delà et en deçà de moi, connaissent M. de Grancourt. Il était Suisse, et possédait une fortune honorable. Il n'existait pas dans tout Paris *une maison* où l'on reçût et dont M. de Grancourt n'eût l'entrée. Il tient positivement à l'époque.

Son existence, comme homme social, était aussi singulière que sa personne. Il tenait, à ce qu'il disait, au corps diplomatique, et nulle légation ne le réclamait. Enfin, on sut un jour qu'il était attaché à quelqu'un comme ayant le titre de ministre du prince primat Mais cette légation était elle-même comme une de ces choses qu'on voit entre la veille et le sommeil, puis elle disparut tout à fait et M. de Grancourt n'en demeura pas moins marchant à la suite du corps diplomatique lorsqu'il allait s'acquitter de quelques-unes de ces belles révérences que nous lui avons toutes vu faire assez souvent depuis 1800 jusqu'en 1812. Ce pauvre M. de Grancourt ! Il m'est resté dans la mémoire deux esquisses de sa personne qui me donnent un mouvement de gaieté toutes les fois que je me les rappelle. L'une — c'était un soir — il était chez moi, débitant ses phrases accoutumées d'adoration, quelquefois drôles, quelquefois non, mais presque toujours ridicules. Je tenais dans ma main un immense flacon de cristal à large embouchure et contenant non pas une fiole, mais une bouteille d'eau de Portugal.

— Un peu, par charité! Faites l'aumône de quelques gouttes au pauvre esclave, dit-il d'un ton mignard.

Et il se mit à genoux en joignant les mains.

En voyant cette figure déjà si hérétoclite, surmontée

de son toupet crêpé et poudré à frimas, toute cette personne faisant la gentille avec cette tournure bouffonne, ma gaieté d'abord excitée, devint une vraie folie. Je me mis à rire comme je riais alors et je jetai quelques gouttes d'odeur à M. de Grancourt à demi prosterné, en ayant toutefois l'attention de tenir mes deux doigts devant la large ouverture du flacon. Mais je ne sais comment cela se fit, le rire devint probablement plus fort que moi, j'oubliai ce que je faisais, ma main se dérangea, et à la seconde secousse, au lieu de quelques gouttes, ce fut tout le contenu du flacon qui s'en alla parfumer la face de M. de Grancourt. Il avait en ce moment les yeux ouverts, on peut juger du mal qu'il éprouva. Il n'y avait aucun danger, mais la douleur qu'il ressentit dût être cruelle pendant une ou deux minutes. Le fait est cependant que de vingt-cinq personnes que nous étions dans le salon, aucune ne put se contenir en voyant le pauvre gros petit homme se rouler comme un démoniaque sur le tapis en demandant de l'eau fraîche à grands cris. Ses petites jambes, son gros ventre, son énorme tête, sa frisure à la Mirabeau, tout cela était vraiment bien comique. Il poussait néanmoins de tels cris, que je commençais à m'alarmer, lorsque le gros petit homme se ramenant sur lui-même, se pelotonna à mes pieds, joignit ses petites mains et me dit en feignant de pleurer :

— Baisez mes yeux pour les guérir.

Qu'on me reproche d'avoir ri après cela. Je l'ai pu faire sans avoir mauvais cœur.

M. de Grancourt était reçu dans toutes les maisons *comme il faut* de Paris et connaissait et était connu de la meilleure compagnie de Russie, d'Allemagne et

d'Angleterre. M. de Grancourt est un type original de l'époque antérieure à celle de la révolution, mais qui, malgré cela, marchait très bien dans celle-ci, parce que le temps n'était pas venu par sa marche accoutumée, il avait hâté et devancé. Je suis certaine que tout ce qui tient non seulement à l'empire mais aux années antérieures à la révolution, me saura gré d'avoir rappelé le souvenir de M. de Grancourt. Il connaissait tout Paris, il était fort ami de M. d'Espinchal[1], avec lequel il avait de fréquentes querelles pour savoir quel était celui des deux qui était le plus savant dans cette science de connaître *tout* ce qui était connaissable à Paris. Un jour M. de Grancourt était *fort affairé* dans les corridors de l'Opéra, ayant au bras un homme de ses amis arrivant de province. M. d'Espinchal les rencontre et demande à Grancourt ce qui le fait ainsi regarder comme un fou par toutes les lucarnes des loges.

— C'est moi, monsieur, lui dit le provincial, qui cause toute cette peine à M. de Grancourt. Ma femme est à l'Opéra, elle m'a dit de venir la joindre, j'ai perdu le billet de la loge, j'ai oublié le numéro, et je suis fort en peine.

— Y a-t-il longtemps, monsieur que madame votre femme est à Paris ?

— D'avant-hier seulement.

— Où est sa loge ?

— Aux premières.

— Je vais vous dire à l'instant si elle est dans la salle.

M. d'Espinchal s'éloigne du monsieur stupéfait. Il

[1] Le père de deux fils fort spirituels et fort élégants.

se fait ouvrir une loge vacante, regarde, lorgne, passe de l'autre côté de la salle, fait le même manège, puis. revenant au mari en quête de sa femme, il le prie de le suivre et lui montre une loge.

— Eh! voilà ma femme! s'écrie le monsieur.

— J'en étais sûr, dit gravement M. d'Espinchal.

— Mais, monsieur, comment avez-vous pu *reconnaître* ma femme? vous ne *la connaissiez pas*.

— C'est précisément pour cette raison-là.

Le monsieur ouvrait de grands yeux, et encore plus les oreilles.

— Sans doute, poursuivit M. d'Espinchal, madame votre femme *était la seule* que je ne connusse pas parmi les cent femmes qui sont aux premières, il était clair que ce devait être elle [1].

— Ma foi! dit M. de Grancourt, je ne suis pas de cette force-là.

[1] Le fait que je rapporte eut lieu plusieurs années avant la révolution.

CHAPITRE III

Le poeto-cordonnier. — Talma. — *La tragédie en forme.* — Portrait du poète-cordonnier. — Ce qui lui a fait faire son *Siège de Palmyre.* — Il dit sa pièce. — Les mains calleuses et le génie. — Longin et le sublime, expliqué et compris par un artisan. — Beaux vers. — L'ode contre 93. — Canova et le soldat de la garde du pape. — L'homme en esclavage perd ses facultés. — L'école romantique. — Gœthe, Schiller, Victor Hugo. — Jean-Jacques, Voltaire. — Bernardin de Saint-Pierre. — L'Institut à Saint-Cloud. — Le .... imaginaire. — Mort de Mlle Chameroy. — Querelle entre le curé de Saint-Roch et les acteurs de l'Opéra. — Mot de Monge à ce sujet. — Mécontentement de l'empereur. — Son opinion sur les mœurs de notre temps, comparées à celle d'autrefois. — Le docteur Gall. — Il prédit que mon fils sera un grand mathématicien. — L'empereur me tire l'oreille.

Il parut vers cette époque à Paris un homme tout à fait extraordinaire. Talma vint un jour m'en parler et me dit qu'il voulait absolument me l'amener pour qu'il me récitât une tragédie qu'il venait de faire et que lui Talma trouvait admirable. Cet homme était un cordonnier.

— Mais, dis-je à Talma, qu'il fasse des souliers ou des bottes, car je n'ai pas grande foi dans sa science poétique.

Talma parut contrarié de mon incrédulité.

— Permettez-moi de vous l'amener, me dit-il avec instance, et puis vous prononcerez.

Je le voulus bien, car après tout la chose ne pouvait être ennuyeuse. Ainsi donc, je pris jour avec Talma, et il m'amena le cordonnier *apollonisé.*

En le voyant, je ne m'empressai pas de changer d'avis et je fus même bien plus disposée à lui tendre mon pied pour qu'il me prît mesure qu'à lui avancer une chaise pour qu'il me lût sa pièce. C'était un petit homme trapu, ayant une physionomie des plus communes, de gros traits, pas de mouvement dans le regard, enfin, un vrai fils de saint Crépin. Je commençais donc à me repentir de ma condescendance lorsque Talma lui proposa de dire lui-même quelques scènes de sa tragédie. Je me rapprochai aussitôt et j'attachai mon regard sur M. François — c'était le nom, comme ce doit l'être encore, du poète-cordonnier ; — il ne parut pas embarrassé, il se mit au milieu du salon et avança un fauteuil derrière lequel il se plaça. Seulement, avant de commencer, il dit à Talma :

— Mais, monsieur Talma, pourquoi donc ne voulez-vous pas faire comme l'autre jour chez vous? Vous avez dit mes vers bien mieux que je ne les dirai, *bien sûr.*

C'était bien ce que je pensais, surtout en entendant cette parole vulgaire, cet accent commun. Mais Talma, sans paraître comprendre le regard que je jetai sur lui, lui répondit :

— Non, non, je ne veux pas, monsieur François, je dirai tout à l'heure la raison de mon refus à madame Junot.

François s'appuya sur le dossier du fauteuil, se recueillit un moment, puis se relevant, il découvrit un visage déjà tout autre que celui du moment précédent. Il nous raconta comment il avait eu l'idée de

prendre le sujet du siège de Palmyre. Un jour, en marchant le long des quais, il ouvrit un volume dans lequel était le *Traité du sublime* et plusieurs morceaux qui parlaient de Longin. Cette figure lui parut grande et belle. Ce caractère philosophe dans toute sa pureté devait en effet trouver le chemin d'un cœur pur et d'une belle âme, et François avait l'une et l'autre. Les raisonnements philosophiques, plus spécieux que réels, séduisent les esprits faux, mais la vraie philosophie n'a d'accès qu'auprès d'un esprit juste.

François eut d'abord la pensée de faire une pièce dans laquelle il ne placerait que Longin. Mais il fallait autre chose que cet intérêt puissant, sans doute, mais pas assez pour attacher pendant cinq actes. Il le comprit et, trouvant d'ailleurs tout à côté de Longin ce qu'il lui fallait pour remplir son intention, il laissa le philosophe dans sa place de ministre et prit sa reine pour la principale héroïne de sa pièce. Toutefois on voit à chaque scène que sa prédilection l'entraîne vers Longin, et en général toute la lumière est versée sur lui. La conduite de la pièce est mauvaise. On voit en l'écoutant que l'auteur n'a nulle connaissance du théâtre. Mais que d'éclairs de génie, que de lueurs de feu sacré ! Il n'y a pas une scène dans laquelle on ne trouve des beautés étincelantes. Un fait très remarquable surtout, c'est l'habileté avec laquelle l'auteur fait agir et parler ses personnages lorsqu'il s'agit de politique. Aurélien est venu lui-même pour accélérer la prise de Palmyre et Longin défend sa maîtresse contre les séductions du ministre de l'empereur, député vers elle et vers lui pour effrayer la reine et pour séduire le ministre. Dans

cette scène où il reste seul avec le Romain, il est vraiment sublime lorsqu'il reproche à l'empereur cette ambition effrénée, vice toujours inhérent au gouvernement de Rome, qu'elle soit république, ou bien qu'elle soit empire. « C'est un torrent, dit Longin, qui *roule avec fracas, entraînant tout ce qui s'élève et croît sur ses bords.* » Cette image qui est déjà fort belle et d'un jet très hardi, est rendue en vers magnifiques. Dans la même scène, le ministre romain laisse échapper parmi quelques mots méprisants, celui de *barbare.*

— Oh ! sans doute, dit Longin avec un sourire amer,

Tout ce qui n'est pas Rome est réputé barbare.

Ce vers est beau, et fort en situation.

Longin voyant que les négociations n'amènent aucun résultat, engage sa maîtresse à fuir. Il y a dans cet endroit une scène ravissante où Zénobie ne peut se déterminer à quitter Palmyre sans ses enfants, ni à les faire sortir de la ville sans elle. Tout ce qu'elle dit vient du cœur d'une mère. C'est vrai, rien n'est faux. C'est le langage de l'âme. Sa confidente veut la déterminer et lui donner des raisons froides et raisonnables qu'une mère ne peut comprendre.

— Ah ! dit Zénobie, je ne puis éloigner de moi ces chères petites créatures. Je ne le dois pas, et puis,

Pour sauver des dangers de l'enfance fragile
Le doux sein d'une mère est le plus sûr asile...

Je n'entreprendrai pas de raconter ici toute la pièce parce que d'abord elle est infiniment longue et mal

conduite comme plan *scénique*. Elle était impossible à représenter, à ce que me dit Talma.

J'ai parlé du talent poétique de l'homme, mais je n'ai rien dit de cet homme lui-même, de son accent toujours à la hauteur de son sujet, de son regard s'électrisant et vous communiquant à vous-même toute l'émotion qu'il éprouvait. Quant il parlait, on ne voyait plus un artisan aux mains calleuses et noires, aux cheveux plats et gras. Non, il n'y avait plus devant vous qu'un de ces êtres privilégiés dont les âmes reçoivent avec le souffle de la divinité comme celles de tous les hommes, une parcelle de son feu créateur, une étincelle de son feu sacré. J'étais sous le charme.

— Mais, lui dis-je en allant à lui, ce n'est pas ce *Traité du sublime* qui vous a appris à faire des vers, car enfin ces vers-là sont bien, très bien même.

— Oh ! me dit-il, j'en faisais depuis longtemps et j'ai eu de terribles maîtres !...

Et sa physionomie sortit de nouveau de son calme presque apathique pour revêtir une expression sublime.

Je l'interrogeai du regard... Cet homme était étrange.

— Ce sont les monstres révolutionnaires de 93 qui m'ont fait poète, dit-il enfin d'un ton sombre et après un long silence. En voyant marcher au supplice des hommes de ma profession parce que le garçon de leur magasin était devenu l'orateur de la section et qu'étant jaloux de son maître il le faisait guillotiner pour avoir son fonds, oh ! alors je me suis demandé ce que tout cela voulait dire. J'ai cherché le bien du pays et je n'ai vu qu'un grand désir de se mettre à la

place de celui qui en avait une, n'importe laquelle. Et pour cela il n'y avait rien qui coûtât. Oh! c'était une horrible époque! Comme nous étions malheureux! J'étais jeune! Je frémissais en entendant tous les jours crier les listes de proscription dans lesquelles à la fin il y avait des serruriers, des cordonniers, des maçons, tout autant que de ci-devants!

C'était un terrain que Talma n'aimait pas beaucoup que l'on parcourût, quoiqu'il n'ait jamais participé aux horreurs de 93. Il dit à François de réciter l'ode dont il nous avait parlé, et cet homme commença un des plus beaux morceaux de poésie que j'aie entendu de ma vie.

C'est un appel aux monstres des forêts, pour qu'ils viennent apprendre la cruauté chez les hommes.

— Parmi vous au moins, leur dit le poète, vous respectez la faiblesse de la femelle, de votre plus vieux compagnon. Vos petits sont soignés et jamais dévorés. Mais, ici, aucun âge ne met à l'abri de la mort, d'une mort horrible et sanglante!

Cette soirée me fit une profonde impression. En regardant de nouveau cet homme étonnant, je ne pouvais me laisser aller à un autre sentiment que celui de l'admiration. Je le dis franchement à Talma et lui demandai pourquoi il n'avait pas voulu dire les vers de François.

— Parce que vous aviez besoin d'une conviction, me répondit-il, et que lui seul pouvait vous donner cette conviction en récitant ses vers. On *n'apprend pas le génie* à un homme et il en met à dire ses vers.

C'était vrai.

La reine Hortense voulut aussi l'entendre, ainsi que la grande-duchesse de Berg. Elles lui firent une pen-

sion[1] et la reine Hortense toujours bonne, et bonne avec une intention aimable, lui fit présent d'un Plutarque. Nous crûmes toutes qu'il allait faire une œuvre admirable en lisant cet ouvrage. Pas du tout. Cet homme si grand, si beau lorsqu'il était livré à lui-même, ne fit plus rien dès qu'il eut posé le pied dans un cercle d'entraves appelées *des règles*.

Je vais à ce propos raconter une histoire qui peut servir de pendant exact à celle de François.

Il y avait à Rome à la même époque, et ce rapprochement est assez singulier, un jeune soldat de la garde du pape. Ce jeune homme, ayant à peine vingt ans, était travaillé non pas du désir, mais de la passion de la peinture et du dessin. Tous les murs de Monte-Cavallo et du Vatican étaient chargés de figures groupées en compositions vraiment remarquables. Jamais les costumes même n'étaient autrement qu'ils devaient être, et toujours un intérêt dramatique conduisait le charbon qui lui servait de crayon.

Un jour, Canova se trouva derrière lui tandis qu'il décorait le pan de muraille de quelque bâtiment. Frappé de surprise et en même temps d'admiration, le Phidias romain s'arrêta et interrogea le jeune homme. On sait jusqu'à quel point il aimait à protéger le talent là où son œil d'aigle pouvait le deviner! Le jeune soldat répondit avec naïveté qu'il n'avait jamais rien appris, mais que sa passion pour la peinture lui faisait un besoin de se livrer à cette imitation qu'il sentait bien être imparfaite.

[1] Cette pension était de cent louis chacune, ce qui faisait 4,800 francs.

— Oh! si je pouvais apprendre! dit-il avec une sorte de transport, mais je suis si pauvre!

— Eh bien, lui dit l'artiste, viens chez moi! Là tu apprendras gratuitement. Je me charge de toi, je te ferai même une pension de quinze piastres par mois, parce que tu quitteras ta caserne. Je réponds de tout, je suis Canova.

Le pauvre enfant crut rêver... Il était là devant l'homme de génie dont la bonté le subjuguait en cet instant bien plus peut-être encore que l'éclat de son nom. Il ne put que tomber à ses pieds et le remercier comme un Italien remercie Dieu ou son patron. Et le lendemain le jeune enthousiaste fut admis parmi les élèves de Canova.

Mais l'homme habile n'avait vu que le brillant côté de l'aventure. Sans doute le jeune homme avait tracé des lignes dignes de Michel-Ange et de Raphaël, mais il aurait fallu, pour qu'elles amenassent un semblable résultat, qu'il eût été bien avant ce moment devant un carton de dessin, traçant des lignes droites et courbes, et faisant un nez selon toutes les ordonnances. Un mois n'était pas écoulé qu'il était devenu maigre et pâle et qu'il soupirait après les belles nuits éclairées par la lune, où sur le Monte-Pincio il allait à sa seule et douce lumière tracer sur la base de l'obélisque *di Trinita di Monti*, le profil d'une jolie fille de Rome, sans qu'une voix sévère vînt lui dire :

— Effacez, cela ne vaut rien.

Cependant il voulait apprendre. Mais enfin l'ennui devint plus fort que tous les raisonnements de lui-même et du *maître*, il entra un matin chez Canova, lui baisa la main en pleurant, le remercia avec effusion de ses bontés pour lui, mais il lui avoua qu'il ne

pouvait s'astreindre à cette sujétion à laquelle étaient soumis ses élèves. Il était trop tard en effet pour plier le jeune arbre. Il n'était plus assez flexible et était trop avancé pour supporter la greffe. Il devait désormais pousser en liberté, mais sauvage. Il reprit son état de soldat, rentra dans sa caserne et continua avec délices sa vie nomade au travers des sublimes débris de la ville-reine, qu'il enrichissait chaque jour des produits de son imagination vagabonde.

C'est, selon moi, une vérité qui ne peut pas faire l'objet d'une question, que l'homme esclave de la nécessité physique perd une grande partie de ses facultés. Sans doute, l'éducation est une seconde nature pour l'homme. Elle double son âme, et je puis même dire que peut-être elle l'anime, car pour la sentir il faut que son intelligence lui soit révélée. Mais il faut en même temps qu'il ait une entière liberté et que ses facultés intellectuelles ne soient pas enfermées dans le cercle étroit de ses besoins. Il faut qu'il puisse s'approcher de *tout* dans la nature, que cette nature imposante et terrible puisse être explorée par lui. Alors l'homme sera vraiment grand, il pourra s'élancer au milieu des phénomènes naturels, et juger lui-même de l'immensité intérieure de son âme par les grandeurs relatives dont il sera entouré. Mais pour cela il faut que cette éducation morale soit adaptée aux jeunes années. Ne laissez pas une couche épaisse s'étendre sur son cœur, autrement ce sera en vain que plus tard vous approcherez le flambeau du génie avec sa flamme créatrice, l'homme reculera devant sa lumière. François est une preuve de cette opinion. Son imagination a été épouvantée de ce qui lui a été révélé. Il s'est approché de l'infini et sa terreur l'en

a repoussé. Élevé poétiquement, nourri par l'âme et par le cœur autrement que par cette *nécessité physique* dont je parlais tout à l'heure, il eût été un être privilégié. Mais l'échelle rétrécie de la réalité ne l'a conduit que dans le cercle de l'existence toute matérielle.

A un tel homme il aurait fallu cette éducation forte et profonde, cette triture du monde et des choses qui, malgré quelques inconvénients, est la route qui mène aux résultats positifs. Qui peut dire où serait allé cet homme, s'il eût dépassé, par exemple, les murailles de ce vieux Paris qu'il n'avait jamais quitté? On voyait dans plusieurs passages de sa *Zenobie* que la tendance de son esprit rêveur le portait à la mélancolie. Quelles pensées auraient jailli de cette âme, si avant d'être déformée par de grossières et de routinières habitudes, il avait, jeune encore, été transporté face à face de ces grandes merveilles de la création! Eh bien, moi, je crois qu'à son tour il en aurait produit, s'il se fût trouvé au bord de l'Océan lorsque ses plaines bleues se roulant en mille vagues houleuses se viennent briser sur une grève solitaire, ou bien font retentir des voix étranges dans des cavernes profondes. Souvent aussi l'infini se révèle à une âme poétique sur le sommet des hautes montagnes, n'ayant pour voûte et pour abri que cet autre océan dans lequel roulent et passent sur nos têtes des milliers de mondes dont le plus petit écraserait le nôtre.

C'est en face de pareils spectacles que l'âme est sommée de fournir d'immenses pensées et que sa supériorité se développe par tout ce que les sens peuvent lui fournir de plus noblement relevé, car ils

sont inhérents l'un à l'autre, malgré ce que peuvent dire et les spiritualistes et les matérialistes.

Oui, tout ce qui est *nature*, mais nature grande, imposante, immense même dans son horreur, et non pas de cette nature repoussante par sa médiocrité haineuse et vindicative de tout ce qui est beau. Cette nature-là, prise à son berceau et laissée à elle-même dans son essor, le prendra grand et rapide vers les cieux. Mais ne l'enfermez pas dans la prison accablante de l'existence matérielle et physique, alors le génie est mort ou mutilé. Ses éclairs sont aussi lumineux, mais rares et incomplets et, pour lui, la porte de l'immortalité ne se rouvre jamais. Un livre dans lequel se trouvent des trésors de beauté dit quelque part :

« Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vit[1]. »

Ce même jour où le cordonnier François nous lut sa tragédie, j'avais invité plusieurs amis dont le talent réel et l'esprit devaient nécessairement ajouter à cette séance remarquable un fort grand intérêt. C'était d'abord le cardinal Maury, habitué de ma société intime, Millin, M. de Narbonne et plusieurs autres personnes capables d'apprécier ce que nous entendîmes. Quelques jours avant, mon frère était arrivé de Marseille et son jugement n'était certes pas celui de tous que j'estimais le moins.

Mais à cette époque l'école romantique n'avait pas encore jeté tous ses langes et paru devant nous comme elle le fait aujourd'hui sous la conduite de quelques voix sublimes. Cependant tout ce que nous étions

[1] *Non solo pane vivit homo.*

alors de jeune génération, c'est-à-dire de l'âge de dix-huit jusqu'à trente ans, était passionné pour cette littérature féconde qui ouvrait tant de routes au savoir et répandait une lumière si vive sur des objets sublimes, jusque-là cachés dans l'ombre par un préjugé qu'on appelait *loi* et que n'avait pourtant sanctionné aucun tribunal, pas même celui du bon sens. Gœthe, Schiller, toute la littérature allemande et la nouvelle littérature anglaise, traduites toutes deux dans notre langue, secondaient merveilleusement Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre et André Chénier. Alors nous vîmes surgir de nouvelles productions, informes, monstrueuses, il est vrai [1], mais qui devaient frayer la route, donner le jour à ces talents vraiment remarquables qui ont pris bien jeunes encore leurs degrés dans l'avenir. A leur tête, il en est un surtout qui mérite l'épithète, si souvent prodiguée et si peu méritée, de grand et de beau génie. C'est Victor Hugo. Il est là entouré d'une gloire poétique lumineuse et véritable, dont l'éclat n'a rien de phosphorique. C'est bien le roi littéraire d'une belle et grande époque. Honneur à lui! Le sceptre poétique n'en demeurera pas moins dans sa main forte et puissante, parce que quelques esprits moroses et routiniers s'obstineront à le juger avec le reflet de leur époque. Honneur à Victor Hugo, au poète, à celui dont le feu sacré fait soulever la poitrine... honneur à lui... trois fois honneur à lui!...

Cette succession de souvenirs évoqués par moi, ramène à ma vue, pour ainsi dire, une foule de détails

[1] Toute la littérature de la fin du dernier siècle, de 1794 à 1802.

que certainement j'eusse laissés en oubli, si mes Mémoires ne venaient les réveiller, quoique l'empereur soit pour beaucoup dans la plupart d'entre eux. Parmi ces souvenirs, l'un souvent me frappe par son rapport avec beaucoup de questions agitées aujourd'hui. C'est une soirée passée à Saint-Cloud et dans laquelle Napoléon *présida pour ainsi dire l'Institut* et parla pendant plus de trois heures sur la littérature et la révolution qu'elle subissait. Lui aussi était comme nous, tout romantique. Ossian, comme on le sait, était de toutes les productions de la nouvelle école, celle qui se trouvait toujours en harmonie avec lui; il avait, comme on le sait aussi, les sensations d'une délicatesse infinie, et tout ce qui parle à l'imagination lui remuait l'âme vivement. Il n'y mettait *aucune prétention.* Ainsi, lorsqu'il s'arrêtait pour écouter la cloche sonnant l'*Angelus* du soir à Rueil, lorsque son œil s'animait en voyant une femme vêtue de blanc se promener sous une futaie bien sombre, lorsqu'il était ému de toutes ces choses que la nature offre à chaque heure du jour à la campagne, on peut présumer qu'il était *romantique.* Mais il l'était comme Victor Hugo, comme Chateaubriand, comme Nodier, comme Jules Janin, comme Alexandre Dumas, comme des *niais* de cette espèce-là, et non pas comme des beaux et grands esprits qui inventent des mots à l'envers du bon sens, qui vous présentent la nature impassible dans sa boue et dans sa saleté, et qui croient ensuite être de l'école romantique parce qu'ils vous font du vice décliné dans tous les temps des verbes *tuer*, *violer*, *brûler*. Ils sont romantiques ceux-là comme sont vrais républicains ceux qui crient :

— Vivent 93 et les mains sales!

Napoléon n'était pas comme cela. Je n'étais pas toujours de son avis en littérature, mais il fallait néanmoins reconnaître toujours en lui ce coup d'œil profond sur chaque objet qu'il voulait traiter. Ce jour que je cite, c'était un dimanche. Ces jours-là, lorsqu'il était de bonne humeur, il était charmant. Mais aussi, gare au coup de boutoir quand le temps était à l'orage! Alors il y avait péril à l'affronter. Ce dimanche dont je parle était un bon jour. Quand j'entrai dans le salon, je m'en aperçus à l'instant; il y avait là tous les savants que l'empereur aimait, et des hommes dont l'esprit et la haute capacité lui convenaient également pour la conversation. L'un d'eux surtout, M. Rœderer. Et puis M. de Laplace, l'excellent Monge et le cardinal Maury. M. Chaptal avait apporté les premières planches du voyage d'Égypte. Bien qu'elles ne fussent que des épreuves, on voyait déjà l'immense différence de cet ouvrage à celui de M. Denon. Aussi celui-ci s'était-il bien vite dépêché de le livrer au public, afin de ne soutenir qu'une concurrence de souvenir. M. de Lacépède y était également, et je ne saurais trop dire si M. Cuvier n'y était pas aussi. La convocation extraordinaire de ces messieurs avait pour objet de parler sur des questions de chimie et de physique, sur lesquelles des correspondants du Nord avaient envoyé des rapports. L'empereur n'aimait pas beaucoup en général tout ce qui venait de l'Allemagne comme science positive. Et comme littérature c'était encore plus fort, cela s'arrangeait assez mal avec sa manière de voir. Mais ceux qui l'ont connu me comprendront et ceux qui n'ont pas eu cet avantage pourront former leurs conjectures en apprenant, par exemple, qu'il n'aimait

pas *Misanthropie et Repentir*, et qu'il estimait les pièces de Schiller; qu'il trouvait les pièces de Shakspeare belles, Ossian admirable, et qu'il n'aimait pas *la Borcle de cheveux*, de Pope, quelque gracieux que fût le sujet. C'est ainsi que dans notre littérature il préférait Corneille et Molière à tous les autres et tombait dans une sorte de colère quand on lui parlait de Dorat ou de tel autre lui ressemblant. Et, en vérité, il y avait de quoi.

Je me rappelle cette soirée comme une chose tout à fait extraordinaire par la tournure que prit la conversation d'abord destinée à la plus sérieuse discussion. Il s'agissait d'un rapport sur des découvertes faites en Bavière par le baron d'Arétin. L'empereur, qui s'occupait de tout, avait entendu Berthollet et plusieurs physiciens de l'Institut parler ensemble de la découverte que M. d'Arétin avait faite, ou plutôt du secret du feu grégeois retrouvé par lui il y a quelques années. Et comme ce M. d'Arétin s'occupait aussi beaucoup de mnémonique et que celle de M. de Fenaigle avait également mis toutes nos têtes à l'envers, l'empereur voulait savoir l'opinion, je crois, des hommes les plus importants de l'Institut et quatre d'entre eux avaient diné à Saint-Cloud. Lorsque j'entrai dans le salon, l'empereur causait avec une grande agitation et il me parut que le sujet de l'entretien n'était pas du tout tourné à *l'électricité* ou bien au *sel neutre*, mais bien plutôt au *calorique*. Le cardinal Maury, qui n'avait aucun liant dans l'esprit et qui disputait *d'abord*, n'était pas plus poli en parlant à l'empereur qu'avec M. de Brockhausen, ambassadeur de Prusse, quand il lui disait :

— Eh! monsieur, il vous faut encore cent ans en Prusse pour comprendre Racine.

Non pas cependant qu'il eût osé prendre une telle licence, mais sa grosse voix *tonnait* au bout de quelques minutes avec un ronflement terrible. Cela me faisait toujours redouter une discussion littéraire ou politique quand il s'en mêlait, malgré son beau talent pour la discussion.

La conversation était tombée, je ne sais comment, sur la corruption morale de la langue française. L'empereur parlait juste *d'instinct* dans de pareilles questions, mais il n'était pas de force à les soutenir contre un homme comme le cardinal. Il y avait un religieux silence, ainsi qu'on peut le penser, et nulle des paroles de chaque interlocuteur n'était perdue. Napoléon soutenait que le changement survenu dans le langage était une suite forcée de l'influence des mœurs.

— Le beau monde a relégué dans le peuple des mots qui lui paraissaient orduriers et indécents, et pourquoi le lui semblent-ils? Le vocabulaire de cette langue du vice est donc devenu bien familier aux femmes et aux jeunes filles? Elles doivent être chastes et vierges, sans savoir ce que signifient les mots de *chasteté* et de *virginité. Le... imaginaire*, — ici l'empereur se tourna circulairement en souriant avec une ironie de bonne humeur comme pour dire : « Voyez! je suis obligé de faire réparation en disant un pareil mot, » — n'est plus tolérable à voir représenter, à moins que ce ne soit devant un auditoire composé des deux extrêmes en parfait bon goût ou bien en très mauvais.

Le cardinal répondit que l'empereur n'était pas

dans la question, et c'était vrai. Il ne s'agissait pas de *l'effet* produit, il s'agissait des causes ayant produit cet effet. Il n'était pas douteux, disait le cardinal, que les mœurs très corrompues de la régence aient commencé à se scandaliser de cet appel fait en plein théâtre.

Mais depuis lors cette corruption avait été non seulement détruite, mais oubliée.

— Rien ne serait plus ridicule aujourd'hui, ajoutait-il, qu'un homme qui voudrait *afficher* une femme, et cela est si vrai qu'on ne le voit nulle part. Mais je ne pense pas que les *mœurs* se concentrent toutes dans le plus ou moins de libertinage. L'honneur des hommes ne consiste pas seulement dans ce qu'il plaira à leur femme de faire. La probité, la vertu, la fidélité d'argent, le respect filial, enfin tout ce qui forme le faisceau social, sans lequel on ne peut rien édifier de solide, voilà ce qui est détruit pour ne jamais revenir, destruction qui, je le crois, a exercé une grande influence sur la corruption de la langue, car je présume que Votre Majesté n'envisage pas le changement survenu dans le langage comme un défaut tendant *simplement* à la faire déchoir de son caractère primitif et original?

L'empereur regardait alors sur le balcon circulaire du grand salon de l'impératrice. A cette sorte d'interpellation qui semblait s'adresser au *roi-législateur*, il se retourna rapidement, fit quelques pas au-devant du cardinal et lui dit, en le regardant fixement, mais avec une expression que je ne puis rendre, quoiqu'elle me soit présente :

— Hein? qu'est-ce que vous dites donc, monsieur le cardinal?

Mais cette expression fut *telle* que le cardinal recula de dix pas.

— Je vous demande ce que vous voulez dire, répéta l'empereur, car je ne vous comprends pas.

Le fait est que depuis le retour du cardinal Maury, l'empereur n'en avait pas toujours été content. *Il frondait* avec cette parole acerbe et tranchante qui lui était habituelle et qui déplaisait tant à Napoléon. Il était pourtant courtisan autant que le mot et la chose le comportaient, mais il critiquait ce qu'il trouvait mauvais dans les Constitutions de l'empire comme il se serait « permis, disait-il, de trouver des défauts dans l'œuvre de Dieu. » On connait cette façon de *blâme-louangeur*, qui, du reste, tenait encore au genre d'esprit du dernier siècle. Le vicomte de Ségur, MM. de Narbonne, Sainte-Foix, plusieurs hommes de cette spirituelle époque, rappelaient beaucoup ce que je dis là. M. de Talleyrand l'a bien un peu, mais non pas à un degré qui puisse servir d'exemple. Du reste, le cardinal le pouvait encore moins en raison de ses détestables manières. Je n'entends parler ici que de la forme simple.

— Vous dites que les mœurs d'un pays ne consistent pas seulement dans le libertinage des femmes, poursuivit Napoléon, et je suis tout à fait de votre avis. Ai-je donc fait entendre le contraire?

Et il promena son œil d'aigle autour de la chambre

— Non, non, ce n'est pas *moi*, moi, chef d'un grand empire, *moi*, appelé à voir passer chaque jour devant mes yeux fatigués les turpitudes humaines, ce n'est pas *moi*, monsieur le cardinal, qui prendrai la défense de cette époque. On y voit, comme toujours, des corrupteurs et de la corruption, de l'athéisme et

du mépris de la morale, l'oubli de la religion par ses ministres, les lois observées par crainte et non par respect. Voilà ce qu'on voit, voilà le résultat d'un long bouleversement de tout ordre.

Je fus à l'instant frappée d'une chose vraiment remarquable, c'est que, dans l'espace de cinq minutes, l'objet de la discussion avait changé tellement de direction que rien ne pouvait même y ramener. Le cardinal, qui recevait l'attaque dans ce moment, la comprit assez pour ne pas relever et renvoyer la balle. J'ai su depuis que l'empereur avait reçu de la reine de Westphalie des impressions assez défavorables sur le cardinal. Il avait voulu parler à la princesse sur ses devoirs religieux avec une manière qui ne lui convenait pas le moins du monde. Et comme sa position en France à cette même époque, où il occupait l'archevêché de Paris contre la volonté de son chef, son abjuration politique en rentrant dans sa patrie, toute sa conduite si différente *de la gravure avant la lettre*, comme disait spirituellement la princesse de Poix ou la maréchale de Beauveau, toute cette existence un peu troublée dans sa *limpidité*, ne lui donnait pas le droit de fronder les *mœurs* privées et politiques de Cambacérès surtout, qu'il n'aimait pas et qu'il raillait et dénigrait sans mesure. Napoléon savait se servir avec adresse des personnages ayant un nom remarquable. Il savait que dans des temps de parti tout ce qui ramène autour d'une bannière et qui centralise, détruit d'autant plus vite l'anarchie et ramène l'ordre dans le pays. Il y avait beaucoup de ces petites bannières-là, bien plus inconnues que celle du cardinal encore et que Napoléon avait replacées dans leur position naturelle ; l'oubli, mais qui pour-

tant avaient augmenté la force et l'étendue de la sienne. Le cardinal Maury avait été employé par l'empereur comme un ingrédient de plus ajouté à la composition de son grand œuvre. Si la fusion générale avait eu le temps de s'opérer, il aurait eu raison...

A peine Napoléon eut-il articulé la dernière parole, que, souriant au cardinal, il lui dit :

— Savez-vous bien, monsieur le cardinal, que nous sommes *comme deux écoliers?* Maintenant je vous demanderai d'être moins rigoureux pour notre temps. Je pense que les hommes sont au contraire meilleurs dans une certaine classe qu'ils ne l'étaient il y a cent ans, quarante et même vingt-cinq. Mais aussi...

Il se remit à marcher en souriant et en prenant de fréquentes prises de tabac.

— Votre Majesté me permettra de lui observer aussi, dit le cardinal, que toute la classe bourgeoise, que le paysan, que le peuple est bien différent pour la pureté de ses mœurs de ce qu'il était il y a cinquante ans, et pourtant voilà ce qui fait les masses.

— Cela n'est pas vrai, répliqua vivement l'empereur cela n'est pas vrai, monsieur! Que voulez-vous dire d'ailleurs en parlant de la pureté des mœurs bourgeoises? Est-ce l'époque où Mme du Barry était demoiselle de boutique?

— Ah! dit Monge, monsieur le cardinal veut peut-être parler du temps où les bourgeois allaient à la messe et où le paysan payait la dîme.

Jamais je n'oublierai le regard que Napoléon jeta sur Monge dans ce moment-là. Il renfermait tout un discours. Il était clair que Monge, dont la manière de

voir était celle de Volney, de Dolomieu et de plusieurs autres savants complètement athées, venait de prendre le change aux paroles de l'empereur et qu'il croyait avoir répondu dans sa pensée. Il devait cependant se souvenir de *la remontrance* plus que vive que l'empereur lui avait adressée lorsqu'il dit ce mot en effet si inconvenant lors de la mort de Mlle Chameroy, à propos de la querelle qui s'éleva entre le curé de Saint-Roch et les acteurs de l'Opéra :

— *Eh bien, après tout, c'est une querelle de comédien à comédien!*

Napoléon, *qui savait comme on fonde*, ainsi que le dit le poète immortel, fut irrité contre Monge de la légèreté de ce propos. Il voulait réédifier les institutions, la morale, les lois, ce que le Directoire enfin et les temps précédents avaient tant ébranlé, et il savait que cette construction ne se fait qu'à l'aide de tout ce qui est bien et de tout ce qui coordonne. La religion, sans en faire un mobile, mais bien un accessoire, était donc ce qui devait attirer son attention. Aussi fut-elle un des premiers soins dont il s'occupa. Il *refit des prêtres*, mais non pas un clergé, et dit en parlant d'eux :

— *Je rétablis des prêtres afin qu'ils enseignent la parole de Dieu, au lieu de la faire oublier.*

La manière d'être de Mongè lui déplut donc beaucoup. Il se tourna vers le cardinal et lui dit avec un accent qui voulait être bienveillant pour lui principalement :

— Si vous voulez, monsieur le cardinal, nous rétablirons en effet la dîme pour ce soir seulement par exemple, et ceux qui la paieront sont ceux qui parleront trop vite.

Ce mécontentement manifesté d'une manière vive était toujours le résultat d'une attaque maladroitement hasardée, comme, par exemple, celle de Monge, que cependant il aimait et estimait fort.

On a vu que la discussion, de littéraire et même scientifique qu'elle était dans son origine, était devenue politique et sur des sujets bien délicats. Le petit nuage élevé par le mot de Monge interrompit tout à fait l'entretien et dans tout le grand salon bleu de Saint-Cloud on n'entendit plus pendant quelques minutes que la voix de l'impératrice, qui nous parlait à voix basse, et le bruit des pas de l'empereur, qui se promenait en prenant ses éternelles prises de tabac. Mais, dans une tête comme celle-là, les idées fortes ne s'y présentaient pas seulement en façon de lanterne magique, elles y demeuraient et rarement il les laissait aller sans leur demander pourquoi elles y étaient venues. Il continua quelque temps à marcher, tout le monde debout (c'est-à-dire les hommes), dans une attitude toute de respect et lui toujours simple et pourtant immense, comme le sublime. Puis, s'arrêtant tout à coup devant le cardinal, il lui dit avec une expression inexplicable mêlée de sévérité et de raillerie :

— Vous prétendez donc, monsieur le cardinal, que les mœurs du peuple *sont corrompues* bien plus qu'il y a quarante ans? Et si je vous prouvais *positivement* le contraire, que pourriez-vous répondre?

— Sire...

— Eh bien, allons, voyons!

— Mais, Sire, je ne répondrais *rien*, dit le cardinal, qui reprenait son assurance, car devant une preuve il n'est qu'un esprit de travers qui puisse résister, et,

si je suis convaincu par Votre Majesté, je n'ai plus rien à dire. Mais il faut que je le sois.

— Eh bien, je vous demanderai si vous entendez par le peuple entier de la France la populace de Paris? Ces masses-là peuvent compter au chiffre *dix par tête*, le jour d'une insurrection. Mais, à part cela, vous m'accorderez que cette population bourgeoise et marchande de Paris ne fait pas plus de deux cent mille personnes, tant hommes qu'enfants, femmes et vieillards. Parmi elles, il peut se faire qu'il y ait des exceptions, que de vieilles coutumes qui se cachaient sous des triples toiles d'araignées, que la révolution a balayées, que de vieilles coutumes détruites dans de certaines familles de la rue Saint-Denis ou du Marais aient été regrettables pour ces mêmes familles. Mais en élargissant le cercle autour de vous, en sortant des villes, en allant dans les campagnes, autour des couvents, allez demander *aux anciens* du village comment les bénédictins, les génévofains, et surtout les quatre ordres mendiants, enseignaient la morale aux femmes de leurs redevanciers? Cela était partout, cela était connu. C'était même vu, au grand scandale de l'exemple de tous les officiers en garnison dans la province. Et qui ne sait comment les bons pères s'en acquittaient!

— Qui peut défendre l'homme de faillir? dit le cardinal avec un accent d'humeur assez marqué. Mais quel bien ces mêmes hommes répandaient autour d'eux! Quels trésors ces bénédictins, dont parle Votre Majesté, ont donnés à la littérature! Leurs ouvrages seront...

— Vous sortez de la question, monsieur le cardinal, vous en sortez complètement. Parce que les bénédic-

tins ont fait *l'Art de vérifier les dates*, cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas fait autre chose. Mais je n'attaquerai pas seulement les moines et les prêtres, pour parler de cette époque relativement à la morale du tiers-état, et je vous demanderai quelle voix il pouvait lever pour se défendre lorsqu'il était attaqué par la noblesse et sommé pour ainsi dire de s'incliner *comme vilain* devant son supérieur. Rien n'était à l'abri du caprice fou d'un libertin, et à cette époque tous les jeunes nobles l'étaient avec impudence. C'est le duc de Richelieu brûlant tout un quartier pour une heure de plaisir. Quel est celui qui a dit :

Pour les plaisirs d'un jour que tout Paris périsse.

N'est-ce pas Jean-Baptiste Rousseau?

— Non, Sire, c'est Gilbert...

— Dans quel temps vivait-il?

— Mais il était contemporain de La Harpe, de d'Alembert, de Diderot. C'est lui qui dans cette même satire a dit de La Harpe ce vers qui fit tant de bruit :

Tomba de *chute* en *chute* au trône académique.

— Pardieu, dit l'empereur, voilà un homme qui a bien usurpé sa réputation. Je n'aime ni sa personne ni son talent. Il a été plus athée qu'aucun de ceux qui fréquentaient le baron d'Holbach et tous les encyclopédistes; il a été le flatteur bas et rampant de Voltaire; puis il a fait des abjurations toutes plus absurdes et plus méprisables les unes que les autres, parce qu'il n'avait pas de conviction. L'avez-vous connu?

Le cardinal répondit affirmativement, et, comme il

n'était pas trop mauvais courtisan, il se mit à faire de La Harpe une oraison funèbre qui n'avait rien de chrétien. Je ne pus m'empêcher de sourire, parce que dans son *Cours de littérature*, La Harpe parle avec éloge des panégyriques du cardinal Maury, lorsque, étant encore abbé, il lut celui de saint Vincent de Paul devant le roi. Ce qui lui valut une abbaye. Et bien certainement le cardinal aurait soutenu la cause de La Harpe devant tout autre que devant l'empereur. Mais *il avait déjà tenu tête* à Napoléon, comme lui-même le disait toujours quand on lui disputait une ligne de terrain dans une question quelle qu'elle fût; et il y en avait assez, selon lui, pour un jour.

La conversation fut longue. L'empereur était *en causerie* comme jamais je ne l'avais vu. Il provoquait une question, la poursuivait, mais il revint enfin aux choses sérieuses qui avaient fait le fond de *la séance* projetée. Je fus obligée, *moi*, très obscure personne dans une affaire de sciences, de répondre à l'interpellation de l'empereur, sur M. de Fenaigle, le professeur de mnémonique. J'avais raconté à l'impératrice une foule de bêtises de cet homme qui était vraiment un imbécile, parce que l'on est jamais autre chose quand on agit comme il l'a fait à Paris. Napoléon n'aimait pas Fenaigle. Il haïssait le docteur Gall et n'avait nul goût pour son système. Quant à celui de M. de Fenaigle, il était ridicule, voilà tout. L'empereur rit beaucoup de ce que je lui racontai relativement à M. Magnien, un ami de collège de Junot, qu'il avait recueilli chez lui. C'était bien le plus ennuyeux des hommes et le plus sot en même temps. Il savait par cœur tout le dictionnaire et les différentes grammaires. Il connaissait toutes les *fautes de temps* d'un

verbe qui pouvait être commises par les personnes mettant du noir sur du blanc. Mais de celles que l'esprit ou le génie pouvaient faire, car le génie en fait tout comme un autre, cela ne le regardait pas, et c'était tout simple... Un homme ainsi bâti devait adorer M. de Fenaigle. C'était pour lui que le mnémonicien avait imaginé de mettre le roi Dagobert sur une échelle, pour qu'on se rappelât qu'il était le onzième roi de France, et le roi Chilpéric tombant dans un *poêlon à frire* (comme il le disait), parce qu'il en était le neuvième. Aussi ne manquait-il pas une des séances de son cours et, pendant quatre heures, il écoutait les moindres paroles du *grand homme*. Un jour, c'était dans l'hiver, il gelait à pierre fendre. *Il apprend* de la mémoire tant qu'il peut en mettre dans sa pauvre tête. Et puis s'apercevant qu'il est cinq heures et qu'il ne lui reste que peu de temps pour revenir à l'hôtel d'Abrantès et faire sa toilette avant le dîner, il s'empresse d'accourir, arrive transi de froid malgré la rapidité de sa course, et s'aperçoit enfin qu'il a *oublié* sa redingote chez son *marchand de mémoire*. L'empereur rit beaucoup de cette histoire. S'il avait connu *le Fenaigle* et *le Magnien*, il aurait ri bien davantage.

Napoléon avait une manière de discuter que je n'ai vue qu'à lui. On croit assez généralement qu'il imposait silence et ne permettait aucune réplique. Cela n'est pas vrai du tout. J'ai vu souvent la discussion engagée très vivement, et n'avoir d'autre action que celle imprimée à une conversation animée entre deux personnes qui ne sont pas d'accord. Il laissait aller même assez volontiers jusqu'à son terrain, mais ne se laissait jamais entamer. Par exemple, j'ai vu quel-

quefois l'archichancelier lui remontrer une chose importante qu'il était nécessaire de changer ou d'admettre, l'empereur répondre fort bien, et jamais en souverain — et surtout *souverain de pavois* — comme le représente Walter Scott ou quelques-uns de ces honnêtes gens qui, quoique Français, trouvent admirable aujourd'hui de ternir sa gloire, comme si elle ne tenait pas à la nôtre. Il *discutait* enfin et ne *disputait* pas. Je n'en puis pas dire autant de plusieurs personnes avec qui j'ai quelquefois le malheur de me trouver en dissidence sur des choses que je dois savoir mieux qu'elles.

Le docteur Gall commençait alors chez nous l'immense réputation qu'il y a laissée. L'empereur le détestait. Son aversion pour lui était si forte, qu'à son retour d'Allemagne il dit à l'Institut, lorsqu'il fut le complimenter, même avant de lui répondre :

— Eh! messieurs, comment ne se trouve-t-il pas parmi vous un homme assez savant, assez courageux dans la science, pour répondre à un tel fou, un tel destructeur de tout ce qui est ordre et lois?

J'avais accueilli le docteur Gall. J'ai toujours eu du goût pour tout ce qui s'offrait à moi sous un aspect séduisant de nouveauté dans le savoir. J'avais donc reçu le docteur Gall à son arrivée comme la gouvernante de Paris devait accueillir un savant de son mérite quand elle aime les sciences et les arts. Un jour, en dînant chez moi, je lui parlai du fils que je venais d'avoir et le priai d'examiner son crâne. L'enfant fut apporté. Il n'avait que six semaines. On lui ôta son béguin et le docteur Gall, après lui avoir bien tourné et retourné sa petite tête, prononça gravement cet arrêt d'un ton sentencieux :

— *Cet enfant sera un grand mathématicien.*

Et cela n'est pas vrai. Mon fis aîné a, tout au contraire, l'imagination brillante et poétique. Peut-être eût-il été mathématicien si on l'eût forcé à l'être, mais il aime à colorer tout ce qu'il voit. Il crée, il enfante, et rien dans lui ne donne l'idée d'un homme calculateur et cherchant des solutions de problèmes.

Monge et le cardinal avaient dîné chez moi ce même jour précisément. Ils furent peut-être bien aises de se débarrasser du docteur Gall en me mettant en scène et ils m'interpellèrent à leur tour. Je connaissais la manière de voir de l'empereur et je ne fus donc pas étonnée lorsqu'il me dit avec beaucoup d'humeur :

— Ah ! ah ! madame Junot, vous *patronez* le docteur Gall... Comment donc ! Mais vous êtes en effet *gouverneuse* de Paris. Il faut faire politesse *aux savants*... même quand ils sont fous. Et que vous a-t-il dit ?

Je savais depuis longtemps qu'*avec lui* il ne fallait jamais se laisser intimider et toujours répondre avec le plus de justesse qu'il était possible. Je lui racontai l'histoire de mon fils.

— Ah ! ah ! il a dit cela ! Eh bien, alors, nous ne ferons pas de mon filleul un évêque, ni même un cardinal, n'est-ce pas, monsieur le cardinal ? mais bien un bon officier d'artillerie ou de génie. C'est bon à quelque chose au moins un homme comme le docteur Gall. Il faut que j'établisse pour lui une chaire d'enseignement pour qu'il apprenne sa méthode à tous les accoucheurs et à toutes les sages-femmes. De cette manière on saura, dès le moment de la naissance de l'enfant, ce qu'il deviendra, l'éducation qu'il

faudra lui donner et, s'il a par trop fort la protubérance du meurtre ou du pillage, on pourra le noyer tout de suite, comme autrefois en Grèce on faisait d'un bossu ou bien d'un bancal.

Je me mis à rire et, quoiqu'il eût de l'humeur, il me prit l'oreille et, me la tirant à son ordinaire, il me dit :

— Et vous, par exemple, il aurait prédit que vous aviez une tête difficile à conduire...

Et se penchant un peu, il ajouta, mais de manière à ce que j'entendisse seule :

— Il aurait pu le prédire aussi à votre mère.

Comme je n'étais pas devant une glace, je n'ai pas pu juger de l'expression qui parut aussitôt sur mes traits, mais elle dut être extraordinairement sévère, malgré tout mon respect, car ses yeux furent le miroir qui la refléta pour moi, et je fus moi-même étonnée de ce qu'il me dit sans parler. Il n'était pas habitué à une remontrance même tacite et j'ai remarqué dans de semblables circonstances qu'il était toujours disposé, d'abord à l'humeur, puis à pardonner quand on avait vraiment raison. Toutefois il pardonnait à sa manière, et le diable n'y perdait rien.

Mais quel qu'eût été le résultat de mon froncement de sourcils et de l'expression de ma physionomie, rien ne m'eût empêchée de lui témoigner ce que j'éprouvais d'indignation — je puis dire le mot — toutes les fois qu'il me parlait de ma mère dans des termes que je ne pouvais supporter. J'avais pour ma mère un sentiment d'idolâtrie respectueuse, qui me rendait comme une sentinelle jalouse placée près de son cercueil pour la défendre de toute attaque injurieuse,

même pour l'apparence. Non seulement mon cœur me portait ensuite à agir de cette manière, mais alors, comme du reste aujourd'hui parmi ceux qui se respectent, on aurait rougi d'entendre sur son père ou sur sa mère un seul mot déplacé. Une femme qui le souffre est, selon moi, un être sans âme et sans cœur, dont le mari doit se défier, car elle ne lui sera pas plus fidèle qu'elle ne l'a été à celle dont les flancs se sont déchirés pour lui donner le jour. Nul lien ne sera respecté par une telle créature. Elle trompera Dieu, elle trompera les hommes. Quant à un homme, je tranche plus vivement la question et je dis tout net que cela va beaucoup plus loin.

Une chose remarquable, c'est que ce respect filial n'est détruit par un assentiment général dans aucun lieu de la terre. Quelque sauvage que soit un peuple, n'importe, il est dans cette ligne. Les révolutions des siècles et des âges ont passé sur tous les peuples, et nous voyons toujours ce sentiment surgir des décombres de la morale et de toutes les lois, partout, en tous lieux. Il existe même chez les matérialistes les plus forts.

Du reste, l'empereur me savait gré de ma résistance à recevoir une parole, non pas blessante ni offensante sur ma mère, car je me serais levée au même instant et ne serais revenue [1] aux Tuileries que lorsqu'il m'aurait promis de ne jamais prononcer le nom de ma mère devant moi, mais un mot seulement léger... Un fils ou une fille faisant respecter son père et sa mère n'en sont eux-mêmes que plus respectables.

[1] Ceci eut lieu plus tard, à la suite d'une scène dont je vais bientôt parler.

CHAPITRE IV

Je suis mandée aux Tuileries par l'empereur. — Bonne amitié de Duroc. — Bonté de Madame mère. — Conversation avec Napoléon. — Le Raincy. — M. Ouvrard. — M. Destillières. — La chasse. — Chagrins et regrets. — Le *petit duc d'Orléans* et le *petit comte d'Artois*. — Le serpent à sonnettes et la langue fourchue. — Le *Mémorial de Sainte-Hélène*. — Junot comme *roi de Portugal*. — Lettres décachetées. — La *petite reine*. — Les femmes. — L'empereur s'en moque. — Le *cœur et la tête*. — Ma mère. — *C'est impossible!* — L'invitation à déjeuner.

Un jour, l'empereur me fit dire par Duroc qu'il voulait me parler et que j'eusse à me rendre aux Tuileries, le même jour, à quatre heures et demie. Je regardai l'excellent homme et je l'interrogeai de l'œil. Il sourit et me dit de n'avoir nulle crainte.

— Il est question, je crois, d'une chose qui n'est d'aucune importance pour Junot, mais qui peut en recevoir de la manière dont il la prendra, me dit-il. Au reste, je vous le répète, il n'y a rien de mal. L'empereur est à merveille pour Junot. Il en est parfaitement content et le dit tout haut. Allez donc en toute confiance.

Malgré l'assurance donnée par le grand-maréchal, je n'étais pas tranquille. Il était onze heures du matin et j'étais de service. Je ne pouvais pas m'excuser en donnant la raison des ordres de l'empereur, je ne

le pouvais que verbalement, et de moi à Madame. C'est ce que je fis et lui demandai la permission de la quitter à quatre heures pour aller au château.

— Je devais faire une promenade, me dit l'excellente et digne princesse, mais je ne la ferai pas, je reste... Cette conversation que l'empereur veut avoir avec vous m'inquiète pour Junot. Aussitôt que vous aurez fini, revenez bien vite tout me raconter et, s'il est besoin que je parle, vous savez que je suis prête à tout faire pour vous et pour ce bon Junot.

Je lui baisai la main sans pouvoir lui répondre. Les témoignages d'une vraie bonté et d'un attachement positif ont toujours eu sur moi le plus entier pouvoir d'éveiller de profondes émotions. Et si je vaux quelque peu de chose, c'est par toute la reconnaissance que je porte *à ceux qui m'aiment*. Je promis à Madame de revenir lui rendre compte de ma conférence et je partis de son palais à quatre heures un quart pour les Tuileries.

L'empereur était au Conseil d'État et, comme il n'avait aucune heure fixement assignée pour ce qu'il avait à faire — ce qui se comprend parfaitement pour un homme comme lui — il ne sortit du Conseil qu'à six heures. J'avais donc eu tout le temps de faire passer devant moi tous les sujets probables pour lesquels il m'avait mandée, lorsque enfin M. de Mercy vint me dire que je pouvais entrer.

L'empereur avait évidemment de l'humeur, mais non contre moi ou contre Junot. L'habitude que j'avais de sa physionomie me fit juger à l'instant, au contraire, qu'il voulait être agréable et persuasif. Il me sourit, me voulut tirer l'oreille, mais se trompa et me tira une boucle de cheveux, ce qui me fit un mal

horrible. Enfin il me *fit toutes ses grâces*, comme disait M. de Narbonne, et puis, entrant tout de suite en matière, il me dit en s'arrêtant au milieu de sa promenade rapide .

— Junot vous écrit-il régulièrement?

— Oui, Sire.

— Qu'appelez-vous régulièrement?

— Mais, une fois, deux fois par semaine. Toujours une fois enfin.

— Que vous dit-il?

Je regardai l'empereur sans lui répondre. Mon silence lui déplut probablement autant que le sourire imperceptible qui vint sur mes lèvres, car le sourcil *jupitérien* se fronça et il répéta :

— Que vous dit-il?

— Votre Majesté veut-elle voir ses lettres? j'aurai l'honneur de lui en apporter autant qu'elle l'ordonnera.

— Madame Junot, je n'ai ni le temps ni le goût de ces conversations où vous pouvez avoir beaucoup d'esprit, mais auxquelles je n'entends rien. Je vous ai fait venir ce soir pour parler avec vous sur un objet qui fera de la peine à Junot, parce que je le connais et que je sais que de ma part de petites choses de la nature de ce que je vais vous dire l'affectent beaucoup, parce qu'il croit y voir des influences étrangères à mon amitié pour lui. Mais c'est une preuve de cette amitié peut-être que je lui donne en agissant comme je le fais.

Il fit quelques pas plus lentement, puis il me dit .

— Je vous prends le Raincy...

Ensuite, il s'arrêta et me tint sous le joug de son clair et perçant regard, qu'un beau soleil couchant éclairait admirablement. Il voulait que je lui dise à

l'instant même ce que je pensais, ce que diraient Ouvrard, Junot, Destillières, enfin tous ceux qui étaient dans cette affaire. Quand on a connu l'empereur, on sait quelle excessive importance il mettait à ces petites choses, quand son nom ou celui des siens s'y trouvait mêlé.

— Duroc ne vous l'a-t-il pas dit? poursuivit-il en continuant à me fixer d'une manière magnétique.

Je fis de la tête un signe négatif et puis j'articulai très bas :

— Non, Sire.

— Oh, oh! dit-il avec un singulier mouvement de lèvres et de sourcils, oh, oh! en est-il ainsi de votre attachement pour ce Raincy? Comment! vous faites la lippe comme un enfant de quatre ans à qui je prendrais un jouet! Eh bien, pour vous dire la vérité, je suis fort aise de le faire, dans l'intérêt même de ce fou de Junot. Le Raincy l'eût entraîné à trop de dépenses...

Je ne répondis rien, mais je pensai à Junot. Je savais combien il était heureux d'être propriétaire du Raincy. M. Ouvrard avait apporté dans ses relations avec lui dans cette acquisition, tout ce qu'il est possible qu'on mette dans des rapports de ce genre. M. Ouvrard, au reste, est connu de l'Europe entière pour l'urbanité parfaite de ses manières, sa bonne grâce, son bon goût circulant autour de ses sacs d'or et tirant d'eux-mêmes ce qui ordinairement repousse, ou du moins éloigne cette bonne grâce et ce bon goût. M. Destillières, qui avait encore à cette époque un intérêt dans la propriété du Raincy, avait mis dans les rapports établis dans cette affaire toute la loyauté probe et positive si bien en harmonie avec celle de

Junot. Pendant un an je l'avais entendu se réjouir de cette acquisition. Et puis il était chasseur. La forêt de Bondy était une suite du parc du Raincy. L'empereur n'aimait pas la chasse et n'était nullement jaloux des lièvres, des lapins qui avaient remplacé les voleurs de la forêt de Bondy. Junot, avec une permission du prince de Neufchâtel et *quelques soins* aux gardes-chasse de la forêt, était aussi bien et même mieux propriétaire de cette forêt que ne l'était l'empereur. Enfin, je connaissais celui qui avait excité cette acquisition du Raincy. Je savais que la même langue *fourchue*, cette langue de serpent avait fait à l'empereur des rapports entièrement faux sur des propos qui auraient été tenus parmi le peuple, relativement à cet achat du Raincy et qui en rappelaient, disait-on, d'autres, à l'époque bien antérieure où Junot avait pris sa livrée. Il faisait, disait la langue fourchue[1], *le petit duc d'Orléans, après avoir voulu singer le comte d'Artois à Longchamps*[2].

[1] On sait que les serpents à sonnettes ont la langue fourchue

[2] Lorsque l'empereur ordonna qu'on reprit une livrée, Junot *fut le premier* à le faire. Il prit une livrée verte avec le collet et parements amarante. Nous fûmes ainsi à Longchamps dans une voiture-coupé, de couleur puce, et attelée de ces quatre beaux chevaux alezans que tout Paris a souvent admirés. Comme le premier consul n'allait pas à Longchamps, on lui dit sur cette affaire tout ce qu'il plut à l'envie, qui ne pouvait faire autrement que d'être dans une voiture riche mais de mauvais goût, d'inventer et de dire contre Junot et moi... Bien souvent l'empereur répétait sans y songer, des phrases absurdes. Ainsi, par exemple, dans le *Mémorial de Saint-Hélène*, il dit : « Junot voyageait EN FRANCE AVEC SES PROPRES RELAIS ! chose que je ne faisais pas moi-même... » Et je le crois bien, qui peut faire une pareille folie, une pareille stupidité à la satrape? La chose est

Si je n'avais pas *vu* et *lu* le rapport, je ne me donnerais pas la peine d'écrire une pareille pauvreté. Mais c'est un fait caractéristique, non pas pour l'époque, grâce au ciel, mais pour quelques-uns de ceux qui entouraient l'empereur et l'abreuvaient d'une foule d'absurdités qui, pour lui, avaient une attitude *grave* et presque probable. Il lisait ces malheureux et bêtes de rapports, et puis il poussait des hélas! Il plaignait ce pauvre Junot de tout ce qu'il faisait de mal et, la plupart du temps, il ne se donnait pas le loisir de relire la phrase, ce qui l'aurait fait sourire de pitié au lieu de faire naître un reproche. Ainsi, par exemple, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, s'il avait *relu* la phrase écrite sous sa dictée par M. le comte de Las Cases, car je n'admets pas qu'il ait livré ainsi au *public du monde entier* les pensées de Napoléon comme elles lui venaient sur les lèvres; s'il eût relu cette phrase, et même beaucoup d'autres, elles n'eussent certes pas vu le jour.

— Eh bien! me dit l'empereur, je me charge du Raincy, entendez-vous, madame Junot. Écrivez-le à votre mari. Ah çà! est-ce donc que vous chassez aussi, vous? Vous êtes toute décomposée...

Le fait est que je savais toute la peine qu'allait éprouver Junot et je pris sur moi de le dire à l'empereur.

— Allons, allons, fadaises que tout cela. Il chassera tout aussi bien dans la forêt de Saint-Germain que dans celle de Bondy. C'est un service que je lui rends,

impossible, physiquement impossible. Oh! que de CHOSES IMPOSSIBLES, PHYSIQUEMENT IMPOSSIBLES j'ai eu à réfuter!.., Devais-je donc y être réduite!

d'ailleurs, en l'empêchant d'avoir le Raincy. Et puis je donne Neuilly à la princesse Pauline, il me faut une propriété à la porte de Paris. Le Raincy est là, je le prends et voilà l'affaire conclue. Ah çà! madame Junot, savez-vous que je n'ai pas l'habitude d'en dire aussi long à des femmes pour leur expliquer ce que je fais?

Mon Dieu! je ne le savais que trop! Et c'était précisément tout ce soin apporté à me parler de cette affaire qui m'éclairait moi-même sur l'importance qu'elle pouvait avoir. M. Ouvrard était mêlé à tout cela et chacun sait que Napoléon avait, pour cet homme extraordinaire, un sentiment très voisin de la haine. Devenir nouvel acquéreur du Raincy, se mettre à la place de Junot, avoir des rapports avec M. Ouvrard pour ce qui était encore à payer, voilà ce qu'il pouvait convenir à Napoléon de faire et lui donner beaucoup plus le désir de devenir le remplaçant de Junot pour cette raison que pour celle qu'il me donnait; et qui, en vérité, malgré le respect que j'avais pour son excellent jugement, ne me parut nullement valable.

— Savez-vous pourquoi je vous demandais tout à l'heure ce que Junot vous écrivait? me dit-il en s'arrêtant au milieu de son éternelle promenade et s'asseyant tout à coup en m'indiquant un fauteuil de la main.

— Si Votre Majesté veut bien *me le faire comprendre*, je le saurai, mais non pas autrement.

— Parce que je veux voir à mon tour s'il est enfin content. Savez-vous ce que j'ai fait pour lui, madame Junot, savez-vous qu'il est à Lisbonne aussi puissant qu'un roi? Il m'écrit pour me représenter que l'intérêt

du pays demandait que l'autorité française ne fût balancée par aucune autre, et la dernière estafette lui porte, avec l'autorisation qu'il me demande, une autre marque de mon attachement pour lui, car certainement je n'eusse pas accordé cette grâce au Portugal sans son instante sollicitation. Il n'est pas mauvais qu'ils le sachent à Lisbonne. N'avez-vous pas des amis dans ce pays-là? Écrivez-leur qu'ils doivent une grande reconnaissance à leur *gouverneur général !* Voilà son titre à Junot, et puis gouverneur de Paris.

A mesure qu'il parlait, l'empereur me regardait et devenait attentif comme s'il eût voulu lire en effet les lettres de Junot. Le fait est que les courriers du cabinet impérial pouvaient bien porter le paquet tout entier à l'empereur ou bien à telle personne chargée du soin de ces belles choses-là. Mais les courriers particuliers de Junot m'apportaient d'abord mes lettres et puis faisaient ensuite *leur métier* comme ils le voulaient.

— Junot est en position de faire de la belle et bonne besogne. Son gouvernement est organisé comme le Portugal ne l'a jamais été depuis Pombal. Il est installé maintenant comme *chef de l'État, il a ses ministres* et... enfin tout est fort bien. Je suis très content du discours qu'il a prononcé, très content. Il a de la tenue, de la dignité.

Et, tout en parlant, Napoléon souriait avec cette complaisance que l'on apporte à caresser une pensée qui vous apparaît entourée de tout ce qui vous plaît. Junot était en effet sa création et tout ce qu'il faisait de bien lui semblait une suite de son œuvre.

L'empereur n'était pas un de ces hommes commen-

çant une conversation sans motif, et la prolongeant parce qu'ils ne savent que faire. Depuis quelques instants, je me demandais pourquoi j'avais été appelée. Pour cette affaire du Raincy? Oh! cela n'était pas croyable. Pour me parler de Junot comme il le faisait depuis un quart d'heure? C'était bien pour cela puisqu'il le faisait. Mais il y avait une autre raison qui était le mobile de celle-ci et que je ne pouvais voir. Le fait était évident pour moi, mais comment le démêler de cet écheveau dont *lui* seul tenait le bon bout? Il me regarda longtemps et devina ce que je pensais, car il me dit en souriant:

— Ne cherchez pas, allez, la chose est toute simple.

Homme inconcevable! Je devins rouge comme une cerise et tout aussi confuse d'être surprise derrière ma pensée, en guettant la sienne, que je l'eusse été prise derrière une porte à l'écouter parler...

— Ainsi donc, poursuivit-il, et avec un accent légèrement mécontent, Junot ne vous parle pas de tout ce qui lui est survenu de grand et d'heureux! Je ne le croyais pas aussi peu sensible aux honneurs. En vérité, ce garçon-là a une drôle de tête.

Puis se tournant tout à coup, car il s'était arrêté contre une fenêtre et battait à contre mesure sur la vitre l'accompagnement de l'air de *la Montferrine* qu'à cette époque on chantait par toutes les rues, il me dit:

— Et vous, madame Junot, vous qui avez la manie de toute ces belles choses du monde, n'avez-vous aucune envie d'aller un peu *trôner* avec Junot? Ma foi, je vous assure qu'il est là comme les Albuquerque, les Fernand Cortez étaient au Brésil et au Mexique.

Je ne répondis qu'en m'inclinant, car depuis que je cherchais le motif de cette séance et que j'errais comme dans un labyrinthe mal éclairé, je craignais de dire ou de faire quelque bêtise qui pût nuire à Junot. Je suis sûre que Napoléon m'eût volontiers battue. Non pas qu'il eût de l'humeur de mon silence — il n'avait rien à faire de mes paroles — mais parce que ce silence lui donnait la preuve qu'il était deviné et que pour moi cette démarche en apparence si naturelle ne l'était pas du tout. Je voyais dans cette conversation, bizarre par sa nullité, un motif caché qu'il m'importait de connaître et j'en étais préoccupée. Napoléon me devina et, s'arrêtant, il me dit :

— Eh bien, adieu, madame Junot. S'il vous prend envie d'aller en Portugal *faire la petite reine*, je vous réponds que vous trouverez votre mari dans une bonne attitude. Quand lui écrirez-vous ?

— Mais je suppose, Sire, que ce sera dès demain... A moins que Votre Majesté *ne me commande* de le faire dès ce soir,

Il ne me répondit pas d'abord et parut mécontent de la manière très accentuée dont j'avais prononcé le mot *commande*. Son sourcil revint sur son œil, et il me dit ensuite :

— Ecrivez-lui *quand vous voudrez et ce que vous voudrez*. Au reste, le plus tôt sera le mieux. Il importe au repos intérieur des ménages, entendez-vous jeune femme, que les relations ne soient jamais interrompues entre un mari et sa femme. Qu'ils soient près, qu'ils soient loin l'un de l'autre, n'importe, vous dis-je.

Cette morale arrivait si singulièrement, qu'en vérité je ne pus retenir un sourire. Il le vit aussi, et

je dis encore que, s'il avait *osé*, il m'aurait battue dans ce moment-là.

Comme il paraissait m'avoir congédiée, je m'avançais vers la porte, lorsqu'il me rappela par un geste de la main et me dit, comme s'il eût dans le moment même une nouvelle idée :

— *A propos*, en écrivant à Junot, parlez-lui aussi comme il faut lui parler de cette affaire d'aide de camp dont Duroc lui a déjà fait part... c'est un *enfantillage*, voilà pourquoi je vous dis de lui en écrire C'est assez peu important pour qu'une femme s'en mêle, ajouta-t-il en riant.

— Je remercie Votre Majesté, répondis-je sur le même ton.

— Oh ! vous savez bien ce que je veux dire. Vous savez que je n'aime pas que les femmes se mêlent d'affaires sérieuses, parce qu'alors elles intriguent presque toujours.

— Votre Majesté veut-elle me permettre de lui dire ma pensée à cet égard?

Il fit un signe affirmatif.

— C'est que jamais les femmes ne se mêlent sérieusement d'affaires Leur paresse et leur nonchalant amour des plaisirs les éloignent de toute fatigue d'esprit. Et, lorsqu'elles apparaissent au milieu d'une chose grave et importante, c'est qu'elles ne sont qu'instrument d'hommes bien plus intrigants qu'elles ne le sont jamais. Il est un peu de cela comme du règne des femmes qu'on prétend n'être remarquable que parce qu'elles ont des favoris qui gouvernent pour elles.

Il se mit à rire, mais d'un rire si franc et si bruyant que je fus étonnée moi-même de l'avoir provoqué.

Yours

the Servant

J'ai remis ta lettre à l'empereur, mon
cher général, il ne l'a pas lu devant
moi et ne m'a pas parlé mais
mad Junot qui a pu le voir et
s'entretenir avec lui m'a assuré
que tu as cherché ou cru trouver
dans ce qu'il m'a chargé de t'écrire
des choses désagréables pour toi qui
ne pouvoient pas y être.
S. M. a expliqué à mad Junot comme
elle voyoit qu'il étoit incompatible
pour la même personne d'occuper en
même tems les places de gouverneur de
Paris et d'aide de camp mais elle
a pu se convaincre aussi que S. M.
n'avoit pas eu la pensée de te faire
quitter la place de gouverneur pour

t'a donné une autre elle lui a même
indiqué qu'autre devait faire de préférence
le choix de celle ci comme la meilleure
et qui a peu autres avantages pouvant
te donner coups de confiance qu'autre
avoir exclusivement attaché à la tienne.
Mes sentiments d'espérance pour toi
n'ont pas changé et tout prouve cela.
quelques moments de moi ou de mauvaise
humeur que tu as pu avoir ont pu
te faire penser une chose aussi désagréable
mais tu devais écarter cette pensée et
ne pas te rendre malheureux

Je ne parle beaucoup de notre départ
pour les paquets des équipages fret
partir mais pour le nôtre il n'y
a pas encore d'ordre.

Le carnaval est fini et heureusement
pour ceux qui ont besoin de dormir
les bals et les fêtes se succédaient sans
interruption. Le dernier a été un
très joli bal masqué chez la grande
Duchesse où l'on s'est beaucoup amusé.
Crois mon cher Junot à tout
mon attachement

Duroc

le 7. mars 1808

— Non pas que je pense, poursuivis-je, que les femmes soient incapables de tenir les rênes d'un empire et de les tenir d'une main ferme, car j'ai de mon sexe une grande et puissante opinion, et l'éducation forte que nous recevons depuis vingt ans surtout, jointe à celle que les événements nous ont donnée, nous met, je crois, au niveau de beaucoup d'hommes si ce n'est de tous... mais il est une chose qui nous perd et nous empêchera toujours d'être *chefs* et d'avoir l'autorité.

— Oh, oh! vous en convenez! Et quel est cet obstacle?

— Le cœur.

— Le cœur! vous voulez dire la tête?

— Ce sera ce que Votre Majesté voudra. Cependant je crois la comprendre et je ne suis pas de son avis. Ce que je veux dire, Sire, fait dévouer une femme pour le salut de son enfant, de son mari, de son ami, — je ne dis pas de son amant, — parce que je prétends que ce dévouement, cette abnégation de soi-même, la femme les possède et les développe sans qu'il y ait pour cela besoin d'amour dans son cœur.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, un homme ne ferait pas tout cela?

Je secouai la tête. Il se mit à rire. Je repris mon discours, car je tenais à prouver ma pensée et, pour le dire en passant, c'était la première fois, depuis que je le connaissais, qu'il avait soutenu une aussi longue conversation.

— Et voilà pourquoi, Sire, nous avons quelquefois l'apparence de l'intrigue. On dispose de nous, on nous fait agir et nous ne sommes que des machines.

— Et Mme des Ursins, et Mme de Maintenon, ah,

ah ! que direz-vous de celles-là ? Elles ne sont pas intrigantes peut-être ? allons donc ! je pourrais vous en citer plus de cent si j'avais le temps de me les rappeler.

— Votre Majesté nommera Mme des Ursins et Mme de Maintenon que certes je ne soutiendrai pas. Mais ce sont des exceptions, et les exceptions confirment les règles, comme elle sait. Ensuite, le siècle dont ces deux femmes faisaient partie était entièrement fait pour l'intrigue et la turbulence. J'ai entendu souvent Votre Majesté parler du cardinal de Retz, de M. de la La Rochefoucauld et d'une foule d'hommes très remarquables de cette époque, et en parler comme de gens très peu faits pour être placés en autre ligne que celle d'*intrigants* et de *brouillons*.

Il sourit encore, mais plus doucement cette fois. Puis, tout à coup, il me demanda :

— Quel âge avez-vous ?

Je ne répondis qu'en riant à mon tour, car il savait mon âge comme moi. Il interpréta autrement mon silence.

— Comment, vous cachez déjà votre âge? c'est absurde.

— Je ne cache pas du tout mon âge, Sire. D'ailleurs, cela me serait impossible, et surtout avec Votre Majesté qui m'a presque vue naître. J'ai vingt-deux ans.

Il prit lentement une prise de tabac, en allant au-devant de sa main avec sa tête, ce qui était chez lui un signe de bonne humeur, puis, en comptant les années sur ses doigts, il me dit :

— Oui, c'est vrai ! En 1795... onze ans ! C'est cela Et votre mère, quel âge aurait-elle donc à présent ?

Ah ! c'est elle, par exemple, qui n'aimait pas à répondre là-dessus ! Et elle avait bien tort. Qu'importent les années quand on était belle comme elle. Oh ! elle était bien belle ! Avez-vous son portrait ?

— Nous avons un buste d'elle, Sire, parfaitement ressemblant... du moins à l'époque où il fut fait.

— C'était une singulière femme ! bonne, excellente, de l'esprit comme un diable, mais une tête !

Il continuait toujours à prendre son tabac en se penchant et frappant de petits coups de son autre main sur le bras de son fauteuil, tandis que moi, toujours la main sur la serrure, j'étais, depuis un quart d'heure, dans la posture d'une personne ouvrant cette porte pour partir, ce que je ne pouvais faire sans que l'empereur m'eût décidément congédiée. Cependant au nom de ma mère je pressai le bouton de la serrure et me disposai à sortir au premier mot qui m'eût choquée. Il s'en aperçut, parce qu'il voyait tout, il me dit aussitôt :

— Vous parlait-elle souvent de moi ?

— Jamais, Sire.

— C'est impossible, s'écria-t-il en se levant avec une sorte de colère, c'est impossible !

— Pourquoi cela, Sire ?

Probablement que ma tranquillité le fit apercevoir de l'inconvenance de son impétuosité, car il se rassit et me dit avec une sorte d'amertume :

— Au fait, elle n'avait plus d'amitié pour moi. Lucien était son favori... et très certainement que ma sévérité pour lui aura éteint le reste d'affection qu'elle me gardait encore.

— Ma pauvre mère n'existait plus depuis longtemps, Sire, lorsque Votre Majesté *a exilé son frère.*

Dieu seul peut savoir ce que j'ai produit *en lui*, en prononçant cette phrase pourtant si simple. Il se leva, voulut parler, se rassit, rougit et pâlit, se leva encore, poussa violemment son fauteuil et, me regardant avec des yeux au moins sévères, il parut vouloir se contenir. Quelques secondes se passèrent. Ensuite il me dit d'un ton plus doux :

— C'est bien, bonsoir ! En écrivant à Junot vous lui *ferez mes amitiés*.

Je m'inclinai et je sortis de son cabinet après une conversation de plus de trois quarts d'heure. Comme j'étais déjà arrivée presque au bout de la galerie, la porte du cabinet se rouvrit et l'empereur appela, de sa voix claire et profonde à la fois :

— Madame Junot !

Je me retournai, et le vis lui-même à la porte qui me faisait signe d'aller à lui. Je revins aussitôt.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez de service auprès de la signora Lœtitia ?

— Oui, Sire. Je retourne à l'instant même auprès de Madame.

— Vous lui direz, je vous prie, que je désire qu'elle vienne déjeuner avec moi...

Il fit de nouveau un gracieux geste de la main et rentra dans son cabinet, me laissant libre de retourner auprès de ma princesse.

Je la trouvai qui m'attendait avec impatience. L'excellente femme était si bonne pour moi. Je lui racontai la conversation tout entière que je venais d'avoir avec l'empereur. Elle n'avait pour Madame aucun côté de mécontentement, car pour elle, ne plus avoir le Raincy était plutôt une bonne chose qu'un motif de trouble et d'ennui. Aussi fut-elle plutôt satisfaite de ce

que je lui dis que fâchée. Mais lorsque je lui transmis le message dont l'empereur m'avait chargée pour elle, elle fut tout à fait troublée et me parut même inquiète. Elle était si bonne pour moi que je ne pus m'empêcher de remarquer son agitation. Ce ne fut que quelque temps après que j'appris le motif de cette inquiétude. Il n'a, je crois, jamais été connu. J'ai là-dessus des notions et des renseignements certains, et je vais, dès à présent, les faire connaître.

CHAPITRE V

Famille de l'empereur. — Négociations entre lui et Lucien. — M. Campi. — Son portrait. — Arrivée à Canino. — Proposition de divorce. — Le duché de Parme. — Le royaume de Naples. — Mme Lucien Bonaparte. — Son portrait. — Lucien refuse. — Charlotte Bonaparte. — Son portrait. — Son mariage avec Ferdinand VII. — Mme Lethiers. — Départ arrêté et contremandé. — La duchesse de Bourgogne. — Les cours et les courtisans. — Troubles d'Espagne. — Le général O'Farrill. — Le général Samper. — Portrait d'O'Farrill. — Son beau caractère.

C'est une étude curieuse à faire que celle de l'intérieur de la famille de l'empereur. Que de mouvements avaient lieu et se rattachaient, sans que l'on en sût rien dans le public, à des intérêts plus importants que des intérêts privés!... C'est ainsi que, depuis 1807 jusqu'en 1809, des négociations continuelles avaient lieu entre l'empereur et son frère Lucien. A cette époque l'empereur voulait établir la monarchie universelle dans sa famille et, malgré la scène de Mantoue, il y eut bientôt une nouvelle chance de rapprochement entre les deux frères.

Cette nouvelle négociation avait pour prétexte la demande faite par le prince des Asturies à Napoléon, pour en obtenir une femme de sa famille pour l'épouser. L'empereur savait bien que Lucien ne voudrait pas très probablement donner ou plutôt sacrifier sa

fille en la donnant à un homme qui montrait pour son père et pour sa mère des sentiments aussi mauvais. Il fallait donc adroitement entamer les pourparlers et ce fut M. *Campi* qui porta ces propositions à Canino, où le prince était alors.

M. Campi était un ami dévoué de la famille Bonaparte. Il était Corse et ses talents, comme administrateur, l'ont toujours fait distinguer sans que pour cela la faveur eût besoin de l'aider. C'était un singulier homme ; il rappelait ces beaux caractères antiques que nous admirons en lisant Plutarque et Xénophon. Il était d'une probité sévère et le moindre doute lui faisait mettre dans sa conduite envers quelqu'un une réserve toute spartiate. Il ne mangeait jamais de viande, vivait de légumes et de fruits, et ne buvait que de l'eau. Avec cela il ne riait jamais. C'était un singulier homme, mais honnête, vertueux même, et si la mode de *vivre à l'antique* avait toujours produit de tels hommes, je n'aurais pas tant ri en lisant la spirituelle satire de M. Berchoux...[1] Ce M. Campi avait été employé sous Lucien au ministère de l'intérieur pendant que lui-même était ministre. Il était son secrétaire intime et Lucien l'estimait fort. Aussi fut-ce sur lui que l'empereur jeta les yeux pour envoyer ce message important. Son but avait deux objets également difficiles à présenter à Lucien.

Le premier était relatif au mariage de Charlotte Bonaparte avec le prince des Asturies. L'empereur

[1] Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?
Du fond de leurs tombeaux ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie.
. . . .

mit dans cette proposition une certaine duplicité, si j'ose me servir de ce mot, que je ne puis disculper, car il est évident que dès cette époque il avait un plan arrêté relativement à Ferdinand, ce que semblerait démentir son message à Lucien. Tout cela se rattache à ses mystérieuses affaires d'Espagne, et nous allons bientôt en débrouiller l'écheveau.

M. Campi était porteur d'une lettre qui invitait Lucien, de la part de l'empereur, à venir à Paris pour écouter et discuter lui-même une proposition nouvelle qu'il avait à lui faire. L'empereur consentait à ce que Lucien dirigeât son gouvernement comme il l'entendrait — aurait-il toujours été aussi indulgent? cela n'est pas sûr — et il lui proposait le royaume de Naples, Joseph devant aller *régner autre part*. Il ne s'expliquait pas à cet égard. Mais comme la Hollande était alors le seul pays à donner, parce que Louis devait bientôt renoncer à sa royauté, on pouvait croire que l'échange serait donc de Naples contre La Haye. Toutefois il n'en était rien et le trône d'Espagne formait alors le point d'arrivée pour l'empereur. Il voulait en même temps contenir l'Italie, et Lucien, dont il avait éprouvé le courage moral et le courage physique, était l'homme qui lui convenait sur tous les autres. Mais Napoléon montra dans cette circonstance combien une détermination, une fois arrêtée dans son esprit, prenait de force au lieu de s'effacer avec le temps. Il avait dit un jour dans le Conseil d'État :

— Jamais je ne reconnaîtrai pour ma belle-sœur la femme de mon frère Lucien.

Et ces paroles hautement prononcées dans le sanctuaire des lois semblaient devoir être un engagement

en effet pris avec lui-même et avec la majesté impériale. Mais au fond il ne faut y voir que cette volonté despotique que l'empereur voulait toujours émettre lorsqu'un des membres de sa famille prétendait faire acte de liberté. Plus la résistance de Lucien avait été noble et fière, relativement à sa liberté politique, plus l'empereur tenait à le faire céder sur un autre point qu'il eût été peu honorable pour lui d'abandonner. Napoléon le sentait bien et il y mettait d'autant plus d'insistance qu'il avait à cette époque un sentiment presque haineux pour Mme Lucien. Je l'ai entendu quelquefois s'exprimer sur son compte avec une telle amertume que l'impératrice Joséphine, qui certes ne devait aucun appui à Lucien ni à tout ce qui tenait à lui, l'impératrice Joséphine prit un jour la parole et dit à l'empereur, avec cette voix caressante qui allait au cœur :

— Mon ami, songe que c'est une femme!

Et au fait ce titre devait suffire, quand Mme Lucien n'aurait pas été ce qu'elle était alors à Rome, faisant le bonheur de son mari, étant tout à fait ce qu'on peut appeler une matrone romaine telle que nous nous figurons les mères et les femmes des Romains célèbres. Elle vivait grandement et noblement, comme son mari l'exigeait au reste, mais ne sortant pas de son intérieur où elle était entourée d'une nombreuse famille qui lui faisait une défense contre toute pensée qui aurait pu naître de la malveillance. Sa conduite était irréprochable. Elle rendait Lucien fort heureux, s'occupait ainsi que lui de littérature, adoucissait par ses soins — les soins d'une femme! — les chagrins que Lucien ressentait journellement et que provoquaient les procédés de l'empereur. Enfin s'il est vrai,

comme on le disait d'après l'empereur lui-même, que Lucien n'avait fait ce mariage *que pour le contrarier*, il avait alors trouvé dans une union formée par le dépit un bonheur que ne lui aurait pas donné un mariage conclu sous les auspices les plus réguliers.

L'empereur était, de tous les hommes que j'ai connus, celui qui mettait le plus d'importance à toutes les choses d'intérieur. Il était à cet égard comme la femme la plus minutieuse. Qu'on juge à quel point il portait cette exigence pour les siens ! Sans doute on pourra s'étonner alors de beaucoup de circonstances qui n'auraient pas dû avoir lieu, mais partout où il y aura une cour, des ministres, des courtisans, partout cette cour, ces ministres, ces courtisans seront les mêmes, à quelques exceptions près bien légères. Ainsi donc, on peut se rappeler ce que dit Saint-Simon de Mme la duchesse de Bourgogne. Pourtant Saint-Simon était un des hommes les plus sévères, moralement parlant, de cette vieille cour de Louis XIV, et il vous dit :

— *Tout le monde* vit bien ce que notre chère princesse voulait cacher[1]. Tout le monde le vit, mais on l'adorait et chacun garda le silence.

Voilà précisément l'histoire de la famille de l'empereur.

Mais ici c'était tout autre chose. C'était le bien qu'on célait à l'empereur. On voulait empêcher tout rapprochement entre l'empereur et Lucien, et pour

[1] *Histoire de M. de Maulevrier*. Cette histoire, qui se trouve toujours invariable dans toutes les éditions de Saint-Simon, sert grandement à faire connaître l'état bien remarquable de la cour de Louis XIV dans ses dernières années.

atteindre ce but il fallait nécessairement mettre obstacle aux négociations que Napoléon voulait ouvrir. Malheureusement pour nous et pour lui, celle qu'il entama avec son frère était de nature à n'avoir aucune suite heureuse et des personnages que je ne puis nommer sourirent de joie en apprenant ce qu'on proposait à Lucien.

L'empereur avait donné à M. Campi la mission de porter à son frère l'investiture du duché de Parme, non pas *pour lui*, mais pour sa *femme seulement*. Quant à lui, il allait régner à Naples. Mme Lucien serait allée de Rome à Parme comme duchesse de Parme, emmenant avec elle deux de ses enfants — mais des filles, point de garçons — et une fois hors des murs de Rome, la volonté de Napoléon était que Mme Lucien fût aussi séparée de son mari qu'elle pouvait l'être par la mort. A ce prix l'empereur la reconnaissait pour sa belle-sœur, lui en donnait le nom et devenait pour elle un bon parent. Mais il fallait briser tous les liens qui l'attachaient à la vie, car n'était-ce pas mourir que d'abandonner ainsi tous ceux que l'on aime. Et surtout les abandonner avec l'apparence de l'intérêt! Les moments qui suivirent la communication de Campi furent cruels. Lucien refusa tout aussitôt, et la couronne de Naples, même avec la liberté d'action, et surtout le duché de Parme, qui ne serait acquis, selon lui, que par une basse et lâche complaisance.

La position de Mme Lucien était bien différente de celle de son mari. Ce qu'il devait refuser elle devait l'accepter. Elle devait suivre la route que notre destinée nous trace en naissant, à nous autres pauvres femmes, et accomplir la mission toute de sacrifices

dont se compose notre misérable vie. En effet, après une nuit de réflexions, elle entra dans le cabinet de Lucien et lui déclara qu'elle ne voulait pas être un obstacle à la grandeur à laquelle il pouvait arriver et qu'elle allait faire parvenir sa réponse à l'empereur.

— Où est cette lettre? dit Lucien avec un calme apparent.

Mme Lucien la lui présenta. Aussitôt qu'il l'eut, il la mit en pièces et la foula aux pieds sans même vouloir la lire.

— Mon ami! mon ami! lui disait Mme Lucien en pleurant, veux-tu donc priver tes enfants d'une couronne?

— Faut-il donc que je les prive de leur mère pour cette couronne! s'écria Lucien.

Et il se frappait le front, puis il se promenait par la chambre avec agitation.

— Lucien, lui dit sa femme avec cette voix harmonieuse dont elle sait mieux que personne moduler les accentuations, Lucien, ne rejette pas ainsi sans réflexion ce que Dieu nous envoie. Te souvient-il des moments d'angoisses que nous éprouvions, mon ami, lorsque nous songions que plus tard, lorsque ton frère et toi vous ne seriez plus, car enfin, quelle que soit sa prospérité, il faut qu'elle finisse devant la mort, comme elle doit aussi finir tous tes tourments, mon pauvre ami. Eh bien, alors nos enfants dépendraient donc de ceux de ton frère? Ils n'auraient pas cette indépendance qui nous est offerte, que je puis leur donner. Non, mon ami, non, tu dois être père avant d'être mari, comme je dois être mère avant d'être femme.

Elle était admirablement belle en parlant ainsi. Sa haute taille se relevait encore, sa belle tête entourée

d'une auréole de gloire maternelle la rendait en ce moment un des objets les plus séduisants que l'on puisse voir. Lucien la contempla quelques instants avec un sentiment extatique, puis, la prenant dans ses bras, il la serra contre sa poitrine avec amour.

— Et c'est en te montrant aussi adorable, lui dit-il, que tu veux me décider à me séparer de toi. Jamais nous ne nous quitterons. Non, jamais ! Si mon frère veut me rendre son amitié, qu'il le fasse sans condition, et surtout sans d'aussi cruelles conditions. Toujours unis, mon amie, jamais séparés !

Quelque déterminée que fût Mme Lucien, elle ne l'était pas tellement que la parole de celui qu'elle aimait fût devenue impuissante auprès d'elle. Après quelque résistance, il fut convenu entre les deux époux qu'on refuserait le royaume de Naples et le duché de Parme aux conditions auxquelles l'empereur les mettait tous deux. La voiture de voyage était prête. Les chevaux de poste mandés de Viterbe. Tout fut renvoyé. Quant au mariage de la fille de Lucien avec le prince des Asturies, le refus n'en fut pas immédiat. Au contraire, tous les préparatifs eurent lieu et le départ de la jeune fille fut même ordonné. C'était une agréable personne que Charlotte à cette époque, ainsi que plus tard elle nous prouva qu'elle pouvait l'être [1]. Elle avait alors quatorze ou quinze ans. Elle était jolie, douce, bonne et spirituelle. C'était, comme on le voit, une femme fort désirable et le prince des Asturies eût été bien heureux de l'avoir pour compagne. Son départ se prépara avec

[1] Aujourd'hui princesse Gabrielli, c'est une personne à la fois bonne et spirituelle.

assez de discrétion pour que les Romains l'aient ignoré jusqu'au jour où j'en parle peut-être. Mme Lethiers, femme du directeur de l'Académie de France, était nommée pour accompagner la jeune princesse en Espagne. Tout était prêt, lorsque un matin Lucien fit appeler le comte de Châtillon, un de ses amis, que les malheurs de la révolution avaient jeté dans la carrière des arts, qui s'en était fort glorieusement tiré et que l'exil de Lucien n'avait pas arrêté pour le suivre en Italie. Il habitait avec lui et dirigeait l'administration des beaux-arts dans son intérieur. Lucien lui dit de décommander tout ce qui se préparait pour le départ de Charlotte.

— Je ne puis consentir à me séparer de cette enfant, dit-il avec un attendrissement qui avait sa source dans le cœur, je ne puis me déterminer à l'envoyer surtout dans une cour dont personne mieux que moi ne connaît les vices et les turpitudes. Un seul homme vertueux pourrait la protéger, ce serait Charles IV. Mais avec la volonté il n'en a pas le pouvoir. Ainsi donc il vaut mieux que ma pauvre Charlotte demeure sous le toit paternel.

Et Charlotte en effet ne partit pas.

Telle fut la première circonstance relative au mariage du prince Ferdinand *avec une parente* de Napoléon, mariage que lui-même avait sollicité. Il fut ensuite renoué lors du séjour du prince à Valençay. J'en parlerai à cette époque dont au reste nous ne sommes pas éloignés. M. Campi revint en France pour rapporter la réponse de Lucien à Napoléon et cette circonstance ne contribua pas légèrement à augmenter la haine que l'empereur avait pour Mme Lucien. J'en rapporterai une marque bien étrange

lorsque nous serons arrivés à l'époque de la captivité de Lucien en Angleterre.

On a beaucoup parlé des projets longtemps mûris dans l'esprit de Napoléon relativement aux derniers Bourbons possédant une couronne en Europe. Il est difficile de prononcer à cet égard si ces projets furent instantanés ou bien s'ils furent l'objet d'un plan longtemps discuté dans sa pensée Cependant, s'il faut émettre à cet égard une opinion, si celle d'une personne qui connaît l'empereur depuis sa première jeunesse et depuis sa première enfance à elle-même, si cette personne peut présenter une opinion sur Napoléon avec quelques raisons d'être crue sur ce qu'elle avance, je dirai que je ne pense pas que les desseins de l'empereur sur l'Espagne aient eu une origine de beaucoup antérieure à la lettre de Ferdinand VII, lorsqu'il lui écrivit de l'Escurial. C'est alors, je crois, que cet intérieur lui fut dévoilé dans toute sa faiblesse et qu'il put présumer, avec quelque raison, qu'il serait aussi favorable à l'Espagne qu'il fût son souverain, que de la laisser gouverner par un favori sans pudeur, une femme éhontée, ou bien un roi sans caractère. Dans les diverses opinions qui ont été émises relativement à l'Espagne, on a placé en première ligne celle qui met M. de Talleyrand le premier aussi en attitude hostile envers la Péninsule, et l'on a dit que c'était lui qui aurait grandement influencé l'empereur dans le parti qu'il prit après les affaires d'Aranjuez. Cela peut être, je ne nie rien, mais je ferai seulement observer que l'empereur se laissait peu *influencer*. Je sais bien, par exemple, que M. de Talleyrand lui a donné, sans nul doute, le conseil, ou plutôt l'avis d'aller en Espagne pour y

consommer la besogne déjà *brassée* par cette bonne âme *toute castillane* d'Izquierdo. Néanmoins je pense que M. de Talleyrand, malgré toute sa finesse, était en cette circonstance bien plutôt instrument qu'il n'était *dirigeant*. Napoléon l'a joué dans cette affaire d'Espagne[1].

Ils étaient, au reste, dans un état violent à cette époque à Madrid. La cour avait quitté l'Escurial pour aller à Aranjuez, et la capitale de l'Espagne, toujours privée de ses souverains, se livrait aux plus étranges pensées, auxquelles s'associaient déjà de vives inquiétudes. Le général d'Armagnac avait surpris — c'est le mot — la citadelle de Pampelune. Le 29 février, le général Lechi s'était aussi servi d'un moyen assez subtil pour s'emparer des forts de Barcelone. Cinquante mille hommes s'avançaient sur la route d'Irun à Madrid, commandés par Murat, ayant sous ses ordres le maréchal Moncey et ce malheureux Dupont, qui plus tard devait nous faire connaître que les *Fourches Caudines* n'étaient pas une fable, et cent mille hommes répandus dans toute la Péninsule répondaient à l'empereur de son obéissance. Lorsque l'on demandait aux officiers supérieurs de cette armée contre quels ennemis elle allait combattre, ils répondaient :

— Nous sommes ici pour défendre l'Espagne contre les attaques de Maroc et d'Alger.

Amère et cruelle dérision, mais juste réponse de

[1] J'en ai tout à fait la conviction, mais après les affaires de Bayonne. L'empereur avait alors près de lui un homme, selon moi, bien autrement habile que M. de Talleyrand. Bien des gens croiront que cela est difficile, cela est pourtant, et de plus fort honnête homme.

l'insulte faite à la France par la sotte proclamation du prince de la Paix publiée quelques mois avant.

Un homme habile venait de rentrer en Espagne, c'était le général O'Farrill. Le prince de la Paix ne l'aimait pas parce que son beau caractère ne pliait nullement sous la main du favori. En arrivant à Aranjuez, il trouva l'Espagne en feu et le cabinet de Madrid tellement impassible, qu'il semblait que des ressources magiques devaient se dresser à son commandement devant les armées ennemies. Il parla en homme habile et en homme de cœur. Le favori fronça le sourcil à la parole qui semblait frapper son édifice de sécurité. Pourtant il n'osa pas parler son langage indifférent devant celui qui paraissait connaître la position désespérée de l'Espagne.

— Tenez-vous prêt à aller prendre le commandement de l'armée de Galice, lui dit-il quelques jours après son arrivée, car il paraît qu'il faudra nous battre contre *ces Français maudits*, dont les détestables intentions ne sont plus douteuses.

— Je le sais bien, répondit le général O'Farrill avec un sourire amer, mais vous vous en apercevez bien tard.

Le lendemain le général Samper, l'un des chefs de l'état-major général, fut voir le général O'Farrill. Il était probablement envoyé par le roi favori, car au bout de quelques minutes il dit au général :

— Savez-vous bien que le prince de la Paix est fâché contre vous? Je ne sais ce que vous lui avez dit, mais il est tout à fait blessé.

— Mon Dieu, répondit le général O'Farrill, je lui ai dit ce que depuis longtemps vous auriez dû lui dire... l'Espagne est perdue.

— Mais les ordres sont donnés aux troupes de Portugal[1] de revenir à marche forcée. Nous arrêterons les Français à Somo-Sierra et à Guadarrama. Les régiments qui marchent contre nous ne sont composés que de conscrits. Dans toute l'armée il n'y en a pas *cent* qui aient la décoration de la Légion d'honneur.

Le général O'Farrill leva les épaules et comprit comment on pouvait doubler ainsi des dangers positifs par une aussi profonde impéritie, car c'en était une sans doute que cette imprévoyance, cette léthargie dans laquelle toute une administration gouvernante, *agissante*, ou qui du moins devait l'être, était plongée sans espoir de réveil.

Il vint ce réveil. Mais il fut amené par des malheurs trop grands pour que leur résultat présente une compensation. L'Espagne a bien souffert par nous sans doute, mais je crois que ses propres enfants lui ont porté les premiers coups.

— Vous vous abusez étrangement, dit le général O'Farrill au général Samper, l'armée française est ce qu'elle fut toujours, admirable. Les sous-officiers, les sergents, les caporaux, sont tous de vieux soldats et les conscrits marcheront au feu comme de vieilles moustaches. C'était en Andalousie, dans la Galice qu'il fallait d'abord porter la guerre, c'est-à-dire réunir nos troupes. Le prince de la Paix m'envoie en Galice, c'est bien tard!

Puis, comme si le loyal Espagnol, le soldat valeu-

[1] Ces troupes étaient celles commandées par le général Solano, marquis del Soccoro, et qui étaient en marche pour Lisbonne, pour y demeurer sous les ordres de Junot.

reux ne voyait devant lui que la patrie souffrante et son honneur attaqué, il répéta, après avoir passé la main sur son front et soupiré profondément :

— Dites au prince de la Paix que je partirai demain pour la Galice.

CHAPITRE VI

Troubles de l'Escurial. — Arrestation du prince des Asturies.— Le mauvais fils et la mauvaise mère. — Demande d'une femme par le prince des Asturies. — Instruction de l'affaire. Le conseil de Castille. — Le procureur fiscal Viégas. — Lettre curieuse du prince à son père Charles IV. — Le duc de San-Carlos. — Le duc de l'Infantado. — Le chanoine Escoïquiz. — Les exilés. — Savary. — Izquierdo. — Départ pour l'Amérique. — Azanza et O'Farrill. — Le marquis *Caballero.* — DEMAIN et notre poète immortel! — Léthargie du prince de la Paix. — Révolte d'Aranjuez. — Le prince de la Paix roulé dans un tapis. — Soif ardente. — Il est pris. — *Elle est folle!* — Rage du peuple. — Abdication du roi Charles IV. — Le grand-duc de Berg à Madrid. — Napoléon n'a jamais reconnu Ferdinand VII comme roi d'Espagne. — L'infant don Antonio Pasqual. — Un de ses plus grands plaisirs est de raccommoder de vieilles bottes.— Protestation de Charles IV. — Mise en liberté du prince de la Paix. — Caractère de don Gonzalo O'Farrill. — Doña Antonia Pereira, mère de Godoï. — Dévouement sublime. — *Al Tajo! al Tajo!* — Douce résignation.

J'ai dit que l'empereur avait l'intention d'être bien pour Junot, et il y avait une raison positive pour cela. Junot était à Lisbonne tout établi, avec une armée qu'il connaissait, dont il était connu, et dans un pays dont les habitants seraient bien mieux menés par lui que par un autre, parce que les Portugais ont besoin d'être étudiés pour être conduits. Junot exerçait une influence morale dans Lisbonne, et Na-

poléon le savait. Envoyer un autre homme en Portugal était une chose d'ailleurs à laquelle il ne voulait songer sous aucun rapport. Junot était là ce qu'il fallait à l'empereur. Il y devait rester. Et puis les affaires d'Espagne prenaient une tournure qui avertissait la France d'être sur ses gardes. On parlait peu à Paris des révolutions intérieures de l'Escurial et, tandis que nous dansions des *boleros* et des *minuetos fandango*, nous ne nous doutions pas que le morne Escurial avait failli revoir les scènes tragiques de Philippe II et de don Carlos.

L'intérieur de la famille royale d'Espagne a été un peu dévoilé depuis que la Péninsule a été le théâtre de tant de mouvements et de désastres. Néanmoins jamais on n'a bien connu les rouages qui ont fait mouvoir cette longue procession d'individus plus ou moins habiles, plus ou moins malheureux, qui ont défilé devant nous dans ce drame important. Je les connais et j'en vais parler.

Dans l'hiver de 1807 à 1808, bien des choses s'étaient passées dans l'ombre et cependant devaient avoir une immense influence sur le sort et la vie de ceux qu'elles concernaient. La reine d'Espagne, qui depuis longtemps n'avait aucun lien qui l'attachât à sa famille, toute dévouée au prince de la Paix, qui ne lui rendait pour sa soumission et l'abandon de ses enfants que mépris et malheur même, la reine Maria-Luisa avait enfin déterminé le prince des Asturies à chercher un autre appui que celui de sa mère. Tous deux devaient être punis cruellement, elle pour être mauvaise mère, lui pour être mauvais fils... Le prince avait autour de lui plusieurs hommes dont quelques-uns avaient véritablement du mérite. Le

duc de San-Carlos, le duc de l'Infantado avaient tous deux devancé leurs compatriotes dans l'instruction politique telle qu'il convenait que l'eussent des hommes destinés à être les premiers ministres d'un grand souverain, car enfin, Ferdinand devait succéder à son père et le prince de la Paix ne serait pas toujours là. Mais, en attendant, il y était, et d'une manière gênante. Il fut enfin décidé que le prince devait s'appuyer sur un bras qui pût frapper fort et juste, et ce bras était celui de Napoléon. Celui qui le premier eut cette idée fut un chanoine de Tolède, nommé *Escoïquiz*, précepteur du prince des Asturies, dont le duc de San-Carlos était gouverneur. Tous deux, de concert avec le duc de l'Infantado, lui firent écrire une longue lettre à l'empereur Napoléon, dans laquelle il se mettait sous *sa protection spéciale*, et lui demandait une femme de sa main.

« Donnez-moi, Sire, une princesse de votre auguste famille, ou de celle de Sa Majesté l'impératrice. Pourvu que je vous sois allié, je suis content. Mais veillez m'adopter pour fils. »

Le reste de la lettre contenait de longues plaintes sur *les mauvais traitements* — c'est la vérité — que le prince de la Paix faisait endurer à l'héritier du trône des Espagnes et, pour dire ce qui est littéralement exact, la conduite de cet homme était bien odieuse. Mais l'empereur ne jugea pas convenable d'entrer dans de pareilles querelles. Seulement, il s'occupa de donner une femme au prince des Asturies et celle qui lui fut destinée dès cette première époque est la fille de Lucien, qui, depuis, épousa le prince Gabrielli, et fut, avant ce dernier mariage, destinée à Napoléon. Ceci est une de ces histoires d'intérieur

de famille dont les journaux ne parlent pas et qui ne se trouvent que dans les Mémoires particuliers. J'en parlerai dans le courant de ce volume.

Izquierdo était à Paris l'âme damnée du prince de la Paix. La lettre du prince des Asturies lui fut bientôt connue. Lui fut-elle livrée, ou bien l'a-t-il vue par trahison, voilà ce qu'il est difficile de dire. Ce qui arriva de la découverte qu'il en fit, c'est que, la cour étant à l'Escurial, le prince des Asturies fut arrêté avec les amis qui avaient servi sa cause. Le prince de la Paix, enivré du leurre que lui avait donné Napoléon de le faire souverain de la province des Algarves, fut sans mesure et sans pitié pour le fils non seulement de son roi, mais de son bienfaiteur. Le prince est arrêté. Charles IV, toujours faible et timide, retrouve de l'énergie pour être l'accusateur de son fils. Le conseil suprême de Castille reçoit la plainte royale et paternelle, portant que Ferdinand, infant d'Espagne, s'est rendu coupable au premier chef et qu'il a voulu détrôner son père. On a beaucoup dit à cette époque, mais sourdement, que l'empereur avait fait parvenir à Charles IV les preuves de la trahison de son fils et qu'il avait été révolté de la conduite de Ferdinand, pendant tout le cours de leur correspondance. Le fait est qu'Izquierdo, qui pouvait beaucoup savoir par Duroc, dont l'âme franche et bonne était quelquefois surprise et qui voyait souvent don Eugenio Izquierdo, puisque le traité de Fontainebleau fut signé par eux, il est possible qu'Izquierdo ait surpris quelques mots et qu'il ait prévenu le prince de la Paix. Ensuite, que l'empereur ait, de son côté, prévenu le roi d'Espagne, je ne vois pas, en y réfléchissant un peu, pourquoi il ne l'au-

rait pas fait. Était-ce donc à un fils voulant en effet détrôner son père, comme il l'a prouvé quelques jours plus tard, qu'il faut rendre un compte si sévère de sa fidélité ?

Le conseil de Castille fut investi de l'affaire. Le procureur fiscal, Viégas, vint à l'Escurial pour instruire sur les lieux. Tous les coins de l'appartement du prince des Asturies furent visités. On trouva dans son secrétaire une foule de lettres toutes plus compromettantes les unes que les autres. Il y avait entre autres un brouillon qui prouvait qu'il n'avait pas la composition facile, car la même page, surchargée de ratures, se retrouvait plus de dix fois. C'était le brouillon de sa lettre à Napoléon. Cette pièce et plusieurs autres furent les bases sur lesquelles les juges instruisirent le procès. Il eut son cours et le résultat fut ce que jamais on n'a bien su. Mais la vérité est que le procureur fiscal conclut à ce que le prince fût CONDAMNÉ A MORT. Pendant le procès le prince écrivit à son père une lettre qu'on a prétendu être apocryphe, mais qui est fort exacte, ainsi que celle à sa mère. *Il promet la plus profonde obéissance, s'avoue coupable, demande pardon de son opiniâtreté à nier la vérité.*

« J'ai été séduit, dit-il, mais que Votre Majesté daigne me pardonner, ET JE NOMMERAI LES COUPABLES. »

Les coupables qui l'avaient *séduit*, c'étaient ses passions. Le père pardonna et même il donna l'ordre d'instruire l'affaire de l'Escurial *en deux parties*. Chose étrange et qui ne pouvait se voir que dans un gouvernement aussi opposé à toutes les idées généreuses, comme si le coupable recevait moins de poids de son crime parce qu'il est prince royal. L'enfant en est-il moins parricide? Faut-il que ceux, au contraire,

que sa faveur peut séduire et qui deviennent criminels près de lui tandis qu'ils ne l'eussent pas été près d'un autre, faut-il donc que ces malheureux égarés portent à eux seuls la punition que la loi du tribunal paternel comme celle du tribunal civil prononcent contre les coupables? Ce fut pourtant ce qui arriva. Le duc de San-Carlos fut exilé à Pampelune, le duc de l'Infantado dans ses terres et le chanoine Escoïquiz, je crois, à Tolède. Quant au prince royal, après avoir bien demandé pardon *à papa et à maman*, car, en vérité, les lettres parfaitement authentiques qui furent alors publiées et qui contiennent l'exacte relation de son *retour au bien*, comme le disait son crédule père, ne sont autre chose qu'une burlesque parodie des paroles d'un fils vraiment repentant. Le regard qu'il jeta, au reste, sur le prince de la Paix, pouvait donner à penser à ses juges paternels, comme à ses juges civils, qu'il est des offenses qu'on ne pardonne jamais. Maintenant nous sommes au moment des affaires d'Espagne, dans leur plus grande activité. Comme je ne changerai jamais d'opinion à leur égard et que je suis certaine que les malheurs de l'empereur et de la France n'ont pas une autre cause, je vais parler de l'Espagne et de Napoléon ainsi que de l'influence qu'eurent les deux administrations civile et militaire du grand-duc de Berg et du général Savary. Ces deux influences ont eu une grande diversité entre elles. Mais comme je n'écris pas l'histoire de l'Espagne, il est inutile de s'arrêter sur ces détails. Seulement comme j'ai tiré mes notes de mes entretiens avec les premières personnes du pays et dans l'intérieur des provinces pendant mon long séjour dans la Péninsule, je veux dire ce que je sais. Ensuite mon

opinion a pour base les propres paroles de deux Espagnols pleins d'honneur et de probité, ceux en vérité qui eussent sauvé l'Espagne si elle avait pu être sauvée d'elle-même une fois que l'Angleterre s'est emparée du pouvoir sous le prétexte spécieux de sauver la nation. Ces deux hommes sont le général O'Farrill et Azanza, duc de Santa-Fé. Ce sont les révélations de ces deux ministres, tout à la fois éclairés et patriotes, que je vais soumettre au jugement de nos contemporains, appelés à décider cette question, qui est de tous points inhérente à nos revers et à tous nos malheurs intérieurs. Depuis la chute de l'empereur, peu de personnes ont parlé de ce sujet avec la voix de la vérité. Toujours les passions sont venues troubler la clarté d'un aussi important récit, et ces passions étant froissées ou flattées, jamais l'opinion ne fut libre ni moralement ni physiquement, si l'on peut parler ainsi, et ce qu'on a dit sur l'Espagne n'est, pour la plupart du temps, qu'une réunion de faits plus ou moins dénaturés par cette influence exercée par les hommes qui ont perdu l'Espagne. Le prince de la Paix, première et peut-être unique cause de ses malheurs, les compléta en surprenant la religion de l'empereur par l'organe de Murat, qui était de bonne foi, mais surtout de Savary, qui ne l'était pas autant, en évitant un jugement réclamé par l'Espagne au désespoir et voulu par la plus sévère justice. Cette satisfaction donnée à un grand peuple, les Cortès convoquées à Madrid ou bien en Estramadure, les affaires du 2 mai évitées et le sang espagnol respecté, la conduite du général Savary blâmée par l'empereur, et les malheurs de l'Espagne ne seraient pas aujourd'hui l'un des plus amers sou-

venirs qui puissent troubler les jours de la vieillesse d'un Français jaloux de l'honneur de son nom... Ces causes que je signale sont, je le répète, l'origine de la révolution espagnole. Napoléon, alors frappé d'un vertige, ne voulut écouter ni Junot, ni Duroc, ni Beurnonville, ni enfin aucun de ceux qui connaissaient l'Espagne. De là vint sa perte, et la nôtre suivit[1].

On était au milieu du carnaval. Le prince de la Paix, dont l'attention d'homme d'Etat devait être constamment éveillée dans la position où lui-même s'était placé envers la France, tandis que l'héritier de la monarchie était encore frémissant de vengeance, le prince de la Paix s'endormait, non pas au milieu des roses, mais de cette vie toute sensuelle et si grossièrement matérielle que chacun sait que la cour d'Espagne menait dans les différents *sitios* où elle passait l'année. Don Eugenio Izquierdo lui envoyait de France les nouvelles qu'il lui plaisait de lui donner et le tout allait à la grâce de Dieu ou plutôt du mauvais ange de l'Espagne. On était au mardi-gras. Le prince de la Paix était chez Mme *Tudo* s'amusant avec un moine bouffon, plaisir que son altesse sérénissime trouvait fort de son goût, lorsque tout à coup Izquierdo se présenta devant lui arrivant en toute hâte de Paris, car le drame allait bientôt commencer et, au moment de lever le rideau, l'*Impresario* devait bien prévenir le principal acteur de ce qu'il avait à

[1] Je certifie à mon tour que je ne mets ici ni passion, ni petites vengeances particulières. J'ai le cœur trop haut placé pour en agir ainsi. Je ne parle que d'après une intime conviction et *des faits positifs*.

faire dans le sens de son rôle. En voyant Izquierdo dont l'horrible visage ne pouvait jamais causer que de l'effroi, le prince de la Paix fut un moment frappé de surprise. Mais entraîné par cette nonchalance asiatique qui est la base de son caractère, il se rendormit pour quelques heures au son des castagnettes et des guitares, et à la vapeur de ses cigares de la Havane. Ce ne fut donc que lorsqu'il se retira chez lui que don Eugenio lui dit avec une apparence d'anxiété :

— Tout est perdu ! Les mauvaises intentions de la France sont visibles maintenant. Il ne vous reste plus qu'un seul parti pour vous sauver, ainsi que la famille royale, c'est de partir pour l'Amérique.

Le prince de la Paix fut stupéfait de cette nouvelle, comme s'il ne devait pas attendre un châtiment pour la proclamation faite quelques mois avant. Il comptait que Napoléon allait répondre à une insulte par une souveraineté ! Aveugle et stupide !

Il est à croire qu'Izquierdo avait mission de parler de ce départ pour l'Amérique et qu'en général il n'était là que l'interprète d'une volonté ou tout au moins d'un désir plus élevé. On écouta l'avis. Le roi Charles IV et la reine Maria-Luisa goûtèrent assez ce projet, mais le prince des Asturies ne voulait pas quitter l'Espagne. Il avait un parti très prononcé et, malgré l'exil du duc de San-Carlos et du duc de l'Infantado, il n'avait encore autour de lui que trop de conseillers intéressés à renverser le favori pour s'élever sur ses ruines. Ainsi donc, aussitôt que les ordres furent envoyés aux troupes pour venir occuper Aranjuez et Madrid, et être ensuite échelonnées sur la route d'Aranjuez à Cadix ou la famille royale devait s'embarquer, le prince royal prit de son côté des

mesures pour neutraliser celles de son père. Dès lors la révolution d'Espagne devint flagrante et s'annonça avec de terribles et sanglants présages, car un fils menaçait son père.

Maintenant je dois dire, avec la vérité qui doit être pour tous, qu'en sa qualité d'Espagnol *et de fils de roi* Ferdinand devait être doublement irrité de la conduite du ministre de son père. Quoiqu'il fût éloigné des affaires, il les suivait assez cependant pour être profondément alarmé de tout ce qui se préparait et de voir une apathie aussi profonde. Un seul fait tiendra ici la place de beaucoup d'autres.

On n'avait AUCUNE CONNAISSANCE dans les secrétaireries des finances et de la guerre du traité de Fontainebleau, des raisons qui motivaient l'entrée en Espagne de cent mille hommes de troupes françaises, de l'envahissement des places frontières de la France, non plus que des réclamations faites par les gouverneurs de ces mêmes places ! Enfin on ne savait rien dans le ministère ! Le prince de la Paix était *le seul* instruit.

Ou plutôt *lui* aussi ne savait rien.

Le fait que je viens de citer est positif. Il a été affirmé par M. Azanza et M. le général O'Farrill, qui tous deux prirent le ministère de la guerre et celui des finances après l'abdication de Charles IV[1].

Je parle de ce fait parce que l'on sait qu'il est une des causes auxquelles on attribue la révolution d'Es-

[1] Ils prirent place dans le ministère aussitôt après la journée du 18 mars. Azanza le même jour et le général O'Farrill quelques jours après. Il remplaça Felieu au ministère de la guerre.

pagne, tandis que les partisans de Ferdinand VII prétendent que c'est le procès du prince lui-même qui a été le plus influent sur les événements politiques. Je pense que les deux circonstances que je viens de citer sont trop intimement unies pour être séparées, et que la Péninsule leur doit en grande partie ses malheurs...

Tandis que tout se préparait pour le départ de la famille royale, mais dans le plus grand secret, une des créatures les plus favorisées de la reine Maria-Luisa, homme sans aucune capacité et qu'elle-même ne pouvait considérer, un certain *Caballero* dont elle se servait pour l'opposer au prince de la Paix dans les moments d'humeur et qui avait été comblé par elle et par le roi d'honneurs et de bonté, gagné par le parti du prince royal, devint traître sous le prétexte spécieux qu'il voulait avant tout *servir la patrie.* Un jour, en plein conseil, il déclara qu'il croyait que le départ de la famille royale pour l'Amérique était impolitique et hors de toute convenance dans la position de l'Espagne. Ce n'était que dans l'intérieur de quelques conseillers dévoués que ce secret avait été discuté. Aussitôt qu'il fut pour ainsi dire public, le feu n'est pas plus rapide que ne le fut cette nouvelle sur le peuple et sur l'armée qu'on avait mandée. La présence des Français exaspérait déjà les têtes. Des murmures sourds contre la famille royale, dont on exceptait seul le prince des Asturies, firent bientôt place à des cris plus élevés. Ce fut en vain que Murat, alors grand-duc de Berg, entrait dans Madrid le 17 mars, croyant que sa présence devait contenir toute la population. Le mal était déjà trop avancé.

Dans la nuit même du 17 au 18, une foule im-

mense se précipite dans les grandes rues d'Aranjuez[1] demandant la tête du prince de la Paix. Il venait de se coucher après avoir eu une longue conversation avec le duc d'Almadovar, son frère, qui lui donnait le seul conseil qu'il eût à suivre. Il lui disait qu'il fallait qu'il se mît à la tête de son régiment, dont tous les officiers lui étaient dévoués et qu'il eût une contenance capable au moins d'imposer aux factieux, car c'était ainsi qu'on nommait le parti du prince héréditaire.

— Je verrai, dit en bâillant le prince de la Paix et en se levant du fauteuil dans lequel il était assis auprès du brasero, je verrai. Demain... demain je m'occuperai de tout cela.

Demain ! oh ! demain, c'est la grande chose ;

as-tu dit, dans ton langage immortel, toi, notre roi littéraire. *Demain !* Hélas ! quel devait être pour lui ce lendemain ? Un jour de désastres et de sang ! A peine Godoï était-il couché que la populace furieuse assiégea sa maison. Toutes les portes furent brisées. On criait, on hurlait des cris de mort et de vengeance ! Les plus atroces menaces étaient proférées par des hommes dont les intentions n'étaient pas douteuses. C'était du sang qu'ils voulaient, c'était du sang qu'il leur fallait pour payer tant d'années d'esclavage, de malheur, tant de larmes versées !

En entendant ces cris de carnage, le malheureux favori, qui venait de se coucher roi et se relevait proscrit et maudit, n'eut que le temps de sortir de

[1] Les rues d'Aranjuez sont extrêmement larges.

son appartement par une porte dérobée et de gagner un grenier dans lequel il entra. Derrière lui redoublaient les clameurs. Le peuple, dont la rage était excitée par sa déception, ne l'ayant pas trouvé dans sa chambre lorsque la porte en avait été enfoncée, menaçait de mettre le feu au palais pour être certain qu'il n'échapperait pas. Dans ce moment il entendit des pas qui se rapprochaient de lui. Il se rejeta dans le grenier.

Nul lieu de refuge! Une seule natte en jonc des Indes était roulée dans un coin du galetas. Il s'y blottit, et c'est ainsi qu'il attend ses assassins dont la foule parcourt les chambres, les corridors, les lieux les plus secrets de son palais. Ils entrent enfin dans le grenier, le parcourent et ressortent, après avoir lancé au ciel des cris de malédiction sur l'objet de leur haine qui, pantelant, agonisant, voyait venir la mort sous la forme la plus odieuse, dans la poussière d'un tapis que les derniers de ses valets avaient foulé bien souvent aux pieds.

Ils s'éloignèrent enfin, ces hommes trop furieux peut-être, mais qui ne poussaient qu'un cri de juste vengeance. Manuel Godoï demeura là, caché, tout tremblant, tout craintif d'une horrible mort pendant le reste de cette nuit et la journée du lendemain. Comme il souffrait, le malheureux!

Pendant ce temps, tout ce qu'un luxe effréné avait rassemblé autour de lui, tout ce que la faiblesse d'une femme dominée par un long délire avait donné à un objet peu digne d'une noble affection était brisé, livré aux flammes par un peuple malheureux par LUI, malheureux par ELLE, malheureux par TOUS.

Sa femme, la princesse de Bourbon, la sœur de

l'archevêque de Tolède, était retirée dans son appartement, attendant la mort, ou tout au moins l'insulte comme femme d'un homme que la vengeance du peuple poursuivait justement. La foule se précipita en effet dans la chambre où elle était au lit, pâle, tremblante et priant Dieu.

— Habillez-vous, madame, lui dirent d'un ton respectueux quelques-uns de ceux qui avaient brisé les portes et qui se montraient les plus acharnés après Manuel Godoï, il ne vous sera fait aucun mal. Que pouvez-vous craindre? N'avez-vous pas toute notre pitié? Venez, nous allons vous conduire dans un lieu dont jamais vous n'auriez dû sortir pour venir habiter la maison d'un bigame, d'un misérable Manuel Godoï! Nous allons vous conduire au palais.

La princesse de la Paix vivait effectivement comme une étrangère dans la maison de son mari, qui la traitait avec une barbarie qui devait amasser la haine et la vengeance dans le cœur d'une femme ayant le sentiment de sa naissance et de ce qu'elle valait. Le peuple connaissait cet intérieur et, dans cette nuit où le fer et le feu devaient contenter son désir de haine, il savait bien que la femme ne devait pas partager le sort du mari.

Elle fut conduite comme en triomphe dans l'appartement du roi, où le malheureux vieillard attendait avec la reine, et dans une horrible anxiété, quelque nouvelle de cette tragédie dont le prologue les faisait déjà frémir.

Aussitôt que la princesse fut entrée dans l'appartement, au lieu de courir à ses vieux parents et de leur porter une de ces consolations qui endorment les douleurs quand elles sont proférées par une

voix amie, elle s'écria avec un accent amer de reproche en s'adressant au vieux roi :

— Ah ! Votre Majesté m'a perdue !

Le roi la regarda d'abord avec étonnement, puis avec une sorte de pitié et, se tournant vers la reine, il lui dit avec un accent impossible à rendre :

— *Luisa, es locca* [1].

— Non, non ! je ne suis pas folle, s'écria-t-elle en se tordant les bras, c'est vous, c'est *elle* qui m'a perdue !

Et elle montrait la reine, qui, tout entière à son désespoir, semblait ne voir rien de ce qui se passait autour d'elle.

— Silence ! dit le roi en lui faisant un geste menaçant. Comment la position dans laquelle nous sommes tous ne vous impose-t-elle pas au moins silence ?

Cependant Ferdinand triomphait. Le jour s'était levé au milieu des transports d'une foule en délire qui proclamait son nom en vouant celui de Godoï à l'infamie et à la mort. L'arrivée du grand-duc de Berg à Madrid, envoyé, disait-on, par l'empereur pour protéger le prince royal contre son père et contre le prince de la Paix, donnait l'idée que la France soutenait Ferdinand et cette espérance enhardissait la multitude à sévir contre un homme que sa justice pouvait proclamer coupable, mais non pas punir elle-même. Ferdinand, sans paraître rien approuver, attendait l'issue du mouvement et tout lui faisait

[1] Louise, elle est folle ! Il est impossible de donner une juste idée de l'aversion de la princesse de La Paix pour son mari. C'était plus que de la haine.

juger qu'il serait en sa faveur dans le parti populaire. Pendant ce temps, le malheureux Godoï, dans sa retraite inconnue de tous, même d'un ami, souffrait toutes les tortures qu'un homme peut endurer sans mourir et les supportait avec courage, car il en trouvait dans les cris de mort dont on entourait son nom. Cependant un supplice imposé depuis le matin au malheureux proscrit devint tellement intolérable qu'il lui devint impossible de le supporter plus longtemps. C'était une soif ardente. Son gosier desséché ne pouvait plus donner même passage au souffle brûlant qui s'échappait de sa poitrine. Il sentit qu'il allait mourir. Une chance au moins lui était offerte. Cette maison, ravagée par les furieux, abandonnée par sa femme, n'était plus qu'une solitude, car le silence le plus profond avait succédé aux cris qui faisaient trembler ses voûtes la nuit précédente. S'il sortait de sa retraite, s'il tentait de trouver une goutte, UNE SEULE GOUTTE D'EAU? Le malheureux quitte sa natte de paille, il avance avec une précaution qui peut être comprise par ceux qui ont comme lui redouté la mort au détour d'un chemin. Il descend quelques marches, n'entend aucun bruit, si ce n'est celui du vent qui s'engouffre dans les corridors, car toutes les portes ont été brisées. Il avance en tremblant. N'est-il pas proscrit, et proscrit à mort? Cependant il reprend un peu d'espoir. Personne! Nul bruit, pas un son. Dans le vague de l'éloignement, encore des cris, des vociférations. Toujours son nom! C'est de son sang que le peuple a soif! Le malheureux hésite encore. Cependant la mort est dans le lieu qu'il vient de quitter. Il meurt s'il y rentre, il meurt s'il avance. Mais le besoin est le plus impé-

rieux. Il se décide et fait un pas. Tout à coup, au détour d'une porte, il se trouve en face d'un homme C'est un factionnaire! Il était là immobile, guettant sa proie. On savait que le prince n'était pas sorti de la maison et les sentinelles, placées à toutes les issues, avaient ordre de ne faire aucun bruit pour ne pas l'effrayer et le faire sortir de sa retraite.

En voyant cet homme, dont la volonté pouvait le perdre ou le sauver, Godoï se soumit à descendre à la prière. Il supplia, offrit des trésors. Tout fut rejeté. Le soldat était un de ces Castillans au cœur fier et malheureux qui, depuis quinze années, gémissaient sur l'humiliation et l'infortune de l'Espagne. Devait-il pardonner à l'auteur de sa ruine? Il jeta sur lui un regard accablant et appela à son aide. Le prince fut aussitôt arrêté.

A peine la nouvelle en fut-elle connue que la population tout entière d'Aranjuez se rua sur sa maison. Les cris de mort retentirent plus éclatants que la veille, et cette fois l'infortuné crut entendre le glas de sa dernière heure. Le peu de soldats commis à sa garde luttèrent d'abord contre le peuple. Mais leur résistance ne pouvait être longue et la victime voyait à chaque instant ses bourreaux faire un pas vers elle.

En apprenant que Manuel Godoï était découvert, le vieux roi et la reine Maria-Luisa poussèrent un même cri d'effroi.

— Il faut le sauver! s'écrièrent-ils tous deux en même temps.

Et le roi, ouvrant la porte, donna l'ordre à un officier des gardes-du-corps d'aller chercher le prince des Asturies. Il vint au même instant.

— Ferdinand, lui dit la reine en allant à lui, vous voulez la couronne? Eh bien, elle est à vous! Mais il faut sauver la vie du prince de la Paix. Sauvez-le de la fureur du peuple et votre père n'est plus roi.

— Oui, oui, s'écria le vieux monarque, sauve Manuel... et tu es roi d'Espagne!

Ferdinand *s'inclina sans répondre* et, sortant de la chambre, il dit à demi-voix aux officiers des gardes, dont la plus grande partie lui était dévouée, en jetant un coup d'œil indéfinissable sur la porte royale :

— *Son nuestros*[1]...

Et contenant, par pudeur, la joie qui l'étouffait, il se fit suivre par les principaux officiers des gardes du corps et se rendit au lieu où le prince de la Paix n'attendait plus que la mort. En voyant son ennemi dans l'état où il était, pâle, défait, les traits renversés par la terreur et l'agonie morale dans laquelle il était depuis une heure, Ferdinand sourit avec cette joie qu'on ne peut blâmer peut-être dans celui qui souffrait de si cruelles douleurs sous le sceptre du favori. Mais il est faux qu'il ait frappé Godoï, ainsi que quelques journaux l'ont publié dans le temps. Il est également faux que le prince de la Paix se soit agenouillé devant lui. Sa conduite au contraire fut noble et digne.

— Sais-tu, dit Ferdinand en s'approchant du proscrit, sais-tu que je suis ton roi? roi des Espagnes et des Indes? Le sais-tu?

— Et comment se porte *le père de Votre Majesté*[2]?

[1] Ils sont à nous!...

[2] Godoï se servit du mot *los padres*, ce qui ne peut se traduire

répondit Godoï en jetant sur Ferdinand un regard qui lui demandait compte de la vie du vieux roi.

Le fils usurpateur le comprit. Il jeta sur son ennemi vaincu un regard de haine satisfaite et sans lui répondre. Il se retira après avoir donné ses ordres aux officiers des gardes qui étaient avec lui, d'après lesquels ils se disposèrent à emmener le prisonnier avec eux à l'hôtel des gardes du corps. Mais la chose était plus facile à projeter qu'à exécuter. A peine Godoï fut-il dans la rue que, malgré la précaution prise par les officiers des gardes de le placer au milieu d'eux, il faillit périr. Pour l'atteindre jusqu'au milieu des chevaux dont il était entouré, il y avait des furieux qui, au risque de se faire écraser par les chevaux, se trainaient en rampant pour lui donner un coup d'épée, un coup de couteau, pour l'atteindre enfin. Les femmes, les enfants, les vieillards, tous ceux qui, par leur faiblesse, ne pouvaient parvenir jusqu'à la victime, l'injuriaient par des imprécations et la couvraient d'immondices et de fange. En arrivant à l'hôtel des gardes du corps, le malheureux avait plus de quarante plaies et le peuple rugissait de fureur de ne pouvoir l'achever. Ce ne fut qu'avec grande peine que l'on parvint à le calmer. Le prince de la Paix fut aussitôt emmené à Villa-Viciosa et remis à la garde du général marquis de *Castelar*.

C'est à présent que commence une intrigue malheureusement ourdie pour la gloire de l'empereur et,

que par *vos parents*, ou bien *les auteurs de vos jours*, ce qui d'une belle parole ferait en français un mot ridicule. J'ai rendu, je crois, son idée en disant seulement *le père*, surtout pour cette circonstance.

surtout, plus malheureusement accomplie. Il fut dit, en France, que tant que Ferdinand serait en Espagne on n'en pourrait rien espérer. Il fallait donc l'attirer en France. Le caractère loyal de Murat ne permettait pas de lui donner un pareil emploi, il fallait une personne plus inférieure et plus obéissante. Mais au moins fallait-il choisir un être qui eût sur l'Espagne et sur l'homme qu'on voulait diriger quelques notions préparatoires. Si Murat ne connaissait pas l'Espagne, lui personnellement, il avait auprès de lui des individus qui étaient presque Espagnols. M. de La Vauguyon, aujourd'hui le duc de La Vauguyon, était Castillan, pour ainsi dire, par sa famille. Lui-même parlait espagnol comme un naturel du pays. Son père avait été ambassadeur de France à Madrid et il y était fort estimé. Toutes ces choses étaient beaucoup pour le moral des affaires. Plusieurs personnes alors en Espagne se trouvaient dans une position à peu près semblable à celle de M. le duc de La Vauguyon et pouvaient servir l'empereur et leur patrie, si leur mission eût été honorable[1]. Mais à cette dernière condition — car je crois connaître assez bien plusieurs d'entre eux pour être sûre que la basse intrigue employée pour attirer Ferdinand VII hors de son royaume eût été rejetée par leur conscience — mais

[1] J'affirme que M. le duc de La Vauguyon ne se serait chargé d'aucune mission indélicate. Mais alors on pouvait suivre une marche droite, la seule à mettre en pratique, ainsi que le disait sans cesse Junot et ce qu'il écrivit à l'empereur dans deux longues lettres confidentielles qu'il lui adressa aussitôt son arrivée à Lisbonne. Il connaissait le pays et pouvait donner de bons avis.

tout le monde ne fut pas si difficile ni si craintif. *Honneur aux braves !*

Le peuple espagnol était à cette époque dans un état digne d'une étude particulière. Après la terrible révolution d'Aranjuez, calmé par l'arrestation de Manuel Godoï dont il espérait le jugement, le peuple avait cette sorte de tranquillité qui n'est pourtant qu'un sommeil passager procuré par un calmant donné dans une forte crise. Napoléon, dont l'œil exercé connaissait les indications de cette fièvre populaire dont la violence est si redoutable, commença cependant dès lors à ne plus être aussi infaillible dans ses aperçus ; il erra complètement sur les affaires d'Espagne et, comme nous allons le voir tout à l'heure, les succès qu'il remporta lui-même sur les Anglais et les premières armées insurgées achevèrent de troubler ses idées relativement à l'état de l'Espagne et nous perdirent avec lui. Mais n'anticipons pas.

Au moment où les Espagnols attendaient que l'empereur, qui était déjà intervenu pour sauver le prince des Asturies, achevât son ouvrage en faisant instruire sous ses yeux le procès de Godoï, on vit arriver à Madrid et, le jour après, à Aranjuez le général Savary, avec *l'invitation* au roi Ferdinand VII d'aller joindre l'empereur à *Burgos*, où Sa Majesté devait déjà être rendue. Du reste aucune lettre de l'empereur. Je dois faire remarquer ici que Ferdinand n'avait pas encore été reconnu roi d'*Espagne* par Napoléon et qu'*il ne l'a jamais été.* L'empereur ne lui a donné dans ses lettres que le titre d'*Altesse*, et c'était pour obtenir cette reconnaissance que Ferdinand se détermina après *sa première entrevue* avec

le duc de Rovigo, à quitter Madrid pour aller au-devant de l'empereur, que le malheureux prince regardait comme son sauveur. Ils avaient tous un esprit de vertige.

Mais le jour d'après, au moment du départ, la veille au soir, les cinq ministres[1] étant réunis dans la chambre du roi, on donna connaissance de la demande OFFICIELLE du général Savary, par *l'ordre exprès* de l'empereur, d'exiger LA MISE EN LIBERTÉ du prince de la Paix. Cette demande fit enfin ouvrir des yeux trop longtemps fermés. Mais ce demi-réveil, toujours insuffisant comme tout ce qui résulte d'un premier mouvement en Espagne, n'aboutit qu'à donner l'idée de ne pas quitter Madrid si le duc de Rovigo insistait pour la remise du prisonnier. Mais vraiment il n'avait garde. Il savait bien où le trouver et, dans ce moment de tourmente, il aimait autant même que les murs de Villa-Viciosa le renfermassent que de l'avoir avec lui à Madrid. Aussi dès les premières paroles du général O'Farrill et de don Miguel Azanza, l'un ministre de la guerre et l'autre des finances, s'empressa t-il d'assurer de sa soumission à la volonté de Ferdinand[2] et cette condescendance ne les avertissait de rien!...

[1] Les cinq ministres étaient alors : don Pedro Cevallos, don Francisco Gil de Lemos, don Miguel Joseph de Azanza, don Gonzalo O'Farrill et don Sèbastien Pinuela.

[2] Il est bien singulier que ce ne soit pas Savary que l'on ait mis dans le fameux catéchisme que les prêtres espagnols avaient fait et dans lequel la trinité du mal était représentée par l'empereur, Murat et Godoï (je donnerai tout à l'heure ce catéchisme. Cela prouve que le sang *tache* de manière à ne pas s'effacer. Voilà l'offenseur. C'est celui-là qui, le 2 mai, a dit : « Tuez! »

Cependant un fait positif avait eu lieu plusieurs jours avant le départ de Ferdinand VII. Le capitaine général de la Nouvelle-Castille, don Francisco Xavier Negrete, vint avertir le ministre de la guerre O'Farrill que le grand-duc de Berg lui avait dit, à lui-même, marquis de Negrete, qu'il ne reconnaissait *que Charles IV pour roi d'Espagne.* O'Farrill monta sur-le-champ dans la chambre de Ferdinand, qui alors était avec le mayordomo-mayor, duc de San-Carlos, et don Juan Escoïquiz, conseiller d'État et autrefois instituteur, c'est-à-dire pour nous précepteur du prince des Asturies. En écoutant O'Farrill le roi pâlit. Il regarda le marquis de Negrete avec une anxiété douteuse qui porta celui-ci à répéter ce qu'il venait de dire au ministre de la guerre. Le roi fut alors tout interdit.

— *Veremos... veremos!* dit-il enfin.

Hélas, c'était une suite de cette *cécité* morale qui le conduisait dans l'abîme malgré les bâtons qu'on lui mettait dans la main pour l'empêcher de tomber. Malgré ces avertissements, le frère du roi, l'infant don Carlos[1], héritier présomptif, puisque Ferdinand n'avait pas d'enfant, précéda son frère et quitta Madrid

[1] On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici les noms de tous ceux qui ont accompagné l'infant don Carlos.

Le duc de Hijar; don Antonio Correa, gentilhomme de la chambre; don Pedro Macanaz, don Pasqual Vallejo, secrétaires, et don Ignacio Correa, chambellan. Déjà, depuis quelque temps, le roi d'Espagne avait envoyé auprès de l'empereur une députation pour le complimenter, composée de MM. les ducs de Frias et de Medina-Celi, et le comte de Fernand Nunez, duc de Montellano. Ces trois personnages sont les chefs des premières familles du royaume.

avant lui, et malgré tous les avertissements que la raison pouvait lui donner, il suivit son exemple et quitta Madrid[1] avec Savary, pour aller au-devant de l'empereur, qui, selon le duc de Rovigo, devait *être à Burgos.* Avant de sortir de Madrid, Ferdinand nomma une junte sous la présidence de l'infant don Antonio et la conduite des ministres, car il n'emmenait avec lui que don Pedro Cevallos, son ministre secrétaire d'État.

Je ne sais si la mémoire de ceux qui alors allèrent en Espagne est encore frappée du souvenir de l'infant don *Antonio Pasqual.* Quant à moi, je me le rappelle parfaitement. C'était un brave et digne chrétien, mais un président de junte, un chef de gouvernement, et dans des circonstances comme celles où se trouvait alors l'Espagne! Un des grands plaisirs de Son Altesse Royale était de raccommoder de vieilles bottes — occupation qui pour lui ne chômait jamais, car son digne et royal frère ne le laissait pas manquer d'ouvrage. Pauvre Espagne! heureusement en core pour elle qu'elle avait des hommes comme O'Farrill et comme Azanza! Mais on leur liait les mains, on les bâillonnait et leur bonne volonté fut tout ce qu'ils purent donner à leur patrie.

Nous voici maintenant arrivés à cette époque extraordinaire dans les fastes de l'histoire et dont nulle relation ne nous présente la double image, si ce n'est peut-être le *Nicomède* de Corneille, s'il se trouvait dans le drame de Bayonne autre chose que des *Prusias*.

Après la première conversation que l'empereur eut

[1] Le 10 avril 1808.

avec le père, le fils et le Saint-Esprit (le Godoï), il dit en rentrant dans son appartement :

— Ces gens-là sont stupides, que cela passe l'imagination.

Et il avait raison. Aucun d'eux n'était intéressant, même dans son malheur personnel.

Ferdinand partit de Madrid, *escorté* par Savary, pour aller trouver l'empereur. Il emmenait avec lui le duc de l'Infantado, président du conseil de Castille, le duc de San-Carlos, mayordomo-mayor, le marquis de Muzquiz, ambassadeur d'Espagne en France avant les événements, don Pedro Labrador, ex-ministre plénipotentiaire près du roi d'Étrurie, don Juan de Escoïquiz, archidiacre d'Alcaraz, son ancien précepteur, le comte de Villareizo, capitaine des gardes du corps, et les marquis de Guadalcazar, de Ayerbe et de Feria, gentilshommes de la chambre... J'ai nommé toutes ces personnes dont j'ai la liste, pour faire voir que Ferdinand VII n'était pas du tout *seul* à Bayonne, ainsi qu'on a bien voulu le dire. Ajoutez à tous ces noms ceux de la députation que je viens de donner, le cortège de l'infant don Carlos, tous ceux que l'empereur manda pour cette junte qui fut tenue à Bayonne et vous aurez la preuve que l'Espagne presque entière, et l'on peut dire ce mot avec l'esprit qu'elle avait alors, était à Bayonne en ce moment-là. Ce qui me fait répéter que si dans ce tribunal, formé par la noblesse de toutes les Espagnes, on avait fait le procès d'un homme essentiellement la cause de la ruine de sa patrie, l'empereur se serait ouvert les portes de l'Espagne au lieu de faire élever des remparts devant ses pas.

Il y a dans toutes ces affaires de la Péninsule un

obscur mystère qui fait à une âme honnête une douleur vive et brûlante. Comment Napoléon a-t-il pu ourdir une pareille trame? Comment, voulant placer un de ses frères en Espagne, n'a-t-il pas attendu trois mois? Mon Dieu, ne savait-il pas que rien n'est plus vaste que l'horizon de l'espérance? Tant qu'elle n'est pas remplie, l'objet de cette espérance est beau de toutes les perfections. Tant que l'Espagne n'a pas eu Ferdinand, elle le croyait un second Alphonse, une seconde Isabelle. Voyez ce qui en est résulté d'une connaissance plus intime... Plus l'empereur avait mesuré l'incapacité de Ferdinand, plus il devait le donner aux Espagnols. Trois mois ne se seraient pas écoulés que les cris de 1823 se seraient fait entendre.

Bien loin de marcher dans le sens du mouvement, l'empereur voulut le briser. Il a vu ce qu'il lui en avait coûté.

Ferdinand arrivé à Bayonne fut reçu par l'empereur avec une cordialité qui devait lui enlever tout soupçon. Le fait réel, c'est que Napoléon avait ici une intention que la venue des deux vieux souverains changea totalement. Je ne parlerai pas des scènes de Bayonne. Non seulement elles sont fidèlement relatées dans le *Moniteur* du temps, et puis il y avait une foule de personnes qui ont écrit alors à Paris, et jamais une circonstance de l'époque ne fut relatée aussi publiquement. Mais je parlerai de plusieurs scènes de Madrid moins connues, parce que l'empereur mettait lui-même un voile sur elles.

Les premières étincelles du feu qui dévora la Péninsule furent lancées par beaucoup de mains Le premier motif et le plus important fut la demande

faite par l'empereur de la mise en liberté du prince de la Paix, qui était alors en prison au château gothique de Villa-Viciosa et gardé à vue par des gardes du corps, toujours en grand costume, bas rouges et mousqueton au bras[1]. A la première demande que fit le grand-duc de Berg, du prisonnier, la junte refusa positivement, donnant pour motif qu'elle n'avait aucun ordre du roi son maître et seigneur. Or, tel était le parfait arrangement de ce beau royaume d'Espagne, qu'il était incertain pour beaucoup d'Espagnols de savoir quel était le véritable *maître et seigneur*. Une lettre du roi Charles IV à son royal frère, le bon Pasqual Antonio, qui pleurait d'un œil tandis qu'il avait l'autre à ses vieilles semelles, annonçait *que le même jour* où il avait abdiqué, contraint par la violence et par la force, il avait envoyé à l'empereur des Français une protestation des plus positives. En conséquence il priait son frère de faire connaître à ses peuples que *leur bon roi allait de nouveau consacrer sa vie entière à leur bonheur*[2].

Pour peu qu'il eût ajouté que le *Manuelito* revenait aussi au pouvoir, toute la nation émigrait elle-même, en Amérique cette fois.

Voici cette protestation faite par le roi Charles IV au moment de l'insurrection même d'Aranjuez :

[1] Les gardes du corps du roi d'Espagne Charles IV étaient habillés comme du temps de Philippe V. Il en était d'eux comme de tout le reste, pas un pas en avant.

[2] La longueur de la lettre m'empêche de la transcrire ici dans son entier. Je l'ai sous les yeux en ce moment, et je remarque surtout ce mot : *leur bon roi*. Sans doute il était bon et si bon que... on connaît le proverbe italien:

E tanto buono che non val niente.

« Je proteste et déclare que mon décret du 19 mars, par lequel j'abdique la couronne en faveur de mon fils, est un acte auquel j'ai été forcé pour prévenir les plus grands malheurs et l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés. Il doit en conséquence être regardé comme de nulle valeur.

« Aranjuez, 21 mars 1808.

« MOI LE ROI. »

Le même jour le roi Charles IV écrivit à l'empereur Napoléon en lui adressant cette protestation et implorant son appui comme *seul capable de faire son bonheur, celui de toute sa famille et de ses fidèles et bien-aimés sujets.*

Maintenant, pour parler avec vérité, qu'on se mette un moment à la place de l'empereur, ainsi appelé à juger entre le père et le fils, dont l'un est un vieillard imbécile et l'autre un méchant fils et un pauvre roi. Du reste la réception que fit l'empereur à Ferdinand lorsque celui-ci était en son pouvoir et qu'il n'était plus besoin de feindre, prouve néanmoins qu'il lui portait une sorte d'intérêt. Mais après les diverses conférences où le père et la mère accablèrent le fils usurpateur de tout le poids de leur dignité paternelle indignement violée et sans nulle réparation, l'empereur ayant vu, selon son expression, qu'il n'y avait aucune grandeur d'âme, nul cœur dans cette poitrine de roi, changea aussitôt de sentiment et les affaires d'Espagne commencèrent. Voilà du moins ce que dit l'empereur, et moi, qui ai la connaissance de tous ces individus, qui ai de plus le sentiment exprimé par une multitude de personnes employées

activement dans ce grand drame, je suis assez portée à le croire.

« *Je puis bien vous donner des nouvelles de Madrid et des aimables femmes auxquelles vous m'avez recommande, m'ecrivait Belliard, mais pour vous parler des affaires, c'est autre chose. Il faudrait pour cela que nous vissions autour de nous d'autres autorités que des rois absents, et une reine présente qu'on appelle une Junte, et qui, en femme bien apprise, dit toujours qu'elle ne peut rien faire sans son mari.* »

C'était une vraie cour du roi Pétaud à laquelle il manquait le maître.

Tandis que le père et le fils se rencontraient dans le cabinet de l'empereur à Bayonne et que les cheveux blancs du vieillard insulté faisaient plier le genou à l'enfant rebelle, on demandait à Madrid le plus coupable de tous, le prince de la Paix. J'ai déjà dit que la junte l'avait refusé, sous prétexte que le roi n'avait pas donné d'ordre. Mais le roi de la junte ravi d'une politesse, enchanté de ce que le prince de Neufchâtel venait lui demander le mot d'ordre[1] pour le service de la place de Bayonne, *rendait l'empereur maître du sort du prince de la Paix* (expressions littérales de Ferdinand) et les délibérations de la junte devinrent dès lors inutiles. L'infant don Pasqual Antonio et le doyen de la junte, don Gil, délivrèrent l'ordre de le

[1] Don Pedro Cevallos écrivait à la junte, en date du 20 avril, de Bayonne, que l'empereur avait envoyé le prince de Neufchâtel pour recevoir de lui le mot d'ordre pour le service de la nuit. Ainsi, cette marque futile était, ainsi que la réception, l'objet d'une lettre, et tous les antécédents n'étaient rien! Aveuglement!

mettre en liberté. Un officier français attaché à l'état-major du grand-duc de Berg partit donc de Madrid dans la soirée du 25 avril pour se rendre à Villa-Viciosa. Il avait avec lui un escadron de dragons français pour servir d'escorte au prisonnier.

Je tiens les détails qu'on va lire d'une personne présente et active dans cette scène d'un drame si étrange.

Le château de Villa-Viciosa[1] est une des demeures royales les plus antiques de l'Espagne. Son architecture est d'un genre remarquable, et inestimable pour sa beauté gothique strictement pure. Ferdinand VI affectionnait particulièrement cette demeure. Il y allait souvent; mais ses successeurs l'ont abandonnée. Ainsi donc, au moment où elle servit d'habitation forcée au prince de la Paix, elle était doublement triste comme prison et comme demeure. Lorsque M. de *** arriva, il fut frappé de l'aspect lugubre de ces longues galeries, de ces voûtes noires et humides, éclairées seulement par *ces hachas*[2] de cire jaune dont on se sert en Espagne et qui donnent à tout la physionomie d'un sépulcre. A chaque détour de ces longs cloîtres, on voyait des groupes de gardes du corps dans la plus grande tenue, occupés avec un soin royal de garder cet homme sur la tête duquel était assumée en cet instant toute la haine de l'Es-

[1] Il est à trois lieues de Madrid, sur la route de Cuença; c'est un bel édifice gothique.

[2] Ce sont d'énormes torches en cire jaune ou blanche, mais plus souvent jaune quand on illumine au dehors surtout. C'est un grand luxe d'en mettre beaucoup aux fenêtres et aux balcons. Il y a des cercles en fer pour les tenir. Il y en a de grosses comme le bras.

pagne. J'ai déjà dit que c'était le marquis de Castellar qui avait le soin de sa garde. Mais ce que je n'ai pas encore dit, c'est qu'il avait avec lui, pour le même objet, un homme qui rendit son nom bien fameux quelques mois après. C'est don Joseph Palafox, alors brigadier des armées du roi d'Espagne. Lorsqu'il vit arriver, à une heure aussi avancée, un officier du grand-duc, il parut étonné et apprit avec regret que c'était pour la remise du prisonnier. Une particularité assez singulière, c'est que cet officier avait des sujets de plainte contre Godoï. Il connaissait particulièrement Palafox.

— Il me faut le prisonnier, dit-il à son ami.

L'autre secoua la tête.

— Je crois qu'il dort, dit-il enfin. Il faut le prévenir avec circonspection, car il serait capable de se trouver mal avant d'arriver à la voiture.

M. de L..., qui était brave comme son général, releva sa belle tête avec un sourire inconcevable... Peur !... un homme avoir peur !... C'était pour lui une fable ridicule. Palafox sourit aussi, mais tristement. Le noble jeune homme voyait dans chaque verrou tiré pour faire sortir *ce roi manqué*, ce privado, un fléau de plus déchaîné sur sa patrie.

Arrivés au bout d'une sombre et longue voûte, Palafox s'arrêta devant une porte grillée, aux deux côtés de laquelle étaient des gardes du corps en faction, en grande tenue, et comme les premiers qu'avait vus M. de L..., avec leurs bas rouges, leurs grands parements, le baudrier. Mais de plus ceux-ci avaient le mousqueton chargé au bras.

En approchant de la porte, Palafox fit du bruit et frappa en appelant. Néanmoins, quelques précautions

qui furent prises, ce que voulait éviter le gardien pitoyable eut lieu. Le prisonnier, étant éveillé à cette heure de la nuit, fit une sorte de cri et se crut mort. On entra chez lui et ce fut avec peine qu'au milieu de son trouble on parvint à lui faire comprendre que jamais il n'avait été plus en sûreté que sous la garde et l'honneur d'un officier français et d'un escadron de dragons. Toutefois l'annonce de sa liberté, car enfin c'était *sa liberté*, lui causa une joie qui fut probablement cause du trop pitoyable état dans lequel il était. Il voulait partir en chemise, il oubliait son habit, son chapeau. C'était un délire ! Puis, il prenait les mains des gardes qui étaient le plus près de lui, il les serrait, il leur recommandait ses intérêts, sa vie.

— Mais, lui disait Palafox, Votre Excellence n'est plus sous notre garde, elle est sous celle de M. de L... Qu'elle n'ait aucune crainte.

Ce fut alors que Godoï, entendant le nom de M. de L..., fit un mouvement qui indiquait *la peur*, car, pour écrire comme pour dire le vrai mot, *il avait peur*. Il ramena sur lui son manteau et se disposa à marcher pour sortir d'une prison qu'il avait cru ne quitter que pour aller à l'échafaud, ou, ce qui est plus affreux, aux *presidios d'Afrique*[1].

J'ai pensé souvent qu'on pourrait faire un tableau de cet instant. Les voûtes sombres du château, ces masses de lumière jetées çà et là dans l'ombre et tombant par jets sur les figures plus ou moins expressives des gardes du corps dans leur costume pittoresque, avec leurs bas rouges, le baudrier, tout cet

[1] Ce sont nos galères, mais plus horribles encore, si cela est possible.

uniforme rappelant *le grand roi* dans cette demeure que son descendant abandonnait pour en faire une prison; puis, la noble figure de M. de L... contrastant, avec son air calme, avec le visage bouleversé de Godoï, cette expression de terreur au lieu d'un état qui devait être joyeux, ou tout au plus insouciant; puis, à côté de lui, don Joseph Palafox[1], avec toute l'auréole qui depuis entoura cette tête patriotique.

Don Joseph était bien. Il avait cette beauté qu'on ne trouve qu'en Espagne. Là ce n'est pas dans la grâce que nous connaissons, cette grâce de manières qui est, du reste, bien rare et presque inconnue à présent parmi nous, qu'il faut chercher la beauté. Chez les Espagnols, la grâce consistera, dans une femme, à arranger sa mantilla, à l'ouvrir, à la fermer avec son éventail, marcher ayant *el cuerpo* plus ou moins *a tras*[2], et pour les hommes dans la façon de porter le manteau, de le jeter sur l'épaule, et dans quelques provinces, dans l'agilité avec laquelle ils lancent *la navaja*. Palafox était un des hommes de Madrid possédant le mieux toutes ces qualités. Il était jeune, élégant et avait un noble cœur.

Si ce tableau était confié aux soins d'un artiste comme, par exemple, les frères Scheffer, ou bien M. de Quesnes, un de ces artistes à l'âme élevée, à l'esprit d'or, à l'imagination poétique, je crois qu'il pourrait en sortir quelque chose de très beau.

Lorsque le prince de la Paix sortit de Villa-Viciosa,

[1] C'est le même qui fut se renfermer depuis dans Saragosse et qui combattit si longtemps contre mon mari.

[2] *El cuerpo a tras*... littéralement *le corps en arrière*. Les Andalouses sont merveilleusement charmantes en raison de ce *cuerpo a tras*. On les reconnait à leur démarche, au Prado.

il tremblait. Il trembla pendant le très court trajet qu'il lui fallut faire pour arriver au camp des Français, que le grand-duc de Berg avait établi à la Floride, dans la maison de la marquise de ***, située sur la hauteur... Il trembla surtout lorsqu'il passa près de Madrid. Il n'était pas jour encore et le malheureux se courbait dans la voiture pour n'être pas aperçu d'un paysan passant sur la route. Il tremblait encore lorsqu'il arriva près du grand-duc de Berg.

J'ai dit que lorsque le *Moniteur* parlait je me taisais, pour ne pas faire de répétition. A moins cependant que je n'eusse entre les mains *des pièces authentiques* contredisant le *Moniteur*, comme cela m'arrivera quelquefois. Le *Moniteur* se tait lorsque les pièces qu'il peut donner ne sont pas selon la volonté de l'empereur. Et voilà ce qui est souvent arrivé dans les guerres d'Espagne et de Russie. Quelquefois même les Espagnols se contredisent *eux-mêmes*, étant contemporains et ayant été ministres ensemble. C'est ce que nous avons vu entre don Pedro Cevallos, et don Joseph Azanza et Gonzalo O'Farrill. Don Pedro Cevallos, en publiant en 1814 un exposé de sa conduite, relate des faits que réfutent quelquefois avec la force double de deux hommes d'honneur unis ensemble, le duc de Santa-Fé (Azanza), et O'Farrill.

Ainsi don Pedro Cevallos dit, dans son exposé, *que le bailli don Antonio Gil, secrétaire d'Etat et membre de la junte*, S'OPPOSA *à la remise des prisonniers.*

PERSONNE NE S'OPPOSA à la remise du prisonnier. PERSONNE n'eut de volonté. L'infant don Antonio pouvait SEUL le faire et il ne le fit pas. Il avait PEUR, PEUR comme *toute l'Europe*. Il est bien facile de parler aujourd'hui que le géant est tombé, mais alors...

Lorsqu'on mit en délibération dans la junte si Godoï serait rendu sans un ordre *librement* émané du roi, sans doute la junte entière, et le général O'Farrill lui-même et le brave et loyal Azanza les premiers, témoignèrent une vive répugnance à délivrer un homme dont le châtiment, quel qu'il fût, devait contenter l'Espagne. Mais il n'y eut *aucune résistance* formelle, je le répète, pas même de la part du président, de l'infant don Antonio... Don Pedro Cevallos a eu dans son exposé la très mauvaise politique de se disculper aux dépens des autres [1]. Cette conduite n'est pas celle que doit tenir un noble Castillan, et envers qui d'ailleurs? Il est difficile de trouver deux hommes réunissant, comme Azanza et O'Farrill, les talents remarquables de l'homme d'État et les vertus de l'homme privé. Il faut une extrême circonspection pour parler d'un individu dans la position de ceux que je viens de nommer et, puisque je viens de tracer leurs noms, je me dois à moi-même d'ajouter quelques lignes pour donner leur biographie.

Don Gonzalo O'Farrill avait plus de trente-six ans de services militaires, en 1808, au moment où le roi Ferdinand VII le nomma d'abord commandant en chef de l'artillerie, puis ministre de la guerre. Il avait servi à Oran, à Mélilla, Mahon et Gibraltar. Il avait voulu servir comme volontaire lorsque, en 1780, on méditait une descente en Angleterre. Il parcourut la France, vit ses écoles, s'instruisit et rapporta dans sa patrie les trésors de la science. Il fit les campagnes de 93 et 94, fut blessé à Tolosa, à Lecumberri, fut

[1] Page 85, don Pedro dit : *pour rendre hommage à la vérité...*

quartier-maître général de l'armée de Catalogne en 1793, remporta plusieurs victoires, fut ensuite chef de l'Ecole militaire d'Avila et de celle des Cadets. Toutes les fois qu'une junte militaire était en exercice il en était le président et son avancement, depuis le grade de capitaine jusqu'à celui de lieutenant général, s'est fait en temps de guerre. Puis il fut ministre plénipotentiaire à Berlin, parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, récoltant partout de nouvelles connaissances, et comme une abeille rapportant tout le miel de sa récolte à la ruche.

Envoyé près de la reine d'Étrurie, pour la garder pour ainsi dire, la conduite d'O'Farril fut celle d'un Castillan du temps d'Isabelle. Il revint en Espagne peu de jours avant les affaires d'Aranjuez. Il avait le droit de donner un avis. On a vu plus haut ce qu'il dit au prince de la Paix. Ferdinand VII eut au moins le bon esprit de l'apprécier et le nomma ministre de la guerre, en remplacement de Félieu, le 5 avril 1808. Pendant l'ouragan terrible qui gronda autour du trône chancelant de Ferdinand, O'Farrill eut une admirable conduite, ainsi que don Joseph Azanza... Il suivit le cours du torrent qui entraînait une barque en dérive. Plus tard il crut que pour le bien du pays il fallait se soumettre à un pouvoir qui alors n'avait aucun doute sur sa force et sa durée. Avait-il tort? non.

O'Farrill avait neuf frères, une charmante famille dans laquelle il pouvait vivre heureux. Le bonheur pour lui était dans la retraite, le malheur dans sa vie politique. J'ai une profonde estime pour O'Farrill Il n'a pas laissé de fortune.

Il est oncle de Mme la comtesse Merlin, que nous

connaissons tous, à Paris, pour une belle, spirituelle et harmonieuse personne.

Don Miguel Joseph de Azanza sert *son pays* et son roi depuis 1768, disait-il lui-même en 1814; il a toujours donné des preuves de loyauté, jamais de perfidie.

Dans sa jeunesse, Azanza parcourut l'Amérique septentrionale, pour la connaître, et *la connaître bien*. Cette volonté de s'éclairer était déjà à cette époque une pensée très remarquable pour un Espagnol. Une autre pensée non moins belle, fut de faire la guerre comme volontaire au siège de Gibraltar. Il fut ensuite chargé d'affaires à Pétersbourg, à Berlin, puis intendant des provinces de Salamanque et de Toro, corrégidor, intendant d'armée à Valence et en Murcie. En 1795, malgré sa jeunesse, il fut chargé d'emplois tout à fait importants et enfin, la même année, nommé au ministère de la guerre. Quelque temps après il fut fait vice-roi, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne. En 1799, appelé au Conseil d'Etat, le 21 mars 1808, Ferdinand VII le nomma ministre des finances.

En suivant une route ainsi bordée de grandeur, on croirait qu'Azanza est au moins dans un état de fortune qui assure sa tranquillité. Non. L'ingratitude a été le guerdon octroyé par Ferdinand, et celui qui fut pendant quarante ans un loyal et fidèle Espagnol, se voit aujourd'hui chassé de sa patrie, n'ayant pour tout bien qu'une de ces consciences qui consolent de tout[1].

[1] Azanza, maintenant duc de Santa-Fé, avait épousé une femme très riche. Sa fortune a été épuisée par son mari au service de l'État. C'est un fait positif.

Voilà quels sont les hommes qui furent par leurs talents et leurs lumières les plus en état de conduire l'Espagne, dans ces temps de troubles et d'orages. L'empereur les connut bientôt dès que son œil d'aigle les eut fixés. Aussi furent-ils les ministres de Joseph. Mais n'anticipons pas. Je m'arrête peut-être un peu longtemps sur cette époque, mais elle est bien importante pour l'Europe entière et je suis positivement sûre des documents qui me guident dans ma relation.

Tandis que don Manuel Godoï quittait l'Espagne pour aller tromper l'habileté de l'empereur, qui mit le comble à la fureur et à l'exaspération des Espagnols, en acceptant cet homme tout chargé d'anathème pour traiter avec Duroc, et faire avec lui le traité d'abdication de Charles IV, tandis qu'il allait chercher une nouvelle humiliation, — car il allait chercher la vie et la demander avec lâcheté, — il se passait dans sa propre famille un de ces événements peu connus en raison du peu de renommée personnelle de l'individu et qui pourtant mérite d'être conservé.

Après les journées d'Aranjuez, tout ce qui appartenait au prince de la Paix se cacha et prit la fuite pour échapper à la colère du peuple, car, dans sa furie, il confondait l'innocent et le coupable. Et sa mère et ses sœurs étaient comprises dans la même proscription[1].

La mère du prince de la Paix, doña Antonia[2], était un de ces êtres dont la nature tient bien plus de

[1] Le plus coupable de tous, don Eugène Izquierdo, était revenu en France.

[2] J'ai oublié son nom de famille, mais elle était de la famille de Sotomayor.

l'ange que de la femme. C'était une piété toute de foi, de charité, une âme de sainte enfin. Dans le temps de la prospérité de son fils, elle faisait du bien, lui demandait des grâces et vivait dans ce monde de malheur au milieu d'un cercle de bénédictions quotidiennes. Mais elle était modeste, ignorée, ne faisant nul bruit, et se contentait de savoir qu'elle remplissait son devoir de chrétienne. Ses deux filles, la comtesse de *Fuentė-Blanca* et la marquise de *Branci-Forte*, suivaient son exemple et quittaient peu leur mère. Après la révolution d'Aranjuez, doña Antonia quitta la Castille et voulut retourner chez elle à Badajoz Elle partit, et n'emmena avec elle que la comtesse de Fuente-Blanca[1]. La première partie du voyage se fit assez paisiblement. Mais, arrivée à *Talaveyra la Reyna*, la scène changea et la mort faillit se venger de son insuccès d'Aranjuez.

Un des domestiques de doña Antonia eut l'imprudence de la nommer. A ce nom de *Godoï*, à ce nom que l'exécration publique avait stigmatisé, le peuple s'émeut. Quelques voix blasphèment, d'autres les suivent. On parle de mort et, dans l'espace de quelques minutes, la maison où logeait doña Antonia est entourée, les portes brisées. On pénètre dans l'appartement où la respectable femme était en prière. On l'en arrache, on l'entraine. La populace, ivre de fureur, se rue sur elle. On la frappe au visage, on l'insulte.

— *Muera, muera, la madre del Godoï.*

Et les enfants lui jetaient des pierres, les femmes lui déchiraient ses habits et les hommes l'entrainaient,

[1] Son mari était *assistente de Séville.*

en la frappant, vers le Tage, dont les eaux bouillonnantes baignent les murs de la ville, encore quelques instants et la sainte subissait le martyre...

Tout à coup une femme accourt avec la vitesse que peut lui permettre le tremblement de tous ses membres. Elle perce la foule, brave les coups, les insultes. Elle braverait la mort! Elle parvient à la victime, la prend dans ses bras, la couvre de son corps...

— Malheureux! s'écrie-t-elle, c'est ma mère!

Et ce cri déchirant qui sort de l'âme d'une fille au désespoir retentit comme la voix de Dieu au milieu de ce tumulte d'enfer.

— Vous voulez la tuer! poursuit-elle en regardant autour d'elle et jetant sur les assassins de sa mère des regards de flamme, vous voulez la tuer! Et que vous a-t-elle fait? Répondez...

La foule, interdite par l'arrivée inattendue de la comtesse de Fuente-Blanca, qui était absente de la maison au moment où l'on en avait arraché sa mère et qui accourait pour la sauver ou mourir avec elle, la populace, toujours impressionnée par une vive allocution et surtout par l'accent de l'âme, demeura un moment en silence devant cette jeune et belle femme, échevelée, les joues alternativement pâles et pourpres, et tremblante de sa profonde émotion. Mais cet effet fut passager...

— C'est la mère de Godoï, s'écriait-on de toutes parts, c'est la mère de Godoï! *Al Tajo! al Tajo!*

— Vous ne la toucherez pas, s'écria la comtesse de Fuente-Blanca. Oh! mon Dieu, vous *ne toucherez pas* ma mère, ma mère qui fut toujours celle de tous les malheureux de l'Espagne!

— Ma fille, disait doña Antonia, ma fille, ne vous

exposez pas pour moi. Si Dieu m'a retiré sa bonté, je ne puis lutter avec la mort. Laissez-la venir. Elle ne me sera pas amère, car je n'ai aucun reproche à me faire.

Et, la vertueuse femme était en effet comme un de ces êtres privilégiés du ciel, qui passent au travers de nous avec cette résignation au malheur que le ciel seul peut donner. Le peuple fut frappé de ce calme à l'heure extrême et au dernier soupir de la vie. Peu à peu les cris diminuèrent de violence, la furie de la tempête se calma et au tumulte de mort succéda le silence. Quelques voix seulement s'élevèrent encore et la fille courageuse allait remporter une victoire doublement grande, car elle avait fait taire les cris de la vengeance et de la haine excités par l'esprit de parti. Déjà les mains qui serraient la victime se détachaient d'elle, sa fille pouvait l'entourer de ses bras, lorsqu'une troupe de femmes la lui arracha avec violence et, de nouveau, les cris : « *Al Tajo! al Tajo!* » se firent entendre et firent frémir le cœur de la fille, appelée à voir assassiner sa mère sous ses yeux.

— Vous ne la tuerez pas, s'écria-t-elle avec un redoublement de désespoir... ou vous me tuerez avec elle!...

— Eh bien! quand la sœur paierait aussi pour le frère! s'écrièrent à leur tour les furies qui entouraient les deux malheureuses femmes.

Mais, dans ce moment, la mère, qui avait été silencieuse et résignée sur son propre sort, se réveilla en voyant attaquer son enfant. Elle repoussa avec une force surnaturelle tout ce qui la retenait, elle saisit sa fille, l'emporta, pour ainsi dire avec elle et, regardant le peuple tout rugissant, elle semblait le défier.

Le spectacle offert par cette mère et cette fille se défendant alternativement, fit sur la multitude un effet que la force n'aurait jamais produit. Les bras levés s'abaissèrent, la foule s'éloigna. On entendit encore des murmures, mais ils étaient sourds et l'injure à peine articulée. Bientôt les deux femmes se trouvèrent isolées de leurs bourreaux. Elles s'éloignèrent en se tenant embrassées et se servant de mutuel soutien l'une à l'autre. Quelques voix s'élevèrent encore, mais elles furent aussitôt réprimées par la multitude. Elle avait été soumise par une force à laquelle nulle autre ne résiste, par l'accent qui vient de l'âme.

Lorsque, quelques années plus tard, doña Antonia mourut, elle dut alors bien regretter la vie, cette vie qui lui avait été conservée par sa fille !

Quand on lui demandait quelles étaient ses pensées au moment où le peuple la trainait vers le Tage.

— Je priais pour eux, répondit-elle, car ils étaient égarés par la passion.

CHAPITRE VII

Paris et ses fêtes. — Mascarade chez la grande-duchesse de Berg. — Quadrille de seize femmes. — Les paysannes du Tyrol. — Les bas rouges. — Le bailli. — Le prince Borghèse. — Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely. — Sa beauté. — Mme du Châtel. — Mlle de La Vauguyon. — Mme de Montmorency. — La princesse de Neufchâtel. — La femme-homme. — Mme Adélaïde de Lagrange. — *Le drôle de masque.* — L'embrassade. — Les vestales et la Folie. — La grande-prêtresse au moment de s'accoucher. — La Folie pleurant. — Le facteur et la petite poste. — Les mains sales. — Isabey en empereur. — Les gros gants. — La noblesse nouvelle. — Le duc de Rovigo. — L'embrassade. — *Junot de Nazareth.* — La mosaïque du blason. — La nouvelle comtesse. — La bulle et l'âne portant des reliques.

Tandis que l'Espagne, agitée par de nouvelles discordes, était au moment de voir se rompre les digues qui contenaient encore la révolte, Paris était toujours le lieu fantastique où les plaisirs et les fêtes se renouvelaient à chaque heure avec de nouvelles joies. La grande-duchesse de Berg donna une mascarade où il y eut un quadrille remarquablement joli. Ce quadrille est, à bien dire, le premier qui puisse avoir le nom de *quadrille*, car celui qui avait été fait pour le mariage de la princesse de Bade n'avait aucune des conditions requises pour s'appeler ainsi, si ce n'est que nous étions quatre par quatre et bariolées de rouge, de vert et de bleu. Cette fois-ci la chose était autrement

montée. La grande-duchesse de Berg se mit bien comme l'autre fois à la tête du quadrille, mais le costume choisi fut beaucoup plus joli. C'était celui des paysannes du Tyrol.

La jupe était fort courte, d'une étoffe de laine rouge, et pour bordure une large bande gros bleu sur laquelle étaient brodées des fleurs en laine de couleur et en or. Le corsage était formé de larges bretelles en étoffe pourpre comme la jupe, et bordée d'une ganse en or. Ces bretelles étaient posées carrément sur un corsage de chemise en percale très fine et gauffrée à petits plis dans toute sa hauteur, ainsi que les manches également en percale et descendant au poignet sur lequel elles fermaient par un bouton en or émaillé. Sur la tête nous avions un voile en mousseline de l'Inde extrêmement fine bordé d'une broderie en lames d'or. Du reste aucun bijou. Ce costume était charmant. Il était complété par des bas rouges à coins d'or.

La grande-duchesse avait mis dans son plan de mascarade, je ne sais pourquoi, qu'il n'y aurait pas d'hommes dans les quadrilles de cette fête. Nous étions seize paysannnes tyroliennes conduites par leur bailli, et ce vénérable personnage était représenté par Mlle Adélaïde de Lagrange. La grande-duchesse fut néanmoins trompée dans son calcul, comme on va le voir tout à l'heure.

La reine de Hollande voulut aussi avoir son quadrille. Mais, comme elle était au moment d'accoucher [1],

[1] Elle était si avancée dans sa grossesse, qu'elle accoucha le 20 avril dans la nuit. C'est du prince Napoléon qui est actuellement près d'elle.

elle voulut avoir un costume qui dissimulât son état fort apparent et peu de mise dans un bal et elle choisit celui de vestale. En avant de la troupe, sérieuse par état, on avait mis une folie avec sa marotte. On verra qu'on ne rit pas toujours avec l'emblème de la joie.

La grande-duchesse, par une pensée dont j'ignore la raison, ne voulut pas que le quadrille se rassemblât chez elle, à l'Elysée-Napoléon, où elle était alors. Ce fut chez moi que le rendez-vous fut donné et qu'il fut convenu qu'on se réunirait avant d'aller à l'Élysée pour voir si la troupe était complète. La grande-duchesse donna des ordres à Despréaux, directeur des ballets de la cour et, en effet, vers neuf heures, j'eus chez moi, dans la grande galerie du rez-de-chaussée de mon hôtel, une première représentation du quadrille à laquelle assistèrent ceux de mes amis qui n'étaient pas invités à la fête de la grande-duchesse. Ils eurent même un incident sur lequel j'étais loin de compter et qui les amusa fort, ainsi que moi.

J'étais donc chargée de rassembler tout le troupeau masqué, de le rallier et de prendre avec lui le chemin de l'Élysée. Une fois rendu au palais, le quadrille était introduit dans une chambre particulière où nous devions trouver la grande-duchesse et son bailli, puis nous faisions notre *entrée*, comme cela se dit en termes de bal.

Il était dix heures et demie. Le moment de nous rendre au palais approchait. Je comptai mes masques. J'en trouvai quatorze, c'était bien le nombre voulu. Il y avait la comtesse Duchâtel, la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély, la princesse de Wagram, qui n'était pas encore mariée, ou qui l'était seule-

ment depuis quelques jours, Mme de Colbert, Mlle de La Vauguyon, charmante personne aussi belle que bonne et gracieuse. Elle était venue chez moi avec sa sœur, Mme la princesse de Beauffremont, qui l'avait accompagnée, car elle n'était pas encore mariée avec M. de Carignan. Son frère était alors aide de camp du grand-duc de Berg, et en Espagne avec lui. Ensuite il y avait la baronne de Montmorency, puis plusieurs autres dont j'ai oublié les noms. Je crois que la duchesse de Rovigo en était, mais je n'en suis pas sûre.

Nous allions mettre nos masques, lorsque M. Cavagnari [1] vint me dire tout bas qu'il y avait dans la pièce voisine une dame du quadrille qui, étant arrivée trop tard, n'osait pas entrer si je n'allais la prendre. Je jetai les yeux autour de moi, puis sur la liste que m'avait remise la grande-duchesse et je vis qu'elle était complète. Cependant comme la princesse de Ponte-Corvo, qui était du quadrille, ne se trouvait pas là, je pensai qu'elle ne voulait pas entrer au milieu de tout ce monde, et je passai dans le salon qui précédait la galerie. Là, je vis dans le coin le plus reculé de la pièce, qui du reste était assez peu éclairée, une femme dont la taille courte et ramassée me fit d'abord reculer de quelques pas involontairement.

Qu'on se figure une personne de cinq pieds et quelques lignes, mais d'une énorme grosseur, vêtue exactement comme moi et les autres femmes du quadrille, mais d'une si singulière tournure, qu'il n'y

[1] M. Cavagnari était attaché particulièrement au duc. Il est de Plaisance, et lui avait été recommandé par le duc de Bassano quand il fut à Parme.

avait pas moyen de retenir au moins une très vive expression d'étonnement.

Cependant je m'approchai du singulier masque, qui se reculait toujours et finit par m'attirer dans le coin le plus extrême de la chambre. Lorsque je fus près de la personne masquée, je fus encore plus étonnée du grotesque de sa tournure. Il y avait surtout une richesse d'appâts vraiment étonnante, et puis des hanches, une encolure!

– Mon Dieu, la drôle de personne! dis-je en moi-même.

— A qui ai-je l'honneur de parler? dis-je en m'avançant vers elle.

Elle ne répondit pas et fit un gros soupir, un soupir qui allait fort bien avec sa personne. Je ne pus m'empêcher de sourire et un second soupir, plus profond que le premier et dont la force fit voltiger la barbe du masque, répondit à mon sourire. Cette manière de converser ne pouvait être longue, ce n'était amusant qu'une fois. Je tendis la main à la grosse femme et lui proposai de passer dans la galerie; mais tout à coup la grosse femme se saisit de ma main, m'attira vivement à elle, entoura ma taille d'un de ses bras et, relevant la barbe de son masque, voulut m'embrasser. Je poussai un cri perçant et, me dégageant par un coup très peu poli, je fus en un saut auprès de la cheminée, mis la main sur la sonnette et la tirai de toutes mes forces. Vraiment, il y avait de quoi. J'avais senti une barbe rude et épaisse me frotter le menton. M. Cavagnari rentra au même instant en éclatant de rire. Mais la grosse femme riait encore plus fort et, pour dire la vérité, je riais aussi, quoique je fusse encore en colère, car j'avais devant moi la

figure hétéroclite et démasquée de Son Altesse le prince Camille Borghèse qui riait de son gros rire en me répétant en clignant de l'œil :

— *Oh ! oh ! Tivouli, Tivouli !* oh ! oh !

Pour l'explication de ceci, il faut savoir qu'un beau jour d'été de l'année précédente Junot avait jugé à propos d'aller à Tivoli avec une *grande dame*, parente du prince Borghèse. Comme j'avais appris cette course, Junot, pour la rendre plus naturelle, m'avait dit que le prince Borghèse était avec eux. Le hasard fit que le prince Camille vint me voir avec la *grande dame*, qui, n'ayant pas été prévenue par Junot qui se trouvait absent, ne put prévoir ni empêcher la réponse du prince Borghèse lorsque je lui dis :

— Eh bien ! vous êtes-vous bien amusé avant-hier à Tivoli ?

— *Tivouli !* quel *Tivouli ?* s'écria-t-il tout étonné, je suis *mounté à chival* et...

Je souris et changeai aussitôt la conversation. J'en savais assez !

Depuis ce jour-là, toutes les fois que le prince Borghèse se rencontrait avec moi, ce que, soit dit en passant et sans orgueil, il cherchait fort souvent — et en vérité je ne sais pourquoi — du plus loin qu'il me voyait, il me criait en riant :

— Oh ! *Tivouli !* oh ! *Tivouli !...* Et cela était même devenu insipide.

Ce soir-là, il ne se fit pas faute de crier son *Tivouli* en pirouettant autour de moi — car on sait qu'il était beau danseur — et en voulant à toute force m'embrasser. Quant à moi, lorsque le premier moment de stupéfaction fut passé, je me mis à rire de bon cœur en voyant ce grotesque personnage. Je le pris ensuite

par la main et, pour échapper à sa poursuite, que je redoutais fort, je rentrai avec lui dans la galerie où étaient toutes ces dames. A sa vue, ce fut un cri de surprise suivi d'un rire fou. Dans le fait, il est difficile de donner une idée de cette tournure, de cette démarche surtout, et puis à présent qu'il avait son masque ôté, on pouvait voir sa barbe bleue, ses favoris noirs, ses cheveux crépus et charbonnés, dont quelques mèches rétives s'échappaient du voile de mousseline de l'Inde tourné autour de sa tête. Et puis, au milieu de toutes ces jeunes et gentilles personnes avec un costume semblable et presque toutes jolies également, et surtout agréables de tournure et de manières, voir ce *Sosie* de nous toutes, qui nous renvoyait notre image si parfaitement en caricature, il y avait d'abord de quoi rire et puis de quoi se fâcher. Quant au prince, il se croyait charmant; *il papillonnait* avec une grâce qui m'est revenue dans la mémoire en voyant Paul jouer d'une façon si comique le personnage du prince d'Hénin dans la spirituelle pièce de *Sophie Arnould*[1]. Je suis sûre que s'il avait

[1] Il est difficile de jouer un rôle avec une perfection comique au delà de Mlle Déjazet dans *Sophie Arnould.* Elle a compris le rôle et l'a compris de façon à n'être ni en-deçà ni au delà. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit, cela ne m'étonne pas. On le comprend d'abord en l'entendant parler. C'est un diapason que la parole; il donne le ton, non pas du poumon qui l'alimente, mais du miroir de la pensée. Si je devenais aveugle, je jugerais bien souvent, et bien souvent sans me tromper, de l'esprit de ceux qu'on me présenterait, à leur accent tout autant qu'à l'arrangement de leurs phrases. Eh bien! il y a dans la voix de Mlle Déjazet un mordant incisif qui produit sur moi cet effet-là. En résumé, elle joue Sophie Arnould dans la perfection. Je suis fâchée que l'auteur ait omis dans sa pièce une particularité

vu le prince Borghèse, ce type aurait prévalu sur le maître d'Almanzor.

Lorsque la première joie fut apaisée et que le prince *féminisé* fut persuadé que je n'avais pas du tout la fantaisie d'être embrassée par lui, nous prîmes le chemin du palais, nous trouvâmes la grande-duchesse de Berg qui nous attendait dans son appartement intérieur avec la princesse de Ponte-Corvo et mise, ainsi qu'elle, comme nous toutes. Là, ce furent de nouveaux éclats de rire à la vue de la paysanne tyrolienne que j'avais *recrutée*. Ce fut la grande-duchesse qui dit le mot, et il était fort joli en raison de la tournure grenadière de la paysanne.

Nous fîmes notre entrée avec tous les honneurs des quadrilles dont le privilège est d'interrompre toutes les autres danses. Notre vénérable bailli marchait en avant, avec sa belle baguette blanche, en véritable *alcade*, et il portait sa perruque vraiment

assez drôle de la vie de M. d'Hénin, relativement à Sophie Arnould. Un jour, le duc de Lauraguais va trouver Tronchin, qui alors était à Paris, et lui pose cette question pour une consultation :

— *Est-il possible de mourir d'ennui ?*

Tronchin, interpellé sérieusement, demande du temps pour réfléchir et deux jours après il remet à M. de Lauraguais une consultation dans laquelle il déclare que l'ennui profond, prolongé, peut produire une maladie *noire, mélancolique, atrabile*, et qu'enfin l'ennui peut amener LA MORT. Muni de cette consultation, le duc de Lauraguais va trouver un huissier et lui fait faire un exploit, qu'il joint à la consultation, et qui dit que, M. le prince d'Hénin pouvant *être homicide*, en faisant mourir les gens d'ennui, il lui est expressément défendu de se présenter chez Mlle Arnould. Cet exploit fut en effet signifié. Je voudrais bien en retrouver la copie pour l'envoyer à des gens que je connais.

magistralement. C'était, comme je l'ai dit, Mlle Adélaïde de Lagrange.

Comme nous allions sortir de l'appartement inté rieur pour rentrer dans la galerie, un petit masque bleu se précipita presque sur moi pour gagner un cabinet où l'on changeait de domino, mais d'une manière mystérieuse. Le petit masque bleu qui ne s'attendait pas à rencontrer si nombreuse foule, laissa échapper une expression fort énergique et ne fut pas arrêté par nos rangs féminins, car, pour ma part, je fus poussée avec assez de force pour qu'à mon tour je fusse impatientée. Mais le moyen de le dire au petit masque bleu. C'était l'empereur.

Il voulait *se divertir*, comme il le disait, les jours de ces sortes de saturnales de bonne compagnie et, pour y parvenir, il se déguisait jusqu'aux dents et puis il donnait sa ressemblance à quelqu'un qui s'en allait courant le bal pour lui. Par exemple, ce jour-là ce fut Isabey qui fut chargé de remplir son rôle. L'esprit de l'aimable artiste était fait, et plus fait, s'il faut le dire, pour un bal masqué, que ne l'était celui de l'empereur ; mais Napoléon, quoiqu'il fût reconnu à l'instant, n'en aimait pas moins le bal masqué et s'en amusait bien comme un enfant, et même comme un homme tout jeune de sensations. Ce qui était embarrassant pour cacher entièrement Isabey, c'était ses mains. Ceux qui le connaissent savent qu'il en a d'énormes et celles de l'empereur étaient charmantes. Pour déguiser cette dissemblance, Isabey eut une idée heureuse : ce fut de mettre sur ses mains, déjà très grandes, de gros gants par dessous des gants blancs. Il était difficile alors de juger s'il y en avait une ou plusieurs paires. Ce qui était constaté, c'était le

déguisement des mains. Au reste, Isabey contrefaisait l'empereur à ravir, et même d'une manière inquiétante pour lui, dans une cohue où il était fort possible qu'il arrivât un événement, et *une méprise était funeste.* C'est un bon et aimable homme qu'Isabey. Chaque fois que je le retrouve, il me rappelle un temps qu'il dégage de toute pensée amère par l'aimable parole qu'il emploie pour me ramener dans le passé. C'est un charme bien rare à rencontrer dans l'esprit que celui qui consiste à éviter une peine. Je le préfère à celui qui procure un plaisir.

Le bal était fort animé, il y avait de jolis costumes, le local était admirable et la soirée s'écoulait d'une manière douce et si vaguement joyeuse, que l'esprit s'endormait comme bercé par un songe de fée. J'aime cette indolence de l'âme, elle est le bonheur bien plus qu'on ne le peut croire. Nous errions dans ces vastes salles éclairées par mille bougies, échangeant une parole avec un personnage grotesque, ou bien attirées par une conversation attachante, plus ou moins intéressée, mais jamais avec une peine à combattre. Et cependant l'hiver finissait. Tout à coup le murmure joyeux du bal, les accords de Julien[1] sont dominés par une parole forte et hautaine.

— *Je veux qu'elle sorte de chez moi!*

C'était la *grande dame* qui parlait ainsi et son ordre était formel. Or, pour comprendre ce que je vais

[1] Fameux ménétrier de ce temps-là. Il était nègre. Je n'ai jamais vu plus burlesque personnage que Julien. Lorsque, après avoir joué toute une nuit, nous lui faisions jouer encore un grand-père pour clore le bal à cinq ou six heures du matin, il s'endormait sur son violon, puis il reprenait et il allait ainsi tombant et se relevant comme un magot chinois.

dire, il n'est nullement besoin d'avoir vécu dans le temps que je retrace. Il suffit d'avoir suivi cette cour impériale dans toutes ses évolutions, et les personnes qui l'ont approchée et qui en ont fait partie se rappelleront une jolie personne nommée Mlle Gu...t, qui fut attachée à l'impératrice avant Mme Gazani. Elle était ravissante, Mlle Gu...t, et la reine Hortense, qui avait toutes les bontés réunies, avait encore celle de trouver un grand plaisir à voir un joli visage près d'elle. Mlle Gu...t en avait donc été distinguée, et dans la composition de son quadrille, elle lui avait donné l'emploi de faire *une Folie* qui précédait les vestales. Soit que la grande-duchesse eût ignoré jusqu'alors que Mlle Gu...t fît partie du quadrille de la reine, soit qu'elle n'eût connu le sujet de ses griefs contre elle que depuis sa formation, soit enfin qu'elle eût voulu amener Mlle Gu...t sur le théâtre d'une scène pénible, toujours est-il que ce fut avec un grand étonnement qu'elle parut apprendre que Mlle Gu...t était chez elle et qu'elle lui fit dire qu'elle la priait d'en sortir. La pauvre fille disait en pleurant que c'était une de ces injustices dont rien ne pouvait excuser la cruauté, pas même la jalousie *d'une femme offensée*. Car, puisqu'il faut le dire, c'était l'amour de la grande-duchesse pour le grand-duc qui avait allumé tout ce beau courroux. Mlle Gu...t avait attiré son attention et c'en était assez pour être frappée d'ostracisme. Et en vérité c'est bien naturel.

Mais la reine Hortense, qui avait amené la pauvre fille, prenait son parti avec chaleur et elle avait raison. Tout cela ne produisait qu'une mauvaise comédie et, pour dire le vrai mot, une parodie. J'aurais pu me fâcher aussi contre Mlle Gu...t, et même avec assez de

raison, mais je ne l'ai pas fait. Il me semblait qu'une sorte d'instinct me disait que la grande-duchesse, se rappelant nos relations amicales de la jeunesse, prenait en main ma cause et me vengeait elle-même.

Quoi qu'il en soit, Mlle Gu...t fut récompensée de sa douceur dans cette cruelle scène et dédommagée de la pénible position dans laquelle elle l'avait placée. L'impératrice la prit avec elle. Mais s'il faut dire la vérité pour tous, il faut avouer aussi que, peu de temps après l'arrivée de l'impératrice à Bayonne, on fut obligé de donner un passeport à Mlle Gu...t pour revenir à Paris auprès de sa mère et de ses sœurs. Il paraît qu'elle avait beaucoup de penchant pour les hautes dignités. Cela faisait preuve d'une âme grande et d'un cœur élevé.

Je n'ai pas parlé d'une circonstance fort importante cependant dans la vie politique de l'empereur. Ce fut la création d'une nouvelle noblesse. On l'avait déjà prévue à la fondation de la Légion d'honneur; mais l'œuvre ne fut consommée qu'à la création des titres héréditaires avec des dotations et des majorats. Tout nous avait fait présumer que la chose devait être plus prochaine, car la création du duché de Dantzig par droit d'initiative, dès le mois de mai (28) 1807, révélait la volonté de l'empereur. J'étais de service auprès de Madame aux Tuileries et je l'accompagnais pour pour le dîner de famille qui avait lieu tous les dimanches. En arrivant dans le salon de service du pavillon de Flore, car Madame se rendait presque toujours chez l'empereur, je vois Savary qui vient à moi :

— Embrassez-moi. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Dites d'abord votre nouvelle, et puis l'embras-

sade viendra ensuite si votre nouvelle en vaut la peine.

— Eh bien, c'est que je suis duc !

— C'est en effet une chose surprenante. Mais pourquoi cela fait-il que je dois vous embrasser ?

— Et je m'appelle le duc de Rovigo, poursuivit-il en marchant dans la chambre, tellement bouffi de sa joie, qu'il aurait pu s'enlever comme un ballon.

— Mais que me fait votre titre et votre nom ridicule ? lui dis-je enfin, car il m'impatientait.

— S'il vous avait dit que vous êtes duchesse, me dit Rapp en venant à moi et me prenant les deux mains avec amitié, je suis sûr que vous l'auriez embrassé comme vous allez m'embrasser...

— Et de grand cœur, répondis-je en présentant ma joue à l'excellent homme et tout enchantée de sa franche et cordiale amitié.

— Et pour Junot ? dit-il encore.

— Et pour Junot, je le veux bien. Je vous promets de lui écrire que c'est vous qui le premier m'avez annoncé cette belle nouvelle.

— Et de plus, me dit Rapp, vous avez le plus joli nom *de la troupe*. Vous êtes duchesse d'Abrantès.

Je compris à l'instant que l'empereur avait voulu faire une chose agréable à Junot en le nommant *duc d'Abrantès*... Je fus alors doublement heureuse de cette nouvelle faveur. Junot m'a dit qu'en effet en apprenant cette grâce que venait de lui faire l'empereur, il avait été ému aux larmes.

Nous descendîmes pour dîner dans le salon qui est au bas de l'escalier du pavillon de Flore. C'est *là* que nous dînions, comme Junot le disait un jour en plaisantant, *à l'office*. Notre table était présidée par la

dame d'honneur de l'impératrice, alors Mme la comtesse de La Rochefoucauld, ou par la dame d'atours, ou bien, dans l'absence de toutes deux, par la dame du palais de service. Ce jour-là Mme de La Rochefoucauld était à son poste, honneur qu'elle nous faisait assez rarement, pour le dire en passant. Je rappelle cette circonstance, insignifiante en apparence, parce qu'elle se rapporte à tout ce qui se passait dans cette journée.

Je me trouvais assez isolée ce jour-là. Les personnes qui étaient là ne me convenaient pas, soit par leur humeur revêche, soit par leur nullité. Aussi, j'allais peut-être prendre le parti de m'en aller chez moi, lorsque je vis entrer la maréchale Lannes. Elle était toujours la bienvenue auprès de moi, mais ce jour-là surtout. Nous nous rapprochâmes aussitôt et nous plaçâmes à table à côté l'une de l'autre.

— Eh bien ! lui dis-je, voilà de grandes choses, mais je suis presque sûre qu'elles ne vous touchent guère.

Et c'était vrai. Le goût de toutes ces dignités a pu lui venir dans la suite, mais je la connais et je la connais pour une personne simple, bonne et parfaitement naturelle.

— Et vous avez bien raison de présumer que tout cela n'est rien pour moi, me répondit-elle. Il y a plus, je suis certaine que Lannes n'en recevra aucune joie. Vous connaissez sa façon de penser, elle n'a changé en rien. Mais ce n'est pas comme lui que pensent beaucoup de ceux qui entourent l'empereur. Tenez, regardez plutôt !

Je regardai un peu en face de moi, et je vis le duc de Rovigo, ou de *Ravigote*, comme l'appelaient nos

domestiques, tandis qu'ils discutaient entre eux quelle était l'affaire où il avait gagné le nom que lui donnait l'empereur. Je le vis rayonnant. La duchesse de Rovigo était à quelque distance de nous.

— Je parie, dis-je à Mme Lannes, qu'elle en est peu touchée. Elle est bonne personne et peu portée à se donner ce genre de ridicule.

Mme Lannes sourit.

— Et quel nom portez-vous ? dis-je après quelques moments de conversation.

— Un charmant. Montebello. C'est avec le vôtre les deux plus agréables de la liste.

Et elle tira de sa ceinture une petite carte sur laquelle étaient écrits les noms de tous les ducs que l'empereur avait créés, ainsi que les majorats qu'il affectait à ces dignités.

Jamais le palais des Tuileries n'avait été témoin d'une agitation ambitieuse plus généralement répandue jusque dans ses moindres détours. Depuis le maréchal jusqu'au simple employé, tous les cœurs battaient dans l'espoir d'obtenir une plume de plus à l'aigrette nobiliaire. Eh bien ! le dirais-je ? c'était une vraie pitié. On n'improvise pas plus une noblesse qu'une révolution.

Nos soirées du dimanche se passaient autrement que les autres aux Tuileries. Nous remontions chez l'empereur pour attendre notre princesse. Et quelquefois lorsque l'empereur était de bonne humeur et que les dames du palais et les dames pour accompagner lui plaisaient, il les faisait entrer... ce fut ce qui arriva ce jour-là.

— Eh bien ! *madame la duchesse-gouverneuse*, me dit-il en m'apercevant, êtes-vous contente de votre

nom? d'*Abrantès?* et puis Junot doit aussi en être content. Il y aura vu une preuve de ma satisfaction [1]. Et qu'est-ce qu'on dit de cela dans *vos* salons du faubourg Saint-Germain? Ils doivent être un peu effarouchés de ce renfort que je leur donne!

Et se tournant vers l'archichancelier :

— Eh bien, monsieur l'archichancelier, il est pourtant de fait que je n'ai rien fait encore qui soit plus dans le sens de la révolution française que ce rétablissement des hautes dignités. Les Français n'ont jamais combattu que pour une chose : l'égalité devant la loi et la possibilité d'atteindre à tout ce qui se fait dans le gouvernement. Ce qu'on appellera *ma noblesse*, mais qui n'en est pas une, parce qu'il n'existe pas une noblesse sans prérogative et sans hérédité, et que celle-ci n'a de prérogatives qu'une fortune donnée comme récompense de services civils ou militaires, et d'hérédité qu'autant qu'il plaît au souverain de confirmer le fils ou le neveu successeur, eh bien! ce qu'on appellera *ma noblesse*, c'est, voyez-vous, une de mes plus belles créations.

Il est constant que l'empereur voyait en effet cette addition à l'empire comme belle et utile pour compléter son œuvre. Avait-il raison? Moi, je pense que non. Il fallait se borner aux vingt-quatre grands-officiers de l'empire. Ils étaient les colonnes vivantes

[1] J'ai déjà dit que l'empereur avait recommandé à Junot d'arriver à tout prix à Lisbonne et que ce fut l'entrée des troupes françaises à Abrantès qui décida de la réussite de l'expédition par la hardiesse de Junot.

— Je voulais le nommer duc de Nazareth, me dit l'empereur. Mais on l'aurait appelé *Junot de Nazareth*, comme on disait Jésus de Nazareth.

de la France et en même temps étayaient la puissance souveraine, quoique le peuple n'en fût pas dépendant. L'empire organisé comme il l'était en 1804 était lui-même une admirable chose et bien faite pour justifier toute cette vanité de gloire que nous avions comme Français alors. O ma chère patrie, qu'est devenue cette gloire, cette gloire immortelle [1] ? Hélas, elle n'est plus que dans notre souvenir, et chaque jour amène avec lui la conviction qu'elle n'apparaîtra plus que comme ces météores précédant ou suivant l'orage, et ne donnant d'ailleurs qu'une de ces lueurs passagères et souvent décevantes qui entraînent dans un abîme, bien loin d'en préserver.

C'est une époque curieuse à rappeler que celle que

[1] On est sous la puissance d'un cauchemar, lorsqu'on voit une sorte de brutalité sauvage qui n'est ni vraie ni raisonnée dans son propos, attaquer cette gloire et la souiller de sa bave impure. On voit aussitôt que c'est une basse et jalouse envie, une époque nulle qui veut être première, et qui voudrait faire rentrer sous terre la gloire de l'empire comme on représentait dans une caricature la liberté enfoncée à coups de maillet par un haut personnage. Ceux qui attaquent l'empire dans ses œuvres immenses ne songent pas que le nom français est entouré d'une auréole. Il est brillant du reflet des rayons de quinze années de victoires et que ces mêmes hommes qui font les terribles avec leur grande barbe à la Croquemitaine ne le seraient peut-être que comme *Jourdan de Valence* s'ils avaient en main le pouvoir. Comment sommes-nous connus en Europe depuis notre révolution ? C'est surtout par nos victoires d'Italie, d'Égypte, du Rhin, et nos conquêtes depuis 1800. Il ne s'agit pas ici de juger de leur plus ou moins d'équité. Parce qu'une femme a fait un mauvais usage de sa beauté, il ne suit pas de là qu'elle n'ait pas été belle. C'est ainsi que perpétuellement on mutile ce qui est réel, pour en faire une sorte de rêve bizarre. Et quelles sont les mains qui démolissent, quelles sont les voix qui glapissent ! Justice éternelle !

je cite. Que de ridicules à côté de beaux caractères! Que de grandeur unie à de petits travers! C'est ainsi qu'un homme fameux dans les camps oubliait en formant le blason de son écusson que son sang en formait le champ de gueules et que son père avait conduit la charrue. Il n'en était que plus estimable et il ne le voyait pas. La vanité tourna plus d'une bonne et sage tête dans ces moments de délire. Je me les rappelle avec leurs ridicules et les scènes qu'ils provoquèrent. En voici une sur mille.

La femme d'un général très connu, dont le mari venait d'être nommé *comte*, voulut avoir une livrée dont l'éclat ne le cédât en rien aux livrées les plus *nobles* du faubourg Saint-Germain. Cette femme n'était ni sotte ni ignorante cependant, mais elle tomba, pour son malheur, dans des mains malignes qui lui firent prendre une route dans laquelle tout devenait absurde.

On persuada à la nouvelle comtesse que son mari étant arrivé *là* par la force de son bras. Il fallait d'abord le transformer en Alcide, puis faire une *mosaïque* — c'est le mot — de tout ce qui pouvait rappeler un fait d'armes glorieux, « attendu, répétait *l'amie, qu'il les a tous pour lui!* » La comtesse, sans être bien intimement convaincue de la chose, se laissa pourtant séduire par cette pensée d'une *mosaïque de gloire*, et voilà l'écusson qui se fait. Comme j'ai été assez heureuse pour le tenir dans mes mains, j'en puis parler et pourrais même au besoin en donner un dessin, si je n'avais besoin de la place que cela prendrait. Mais ce que j'ai dit en l'appelant *mosaïque* en donne une idée. Il s'y trouve peut-être cent brimborions ayant nom *blason*. C'est une épée en pal, en

contre-pal, puis des tours pour rappeler les villes prises. Et, comme dans les états de services du général, dressés par sa femme, il y en avait au moins vingt, on pense quelle carrière cela aurait fait si les remparts abattus s'étaient vus relevés dans ces belles armoiries. Et puis, comme il avait été chargé de quelques missions, non pas diplomatiques, mais enfin qu'il avait servi à négocier des avant-coureurs de paix, la comtesse voulut à toute force qu'un rameau d'olivier, une plume fussent côte à côte du sabre et de l'épée. C'était bien comique. Ensuite toute cette bariolure qu'elle avait elle-même coloriée, parce qu'elle se mêlait de peindre, était divisée en quatre compartiments auxquels on ne peut donner aucun nom de blason, par une large croix sur laquelle était une belle légende tout nouvellement inventée pour rappeler saint Louis et les croisades, parce que le général avait été en Égypte.

Quand cette œuvre fut terminée, la comtesse la porta elle-même à M. de Ségur, qui eut le plaisir d'en rire avec moi. Heureusement pour la pauvre comtesse que M. de Ségur était assez lié avec elle pour lui parler avec franchise. Il lui fit déchirer le beau vélin tout éclatant d'or, d'azur, de sinople et de gueules, car on pense bien qu'elle s'en était donné de toutes les couleurs — c'est le cas de le dire. Elle nous demanda le secret et, chose assez rare, il a été gardé, quoiqu'il y eût trois femmes et deux hommes. Il est vrai que dans les femmes il y en avait une intéressée à se taire et celle qui avait donné le conseil l'était également. Quant à moi, j'ai toute la gloire de la discrétion. Le complément de l'affaire était bien plus excellent. Ayant entendu dire que les Montmorency

avaient une livrée extraordinaire dont l'origine venait des camps et avait pour motif un beau fait de gloire, elle s'enquit de la chose et finit par avoir de la baronne de Montmorency elle-même, qui le lui donna sans se douter pourquoi, un dessin de la livrée des Montmorency-Luxembourg, avec la manche bariolée et d'une couleur différente. Sa livrée devait donc être semblable, à l'exception des deux manches, qui devaient différer entre elles d'une manière plus tranchante que les Luxembourg. Je ne sais si l'empereur fut informé de cette comédie. Je le crois, parce qu'il savait tout.

Je l'éprouvai moi-même à cette époque. J'ai toujours eu une grande religion d'amitié pour les anciennes relations dont ma famille et moi n'avions pas à nous plaindre. Malgré mon changement de position, j'avais conservé une grande affection pour les bonnes religieuses des dames de la Croix qui avaient élevé ma ma sœur, Mme de Geouffre, et en même temps pour l'abbé Remy, qui avait été son confesseur et s'était réclamé de moi plusieurs fois, comme il aurait pu le faire auprès de Cécile, si elle eût vécu. L'abbé Remy, que j'ai vu cinq ou six fois en ma vie, était un honnête homme, mais parfaitement nul et certes bien incapable de faire une conspiration ou d'y entrer d'une façon quelconque. Peu de temps avant, mon frère, qui était alors à Marseille, m'avait adressé l'abbé Desmazures, qui avait dès lors le beau talent de prédication qu'il a aujourd'hui pour l'honneur de la foi. Je l'avais accueilli avec la considération qu'il méritait et que je devais à une personne recommandée par mon frère. J'aurais voulu faire davantage, mais je *n'étais pas seule* dans ma maison, et Junot, après les

premières politesses, exigea que cela n'allât pas plus loin. Mais lorsque l'abbé Remy arriva à Paris et qu'il m'apporta une lettre d'Albert, dans laquelle je vis que le bon prêtre, autrefois directeur de Cécile, avait échappé aux massacres de septembre, je m'empressai de lui faire l'accueil d'une amie, parce que j'aurais fait comprendre à Junot que c'était mal agir que de faire différemment. Il était alors à Lisbonne et je ne lui écrivis pas relativement à cela, jugeant la chose de trop peu d'importance.

Qu'on juge de ma surprise, lorsqu'un jour je vois arriver Duroc, qui était toujours chargé des *exécutions verbales* et qui vient me dire que j'ai reçu un prêtre factieux qui apportait en France des copies *du bref comminatoire d'excommunication*[1] lancé contre l'empereur par le pape Pie VII !

Je crus d'abord qu'il me parlait grec. Pour moi, un bref, une bulle d'excommunication me paraissaient si extraordinairement fabuleux, que je ne concevais même pas qu'en 1808 on pût parler de pareille chose; cela était cependant; mais ce qui eût été tout aussi étonnant, c'est que j'en eusse connaissance. Je le dis à Duroc, et il n'insista plus. J'appris de lui, avec beaucoup de peine, que l'abbé Remy, comme l'âne porteur de reliques — je lui demande bien pardon de la comparaison — avait en effet transporté dans une lettre à six ou sept enveloppes le fameux bref comminatoire. L'empereur était furieux :

— J'avais vu cet homme, je le connaissais depuis

[1] L'excommunication ne fut lancée que lors de l'enlèvement du pape de la ville de Rome, par le général Radet.

longtemps, comment donc se faisait-il que *toujours*, *toujours*, je fusse liée avec ses ennemis?

Je pensai me mettre en colère contre Duroc de sa facilité à me dire de pareilles pauvretés. J'étais ennuyée de cette répétition continuelle pour me dire des mots désagréables. Et, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, nous eûmes une querelle des plus vives. Je pouvais bien comprendre que l'empereur, aveuglé par mille rapports de police, de contre-police, s'égarât dans ce labyrinthe où il s'était volontairement engagé, mais que Duroc, qui me connaissait comme il connaissait sa sœur, pût errer, lui aussi au milieu de ces turpitudes, je ne pouvais le lui pardonner. Duroc était un excellent ami; mais enfin, lui aussi avait ses défauts, il n'était pas plus patient que moi. Il me répondit une parole vive, je lui en répliquai une plus amère. Il se leva et partit. Et le résultat de cette belle scène fut de me faire fondre en larmes et M. de Narbonne, qui chaque matin venait me voir, entrant dans ce moment, me trouva tout en pleurs.

Il était plus, bien plus que mon ami, le comte Louis de Narbonne. Je l'aimais comme un père, comme un frère. C'était un être si excellent! On l'a accusé de légèreté! Et quels sont ceux qui l'ont jugé sous cet aspect? Bien certainement des gens qui ne l'ont pas connu comme moi, comme ses enfants, comme quelques amis qui existent encore et peuvent répondre de la fidélité de mon opinion. Au surplus, comme je suis arrivée à l'époque où son nom va se retrouver dans presque toutes mes pages, je vais l'entourer d'une force que mes paroles ne lui donneraient peut-être pas. M. de Narbonne fut très activement

influent dans les dernières années du règne de l'empereur. Napoléon l'avait jugé non pas comme moi, parce que le plus ou moins de sensibilité lui était assez égal, mais il avait vu dans cette âme, il avait mesuré la hauteur de son esprit et il avait vu également dans le comte Louis de Narbonne un homme d'État et un homme sûr.

Il ne faut pas ici que l'on oppose *à des faits* quelques mots plus ou moins mordants, plus ou moins spirituels, dits par Mme de Staël, qui, toute bonne qu'elle était, — car elle avait d'éminentes et précieuses qualités de cœur, — avait cependant un côté de notre nature qui nous fait ressentir les douleurs du cœur plus profondément qu'une autre. M. de Narbonne l'avait blessée vivement et, de là, un jugement tout à fait erroné sur lui.

Un grand personnage, alors fort en crédit lorsque le sien commença, ne put jamais s'accoutumer à la pensée que peut-être cet *ami* qu'il croyait soutenir, appuyé de sa faveur en cour, deviendrait en peu de temps plus puissant que lui, ce qui serait arrivé, comme je le prouverai, si M. de Narbonne avait été un intrigant. Tout ce qui entourait M. de Talleyrand crut lui faire plaisir en jetant sur M. de Narbonne une foule de mots ayant l'apparence de l'intérêt, et vraiment assassins lorsque le vrai sens en était démêlé. M. de Narbonne avait trop de tact, surtout avec son esprit supérieur, pour faire paraitre ce que lui faisait éprouver une semblable conduite. Mais que de fois j'ai reçu ses plaintes sur le mal qu'il en ressentait ! Ce n'était pas de la fausseté de sa part, car il avait le plus noble caractère. Je crois bien également que M. de Talleyrand ignorait ce que disait son en-

tourage, ces mots si moqueurs qui portent coup et qui blessent... à mort! Oui, je crois qu'il n'en savait rien. Il n'y avait dans tout ce monde que M. d'Hernaude qui fût vraiment l'ami de M. de Narbonne. Il y avait aussi une personne qui avait pour lui plus que de *cette méchante amitié* que je signalais tout à l'heure, c'était Mme de Talleyrand[1]. Je crois bien aussi qu'elle n'a pas *eu la volonté de faire du mal*... mais qu'importe *la volonté* ici? Il en est des gens qui, en parlant inconsidérément, démolissent toute la vie de quelqu'un, comme ces intendants dont la mauvaise gestion ruine leurs maîtres. Qu'importe qu'ils ne le volent pas, si le mal est le même. Le maître n'en est pas moins ruiné.

Ainsi donc, pour donner une idée du cœur et du caractère de M. Louis de Narbonne, je vais donner dans ce volume le *fac-similé* d'une lettre de lui que je reçus à une époque désastreuse pour moi. Je choisis celle-là dans une foule d'autres en anticipant sur les temps, parce qu'elle est écrite à une personne que le sort venait de frapper d'un coup qui paraissait mortel. On verra comment cet homme qui, au dire de ceux qui ne le connaissaient pas, était courtisan *avant tout*, savait parler à une amie malheureuse. Comme cette lettre, pour être placée à son tour ne serait arrivée qu'en 1814, j'ai, je le répète, anticipé sur l'époque, afin qu'on puisse juger M. de Narbonne avec la

[1] Je ne sais qui a eu intérêt à brouiller Mme la princesse de Talleyrand avec M. de Narbonne. Le fait réel, c'est qu'il ne s'est jamais permis que quelques-unes de ces plaisanteries qu'un esprit élevé doit toujours pardonner. Il n'y a que la médiocrité qui craigne la critique. Quel est celui de nous dans le monde qui voudrait n'avoir pas un ennemi?

vraie couleur qu'il appartient de donner à son portrait. Ce que je fais ici n'est pas pour *influencer*, c'est pour *diriger*. C'est un devoir ensuite que je remplis, un devoir filial. M. de Narbonne m'était bien cher et le soin de sa mémoire m'est aussi important que le serait celui de la mémoire de mon frère.

Je veux ensuite donner la preuve, en le faisant parler lui-même et se montrant dans l'intimité du cœur, que je ne m'avance pas légèrement en faisant, soit en bien, *soit en mal*, le portrait de tous ceux que je place dans ces Mémoires[1]. Ma palette est chargée

[1] Il existe un homme qui est comme le juif errant, sans autre patrie que le pays où il déploie sa tente. Cet homme, que tout Français ne doit pas aimer parce que c'est A LUI, c'est à ses petites haines, ses petites passions personnelles, qu'on doit une grande partie des désastres de 1814; cet homme qui nous hait parce qu'il est un transfuge; cet homme qui nous hait parce que nous sommes une grande nation; cet homme qui nous hait parce que nous sommes toujours dévotieux au culte d'une grande mémoire; cet homme qui nous hait parce qu'un cri général a demandé de replacer au-dessus du bronze victorieux la statue que lui-même osa souiller d'une corde pour l'en faire descendre; cet homme qui nous hait enfin pour les cris de liberté que nous poussâmes en 1830; cet homme, plus esclave qu'un eunuque du sérail, dit avec amertume que je *parle légèrement de tout le monde*. C'est peut-être parce que j'ai dit que Catherine II avait eu des favoris? Voyez un peu de quoi va s'aviser ma bavarde plume. C'est peut-être aussi parce que j'ai parlé trop véridiquement des victoires d'Austerlitz, de Friedland et de tant d'autres... Mais que lui importe? Il n'est pas Russe, il a été Français, peut-être demain sera-t-il Anglais, Autrichien. Il faut être peu passionné pour les revers ou pour les gloires, quand on est en mesure de se vendre au plus offrant le lendemain du jour où l'on se fâche. Cela donne une attitude burlesquement patriotique qui n'a rien de digne. Ce personnage sait bien que je ne parle pas *légèrement de tout le monde*, car, ayant trouvé un papier timbré *avec sa si-*

de couleurs fidèles, je ne me sers même pas d'un faux vernis. Je sais bien que je ne puis plaire à tout le monde, je sais bien que ceux qui aujourd'hui trouvent merveilleux de tout démolir — c'est-à-dire de le tenter — prétendent que je parle de l'empereur avec une prévention trop forte. Et quand cela serait, pourquoi ma prévention serait-elle à rejeter, si l'on admet qu'on en ait une pour le beau temps de 93 et pour celui des cours prévôtales qui nous donne, d'après la commission des condamnés politiques, DEUX MILLE CINQ CENTS CONDAMNATIONS prononcées pendant les premières années de la Restauration? Je peux bien me laisser aller au prestige de nos temps de gloire, et ma pensée peut, sans s'humilier, fléchir devant celui qui nous donna tant de victoires pour nous en couronner, que nous sommes toujours, grâce à cette radieuse époque, la première nation du monde.

Lorsque M. de Narbonne apprit de moi le sujet de mon chagrin, il me dit que j'étais un enfant, que depuis plus de huit jours il connaissait cette affaire du bref, qu'il savait très bien quel était celui qui avait apporté cette pièce aussi méchamment que stupidement faite et qui probablement allait coûter au pape la chaire de saint Pierre et que, si l'abbé Rémy avait apporté un exemplaire du bref, ce n'était donc qu'un *double*.

gnature, dans les papiers de mon oncle, je lui écrivis pour en avoir la *certitude*, bien que la chose fût de peu de conséquence et qu'en vérité elle fût d'un poids bien léger dans une balance, et presque un zéro dans une addition politique. Au surplus, lorsque j'en serai à son article, je tâcherai de ne point parler légèrement.

J'ignorais complètement cette affaire et M. de Narbonne fut obligé de me l'expliquer...

Je fus encore un peu moins au fait après qu'il eut parlé pendant une demi-heure... J'ai déjà dit qu'une bulle d'excommunication était pour moi plus extraordinaire que si l'on m'eût dit : « *Frottez votre lampe, et le génie viendra.* » Le mot savant de *comminatoire* que M. de Narbonne fut obligé également de me traduire, me parut bien plus fait que tout le reste pour allumer la colère de l'empereur.

— Mais, après tout, répétai-je, pourquoi donc toujours me prendre pour l'unique but de son mécontentement? Pourquoi me croire toujours coupable de méchantes volontés envers lui? Lui, le bienfaiteur de Junot, le héros de notre France! Mais, au nom du ciel, qu'est-ce donc que ces nouvelles de Rome? Vous me faites bien de la peine.

Et cela était vrai. Mon éducation avait été toute chrétienne et si la dissipation forcée de la vie que je menais était cause du peu de soin que j'apportais à remplir mes devoirs religieux comme j'aurais dû le faire, je n'en conservais pas moins au fond de l'âme les principes que m'avait inculqués ma bonne Rosalie, ma bonne religieuse. *J'étais chrétienne* enfin et chrétienne avec de la foi et de la volonté religieuse. Ce que M. de Narbonne m'apprit me fit une peine profonde. Hélas! je pus voir en ce moment combien nous sommes coupables en écoutant la voix du monde qui se rit de nous lorsque nous fléchissons le genou devant Dieu !

— Est-ce que par hasard vous seriez dévote ! me dit en riant le comte Louis. Oh ! pour celui-là, je ne vous pardonnerais pas

— Eh ! pourquoi serais-je si coupable ? repris-je avec plus de courage.

— Mais... parce que... parce que cela ne vous irait pas, poursuivit-il en riant plus fort.

— Il faut pourtant que vous me preniez comme je suis, cher ami, lui dis-je en lui donnant la main, car, si vous appelez cela un travers, je l'ai tout entier. Je ne suis pas *dévote*, je ne suis pas *même pieuse*, car je suis entraînée par un tourbillon trop vif, mais je crois fermement et ne puis supporter qu'une femme porte la main sur l'Arche sainte [1]. Alors je suis sans

[1] Deux ans plus tard, je me trouvais à Viry, chez la duchesse de R..., avec M. de Narbonne, que j'y avais conduit dans ma calèche. La conversation tomba, je ne sais comment, sur la religion. La maréchale témoigna des opinions tellement extraordinaires que je ne pus m'empêcher de lui répondre vivement et la discussion devint fort animée. Nous n'étions que nous trois. La duchesse relevait alors d'une maladie qui n'avait jamais été dangereuse, je pense, mais qui demandait du repos dans sa convalescence. On était en automne et je la vois encore, *coiffée d'un madras,* car il fallait surtout qu'elle eût la tête couverte, et elle était assise à la droite de la cheminée. Moi, à l'autre côté, et M. de Narbonne, debout au milieu de nous deux et allant de l'une à l'autre, avec son charmant esprit, pour adoucir quelques mots un peu aigres peut-être qui nous échappaient. Lorsque nous fûmes seuls, dans ma voiture, et en route pour Paris, je lui demandai s'il se rappelait cette soirée où il avait ri de moi, bien qu'elle se fût passée quelques années avant.

— Je l'ai toujours présente, ma chère enfant, me répondit-il... et même dans un autre sens que vous avez l'air de le présumer... aussi tout à l'heure vous avez pu voir que je vous approuvais, car si je n'aime pas les femmes comme Mme de Krudner *, j'aime encore bien moins celles qui font les *petites Capanées*, et qui, en résumé, ne sont que des êtres à la tête folle et au cœur froid.

* Mme la baronne de Krudner est une femme fort spirituelle que tout Paris a connue en 1804 lorsqu'elle publia son ravissant roman *Valérie*. Elle

indulgence et je deviens ce que je ne suis jamais du moins j'en ai la prétention, je deviens méchante. Mais dites-moi aussi le sujet de cette malheureuse querelle.

C'était la grande affaire des troupes françaises occupant Rome et l'occupant de manière à faire croire qu'Attila ou Marius en avaient escaladé les murs. On ne trouve aujourd'hui aucune trace de ces mouvements terribles dans les journaux du temps. L'empereur les défendait en France et en Italie. En Espagne, c'était la coutume routinière. Il n'y avait donc que Londres et une partie de l'Allemagne — encore je ne sais pas trop quelle province je pourrais désigner — qui parlaient librement des choses. L'An-

n'était pas Suedoise, comme beaucoup de personnes le croient, elle était Livonienne et née à Watingoff. A l'époque où elle était à Paris, elle n'avait que trente-trois ans et en paraissait avoir bien davantage (elle était née en 1771). Sa pâleur et sa maigreur lui donnaient un charme particulier, et, quant à moi, j'avoue que je la trouvais fort agréable. Elle était spirituelle et devenait bien plus remarquable lorsque dans cette enveloppe pâle et frêle on plaçait une âme ardente, de hautes et sublimes pensées, une volonté d'aller au travers de ce monde comme missionnaire céleste, comme femme évangélique ! Elle épousa M. le baron de Krudner, qui fut envoyé comme ministre de Russie à Madrid. Mais les troubles politiques qui agitaient alors toute l'Europe (1796) l'empêchèrent d'y aller. Il fut envoyé à Copenhague, ou à Stockholm, je ne sais trop lequel des deux, puis à Berlin, où il mourut. Mme de Krudner a fait plusieurs ouvrages bien nuls et bien froids, seulement échauffés par des peintures déshonnêtes et de la corruption de cœur qu'on pourrait appeler de la pourriture d'âme. Je ne puis m'empêcher de penser à *Valérie*. Comme toutes ces scènes d'intérieur, de la vie privée, sont ravissantes de détails ! Quoi de plus charmant que ce bal où Valérie est vêtue simplement avec une robe de crêpe blanc, garnie de mauves bleues, et ses beaux cheveux blonds avec une guirlande semblable à la garniture. Et puis cette jeune femme si pâle qui met du rouge en cachette. Et cette pureté des anges, avec cette passion toute de feu. Oh ! cela est beau ! J'aime bien Valérie.

Mme de Krudner suivit ensuite une route extraordinaire. Elle laissa aller son esprit au mysticisme le plus exagéré. Elle se fit même *chef* d'une secte d'illuminés. Elle courait les campagnes, prêchait comme saint Jean, enfin n'a pas réussi. Voilà son tort le plus réel. Elle s'était retirée en Suisse, elle en fut renvoyée. Elle se rendit à Riga et y mourut en 1825. C'est une des femmes les plus remarquables de notre temps.

gleterre, toujours passionnée et toujours injuste, il faut le dire, n'était jamais *exacte* dans ses relations. Il y perçait à chaque ligne une prévention contre Napoléon et contre la papauté, en dépit du *wighisme* le plus prononcé. Il n'y avait là d'ailleurs ni *Wighs* ni *torys* à bien dire, et d'un autre côté le pape, regardé seulement comme souverain par les torys les plus puritains de l'Angleterre, était alors sous leur protection immédiate...

Ainsi donc il est difficile, à moins de recueillir dans sa mémoire et dans celle de ses amis tous les faits relatifs à cette époque intéressante, de présenter des documents certains. C'est là mon étude. En commençant ces Mémoires je me suis promis à moi-même d'être *scrupuleusement historienne*. J'ai *assez vu*, j'espère, et l'on voudra bien m'accorder cela, pour avoir une nombreuse galerie de tableaux à présenter. J'y ai joint tout ce que mes amis, les frères d'armes de Junot ont mis à ma disposition... J'ai exploré dans une mine bien riche, dans les papiers même de mon mari? Sans doute, dans le cours d'un ouvrage qui comporte dix volumes, c'est-à-dire cinq mille quatre cents pages d'impression, il peut certes se trouver quelques erreurs, il est même sûr qu'il s'en trouve. C'est un des défauts qui, conséquemment, doit découler du bien de la chose elle-même. Si mes Mémoires étaient ce qu'on appelle maintenant à si juste titre *des Mémoires de fabrique*, ceux qui en seraient les auteurs, en allant prendre leurs matériaux dans d'autres livres, ou bien en les inventant lorsqu'il *faut une histoire*, auraient grand soin de se tenir en garde contre une réclamation.

Quant à moi, ce n'est pas cela. Je raconte ce que

j'ai vu, entendu. Que je me trompe dans une date, dans une époque, eh ! mon Dieu, qui donc est infaillible ? Nul, sans doute, pas même notre Souverain pontife, dont je vais parler à l'instant pour faire adorer son beau et admirable caractère dans ces événements importants qui devaient sonner la cloche d'alarme du haut du dôme de Saint-Pierre.

CHAPITRE VIII

Junot me communique le catéchisme politique espagnol. — On exhorte les Espagnols à *nous courir sus*. — Encore le bref comminatoire. — Prise d'Ancône, de Maurato, d'Urbino, de Camerino. — **Le premier résultat de la conquête est le changement de gouvernement.** — Alexandre Borgia, Jules II, Sixte-Quint et Pie VII. — Crainte de M. Narbonne. — Partie de *whist*. — *Machiavélisme*. — Sinistres pressentiments. — Lettres de Junot. — Il envoie sa démission de tous ses emplois. — Lettre de Duroc. — Cruelle anxiété. — Napoléon chez la grande-duchesse de Berg. — Conseil qu'elle me donne. — Audience que m'accorde Napoléon. — Ses bonnes dispositions à mon égard. — Il me promet d'écrire lui-même à Junot pour le consoler. — *Quelle tête !* — L'audience se prolonge jusqu'à onze heures et demie du soir. — Regrets donnés à mes amis. — Lettre de la grande-duchesse de Berg à Junot. — Autre de Duroc.

Toutes les circonstances de l'enlèvement du pape furent peu connues à Paris. On s'en occupa légèrement, parce que d'abord nous sommes légers en tout et pour tout, et que l'empereur voulait ensuite que l'on se mêlât peu de ce qu'il faisait ou faisait faire. Et toutefois, quel retentissement cette excommunication n'eut-elle pas dans le monde !

Un jour — j'étais en Espagne — il faisait un temps admirablement beau, de ces temps de magie où l'on croit être porté comme fut Renaud dans un lieu d'enchantement. Je jouissais si doucement de la vie, que

je ne voyais aucune peine, aucune crainte, autour de moi, dans cette contrée aimée du ciel. Junot entra dans ma chambre et me trouva sous cette impression toute de délices... Il était sombre, lui, inquiet. On lisait sur son visage toute une histoire terrible.

— Qu'as-tu donc? lui dis-je, tu me fais peur. Allons, viens ici et regarde ce beau soleil couchant.

Nous étions alors à Ledesma, et, du sommet de la montagne où est bâtie la ville, nous plongions sur une vallée sauvage, mais pittoresque et embaumée, sur ces déserts frappés d'anathème sans doute par le cultivateur, mais qu'on habite avec amour, dans lesquels on voudrait vivre.

— Tiens, me dit Junot en jetant sur mes genoux une feuille de papier imprimée en espagnol, lis, et vois si ce pays est vraiment celui des anges.

C'était une copie[1] du terrible catéchisme, fait et répandu alors en Espagne. On y avait joint une proclamation du fameux don Julian pour exhorter les bons Espagnols à *courir sus* à tous les Français et *Françaises*, attendu que, étant envoyés par un *excommunié* et lui obéissant, ils étaient eux-mêmes *excommuniés*.

J'ai placé ce fait à propos du bref comminatoire. Je ne suis pas encore à la guerre d'Espagne. J'ai voulu seulement faire voir combien cette bulle du pape avait de retentissement en Europe, jusque dans les déserts parfumés de la Castille et de l'Estramadure. Elle faisait entendre sa voix de mort. Nulle barrière n'était debout devant sa puissance... En voici quelques fragments.

[1] Je vais en donner incessamment quelques phrases.

« ... Depuis longtemps le Saint-Siège a dû supporter la charge énorme de vos troupes. Depuis 1807, elles ont consommé plus de cinq millions de piastres[1] ! Vous nous avez dépouillé des duchés de Bénévent et de Ponte-Corvo et vous nous avez constitué prisonnier dans notre résidence apostolique, en pesant sur notre peuple militairement. Nous en appelons à tous les peuples, mais surtout *à vous-même, comme à un fils consacré et assermenté*, pour réparer les dommages et soutenir les droits de l'Église catholique, etc.[2] »

Deux choses sont remarquables dans ce bref... L'une, et la plus frappante, c'est qu'une semblable pièce ait pu voir le jour dans le dix-neuvième siècle. L'autre, que la colère du pape ait été d'abord allumée pour la prise de ces deux duchés de Ponte-Corvo et de Bénévent!

Ainsi donc l'empereur s'exposait à la vengeance qui pardonne rarement, la vengeance religieuse, pour deux hommes qui, les premiers, ont sapé sa puissance et se sont montrés ses plus cruels ennemis. Il y a là-dedans tout un texte à paraphraser!

La réponse de Napoléon fut de prendre à l'instant même les provinces d'Ancône, de Macerata, d'Ur-

[1] Vingt-deux millions de notre monnaie... Il faut dire que le pape pouvait se plaindre sans doute, mais au fait le mal est moins grand qu'il ne le disait, attendu que les dépenses pour les troupes françaises ont été taxées par des compagnies étrangères et n'ont pas été payées. Il faut tout dire aussi.

[2] On trouve le bref entier dans les *Mémoires* du cardinal Pacca. Je le pense du moins. Je ne les connais pas, mais on m'a dit qu'ils existaient, et ils doivent être bien, parce qu'il a du talent et qu'il a beaucoup vu.

bino, de Camerino et de les annexer au royaume d'Italie. Le légat du pape quitta Paris. M. de Champagny, alors ministre des relations extérieures, mais qui n'était, comme tous les ministres de Napoléon, qu'un premier commis, fit paraître une sorte d'apologie de la conduite de la France. Je ne sais si elle fut alors publiée. Quoi qu'il en soit, je vais en rapporter ici quelques mots... Ils sont assez étranges, non pas pour le fond, car nous reconnaissons tous cette vérité, mais pour la forme, surtout en parlant au pape.

« L'empereur, dit le ministre, ne se départira jamais de la proposition que l'Italie forme une ligue pour en éloigner la guerre. Si le saint-père y adhère, tout est terminé. S'il s'y refuse, il annonce qu'il ne veut aucune paix avec l'empereur, et QU'IL LUI DÉCLARE LA GUERRE. Le premier résultat de la guerre est la conquête, ET LE PREMIER RÉSULTAT DE LA CONQUÊTE EST LE CHANGEMENT DE GOUVERNEMENT... »

Le pape fit répondre[1] par le cardinal Gabrielli, alors secrétaire d'État et oncle du prince Gabrielli, qui depuis devint le gendre de Lucien :

« Par une telle ligue, le saint-père ne se chargerait pas seulement de l'obligation d'une simple dépense, le serviteur de Dieu se placerait dans l'obligation égale de soutenir et de faire la guerre. Le serviteur du Dieu de paix serait donc placé dans un état hostile, qui ne convient pas à sa mission de paix et à ses devoirs sacrés... »

[1] Cette note est du 19 ou du 20 avril de cette même année... Un hasard assez particulier m'en a fait trouver une *copie vraie* et faite sur l'original. Je ne me rappelle plus très bien la date, mais je suis sûre qu'elle est du mois d'avril 1808.

Ce langage de paix et de mansuétude serait sans doute ce qu'il devrait être, dit par le chef de l'Église chrétienne, par le vicaire de Jésus-Christ. Mais si jamais le Souverain pontife a soutenu la guerre, ce ne fut pas dans une circonstance plus honorable que celle où se trouvait Pie VII. Sans doute, sa mission est toute de paix et de conciliation parmi les hommes. Mais après Alexandre Borgia, Jules II, Léon X même, Sixte-Quint et cette longue suite de pontifes, fourbes et guerroyants, Pie VII pouvait, sans craindre la colère céleste, défendre le patrimoine de saint Pierre, ou du moins le tenter.

Nous eûmes avec M. de Narbonne une très longue conversation ce même jour. Il était ennuyé de sa vie. L'empereur semblait le menacer en silence, et la conduite du comte Louis était pourtant tellement bien en accord avec l'honneur d'un Français et tout ce que pouvait demander l'empereur, qu'en vérité je ne comprenais pas les craintes de mon ancien ami. Il se rencontrait souvent chez moi avec la grande-duchesse de Berg, et les bonnes manières de M. de Narbonne avaient frappé la princesse, quoiqu'elle eût auprès d'elle un homme tout à fait bien en ces sortes de matières d'équité et de formules du monde.

Un soir je me rappelle que la princesse Caroline vint me voir et que je lui proposai de faire une partie de whist[1], ce qu'elle accepta à l'instant fort gracieusement. Comme j'ai été toute ma vie la plus maladroite per-

[1] L'empereur était alors en Pologne, à Varsovie, où il s'amusait fort bien, tandis qu'il écrivait à l'impératrice Joséphine qu'il s'ennuyait tout seul... C'est alors qu'il a rencontré Mme Valeska. M. de Talleyrand était avec lui et la partie de *whist* était venue se réfugier chez moi.

sonne du monde aux cartes, ce fut *mon mari qui me remplaça*, et les deux autres partners furent M. de Sainte-Foix ou M. de Montrond, je ne me rappelle plus lequel des deux. Mais M. de Narbonne fut positivement l'un des quatre. La manière dont il conserva son chapeau frappa la princesse. Et, pour dire vrai, elle n'était pas commode. Mais l'habitude rendait ici la chose facile, tandis que l'imitation[1] en devenait burlesque et presque impossible. Une remarque à faire, c'est que le chapeau *tricorne* du comte Louis fut toujours d'une *importance première* pour son sort toutes les fois qu'il approchait de l'empereur ou de quelqu'un de sa famille. Le moment venait pour lui où une pétition plus ou moins bien présentée allait changer son sort.

Quelques jours se passèrent assez tristement pour moi. J'étais inquiète, j'avais des pressentiments sinistres et, pour moi, c'est une grande affaire, car j'y crois. Ils devinrent si forts qu'un jour j'envoyai chercher M. de Narbonne pour le consulter. Je prévoyais un orage. Cette colère de l'empereur contre moi — contre moi qu'il devait savoir n'être pas coupable — cette injustice m'annonçait une autre injustice. Il y avait *du machiavélisme* dans la conduite des affaires intérieures de la cour impériale. Sans doute je me sers là d'un grand mot pour une petite chose, mais je dis la vérité et cette vérité a été plus ou moins ressentie par tout ce qui formait *les cours de la famille* impériale.

[1] Il s'agissait de garder le chapeau sous le bras tandis qu'on jouait. Rien n'est plus comique que les efforts (presque toujours nuls) tentés par les gens qui sont ignorants de cette coutume et tentent pour la première fois de la mettre en pratique.

Je me couchai très tard ce soir même dont je viens de parler. J'avais défendu ma porte. M[me] Lallemand était allée à l'Opéra avec M[me] de Grandsaigne et M[me] de Laplanche-Mortière[1], aujourd'hui M[me] de Mont-Gardé et qui alors logeait chez moi en attendant qu'elle épousât M. de la Grave, aide de camp de Junot, et autrefois aide de camp de son mari, le général Laplanche-Mortière, lequel avait pris le parti de mourir dans la campagne de 1806 à Naples, et M. de la Grave étant également parti pour l'armée, ce mariage n'eut pas lieu.

J'étais donc restée seule et tout inquiète, car cette conversation avec M. de Narbonne, la visite de Duroc m'avaient mis du sombre dans l'âme, J'ai toujours été superstitieuse, et dans ma vie j'ai si souvent éprouvé que mes pressentiments ne peuvent me tromper, que maintenant je frémis lorsqu'ils me parlent. Je me couchai tard et ne m'endormis qu'au jour, accablée

[1] J'avais alors *dix-sept loges*, une à chaque spectacle, et je n'y allais jamais. C'étaient mes amis qui en profitaient. Une de mes amies, c'est-à-dire qui aurait dû l'être, en avait une presque régulièrement tous les soirs, sans compter les places que je lui donnais *à elle personnellement* ainsi *qu'à ses deux fils*, H... et L..., dans mes loges aux quatre grands théâtres, car ces quatre grandes loges-là étaient habituellement réservées. Cette personne que je viens de citer est M[me] de B... Elle était vieille et avait les goûts on ne peut pas plus jeunes, et je me trouvais heureuse de contenter une ancienne connaissance de ma mère devenue un vieil enfant. C'était une femme étonnamment spirituelle, ayant des talents remarquables, mais pas celui, par exemple, de savoir vieillir; elle était au moins de l'âge de ma mère, et ne voulait pas en venir à ce terrible mot : *Je suis une vieille femme.* Elle avait de cette originalité *en falbalas* qui est heureusement passée de mode, et qui est même devenue de mauvais goût, c'était de tout dire et de tout faire. C'est une manière comme une autre.

de fatigue et les yeux brûlants, car j'avais beaucoup pleuré.

Le lendemain je ne m'éveillai qu'à dix heures, Ma femme de chambre, en ouvrant mes volets, me dit d'un air joyeux qu'il était arrivé des nouvelles de Lisbonne et elle mit sur mon lit un gros paquet qui avait été apporté par M. Prévost[1], aide de camp du duc.

J'avais une extrême impatience d'apprendre des nouvelles de Junot, dont j'étais en peine depuis quelques jours. Je n'avais pas sujet de prendre tant de hâte et, lorsque j'eus à peine lu deux pages de son étrange lettre, je fus tout hors de moi. Je vais la transcrire ici dans son entier pour expliquer ce qui doit suivre.

« Aussitôt que tu auras reçu cette lettre, ma chère Laure, fais sur-le-champ tes préparatifs de départ, c'est-à-dire fais tout préparer afin qu'à mon arrivée à Paris rien ne puisse nous retarder. Je conçois quel sera ton étonnement, et je vais m'expliquer.

« J'ai reçu par la dernière estafette une lettre de Duroc qui m'écrit de la part de l'empereur que je dois opter entre la place de premier aide de camp et celle de gouverneur de Paris, attendu que les deux places ne sont pas compatibles. Sa Majesté n'a pas dû penser que j'hésiterais un seul instant dans le choix qui m'est offert. Vivre pour elle, uniquement pour elle, c'est depuis longtemps mon vœu le plus cher. Je me retrouverai près de l'empereur comme j'y étais dans

[1] Brave et loyal garçon. Le duc l'aimait beaucoup. Je ne sais où il est maintenant, mais là où ces Mémoires le trouveront, je veux qu'ils lui portent l'assurance de mon amitié comme accordée à l'homme vraiment attaché à Junot.

les beaux jours de l'armée d'Italie. Qu'il répande ses faveurs sur les hommes qui l'entourent, ils sont avides de grâces, de grandeurs. Je les leur abandonne. Que l'empereur me serre la main au retour d'un de ses voyages, ou plutôt qu'il me permette de ne jamais plus le quitter, et je suis plus heureux que je ne l'aurais été sous les lambris dorés que sa générosité m'a donnés. Au surplus je souffre beaucoup en ce moment. Mes anciennes douleurs me reprennent et ma blessure d'Egypte a manqué se rouvrir. Je demande un congé définitif que Sa Majesté ne peut me refuser. Je prendrai quelques bains de Barèges, et puis je serai en état de servir l'empereur partout où il lui plaira de me conduire. S'il ne veut pas de moi, eh bien, je me retirerai en Bourgogne dans ma famillle, avec Laure et mes enfants ! Nous aurons encore d'heureux jours et, malgré la méchanceté des hommes, je pourrai y trouver le repos, car j'aurai une conscience pure, et mon âme ne connaît aucun remords.

« Je t'envoie la lettre de Duroc. Ce n'était pas lui qui devait se charger d'une semblable commission. Tu le lui diras de ma part.

« Adieu, ma chère Laure. Cette lettre te fera de la peine, mais que puis-je te dire, si je ne te confie pas mes plus intimes chagrins ? Tu sais que l'empereur peut, après toi, m'en causer de bien cuisants ! C'est parce que tu connais mon cœur qu'il s'ouvre aujourd'hui devant toi. Adieu, ma Laure chérie, adieu. Embrasse nos enfants, embrasse surtout mon fils. Dans la retraite où je compte vivre, vous ferez tous le seul bonheur auquel j'aspire désormais.

« LE DUC D'ABRANTÈS ».

Voici la copie de la lettre de Duroc, dont j'ai l'original entre les mains :

« Mon cher Junot, je suis chargé de la part de Sa Majesté de te dire qu'elle a décidé que les deux places d'aide de camp et de gouverneur de Paris ne pouvaient être compatibles l'une avec l'autre. Elle te fait dire en conséquence que tu dois choisir entre elles deux. Sans doute que pour toi le choix n'est pas douteux, car l'une est sans aucune attribution, et par là sans consistance. Mais je n'ai rien à te dire sur ce que tu dois faire dans cette circonstance. Cependant je t'engage à bien réfléchir avant de faire ta réponse, et surtout à ne voir dans ce que je suis chargé de te faire savoir de la part de l'empereur qu'une *preuve de son attachement pour toi.* Ce sont ses propres paroles. Quant à moi, tu ne dois jamais douter de mes sentiments pour toi, mon cher Junot, et j'espère que tu ne me fais pas l'injure de ne pas me mettre en tête de tes meilleurs amis.

« Adieu, mon cher général, crois, je te prie, à tout mon attachement.

« Duroc. »

Paris, le 10 février.

Le premier moment qui suivit la lecture de ces lettres fut pour moi tout de stupeur. Je ne savais pas me retrouver au milieu de ce labyrinthe. Mon Dieu ! me dis-je enfin et comme frappée d'une idée soudaine, mon Dieu, et si l'empereur allait dire *oui !*

Et dans le fait, j'était inquiète de l'état de la pensée de l'empereur, au moment où il recevrait la lettre de Junot. Il pouvait se faire qu'il fût dans une telle

disposition d'esprit, qu'il acceptât la démission offerte. Et si Junot était résigné à s'aller renfermer dans Montbard, j'avoue que je n'avais pas du tout la même philosophie à cette époque-là. Je compris qu'il fallait agir dans cette circonstance avec prudence, et pourtant célérité. Je regardai à ma pendule... Dix heures moins un quart! Une idée claire et rapide vint traverser ma pensée. Je sonnai de manière à casser dix sonnettes.

— Qu'on s'informe si M. Prévot est encore à l'hôtel! criai-je à Joséphine, vieille femme de chambre de ma mère qui m'avait élevée tout enfant!

— Oh! madame, il est parti pour les Tuileries aussitôt qu'il a vu que madame n'était pas réveillée.

Je fus découragée par cette réponse, cependant il fallait prendre un parti.

— Eh bien! dépêche-toi à l'instant, donne-moi une robe et dis qu'on mette les chevaux.

En dix minutes, je fus habillée et dans ma voiture.

— A l'Elysée, dis-je à mon chasseur.

Il était dix heures et demie. En entrant dans la cour du palais, je vis une voiture sans armoiries à la livrée de l'empereur.

— Serait-ce lui? me dis-je.

Et sans entrer dans le salon de service, je tournai du côté des petits appartements et je demandai à Mme Dupont, la première femme de chambre de la princesse, si je pouvais la voir un seul moment. Je ne m'étais pas trompée, l'empereur était avec elle. C'était ce qu'il me fallait. Mais le moyen de troubler le tête-à-tête fraternel...

— Ils se promènent dans le jardin, me dit Mme Dupont, qui était une bonne et excellente personne. Si

vous voulez, madame, je ferai remettre à Son Altesse un mot que vous écririez ici ?

Mme Dupont me donna une plume et du papier, et j'écrivis à la princesse Caroline que je lui demandais la faveur de quelques minutes d'entretien immédiat, pour un objet de la plus haute importance pour moi. On porta le billet à la princesse.

— Oh ! oh ! dit l'empereur, vous recevez des billets de bonne heure ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

Il prit le billet des mains de sa sœur sans plus de façons et le lut d'un coup d'œil, car il n'y avait que trois lignes.

— Comment, diable ! elle est déjà levée, Mme Junot ? Elle a la puce à l'oreille de bon matin. Allons, je vous laisse bavarder ensemble. Moi, je m'en retourne aux Tuileries, pour déjeuner. Adieu ! madame Caroline.

Et, embrassant sa sœur, il s'en fut avec une physionomie toujours riante, ce que je pus voir parfaitement du petit salon où j'attendais.

La princesse me fit appeler sur-le-champ. Je dois dire que dans cette matinée elle fut parfaite pour moi. Je retrouvai en elle l'amie de ma jeunesse et une amie de cœur.

Je n'ai pas oublié sa conduite pendant toute cette journée.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? me dit-elle en venant à moi et en me prenant les mains. Comme vous êtes pâle ! Est-il donc arrivé quelque malheur à Junot ?

Et elle-même devint très pâle.

Quand je souffre et qu'une voix amie vient me plaindre, alors les larmes que l'orgueil, la force d'âme peut-être ont contenues coulent en abondance, ce fut ce qui m'arriva. Je ne pus répondre à la prin-

cesse que par des sanglots et je lui remis sans parler la lettre de mon mari.

— Mon Dieu, quelle terrible tête! s'écria-t-elle, qui sait comment l'empereur va prendre cette affaire?

— Et voilà ce que je crains! m'écriai-je à mon tour. Mais, madame, il vous a sans doute écrit, Junot? Que vous dit-il?

— Je n'ai pas reçu un mot de lui, me répondit-elle d'un ton fort simple — et pourtant je ne la crus pas — je n'ai pas eu de lettre de lui depuis trois estafettes.

Dans le même instant un valet de chambre remit à la princesse un gros paquet, sur lequel je reconnus l'écriture de Junot. La princesse avait dit la vérité. M. Prévost n'était venu à l'Élysée qu'après avoir été aux Tuileries et, voyant l'empereur prendre le chemin de l'Élysée, il avait jugé convenable et avec raison de ne faire son message que lorsque la princesse serait libre. Du reste, la lettre de Junot ne contenait que ce qui était dans la mienne, du moins quant à son affaire des deux places...

— Mais que faire? dis-je enfin.

— Écoutez, me dit la princesse, il est évident que l'empereur n'est pas de mauvaise humeur. Il a ri, il a plaisanté pendant tout le temps de sa visite, qui a été assez long. Si la lettre de Junot lui avait donné de l'humeur il l'aurait témoigné et il m'en aurait parlé surtout, tandis qu'il ne m'a rien dit de tout cela...

— Mais que faire ? répétai-je.

— Lui demander une audience...

— C'était bien mon projet. Mais me l'accordera-t-il ?...

— Ceci est la pierre de touche, me dit la princesse. S'il vous accorde l'audience, c'est qu'il n'a pas d'humeur. S'il la refuse...

— Croyez-vous qu'il la refuse ? lui demandai-je en pressant ses ravissantes petites mains dans les miennes...

— Non, me dit-elle avec un accent d'amitié persuatif, non, je ne le pense pas. Et puis, si cela arrivait, comptez sur moi, comptez sur Madame. Mais quelle tête a ce Junot ! quelle tête !

Je la quittai fort rassurée, sans avoir cependant aucune raison de l'être. Je rentrai chez moi et j'écrivis à l'heure même au chambellan de service pour demander une audience à Sa Majesté. Il était alors midi. Le chambellan me répondit avant deux heures que l'empereur me recevrait *le soir même à neuf heures*.

Je fis un saut de joie. Non seulement l'audience était accordée, mais elle l'était avec un empressement qui était de bon augure. Je fis aussitôt demander M. Prévost. Il vint à l'instant, car il ne s'était pas couché voulant me voir avant d'aller dormir, et il venait de faire six cents lieues à francs étriers !

Je le questionnai sur ce que je présumais qu'il pouvait savoir, mais aux premiers mots je m'aperçus qu'il n'était informé de rien. Le duc avait reçu une estafette comme il en recevait toutes les semaines, et le lendemain de l'arrivée de cette estafette, lui, M. Prévost, était parti de Lisbonne, s'embarquant à la place du Commerce et venant prendre à Aldea Galega un de ces bons bidets d'Espagne avec lesquels on court la poste comme dans son lit, et le quinzième jour il était arrivé à Paris. Mais ce que j'appris de

lui, parce que son attachement pour le général le rendait clairvoyant, c'est que Junot était profondément affecté.

— Lorsque monseigneur m'a fait entrer dans son cabinet pour me donner mes dépêches, il était pâle, me dit Prévost, et cela m'a fait bien mal...

Et lui aussi me faisait bien mal! Je voyais Junot, dont je connaissais l'extrême susceptibilité d'âme, seul, sans amis vrais pour panser une blessure aussi vive et lui faire entendre des paroles qui endorment les douleurs. Il avait bien des intrigues là-bas, mais pas de liaison et son esprit *seul* était occupé. Ce n'était pas une tête comme celle de Mme F... qui pouvait comprendre un cœur comme le sien.

Je passai la journée à me recueillir pour l'entrevue du soir. Il était évident que l'empereur connaissait le but de ma démarche et ne la désapprouvait pas. Puisqu'il consentait à traiter avec moi une question *quelle qu'elle fût*, c'est qu'il m'en jugeait capable et je devais lui faire voir qu'en effet je pouvais le comprendre. Mais qu'allait-il me dire? Peut-être il approuverait la retraite de Junot tout en lui conservant son amitié.

— Les princes sont avares de faveurs comme de sentiment, me disais-je, tandis que mes chevaux m'emportaient rapidement vers les Tuileries. S'il allait... Allons donc, c'est impossible!...

— Allons, chère amie... du courage!

Et une main amie pressait la mienne, et M. de Narbonne était là devant moi, et je pleurai presque de mon attendrissement...

— Comment donc êtes-vous là? lui dis-je enfin après l'avoir embrassé, je vous croyais à Combreux?

Et en effet il était à Combreux, chez Mme de Jaucourt[1], lorsque le matin je lui avais écrit un mot pour le prier de venir chez moi. Plus tard, le sachant à Combreux, je lui écrivis une lettre qui devait partir le lendemain, lorsque le soir il revint à Paris. Il lut mes lettres chez moi, je venais de partir pour les Tuileries et il ne trouva que le bon abbé Junot, à qui j'avais raconté toute mon affaire et demandé des consolations et qui, à son tour, connaissant ma confiance en M. de Narbonne, lui dit en deux mots ce qui m'arrivait. M. de Narbonne remonta dans le cabriolet d'Emeric de Fezensac, je crois, qui l'avait amené, et poussa le cheval à toute course pour me devancer aux Tuileries. Il voulait me voir un seul moment pour me dire quelques-unes de ces bonnes paroles d'amitié qui font tant de bien.

Cette démarche de M. de Narbonne est toujours demeurée dans le souvenir le plus profond de tout ce que mon âme a d'aimant et de tendre. Je le fis monter dans ma voiture et lui expliquai ma position en deux mots. Il me confirma dans l'opinion que l'empereur n'avait aucun ressentiment contre Junot, puisque l'audience m'était accordée si promptement. Il ajouta quelques mots pour ma règle de conduite et, comme l'horloge du palais sonnait le troisième quart de huit heures, je descendis de ma voiture, car l'empereur était exact aux heures données, quand elles ne se rencontraient pas avec une revue ou bien avec le conseil d'État...

C'est une immense chose dans ma vie que cette

[1] Autrefois Mme de La Châtre, l'une des meilleures, les plus spirituelles, les plus aimables femmes que j'aie rencontrées.

conversation avec Napoléon. Elle est d'autant plus grave que ses résultats furent bien importants dans l'existence de Junot. Elle devint décolorée de ce prisme radieux qui l'avait éclairée jusque-là. Son bonheur fut séparé de celui de l'homme prestigieux et providentiel qui disposait de nos destinées comme un magicien réglait celles des êtres soumis à sa baguette. J'ai bien souvent, depuis cette journée qui est demeurée inculquée dans ma pensée rêveuse, rappelé à moi toutes les paroles, les gestes de cet homme étonnant qui dominait toujours nos volontés et nous contraignait à suivre son pas.

Arrivée dans le salon de service où se tenaient les aides de camp et les officiers civils de la maison de l'empereur, je demandai à la première personne qui se trouva dans mon chemin si l'empereur était seul. On me dit que oui. J'étais si troublée que je ne puis me rappeler — et je ne l'aurais pas pu davantage le lendemain — qui était dans le salon de service, une seule personne exceptée. Je fus m'asseoir dans le grand fauteuil rouge qui était auprès de la cheminée, et là, tout entière à mes pensées, je me laissai aller à une profonde rêverie qui était encore entretenue par l'obscurité de cette immense pièce à peine éclairée par quelques bougies. Je ne disais donc rien et mes *compagnons* étaient tout aussi silencieux que moi, lorsque mon nom prononcé à demi-voix me fit lever la tête et je vis Duroc devant moi.

— Êtes-vous fâchée, me dit-il en souriant.

J'avais déjà oublié la querelle que nous avions eue quelques jours avant et, lui tendant la main, je lui demandai pourquoi.

— A la bonne heure, continua-t-il sur le même

ton, d'autant mieux que vous devez tout oublier pour ne vous occuper que de la conversation que vous allez avoir avec l'empereur...

— Mon Dieu! m'écriai-je, qu'avons-nous donc à craindre?

— Je ne pense pas que vous en ayez sujet, me dit-il. Au reste, l'empereur ne m'a pas parlé de la lettre qu'il a reçue de Junot. Mais je crains, d'après le style de celle que m'a écrite votre mari, que la lettre de l'empereur ne soit de nature à le fâcher. Mais ne vous inquiétez pas d'avance et surtout soyez parfaitement maîtresse de vous... Vous savez que c'est de là que dépend peut-être le succès de votre conférence. Croyez-vous qu'il ait été capable de donner vraiment sa démission de toutes ses places?

— Je n'en doute pas un instant.

— Quelle tête, mon Dieu, quelle tête!

Et Duroc se promena devant la cheminée, le front tout soucieux. Excellent ami! Il souffrait en ce moment de l'imprudence du frère d'armes dont la gloire et la faveur ne lui étaient pas gênantes, car jamais il ne fut envieux. On voyait qu'il éprouvait de l'inquiétude et que cette inquiétude était fondée. Qu'on juge avec quelle sollicitude je suivais chacun de ses mouvements! Duroc était, pour nous qui connaissions sa position auprès de l'empereur, un miroir le réfléchissant en partie. Dans ce moment la pendule sonna neuf heures et demie.

— Savez-vous si l'empereur est prévenu que vous êtes là? me demanda-t-il tout bas.

Je fis signe que oui. Dans le moment même l'empereur sonna, et je fus introduite.

Cette entrevue était peut-être la vingtième que

j'avais avec l'empereur, seule avec lui. Mais jamais je n'avais éprouvé l'agitation que je ressentais. Mes jambes tremblaient sous moi, ma vue était trouble et je me sentais vraiment mal. Il s'agissait du sort de Junot, de celui de mes enfants, et j'en avais déjà trois.

L'empereur était debout contre son bureau. Au moment où j'entrai il toussait beaucoup. Ce fut presque une quinte. Quand il eut fini, il me fit une inclinaison de tête gracieuse en souriant de ce sourire qui éclairait son beau visage et le rendait presque divin.

Les paroles nous sont données pour exprimer ce que nous sentons, mais ici je n'en puis trouver pour rendre la rapidité du changement qui se fit en moi. Je respirai à l'instant plus librement, ma vue s'éclaircit, j'avançai d'un pas délibéré et, lorsqu'après avoir incliné la tête en souriant, l'empereur me dit :

— Eh bien, madame Junot, que me voulez-vous donc?...

Ce fut en souriant de même, et avec l'exercice libre et entier de mes facultés, que je répondis :

— Votre Majesté le sait bien.

— Mais encore?

— Si elle voulait m'épargner la peine de le dire?

— Non, non, je suis bien aise de voir comment vous vous y prenez pour réparer un tort.

— Comment cela, sire...? Votre Majesté, croit-elle donc que dans cette affaire ce soit Junot qui ait tort?

— Et qui donc l'aurait?

— Mais vous, sire...

— Moi!...

— Sans aucun doute.

— Pardieu, je voudrais bien que vous me fissiez voir cela!

— Croyez-vous donc, Sire, que ce ne soit pas un grand tort que de blesser profondément un cœur dévoué, une âme ardente qui n'a qu'une pensée, un but, celui de vous plaire, de vous aimer? C'est un tort et un grand tort.

— Hum! pas mal. *Mais ce sont des mots, tout cela.*

Il se promena quelque temps, puis revint à moi. Dans ce peu d'instants sa physionomie s'était montée au plus haut degré du sérieux, mais sans aucune nuance de sévérité. Il se plaça dans son fauteuil et, me faisant signe de m'asseoir, il me dit avec cet accent de gravité que je ne lui avais jamais entendu prendre avec moi :

— Madame Junot, retenez bien ce que je vais vous dire et vous l'écrirez à Junot. Faites bien attention à mes paroles, car je n'en dis jamais d'oiseuses.

J'ai fait écrire à Junot par Duroc qu'il fallait qu'il choisit entre la place de premier aide de camp et celle de gouverneur de Paris. Surtout comme cette dernière existe aujourd'hui avec de grandes, d'immenses prérogatives militaires, il ne convient pas que *l'un de mes successeurs* puisse prendre avantage sur l'exemple donné pendant mon règne, que les deux puissent être réunies. Me comprenez-vous bien?

— Parfaitement sire.

— J'ai eu le projet, pendant quelque temps, de créer la place de mon premier aide de camp avec de grands privilèges et de grands avantages, mais j'ai reconnu à cela trop d'inconvénients. Je l'avais promise à Junot le jour de la bataille d'Austerlitz. Il me

le rappelle dans sa lettre. Il a raison, les promesses du champ de bataille doivent être sacrées. Mais ce que je lui promettais, c'était de faire son bien, et je l'ai fait. Je le fais encore en lui donnant la place de gouverneur de Paris. Qu'il garde celle-là et laisse l'autre. Il est impossible que l'homme qui peut à toute heure entrer sous ma tente ou dans mon palais avec le nom de mon aide de camp soit en même temps gouverneur de Paris et commande à soixante mille hommes.

Puis, se levant et continuant à parler comme s'il se répondait à lui-même :

— Non, cela ne se doit pas. C'est impossible !

— Mais Votre Majesté est trop sûre de Junot pour...

— Voilà bien les femmes ! interrompit-il avec humeur. Ne me comprenez-vous pas ? Qui vous parle ici de la fidélité de Junot ? Je n'en doute parbleu pas. Je vous ai dit que je ne veux pas laisser un exemple dont puisse s'autoriser mon successeur. Ensuite, qu'est-ce que c'est, au fait, que cette place de premier aide de camp ? une *niaiserie sentimentale de Junot*. Il ne fait jamais de service auprès de moi, parce que cela ne serait ni convenable, ni possible même. Junot est grand-officier de l'empire et, parce qu'il porte une pelisse de hussard, ce n'est pas une raison pour se faire mettre aux arrêts comme au temps où il était colonel de Bercheny et manquait son service parce qu'il était amoureux de Mlle Louise... Avez-vous connu Mlle Louise ?

— Non, sire.

Et je me mis à rire d'un de ces rires qui sont contagieux. L'empereur rit aussi, mais c'était chez lui

une impression fugitive que celle de la gaieté. Il se remit aussitôt et me demanda pourquoi j'avais ri.

— Sire, parce que Votre Majesté prétendait tout à l'heure que jamais elle ne disait une parole oiseuse.

Il sourit avec raillerie et, levant légèrement les épaules :

— Allons donc ! N'allez-vous pas me faire croire que vous êtes jalouse ?

— Jalouse ?

— Ma foi, pourquoi pas ? Vous autres femmes, vous l'êtes toutes comme des tigresses.

Et il souriait de nouveau, mais sans moquerie, et, prenant lentement son tabac, il fut se rasseoir et, me faisant signe d'en faire autant, il reprit :

— Je vous ai bien expliqué mes motifs pour avoir fait écrire à Junot ce que Duroc lui a dit de ma part. Je suis *reconnaissant comme ami* qu'il ait choisi et gardé sa place d'aide de camp. Cela ne m'étonne pas. Mais *moi*, comme ami et comme souverain, je dois veiller sur lui et sur son sort. Je ne fais donc aucune attention à ce qu'il m'a écrit ce matin et il demeure toujours gouverneur de Paris. C'est *inamovible* une place comme celle-là. Oui, quand on est gouverneur de Paris, c'est pour toujours. Quelle tête il a, ce Junot ! Il est encore comme à vingt ans ! Il m'a écrit une lettre !

Et l'empereur levait ses deux mains en remuant la tête.

— Vous dit-il ce qu'il m'écrit ?

— Il ne se le permettrait pas, Sire, mais j'ai pu deviner par le style de ma lettre tout ce qu'il y avait de souffrance en lui.

L'empereur fit quelques pas vers son bureau et,

cherchant parmi plusieurs papiers, il en prit un sur lequel je reconnus l'écriture de Junot. Il le parcourut des yeux et je vis une impression bienveillante se répandre sur ses traits habituellement sévères.

— Tenez, dit-il en me présentant la lettre de Junot, lisez cela et dites-moi si votre mari vous écrit des lettres comme celle-ci.

Junot écrivait bien, et je puis même dire remarquablement bien. On en pourra juger, au reste, par ce que je ferai connaître plus tard de sa correspondance. Mais l'empereur avait raison. Il y avait dans cette lettre qu'il venait de me donner un talent qui ne venait pas de l'esprit, mais bien de l'âme, et d'une âme brûlante. Chaque mot peignait une sensation. On ne pouvait repousser la plainte exhalée dans chaque ligne, parce que l'on sentait qu'elle était vraie. Quel cœur! quels trésors d'honneur, de bonté, de loyauté étaient renfermés dans cet homme! Que de noblesse dans sa plainte! Comme il était digne et, cependant, comme il disait bien sa blessure! Je remis la lettre sur le bureau sans dire une parole. J'en voulais à l'empereur pour le mal qu'il lui avait fait. Il me devina :

— Vous n'êtes pas contente, madame Laurette... me dit-il en me pinçant l'oreille, mais aussi pourquoi Junot est-il sentimental comme une jeune fille allemande[1]? Que diable! on a de la raison. Je ne veux pas qu'il soit triste. Écrivez-le-lui de ma part, en lui expliquant bien ce que je vous ai dit. Vous ne l'avez pas oublié?

[1] Je n'ai jamais oublié cette comparaison. Pourquoi donc prenait-il les Allemandes pour plus sentimentales que les Anglaises?

— Non, Sire. Mais, si Votre Majesté veut me permettre de lui demander une grâce, elle me rendra bien heureuse en me l'accordant.

— Que voulez-vous ?

— Sire, je remplirai vos ordres en écrivant à Junot. Mais Votre Majesté a pu voir combien il souffrait en lui écrivant cette lettre. Ce n'est pas une explication toute stérile de ma part qui peut réparer le mal que vous lui avez fait. Il faut que ce soit vous, Sire, qui mettiez le baume sur la plaie que vous avez faite.

L'empereur me regarda avec une ineffable douceur et me souriant en remuant la tête comme pour m'approuver :

— Eh bien, je lui écrirai !

— Bien sûr, Sire?

— Bien sûr.

— Votre Majesté l'oubliera.

— Non, je ne l'oublierai pas...

Et il ajouta avec un tout autre accent :

— Je vous en donne ma parole.

Et puis, comme si de nouveau une pensée se fût offerte à lui, il reprit avec cette sorte de demi-enjouement qu'on lui connaissait :

— Ah çà ! il m'*aime donc bien*, ce pauvre Junot?

Cette question faite de cette manière me surprit tellement, que je ne pus m'empêcher de sourire en le regardant. Je savais ensuite que sa *marotte*, si l'on peut se servir de cette expression, était d'être aimé, et aimé pour lui-même. Quant à cela, Junot lui avait donné de telles preuves d'attachement, que son doute ne pouvait même être excité. Mais il aimait probablement à en recevoir de nouvelles assurances, car, après

sa question, il retourna à la chaise qui était près de lui, s'appuyant sur le dossier, mit son menton dans le creux de sa main droite et, me regardant fixement, il me dit :

— Oui, il m'aime donc beaucoup ? Il m'aime donc plus que vous enfin ?

— Plus que moi, non, Sire, mais bien plus qu'aucune maîtresse, par exemple.

— Comment, il ne serait pas jaloux de moi ?

— J'en suis convaincue, Sire. Votre Majesté le sait bien.

Je le regardai avec un air assez significatif pour lui rappeler un ancien souvenir, et je nommai doucement Toulon. Sa physionomie ne changea guère. Seulement il y eut comme une expression joyeuse dans son regard.

— Oh ! oh ! en êtes-vous donc à ce degré de confiance, que Junot vous raconte sa vie passée quand vos deux têtes sont sur l'oreiller ? Qu'il parle pour lui, c'est bien, mais qu'il ne se mêle pas de mes affaires.

Il y avait de la plaisanterie dans son accent, aussi ne fus-je pas le moins du monde alarmée de la phrase. Ce que je lui rappelais d'ailleurs avait rapport à une histoire assez simple. Junot était amoureux, lors des affaires de Toulon, et amoureux à soupirer et faire sentinelle en chantant au milieu de la nuit sous les fenêtres de sa belle. Napoléon vit la jeune fille et parut en être épris. Ce fut assez pour que Junot se retirât tout aussitôt[1]. Il en souffrit beaucoup et ne le

[1] Je lui demandai, en l'écoutant me raconter cette histoire avec le feu qu'il mettait toujours à ses descriptions :

dit jamais. Je connaissais cette petite aventure et, comme la mémoire de l'empereur était extraordinairement susceptible d'être réveillée par un seul mot, j'étais bien sûre d'être comprise. Toutefois il ne suivait pas sa pensée, qui avait été renouvelée, et, me regardant avec son œil si clair et si perçant, il me dit :

— Il m'aime, dites-vous. Je le crois. Mais cet attachement, comme celui de tous les hommes, est subordonné aux grandes chances du jeu de la vie. Il est ambitieux, il aime la gloire, il aime tous ces hochets avec lesquels on mène la multitude avec un fil de soie. Il est comme tous les autres. Il est homme enfin.

Ses traits s'étaient à l'instant même obscurcis. Il avait repoussé la chaise et marchait dans la chambre en ayant les deux mains croisées derrière son dos. Je fus *choquée*, parce que *pour lui* Junot n'avait pas été comme tous les autres lorsqu'en 94 et 95 il partageait avec lui les économies maternelles.

— Sire, lui dis-je avec assez d'aigreur, la mémoire de Votre Majesté n'est pas fidèle et qu'elle me permette de lui faire observer que celle de son cœur *surtout* doit lui dire que Junot fut toujours pour elle le frère le plus dévoué. Qu'elle veuille bien se rappeler Marseille. Madame ne l'a jamais oublié.

Je ne sais où je prenais mon audace, mais dans un pareil moment je crois que rien n'eût été frein

— Et si la jeune fille t'avait aimé, qu'aurais-tu fait ?

— Belle question ! Je l'aurais d'abord quittée et puis, si elle s'était entêtée à m'aimer, ma foi, JE L'AURAIS TUÉE !

Ceci est d'autant plus remarquable, que Junot n'avait pas un caractère à le faire *par complaisance*.

pour mes paroles. Quant à lui, il me lança un regard qui aurait écrasé tout autre. Il leva ensuite les épaules et reprit :

— En admettant que Junot m'aime plus *que toutes choses au monde*, comme vous le dites dans votre jargon de salon, je vous dis, moi, qu'il ne m'aime pas davantage qu'une haute ambition satisfaite et, vous-même, il vous sacrifierait à elle.

— Et moi, Sire, j'ai l'honneur d'affirmer à Votre Majesté qu'elle méconnaît le caractère de Junot, qu'elle calomnie son noble cœur. Il vous aime, Sire, plus que toutes les dignités que vous pouvez lui donner, plus que votre couronne, plus que moi peut-être..., car c'était l'amour-propre qui me faisait dire le contraire tout à l'heure... plus que ses enfants peut-être !...

Et, pénétrée de la vérité de ce sentiment si profond qui faisait la vie de Junot et qui n'était pas apprécié, je fondis en larmes.

J'ai bien regretté depuis de n'avoir pas vu Napoléon dans ce moment-là. Mais mon émotion était bien trop vive pour que mon œil pût suivre son regard. Néanmoins j'ai pu présumer ce qu'il était par le mot qui suivit :

— Eh bien, c'est du romanesque !

Je ne l'ai jamais dit à Junot. Il lui aurait brisé le cœur.

Cependant la vérité, quand elle vient *de là*, a un accent qui est irrésistible. Napoléon y fut soumis. Il vint à moi, me prit la main, me pinça le bout de tous mes doigts, faveur que je ne lui ai vu faire que cette fois-là et, me frappant légèrement les joues :

— Allons, allons, calmez-vous... et surtout taisez-vous. Ces diables de femmes, il faut toujours qu'elles pleurent. C'est une infirmité qu'elles ont. Eh bien, je suis sûr que votre mère ne pleurait pas! Elle avait une mauvaise tête, mais c'était une maîtresse femme.

Il se promena pendant quelques instants en silence. Il y avait de la solennité dans ce calme qui enveloppait pour ainsi dire cette petite chambre, où était le maître du monde avec une jeune femme pleurant devant lui pour qu'il accordât, non pas des gouvernements de royaumes, des commandements d'armées, de riches dotations, mais un peu de croyance au plus pur, au plus profond sentiment d'attachement dont un homme ait été l'objet.

Cinq minutes s'écoulèrent dans le silence le plus profond de sa part et de la mienne. Depuis une demi-heure il faisait un temps affreux, une de ces tempêtes de l'équinoxe dont nous approchions alors. Le vent sifflait dans ces longs corridors du palais et formait comme de sourds gémissements qui semblaient répondre à des demandes inquiètes. J'avais le cœur gros de larmes et j'aurais beaucoup donné pour la permission de m'éloigner. Dans le moment la pendule sonna onze heures! Il y avait une heure et demie que j'étais dans le cabinet de l'empereur! En entendant le timbre résonner au milieu du silence, Napoléon tressaillit. Il s'arrêta et me dit avec une expression assez singulière, attendu qu'il disait très mal les vers :

Il vento sbuffa,
La pioggi precipitasi[1], etc.

[1] Chant du barde dans *la note* d'Ossian. Toute la suite est

— Quel temps il fait! Heureusement que nous ne sommes pas au bivouac. Ce pauvre Junot a eu de terribles moments à supporter en Portugal dans son voyage. On dit qu'elles sont de force à inonder les chemins dans une nuit, ces pluies de Portugal. Est-ce vrai?

Et le voilà me questionnant sur le climat du Portugal et sur les habitants, et sur leur caractère, et sur le marquis d'Alorna, et sur M. d'Araujo, et sur le nonce, qui, après avoir bien fait sa cour aux Français et particulièrement au duc d'Abrantès, venait de quitter Lisbonne en fugitif...

Et puis, après avoir bien tiré de moi tout ce qu'il en pouvait tirer, en me questionnant sur ce qui avait quelque rapport aux affaires présentes de la Péninsule, il se tourna vers moi et, me souriant avec une grâce charmante :

admirablement belle. L'empereur, qui aimait déjà beaucoup Ossian, avait un grand goût pour cette traduction de Cesarotti, tout en la déchirant à belles dents, comme il le faisait quelquefois. L'abbé Cesarotti, ami intime de Macpherson, a fait cette traduction sous ses yeux, et l'on peut dire qu'il y a des morceaux qui ne se trouvent pas dans l'original, ou bien qui lui sont supérieurs. Cesarotti a prouvé, dans cet ouvrage, qu'on pouvait faire plier la langue italienne à toutes les accentuations, quelque dramatiquement énergiques qu'elles soient. Avec lui et avec Alfieri, la langue italienne moderne n'est plus molle et efféminée comme dans Métastase et Guarini. On y trouve de *ce dantesque*, de ce mordant que nous aussi nous avions perdu et que Victor Hugo nous a rendu.

Dans cette pièce que je viens de citer, il y a une poésie imitative, admirablement belle, surtout au moment où le poète parle de la pluie et de la tempête et ajoute :

I cani ululano!...

Ce dernier mot est d'un grand effet.

— Je vous dis bonsoir, mais je ne vous souhaite pas une bonne nuit, car je suis sûr que vous écrirez à Junot avant de vous coucher. Me trompé-je?

— Non sûrement, Sire! m'écriai-je toute charmée de sa bonne et gracieuse manière. L'estafette de demain portera à Junot l'expression de tout ce que la bonté de Votre Majesté m'a fait ressentir dans cette soirée. Il sera bien heureux! Mais, Sire, Votre Majesté m'a promis un trésor de consolation pour son plus fidèle serviteur. Certainement il a eu tort de prendre autant d'alarmes de la lettre du maréchal Duroc. Mais enfin, il en souffre, Sire, et il en souffre depuis longtemps. Lorsque ma lettre arrivera à Lisbonne, il y aura six semaines que celle de Duroc lui aura été remise. Je suis sûre qu'une seule ligne de Votre Majesté, cette ligne promise ferait plus pour lui que toutes mes pages, quelque tendresse que j'y mette.

— Je vous ai promis d'écrire...

— Sire, vous l'oublierez...

— Non... je vous ai donné ma parole.

Je ne pouvais plus insister après ce dernier mot. Je saluai et me disposais à sortir, lorsqu'il me retint encore en me disant :

— Surtout, répétez lui bien pour quelle raison j'en agis ainsi. Dites-lui que je n'ai jamais eu la pensée de confier le gouvernement de Paris qu'à lui. Hulin est un bon homme, mais il est bon pour ce qu'il fait et non pour autre chose. Junot est un garçon d'esprit, mais sa tête va trop vite. Adieu, madame Junot. Je lui dirai qu'il a ici un bon chargé d'affaires. Bonsoir. *A propos*, et comment se porte mon filleul?... vous n'avez que lui de garçon, je crois?...

Je m'inclinai.

— Ce n'est pas bien. Il faut en avoir beaucoup. Je veux voir mon trône entouré des fils de mes amis et Junot est un de ceux que j'estime le plus parmi eux et que j'aime le plus tendrement. Dites-le-lui bien.

Lorsque je sortis du cabinet de l'empereur, le service tout entier me regardait avec des yeux passablement curieux. Une heure et demie d'entretien avec Napoléon! A cette époque? Que pouvais-je avoir à lui dire? que pouvait-il avoir à me dire? Je vis tout cela écrit sur les visages qui s'inclinaient devant moi, hélas! peut-être bien plus bas qu'à mon arrivée.

Comme je descendais l'escalier du pavillon de Flore, je rencontrai Duroc qui montait pour savoir comment tout s'était passé. L'excellent homme avait dit à l'huissier du salon de service de l'envoyer prévenir aussitôt que je sortirais du salon de l'empereur. Il fut comblé en apprenant tout ce que je lui contai. Il l'avait présumé en voyant la conférence se prolonger à l'infini.

— Allons, me dit-il, vous allez bien dormir et moi aussi, car vous saurez que ce malheureux Junot m'a fait beaucoup de peine. Il m'a écrit une lettre tout à fait déraisonnable. Mais sans lui dire directement ce que je vous dis ici, parlez-lui de la peine qu'il ne faut jamais causer légèrement à ses amis. Bonsoir et bonne nuit.

Nous étions arrivés tout en causant auprès de ma voiture, Duroc me donnait la main pour y monter, lorsque je demeurai toute surprise d'y voir M. de Narbonne, qui m'avait attendue pour savoir le résultat de l'entretien impérial. Aussitôt qu'il aperçut le maréchal Duroc, il descendit de voiture pour le

saluer, car Duroc était de ces hommes que tous les partis considéraient et il lui expliqua comment il était inquiet de ma visite à l'empereur.

— Car sa confiance en moi, monsieur le maréchal, lui dit-il en me montrant, est d'une si douce et si honorable étendue, que je connais toutes ses peines, et j'avoue qu'elles me sont aussi amères que si elles me venaient d'une de mes filles. Êtes-vous contente? poursuivit-il.

Je lui racontai en deux mots ce qui s'était passé. Duroc était toujours là. En me voyant ainsi entourée d'amis vrais et dévoués, je ne pus retenir de ces larmes qui sont un don du ciel, une faveur de Dieu. Hélas! que sont-ils devenus ces amis? Qu'est-ce donc que ce bonheur dont je jouissais tant et que mon cœur était si bien fait pour goûter? quelle est la réponse à cette question : « Que sont-ils devenus? » Morts, tous morts! voilà la parole lugubre qui retentit autour de moi, lorsque j'interroge tous mes souvenirs de cœur. Oh! que peut dire celui qui est aimé, entouré de ses amis! Quelle peine peut-il opposer à d'éternelles séparations, à une absence qui n'aura plus de retour!

En rentrant chez moi, quoiqu'il fût tard, je montai dans l'appartement de mes enfants. J'étais bien sûre de trouver la bonne de mes filles et la nourrice de mon fils veillant auprès d'eux. Je les baisai tous trois avec un sentiment de bonheur qui faisait gonfler mon cœur de joie. J'allais rendre leur père heureux, j'allais lui dire de n'avoir aucun doute sur l'attachement de celui auquel son sort le liait par un attrait si fort, que rien ne pouvait l'en détacher. Et alors il fallait bien qu'il en fût aimé, car s'il en eût été autrement,

c'était une vie bouleversée, du malheur pour du bonheur !

Avant de me coucher, j'écrivis à Junot toute ma conversation avec l'empereur. Je n'omis aucun détail, *un seul mot excepté*. Je dis tout ce qu'il m'avait expliqué avec une scrupuleuse exactitude. Comme Junot fut heureux en recevant ma lettre ! Sa réponse est folle et joyeuse comme celle d'un enfant de quinze ans.

Le lendemain matin, je me rendis chez la grande-duchesse pour lui raconter aussi tous mes succès. Elle avait été si excellente pour moi la veille, qu'en vérité je lui devais ma première visite. Je lui dis que M. Prévost partait le lendemain pour Lisbonne et qu'elle serait tout à fait bonne si elle voulait écrire à Junot, pour le gronder, ainsi que je l'avais fait, et que Duroc devait aussi le faire. Elle fut également contente de ce que je lui rapportai de la conversation que j'avais eue avec l'empereur.

— Savez-vous, me dit-elle, que vous êtes peut-être la seule femme qui puisse dire qu'elle est demeurée une heure et demie avec l'empereur sans qu'il y ait eu des raisons autrement que sérieuses ? ajouta-t-elle en riant, car il n'y en a pas eu d'autres, n'est-il pas vrai ?

Et elle riait toujours plus fort.

— Si cela était, lui répondis-je sur le même ton, je n'en parlerais pas. Je ne dirais pas non plus que ce n'est pas vrai. Je garderais le silence. C'est, je crois, le meilleur moyen de jouer son rôle en pareille occasion. Au surplus je crois que l'empereur doit le rendre bien difficile ce rôle-là.

— Lequel ? me demanda la grande-duchesse, qui

pendant tout ce temps m'avait regardée avec une extrême attention et n'en faisait nullement à ce que je lui disais.

— *Celui de favorite.* Je remarquais cela l'autre jour chez Votre Altesse Impériale, au moment où la rumeur occasionnée par *l'arrestation* de Mlle Gui...t suspendit tous les entretiens secrets et publics. J'étais fort près de l'empereur, mais du véritable empereur, et non pas d'Isabey. Il causait avec une femme que j'avais reconnue à sa démarche seule. Je ne voulais pas écouter ce qu'elle lui disait, ni ce que l'empereur lui répondait. Je n'aime pas les écoutages aux portes. Mais au milieu d'un bal masqué, c'est une autre chose. Et puis l'empereur était si content de sa ruse, si bien persuadé qu'on prenait Isabey pour lui, que j'étais tentée de le punir. Et précisément, au moment où j'en avais le désir, le voilà qui vient se mettre auprès de moi. Et que croyez-vous qu'il disait à sa compagne? que son amour pour elle était subordonné à une seule action, et cette action consistait dans *un acte de pouvoir.*

« — Je ne veux pas qu'on me nomme le petit Louis XIV, disait-il, je ne veux pas qu'une femme m'expose à me voir devant les regards du monde comme un être faible et sans cœur.

« — Eh ! c'est précisément le cœur qu'il faut laisser parler, lui répondit *spirituellement* sa compagne, ou pour mieux dire sa camarade.

A quoi il répondit à mon extrême joie :

« — Prrrrr ! Le cœur ! Vous voilà bien, vous comme toutes les autres, dans vos rêveries imbéciles. Le cœur ! que diable savez-vous ce que c'est votre cœur? C'est une portion de vous-même où passe une grosse

veine dans laquelle le sang va plus vite quand vous courez. Eh bien, qu'est-ce que cela? »

Il se leva, donna le bras à sa camarade dont la taille cambrée aurait fait reconnaître l'empereur quand il n'aurait pas été lui-même reconnaissable par son dandinement cadencé, et ils s'en furent voir ce que c'était que les larmes et le désespoir de la jolie folie. Ils revinrent à l'instant :

« — Voyez, disait l'empereur, ce que c'est que vos arrangements romanesques! Voilà une pauvre fille qui a cru à la parole doucereuse de ce beau fils de Murat. Elle est peut-être dans le cas de s'aller noyer. Hein! qu'est-ce que vous dites? »

Il se pencha et j'entendis quelques sanglots. L'empereur les entendit probablement comme moi, car, se levant aussitôt, il dit au masque pleurant :

« — Ma chère, je n'aime pas à voir pleurer Joséphine, elle que j'aime plus que toutes les femmes. C'est vous dire que vous perdez votre temps. Adieu, je viens au bal masqué pour m'amuser. »

Et tout aussitôt il se leva et se perdit dans la foule, où Rapp et Duroc le rejoignirent.

La grande-duchesse se mit à rire.

— Est-ce que vous connaissez l'histoire tout entière de cette petite Gui...t? me demanda-t-elle.

— Pas un mot.

— Comment! sa mère ne vous a pas proposé d'aller faire danser ses filles avec un tambour de basque dans votre salon?

— Non, madame. Et pour dire la vérité, des femmes qui dansent avec un tambour de basque, cela sent un peu la bohémienne.

— Aussi ne valent-elles guère mieux. Il y a dans

cette famille une mère et trois filles dont l'une est toute jeune, mais dont les deux autres sont grandes et tout élevées, je vous assure. Mais comme la chose est à présent de toute nullité, je vous dirai que le général Junot allait très souvent chez ces dames. Elles sont vos voisines et demeurent sur le boulevard de la Madeleine. L'une des deux sœurs est excessivement jolie, l'autre l'est moins, mais elle est fort spirituelle. Quant à la plus petite, c'est encore une enfant. Voilà l'histoire de cette famille. Vous voyez que j'avais *mes raisons* en vous demandant si vous aviez vu danser Mlle Gui...t?

— Votre Altesse Impériale me permet-elle de lui demander à mon tour pourquoi, elle si bonne et surtout si bienveillante[5] chez elle, elle a été si rigoureuse pour Mlle Gui...t?

La princesse Caroline a une de ces figures dont l'expression est d'une extrême mobilité, et cette mobilité est d'autant plus visible que la transparence de sa peau est admirablement parfaite et que la circulation du sang est si rapide, que le changement de teinte sur ses joues est d'un effet miraculeux. Au moment où je lui parlai de mademoiselle Gui...t, sa physionomie changea subitement deux ou trois fois et avec quelque hésitation elle me dit que le grand-duc s'était beaucoup occupé d'elle et qu'en raison de cette circonstance elle avait trouvé que Mlle Gui...t était fort impertinente de se présenter chez elle. Et moi, bien

C'était la vérité. La grande-duchesse de Berg faisait les honneurs de chez elle comme une princesse, et en même temps comme une femme charmante. Elle n'a pas d'abord été ainsi, mais ensuite elle fut à merveille.

que je fisse l'ignorante, j'en savais assez pour trouver que Mlle Gui...t avait *doublement tort*.

Pour en finir avec elle, lorsque je parlai de tout cela à M. de Narbonne, qui avait des relations avec la mère de ces jeunes filles, qui était à moitié Anglaise, il se prit à rire comme un joyeux jeune homme, lorsque j'en fus à l'incident de l'empereur. Je ne compris pas alors. Cette gaieté ne me fut expliquée que quelques semaines plus tard, lorsque Mlle Gui...t revint de Bayonne, où l'impératrice l'avait emmenée comme lectrice.

Je reçus le lendemain la lettre de la princesse Caroline pour Junot. Comme elle était cachetée, je ne la vis pas alors. Mais après la mort de mon mari je l'ai retrouvée dans ses papiers. La voici. C'est de l'écriture de Mme Michel, lectrice de la princesse. La signature de la princesse est assez remarquable pour la conserver. On verra qu'elle ne dérogeait pas à la louable coutume des Bonaparte, d'être complètement illisible. Cette lettre est bien remarquable et vraiment digne d'attention.

« A Paris, le 27 février 1808.

« Mme Junot vient de me faire dire, monsieur le gouverneur, que votre aide de camp part ce soir. J'avais le projet de vous écrire une longue lettre, mais une légère indisposition qui me retient au lit m'empêche de vous écrire moi-même. Savez-vous que vous avez bien affligé *la femme qui vous aime le plus au monde?* Et vous, qui cent fois m'avez répété combien *votre amour pour elle* était grand, comment avez-vous pu vous résoudre à l'affliger ainsi? *Si vous*

aviez vu ses larmes, vous réfléchiriez davantage avant de faire de pareilles imprudences. Croyez-vous qu'elle sera plus heureuse quand vous vous retirerez disgrâcié? Croyez-vous que ce soit un moyen pour rendre vos enfants plus heureux? Malade ou non, je vous conseille de souffrir encore, de supporter *son éloignement* avec plus de patience. Après la campagne, vous aurez le plaisir de la revoir heureuse et contente en vous voyant. Vous embrasserez vos enfants. Au lieu que si vous reveniez malheureux, vous le seriez l'un et l'autre pour toujours; vous souffririez mutuellement de voir vos enfants malheureux. Si votre santé n'est point bonne, soignez-la et servez plutôt jusqu'à votre dernier soupir, afin qu'on ne puisse pas dire que *l'amour pour votre femme* ou le mécontentement de l'empereur aient pu vous faire quitter une carrière aussi brillante. Plus vous restez avec peine là-bas, plus l'empereur vous saura gré du sacrifice, et plus vous vous assurerez pour l'avenir un bonheur parfait. Mais je devais vous gronder, car mon intérêt pour vous me guide toujours et je vais encore entrer dans des détails. Vous n'ignorez pas que l'empereur a toujours dit qu'il lui était impossible de faire la place de son premier aide de camp comme il en avait eu un instant le projet, qu'il y trouvait beaucoup d'inconvénients. Ayant donc changé d'idée, comme cette place existe aujourd'hui elle ne peut plus vous convenir. Vous pensez peut-être que vous l'aimez comme elle est, mais alors elle sera sans attributions et, par la même raison, sans considération. L'empereur vous laisse le commandement de Paris; deux places réunies ne sont point compatibles. Vous avez bien fait de préférer de garder celle d'aide de camp et de l'écrire

à l'empereur. Mais lui, qui a toujours beaucoup de bontés pour vous, vous a donné la meilleure. Vous êtes bien vif et vous ne vous en rapportez pas assez aux personnes qui vous aiment et qui vous portent intérêt.

« J'ai demandé pour vous plusieurs grâces à l'empereur — en me les accordant il y a mis mille bontés — celle de la place de votre père[1] et de nommer votre fils[2]. Il ne cesse aussi de dire qu'il est bien content de vous. Il traite Mme Junot à merveille et, dans tous les cercles il lui adresse un mot agréable. Et c'est dans ce même moment que vous vous conduisez avec si peu de prudence! Vous savez combien j'aime Mme Junot et votre petite famille et l'intérêt que je porte à tous? Mme Junot me dit qu'un de vos amis, M. Magnien, devait arriver. Je me réserve de vous gronder par lui, car je n'ai pas le temps aujourd'hui.

« Le grand-duc est parti il y a huit jours; il a reçu toutes les commissions *qu'il vous avait* prié de faire. Elles sont très bien faites et je vous *en remercie beaucoup*, ainsi que de vos soins pour M. Lafont[3]. Le prince se joint à moi, car il n'a pas eu le temps de vous écrire avant son départ.

[1] Après la mort de ma belle-mère, mon beau-père, qui alors était conservateur des eaux et forêts à Dijon, ne put supporter la maison où il avait vécu si heureux et ne voulut plus rester à Dijon. Il donna sa démission, mais demanda que sa place fût donnée à son gendre, M. Maldan. Ce que l'empereur accorda.

[2] Elle fit d'abord la demande. Et, lorsque je fis la démarche *officielle*, je trouvai l'empereur disposé, ce qui n'était pas aisé pour un second enfant, ainsi que je l'ai dit.

[3] M. Lafont était un neveu de Murat, fils d'une de ses sœurs.

« Adieu, monsieur le gouverneur, recevez l'assurance de ma haute considération.

« CAROLINE. »

Quelques jours après, l'estafette de Lisbonne, établie directement toutes les semaines, emporta une autre lettre adressée à Junot par un véritable ami. C'était du maréchal Duroc, ou, pour parler plus juste, *du grand maréchal*, mais nous l'appelions le maréchal Duroc. Je mets cette lettre en *fac-similé*[1], parce que je suis bien aise de faire juger de la vérité de l'amitié de Duroc pour Junot, et l'on pourrait croire que n'ayant *que le fait* présent, je l'entoure au gré de mon imagination.

« J'ai remis ta lettre à l'empereur, mon cher général, il ne l'a pas lue devant moi et ne m'en a pas parlé, mais Mme Junot, qui a pu le voir et s'entretenir avec lui, te dira sûrement que tu as cherché ou cru trouver, dans ce qu'il m'a chargé de t'écrire, des choses désagréables pour toi qui ne pouvaient y être.

[1] Il est assez difficile de toujours mettre des fac-similé pour pièces à l'appui. Cependant je ne parle guère que d'après cette sorte de matériaux lorsque mes propres souvenirs me manquent; quelquefois, lorsque la date n'y est pas, je puis errer, mais seulement d'une façon légère. Ainsi dans cette *fameuse erreur* de la bataille d'Eylau, erreur que j'ai commise d'après une lettre de Berthier, qui n'était pas habituellement très clair dans ses narrations *amicales*, le fait *réel* de la scène de Lannes à l'empereur eut lieu en effet, mais quelques semaines plus tard. Ce fut toujours dans la campagne. Le jour de la bataille ce fut Augereau, lui-même, qui fit cette scène à l'empereur. Comme cette circonstance est importante, je la rapporterai plus loin tout à l'heure.

« Sa Majesté a expliqué à Mme Junot comment elle croyait qu'il était incompatible pour la même personne d'occuper en même temps la place de gouverneur de Paris et d'aide de camp. Mais elle a pu se convaincre aussi que Sa Majesté n'avait pas eu la pensée de te faire quitter la place de gouverneur de Paris pour la donner à un autre. Elle lui a même indiqué que tu devais faire de préférence le choix de celle-là comme la meilleure, et qui, à ses autres avantages, pouvait te donner ceux de confiance que tu crois exclusivement attachés à l'autre. Les sentiments de l'empereur pour toi n'ont pas changé, et tout prouve cela. Quelques moments de noir ou de mauvaise humeur que tu as pu avoir ont pu te faire penser une chose aussi désagréable. Mais tu devais écarter cette pensée et ne pas te rendre malheureux.

« On parle beaucoup de notre départ pour l'Espagne; des équipages sont partis, mais pour le reste il n'y a pas d'ordre.

« Le carnaval est fini, et heureusement pour ceux qui ont envie de dormir. Les bals et les fêtes se succédaient sans interruption. La dernière a été un très joli bal masqué chez la grande-duchesse, où l'on s'est beaucoup amusé.

« Crois, mon cher Junot, à tout mon attachement.

« DUROC.

« Ce 3 mars 1808. »

Duroc avait été vivement peiné de la lettre que Junot lui avait écrite. Lorsqu'il était atteint par un soupçon, il n'y avait aucun frein et dès lors la bride était lâchée à des mots qui blessaient fortement les amis qui les recevaient. Ceux qui, comme Duroc, le

connaissaient entièrement, ne lui en voulaient pas, parce qu'ils savaient que le malheureux souffrait cruellement. Ainsi, par exemple, il crut cette fois que l'empereur voulait le punir des bruits qui avaient couru sur lui et sur la princesse Caroline et qu'il lui ôtait le gouvernement de Paris, la plus belle place de l'empire à cette époque, avec les attributions immenses qui y étaient attachées. Ce n'était pas la perte de la place, non, je puis l'affirmer. Je ne fais pas là du *romanesque*, ce serait stupide, mais je suis *très certaine* que c'était la pensée d'une *punition*, et puis il s'était mis dans l'idée également que Duroc devait avoir le gouvernement de Paris...

« De tous ceux qui entourent l'empereur *il en est le plus digne*, m'écrivait-il. Je n'en connais *qu'un seul* qui puisse lui discuter la priorité, dans ce cas c'est *Marmont*. Marmont que j'aime comme mon frère et mon frère d'armes tout à la fois. Eh bien, je lui verrais même avec joie le gouvernement de Paris, parce que, me dirais-je, l'empereur est au moins gardé par un fidèle ami. Duroc est à mes yeux dans la même catégorie, mais il est près de l'empereur et cette nomination... Enfin cela m'afflige, et m'afflige du fond de l'âme, etc. »

Lorsque j'eus avec Duroc une explication plus longue encore que celle que j'avais eue avec l'empereur, il me dit, avec un accent vraiment navré, combien Junot l'avait affligé et combien ce doute de sa part était d'ailleurs déraisonnable.

— Junot et quelques autres, me dit-il, me méconnaissent et méconnaissent également ma position. L'empereur me disgracierait s'il me nommait maréchal de France. Que ferais-je éloigné de lui? Sans

doute, c'est un grand honneur. Mais mon attachement à sa personne, comment pourrait-il ne pas être horriblement froissé par cet éloignement? J'aime l'empereur comme Junot l'aime. Eh bien, ne vient-il pas de choisir la place de premier aide de camp au lieu de celle de gouverneur de Paris? Pourquoi donc me juge-t-il autrement que lui? Et puis, n'est-il pas mon ami, mon ami de cœur? Notre fraternité d'armes date de trop loin pour être ainsi oubliée devant un brevet.

Duroc fut longtemps affecté profondément de cette histoire. J'eus beaucoup de peine à effacer l'impression produite par la lettre de Junot, d'autant qu'il avait évité d'avoir une explication avec lui. L'amitié est bien autrement susceptible que l'amour. En amour, un serrement de main, une douce parole, un doux regard, et la peine est effacée. Mais en amitié, ah! que les plaies sont lentes à se cicatriser! Et plus la blessure est faite avec étourderie, et plus cette sorte de rancune du cœur est implacable. J'ai, du reste, le caractère, je crois pouvoir le dire, noble et généreux, et principalement oublieux des injures. Mais cette conduite, je ne l'observe qu'envers les gens du monde. Ils sont pour si peu dans l'arrangement de mon bonheur, que je ne m'occupe guère de ce qu'ils peuvent dire ou faire relativement à ma personne et à ma façon de vivre, sujet de pâture dont le susdit monde est prodigieusement friand. Pour la foule, je suis donc égale d'humeur et même indulgente, point susceptible, point exigeante, point difficile à vivre enfin Mais après cela, mettez-moi en présence de gens que j'aimerai, pour qui mon amitié sera profonde et vraie, et cette femme, douce, égale, indifférente à des égards,

à des devoirs même rendus, cette femme devient tout aussitôt un être dont l'apparence est méchante. J'exigerai, je demanderai avec d'autant plus d'insistance que je sens que je puis beaucoup donner. J'ai tant de dévouement pour ceux que j'aime ! Aussi que de larmes quand ils me blessent ! Que de déchirements lorsque je vois, dans un cœur de femme, par exemple, que jusque-là j'ai dû croire aimant, qui doit l'être, quand je n'y trouve qu'une froide sécheresse, un égoïsme complet, un amour de soi-même qui ravale la créature au niveau de la brute, surtout quand cette créature est une femme, dont la mission toute divine lui impose la loi d'une entière abnégation d'elle-même. Quand on rencontre une telle déception là où l'on avait placé de ces doux rêves dont l'accomplissement devait mettre du baume sur tant de plaies encore saignantes ! dont la réalisation devait faire la joie de vos vieux jours ! mon Dieu, il n'est alors que votre voix qui soit puissante dans sa consolation et qui puisse donner de grandes grâces au milieu d'amères tribulations.

Après celles que je viens de signaler, les peines les plus douloureuses me sont venues de la main de la mort. Que d'amis j'ai perdus ! Non pas que le nombre en fût grand. On n'a pas autour de soi une foule de cœurs dévoués et parfaits, de ces cœurs qui reflètent le vôtre dans toutes ses douleurs et dans toutes ses joies pour adoucir les unes et pour doubler les autres. J'ai joui pleinement de ce bonheur. Mais, comme si l'infortune sentait le besoin de se multiplier au moment où le malheur banal de la perte de ma fortune, de ma position sociale me frappait comme *femme veuve* de l'un des *capitaines d'Alexandre*, j'ai

perdu dans la même année *tous ceux* dont la voix consolatrice devait me faire entendre des paroles de paix et de bonté, au lieu de ces accents d'une envie satisfaite, heureuse de retourner le poignard dans la plaie, de doubler votre malheur, en vous répétant que *vous seule l'avez causé.* Accumulant le blâme sur une mémoire qui devait vous être sacrée, y ajoutant la calomnie et vous faisant regarder comme un bonheur, au milieu de cet entourage infernal, de ne pas être par lui jugée criminelle quand vous n'êtes coupable que de trop de bontés, que des titres sacrés réclamés par la nature vous *imposaient comme lois*, ou tout au moins comme devoir...

J'ai déjà parlé souvent du comte Louis de Narbonne. Comme son nom se trouvera maintenant à presque toutes les pages de ce livre, et qu'il s'y trouvera comme celui d'un ami parfait, je veux le faire parler lui-même avant le temps. C'est en lisant une lettre de lui, écrite au moment de mon plus grand malheur, de la mort de mon mari, que l'on pourra le juger et voir si c'était un homme léger et mauvais de cœur.

— Il était *courtisan avant tout*, disent ses ennemis.

Eh bien, alors il était bien courageux de lutter avec l'empereur dans un pareil moment, où je n'étais plus qu'une pauvre veuve, l'écorce de l'orange dont le jus avait été exprimé.

On verra cette lettre plus loin. M. le comte de Narbonne est un homme assez important comme personnage historique pour que je regarde comme un devoir sacré de le faire connaître comme il doit être connu.

CHAPITRE IX

L'empereur à Bayonne.— Le *balancier* et le *pan de muraille*. — Marrac. — Le duc de Santa-Fé. — O'Farrill. — La junte. — Murat à Madrid. — Révolte de Burgos et de Tolède. — L'infant don Antonio. — Murat au bal. — Jé né vous dis qué ça. — Lettre de l'infant don Antonio à Murat. — Martial-Thomas et *la poule d'eau*. — Lettre de Ferdinand VII. — Le 2 mai. — Fusillade. — Bonne foi de Ferdinand. — Ordres de Felieu. — Junot en Portugal. — Évariste de Castro. — Charles IV à Bayonne. — Fautes de l'empereur. — L'infant don Antonio et la *Vallée de Josaphat*. — Junot et les cotons. — Le duc de Valmy. — Le général Thiébault et le général Taviel. — Adresse des Portugais à l'empereur. — Caricature.

L'empereur partit pour Bayonne. C'est ici que commence une tragédie bien importante dans toutes ses péripéties ! Que de fortes influences exercées dans l'extrémité de l'Europe, par la seule commotion de la secousse donnée par la main puissante et colossale de Napoléon ! Cette secousse une foi reçue, le balancier du temps ne s'arrêta plus dans sa marche de destruction pour faire crouler l'édifice que son génie vraiment édificateur avait élevé. Chaque jour en vit tomber un pan de muraille, et bientôt Napoléon, créateur, ne fut plus, aux yeux de ce monde qui l'adorait à genoux, qu'un homme digne de tant de blâme, car il était malheureux...

On connaît tous les détails des différentes entrevues de tous les souverains de France et d'Espagne dans

cette ville de Bayonne [1] — *je dis les souverains*, car l'Espagne en comptait *deux*,— et tout cet *imbroglio* de la protestation de Charles IV n'avait servi, au fait, qu'à mettre le feu à tout ce qui était déjà en chemin de perdition. Quant aux affaires du 2 et du 3 mai, c'est une question de trop grave importance pour la passer comme inaperçue. Les journaux français en ont beaucoup parlé, mais ont-ils dit la vérité? Le *Moniteur* la disait-il toujours d'ailleurs? Je ne le crois pas. Au surplus, voici quelles sont les diverses opinions résumées en un raisonnement parfait selon moi, d'après la connaissance que j'ai des hommes et du pays. C'est de O'Farrill et du duc de Santa-Fé que je tire mes documents pour donner cette solution.

Les premières querelles qui s'élevèrent entre le grand-duc et la junte laissée à Madrid par Ferdinand, eurent pour cause l'abdication de Charles IV, contre laquelle celui-ci voulait revenir, ce que la junte prétendait n'être pas habile à décider. Charles IV prétendait que sa renonciation à la couronne lui aurait été arrachée par force, et cette conduite était aussi peu digne que politique, car l'Espagne, lasse du joug du prince de la Paix, ne voulait plus *de privado* de sa couleur ni de sa trempe. Le pauvre infant don Antonio ne cessait de faire des *hélas!* et de lever les mains au ciel, lorsque son frère lui écrivait des lettres comme celle qu'il reçut de l'Escurial [2] en date du 17 avril. Mais ce fut bien autre chose quand on apprit que plusieurs Français avaient été assassinés à Burgos et à Tolède. Le grand-duc manifesta alors dans

[1] Bayonne ou Marrac, c'est la même chose.

[2] Je l'ai citée antérieurement à ceci.

ses rapports avec la junte une aigreur qui devenait terrible dans ses résultats, parce qu'elle amenait une rupture entre les deux autorités qui devaient vivre en harmonie. Murat ne dissimula plus. Il s'exprima avec hauteur et déclara qu'il s'opposait à tout rassemblement séditieux, tels qu'il y en avait chaque jour dans Madrid même, et demandait vengeance et satisfaction de ce qui venait de se passer à Tolède et à Burgos. Sa lettre à l'infant don Antonio est maintenant sous mes yeux, je vais en rapporter plusieurs fragments.

Le grand-duc de Berg à S. A. R. l'infant don Antonio, président de la junte, à Madrid.

« Monsieur et cousin,

« Je viens d'être informé qu'il y a eu des émeutes populaires à Burgos et à Tolède, et *que la populace, soutenue par nos ennemis communs et par des misérables qui ne vivent que de crimes et de pillage*, s'est livrée à de grands désordres. A Burgos, l'intendant de la province a failli être victime de son zèle. Il a dû la vie à un Français, qui l'a arraché couvert de blessures des mains de ces forcenés. Son crime, à leurs yeux, était la probité avec laquelle il remplissait ses devoirs. Le général Merle s'est vu forcé de dissiper ce rassemblement à *coups de fusil*. Les plus mutins sont restés sur le champ de bataille, le reste a pris la fuite. Cette mesure a rétabli la tranquillité et arrêté la fureur populaire attisée par le désir de piller et d'incendier les maisons des plus riches propriétaires.

« A Tolède, on a tout récemment commis quelques pillages. On a brûlé plusieurs maisons et, pour la seconde fois, la force armée espagnole a laissé le champ libre à la fureur populaire.

« Je le déclare à Votre Altesse Royale, l'Espagne ne peut rester plus longtemps livrée à une semblable anarchie. L'armée que je *commande ne peut, sans se déshonorer, laisser commettre de pareils attentats.* Je dois sûreté et protection à tous les bons Espagnols ; je le dois surtout à la bonne ville de Madrid, qui s'est acquis des droits éternels à notre reconnaissance par l'enthousiasme qu'elle a témoigné et par la bonne réception que nous lui devons depuis notre entrée dans ses murs...

« Je dois vous dire enfin, pour la dernière fois, que je ne puis permettre aucun rassemblement. Je ne verrai que des séditieux, *ennemis de la France et de l'Espagne*, dans les individus qui oseraient encore se réunir ou répandre l'alarme. Hâtez-vous donc d'annoncer à la capitale et à l'Espagne *ma généreuse résolution.* Et si vous ne vous trouvez pas assez fort pour répondre de la tranquillité publique, je m'en chargerai plus *directement*.

« Les bons Espagnols n'auront pu se dispenser de voir *dans l'attitude tranquille que j'ai constamment gardée*, combien l'armée est loin de se laisser entraîner par de perfides suggestions et que nous n'avons jamais confondu la partie saine de la nation avec de misérables intrigants.

« Sur ce, je prie Dieu, Monsieur et cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« JOACHIM.

« Madrid, 23 avril 1808. »

Cette lettre est curieuse à commenter; elle donne pleinement l'idée de ce qu'était Murat. Il pouvait être le plus vaillant des hommes, et certes il l'était en effet... Mais hors du champ de bataille... Quelles expressions contradictoires se trouvent entassées dans cette singulière production! Il y en a qui sont tellement bizarres, même, qu'on ne sait comment un secrétaire a pu les écrire sans observation. Comment! il dit « *que le général Merle s'est vu obligé de disperser le rassemblement de Burgos à coups de fusil, que les plus mutins sont demeurés* SUR LE CHAMP DE BATAILLE » et trois lignes plus bas il dit, comme par une amère dérision ou par une égale sottise: « *Les bons Espagnols n'auront pu se dispenser de voir l'attitude tranquille que j'ai gardée* », etc.

En vérité, on croit rêver de voir un pays comme l'Espagne dans des circonstances aussi importantes, être livré à des incapacités aussi complètes. Et, lorsqu'il faisait ainsi *le matamore*, l'Espagne arborait le drapeau de la révolte au haut des lances de ses contrebandiers, et pourtant il écrivait à l'empereur *que tout était calme*[1]. J'ai trouvé dans les papiers de Junot, qui était alors à Lisbonne, une lettre du grand-duc de Berg, tout entière de sa main, qui est également curieuse dans les raisonnements qu'elle contient. Elle avait pour objet de complimenter Junot sur son titre de duc d'Abrantès. Je vais la transcrire ici, d'autant plus qu'elle renferme des détails assez curieux

[1] C'est le pendant de la jolie caricature représentant M. Casimir Périer à la tribune, disant: « *Messieurs, tout est calme autour de nous* », et les différentes révoltes au nombre de sept *étaient autour de lui.*

sur Dupont. A quoi a tenu le salut de l'Espagne? Peut-être ce que je dis est-il exagéré, mais j'attribue les événements malheureux de la Péninsule à l'épouvantable affaire de Baylen. Je puis m'abuser d'ailleurs et juger avec partialité, parce que les malheurs de Junot, lors de la descente des Anglais, ont été doublés et triplés même par l'infériorité du nombre de troupes. Ce qui n'eût pas été si le grand-duc lui eût envoyé les régiments qu'il demandait.

Voici sa lettre :

« Monsieur le duc,

« Voulez-vous recevoir mon compliment sur le nouveau titre qui vient de vous être *déféré* par l'empereur? C'est la juste récompense de vos services, et vous trouverez dans cette distinction un nouveau témoignage de l'attachement de Sa Majesté. Vous connaissez celui que je vous porte et vous ne devez pas douter de la part que je prendrai toujours à ce qui pourra vous arriver d'heureux.

J'ai reçu votre lettre du 5 avril, et celle qui m'a été remise par Van Berchem[1]. Il est possible que l'empereur ait des vues particulières sur les corps de Solano et de Galice. Cependant je vous adresse un ordre, au moyen duquel vous pourrez, si vous le désirez, les appeler en Portugal. Je suis bien fâché de ne pouvoir pas disposer des régiments du général Dupont, que vous désirez pour faire occuper Oporto.

[1] C'est le même baron Van Berchem, ami de Junot et le mien, dont j'ai déjà parlé dans mes Mémoires; il avait fait les campagnes d'Italie et était fort lié avec Murat comme avec Junot, voilà pourquoi le grand-duc en parle avec autant de familiarité.

La première division de ce corps et sa cavalerie occupent déjà Aranjuez et occuperont dans deux jours Tolède. Ses autres divisions suivent ce mouvement, qui paraît avoir une destination ultérieure sur le midi de l'Espagne. Mais je vois dans l'occupation de Tolède par le général Dupont, un moyen *sûr* de contenir Solano, qui n'osera certainement bouger quoiqu'il se trouve encore à une grande distance de lui [1]. Dans ce cas il vous sera facile d'envoyer à Oporto les troupes que vous deviez envoyer à Elvas, pour observer celles de Galice. Au reste, il me sera peut-être plus possible de vous parler plus clairement dans huit jours.

« Nous continuons à jouir de la plus grande tranquillité. Le prince des Asturies est parti depuis trois jours pour Bayonne.

« J'avais offert secours et assistance au roi Charles IV. L'empereur a approuvé ma conduite. Il paraît que les Espagnols verraient avec plaisir ce bon roi remonter sur le trône. *En un mot l'Espagne attend tout de la protection de l'empereur. On l'attend comme le Messie.*

« Vous devriez recommander à tous vos courriers de ne pas passer par Madrid sans me voir, car je me propose de vous écrire plus régulièrement. Vous me feriez plaisir si vous vouliez m'écrire un mot de temps en temps.

« Sur ce, monsieur le duc, je prie Dieu qu'il vous ait en sa digne et sainte garde.

« JOACHIM.

« Madrid, le 13 avril 1808. »

[1] Il était alors, je crois, du côté de Talaveyra da Reyna, ou bien de Truxillo.

J'espère qu'on a remarqué « *l'Espagne qui désire le bon roi Charles IV* », et puis « *qui attend l'empereur comme le Messie... qui espère tout de sa pro tection !* »

Et dire, écrire cela le 13 avril, encore ! A cette époque l'aveuglement n'était plus possible à moins d'une cécité volontaire. La résistance de la junte et des ministres pour la cause la plus légère devait servir d'avertissement ; mais que pouvait-on demander à un homme qui, lorsque l'Espagne était déjà en feu, que Madrid avait encore la rue d'Alcala teinte de sang espagnol et les allées de son Prado embarrassées de cadavres, disait à quelqu'un qui lui parlait de ce qu'on pouvait craindre à Madrid, et cela avec son accent gascon ou périgourdin qu'on ne peut malheureusement pas rendre :

— Bath ! mon cher, jé leur donnérai un bal. J'y dansérai... (et là-dessus il faisait un battement de la jambe droite), jé né vous dis que ça...

La phrase n'aurait aucun mérite si elle était faite. *Elle est littérale.*

Voici une pièce importante que l'on ne mit pas dans le *Moniteur* à cette époque, c'est la réponse de l'infant don Antonio à la lettre que lui écrivit le grand-duc de Berg en date du 23 avril. Cette pièce est d'autant plus curieuse qu'elle explique avec une sorte de naïveté l'état moral de l'Espagne. En voici quelques fragments.

L'infant don Antonio commence par dire au grand-duc, que les renseignements qui lui sont parvenus lui ont donné la preuve qu'à Burgos l'émeute populaire avait été causée par l'arrestation d'un courrier espagnol par des troupes françaises. Il remercie le

grand-duc de l'asile donné à l'intendant par les Français, et il ajoute ces paroles remarquables :

« Cependant, si la prudence des chefs des soldats français eût pu empêcher l'effusion du sang qui a coulé, de quelle responsabilité ne se sont-ils pas chargés, au milieu d'un peuple qui les a reçus comme DES AMIS ET COMME DES FRÈRES ?

« Quant à l'affaire de Tolède, je suis instruit des motifs qui l'ont occasionnée. L'intendant de cette ville, sur l'attestation des témoins les plus impartiaux, rapporte quel jour, en quelle occasion, l'adjudant général français, *Martial-Thomas*[1], a publié avec la plus vive satisfaction qu'il savait d'*office* que l'empereur des Français était résolu à remettre Charles IV sur le trône, et que le roi régnant avait déclaré ne l'avoir occupé que par *intérim* et pour éviter l'effusion du sang.

« M. Martial-Thomas a ajouté que son général en chef lui communiquait ces nouvelles afin qu'il les rendît publiques...

« Quoique l'empereur n'ait pas reconnu mon souverain et se soit même montré résolu à replacer son auguste père sur le trône, Votre Altesse Impériale ne sentira pas moins que, la déclaration expresse et publique de Sa Majesté impériale n'étant pas connue et n'ayant même pas été signifiée par le seul organe

[1] C'est ce même officier qui répondait au général d'Hautpoul, qui lui demandait avec un air de suffisance, pourquoi il ne se nommait pas THOMAS LE MARTIAL au lieu de Martial-Thomas :

— Mon général, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul au lieu de Poule-d'Eau.

Le général d'Hautpoul n'en était pas moins un très brave homme.

qui pouvait la transmettre à la nation espagnole, c'est-à-dire, son lieutenant en Espagne, les démarches spontanées de plusieurs de ces généraux et la publication d'une déclaration si inattendue sont subversives de l'ordre public et destructives du parfait accord qui existe entre les *deux nations, accord auquel ajoutent un si grand prix la gloire de l'empereur et la confiance qu'a inspirée à la nation entière le désir qu'il a manifesté de voir notre souverain.*

« Lorsque les détails des événements de Burgos et de Tolède me seront parvenus, je porterai sur eux un examen sévère. Jusque-là, Votre Altesse impériale est minutieusement informée des moindres disgrâces et différends survenus entre ses troupes et les habitants. La liste en est si peu considérable, que je suis persuadé que d'après l'expérience qu'elle a du commandement, Votre Altesse impériale en sera elle-même étonnée...

« Votre Altesse impériale est trop juste appréciateur de la vérité pour ne pas reconnaître dans toute son étendue la sincérité de ce rapport, lorsqu'elle saura que depuis quatre ou cinq ans[1] les deux Castilles ont perdu, par les épidémies et les suites de la guerre avec l'Angleterre, plus d'un tiers de leur population et, en proportion, les mules, les bœufs, les chevaux et autres animaux employés aux transports, et qu'à cette époque, encore récente, on fut obligé d'y introduire plus de cent quatre-vingt mille fanegas de froment et d'autres grains.

[1] Ce fut en 1804 que la fièvre jaune fit de terribles ravages dans l'Andalousie et dans une partie de l'Estramadure. L'infant don Antonio était for' habile de rappeler cette circonstance

« Le suprême conseil de Castille a renouvelé hier les peines établies contre les séditieux, ceux qui affichent des placards ou répandent des pamphlets. Il défend également les réunions populaires les plus innocentes, telles que celle d'avant-hier.

« Le même conseil se plaint des inquiétudes et DES DÉSASTRES qu'ont pu occasionner, lorsque le peuple était tranquille, les procédés de quelques généraux français...

« La junte du gouvernement embrasse avec confiance les sentiments du conseil et a de plus, en sa faveur, l'avantage d'avoir connu de plus près les intentions droites et bienveillantes de Votre Altesse impériale, et la discipline admirable de ses troupes.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Cette lettre, qui jamais ne fut écrite par l'infant don Antonio, est un vrai modèle de digne attitude. Elle est sans nul doute d'O'Farrill, ou du duc de Santa-Fé (d'Azanza). Mais n'importe son auteur, elle est belle et courageuse, et fait voir qu'à cette époque les Espagnols n'étaient *pas dévoués* à Napoléon comme le lui disaient les flatteurs, mais que la nation espagnole n'eut pas les premiers torts et que sa conduite ne fut dans aucun temps digne de blâme. Plût au ciel qu'en 1814 nous aussi nous eussions eu cet amour national qui fait faire à lui seul des miracles!..,

La junte et les ministres écrivirent à Bayonne pour prévenir Ferdinand de ce qui s'était passé. Ferdinand répondit à l'infant don Antonio la lettre [1] que voici.

[1] Le courrier qui la portait à Madrid fut enlevé et don Anto-

Ferdinand VII à son oncle l'infant don Antonio, président de la junte à Madrid.

« Mon cher Antonio,

« J'ai reçu ta lettre du 24, et j'ai lu la copie de la lettre de Murat et ta réponse. *Celle-ci est très bien.* Je n'ai jamais douté de ta prudence et de ton attachement à ma personne, et ne sais comment t'en récompenser.

« Moi, le roi.

« Bayonne, le 28 avril 1808. »

Le 1er mai, le grand-duc de Berg se présenta au palais pour demander à l'infant don Antonio de faire partir pour Bayonne la reine d'Étrurie et l'infant don François de Paule. La reine d'Étrurie avait un grand attachement pour l'empereur et, surtout, pour Murat, et ne demandait pas mieux que de partir. Murat n'en éprouva pas moins un refus de la junte et de l'infant don Antonio. Il se fâcha et dit que, si la junte persistait dans cette conduite, il déclarait dans la nuit le gouvernement militaire en permanence et proclamait Charles IV[1]. Et quant au départ de la

nio n'eut pas cette lettre. Lorsque deux ans plus tard on voulut dire en France que Ferdinand VII n'avait jamais été de bonne foi, alors on la publia. Et en effet, Ferdinand parlait d'une façon et il agissait d'une autre. Cette lettre est de Bayonne et en date du 28 avril.

[1] Tous ces détails sont parfaitement authentiques. Ils viennent directement de M. O' Farrill et d'Azanza, tous deux hommes de cœur et d'honneur, et d'un remarquable talent. La junte se conduisit aussi très bien, mais Ferdinand VII ne fut peut-être pas assez soigneux de lui donner des ordres plus directs et plus positifs.

reine et de son jeune frère, il emploierait *la force* si l'on se refusait encore à les lui remettre. La junte fut constamment courageuse et digne. Plus que le conseil de Castille, qui s'amusait à enrichir ses archives de procès-verbaux, de manifestes, etc., etc., tandis que la junte et même son pauvre président étaient sur la brèche et combattaient vaillamment.

La nuit du 1er au 2 mai, la séance de la junte fut terrible. On prévoyait les malheurs que le jour allait amener et on tremblait. O' Farrill, comme ministre de la guerre et homme habile autant que bon Espagnol, déclara, tout en frémissant de colère, qu'il était impossible d'opposer une *résistance armée* sans exposer Madrid à une ruine totale...

— Gardons nos épées, dit-il avec un noble élan. Si l'on veut nous contraindre à quelque action déshonorante, prouvons aux Français *qu'un homme vaut un homme*. Défendons-nous alors et sachons mourir, mourir sur nos chaises curules comme les vieux pères conscrits de Rome...

C'étaient deux nobles créatures que O'Farrill et Azanza... Tandis que la junte délibérait ainsi dans cette nuit orageuse, un homme déguisé se présente au milieu de l'assemblée. C'était un envoyé de Ferdinand VII, expédié de Bayonne par lui-même, pour dire à la junte ce qu'il aurait dû voir depuis longtemps. C'est que l'empereur des Français voulait prendre l'Espagne et lui donner en échange le royaume d'Étrurie.

— *Encore trop grand*, avait dit Napoléon, *pour une pareille tête.*

Cet envoyé de Ferdinand était un membre du conseil de Navarre et s'appelait *don Justo Maria de*

Ibar Navarro. S'il existe toujours, comme c'est probable, il doit confirmer la vérité de mes détails.

Quelle position pour des hommes dépositaires d'une autorité contestée, quoique légitime dans le fait, mais tellement attaquée, que, pour la soutenir, il fallait avoir l'arme au bras et tirer l'épée! Et cependant la conclusion du message de don Justo de Navarro fut une *recommandation expresse* du roi Ferdinand de maintenir le bon accord entre les Espagnols et les Français, chose presque impossible depuis la délivrance du prince de la Paix. Maintenant, à cette relation dont je garantis la véracité, j'ajouterai un fait que je puis certifier, en ayant les preuves dans mon portefeuille. Il est à l'appui de la bonne foi de Ferdinand VII envers l'empereur.

Le prince de la Paix, lorsqu'il était encore à la tête des affaires et qu'il écrivait à Junot de belles lettres remplies de protestations de dévouement, n'en envoyait pas moins des ordres secrets au marquis del Soccoro (le général Solano), pour qu'il n'eût que l'apparence de l'obéissance envers le général Junot qui l'attendait lui et ses troupes, mais pour qu'en réalité il revint avec elles sur Madrid *immédiatement* après la révolution du 17 mars. Ferdinand VII, apprenant par les nouveaux ministres l'état positif des choses, voulut montrer sa bonne foi à l'empereur. Ferdinand a pu être faible, mais il faut rendre justice à ses bonnes actions. En conséquence, il faut que l'on sache que, le 19 mars, des ordres signés et expédiés par le ministre de la *guerre*, *Felieu*, enjoignaient *au marquis del Soccorro* de retourner vers Lisbonne et d'agir ainsi qu'il le devait, c'est-à-dire :

N° 1. « La volonté de Sa Majesté est, qu'*en toutes*

circonstances, vous agissiez de concert avec le général français Junot », etc., etc. (le 19 mars 1808).

N° 2 « D'attendre les ordres du général Junot et d'exécuter *ponctuellement* ce qui lui serait ordonné, et je vous transmets *cet ordre en vous recommandant sa ponctuelle exécution.* »

N° 3. « C'est un ordre au commandant d'armes de Talaveyra de la Reyna pour faire rétrograder les troupes qui seraient déjà arrivées sur son territoire. (22 mars.) »

N° 4. « Au commandant d'armes de Tolède pour le même objet.) »

N° 6. « Ordre envoyé *par courrier extraordinaire* au commandant général d'Andalousie, pour qu'il fasse également rentrer en Portugal, sous les ordres du général Junot, les troupes espagnoles qui avaient été rappelées (22 mars). »

Sous les n°s 7 et 8, je trouve, en date du 25 mars, des ordres semblables et tous signés Felieu. C'est lui qui fut chargé du ministère de la guerre pendant quelques jours. O'Farrill n'en prit la direction que dans les premiers jours d'avril.

C'est ici le lieu de faire observer que, en montant sur le trône, Ferdinand VII fut entouré d'hommes généralement estimés : *O'Farrill*, *Azanza*, *Jovellanos* et tout le reste du ministère. On peut même ajouter que la maison du roi était composée de manière à soutenir le royaume, quelque attaqué qu'il fût. Mais le prince de la Paix, en signant le traité de Fontainebleau, avait trop bien assuré la ruine de l'Espagne ! Surtout lorsque, après avoir été inhabile, il crut qu'il pourrait sauver l'Espagne et lui par une perfidie, il fut grossièrement trompé. Peut-être trouve-t-il que j'ai

tort et que sa conservation valait bien un mensonge, mais cinq cent mille Français, un million d'Espagnols, peut-être, dont les ossements blanchissent dans les champs de l'Espagne et du Portugal, se dressent devant lui et lui demandent compte de leur sang! Non seulement il fit le malheur de sa patrie en signant le traité de Fontainebleau, mais il l'accomplit en assurant à la nation espagnole que la France *était son alliée*, lorsqu'il SAVAIT LE CONTRAIRE. Si les Espagnols avaient connu dès le 1er mars qu'ils étaient trahis, vendus par Izquierdo, sur qui il pouvait rejeter la faute, d'ailleurs, ils se seraient levés en masse pour défendre leur droit *de souveraineté du peuple*.

Voilà la barrière dont le prince de la Paix devait entourer Charles IV. Mais pour cela il fallait des avantages bien simples et qu'il n'avait même pas.

J'ai cru de mon devoir de présenter ce que je viens de dire relativement à Ferdinand VII. Je ne prétends pas le faire meilleur qu'il n'est. Mais en trouvant des faits qui présentent sa conduite sous un jour plus favorable envers la France, j'ai jugé qu'il était juste de le faire. Quelqu'un qui peut le savoir m'a affirmé que Ferdinand VII *ne m'aimait pas*. Je ne sais pourquoi, car en vérité j'étais bien attendrie sur son sort quand je lui fus présentée en 1805 ainsi qu'à la princesse. Quant à elle, je répète qu'*elle fut toujours très bonne pour moi*.

Une immense faute de Ferdinand et de ses conseils fut de ne pas donner à don Justo Navarro des ordres plus positifs pour la junte que ceux qu'il lui porta, au péril de sa liberté. Les précautions qu'il était forcé de prendre étaient-elles seules des avertissements sinis-

tres? Déjà la junte qui avait compris le danger de l'Espagne avait dans le plus profond secret envoyé à Bayonne, auprès de Ferdinand, deux hommes de confiance. L'un était don Evariste Perez de Castro, chef de bureau de la première secrétairerie d'État. Je le connais personnellement. C'est un homme remarquable comme *homme de parti ;* l'autre, qui fut arrêté à la frontière, était don Joseph de Zayas. Don Evariste put seul parvenir auprès de Ferdinand, le 4 mai. Et déjà tout était accompli !

La reine d'Etrurie était partie, mais il restait l'infant don François, que Murat voulait avoir. Le 2 mai au matin, la cour du palais était pleine de femmes attirées par la curiosité et une sorte d'inquiétude. Au milieu de cette foule agitée, vint tout à coup s'offrir un aide de camp du grand-duc. On crut qu'il venait enlever le jeune prince et le tumulte commença d'une manière inquiétante. L'aide de camp fit l'imprudence d'appeler une patrouille qui passait, pour rétablir l'ordre... Ne saura-t-on jamais que toutes les fois que le peuple se rassemble, il ne faut pas lui opposer autre chose que la loi ! Il faudrait en faire une qui commanderait de mettre les armes en faisceaux, peuple comme soldats et, si le peuple contrevenait à la loi, alors il serait temps de déchirer la cartouche. L'appel imprudent de cet officier du grand-duc mit l'alarme dans toutes les rues avoisinant le palais. En moins d'une demi-heure la fusillade se fait entendre sur tous les points de la ville. Les soldats français, leurs officiers, courent aux armes, les Espagnols se rendent à leurs casernes... mais que pouvait la garnison de Madrid ? Elle était à peine composée de trois mille hommes et les Français en avaient vingt-cinq mille dans Madrid

même, ou à la Floride, et dix mille du côté d'Aranjuez et de Tolède, tandis que les défilés de l'Escurial vers le Guadarrama et Somo-Sierra étaient maintenant occupés par nos troupes. Tout annonçait une affreuse catastrophe et nul moyen de salut.

Ce fut alors qu'Azanza et O'Farril firent voir qu'ils étaient des hommes de cœur. Ils parcoururent à pied les rues pour apaiser le tumulte et réprimer la révolte qui poussait déjà son cri sinistre de carnage. Mais, quelque aimés qu'ils fussent du peuple, leur voix fut méconnue. On criait que les deux infants *étaient enlevés* et la fureur du peuple ne reconnaissait aucun frein. Les deux ministres coururent alors chez le grand-duc.

— Monseigneur, lui dirent-ils, devant un tel danger disparaissent tous les sujets qui ont pu mettre une mésintelligence passagère entre nous. Il s'agit de sauver Madrid et de le sauver à l'heure même, car déjà le sang coule.

Murat était alors sur les hauteurs de Saint-Vincent, à la tête de ses troupes. Il s'obstinait à voir dans l'insurrection un plan concerté, il n'en était rien. Seulement l'irritation était depuis longtemps dans le sang espagnol. Une circonstance avait suffi pour la faire éclater. C'est l'histoire de nos journées de 1830. Sans doute on n'improvise pas une révolution, mais je crois encore moins qu'une révolution est le résultat d'une intrigue partielle. Une révolution est opérée par les masses et des masses ne conspirent pas, elles se meuvent quand elles sont lasses de souffrances et, surtout, d'humiliations. Que les gouvernements retiennent bien cette phrase. Je la répète, parce que je suis convaincue de sa vérité : *les masses se révoltent*

lorsqu'elles sont lasses de souffrance et d'humiliation! .

Pour parvenir plus vite auprès du grand-duc, Azanza et O'Farrill étaient montés sur les chevaux de deux gardes du corps qui étaient de service au palais. Ils affirmèrent au grand-duc qu'ils répondaient de faire cesser le tumulte s'il voulait leur donner un général français pour les accompagner Le grand-duc leur donna le général Harispe. C'était le meilleur choix qu'il pût faire de toutes manières. Aussitôt les deux ministres et le général Harispe se rendirent à la porte du conseil de Castille pour lui demander son assistance. Le conseil de Castille fit une proclamation et *fit dire aux autres conseils* de parcourir les rues pour faire cesser le feu et empêcher le pillage qui déjà avait commencé. Les autorités se partagèrent en deux groupes auxquels se joignirent des officiers français. Cette dernière mesure était la plus urgente.

Le général O'Farrill[1], en rentrant dans la rue d'Alcala, remarqua un groupe nombreux d'où partaient des cris de détresse. Il courut et trouva des marchands des Asturies et de Catalogne qu'on allait fusiller parce que, disait le capitaine français qui commandait la compagnie de voltigeurs qui les entourait, « ces coquins-là ont des fusils et ils s'entêtent à ne pas vouloir me dire ce qu'ils ont à faire de vingt fusils dans leur domicile. Ils sont vingt. Que diable! C'est donc un fusil par homme. *A genoux, brigands*, et finissons. »

Le général O'Farrill eut beaucoup de peine à faire

[1] La belle conduite d'O'Farrill, mais surtout d'Azanza, rappelle celle que tint M. le comte de Montalivet lors du procès des ministres.

comprendre à ce capitaine que ces marchands asturiens et catalans sont autorisés, par leur profession, à avoir, dans leur domicile et sur eux, des armes à feu. Le général Harispe, qui arrivait en ce moment certifia la vérité du fait et fit relâcher ces malheureux aux acclamations joyeuses de la multitude. Ce n'est pas à moi à accuser mes compatriotes, mais les suites de cette journée furent terribles. La nuit qui la suivit surtout, cette nuit qui vit les eaux si claires des fontaines du Prado se rougir du sang espagnol. Cette nuit fut horrible, car, je le dis en frémissant, ce sang était innocent.

Maintenant les événements marchent avec rapidité. Charles IV, aussi confiant que Montezuma, se rend à Bayonne. Il *comparaît*, avec son fils, devant le tribunal suprême de Napoléon. Ferdinand lui rend la couronne et, tout aussitôt, le vieux monarque abdique en faveur de l'empereur des Français. C'est ici qu'à son tour celui-ci commence cette série de fautes dont se compose la campagne tout entière de la Péninsule. La première est d'avoir non seulement sauvé le prince de la Paix, mais de l'employer ici comme *ministre du roi* Charles IV ! Un homme déchu non seulement de la faveur royale, mais de sa position comme homme d'Etat, puisque Ferdinand VII lui avait retiré toutes ses charges jusqu'à la plus inférieure et qu'il n'était plus *que Godoï comme devant*. Ce fut une maladresse. Ce ne fut pas la seule. Immédiatement après les affaires du 2 mai, la junte ne tint plus ses séances que pour tromper Murat et sortir de ses mains. L'empereur, qui se doutait de son intention, avait déjà demandé à Bayonne les membres les plus influents de la junte ; Azanza et O'Farrill le furent également pour

rendre compte, l'un des finances, l'autre de la guerre. Pendant ce temps, ce qui restait de la junte, donnant de fausses paroles, envoyait *en lieu sûr* quelqu'un chargé de la remplacer en cas de violence et muni de pouvoirs pour en établir une autre. C'était don Gil Philippe de Taboada, *alcade de Corte*... Tout était, du reste, subordonné aux ordres qu'on devait recevoir de Ferdinand. On trouve de plus dans les déclarations du duc de Santa-Fé et d'O'Farrill la preuve que Napoléon était complètement abusé sur l'état de l'Espagne, puisque l'un d'eux nous dit — et il devait le savoir, étant ministre de la guerre :

— *Malgré les ordres réitérés de ne fournir aucun prétexte pour exciter la guerre avec la France, nous préparâmes en silence les moyens de la soutenir avec avantage.*

La seconde faute capitale est d'avoir fait abdiquer Ferdinand VII. Il fallait lui donner une femme comme il en voulait une, de la main de l'empereur, le remettre sur le trône d'Espagne, le diriger — ce qui eût été la chose la plus facile — et tout allait bien. J'ai fait voir que Ferdinand VII était de bonne foi, puisque j'ai trouvé dans les papiers de mon mari ses ordres transmis aux troupes espagnoles par Felieu, ministre de la guerre.

Lorsque plus tard le marquis del Soccoro (Solano) mit Junot en position de le désarmer lui et ses troupes, c'était le résultat du mauvais esprit inspiré au peuple espagnol par cette foule de juntes qui vinrent inonder l'Espagne de leurs mille intrigues et de leur esprit infernal. L'état des choses était bien différent, à partir du 19 mars, ou bien du 4 mai, à Bayonne.

L'infant don Antonio quitta Madrid le 4 mai au

matin pour se rendre à Bayonne, où l'appelait un ordre du roi d'Espagne. Maintenant il faut dire que *tous* étaient en vérité frappés d'aveuglement. Comment ! après tout ce qui s'était passé, Ferdinand ne devait-il pas demander à son oncle de tâcher de gagner l'Andalousie ou bien les Asturies, ou bien la Catalogne, enfin un des lieux les plus propices à l'établissement d'un nouveau gouvernement, et là en établir un qui remplaçât celui qui s'écroulait ! Au lieu de cela, tous les otages furent livrés. Don Antonio le sentait si bien, malgré son peu d'esprit, qu'en partant de Madrid il écrivit le billet ci-joint, que j'ai été à même de pouvoir copier, au bailli don Gil Francisco Lemus, ministre de la marine et doyen de la junte. On sait que l'infant don Andonio présidait la junte.

« *Au seigneur Gil.*

« Je fais savoir à la junte, pour sa règle, que je suis
« parti pour Bayonne *par ordre du roi*, et je préviens
« ladite junte qu'elle ait à se maintenir sur le même
« pied que si j'étais au milieu d'elle. Dieu nous soit
« en aide ! Adieu, messieurs, jusqu'à la vallée de Jo-
« saphat.

« ANTONIO PASQUAL. »

Il écrivait cela et il partait !... Je vous dis que *tous*... *tous* avaient le cerveau malade.

Puis vint l'abdication de Ferdinand et sa lettre conçue en termes ambigus et bien capable de mettre le feu aux quatre coins de l'Espagne. Aussi on se tua, à la vérité, mais on se tua *pour s'égorger*, et cela sans un *vrai but* tendant à faire fleurir la paix de

tout ce sang qui inondait les chemins de l'Espagne. Du reste, avant la publication des traités de Bayonne, plusieurs communes du royaume s'étaient déjà prononcées. Séville, Badajoz et Oviedo s'étaient soulevées aussitôt après les affaires du 2 mai. Palafox après avoir escorté Godoï jusqu'à Bayonne, s'étant trouvé en congé, en avait profité pour se rendre à Saragosse. Il est probable, quoiqu'on ne le sache pas, que Ferdinand put lui parler et lui transmit des ordres. Mais il n'importe, la conduite de Palafox est une belle conduite.

Tandis que l'Espagne préparait dans le silence qui précède la tempête celle qui devait nous submerger, Junot s'établissait à Lisbonne et faisait, ainsi que le disait l'empereur, *vraiment de la bonne besogne.* Toutes les affaires de la Péninsule sont tellement inhérentes à celles de la France à dater du jour où Ferdinand a abdiqué en faveur de Joseph, qu'il est, je crois, bien important que ceux qui peuvent ainsi que moi donner des aperçus clairs et positifs sur ce qui s'est passé dans les deux conquêtes, le fassent sans restriction.

En arrivant à Lisbonne, Junot trouva deux empêchements à la marche de toute espèce de gouvernement. L'un était *la junte* du gouvernement, l'autre était un embargo sur le coton, mis par ordre de l'empereur, qui, ainsi qu'on peut le croire, n'avait pas laissé échapper une si belle occasion de rendre témoignage de sa ténacité au système continental. Tous les cotons avaient été confisqués. Le commerce était ruiné. Il y avait une stagnation complète dans les moindres affaires et la place commerciale de Lisbonne,

naguère une des plus florissantes de l'Europe, était en peu d'heures devenue la plus misérable.

De toutes les qualités de l'esprit de Junot, une des plus remarquables était une lucidité, une promptitude de conception que lui ont reconnue tous ceux qui ont travaillé avec lui. Le duc de Valmy, le général Thiébault, le général Taviel, le général Fouché peuvent, ainsi que le général Boyer, rendre témoignage de ce que j'avance et le peuvent également par leur propre supériorité. Je n'en appelle jamais à la médiocrité, elle est ou envieuse... ou incapable. Ceux dont je n'invoquerai pas le nom, c'est que je les juge nuls.

Junot communiqua à l'empereur tous les embarras dont sa route était hérissée. L'empereur les comprit à l'instant. L'estafette apporta pour réponse l'abolition de la junte, la création *d'un gouvernement entier* complet, *avec des ministres,* et donnant à Junot le nom et le titre de gouverneur général du Portugal avec six cent mille francs de traitement annuel[1] il conservait le titre et la place du gouvernement de Paris. Ce temps fut le plus beau de sa vie. L'empereur réparait grandement la peine qu'il lui avait faite quelques semaines auparavant.

Aussitôt que Junot fut gouverneur général, il travailla avec assiduité à l'amélioration du pays. Il écrivit à l'empereur les lettres les plus pressantes pour

[1] Comme Junot était pour ainsi dire vice-roi du Portugal, il était tenu à une grande représentation qui devait nécessairement absorber une grande partie de ses appointements. Ceci est dit pour répondre à des observations malveillantes et sottes qui ont été faites par des gens auxquels on pourrait dire : « Qu'est ce que cela vous fait que je ne sois plus heureuse ! vous en êtes contents même. Silence donc ! silence ! »

obtenir de lui la levée du séquestre sur le coton. Cette mesure était urgente selon lui. Et, en effet, comment voulez-vous exiger un tribut de gens à qui vous *prenez tout?* Rien n'est plus nécessaire qu'une logique claire et concluante dans les affaires de cette nature.

Les magasins de la Compagnie des Indes à Lisbonne étaient encombrés de ce coton venu des deux Amériques et dont la nouvelle expédition par mer était interdite au commerce portugais. Le lui permettre par terre était une risée. Enfin la permission tant sollicitée parvint à Junot ! Elle lui fut remise le soir. Le duc fit appeler aussitôt M. Fissont, son secrétaire particulier, qui est aujourd'hui secrétaire général de l'Intendance civile à Alger et se trouve là, comme il fut toujours, un brave et digne garçon, et puis M. Magnien, un ancien ami de collège. Tous deux se disposaient à écrire sous la dictée du duc les termes du décret qui devait le lendemain lever l'embargo sur les cotons et rendre la joie à plusieurs milliers de familles, lorsque M. Magnien, s'arrêtant tout à coup, regarda le duc et parut vouloir lui parler.

— Eh bien ! lui dit Junot, pourquoi n'écrivez-vous pas? Qu'attendez-vous?

— J'attends que tu fasses une seule réflexion pour assurer enfin ta fortune et celle de tes enfants.

— Comment cela ?...

— Voilà l'embargo qui va être levé demain matin. Ce soir il est encore temps. Le coton vaut ce soir trente sous la livre, demain à midi il vaudra cinq francs sur la place de la Bourse. Charge-moi d'en acheter pour cinq cent mille francs, je te compte demain soir quatre millions de bénéfice, et cela sans bourse délier.

Junot ne répondit d'abord rien. Une particularité bizarre de son caractère physique et moral, c'est que son premier mouvement était toujours silencieux. Le sang lui portait d'abord à la tête et puis les mots suivaient le silence. Il arrêta sur M. Magnien son beau regard si loyal et si honorable et, le toisant avec une sorte d'expression que je ne sais comment nommer, il lui dit :

— Mais à qui nous adresserions-nous pour acheter ce coton ?

— Au premier venu, répondit Magnien... Qu'importe le négociant dans cette affaire.

— Eh ! sans doute, dit Junot, dont l'impression toujours plus forte arrivait à la colère, sans que l'autre le comprît. Il est en effet bien indifférent de jeter son dévolu sur l'un plutôt que sur l'autre pour un acte d'aussi belle loyauté.

M. Magnien avait des yeux très gros et très ronds. Il les ouvrit un peu plus que de coutume en entendant les dernières paroles de Junot.

— Oui, dit celui-ci en parlant avec une violence croissante, oui, je vous dis, monsieur, qu'il est fort indifférent de prendre celui-ci ou celui-là pour *le voler*, car je serais *un voleur*, entendez-vous bien, un voleur ! Oui, monsieur, un voleur !

— Je ne vois pas comment cela serait, répliqua M. Magnien, dont les yeux s'ouvraient et s'arrondissaient à chaque parole de Junot.

— Comment, monsieur ! vous ne comprenez pas qu'un homme à qui je prends trois millions dans sa caisse est un homme *volé !* et alors, que suis-je, moi ? un voleur !

— Mais comment cela se peut-il, encore une fois ?

— Mais au nom du grand diable d'enfer, comment n'entendez-vous pas qu'un homme à qui j'aurai acheté son coton ce soir un franc cinquante centimes, ne l'aura plus dans ses magasins demain à midi pour le vendre cinq francs, et même six, d'après ce que vous dites, ce que je suis ravi d'apprendre. Ou bien, si le malheureux n'a pas eu le temps de faire sortir les balles de coton de ses magasins, ce sera pour me maudire, moi et mon administration.

— Mais, dit M. Magnien à voix basse, il ne le saura pas, le secret sera gardé, et religieusement gardé.

Junot l'entendit cependant et, s'élançant auprès de lui, il le regarda avec des yeux tellement flamboyants, que l'*ami de collège* crut être auprès de son plus terrible ennemi.

— Magnien, remercie notre vieille amitié et, surtout, ta bêtise. C'est elle qui sans doute t'a inspiré ce beau projet dont j'aurais tort de me fâcher; car, en y réfléchissant bien, je ne puis croire que *toi* qui, depuis deux mois, es témoin de mon anxiété et de tout ce que ma sollicitude pour le commerce de Lisbonne me fait souffrir, tu viennes me parler de *voler* ce même commerce. Car, encore une fois, c'est la même chose. Tais-toi, poursuivit-il; tais-toi! Ecris et ne me parle plus de cela.

Junot était violemment ému. Il ne dit plus rien, mais il prit à l'instant même une résolution. Il dicta à M. Fissont et à M. Magnien le décret tel qu'il voulait qu'il fût conçu, puis, appelant l'aide de camp de service, il lui donna l'ordre d'aller à l'heure même chez l'imprimeur du gouvernement — l'aide de camp ne connaissait pas le contenu du paquet qu'il portait — de *le faire imprimer sous ses yeux*, et puis de suite

le faire afficher dans tous les quartiers de la ville, quelque heure qu'il fût. L'ordre était sévère et *donné militairement.*

Cette circonstance, telle que je viens de la rapporter, n'aura rien de surprenant pour ceux qui connaissent Junot. Aussi pour moi n'a-t-elle rien d'extraordinaire. Je l'ai rapportée pour la mettre en regard avec les discours de plusieurs Portugais qui se sont permis des mensonges aussi infâmes dans leur fausseté qu'insensés dans leur malice. Je les méprise, sans doute, mais, tout en les méprisant, je dois cependant les réfuter et je ne puis mieux le faire que par des faits tels que ceux-ci.

Pendant que je suis *encore à Lisbonne*, il faut que je cite quelques phrases de l'adresse qui fut faite à l'empereur pour lui demander un roi de sa famille. Je ne sais si l'empereur voulut la rendre publique, mais en voici quelques fragments :

« Les Portugais se regardent comme réellement originaires français et descendants des premiers conquérants de ce beau pays en 1139, reconnaissant qu'ils doivent à la France, leur *mère-patrie*, le bénéfice de l'indépendance en 1640, ne peuvent s'empêcher de s'adresser, avec respect et reconnaissance, au plus grand des souverains et à l'homme incomparable qui leur offre sa protection, en les regardant comme ses enfants.

« Le grand et immortel Napoléon a voulu nous communiquer ses intentions par nos députés... Il ne veut que notre bonheur. Notre députation doit en conséquence confirmer auprès de Sa Majesté Impériale et Royale l'unanimité de nos vœux, et dire ;

« SIRE,

« Nous souhaitons être plus que nous ne fûmes quand nous ouvrîmes les mers à l'univers entier.

« Nous voulons une constitution et un roi constitutionnel.

« Nous voulons que ce roi soit un prince du sang de votre famille impériale et royale.

« Nos vœux se limitent à avoir une constitution égale à celle que Votre Majesté Impériale et Royale a bien voulu donner au grand-duché de Varsovie, avec une simple altération sur le mode des élections des représentants *qui, en Portugal, pourront être élus par les municipalités, pour aller d'accord avec nos anciens usages.*

« Qu'il y ait un ministre particulièrement chargé de l'instruction publique;

« Qu'il y ait libre exercice des cultes;

« Que l'ordre judiciaire soit indépendant;

« Que la répartition des impôts soit faite avec justice;

« Que les jugements soient publics. »

(Cette demande prouve qu'ils ne l'étaient pas tous).

Je pourrais ajouter beaucoup d'autres choses remarquables dans cette adresse, qui fut faite pour être emportée par les Portugais que Junot désigna comme devant quitter le Portugal. Ils étaient au nombre de douze, le grand inquisiteur était en tête :

Le comte Sabugal, le marquis d'Alorna, le comte d'Alva, le comte Penafiel, le comte d'Aponte, le marquis d'Abrantès, le comte de Lima, etc., etc.

Il faut parler ici d'une caricature que Junot rapporta de Lisbonne et qui fut appliquée sur les murs du

palais de Ben-Posta et de Quelus. Cette caricature n'est pas bien faite; elle n'est pas même gravée, mais elle est d'une originalité assez remarquable pour que j'en donne une idée.

C'est une longue bande de papier sur laquelle on a dessiné à la plume des personnages grotesquement faits. Le prince du Brésil est au milieu représenté par un homme ayant un gros ventre, des jambes mal faites et *une tête de taureau*. Si on se rappelle ce que j'en ai dit dans un précédent volume, on verra que sa nation elle-même le considère comme moi. A sa bouche répond une banderolle à la manière anglaise sur laquelle est écrite en portugais cette belle devise :

Comaõ hum corno levo 200 *milhoẽs*[1].

A gauche on voit une femme éplorée, avec une jambe de bois. Au-dessous d'elle est écrit le mot : Naçao[2]. Devant elle sont quatre têtes, qui toutes parlent au moyen d'une banderolle. L'une dit : *Omeu soldo*[3], l'autre : *Osmeus ordendelos*[4]. La troisième tête dit : *Omeu dinheiro*[5] et la dernière : *Asmai temas*[6] !

Quant à la nation, qui porte la parole au nom de tous, elle fait un discours fort éloquent : *Ouvi cruel... a voz de vassos filhos : He delles nao he vosse oy*

[1] Comme un... il emporte 200 millions.
[2] Nation.
[3] Ma solde ! (l'armée.)
[4] Mes appointements ! (les employés.)
[5] Mon salaire ! (les ouvriers.)
[6] Ma pension ! (les veuves et les orphelins.)

levais sois hum ladrao. Fiedo pobres mui lamentos[1], *ah !*

Venaient ensuite une file de capucins, de moines et de petits *lobatos*, au-dessous desquels on avait écrit en portugais également : *Lobatos* et *froiles*. Et puis c'était le ministère composé de trois personnes que le peuple détestait ou, pour mieux dire, c'était le conseil privé du prince, c'est-à-dire le marquis *de Bellas*[2], *Jose*[3] *Egidio* et *Thomas Antonio*[4].

A l'autre bout de la feuille, à droite, était une figure en bonnet de coton, avec une fontange, pour montrer qu'elle n'en perdait pas une heure de sommeil et faisait les choses tout à son aise. C'était l'Angleterre. Sa banderolle disait : « *Vamos! vamos*[5]. Et derrière les ministres était écrit dans tous les sens, d'abord : *Secolho*, *caos* 200 *milhoes de Londres*, *nao sahem*[6]. — *Bella occaziao poer*[7]... *nos credores* ; *nao lhe satisfaçes, que se regalem comos frencceze*[8].

[1] Entends, cruel, la voix de tes enfants. Ce que tu enlèves n'est pas à toi. Tu es un voleur. Nous restons pauvres et affamés !...

[2] Marquis de Bellas, faisant fonctions de chancelier.

[3] Secrétaire intime du cabinet du prince du Brésil et faisant les fonctions de ministre de l'intérieur.

[4] Faisant les fonctions de ministre des finances. Puis Joaquim Guilhermo, premier commis de l'intérieur qui est resté à Lisbonne.

[5] Allons! allons!...

[6] Si nous tenons les deux cents millions de Londres, ils ne sortiront pas.

[7] Belle occasion pour... nous *moquer* de nos créanciers. On ne peut traduire le mot malpropre qui se trouve dans la pièce originale.

[8] Ne leur donnez aucune satisfaction, qu'ils se regalent avec les Français.

Et puis en haut de la feuille : *Todos una voce*[1].
Et au bas :

A Nacaõ mais fiel mais valeroza et menas rezoluta[2].

Cette caricature, faite à la main et assez mal, comme je l'ai dit, fut affichée non seulement aux portes des deux palais, mais encore dans les différents quartiers de la ville. L'exemplaire que j'en ai ici est vraiment burlesque.

Le fait est que le prince régent, en abandonnant ainsi la nation portugaise, prouvait à la fois son peu de courage et son peu de cœur. La partie saine de la nation le sentit parfaitement bien.

La conduite de Junot était bien différente. Il montrait chaque jour à ses administrés combien il était déterminé à faire pour eux tout ce qu'il pourrait faire. Bandeïra, homme millionnaire et l'un des commerçants les plus actifs de Lisbonne, fut chargé par Junot de l'approvisionnement de la ville. C'était une affaire importante. Aussitôt qu'il fut plus tranquille de ce côté, il s'occupa de l'agriculture et fit tout ce qu'il put pour l'améliorer. Le repos et le bien-être du pays y étaient intéressés et il était vivement secondé par des hommes habiles. Il s'occupa également du desséchement des marais, du défrichement des terres, de l'entretien des bestiaux, car, avec ces soins d'administration intérieure, le Portugal était assuré pour ses besoins, et peu d'années suffisaient pour ne laisser aucune inquiétude pour la viande et le pain, subsis-

[1] Tous une seule voix.

[2] La nation la plus valeureuse, la plus fidèle et la moins résolue.

tances premières. C'est ainsi que, voulant utiliser la présence de l'armée dans le Portugal, Junot fit reconnaître à Coïmbre des mines de charbon. D'autres mines furent aussi reconnues à Moïra.

Cette junte ou commission du gouvernement dont j'ai déjà parlé fut donc abolie et Junot, seule autorité, prit les rênes de l'État sous le nom de gouverneur général.

La cérémonie de son installation fut faite avec autant de solennité que l'objet en avait été tenu secret. Toute la commission du gouvernement fut convoquée au palais de l'Inquisition, grand et sombre édifice, situé sur la place du Roscio. Junot, sans leur faire savoir d'avance quel était l'objet de cette convocation extraordinaire, s'y rendit à cheval, suivi de tout son état-major et de toutes les personnes qu'il avait choisies pour ses ministres [1]. Il prononça un discours, noble, ferme, concis et qui expliquait les ordres qu'il avait reçus et qu'il exécutait. Il prononça ensuite la dissolution de la junte du gouvernement et proclama la nouvelle organisation et le nouveau ministère.

Il fit une chose tout à la fois politique et de bon goût. Il nomma deux ministres pour chaque département. En voici la liste. Pour les finances, MM. Hermann et Pedro de Mello ; pour la guerre et la marine, M. Luuyt et M. de Sampajo; M. de Viennot de Vaublanc, ministre de l'intérieur. M. de Lagarde, aujourd'hui conseiller d'État, eut le ministère de la police. Il venait alors de Florence. C'est un aimable et excellent homme.

[1] « Savez-vous, me dit l'empereur, qu'il est là-bas *comme un roi, Junot. Savez-vous bien qu'il a ses ministres ?* »

Le principal de Castro fut ministre des cultes et de la justice.

Tous ces changements, qui étaient d'une haute importance, furent accueillis par le Portugal avec une tranquillité parfaite et bientôt il en recueillit les fruits. Quant à Junot, il avait sa récompense dans le résultat positif qu'il entrevoyait dans l'avenir. Il était si heureux de penser qu'un royaume entier allait être régénéré par ses soins! Il avait non seulement la volonté, mais les moyens de faire le bien. Pour détruire tant de beaux rêves il ne fallut qu'un jour!...

L'empereur était toujours à Bayonne. Il avait conclu les deux traités de Ferdinand et de Charles IV. Joseph était rappelé de Naples et le trône d'Espagne lui était donné. Charles IV avait Compiègne et Ferdinand VII, le château de Navarre. Charles IV avait *une liste civile* de trente millions de réaux[1]. Ferdinand, toujours sous la dénomination de prince des Asturies, car il est à remarquer que jamais l'empereur ne lui a donné d'autre titre, avait *une rente* apanagère seulement de quatre cent mille francs, pour en jouir lui et ses descendants. Et, sa descendance venant à manquer, elle était réversible sur la tête de son frère et de son oncle. De plus, l'empereur lui reconnaissait une autre rente de six cent mille francs sur le trésor de France. Mais, en cas de mort, elle n'était réversible que sur la tête de la princesse des Asturies.

Tout cela fit un singulier effet à Paris et, pour

[1] Sept millions cinq cent mille francs de notre monnaie. Ils ne furent jamais payés, et cela dès le premier semestre, si ce n'est pourtant toutes les fois que le colonel *Cailhé de Geisnes*, attaché à Charles IV, s'adressait *directement* à l'empereur. Alors il ordonnait de payer un à compte. Cela eut lieu trois fois.

dire la vérité, nous qui sommes si légers, nous fûmes surpris de cette dégringolade de rois. Déjà le prince et la reine de Portugal avaient donné l'exemple, et la famille d'Espagne suivait avec une incroyable vitesse. Hélas! le temps approchait où les chutes royales devaient devenir familières.

Mais ce qui, dans la société du faubourg Saint-Germain donna un singulier retentissement à cette abdication de deux Bourbons, ce fut l'aventure de Mme de Chevreuse. Nous sommes si éminemment futiles, que l'exil de Mme de Chevreuse fut une chose plus importante, dont on parla bien autrement longtemps que de la retraite forcée de ce bon et vertueux Charles IV.

Mme de Chevreuse était une de ces personnes bizarres qui aiment mieux qu'on dise du mal d'elles que de n'en rien dire du tout. Elle avait été comme contrainte à prendre sa place de dame du palais et, depuis, son esprit passablement mordant avait trouvé son compte à se railler de l'homme qui ne se laissait guère railler par personne. Cette attitude lui paraissant plaisante et devant faire effet, elle la garda sans aucun motif arrêté. Je suis fâchée de n'avoir pas sur Mme de Chevreuse une opinion aussi révérencieuse que bien des gens, mais j'avoue que je ne sais pas m'incliner devant les caractères de sa nature. Une tête sans cervelle, un besoin de célébrité qu'elle acheta de sa vie, du reste, car cette rage de faire parler d'elle, en ne demeurant jamais six mois dans le même lieu, a été une des causes de sa mort. Sans doute le malheur est toujours respectable, mais c'est parce que j'ai été longtemps et très longtemps, moi aussi, malheureuse, que je puis bien avoir le droit

de juger une telle attitude. Celle de Mme de Chevreuse n'eut aucune dignité. Sans doute elle a été fort à plaindre, mais elle a elle-même bien irrité ses douleurs [1].

Lorsque la reine d'Espagne dut aller à Compiègne, l'empereur fit donner l'ordre à deux dames du palais d'aller prendre le service au château de Compiègne d'abord. Mme de Chevreuse fut spécialement désignée par lui. Voulait-il l'acquérir par ce qu'on appelle justement *droit de honte?* Je le croirais assez en songeant à ses opinions politiques. Mme de Chevreuse avait reçu de Napoléon une consistance que jamais elle ne se serait donnée elle-même, malgré les cinq cent mille livres de rente de son mari. J'ai connu Mme de Chevreuse et je l'ai connue quand elle avait quinze ans. Je n'ai vu en elle qu'une personne plus que légère, et de plus fort ordinaire. Je ne veux pour preuve de ce que j'avance, que sa conduite dans son exil. Sans doute un exil est une des douleurs de la vie les plus douloureuses, mais il est moyen de l'adoucir, comme il est moyen de la doubler. Mme de Chevreuse a choisi le second.

Elle répondit qu'elle ne voulait pas aller à Compiègne. On réitéra l'ordre. Elle s'obstina à refuser et, cette fois, elle ajouta qu'on avait bien pu faire d'elle une esclave, mais qu'on n'en ferait *pas une geôlière.* Le mot est bien. Ce n'est pas *lui* que je trouve mal, mais il est hors de propos. Mme de Chevreuse, plus elle avait dans son esprit mauvaise opinion de l'empe-

[1] Son mari, qu'elle à fort accusé et que ses amis raillaient inconcevablement, était au contraire excellent pour elle. Seulement il ne partageait pas ses folies.

reur, moins elle devait l'irriter et par là exposer sa famille, son mari, ses enfants à la haine et la vengeance d'un homme qu'elle paraissait croire capable de TOUT. Ce qui est réel ici, c'est une grande imprudence. Ensuite j'avoue qu'il y a en elle une chose que je ne puis lui pardonner, c'est qu'elle avait pour ami l'homme le plus bête et le plus *ridiculisé* de Paris... Quoi qu'il en soit, elle a été malheureuse, c'est une vérité. J'ai dit, je crois, dans un de mes précédents volumes, ce que la crainte de laisser après elle la certitude qu'elle était rousse lui fit faire une heure avant sa mort [1].

[1] Elle fit couper ses cheveux, puis elle se fit raser, aprés avoir eu soin de faire brûler devant elle les cheveux qu'on venait de lui couper.

CHAPITRE X

Ferdinand VII à Valençay. — Charles IV à Compiègne. — Le Montmorency *geôlier*. — Soulèvement de l'Aragon. — Le marquis de Lazan. — Le maréchal Soult *roi de Portugal*. — Junte provinciale à Séville. — Nouvelle constitution espagnole. — Signatures dont elle fut revêtue. — *Louis de* BOURBON, archevêque de Tolède, y appose aussi la sienne. — Sa lettre à l'empereur. — Murat roi de Naples. — Froide réception de Joseph à Madrid. — Il se retire à Vittoria. — Affaire de Baylen. — Capitulation. — Mme Sébastiani tuée à Constantinople. — Portrait.

L'œuvre du malheur de l'Espagne était accomplie. Ferdinand VII avait quitté Bayonne pour aller habiter la prison de Valençay, qu'il ne devait quitter que six ans plus tard, et Charles IV se rendit à Compiègne où le gouverneur du château, moins difficile que Mme de Chevreuse, le reçut et même le garda. On sait que c'était le comte de Laval-Montmorency.

Deux jours après l'empereur reçut une adresse de la junte suprême séante à Bayonne, dans laquelle cette *sérénissime princesse* demandait le roi Joseph, frère de l'empereur Napoléon, pour régner sur les Espagnes. Le Conseil de Castille et la municipalité de Madrid exprimèrent le même vœu. Malgré ce qu'on a pu dire à cet égard, jamais les démarches n'ont été ni volontaires, ni même générales. Et lorsque les troupes françaises n'étaient pas dans une ville, alors l'opinion

se manifestait. Encore devant elles le silence des Espagnols était-il énergique. Il y a une grande différence entre l'Espagne et le Portugal. A cet égard il ne faut pas s'y tromper. Dès le 23 mai, Valence et Séville étaient déjà révoltées, et le 27, jour de Saint-Ferdinand, l'Aragon tout entier se souleva. La junte envoya le marquis de Lazan, frère de Palafox, pour recommander à celui-ci de maintenir tout en paix : le mal était déjà fait. Mais, comme je l'ai dit plus haut, j'ai des raisons pour être sûre que Palafox avait reçu des instructions secrètes, à Bayonne, de Ferdinand VII. Il est à croire aussi que l'Angleterre a fortement aidé au mouvement insurrectionnel de l'Espagne. Cette mesure était dans l'esprit du cabinet britannique. Parlant en 1814 avec un membre du parlement d'Angleterre, il me dit qu'il était bien mécontent que l'on n'eût pas employé un moyen, selon lui victorieux, pour attaquer la puissance de Napoléon, c'était de faire proclamer Soult roi de Portugal, lorsqu'il voulait l'être.

— Jugez de l'*effet moral* produit en Europe par la défection d'un des premiers capitaines de l'armée de Napoléon ! me disait cet Anglais.

Et il avait raison.

Les autorités du pays furent victimes de la fureur populaire sur beaucoup de points du royaume. On choisissait ceux que Charles IV et le prince de la Paix avaient placés, ou bien que l'empereur avait paru connaitre. Le capitaine général de la marine à Cadix, Don Francisco de Borja, le comte de Torre Fresno, gouverneur de Badajoz, don Santiago de Guzman, gouverneur de Tortose, le lieutenant général Filanghieri, don Miguel de Cevallos, don Pedro Truxillo,

maréchaux de camp, le marquis de Laguila à Séville, le baron de Albala, à Valence, furent *assassinés et coupés en morceaux* dans les soulèvements de Valence et de Séville.

Murat s'était mal trouvé du climat de Madrid. Il était tombé malade atteint de ces malheureuses coliques qui amènent quelquefois la mort. Savary demeura à Madrid pour le remplacer. Je ne sais s'il y fit du bien. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il y était regardé comme bien ridicule. Il est vrai qu'il le cherchait un peu, car il se faisait servir à genoux. Je sais bien que cela peut paraître incroyable, mais demandez aux habitants de Madrid, ils vous diront que le général Savary se faisait donner à boire par un échanson qui le servait à genoux.

Ce fut alors que se forma à Séville la fameuse junte provinciale. Sans doute les Espagnols n'étaient pas disposés à recevoir Joseph. Cependant lorsque la junte de Bayonne, présidée par Azanza, le reconnut pour souverain, il est à remarquer que les signatures qui approuvèrent la constitution nouvelle sont en grand nombre. On y peut remarquer les noms du duc del Parque, du duc de Frias, le marquis d'Ariza ; le prince de Castel-Franco, le comte de Fuentes, l'archevêque de Burgos, le marquis de Santa-Cruz, le comte de Fernand-Nuñez, fray Augustin, général de Saint-Jean-de-Dieu, fray Miguel de Acevedo, vicaire général de Saint-François, etc., etc.

Mais une signature qui manque à cette longue liste, et qui vaut les autres, c'est celle qu'on va lire. Mais il faut la faire précéder de la lettre, parce qu'elle en vaut la peine. Elle est adressée à l'empereur.

« Sire,

« La cession de la couronne d'Espagne qu'a faite à Votre Majesté Impériale et Royale le roi Charles IV, mon auguste souverain et qu'ont ratifiée Leurs Altesses le prince des Asturies et les infants don Carlos et don Antonio, m'impose, selon Dieu, *la douce obligation* de mettre aux pieds de Votre Majesté Impériale et Royale l'hommage de mon amour, de ma fidélité et de mon respect ; que Votre Majesté Impériale et Royale daigne me reconnaître pour son plus fidèle sujet et me faire connaître ses intentions souveraines pour mettre à l'épreuve ma soumission cordiale et empressée. Que Dieu accorde de longues années à Votre Majesté Impériale et Royale pour le bien de l'Église et de l'État.

« Sire,

« Aux pieds de Votre Majesté
Impériale et Royale, le plus fidèle sujet,

« Louis de Bourbon,

« Cardinal de Scala, archevêque de Tolède. »

Tolède, 22 mai 1808.

J'espère que voilà une lettre d'acceptation pour quelqu'un portant le nom de Bourbon. Surtout lorsque, en admettant qu'il *y fût forcé*, il pouvait dire :

« Sire,

« J'ai l'honneur d'offrir à Votre Majesté Impériale et Royale l'hommage de mon respect, et la prie de croire à tout mon dévouement. »

Mais qu'on aille mettre *trois* par *trois* les assurances les plus profondes d'un attachement et même d'une tendresse extrême, ma foi, c'est par trop fort !

Pour en finir avec ces premiers temps de la guerre d'Espagne, sujet qui à lui seul remplirait des volumes, je dirai pour ceux qui aiment à faire des rapprochements, que ce fut LE 5 MAI que Charles IV signa le fameux traité par lequel il abandonna l'héritage de ses pères !

L'empereur était toujours à Bayonne, où il faisait de la besogne de gouvernement en faveur de son frère Joseph. Murat fut déclaré roi de Naples. Napoléon crut affermir son autorité européenne en mettant ainsi sur chaque trône de l'Europe un prince de sa famille. L'expérience fut cruelle et lui démontra que chez les souverains comme dans la vie privée les relations de parenté et les liens de famille sont de faibles barrières pour retenir dans les bornes du devoir, lorsque l'intérêt personnel parle.

Murat partit pour Naples avec sa femme, qui était bien plus qu'heureuse d'aller enfin s'asseoir sur un trône ; car jusque-là ce n'était pour elle qu'un dur et incommode fauteuil que le fauteuil ducal. Mais un trône ! La connaissant comme je la connais, je suis certaine que la joie qu'elle en éprouva la rendit insensée pendant plusieurs heures. C'est, du reste, une joie si naturelle, que je ne pense vraiment pas à lui en faire un reproche.

Le 9 juillet, après que la victoire de Medina de Rio Seco eut ouvert à Joseph [1] le chemin de sa capitale,

[1] Ce fut le maréchal Bessières qui la gagna. Elle fut livrée le 4 juillet. Elle fut très sanglante. Les Espagnols étaient au nombre de quarante mille.

il partit de Bayonne pour Madrid, où il entra le 20 juillet. Un silence profond accueillit le nouveau souverain. Le peuple espagnol n'était pas en état alors d'apprécier tout ce qu'il y avait de bon en lui, et surtout de volonté de le rendre heureux. A peine y fut-il huit jours que les désastres de Baylen, désastres dont le contre-coup se fit sentir sur tous les points de la Péninsule, l'obligèrent à chercher une retraite à Vittoria. Les ministres, au nombre de cinq, Mazzaredo, Cabarrus, Urquijo, Azanza et O'Farrill, le suivirent sans hésiter. Cevallos et Piñuela demeurèrent à Madrid. A l'entrée de Joseph une chose lui fut bien contraire, ce fut le refus du conseil de Castille de le reconnaître, et ce refus a été positif. Je parle avec certitude du fait. Il n'est pas connu en France, parce qu'on pense bien que cela n'était pas inséré dans le *Moniteur*. On y mettait si peu ce qui pouvait nous instruire, que lorsque le roi Joseph quitta Madrid pour se retirer à Vittoria de peur d'être enlevé par le général Castaños, qui venait de battre le général Dupont à Baylen, on mit dans le *Moniteur :*

« *L'armée française en Espagne va prendre des quartiers de rafraîchissement, afin de respirer un air plus doux et boire de meilleures eaux.* »

Cette affaire de Baylen, qui est, au reste, relatée dans presque tous les journaux du temps, mériterait d'être inscrite sur des tables de bronze, mais avec cette inscription.

« *Fourches caudines sous lesquelles passa l'armée française à Baylen, le 19, et surtout le* 22 JUILLET 1808. »

On a accusé fortement le général Vedel d'avoir abandonné le général Dupont. Je n'aime pas cette

accusation faite ainsi pour alléger un coupable. Que le général Dupont le soit involontairement, à la bonne heure, mais qu'on ne dise pas qu'il ne l'est pas. Et cette odieuse, cette honteuse affaire finit encore dans la fange d'une violation de la capitulation [1]. Il semblait que les Espagnols se regardaient comme autorisés à ne pas tenir une parole donnée à des hommes si peu jaloux de la gloire française.

Tandis que la tempête des révoltes et de la guerre bouleversait la péninsule et faisait des champs fertiles de l'Andalousie une seconde *Vega*, où le sang coulait

[1] La capitulation porte : « Les troupes de Dupont SONT PRISONNIÈRES DE GUERRE, la division Vedel exceptée. Les généraux conserveront chacun UNE VOITURE ET UN FOURGON QUI NE SERONT SOUMIS A AUCUN EXAMEN ! »

Et ce qui n'est pas dans la capitulation, c'est que les marins de la garde impériale, braves parmi les plus braves, ont été en frémissant contraints de demeurer à la garde des fourgons, qui devaient être bien précieux, puisqu'ils l'étaient plus que le sang des jeunes conscrits qui tombaient à la fois sous le fer espagnol et le soleil de la canicule, plus que l'honneur de nos armes. J'ai le droit de parler de cette affaire désastreuse. Si Baylen n'avait jeté un crêpe sur nos aigles, s'il n'avait révélé leur force à nos adversaires, si ce triomphe inespéré n'avait jailli comme une lueur d'enfer aux yeux de l'Europe jalouse ; si Baylen n'avait pas, par suite de sa capitulation, fermé toutes les routes aux secours qu'attendait Junot à Lisbonne, le Portugal eût été conservé et il n'aurait pas été prisonnier des Anglais. Mais aussi il n'aurait pas conclu la convention de Cintra.

Un homme, qui n'aime pas l'empereur et ne donne qu'à lui *la possibilité de faire des fautes*, dit en parlant du général Dupont : « Certes le général Dupont a tous droits comme toutes prétentions (s'il veut) de se regarder comme l'une des causes efficientes des grands bouleversements de 1813 et de 1814. »

(MONTGAILLARD, *Chronologie de l'Histoire de France*, p. 467.)

à flots entre les Français et les Espagnols, d'autres révolutions terribles agitaient l'Europe à son extrémité. Le sérail voyait ses sofas de brocart, ses portières à crépines d'or, souillées du sang impérial. Lassés du joug de Mustapha, les janissaires conspirent. Ils redemandent Sélim. On leur jette son cadavre. Dans cette enceinte coupable du sérail, l'air qu'on respire est à la fois imprégné de l'odeur des roses et de la vapeur du sang. Tout, jusqu'à cette belle mer du Bosphore, tout vous rappelle la mort! On la trouve jusque sur ses rives, jusque dans ses eaux infectées de cadavres!

Peu de temps avant, elle avait frappé, dans le palais de l'ambassade de France, l'une des femmes les plus charmantes que j'aie rencontrées. C'était notre ambassadrice, Mme Sébastiani, fille de la marquise de Coigny, célèbre par son esprit autant que par sa jolie figure, et surtout par son originalité. Elle tenait de sa mère tout ce que celle-ci pouvait avoir d'agréable et aucun de ses inconvénients. Ainsi, Fanny de Coigny était blonde, blanche, gracieuse dans son sourire, dans tous ses mouvements, dansant comme une sylphide, légère, suave, et puis bonne autant que spirituelle... Je l'aimais bien et je crois qu'elle m'aimait aussi. Je ne sais si Mme la marquise de Praslin a de sa mère un portrait ressemblant. Dans tous les cas, elle sait, je l'espère, qu'elle est fille d'une des femmes les plus attrayantes de son temps. Si elle n'avait pas ainsi courbé sa tête de jeune mère sous la main de la mort étant encore au matin de sa vie, elle nous aurait parlé avec son gracieux esprit de toutes les merveilles du sérail, ainsi que de ses horreurs, bien mieux encore que lady Montague. Oui,

c'était une charmante jeune femme que Fanny de Coigny. C'est une de ces personnes qui mettent l'esprit à l'aise dès qu'il en faut parler. L'éloge en vient d'abord sur les lèvres ; il est naturel comme elles.

Elle ne serait plus une femme jeune aujourd'hui, car elle était plus âgée que moi ! Eh bien ! je suis certaine qu'elle serait toujours charmante. Il y a des femmes qui ne vieillissent jamais.

Mme Récamier, par exemple, n'a perdu aucun des charmes d'attraction qui par tous pays l'ont fait proclamer la plus belle !... Et son doux regard, son sourire, sa parole d'ange... cette parole qui endort les douleurs... tout en elle la fera toujours aimer des femmes et adorer des hommes.

CHAPITRE XI

Commencement de la révolution de l'Espagne. — L'empereur à Bayonne. — L'impératrice à Bordeaux. — Les étrennes de Junot. La caisse de diamants. — Le collier de saphirs. — Le mauvais ami. — Mme Foy en Roxelane. — Mme Trousset. — La folie de Saint-James. — Le jardin de fleurs et le jardin d'Armide. — La comédie. — Mme Laplanche-Mortière — Le général Lallemand. — Millin. — Michaud. — La mauvaise actrice. — La comtesse Dupont. — La fête de famille. — L'abus des talents. — La gavotte. — La rosière. — *Le mal de reins dans le talon*. — La pauvre famille. — Les environs de Paris. — La femme faisant manger les yeux de son enfant par une araignée. — Le pauvre père. — La rosière à Versailles.

Tandis que l'Espagne commençait sa révolution, qu'elle illuminait avec le feu des incendies et que ses cloches sonnaient le tocsin de toutes parts, nous étions à Paris dans la plus profonde ignorance. L'empereur n'était pas encore de retour. L'impératrice était partie pour Bayonne en passant par Bordeaux et elle s'était arrêtée quelque temps dans cette dernière ville. L'intention de l'empereur était que cette partie de la France, d'ailleurs si maltraitée depuis la guerre, reçût au moins de bonne paroles, un accueil gracieux, de ces choses enfin qui coûtent si peu à ceux qui possèdent le pouvoir et rendent si contents ceux qui les reçoivent. L'impératrice avait donc *reçu l'ordre* de l''empereur d'être aimable pour les Bordelais et, à bien dire, cet

ordre ne lui était pas difficile à remplir, car on sait combien elle était facile et bonne pour accueillir ceux qu'on lui présentait. Les Bordelais furent charmés d'elle et par elle, et lorsque, vers la fin d'avril, elle quitta Bordeaux pour aller rejoindre l'empereur à Bayonne et faire les honneurs de la France à Maria-Luisa et à Charles IV, elle y laissa des regrets. Voilà ce qui me fut dit l'année suivante lorsque j'allai dans les Pyrénées pour y prendre les eaux.

L'empereur était donc à Bayonne, organisant ou plutôt désorganisant l'Espagne avec une ardeur qui, en vérité, tenait du vertige. Nous recevions bien encore des nouvelles, nous autres pauvres femmes qui attendions à Paris qu'une lettre vînt nous rassurer. Mais Bayonne était là comme un creuset au travers duquel passait notre correspondance et nous ne recevions que ce qu'il plaisait au maître de nous laisser parvenir. Le résultat de cette belle manœuvre inventée par Louvois et perfectionnée de nos jours était au moins de nous préserver de toute inquiétude, mais aussi de nous tenir dans une ignorance profonde.

Je n'avais plus le Raincy, ainsi que je l'ai dit plus haut. J'avais écrit à Junot que je désirais une campagne, et qu'il voulût bien m'en laisser louer une dans les environs de Paris. J'attendis quelque temps sa réponse. Enfin elle me parvint par un officier du prince Eugène qui avait été envoyé à Lisbonne et qui en revenait avec une commission pour moi. Cette commission, qu'il devait ne remettre qu'en mes mains, était, me disait Junot dans un billet venu par l'estafette, renfermée dans une petite cassette que je ne devais ouvrir, me disait-il surtout, que devant

mes amis. Comme cette cassette tient en grande partie à beaucoup de désagréments survenus depuis dans l'existence de Junot et dans la mienne, je vais rapporter ici tous les détails de cette affaire. Il me faut remonter un peu dans le passé, c'est-à-dire à la fin de l'hiver que je viens de décrire.

J'ai parlé des fêtes nombreuses qui s'étaient succédé sans aucune interruption. Le lendemain de l'une de ces fêtes, j'étais encore au lit quand on m'annonça M. Ivan, chirurgien de l'empereur et dont Junot était fort entiché, comme en général son bon cœur le portait à l'être de tous ceux avec lesquels il avait fait la guerre dans les beaux jours d'Italie. Comme j'ai toujours respecté les anciennes affections, je mettais tous mes soins à être agréable aux gens qui lui plaisaient. En conséquence j'avais demandé à M. Ivan de vacciner mon fils et c'était pour visiter le bras blanc et potelé de mon Napoléon, qui, dans ce moment, était lumineux de beauté, que M. Ivan se trouvait d'aussi bonne heure chez moi. Il venait de remettre la ligature de l'enfant et de le poser sur mon lit, quand on vint me dire que l'aide de camp du prince Eugène que m'avait annoncé Junot demandait à me voir pour me remettre une boîte dont il était chargé pour moi. Le faire attendre eût été trop long. J'étais d'ailleurs entourée de mon enfant, de mes femmes, d'un ami de mon mari, du moins je devais le croire. Je fis prier l'officier d'entrer. C'était un jeune homme poli, bien appris. Il me remit une petite caisse grande comme une caisse d'eau de Cologne avec une lettre de Junot. Voici ce qu'il m'écrivait :

« Ma chère Laure,

« Voici mes étrennes. J'ai bien chargé Nitot de te les donner de ma part[1]; mais tu m'en as donné de trop belles, toi, pour que je me borne à *mon cadenas*. Je t'envoie une parure de saphirs, composée de neuf pierres pour le collier, quatre pour les girandoles, dont les poires sont d'une bien belle longueur, sept plus petites pour le peigne et un saphir isolé dont tu pourras faire une plaque de ceinture, une agrafe, ce que tu voudras. Si la pierre n'est pas trop grosse, pourquoi ne l'offrirais-tu pas à l'Éminence? C'est à ta volonté.

« Je joins à cet envoi de quoi le rendre encore plus agréable, Je sais que tu aimes les pierres de couleur entourées de diamants, et la boite de jaspe sur laquelle est un camée représentant le saint Père contient de quoi te contenter à cet égard-là. Je crois que les pierres ont été bien choisies; elles ont d'ailleurs passé par les mains de *Roberto de Souza, avaliador de todas pedras e diamantes, brutas, lapidadas escolidas*, etc., etc. Tu dois te rappeler; c'est lui qui m'avait fait acheter tes deux parures d'aigues-marines et de rubis-balais, mais surtout le beau fil de perles qui forme le rang supérieur de ton collier.

[1] C'était un fort beau solitaire qu'il avait chargé Nitot de monter en cadenas, et d'attacher à mon collier de perles sans que je le susse. Cela fut exécuté en effet, et le matin du jour de l'an, lorsque je m'habillai pour aller faire ma cour à Madame, je vis avec une joyeuse surprise cette augmentation de beauté à une parure déjà fort belle. Junot était alors à quatre cents lieues de moi, et il y avait huit ans que nous étions mariés.

« Mon avis est que tu fasses tailler tes pierres en Hollande. Paris, à ce que me dit Quintella, qui est passé maître dans les questions de lapidaire, est beaucoup plus cher pour la taille des pierres brutes. L'Angleterre l'est encore plus. Paris est le lieu où l'ouvrage est le mieux fait, à ce qu'il prétend ; mais tu me comprendras lorsque je te dirai que j'aime mieux que cette opération se fasse, soit à Bruxelles ou Anvers, soit à la Haye ou Amsterdam. Tu dois avoir là-bas un ami, je pense, M. Fornier de Montcazal. S'il est revenu à Paris, charge Devois ou Nitot d'envoyer les pierres. Mais surtout ne te laisse pas tromper.

« Je t'envoie une belle parure ; quant à son prix, ne crois pas que j'aie fait des folies. Je joins ici l'estimation et le poids de chaque pierre de couleur, ainsi que le poids général de tous les bruts. Tu connais maintenant pourquoi je ne voulais pas que cette boîte fût ouverte devant vingt têtes folles comme celles qui pouvaient être dans ton salon. Je n'ai déjà que trop d'envieux et, en te voyant un collier de saphir, entouré de diamants que je t'ai envoyés *bruts*, ils crieraient après moi, comme si j'avais dépouillé le prince du Brésil avant son départ. Quant aux diamants bruts et taillés de la couronne de Portugal, ils ont emporté jusqu'à un morceau de cristal que tu dois te rappeler avoir vu au cabinet d'histoire naturelle de Lisbonne et qui était taillé à l'imitation parfaite du fameux diamant *du Portugal*, auquel il ne manque que l'absence d'un crapaud pour en faire le joyau le plus beau du monde entier. J'ai acheté ceux-ci de mes propres deniers. Ils me coûtent une somme très raisonnable et que je te dirais s'il n'était impoli d'annoncer la valeur d'un présent.

Quoi qu'il en soit, ma Laure, porte-le avec orgueil ; il est *non seulement à toi*, mais il est une preuve même de ma modération, et j'en suis fier.

« Je désire que tu offres de ma part la boîte avec le camée représentant le saint Père à notre bon oncle l'abbé de Comnène : Un homme vertueux aura le portrait d'un homme vertueux. A propos du pape Mgr Galeppi se met à tes pieds... C'est un homme bien spirituel, mais dont l'état habituel de finesse et de ruse finit par devenir fatigant.

« Nous sommes ici dans des occupations telles qu'elles doivent être pour des Français : nous travaillons et nous nous amusons. Je donne des fêtes, j'en reçois. Geouffre[1] *est le surintendant des menus plaisirs*. C'est lui qui a la direction des spectacles et des bals. Magnien n'est pas plus léger que tu l'as connu et seulement un peu plus ennuyeux. Si tu viens ici, comme tu me le fais espérer, emmène avec toi toutes les jeunes femmes de *ton état-major*. Je demanderai Lallemand pour que Calo vienne avec toi, quoique je présume bien qu'elle marche sans son mari. Mme de Laborde doit aller souvent chez toi, à ce que m'a dit le général que j'ai nommé gouverneur de Lisbonne. Fais-lui bon accueil. Je tiens à ce que tu sois bien pour elle. Son mari est un vrai brave, un vrai soldat de la bonne roche celui-là. Sois bonne aussi pour Mme Thiébault. Si tu viens, détermine-les à venir toutes. Nous avons déjà un assez *bon fonds* : Mme Trousset et Mme Foy, ainsi que Mme Thomières. Mme Foy est belle-fille de Baraguay-d'Hilliers. C'est

[1] Mon beau-frère, M. de Geouffre, père de mon neveu Adolphe de Comnène.

une assez jolie femme blonde, le nez en l'air, en tout *la physionomie très... très Roxelane.* Quant à Mme Trousset, elle est bien plus belle que Mme Foy; mais il ne faut pas se hasarder auprès de celle-là : c'est une femme vertueuse, et positivement vertueuse. Je ne sais ce qu'on a conté sur elle; ce que je sais, *moi*, c'est que j'ai été repoussé, et repoussé avec cet accent qui vous dit : *N'y revevez pas*, etc. »

J'ouvris ma boite. Elle contenait 500 *carats* de diamants bruts en petites pierres d'entourage de six à sept grains, et comme elles devaient perdre la moitié à peu près en passant par la taille, c'était bien ce qu'il fallait pour entourer[1].

Dans ma joie de jeune femme :

— Voyez dis-je, à Ivan, comme c'est une chose agréable d'avoir un mari galant comme un Sylphe et faisant ses générosités comme un Aboulcassem.

Et je lui lus la lettre de Junot. Après quoi je lui montrai toutes *mes richesses*. Il en demeura tout ébloui, et en vérité bien plus que cela ne valait, car toute la parure entière ne fut jamais d'un prix bien élevé. Après m'avoir félicité sur mes belles étrennes, Ivan s'en fut. Je ne l'accuse pas d'avoir parlé dans un sens peu charitable de ce qu'il avait vu, mais ce que je sais, c'est que l'impératrice, qui n'était pas encore partie à cette époque, c'est que toutes les femmes, qui déjà étaient jalouses de ma position dans le monde, se mirent à crier qu'il n'y aurait plus moyen d'y tenir, si la femme d'un lieute-

[1] M. Cavagnari, alors chargé de la direction de nos affaires et par les mains de qui elles ont passé, peut certifier la vérité de ce que je dis.

nant de l'empereur recevait en don pur et simple, de son mari, *des caisses de diamants bruts.* Je n'exagère pas en affirmant qu'au bout de huit jours il y en avait un tel nombre, que l'aide de camp du prince Eugène eût été bien empêché pour les apporter sur son cheval. Oh! pitié! pitié! J'en aurais ri, mais la chose n'était pas de nature à égayer, je le devais bientôt apprendre.

D'après ce que Junot m'avait écrit, je me mis en quête d'une maison de campagne, à Neuilly. C'était ce qu'on appelait la folie de Saint-James. Cette ravissante maison était toute meublée. Comme elle a été ravagée par la bande noire, au point d'être méconnaissable, je ne passe jamais devant sans éprouver un sentiment de tristesse amère. Il me semble voir un ami souffrant qui a eu de meilleurs jours. Oh! qu'elle est puissante, la magie des lieux rappelant un souvenir chéri! Qu'il est profond, celui que j'attache à ces belles rives de la Seine, à ces ombrages fleuris du parc de Saint-James! Et cette serre, ces plantes embaumées donnant un parfum des contrées lointaines, nous révélant un monde inconnu! Oh! tout cela était bien beau, tout cela avait un charme bien doux.

La maison n'était qu'un grand pavillon, mais il contenait ce qui m'était nécessaire à cette distance de Paris. Un très beau salon et une grande salle à manger avec un premier salon servant de salon de musique. De l'autre côté du salon était une charmante chambre à coucher, un petit salon de travail, une salle de bains et mon cabinet de toilette. Cet appartement donnait sur un jardin de fleurs, uniquement à moi seule et fermé, du côté du jardin, par un treillage à

la manière suisse, et de l'autre, par un canal bordé d'une allée de tilleuls, conduisant de la porte de mon cabinet de travail jusqu'à une grotte qui donnait sur la rivière, un peu au-dessous du laminoir qui était au bas du pont. La serre chaude, l'une des plus belles des environs de Paris, après celle de la Malmaison, avait, à cette époque, trois cents pieds d'ananas, ce qui en assurait cent par année à la maison, et renfermait une immense quantité de plantes exotiques et indigènes de la première beauté. Le perron du pavillon était formé par deux escaliers de douze marches, sur lesquelles les jardiniers avaient soin de placer des vases étrusques, remplis des plus belles fleurs, élèves de la serre. Je me rappelle qu'un jour on mit sur le perron plus de quarante magnolias, daturas ou orangers *Pompoleum*[1] ; le même jour, mon jardin de fleurs, dans lequel l'on n'entrait que par mon appartement, était rempli de plus de deux cent mille pieds d'héliotropes, d'œillets, de jasmin, de roses des quatre-saisons, de roses mousseuses, et tout cela, planté en corbeille et entouré d'une épaisse bordure de réséda... Ah ! c'était un lieu de délices qui donnait bien la preuve que les jardins d'Armide ont pu exister. Tout ce qui formait ombrage était acacia, ébénier, lilas ou catalpa, mais toujours arbres à fleurs.

La proximité de Paris me permettait d'y venir souvent au spectacle. Ils n'étaient guère fréquentables l'été. Cependant l'Opéra était toujours suivi.

Après le dîner je montais en voiture avec Mme Lalle-

[1] C'est un oranger dont la fleur est énorme, et d'un parfum admirable.

mand, qui demeurait toujours avec moi, et quelques-unes de ces dames, et puis nous venions à Paris. A minuit nous repartions pour Neuilly par une de ces nuits d'été fraîches et belles, de ces nuits claires dans l'ombre, où la nature se devine à travers ce voile de gaze brune jeté sur elle, ou bien à la lueur d'une lune qui éclairait notre course rapide ; et lorsque nous arrivions près de l'allée qui conduisait au pavillon de Saint-James[1], un vent parfumé venait frapper notre visage ; c'étaient des bouffées embaumées d'une odeur fantastique, tant elle était suave et pourtant enivrante. Elle venait du parc du pavillon, et surtout de ce jardin de fleurs qui entourait mon appartement. Oh ! je le répète ! c'est un doux souvenir que celui de cette ravissante habitation !

Le matin je montais à cheval avec Mme de Grandseigne. Quelquefois, lorsque nous étions matinales, nous rencontrions le duc de Gaëte, qui montait le cheval limousin, avec la housse de velours galonnée et le bridon d'or. J'étais toujours charmée de ces rencontres. Le duc de Gaëte était homme de bon ton, d'esprit et d'excellentes manières. Il est si poli, et si poli avec l'intention de l'être, qu'on lui en savait doublement gré. Seulement il n'aimait pas beaucoup le galop de chasse que Mme de Grandseigne et moi lui faisions courir.

Je trouvai une salle de spectacle dans l'orangerie, avec les décorations. Le général Lallemand, alors major d'un régiment de dragons, venait d'arriver à

[1] J'ai donné la description de cette délicieuse retraite, parce que, à l'époque où Mme de Bourbon l'occupait, elle n'était déjà plus comme lorsque je l'avais. On la détruisit aussitôt après mon départ.

Neuilly, où il demeurait avec sa femme qui était toujours avec moi. En revoyant des coulisses, un théâtre, notre goût de comédie nous reprit et nous nous écriâmes aussitôt qu'il fallait jouer au moins *le Collatéral !* Millin, qui était un de mes fidèles habitués, appuya la motion de toutes ses forces et, en vérité, je ne sais pourquoi, car il jouait comme une vraie pantoufle. M. de Planard (Eugène de Planard), auteur de plusieurs pièces charmantes et cousin de Mme de Grandseigne, fut enrôlé à l'unanimité. Mme Laplanche-Mortière avait de grands yeux bleus, une figure qui pouvait être bien. Elle joignait à cela une voix qui, quoiqu'elle fût dans le haut de la tête et un peu criarde, était encore plus de mise que celle de Mme Lallemand, dont le rhume éternel s'opposait à toute entreprise de sa part. Mme Laplanche-Mortière fut donc recrutée pour les jeunes premières et nous arrêtâmes de jouer la jolie petite pièce de *Défiance et Malice* et *les Rivaux d'eux-mêmes*. Le général Lallemand fit Blinval dans *Défiance et Malice*, et moi Céphyse. Dans *les Rivaux d'eux-mêmes*, je remplis le rôle de la soubrette, qui m'allait mille fois mieux que celui de Mme Derval qu'on m'avait imposé à la Malmaison, où l'on ne jouait presque jamais dans les rôles qui vous convenaient. Mme Laplanche-Mortière fit Mme Derval; le général Lallemand, Derval; M. de Planard joua le rôle de l'ami et Millin celui de l'aubergiste, qui devait être bien difficile, car jamais il n'a su dire les vingt paroles dont il se compose. Par cet exemple, j'acquis ce jour-là la preuve incontestable qu'on peut très bien comprendre un rôle et ne pas bien le jouer. Sans doute M. de Planard *comprenait* son rôle, car il est difficile d'avoir plus d'esprit. Toutefois, ceux

qui ont assisté à la représentation dont je parle doivent se rappeler combien il était inférieur au général Lallemand.

Dugazon n'était plus en état de diriger nos travaux dramatiques. Ce fut Michaud, *le pourichinel du Théâtre de la République*[1], qui fut notre répétiteur; j'en fus peut-être plus contente. Dugazon avait une habitude de raillerie, lorsque vous manquiez, qui longtemps avec lui mettait son écolière mal à l'aise. Michaud comprenait fort bien *qu'on ne comprît* pas au premier mot, et sa manière de démontrer était parfaite; je n'ai connu que Mlle Mars qui fût meilleure maîtresse. J'ai eu des leçons de déclamation de Talma. J'ai vu Mlle Raucourt et Monvel donner des leçons à Junot. J'ai même entendu Talma professer souvent son art pendant deux mois que nous passâmes ensemble à Aix en Savoie; et jamais je n'ai entendu une démonstration plus facile que celle de Michaud. Avec un tel maître le rôle de *Malice* n'était pas bien difficile, et en effet la pièce ne fut pas mal jouée. Ces sortes de rôles sont bien plus aisés qu'on ne croit. *Les Rivaux d'eux-mêmes* furent également bien représentés. Mais une chose qui me surprit beaucoup, ce fut de voir à quel point il fut difficile de faire comprendre le rôle à Mme Mortière. Michaud y perdait sa science. Il y avait entre autres choses une simple parole dont elle ne pouvait prendre la juste intonation. Ce n'était pourtant pas difficile, il fallait dire seulement :

— Bonjour, mon cher Dupont.

Mais c'était l'entrée en scène, et il fallait que cela

[1] On appelait ainsi la Comédie-Française pendant le temps de la Révolution.

fût bien dit. Michaud y tenait, et il avait raison. Cette parole est un des souvenirs les plus comiques de mes souvenirs niais. Cette pauvre Mme Mortière a été plus de huit jours à bien accentuer ce malheureux *bonjour*. Elle croyait que *jouer la comédie*, c'était une obligation de se changer tellement et la voix et le corps qu'on n'y reconnût plus rien. En conséquence, elle prenait toutes les intonations de sa voix, et comme elle l'avait claire et perçante au dernier point, on pense que l'échelle du diapason se parcourait sur tous les tons. Elle me rappelait ce proverbe de l'officier du gobelet, où l'on apprend à *un mystifié* à demander à *boire pour* le roi, et celui qui le mystifie lui persuade que la qualité du vin se reconnaît à l'intonation de la voix. En conséquence, du vin de champagne se demande, lui dit-il, d'une voix haute et claire, du vin de roussillon, avec une voix de lutrin... et cette pauvre Mme Mortière disait son *bonjour*, *mon cher Dupont*, comme mon officier du gobelet disait :

— A boire pour le roi !

Et puis il se joignait à cela une démarche embarrassée, une figure souriante, avec une peur qui contractait ses lèvres... elle était bien drôle. On m'a dit que depuis elle avait joué la comédie avec un succès étonnant chez Mme de la Briche. A la bonne heure, je veux bien le croire.

Notre représentation fut charmante. Elle avait attiré beaucoup de monde, bien que nous fussions dans la *morte saison*. Après *les Rivaux d'eux-mêmes*, nous revînmes au château et l'on dansa jusqu'à deux heures du matin.

J'avais invité à cette représentation la comtesse Dupont, femme du général Dupont. Son mari, d'après

ce que m'avait écrit Junot, devait bientôt se trouver sous ses ordres [1] et j'avais *ordre*, *moi*, de lui faire des prévenances. Je l'invitai donc avec Mme Bergon, sa mère, qui, soit dit en passant, avait l'air aussi jeune que sa fille, si ce n'est plus. Mme la comtesse Dupont, pour me rendre ma politesse, m'engagea à son tour à une fête qu'elle donnait aux Ternes dans une assez jolie campagne qu'elle avait, ou bien qui appartenait à son père. Cette fête a laissé dans ma mémoire un souvenir singulier de l'abus qu'on peut faire des talents.

Nous arrivâmes au grand jour. L'heure était indiquée, je crois pour sept heures. A peine descendue de voiture, je fus saisie aux deux tempes de cette vapeur de solennité, qui donne d'abord le frisson, et puis la migraine. Qu'on vienne me dire ensuite que les pressentiments ne sont pas vrais. Tout était sérieux dans cette maison et l'on se préparait à s'y amuser avec un air de tristesse qui pouvait, par exemple, être là plus qu'ailleurs un pressentiment de ce qui se passait en Espagne. Mme Bergon, en l'honneur de qui se donnait la réjouissance, n'était pas plus souriante que les autres et, au bout d'un quart d'heure, j'aurais donné de grand cœur dix révérences pour un sourire de cordialité.

Lorsqu'on fut rangé en cercle dans un grand salon, la fête commença par une symphonie de la composition de Mme la comtesse Dupont. Après les applau-

[1] Cela devait être sans l'affaire de Baylen. Le grand-duc de Berg, dans une seconde lettre écrite à Junot, comprenant la force des raisons qu'il lui donnait, devait en effet diriger la plus forte partie du corps de Dupont sur le Portugal.

dissements de rigueur, car le moyen d'en refuser à la maîtresse de la maison! elle se mit à un pupitre, et *chanta* une cantate dont les paroles étaient de *Mme la comtesse Dupont*, et la musique de *Mme la comtesse Dupont*. Nouveaux applaudissements, nouveau silence.

Alors Mme Bergon nous engagea à passer dans une chambre voisine, et là nous vîmes un grand portrait à l'huile représentant le général Dupont, et le portrait était l'ouvrage de *Mme la comtesse Dupont*. Il n'était ni bien ni mal fait. C'était l'œuvre d'une femme allant dans le monde et qui, ainsi que toutes les jeunes filles de cette époque, avait reçu une éducation extrêmement soignée, sous le rapport des arts surtout, ce dont on avait fait la critique très spirituellement, quelques années plus tôt, dans le joli vaudeville du *Tableau des Sabines*. Quant à celui de Mme Dupont, ce qui m'en est resté le plus frappant dans le souvenir, c'est qu'il n'avait que peu ou pas de jambes. Je tenais le bras de Mme Lallemant, que je serrais de toutes mes forces, car l'ennui me faisait tourner à la mort, lorsque Mme Bergon me pria de me retourner, en me demandant poliment si je n'avais pas été à Boulogne.

— Mon Dieu ! pensai-je, va-t-on nous lire une relation de voyage?

Ce n'était pas tout à fait cela : il était seulement question de regarder et d'*admirer*, conséquemment, des vues des environs de Boulogne, faites, dessinées et gravées par *Mme la comtesse Dupont;* entre autres *celle de la baraque* du général Dupont, autant que je peux me le rappeler. Ces vues n'étaient que des *eaux-fortes*, et l'on sait que cette manière du *trait simple* n'est tout au plus supportable que pour la figure,

parce que là tous les contours sont purs et arrêtés; mais pour un paysage, c'est absurde. J'étais du reste dans un tel état par l'excès de l'ennui, que je ne pouvais articuler une parole. Ma compagne était tout aussi malade.

Dans le moment où j'allais faire bien sûrement une impolitesse en m'en allant, nous entendîmes les violons s'accorder dans le salon. C'était encore le temps où j'étais fort distraite par une contredanse. Je me sentis ranimée par les bons accords de Julien. Nous nous empressâmes de passer dans le salon. Qui croit-on que j'y trouvai? *Mme la comtesse Dupont!* Oui, elle-même, en propre personne, posée au milieu de la chambre, ayant à ses côtés un monsieur coiffé du *tricorne*, et tous deux se disposant à faire la révérence du menuet de la cour. Un menuet, bon Dieu! En 1808! J'éprouvai vraiment un tel mouvement nerveux que, dans ce moment, je fus, je crois, très conquérante sur moi-même en ne disant pas tout haut :

— Ma foi, c'est par trop fort!

On pense bien que la gavotte s'ensuivit. Je ne sais laquelle fut dansée. J'en étais arrivée à ce point de stupeur qui précède le moment où l'on mène tuer les gens en grande cérémonie. Enfin, Mme Dupont s'en vint me demander bien poliment, et comme si la gouvernante de Paris avait eu soixante-dix ans, si je ne serais pas disposée à danser une contredanse. Je ne pus m'empêcher de lui répondre que mes jambes étaient un peu engourdies, et elle fut bien heureuse que ma langue et mon esprit le fussent aussi, car elle aurait eu, sans cela, une de ces paroles qui vengent de plusieurs heures d'ennui. Et pour dire le vrai de

la chose, c'était, à cette époque surtout, une vraie mystification pour moi et mes amis que de nous faire tomber dans un tel guêpier, car ma maison et, surtout, ma société intime étaient faites de manière à pouvoir dire encore aujourd'hui qu'elle était la plus agréable de Paris et, peut-être, l'une des plus *sociables*, doucement, joyeusement sociables de l'Europe.

Ah! jamais je n'oublierai cette soirée! Ce que je n'ai pas besoin de dire ensuite, c'est que la comtesse Dupont est une des femmes le plus remarquablement instruites que l'on puisse rencontrer, et j'ajouterai, dont la réputation est la plus pure... Mais qu'importe à ceux qui ne sont pas ses amis et qui vont chez elle pour s'amuser? C'est la morale du monde. Je ne dis pas qu'elle soit la meilleure, mais elle règle le code, non pas *social*, mais sociable.

Quelques jours après, il y eut encore chez moi, à Neuilly, une fête dont l'objet avait une solennité touchante. Il s'agissait de couronner une rosière. C'était celle de Suresnes. La princesse de Vaudémont l'avait couronnée et dotée l'année précédente et, en ma qualité de dame de charité de toute la banlieue, on vint me demander de donner la couronne et la dot, c'est-à-dire de la doubler, car la fondatrice l'avait déposée en instituant la rosière.

Mme Desbassayns, autrefois Mlle Mourgue, avait habité quelques mois une grande maison qui se voyait encore sur le sommet de la montagne. Un jour, en descendant rapidement la côte, la portière de sa calèche s'ouvrit. Sa fille, âgée de cinq à six ans, tomba sous la roue et fut tuée sous les yeux de sa mère. Je ne conçois pas un plus affreux malheur.

Mme Desbassayns fut presque insensée de douleur, et une parole de plus à cet égard serait superflue. La malheureuse mère fut entourée de tant de soins par les habitants de Suresnes que, en apprenant qu'ils regrettaient leur couronnement de la rosière, elle en rétablit la cérémonie et fonda une dot pour chaque rosière. Voilà du moins la version qui me fut contée par les commères du pays, car je n'ai pas l'avantage de connaître Mme Desbassayns personnellement et, quant *aux autorités*, c'est-à-dire le maire et les électeurs, j'aurais, je crois, fait plutôt parler les statues de mon parc.

J'avais invité cent personnes pour voir cette cérémonie dont nous avions perdu le souvenir et qui ne se conservait plus qu'à l'Opéra-Comique. Dès le matin, les salons du château et même la vaste pelouse qui est au devant, étaient remplis par les curieux qui voulaient voir un couronnement de rosière. C'était ma fille aînée, Joséphine, qui était alors une ravissante enfant, aux boucles de cheveux soyeux, aux joues seulement rosées et au regard d'ange, qui devait poser la couronne. On était bien sûr que la prêtresse était digne de faire son office.

Il y avait à cette époque une grande quantité d'étrangers à Paris. Ma position m'imposait l'obligation d'en voir beaucoup et l'ordre de l'empereur était que surtout les Russes fussent traités avec une extrême bienveillance et toute la prévenance de l'hospitalité. Ce fut quelques semaines après qu'il eut à Erfurt cette fameuse entrevue avec l'empereur de Russie. Ce temps est celui où Napoléon eut une puissance affermie et certaine. La Russie était de bonne foi, et j'en ai la preuve par devers moi... une preuve certaine...

Malgré les affaires d'Espagne, l'empereur Napoléon aurait été toujours le maitre de l'Europe en demeurant lié avec celui de Russie... En vérité, quand on voit l'avenir ainsi livré au pillage par des pensers pourtant si nobles et si grands, on ne peut s'empêcher de pleurer, oui, de pleurer en larmes de sang et de feu sur un tel malheur.

Je voyais donc beaucoup de Russes[1] et, le jour du couronnement de la rosière, il y en avait un grand nombre à Neuilly. Tous les étrangers de distinction qui étaient alors à Paris furent également invités par moi pour voir cette cérémonie. Ce fut donc tout à fait une chose remarquable que *le cortège*, depuis le château jusqu'au village de Suresnes. Ma fille fut placée sous un dais qui était à la droite de l'autel; il y avait autour d'elle une foule de ses jeunes amies dont j'avais invité les mères. Hélas! parmi elles il y en avait deux de bien remarquables, l'une par sa beauté, l'autre par son charmant caractère et son aimable esprit, qui toutes deux sont mortes bien jeunes et bien heureuses. Ce sont les deux jeunes princesses de Metternich, Marie et Clémentine. Marie, l'aînée, était moins jolie peut-être que sa sœur, mais comme elle était aimable et douce, comme son mari a dû être malheureux de sa perte! Clémentine était belle comme les beaux enfants du Corrège. Ses grands yeux noirs, ses joues rondes et roses avec des traits si purement dessinés en faisaient une des plus jolies enfants qui puissent

[1] Mais jamais je ne suis allée à la cour de Russie, ainsi qu'on a bien voulu le dire dernièrement dans un article parfaitement aimable sur moi et dont je suis au reste bien reconnaissante. (*Encyclopédie des Gens du Monde.* Treuttel et Wurts.)

flatter l'orgueil maternel. Mme de Metternich en jouissait pleinement, car elle était excellente mère et la mort l'aurait frappée doublement si elle eût vu périr ses enfants, car tous trois sont morts. L'aîné de tous, Victor, était aussi à cette fête. Quel joli enfant! Mon Dieu, vos décrets sont puissants et il faut s'y soumettre! Mais de quelle amertume de tels malheurs remplissent les jours qui restent à passer sur la terre! Quelle plus désastreuse douleur peut ravager l'existence que cette mort promenant ainsi sa faux sur les joies de l'âme et moissonnant la plus légère espérance en abattant ces têtes chéries dans lesquelles on revit. Je crois pouvoir affirmer que M. de Metternich est l'homme de l'Europe le plus malheureux aujourd'hui, surtout depuis la mort de son dernier enfant. Tant de jeunesse frappée de mort, tant d'espérances détruites, et cela dans le cœur d'un père — et quel père! — d'un homme dont la renommée doit être pour lui un avenir et qui voit cet avenir sans postérité pour l'assurer. Car, sans égoïsme, sans sécheresse d'âme, n'est-ce donc pas un besoin pour l'homme dont les travaux le placent au premier rang, de savoir que son nom vivra dans le cours des âges. Et quand on pense que, au milieu de ce bouleversement causé par la mort dans sa famille, il a dû pleurer sur la perte d'une ravissante créature, belle par tout ce qui fait qu'une femme l'est véritablement, la perfection du corps et de l'âme, et la création complète de M. de Metternich, on répétera avec moi que, malgré les honneurs qui l'accablent de leur poids, malgré la renommée qui le proclame le plus habile, l'amitié de son souverain, ses immenses richesses, il est L'HOMME LE PLUS MALHEUREUX de l'Europe. Quelle fin pour tant de travaux!

Quelle nuit profonde répandue sur un avenir! Oui, oui, il est bien malheureux! Et j'ajouterai qu'il ne le mérite pas.

Lorsque nous arrivâmes à Suresnes, le conseil était assemblé pour décider du sort des trois *candidates. Tout le cortège* était fort impatient de les voir. Quelques jeunes russes me demandèrent si l'une des conditions de la fondatrice n'était pas qu'elles fussent fort belles, et l'un d'eux motiva parfaitement sa demande. Selon lui, la vertu était bien plus *couronnable* après avoir été attaquée, si elle reste pure, que si jamais un propos d'amour n'avait frappé l'oreille de la jeune fille. Et, quand elle est jeune et jolie tout à la fois, son mérite est bien plus grand de sortir victorieuse de plusieurs attaques. Je trouvais qu'il avait raison, mais j'ignorais comment étaient les postulantes. Je savais seulement qu'elles étaient trois, qu'elles étaient vêtues de blanc et qu'elles étaient jeunes. Sans être bien romanesque, on pouvait s'attendre à voir un spectacle au moins intéressant. Aussi ces jeunes gens étaient-ils le plus près de la porte de la mairie, afin de voir les trois anges de pureté et de beauté qui allaient sortir du lieu où leur sort se décidait. Le bruit des fifres, des tambours, annonça enfin que le jury avait prononcé et l'adjoint du maire sortit en proclamant le nom de la rosière. C'était la fille d'un vigneron du village. A peine ce nom fut-il connu qu'une rumeur s'éleva rapidement parmi la foule des paysans. La rosière méritait son bonheur, mais les autres le méritaient aussi et les frères, les cousins, les pères — et même les amoureux, car elles en peuvent avoir pour *le bon motif* — prirent aussitôt fait et cause, et les coups de poing commencèrent à

donner à la fête une couleur un peu antiromantique. Cependant le tumulte s'apaisa à la vue du maire et des autorités du pays qui sortaient de la mairie pour venir à l'église. Ce fut un vrai coup de théâtre et j'avoue que moi-même je ne pus m'empêcher d'être surprise en voyant les trois postulantes à la couronne de roses. J'avais tort cependant, car un moment de réflexion m'aurait fait comprendre que des filles de vignerons, de journaliers ne pouvaient être autrement qu'elles étaient. Le fait est que nous vîmes arriver trois grosses filles bien robustes, courtes de taille, ramassées, le teint hâlé, coiffées d'un immense bonnet rond, bien épais, bien empesé, portant un *déshabillé* de grosse percale blanche, à la taille courte, aux manches venant au milieu du bras et laissant voir une main qui se détachait en bronze sur le blanc éclatant de la percale, ainsi qu'une partie de ce malheureux bras. De plus, les trois *candidates* n'étaient point jolies, si ce n'est pourtant la rosière, qui était mieux que ses rivales. Jamais je n'ai vu un désappointement plus comique que celui de tous les jeunes gens, qui avaient déjà fait un petit roman dans leur tête tout en attendant les rosières. Comme nous étions déjà placés, je ne pus rire à mon aise de la figure attrapée de beaucoup d'hommes de ma société, mais je m'en dédommageai ensuite. Le prince Gagarin, entre autres, était presque malheureux de voir ainsi *mourir* la création de son imagination, cette jeune fille blonde, pâle, cachant sa joie sous un grand voile blanc.

— Mais pourquoi vous attendiez-vous à la voir pâle? lui demandâmes-nous ensuite.

— Parce que les devoirs de la vertu coûtent tou-

jours à remplir, nous dit-il d'un ton comiquement sentencieux.

Et elle n'était pas si mauvaise sa réflexion.

Le complément de la cérémonie fut mieux que le commencement. Joséphine, qui ressemblait à un vrai ange, posa sur l'énorme bonnet rond de la rosière une guirlande de roses dans laquelle auraient tenu les trois têtes, et puis elle lui passa autour du cou un grand cordon bleu moiré avec un nœud et je ne sais quoi au bout. La pauvre fille ainsi harnachée s'en alla se mettre à genoux devant un vieil évêque *in partibus*, qui faisait la cérémonie et qui était aussi sous son dais et formait le pendant le plus étrange à la figure toute charmante de Joséphine, qui, avec ses cheveux blonds tout bouclés, ses bras blancs et potelés, sa robe de crêpe garnie seulement de deux rouleaux de satin, ses petits pieds chaussés d'un soulier blanc et d'un bas à jour — tout cela frais comme elle — et devant ce bouton de rose suave et pur, ce vieux prêtre, cette fille laide peut-être, mais toute palpitante du bonheur de la vertu, et cependant moins pure encore que la petite *séraphine* qui venait de lui en donner le prix et dont j'étais, moi, l'heureuse mère. Venaient ensuite l'entourage bizarre de ces paysans grossièrement vêtus, aux visages brunis par le hâle, fatigués par le travail, au regard envieux et malin, puis ces hommes de haute noblesse, dont l'habit à moitié boutonné laissait entrevoir leur poitrine couverte de plaques et de cordons, et dont le regard n'avait rien de hautain ni de malveillant. Il y avait dans cet assemblage de choses ainsi opposées un grand texte à la réflexion. L'un des Russes qui était là me dit tout bas, après avoir longtemps regardé cette

petite église encombrée par cette même foule que je viens de décrire :

— Eh bien ! après tout, ces hommes-là — et il me montrait les paysans — ces hommes-là ont un cœur qui vaut bien l'or et les diamants qui couvrent le nôtre. Je suis toujours attendri en voyant un de mes semblables courbé par le travail et vieux avant l'âge. Je me dis qu'il n'y a dans le code fait par l'homme ni justice, ni bonté. Voyez, regardez ce vieillard qui est auprès du maire, quelle figure patriarcale ! Je suis sûr que cet homme-là mérite au moins autant le prix de vertu que la jeune vigneronne.

Je ne pus m'empêcher de sourire, car celui qui me parlait était un jeune enthousiaste polonais, à l'âme forte et pure, au cœur loyal, et renfermant en lui tout ce qui fait l'honnête homme. Il se nommait *Joseph Motzchinsky*. Il avait été élevé par un de mes amis, qui dans l'émigration lui avait donné ses soins et qui me l'avait fait connaître. Il avait un ami nommé *Gabriel Rzewszki*, dont je parlerai plus tard et qui était bien remarquable par ses talents et son esprit.

La remarque de M. Motzchinski me parut singulièrement en contradiction avec mon opinion basée, du reste, sur la réalité des choses. Je le dis au comte, qui parut fort étonné en apprenant que tous les environs de Paris étaient peuplés de manière à ce qu'on serait plus en sûreté dans une forêt d'Amérique, si vous voulez, VOUS ÉTRANGER, les parcourir sous la seule garde de la bonne foi. Il n'existe nulle part sur le globe un être plus égoïste, plus intéressé, plus dépouillé de tout sentiment honnête faisant le charme de l'intérieur des familles. Autour de Paris, vous ne trouvez pas, comme dans plusieurs parties de la

France et de l'Europe, de ces cœurs généreux, de ces mœurs patriarcales qui rappellent les coutumes et les mœurs bibliques dans ce qu'elles ont de parfait.

— Dans la banlieue, dis-je au comte Joseph, entrez dans l'une de ces maisons qui bordent la route, vous y trouverez une femme entourée de cinq ou six enfants, presque nus, sales, misérables, cachés sous une couche de vermine et de fange, et tout cela *pour inspirer plus de pitié! Là*, tout est spéculation. Si l'un des nombreux enfants vient au monde avec une difformité qui puisse attirer l'attention et provoquer l'aumône, sa mère, cessant d'être mère, *refusera la guérison gratuite d'un médecin*, afin de *pouvoir utiliser le pauvre difforme*, et faire servir *l'infirme*[1].

[1] Dans l'été de 1808, étant à Neuilly, dans la maison de Saint-James, je trouvai un jour, dans l'une de mes promenades matinales, une famille composée de la mère, du mari, d'une aïeule *et de sept enfants*. Tout cela mourait de faim. L'un des enfants était dans un état affreux. Il avait une énorme loupe au-dessous de l'oreille gauche qui le faisait beaucoup souffrir et qui prenait chaque jour un accroissement rapide. Cette loupe était oblongue et placée de telle façon qu'en vérité elle avait l'air d'une seconde tête. La mère le porta à Paris et, s'établissant avec lui sur le boulevard Montmartre, elle récolta d'abondantes aumônes les trois premiers jours qu'elle y fut. Je la vis le lendemain et, frappée de cette loupe, j'en parlai à Hallé, qui alors était mon médecin. Hallé, homme aussi bon qu'il était spirituel et habile, proposa un traitement et une guérison complète. Il donnait ses soins, moi je donnais l'argent. La mère *refusa*, sous le prétexte d'abord que l'enfant souffrirait et disant enfin qu'il serait *le gagne-pain de toute la famille*. Cela rappelle cette femme qui, pour rendre son enfant intéressant, lui mettait deux araignées sur les yeux, les y fixant pendant la nuit avec deux coquilles de noix. Les insectes rongeaient l'œil, et le malheureux infortuné poussait de tels cris, qu'un médecin qui demeurait dans la maison, étonné de leur violence, voulu en savoir la cause. Il monta dans le

Mais que la famille soit exempte de toute affection corporelle, — examinez l'intérieur de cette chaumière, voyez ce petit jardin dans lequel fleurissent quelques pieds d'œillets, quelques rosiers, une bordure de violettes — eh bien, tout cela est entouré d'une surveillance rigoureuse. On épie le plus petit bouton. Dès qu'il perce son enveloppe, il est coupé pour faire des boutons inodores que la plus jolie des filles de la chaumière va vendre à l'Opéra bien au delà de la valeur d'une pauvre fleur. Plus tard ce commerce lui en facilite un autre, et c'est ainsi que ces toits de chaume de la banlieue de Paris recèlent à eux seuls plus de vices et de complet égoïsme qu'on n'en trouve peut-être dans des provinces entières.

C'était après mon retour au château que je parlais ainsi au comte Motzchinski. Il m'écoutait assez attentivement et me dit ensuite que depuis longtemps il avait été frappé par tout ce que je venais de lui dire, mais sans s'en rendre compte. L'explication que je lui donnais lui faisait voir clair dans cette obscurité et il m'en remerciait.

— Eh bien! venez avec moi faire une promenade un matin dans ces prairies qui sont près de la route, lui dis-je, et vous verrez bien plus encore.

Nous y allâmes en effet, et il fut tellement frappé de ce qu'il vit qu'un jour il me dit :

galetas de cette misérable femme et surprit le secret infernal que la rapacité seule d'un monstre pouvait inventer! Hallé, en racontant cette histoire, en éprouvait une telle indignation, qu'il pleurait. Il me citait encore une foule de ces femmes, de ces hommes qui font des plaies, des blessures volontaires à leurs pauvres petits enfants.

— Mais il est impossible qu'un homme soit aussi méchant ! Celui-ci est un monstre !

C'était un jardinier, demeurant au vieux Neuilly, celui qu'occupe aujourd'hui Louis-Philippe. Cet homme avait deux chambres qui étaient occupées par un vieux père paralytique. Ces chambres donnaient sur la rivière. La femme d'un riche marchand de Paris vint prendre le lait d'ânesse à Neuilly et proposa au jardinier un prix assez élevé de ses deux chambres. Mais il fallait que le vieux pere en sortit. La maison était à lui, mais, étant impotent, il était soumis à la verge de fer de son fils. Le misérable s'y prit de façon à tromper les administrateurs de l'hospice Beaujon et le vieux père fut mis un matin sur un brancard et porté à l'hôpital. Il y mourut le sixième jour. De ces faits-là il y en a par milliers dans cette classe mitoyenne du paysan à l'homme des villes. Ce n'est plus le sauvage, et pourtant il n'y a en lui nulle clarté de la civilisation, si ce n'est quelques besoins qui pour lui sont du luxe et lui donnent *la passion de l'envie portée* au point frénétique de lui faire briser toutes les entraves pour se procurer ce *qu'il veut*. C'est la fille sauvage de Racine le fils, voulant avoir ce que tenait sa compagne *et la faisant rouge*[1] pour s'en rendre maitresse.

Il y a une différence immense entre l'homme demi-paysan et le paysan des provinces, et l'homme de la banlieue avec l'ouvrier de Paris. L'ouvrier de Paris

[1] Lorsque plus tard cette fille put rendre ses souvenirs dans notre langue, elle dit : « Nous trouvâmes un chapelet sur le rivage, je le voulus, elle le voulut aussi. Enfin je la frappai *et la fis toute rouge.* » C'est-à-dire qu'elle la tua.

est le type de l'honnêteté, de l'honneur et de toutes les bonnes qualités; l'ouvrier de Paris est le père de famille estimable, image de Dieu dans sa maison, donnant aux siens l'asile et la nourriture, étant leur providence enfin. L'ouvrier de Paris connaît la misère, mais il ignore le repos et l'oisiveté. C'est je le répète, un type, et surtout un type de tout ce qui est bon. Comprenez bien qu'en disant *ouvrier*, je n'ai pas dit *marchand*. Ce n'est pas que j'attaque la classe marchande, mais il y a une immense différence entre les deux classes. J'ai été à même de juger de cette différence pendant le temps où j'étais gouvernante de Paris, et dame pour accompagner Madame mère, qui était, comme on le sait, protectrice des sœurs de charité et de tous les établissements de ce genre. Je voyais souvent, *et de très près*, la misère et l'infortune, et jamais, je le répète, je n'ai eu à signaler un vice, parmi la classe ouvrière, si ce n'est l'ivrognerie. Je sais qu'on peut m'objecter qu'il est à lui seul plus funeste que tous les autres; cependant je crois pouvoir répondre que c'est seulement par exception, et exception même rare, qu'on trouvera un ouvrier s'enivrant dans le courant de la semaine, et les exceptions ne servent pas de base pour porter un jugement; lorsque le dimanche un malheureux maçon, par exemple, qui aura été pendant sept jours de suite, depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, suspendu entre le ciel et la terre à une hauteur de trente ou quarante pieds, arrivera à mettre le pied sur une terre ferme, ne lui reprochez pas tant de chercher l'oubli dans un broc de vin. Non, non, l'ouvrier de Paris est un homme estimable. Il nourrit sa femme et ses enfants et ne se donne pas seul

ment le nom *de prolétaire* parce qu'il met des enfants dans le monde. Le titre *de prolétaire* dignement porté est honorable et grand. Autrement, si la paresse, l'égoïsme l'accompagnent, ils déversent le mépris sur celui qui veut le prendre. Quant à moi, du moins, je ne mets aucune différence entre *le prolétaire* paresseux et la femme faisant manger les yeux de son enfant par une araignée.

Pour en revenir à la cérémonie de la rosière dont cette digression nous a détournés, j'ajouterai que le curé de Suresnes entendit très bien son affaire. Au lieu de faire quêter les rosières, il vint me demander de lui donner *deux quêteuses*. Mme Lallemant et Mme Laplanche-Mortière s'offrirent de la meilleure grâce du monde, ainsi que Mme de Grandseigne. Tous les hommes se précipitèrent aussitôt pour leur donner la main, surtout à Mme Lallemant, qui était alors une des plus jolies femmes de Paris. Toute *la Russie et la Pologne* étaient à ses pieds, bien qu'elle fût très cruelle, ou plutôt parce qu'elle *était cruelle*. M. *Divof*, que nous appelions *Pipinka*, M. de *Shepping*, le prince Gagarin, M. le comte Motchinski, et que sais-je encore, même en y comprenant le général Tolstoï, ambassadeur extraordinaire de l'empereur de Russie. Enfin, c'était vraiment une épidémie. Il est vrai de dire qu'elle était bien charmante alors, Mme Lallemant J'en étais fière comme de ma propre sœur et, lorsqu'elle allait au bal ou bien qu'elle se trouvait en vue comme pour cette quête, j'avais *émotion* de son triomphe. Ce jour-là il fut complet. Elle obtint à elle seule plus que toutes les autres et la quête générale produisit près de 2,000 francs. Je doublai la dot de la rosière et j'engageai le maire de Suresnes à venir

dîner le lendemain à Neuilly et amener avec lui son adjoint et sa fille vertueuse. Ils arrivèrent tous trois. Mais qui n'a pas vu la rosière le lendemain de la cérémonie, et lorsque l'espèce de prestige répandu sur elle était tout à fait évanoui, arriver chez moi avec son *déshabillé* de satin blanc, son grand cordon bleu et son immense bonnet rond, sur lequel se balançait la grosse guirlande de roses qu'elle s'était cru obligée de conserver, comme le maire de mettre son uniforme, qui n'a pas vu la vertu de Suresnes arriver ainsi dans mon salon, n'a rien vu de comique, malgré le *solennel* de sa position, si ce n'est pourtant l'explication qu'elle nous donna du retard de son mariage avec son amoureux, parce qu'il avait *eu mal aux reins et que ce mal de reins était ensuite tombe dans le talon.*

Ce sont les paroles de la rosière.

Un mot encore sur elle.

Me trouvant à Versailles en 1821, j'eus besoin d'un serrurier pour faire ouvrir un tiroir dont j'avais perdu la clef. On m'amena un homme qui se mit à instrumenter d'une main et de l'autre à essuyer ses yeux comme quelqu'un qui pleure à moitié. Tout cela, joint à une singulière expression, me fit demander à cet homme s'il me connaissait.

— Moi! Non, me répondit-il, mais ma femme, oh! ma femme vous connaît bien.

Sa femme était la rosière de Suresnes et lui était cet amoureux dont *le mal de reins était tombé dans le talon*. Ils étaient venus demeurer à Versailles[1] et

[1] Ils s'appellent Lebeuf et sont établis rue du Grand-Montreuil, à cinquante pas de distance de la maison que j'ai occupée pendant sept ans à Versailles.

leur établisssement prospérait très bien. J'étais pour quelque chose dans ce bonheur-là. Il me procura une de ces sensations fugitives qui ne marquent plus que par éclair lorsque le malheur a désillusionné sur tout ce qui est reconnaissance et bons sentiments. Mais je sentais encore à cette époque qu'on est heureux par soi-même d'obliger même des ingrats. Ce temps-là est passé

CHAPITRE XII

Retour de l'empereur. — *Faites ce que je veux.* — Joseph en Espagne. — Tristesse de Paris. — Mon inquiétude. — J'écris à l'empereur. — Réponse par l'archichancelier. — La remontrance. — Je vais à Saint-Cloud. — Scène violente entre l'empereur et moi. — Le comte Frochot. — Le peuple de Paris. — Aumônes abondantes de moi et de Junot. — Aumônes de Madame mère et de la reine Julie. — *Bouquet* de la ville de Paris. — Fête à l'Hôtel-de-Ville. — Sa tristesse. — Souper particulier. — Lettre d'Espagne. — Situation révélée. — Le catéchisme d'un bon Espagnol. — Napoléon et le péché. — Murat et Godoï. — On gagne le ciel en tuant un Français.

L'empereur revint à Paris dans les premiers jours de septembre. Il avait passé à Bayonne plus de temps qu'il ne l'avait voulu. Mais la besogne de l'Espagne n'avait pas été aussi coulante qu'il l'avait cru d'abord. Tout n'avait pas été sans empêchement, non seulement dans l'intérieur du pays, comme l'opposition du conseil de Castille, mais l'opinon elle-même de tous les grands d'Espagne qui formaient ces cortès bâtards qu'on nommait la Junte — et que Napoléon, accoutumé à tout faire plier sous son joug de fer, croyait suffisante pour calmer et contenter les esprits espagnols, — cette junte est précisément la même affaire que la fameuse chambre des deux cent vingt et un, — a-t-elle contenté la France? Je ne le crois pas, et nous

sommes pourtant bien meilleurs enfants que les Espagnols pour accepter tout ce qu'on nous donne.

Tout en signant, parce qu'ils avaient une main droite qui n'était pas paralysée et que, Napoléon, quand il regardait de son œil de feu et vous disait avec sa voix basse et pourtant sonore, cette parole accentuée au diapason de l'âme la plus élevée : « Faites ce que je veux ! » — Quand il regardait et parlait ainsi, voyez-vous, il était impossible de lui résister. — Ils signèrent donc tous ces grands d'Espagne et, sur la foi de leur garantie, Joseph entra en Espagne et Napoléon revint à Paris.

Au moment où il y rentra il put se dire, s'il fut bien instruit, que, pour la première fois, il trouvait sa belle capitale différente de ce qu'il l'avait laissée. Il enchaînait bien la volonté agissante. Mais la pensée? La pensée était toujours libre et cette faculté était grandement occupée depuis toutes les affaires de l'Espagne. Le peuple lui-même commençait à raisonner sur cette étrange histoire. Tout ce qui faisait partie de l'armée de Portugal ne donnait plus de nouvelles et il y avait deux mois qu'aucune lettre n'était arrivée à Paris lorsque l'empereur revint du Midi, seulement pour quelques jours. Il allait ensuite à Erfurt.

J'étais mortellement inquiète de Junot. L'archichancelier, que j'avais vu plusieurs fois dans l'absence de l'empereur, m'avait paru d'une telle ignorance que, ne pouvant croire ce qui était pourtant vrai, c'est que Junot n'avait pas donné de ses nouvelles même à l'empereur, j'en vins à présumer quelque malheur. Nous n'avions aucune idée alors de la manière dont on pourrait faire la guerre en Espagne

et cette totale cessation de nouvelles paraissait impossible. Un de mes amis fort intimes, qui pouvait savoir par l'Angleterre ce qui se passait en Portugal, n'avait lui-même aucune nouvelle. C'était à devenir fou. Aussi, lorsque l'empereur revint, je lui écrivis pour savoir de lui s'il avait quelque certitude de l'existence de Junot et le suppliai de me dire un mot, un seul mot qui pût me rassurer.

Il ne me répondit que quelques jours après et le messager qui fut chargé de me transmettre la réponse fut l'archichancelier qui me gronda presque et me dit que l'empereur trouvait étrange que je me permisse de l'interroger sur les choses qui touchaient immédiatement à sa politique. La remontrance me parut singulière. Mais je vis que l'archichancelier était du même avis et je pris le parti de me taire. Je ne répondis rien et, paraissant recevoir *la leçon* qu'on me faisait avec soumission, je fis partir aussitôt après que l'archichancelier m'eut quittée, une lettre pour l'empereur, dans laquelle je lui demandais une audience pour le jour même, ayant une faveur à lui demander. L'empereur était à Saint-Cloud et j'étais à Neuilly.

Le motif de ma demande était fort sérieux.

Depuis que Junot était gouverneur de Paris, qu'il fût absent ou présent, je faisais toujours les honneurs des fêtes de l'Hôtel-de-Ville. Cette fois, ce fut toujours comme par le passé et on m'apporta la liste des femmes qui devaient recevoir l'impératrice, pour que je la soumisse au grand-maréchal. La ville de Paris voulait fêter la saint Napoléon, quoiqu'on fût alors au mois de septembre, l'empereur étant absent au 15 août.

Je trouvais tout simple de faire les honneurs de

l'Hôtel-de-Ville et de remplir mon devoir de gouvernante de la ville de Paris, lorsque ma vie était naturellement ce qu'elle devait être. Mais dans ce moment la chose était différente et je le comprenais si bien que ce motif me fit écrire ma lettre pour demander une audience.

L'empereur me fit dire d'aller à Saint-Cloud le soir à neuf heures. Il était dans son cabinet donnant sur le petit jardin particulier réservé pour lui. La porte en était ouverte et, au moment où j'entrai, il était sur le perron de cette porte et regardait devant lui avec distraction comme les gens occupés qui fixent devant eux sans voir. Lorsqu'on ouvrit la porte, il tressaillit et se retourna vivement vers moi en me demandant avec une sorte d'humeur, pourquoi je ne voulais pas croire à la vérité de ce qu'il m'avait fait dire par l'archichancelier :

— Votre mari se porte bien. A qui diable en avez-vous avec vos *jérémiades de femmelette?*

— Sire, je suis rassurée depuis que Votre Majesté a eu la bonté de me faire dire que je devais l'être. Mais dans la position où je me trouve aujourd'hui, je viens prier Votre Majesté de me permettre de ne pas aller demain à l'Hôtel-de-Ville.

Il était tourné un peu vers la porte du jardin. En entendant ce que je venais de dire, il se tourna rapidement et me dit avec une intonation de voix singulière :

— Hem! Qu'est-ce que vous dites? Ne pas aller à l'Hôtel-de-Ville? Et pourquoi cela?

— Parce que je crains qu'il ne soit arrivé quelque malheur à Junot, Sire. Je demande pardon à Votre Majesté, poursuivis-je avec fermeté, car ses sourcils

froncés annonçaient un orage, mais je n'ai pas de nouvelles de Junot, je le répète, et *Votre Majesté n'en a pas non plus*. Je ne veux pas m'exposer à recevoir la nouvelle de sa mort peut-être au milieu d'un bal.

Je ne sais où je prenais tant d'audace, mais j'en avais. L'empereur me regarda avec un œil de colère, puis il leva les épaules, mais il se contint.

— Je vous ai dit que votre mari se portait bien. Pourquoi ne voulez-vous pas me croire? Je ne puis vous en donner la preuve, *mais je vous en donne ma parole*.

— C'est certainement assez pour me rassurer, Sire. Mais je ne puis faire une circulaire pour en faire part aux quatre mille personnes qui doivent se retrouver à la fête de la ville et qui trouveront extraordinaire que je me mette autant en évidence, tandis que j'ai des motifs d'inquiétude...

— Et pourquoi ces quatre mille personnes savent-elles que vous êtes inquiète? cria-t-il d'une voix terrible en avançant sur moi avec une impétuosité qui me fit presque peur! Voilà le résultat de tous vos *conciliabules* de salon, de tous vos bavardages avec mes ennemis. Vous déclamez contre moi, vous attaquez tout ce que je fais. Qu'est-ce qu'un ministre de Prusse qui est de vos amis et qui dernièrement a *parlé chez vous de ma tyrannie envers son roi*...? En effet, je suis un tyran bien cruel. Si leur grand Frédéric, dont ils ont fait tant de bruit, avait eu à punir la déloyauté que j'avais à châtier, moi, il en aurait fait bien davantage. Et après tout, Glogau et Custrin seront mieux gardées par mes troupes que par les Prussiens, car ils n'ont pas lieu d'être fiers de la manière dont ils les ont défendues...

C'était la dixième fois peut-être depuis mon retour de Portugal que l'empereur me répétait ce qui s'était dit chez moi. Les autres fois je savais que la chose était juste, mais je n'avais pas entendu le ministre de Prusse, qui, en effet, venait beaucoup chez moi, dire un mot qui eût rapport à ce que me répétait l'empereur. C'était un homme extrêmement circonspect, très doux, parlant peu et, en tout, d'un commerce très sûr. Le baron de Brockhausen était d'ailleurs dans cette position difficile d'une nation humiliée et malheureuse, et personne moins que lui n'était susceptible de soutenir cette attitude. Aussi se renfermait-il habituellement dans un silence complet. Et, quoiqu'il vînt tous les jours de la vie chez moi, nous disions quelquefois en riant après son départ :

— Le baron a dit *sept paroles* ce soir.

Du reste, il était le meilleur des hommes, excellent père et l'un des Prussiens les plus estimables que j'aie rencontrés. Ses enfants venaient souvent jouer avec les miens, car nous étions voisins.

Cette connaissance que j'avais donc de son caractère me fit voir sur-le-champ que l'empereur voulait me tirer, ce qu'il appelait vulgairement lui-même, les *vers du nez*. J'étais convaincue, je le répète, que M. de Brockhausen était, si l'on avait parlé chez moi, le dernier homme qui eût ouvert la bouche. Aussi répondis-je avec fermeté que Sa Majesté avait été mal informée et que je répondais que jamais une parole telle qu'il venait de me la rapporter n'avait été dite chez moi.

Il frappa du pied, vint à moi comme l'éclair.

— J'en ai donc menti ? cria-t-il de nouveau.

— J'ai l'honneur de répondre à Votre Majesté,

dis-je avec beaucoup de calme, qu'elle est mal informée.

— Oh! sûrement... voilà ce que vous *dites tous* quand on vous parle comme je le fais.

— D'après ce que me dit Votre Majesté, il paraît que je ne suis *pas la seule accusée* et je crois pouvoir affirmer que les autres le sont aussi injustement que moi!

Le mot *tous* ne m'avait pas échappé.

L'empereur, lorsque quelque chose le touchait fortement et qu'il ne parlait pas, concentrait dans son regard tout ce qu'il y avait de puissance accablante en lui. Il l'attacha sur moi de tout son poids. Je baissai les yeux, mais il dut voir que ce n'était pas par crainte. Seulement, il ne me convenait pas de lutter avec lui de cette manière. Quand je les relevai, il me regardait toujours. Mais l'expression était changée et, pour dire la vérité, elle était étrange, et jamais dans le cours de ma vie je n'avais été moins disposée à la supporter, cette expression, et encore moins ce qu'elle signifiait.

— Quels sont les ordres de Votre Majesté? dis-je en me dirigeant vers la porte.

L'empereur ne répondit pas sur-le-champ, puis il me dit :

— Je vous *défends de répéter* ce que je viens de vous dire, entendez-vous bien. Songez à m'obéir, *ou vous aurez affaire à moi!*

— J'obéirai, sire, non par crainte de votre colère, mais pour ne pas rougir devant des étrangers vaincus en leur montrant notre mésintelligence de famille.

Je saluai et me disposai à sortir. J'avais hâte de m'éloigner. Cependant, avant de m'en aller, je voulus

mettre à fin la cause pour laquelle j'étais venue et je dis à l'empereur qu'il me semblait plus convenable que je ne fusse pas au bal de l'Hôtel-de-Ville, où ma position me plaçait en première ligne immédiatement après l'impératrice, surtout, ajoutai-je, avec les bruits qui courent sur l'armée de Portugal.

Il reprit alors son *expression souveraine:*

— Et quels sont ces bruits? demanda-t-il avec un accent qui allait jusqu'à l'âme et faisait frissonner.

Je ne fus pas exempte cette fois d'une sorte de peur et je répondis à demi-voix :

— On dit qu'elle est perdue, que Junot a été forcé de capituler comme Dupont et que les Anglais l'ont emmené au Brésil.

— C'est faux, faux! vous dis-je.

Et il frappa de son poing sur la table avec une telle violence, qu'il jeta par terre une foule de papiers

— C'est faux, cria-t-il en jurant cette fois comme un sous-lieutenant de hussards. Junot! capituler comme Dupont! Tout cela est mensonge. Mais précisément *parce qu'on le dit*, vous devez aller à l'Hôtel-de-Ville. *Vous y devez aller*, *entendez-vous?* Et si vous étiez malade, *vous devriez y aller encore*. C'est ma volonté. Bonsoir.

Lorsque je fus remontée dans ma voiture je pleurai comme une enfant. L'empereur me semblait bien dur envers moi et envers Junot. Cependant, en y réfléchissant, je compris qu'en effet il n'était rien arrivé de fâcheux à mon mari, puisqu'il insistait autant pour que je fusse à ce bal.

En rentrant à Neuilly, chez moi, je trouvai un de mes amis qui m'attendait, pour savoir le résultat de ma démarche. Il me rassura également et, lorsqu'a-

près une longue promenade sous les tilleuls embaumés qui bordaient le canal, il me quitta pour retourner à Paris et me laisser prendre du repos, j'étais rassurée et beaucoup plus tranquille.

Malgré l'absence de Junot, la ville de Paris avait fait, au mois de janvier et au 10 août, ce qu'elle faisait toujours pendant son séjour à Paris. Le préfet et les maires étaient venus me complimenter au premier de l'an et le jour de ma fête. Seulement, comme j'étais prévenue, j'étais venue de Neuilly à Paris, pour recevoir M. Frochot et les douze maires, dont plusieurs, connaissant plus particulièrement ce que je faisais pour les pauvres de leur arrondissement, me portaient un intérêt plus direct. C'est ici que je dois rendre justice à la bonté de cœur de toute la famille impériale. Cette même année où j'étais à Neuilly, je demandai à l'impératrice et à Madame mère des secours pour mes pauvres du faubourg Saint-Jacques et du faubourg Saint-Marceau. L'impératrice donna beaucoup et Madame mère, étant protectrice des sœurs de charité, donna immensément cette même année. On a bientôt dit qu'elle *est avare*, c'est un *dicton* populaire qu'il est difficile de combattre, parce que c'est vrai, mais à côté de cela il y a des traits d'une haute bienfaisance. Quant à la reine d'Espagne elle était toujours prête à donner pour les malheureux, lorsqu'on lui demandait au nom des pauvres ouvriers malades. Je l'ai vu faire des aumônes immenses à ce nom invoqué près d'elle.

La misère laborieuse, disait-elle, *est si intéressante! C'est une noblesse bien autrement positive devant Dieu et dont les lettres sont véritablement entérinées au pied de son trône.*

— Monsieur le préfet, disait un jour l'empereur au comte Dubois, occupez-vous d'abord des marchés et des hôpitaux, puis des ponts, des quais de tout ce qui facilite les communications et le commerce. Mais les marchés surtout, de beaux marchés. *Il faut que le peuple ait son Louvre.*

J'avais été assez heureuse pour faire donner également par deux hommes bien puissants, mais qui ne donnaient guère habituellement. Aussi me demandèrent-ils le secret, comme si l'action eût été mauvaise. L'un était l'archichancelier, et l'autre était Berthier. Néanmoins malgré ces secours accordés à ma sollicitude agissante, Junot et moi nous étions dans une grande avance vis-à-vis des malheureux de Paris, car dans les trois années 1808, 1809 et 1810, il y a eu de distribué, tant par mes mains que par celles de M. Cavagnari, secrétaire du duc et membre du Corps législatif, plus de quarante mille francs de secours aux malheureux, sans compter les bons de pain, de viande et de bois, le linge, les couvertures et cette foule de secours immédiats accordés à la première nécessité. On savait cela dans Paris et j'ai une telle confiance dans la bonté et la reconnaissance du peuple parisien, que, s'il y avait jamais des troubles, j'irais me mettre à l'abri au milieu d'un groupe de ces bons et dignes ouvriers de Paris, en leur disant :

— Mes enfants, c'est moi qui fut jadis votre gouvernante, et *qui jamais n'ai repoussé la demande d'un malheureux.*

Oh! je suis bien sûre qu'ils se souviendraient *tous* de moi. Je suis certaine de retrouver *là* au moins la reconnaissance qui m'a été déniée par ceux qui venaient rire et chanter dans mes salons dorés et qui

m'ont méconnue au jour du revers. C'est une chose particulière que l'impression produite par l'ingratitude du monde. Ce monde est toujours le même et jamais on ne le veut voir ce qu'il est. On s'étonne de sa méchanceté, de sa bassesse, et pourtant il fut toujours ainsi. Pourquoi donc exiger pour soi ce qu'il ne fut pour personne? Ne donne-t-il pas du pied contre la bière d'un roi. Eh bien, nous ne sommes rien, et, quand une fois notre bonheur *est enterré* c'est fini de nous.

La ville de Paris vint donc, le 10 août, *m'offrir un bouquet*. Cette fois il était contenu dans une corbeille de porcelaine, d'une immense dimension et formé des plus belles fleurs artificielles. Ce n'était pas le présent en lui-même qui me touchait, c'était le souvenir de Junot que la ville de Paris reconnaissait en moi. J'étais bien fière de son nom dans un pareil moment. Peut-être y étais-je pour quelque chose par moi-même, mais j'en rapportais tout le mérite à lui.

Je fus donc à la Ville. Je ne sais pourquoi cette fête, ordonnée comme les autres, ayant les mêmes magnificences, me parut triste et sombre. L'empereur n'y vint pas, ou n'y vint qu'un moment. J'étais si absorbée, que je ne me rappelle plus maintenant s'il vint à la Ville ce même jour-là. Comme je n'allais pas au-devant de lui ordinairement, la chose est moins frappante pour moi. L'impératrice n'y parut qu'un moment et ne voulut pas demeurer à souper. Je ne comprends pas comment l'empereur, qui ordinairement tenait beaucoup à se rendre populaire dans sa ville de Paris, ne fit pas ce soir-là un effort sur lui-même pour gagner des cœurs dans les rangs bourgeois de l'Hôtel-de-Ville... *Le sénatus-consulte* qui

autorisait la levée de quatre-vingt mille conscrits, des classes 1806, 7, 8 et 9 — lesquels devaient être mis de suite en activité — était déjà rendu et une sorte de stupeur frappait le peuple de Paris. Et pourtant l'empereur était encore bien aimé à cette époque. De plus, on parlait de quatre-vingt mille conscrits sur la classe de 1810 et ceux-là avaient à peine dix-huit ans. Ils étaient, disait-on, réservés pour garder les côtes. L'empereur connaissait tous les bruits qui circulaient, et certes il n'ignorait pas ce qui se disait dans les boutiques de Paris. Je crois que c'est là le motif qui lui fit m'ordonner d'y aller. En me voyant absente, les propos absurdes qui se débitaient sur le sort de Junot et sur celui de l'armée auraient pris une consistance qui eût été dangereuse. C'est ainsi que les hommes comme Napoléon ne considèrent les intérêts privés que comme une chose parfaitement nulle, dans la balance politique, car depuis j'ai appris que la bataille de Vimeiro, qui se livrait le 21 août, pouvait détruire et Junot et son armée ! Et l'empereur ignorait-il entièrement la bataille de Vimeiro le 4 septembre ? Je ne le crois pas. Il devait en avoir une nouvelle, au moins confuse, par l'Angleterre.

Cette fête de Paris fut donc triste. L'impératrice ne voulut pas souper. Quoique j'eusse un mal de tête affreux, je ne voulus pas m'en aller aussi, car la chose eût été ridicule. Je demeurai à souper et quelques étrangers de marque vinrent avec moi dans une salle séparée dans laquelle était une table de cinquante couverts, autour de laquelle s'assirent seulement les femmes. Les hommes demeurèrent debout derrière elles.

Frochot, alors préfet de la Seine, était un homme

non seulement spirituel, mais ce qu'il devait être pour être à la tête d'une semblable cérémonie. Il était homme de bonnes manières, poli froidement et avec une dignité parfaite, faisant les honneurs de l'Hôtel-de-Ville avec la même aisance qu'il eût fait ceux de sa propre maison ; mettant dans ses rapports avec moi toute la grâce imaginable et, pour dire la vérité, en l'absence de Junot, je n'avais que faire à l'Hôtel-de-Ville, où d'ailleurs se seraient très bien passées les choses sans moi ce même jour-là. De plus, le comte Frochot était aimable et cette condition, si nécessaire dans le monde, lui était bien utile dans ces vastes galeries de l'Hôtel-de-Ville, où circulaient non seulement les plus grands millionnaires de France, mais tout ce que l'Europe envoyait alors à Paris de grand, de noble et de remarquable comme naissance et comme faveur. M. de Metternich, alors ambassadeur d'Autriche, l'ambassadeur de Russie, qui était encore, je crois, M. de Tolstoï, le baron de Brockhausen, ministre de Prusse, l'ambassadeur d'Espagne et cette foule de ministres d'Allemagne, parmi lesquels la Bavière, la Saxe et le Wurtemberg tenaient rang de royaumes !

Sur ces entrefaites, je reçus de Madrid une lettre confidentielle tout à fait intéressante. Elle m'était écrite *à moi, moi seule,* et j'avoue qu'en la lisant je fus émue du sentiment qui l'avait dictée. Elle l'était par un de ces Espagnols au cœur vraiment grand et généreux. Je dois taire son nom et je suis fâchée que les considérations de famille me fassent garder le silence. Cette lettre m'était adressée, parce que son auteur était de mes amis et que, connaissant ma position à la cour impériale, il espérait que je pourrais peut-être faire parvenir quelques paroles de vérité à

l'oreille de l'empereur... Il ne savait pas que Napoléon n'écoutait jamais une voix de femme. Cependant je regrettai de n'avoir pas reçu cette lettre plus tôt! Si elle me fût parvenue avant mon audience, je lui en aurais parlé, mais sans la lui montrer.

« L'Espagne est perdue, me disait-on, et vous ne vous douteriez pas de la cause du mal. D'abord les désastres de Baylen. Castaños a surtout tiré grand avantage de la signature d'un de vos vingt-quatre grands-officiers d'empire. Il dit que les capitaines de Napoléon ne tiennent plus à lui, puisque Marescot, qui n'avait nul besoin de sanctionner la honte de Dupont (vous voyez que je parle comme un Français... c'est que je suis homme et militaire!), s'est empressé de signer. Mais ce n'est pas tout, c'est le départ du roi Joseph, son malheureux départ de Madrid huit jours après y être entré! Chère duchesse, vous savez que *la défiance n'inspire que la défiance.* En montrant aux Espagnols qu'il n'avait pas confiance en eux, Joseph leur indique la route qu'ils doivent suivre. O ma pauvre patrie! Que la Vierge et les saints la protègent! Elle en a grandement besoin.

. . . .

« Une junte suprême s'est établie à Aranjuez... Ces beaux ombrages ont vu de tristes scènes et de sanglantes tragédies. Les eaux du Tage ont été rougies du sang espagnol. Sans doute on s'est battu pour Philippe V et pour l'archiduc. Mais l'état de la guerre n'était plus le même. C'est la querelle de votre empereur avec le pape qui fait aussi tout le mal. Si vous saviez quel catéchisme on apprend aux enfants! Eh bien tout aurait été évité si l'empereur Napoléon avait fait faire le procès à *Godoï* et qu'il eût été pendu. Au lieu de

cela, il traite avec lui[1] ! c'est pitoyable. Je vous envoie un exemplaire du catéchisme qu'ils ont répandu en Andalousie... Combien il serait important que l'empereur le vît! »

Le reste de la lettre ne contenait que des répétitions de ce que j'ai déjà dit plus haut. Voici quelques fragments de ce *catéchisme :*

— Qui es-tu, enfant?

— Espagnol par la grâce de Dieu.

— Que veux-tu dire par là?

— Homme de bien[2].

— Quel est notre ennemi?

— L'empereur des Français.

— Qu'est-ce que l'empereur Napoléon?

— C'est un méchant, la source de tous les maux, le foyer de tous les vices.

— Combien a-t-il de natures?

— Deux : la nature humaine et la diabolique.

— Combien y a-t-il d'empereurs des Français?

— Un véritable en trois personnes trompeuses.

— Comment les nomme-t-on?

— Napoléon, Murat et Manuel Godoï (prince de la Paix).

— Lequel est le plus méchant?

— Ils le sont tous trois également.

— De qui dérive Napoléon?

— Du péché.

— Murat?

[1] Ce fut le prince de la Paix qui traita comme chargé de pleins pouvoirs du roi Charles IV avec Duroc ! Encore une action de ce maudit borgne!

[2] *Hombre de bien!* Cette expression est intraduisible, comme le simple mot *hombre!*

— De Napoléon.

— Et Godoï?

— De la fornication de tous les deux.

— Que sont les Français?

— *D'anciens chrétiens devenus hérétiques.*

— Quel supplice mérite l'Espagnol qui manque à ses devoirs?

— La mort et l'infamie des traîtres.

— Est-ce un péché de mettre un Français à mort?

— Non, mon père, *on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques.*

Voilà les principaux articles du catéchisme que les prêtres espagnols enseignaient aux enfants et que beaucoup de grandes personnes savent fort bien.

CHAPITRE XIII

Convention de Cintra. — Situation du Portugal à cette époque. — *La cour* du gouverneur général. — M. Galeppi en triton et Berthier en uniforme de la garde royale. — Junot fait forcer les Espagnols à l'obéissance. — Soulèvement d'Oporto. — Désarmement des Espagnols. — Il s'opère sans qu'un seul coup de fusil soit tiré. — Courriers arrêtés à Badajoz. — Le général Graindorge, avec quelques dragons, se bat contre 1,400 hommes, en tue *trente*, etc. — Le roi don Sébastien. — Miracles. — On veut assassiner Junot. — Procession à Lisbonne. — Conspiration. — Projet de nouvelles *Vêpres siciliennes.* — Le saint sacrement ne veut pas sortir du tabernacle. — Il en sort à la parole de Junot. — Conseil de généraux. — Beja. — Un moine sollicite le pardon de la ville. — Junot le lui accorde et le récompense. — Une poule pond un œuf miraculeux. — Les Anglais débarquent avec un immense matériel. — Loyauté de M. de Bourmont. — Junot accepte ses services. — Bataille de Vimeiro. — Kellermann au camp des Anglais. —L'amiral Siniavin.—Sa trahison. — Texte de la convention de Cintra. — L'empereur n'en apprécie pas tout le mérite pour Junot.

Enfin, des nouvelles de Junot parvinrent en France. Elles étaient fâcheuses pour Napoléon. Mais qu'elles étaient glorieuses pour Junot et tous ceux qui tenaient à lui! Quelle belle conduite! Le gloire des armes françaises n'avait pas été souillée et c'était *à lui*, bien à *lui seul* qu'on le devait. Que de fois depuis sa mort terrible j'ai pleuré devant ce monument de sa victoire

sur l'Angleterre, *la convention de Cintra!* Hélas! celui à qui toute sa vie était dévouée a seul méconnu cette grande œuvre...

Cette campagne de Portugal, qui mérite une place toute particulière dans nos fastes militaires, cette campagne de Portugal qui paraîtra toujours plus belle à mesure qu'elle sera plus connue, avait déjà reçu son complément de gloire par tout ce que l'armée avait eu à souffrir en traversant les montagnes du Beira. Il y manquait l'admirable exemple d'une armée inférieure en nombre, opérant par la seule crainte de *ce qu'elle pouvait* faire avec un chef comme Junot, ce qu'un autre n'aurait peut-être pas osé demander avec vingt mille hommes de plus.

Déjà depuis longtemps Junot était prévenu que le Portugal était fortement travaillé par l'Angleterre et par les juntes provinciales de l'Espagne. Cependant il faisait tout ce qu'on peut faire pour conserver cette belle portion de la Péninsule. L'armée, en partie licenciée, avait rendu aux campagnes une multitude de bras qui, en remuant seulement cette terre aimée du ciel, doublaient ses récoltes. Les champs étaient couverts de la plus belle moisson que de mémoire d'homme le Portugal eût vu mûrir. Le commerce, profitant d'un change lucratif, doublait en quatre mois ses capitaux. Les fortunes particulières avaient été respectées; les charges maintenues; les traitements de l'ancien gouvernement en grande partie payés; les ordres de chevalerie conservés; enfin, rien ne donnait à ce pays la physionomie d'un pays conquis, puisque les envoyés des puissances alliées de la France continuaient à y résider, si ce n'est mon ancien adorateur Mgr Galeppi, le nonce du pape, qui, après une

résidence de plusieurs mois et les plus profondes assurances d'un dévouement sans bornes, après avoir été tous les jours au gouvernement faire ce *qu'il appelait sa cour* au gouverneur général, en sortant un soir de chez lui, après un entretien confidentiel de plusieurs heures, le fourbe se déguisa, se sauva de Lisbonne, fut s'embarquer sur une chaloupe qui l'attendait à la côte et rejoignit ainsi la flotte anglaise. Et comment croyez-vous qu'il était déguisé? En matelot. En vérité, l'empereur disait en 1815 qu'il n'aurait infligé d'autre punition à Berthier, pour sa perfidie, que de lui ordonner de le venir trouver dans son uniforme de capitaine des gardes, et moi, je n'aurais pas voulu autre chose que de voir Mgr Galeppi en matelot... Il devait faire un singulier triton.

Le Portugal livré à lui-même, et malgré l'éloignement de la famille de Bragance, éloignement béni d'ailleurs par les trois quarts de la nation, serait donc demeuré tranquille, mais quatre causes, et quatre causes majeures amenèrent le mal.

La première fut la communication avec les Anglais, chose impossible à empêcher, parce que Junot n'avait pas assez de troupes pour garder tout le littoral du Portugal.

La seconde était la présence d'une armée espagnole, presque aussi forte que la nôtre.

La troisième, — et peut-être devrais-je dire la première — était la capitulation de Dupont et la dernière enfin, le soulèvement de l'Espagne, qui, comme une plaie dévorante, s'étendait autour d'elle et gagnait jusqu'aux parties les plus malsaines de la Péninsule. Junot avait bien fait arrêter la distribution des lettres, mais les messagers passaient et les Anglais tenaient

au courant de tout. Ce fut en vain que Junot traita les troupes espagnoles comme ses propres troupes, rien ne prévalut contre l'orage qui devait éclater.

Le courage militaire de Junot est assez connu. Je dois maintenant faire connaître son courage moral, sa présence d'esprit *et son sang-froid*, qualités qu'il déploya grandement dans les affaires de Portugal.

La première marque de révolte des troupes espagnoles fut de refuser l'obéissance. Les chasseurs de Valence ne voulurent pas aller à Sétubal,ainsi que l'ordre portait. Junot ordonna au major Dulong de prendre le régiment qu'il commandait *et de forcer les* Espagnols à l'obéissance. Le régiment de Valence formait la garnison d'Alcacer-do-Sol. En arrivant, le major Dulong [1] le trouva en bataille et disposé à la défense. Le sang allait couler, quand la fermeté du major Dulong fit changer la chance en notre faveur. Il parvint non seulement à faire obéir le régiment espagnol, mais les soldats le portèrent dans leurs bras en le proclamant à grands cris un homme brave et loyal.

Le plan de l'insurrection s'exécutait sur toute la surface du Portugal. Le 9 juin au matin, Junot reçut la nouvelle que la ville d'Oporto était entièrement soulevée. Le général français Quesnel et tout son état-major avaient été enlevés par les Espagnols, ainsi que toutes les autorités civiles et militaires.

Au même instant Junot résolut le désarmement de toutes les troupes espagnoles qui étaient en Portugal.

[1] Ce major Dulong était un homme fort distingué. Il s'est brûlé la cervelle, ne pouvant résister à la violence des douleurs que lui causait une blessure qu'il avait au bras droit. C'est une *lâcheté courageuse* singulière.

Mais ce projet tout admirable qu'il était présentait d'immenses difficultés ; car les Espagnols étaient en grande méfiance de nous, et Junot voulait éviter l'effusion de sang. Toutefois ce désarmement eut lieu sur toute la rive droite du Tage *sans qu'un coup de fusil eût été tiré.* Les grenadiers de la Vieille-Castille, les canonniers à cheval, les artilleurs, le régiment de Sant-Iago (cavalerie), les grenadiers de la Nouvelle-Castille, le régiment de Murcie, celui de Valence, toute la garnison de Sinès, toutes ces troupes, vraiment troupes d'élite, furent désarmées par nos soldats, et cependant se méfiant de ce qui leur arrivait, car leurs armes étaient chargées !

Ce fut la force et l'habileté des mesures qui assura ce résultat. Il fit une grande sensation en Portugal. Mais dès lors il eût fallu des miracles pour sauver ce pays.

Dans ce même moment Junot apprenait que tous ses courriers étaient arrêtés à Badajoz. Il en envoya par Almeida. Ils eurent le même sort. A partir de cette époque les communications furent aussi bien interceptées que si l'armée française fût sur les Cordillières.

Je ne puis résister à raconter ici ce que fit le général Graindorge. Il avait sous ses ordres le régiment de Murcie. Ce régiment se débanda sous ses yeux. Le général Graindorge, n'ayant avec lui que quelques dragons, se jette au milieu du régiment — il était fort de quatorze cents hommes ! — il essuie le feu de *tout le régiment.* Tous ses habits sont criblés de balles. Malgré cette résistance il tue *trente hommes*, *deux officiers* et ramène avec lui trois cents prisonniers, dont vingt-six soldats et un officier sont entrés à l'hôpital de Setubal.

Voici maintenant ce que fit Junot. Je le cite comme preuve de courage moral.

J'ai parlé dans les volumes précédents *de la Fête-Dieu à Lisbonne.* Je m'exprime ainsi, parce que, en effet, la Fête-Dieu à Lisbonne, ou la Fête-Dieu autre part, c'était bien différent. C'était une solennité attendue par tout le royaume que sa procession. On y venait du fond des provinces les plus reculées et, en vérité, c'était un beau spectacle. La statue de saint George y paraissait couverte des diamants de la maison de Cadaval, et le roi ou le prince régent suivait toujours la procession chapeau bas. Junot avait ordonné que la solennité aurait lieu comme si la cour eût été à Lisbonne. Seulement il prétexta une légère indisposition pour ne pas y paraître, ne voulant pas avoir l'air de remplacer le prince du Brésil.

Quelques mois avant, les moines et les prêtres portugais avaient essayé des miracles pour s'emparer de l'esprit du peuple. On avait annoncé que le roi don Sébastien, mort depuis trois cents ans en Afrique, devait revenir. Ces sottises, répandues par les moines, exaltèrent l'esprit de la populace. Elle se porta sur les lieux les plus élevés de Lisbonne pour mieux voir arriver le *Roi-Messie* et la foule entoura la statue de Joseph Ier, qui avait, disait-on, tourné deux fois sur sa base [1]. Le résultat de ces pauvretés fut l'assassinat de plusieurs Français et de troubler la tranquillité de la ville. Junot ordonna que les spectacles auraient lieu comme à l'ordinaire. Il réunissait chez lui ce même

[1] Ceci avait lieu le 15 décembre, et il faut remarquer que le 2 décembre seulement le général de Laborde était arrivé à Lisbonne, avec les fragments de sa belle division.

jour toutes les autorités civiles et militaires. Il voulut que personne ne manquât au rendez-vous et il se rendit à l'Opéra avec tous ses convives, quoiqu'on l'eût averti qu'il y avait des Portugais qui avaient juré de l'assassiner.

— Mon sort était entre les mains de Dieu, me dit-il, lorsque je lui reprochai de s'être ainsi exposé.

Le fait est que sa fermeté et son sang-froid imposèrent aux Portugais, comme plus tard ils imposèrent aux Anglais.

C'est sans doute cette même raison qui le détermina à ne pas écouter les conseils qui lui furent donnés de ne pas laisser faire la procession. Ce parti eût révélé une crainte qu'il eût été honteux d'avouer autant que dangereux. Junot ordonna que la procession aurait lieu comme si le roi de Portugal avait été à Maffra. Seulement on prit des précautions extraordinaires. Douze pièces de canons furent placées sur la place du *Roscio* devant le palais de l'Inquisition, et la garnison tout entière fut sous les armes *pour faire honneur à l'évêque et à son clergé.* Ces précautions semblaient assurer le repos de la journée. Quant à Junot[1], il s'était rendu au palais de l'Inquisition, grand, beau et lugubre bâtiment, situé sur la place du Roscio, à côté de l'église de *Santo-Domingo*, d'où la procession devait sortir pour aller à l'église San-José, parcourir les trois rues Auguste, des Orfèvres en or, des Orfèvres en argent, et où elle devait rentrer.

Ceux qui ont été à Lisbonne et se sont trouvés à cette admirable cérémonie savent combien elle est

[1] Pour avoir une excuse valable pour ne pas suivre la procession, Junot s'était fait saigner le matin.

solennelle, et ceux qui ne la connaissent pas le comprendront, quand ils sauront qu'il se trouve à cette procession plus de cinquante mille individus.

La procession était partie depuis une heure et marchait dans le plus profond silence, que troublaient seulement les chants sacrés, lorsque, au moment où le saint sacrement allait sortir de l'église, il se fit un mouvement en même temps à la place du Commerce et à celle du Roscio. La file s'arrêta tout à coup et le désordre commença à se mettre dans les rangs.

Le matin même à quatre heures, le duc d'Abrantès avait été averti qu'il y avait une conspiration contre les Français. C'étaient les *Vêpres portugaises*, car l'évêque était à la tête. Il devait pour signal lever le saint sacrement. Alors on crierait qu'on *assassinait* les Portugais et, comme la plus grande partie de la population de Lisbonne se trouvait sur le passage de la procession, on espérait engager une lutte où les Français devaient succomber. Aussitôt que ce premier mouvement eut lieu, le duc vit qu'il était temps de prendre un parti. Il descendit promptement du palais de l'Inquisition où il était et, traversant la foule immense dont les flots couvraient la place du Roscio, il se rendit à l'église de Santo-Domingo, où l'évêque attendait le saint sacrement, qui, disait-on, ne voulait pas sortir du tabernacle. Junot le joignit rapidement à l'autel :

— Monsieur l'évêque, lui dit-il tout bas, je connais tous vos projets, je les connais depuis ce matin au point du jour, et cependant vous êtes là et j'y suis aussi. C'est vous dire que toutes mes précautions sont prises et que vos projets sont entièrement découverts... Que le saint sacrement sorte donc, et sans

effort! Monsieur l'évêque, je suivrai la procession avec tout mon état-major. Je la suivrai respectueusement, tête découverte... Au premier bruit, au premier tumulte, vous et votre clergé vous serez sacrifiés. Songez-y bien.

L'évêque voulut répliquer.

— Monsieur l'évêque, lui dit Junot, je vous ai déjà dit que *je savais tout*. Marchons... et surtout faites bonne contenance. Je vous suis.

En effet, malgré la chaleur et le mal qu'elle pouvait faire à ses nombreuses blessures, Junot suivit la procession se tenant tête nue derrière l'évêque portant le saint sacrement; car aussitôt que Junot avait parlé d'une voix ferme, le tabernacle ne l'avait plus retenu. L'évêque était pâle. Il tremblait, mais il allait toujours. Bientôt la terreur se répandit parmi le clergé en voyant le gouverneur général suivre la procession. Cette terreur fut portée à un point extrême lorsque, la procession arrivant sur la place du *Roscio* et se disposant à entrer dans l'église de Saint-Joseph en face du palais de l'Inquisition, les grenadiers formant la haie tirèrent pour saluer le saint sacrement à son passage. A ce bruit tout ce qui portait robes et chapes se laissa tomber la face contre terre, en criant au secours. Les grenadiers les relevèrent en leur montrant qu'ils n'avaient rien de cassé, et la procession continua.

Il est à remarquer que l'évêque *seul demeura debout, mais la peur lui donnait du courage*. Par intervalle Junot lui disait:

— Monsieur l'évêque, je suis là!

Ce qui est également remarquable, c'est que la foule qui s'était pressée sous le palais de l'Inquisition, soit par hasard, soit à dessein, en voyant la tournure que

prenaient les choses, se mit en joyeuse gaieté et les rires les plus fous accompagnèrent les moines, dont les robes, toutes souillées de poussière, n'avaient rien que de ridicule et ne portaient d'autre signe que celui de leur maladresse et de leur poltronnerie.

Mais quelle que fût l'issue de cette importante journée, Junot n'en fut pas moins dans la plus vive inquiétude en apprenant, à peu de distance, que le général Loison ne donnait aucune nouvelle — et sa division formait la plus forte partie de l'armée de Portugal[1] — que les Espagnols avaient passé la Guadiana et que les Anglais se présentaient à la barre de Lisbonne au nombre de dix mille hommes.

En apprenant la nouvelle de l'arrivée des Anglais, Junot voulut avoir l'avis de ses généraux, c'est-à-dire de ceux qui étaient près de lui. Le plus habile n'y était pas, c'était le duc de Valmy. En conséquence, le 26 juin, le général de Laborde[2], le général Travot, le général Margaron[3], le général Thiébault[4] et le général Taviel[5], furent convoqués chez le gouverneur général pour raisonner sur la position de l'armée française. Elle était affreuse. Junot en comprenait toute l'horreur. Cette première conférence fut suivie d'une seconde, dans laquelle mon mari dit à tous ses généraux de lui donner leur opinion écrite et motivée, mais qu'il les prévenait au surplus qu'il voulait seulement *des lumières et non des conseils*, et qu'il entendait ÊTRE SEUL RESPONSABLE de tout ce qu'il ferait.

[1] On lui avait donné ce titre comme récompense.
[2] Gouverneur de Lisbonne.
[3] Commandant la cavalerie.
[4] Chef d'état-major général.
[5] Commandant l'artillerie.

Le résultat de cette seconde conférence, qui eut lieu le 28, fut de garder Lisbonne jusqu'à la dernière extrémité, de s'assurer de toutes les armes, de rassembler les diverses garnisons et de tenter une trouée sur Madrid ou Valladolid.

Le sort en avait ordonné autrement.

Le convoi anglais quitta la barre. Mais cet orage, pour être éloigné, n'en troublait pas moins l'horizon. Le général Kellermann, avec le général Avril, culbuta l'insurrection de Villa-Viciosa[1] avec ce courage intelligent qu'il montre toujours dès qu'il tire l'épée. Mais l'Alemtejo tout entier était révolté. Beja fut châtiée par le colonel Maransin avec une barbarie que Junot n'osa blâmer pour ne pas encourager la révolte, mais dont il fut outré, je le sais. On massacra, on pilla, on brûla, on commit des horreurs! Un religieux de Beja, attendri par ce spectacle, prêcha l'obéissance aux habitants, ayant encore les pieds dans le sang, et s'appuyant sur des cadavres. Tout le peuple fondit en larmes. On prit le moine vraiment chrétien dans des bras encore fatigués de carnage, on le promena en triomphe et il fut envoyé auprès de Junot pour demander le pardon de la ville rebelle.

Junot reçut le moine avec une extrême bonté. Il le nomma chanoine de la collégiale de Lisbonne. La reconnaissance fut extrême... en apparence. Beja reprit les armes quelques jours après. Le mal était invétéré.

Pendant ce temps la position de Junot dans Lis-

[1] Il faut citer un fait bien honorable pour le duc de Valmy et les troupes sous ses ordres. Lorsque nous fûmes maîtres de Villa-Viciosa, l'effet de la discipline fut si admirable, qu'aucune maison ne fut pillée, et cependant nos soldats et nos officiers étaient furieux de la conduite des Portugais.

bonne devenait chaque jour plus inquiétante. La population de cette ville était de plus de quatre cent mille âmes et dans la plus dangereuse exaspération. *Et nulle nouvelle* de France! nulle nouvelle d'Angleterre, nulle nouvelle d'Espagne!!! Partout un silence de mort auquel peut-être la mort allait aussi répondre.

Quelques bruits sinistres seulement parvenaient aux chefs français. Ainsi, par exemple, Junot apprit que le général Réné, qui venait à l'armée de Portugal, voyageant sans escorte, parce qu'il n'avait fait aucun mal à ceux qui pouvaient le prendre, ayant été fait prisonnier devers Badajoz, les Espagnols lui coupèrent le nez, les oreilles, lui arrachèrent la langue et les yeux, puis, l'ayant placé entre deux planches, ils *le scièrent en deux!!!*

On croit lire, n'est-ce pas, la relation d'un de ces voyages parmi les Caraïbes? Encore sont-ils moins cruels. Quelquefois ils donnent la mort d'un seul coup.

Le général Loison rejoignit alors Junot à Lisbonne. Il ne le fit qu'après avoir tué plus de quatre mille Portugais insurgés, dans les combats d'Amarhante, de Guarda et d'Alpedrinham... Quant à lui, il perdit à peine cent hommes! Il fut cruel dans cette campagne de Portugal, et il le fut malgré les ordres de Junot, qui lui ordonnait la *sévérité*, mais lui défendait *l'abus de l'épée*. J'ai vu Junot verser des larmes de douleur et de colère en parlant du combat d'Evora[1], c'est-à-dire de la prise de la ville, car le combat qui

[1] Les Portugais voulurent capituler après le combat livré devant la ville. Mais les Espagnols fusillèrent les Portugais qui en émirent le premier dessein.

eut lieu avant n'avait rien que d'honorable pour nos troupes. A l'attaque de la ville, au moment où les portes tombèrent sous la démolition, M. le comte de Forbin[1], alors attaché à l'état-major du duc d'Abrantès, se conduisit vaillamment. Il passa par un trou à peine assez grand pour un homme, et cela sous le feu le plus vif. Il était avec M. Simmers, de l'état-major du prince de Neufchâtel.

Ce fut à cette époque qu'une poule miraculeuse pondit un œuf tout aussi miraculeux. Cet œuf, trouvé un matin sur le maître-autel de la patriarchale, portait en caractères en relief : *Mort aux Français!...*

En peu d'instants *l'œuf anathématiseur* fut porté chez le général en chef et reconnu pour ce qu'il était, un instrument mal fait.

Junot n'en fit que rire. Il fit prendre une certaine quantité d'œufs, fit écrire dessus que le premier œuf *en avait menti*, et l'on employa pour cela un corps gras. Après quoi les œufs furent mis dans un acide, et le lendemain ces mêmes œufs, portant leur inscription en relief comme le modèle, furent déposés sur les maîtres-autels de toutes les églises de Lisbonne et distribués dans le reste de la ville. Et on y joignit une affiche, avec *la recette* nécessaire pour opérer.

Mais le moment était venu où tous les moyens humains étaient devenus insuffisants pour sauver l'armée et son chef.

Un soir, Junot donnait une fête au palais du gouvernement. Un officier de l'état-major du général Thomières arrive avec des dépêches pressées. Ces nouvelles étaient terribles. Elles annonçaient que les

[1] Le directeur des Musées royaux.

Anglais avaient enfin effectué leur débarquement au nombre de douze mille hommes, avec un immense convoi de munitions et d'artillerie. Le général Thomières commandait le fort de Péniches et ces nouvelles étaient positives. Junot ordonna à tous les officiers de son état-major de redoubler de gaieté auprès des danseuses et d'animer le bal. Pendant ce temps il se retira dans son cabinet et donna des ordres pour que le général de Laborde allât au-devant de l'ennemi, voulant cacher en partie à la ville de Lisbonne une nouvelle qui ne lui parviendrait que trop tôt. L'effet de cette sécurité apparente fut grand pour quelques jours. Mais, malgré la nouvelle de la victoire de Rorissa remportée par le général Laborde sur les Anglais, celle d'une victoire également remportée en Espagne, l'annonce de vingt mille Français venant par Bragance, l'entrée de Joseph à Madrid, et les fêtes données à ce sujet, l'esprit d'insurrection fermentait dans Lisbonne et n'était contenu que par la présence de Junot. Cependant il fallait marcher à l'ennemi. Et le 15 d'août, après la solennité de la fête de l'empereur, un grand dîner, un spectacle magnifique, dans la grande salle de l'Opéra de Lisbonne, Junot rentre à minuit dans l'intérieur de ses appartements, assemble, dans son cabinet, les ministres et le général Travot, leur dit qu'il va partir pour aller au-devant des Anglais, charge chacun de ce qu'il faut qu'il fasse [1], les exhorte tous à la plus

[1] C'est dans l'ouvrage du général Thiébault qu'il faut voir tout le détail des mesures prises par Junot pour la sûreté de Lisbonne. Il eut un moment l'idée de former une garde nationale; mais cette pensée, si utile et si belle ailleurs, était impossible en Portugal.

grande union, serre la main avec émotion au général Travot, dont il estimait profondément le beau caractère, en lui recommandant le soin de la ville de Lisbonne, et sort du palais du gouvernement pour aller chercher la mort, car il doutait peu alors de revoir jamais sa patrie, sa femme et ses enfants.

C'est ici que je dois parler d'un homme bien souvent attaqué, et que, moi, je me sens toujours portée à justifier, c'est M. le comte de Bourmont. Il était du nombre des Français réfugiés, il pouvait dès lors passer aux Anglais ou bien aux insurgés. Il ne fit ni l'un ni l'autre. Il vint trouver Junot et, comme un Français parlant à un Français, il lui dit :

— Monsieur le duc, je n'ai pas renié ma patrie, je suis Français. Vous êtes attaqué. Un cœur résolu et deux bras de plus peuvent être utiles, je viens vous les offrir. Voulez-vous m'attacher à votre état-major?

Junot, de tous les hommes de l'armée, était peut-être celui sur qui une semblable conduite devait faire la plus profonde impression. Il s'approcha de M. de Bourmont, lui prit la main, la lui serra et lui dit, avec une voix émue, car lui-même l'était beaucoup :

— Monsieur de Bourmont, non seulement j'accepte vos services, mais je vous engage ma parole d'honneur que votre rentrée en France ne souffrira aucune difficulté. Je vous en donne ma parole et je n'y manque jamais.

Il l'a effectivement remplie, cette parole.

MM. de Saint-Mézard, ancien garde du corps, de Viomesnil, neveu du maréchal, et plusieurs autres émigrés, tinrent la même conduite. Mais ce fut M. de Bourmont qui donna l'exemple...

Junot se porta donc au-devant de l'ennemi qui s'a-

vançait sur Lisbonne, par la route de Thomar, ayant en effectif[1] quatre fois plus de troupes de ligne que nous et une armée d'insurgés portugais et espagnols, forte de plus de soixante mille hommes, tout le pays pour eux et toutes les chances d'avenir, tandis que Junot n'avait avec lui qu'une armée à peine forte de neuf mille deux cents hommes et nulles ressources.

La bataille se donna le 21 d'août. Junot avait hâte de combattre et surtout ne voulait pas être prévenu. Il avait résolu d'attaquer l'ennemi, partout où il le trouverait.

La conduite de toute l'armée fut admirable dans cette journée, où la chaleur donnait des vertiges. Chacun semblait vouloir contribuer pour quelque peu à maintenir la gloire de nos aigles, la pureté de notre drapeau. Et nos aigles et nos drapeaux rentrèrent en France, libres et purs de toute souillure, grâce au courage de tous leurs chefs...

Le général Kellermann, à la tête d'un régiment, chargea à la baïonnette comme s'il eût voulu gagner une étoile pour ses épaulettes. Le général de Laborde, ayant sa blessure encore ouverte, combattit comme s'il eût été sain et bien portant. Le colonel Prost et le colonel d'Aboville, commandant, l'un l'artillerie de la première division, l'autre celle de la seconde, firent tous deux des prodiges de valeur. Et le général en chef, voulant arrêter la retraite et s'étant jeté au devant des troupes avec trop d'impétuosité, avec MM. Carion de Nisas et Delagrave, faillit être pris

[1] L'armée anglaise, sans compter les troupes portugaises, était forte de 13,450 hommes après le combat de Rorissa, puis elle eut un renfort à Vimeiro.

par un escadron anglais, dont il ne fut délivré que par M. de Grandsaigne, son premier aide de camp, et MM. Prevost et Laval, aussi ses aides de camp, accompagnés du vicomte de Novion, fils de mon vieil ami, qui s'écria en voyant les trois officiers s'élancer pour aller au secours de leur général :

— Ah ! et moi aussi je veux le sauver !

Malgré tant de valeur et de dévouement, la bataille fut perdue. Nous demeurâmes néanmoins maitres du champ de bataille après la cessation du feu, circonstance heureuse, en ce qu'elle permit de couvrir la retraite des blessés. Du reste, sur dix-huit cents hommes perdus dans cette journée, mille étaient *tués*, et dans les huit cents prisonniers, il n'y en avait pas cent cinquante sans blessure...

Après la bataille de Vimeiro, Junot demanda aux généraux Loison, de Laborde, Kellermann et Thiébault, ce qu'ils jugeaient convenable de faire. Une retraite même à marche forcée était impossible au travers de l'Espagne... Les circonstances étaient presque désespérées [1].

Une chance offrait cependant quelque espérance. Je n'ai pas encore parlé d'une escadre russe que Junot avait trouvée dans le Tage et qui, depuis l'arrivée de l'armée française, avait été traitée par elle en sœur et comme faisant partie d'un peuple dont le chef était le *frère de cœur* du nôtre. Junot devait donc espérer que l'amiral Siniavin, ayant sous ses ordres les équipages de huit vaisseaux, pourrait lui

[1] Tous les détails donnés ici sont pris dans les papiers du duc d'Abrantès et m'ont été communiqués par le général Thiébault, le duc de Valmy et le général de Laborde.

être d'un grand secours dans un cas d'importance, et certes il le devait croire. Il lui restait à apprendre qu'il ne faut compter sur le secours d'un allié que lorsqu'on est heureux. L'amiral Siniavin était un homme peu sociable et l'on sait que, lorsque les Russes sont sauvages, ce n'est pas à demi. Le père de l'amiral Siniavin a dû avoir la tête coupée pour avoir voulu garder sa barbe. C'est de cette race qui n'entend à rien.

Le résultat de la conférence provoquée par le duc, fut d'envoyer le général Kellermann chargé de pleins pouvoirs [1] au camp des Anglais, pour voir ce qu'on pourrait faire avec eux. L'armée anglaise avait pour chef sir Hew Dalrymple et pour second sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington...

Le 22, à onze heures du matin, le général Keller-

[1] « Torres-Vedras, le 22 août 1808.

« Nous, duc d'Abrantès, grand-officier de l'empire, colonel-général des hussards, gouverneur de Paris, grand-aigle de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre du Christ, commandeur de l'ordre royal de la Couronne de Fer *, gouverneur général et général en chef de l'armée française en Portugal, donnons par la présente pleins pouvoirs à M. de Kellermann, comte de Valmy, général de division, grand-officier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre du Lion de Bavière, commandeur de la Couronne de Fer et général de cavalerie de l'armée de Portugal, de conclure et signer en notre nom, avec monsieur le général en chef de l'armée de Sa Majesté britannique en Portugal, une suspension d'armes, conformément aux instructions qu'il a reçues de nous, etc. »

* Ce ne fut que dans la campagne de 1809 que Junot reçut des rois de Saxe et de Bavière, le grand cordon de l'un de leurs ordres, après avoir commandé leurs troupes. Je possède et je garde précieusement une grande quantité de lettres de la propre main du roi de Bavière, père du roi actuel, dans lesquelles il témoigne à Junot une amitié dont je suis fière, car il était le plus digne des hommes.

mann se dirigea sur Vimeiro et fut étonné de ne trouver aucun poste. Il crut un moment que l'ennemi était lui-même en retraite. Il poursuivit sa route et m'a dit lui-même une circonstance qui prouve la finesse et la justesse de son esprit :

— A mesure que j'avançais, me disait-il, sans rencontrer une cocarde anglaise, ma confiance renaissait et je reprenais un aplomb qui était tout entier lorsque j'arrivai au quartier général anglais, et qui me permit de traiter sur le pied d'une parfaite égalité, car je vis que les Anglais n'étaient pas tranquilles sur leur position.

Ce ne fut qu'à trois heures que le général Kellermann se trouva en face des avant-postes ANGLAIS QUI ÉTAIENT AUX MÊMES LIEUX QUE LA VEILLE... Du reste l'inquiétude des Anglais était telle qu'à la vue d'un officier général et de son ordonnance, bien qu'il eût mis son mouchoir blanc au bout de son sabre, il eut à essuyer une trentaine de coups de fusil. Enfin il fut reconnu parlementaire et conduit à sir Hew Dalrymple, arrivé le matin et qui venait remplacer lord Wellington pour signer la convention de Cintra. En vérité ce n'était pas la peine.

Le général Kellermann sait l'anglais comme il sait le français. Mais il ne le laissa pas voir. Dans la position de l'armée française tout était permis et de bonne guerre. Aussi n'eut-il aucun scrupule à ne paraître rien comprendre. Cette ruse lui fut d'un grand secours, car, après avoir exposé les premières bases d'un arrangement, il vit les deux généraux anglais se retirer dans une embrasure de fenêtre et dire à demi-voix:

— *We are not in a very good situation, let us hear him* [1].

On annonça dans ce moment que le dîner était servi et, le général Kellermann ayant été invité par sir Hew Dalrymple, se mit à table avec eux. Le dîner fut gai, mais extrêmement frugal. Cela fit juger au général Kellermann que ce qu'on disait de la pénurie de vivres des Anglais était vrai. Tandis qu'on était à table, un officier qu'on avait envoyé à *Figuera* arriva. Comme jusque-là rien n'avait laissé croire que le comte de Valmy parlât l'anglais, sir Arthur Wellesley et sir Hew lui demandèrent avec empressement, mais en anglais, ce qu'il y avait de nouveau. L'offirépondit :

— *Sir John Moore is not yet arrived at Figuera* [2].

Or, ce John Moore était le sir John Moore qui fut depuis si bien culbuté dans la mer par l'empereur et, je crois, par le maréchal Soult à la Corogne. Il devait amener 14,000 hommes à sir Hew Dalrymple et leur absence ou leur présence était fort importante. Le général Kellermann se tint toujours dans l'attitude d'un homme qui n'entend et ne comprend rien d'une langue étrangère. Cela lui fut encore grandement utile dans cette même conversation. Lorsqu'on rédigea les articles du préliminaire, on parla des intérêts des alliés :

— Comment, s'écria sir Arthur Wellesley [3], prétendriez-vous comprendre la flotte russe dans votre traité ?

[1] *Nous ne sommes pas en très bonne position... Il faut écouter ce qu'il a à nous dire.*

[2] *Sir John Moore n'est pas encore arrivé à Figuera.*

[3] Depuis duc de Wellington.

— Elle est notre alliée, répondit le duc de Valmy, et nous ne pouvons l'abandonner. Au surplus je suis bien aise que vous la rejetiez, car vous la mettez alors dans le cas de se prononcer. Elle débarquera ses équipages, nous aurons dix mille hommes de bonnes et de fraîches troupes, nous rappellerons nos garnisons et, avant trois semaines nous aurons délivré le Portugal.

Les deux généraux anglais se retirèrent de nouveau dans la fenêtre et le général Kellermann les entendit qui se disaient entre eux :

— *All that is very well, but those there ten thousand Russians*[2] *!*

Il est certain que, sans le vouloir, les Russes nous furent alors fort utiles. Les préliminaires furent conclus, signés et le général Kellermann revint au quartier général français accompagné jusqu'aux avant-postes par milord Burghess, comblé de politesses par les officiers anglais, sur lesquels sa haute réputation militaire avait dû faire d'avance impression et qui venaient d'avoir de ses talents comme homme habilement politique une nouvelle et forte preuve.

Il faut que je place ici un fait qu'il m'a raconté et qui prouve à quel point les Anglais portent les sentiments généreux, quand une fois ces mêmes hommes que nous voyons si peu estimables dans le ministère, rentrent dans la vie sociale et habituelle.

Le colonel Taylor, officier très estimé dans l'armée anglaise, avait été tué à Vimeiro dans le combat spécial qu'il avait eu entre les troupes du général Kellermann et celles qu'il commandait. Son cheval fut pris

[2] *Cela est à merveille ! mais les dix mille Russes !*

et amené au général Kellermann[1]. Aussitôt que les Anglais l'apprirent, ils prièrent le duc de Valmy de leur remettre le cheval du colonel Taylor, afin qu'il fût rendu à son régiment, pour qu'à l'avenir il y fût soigné et entretenu en mémoire de son maitre. Le général Kellermann était prié d'y mettre *la rançon* qu'il voudrait. Il s'y refusa et renvoya courtoisement le cheval sans vouloir accepter une guinée. Mais les Anglais choisirent un cheval de première race et chargèrent sir Arthur Wellesley de l'offrir au général français avec cette gracieuse politesse que les Anglais savent si bien mettre à toutes leurs actions particulières.

Lorsque Junot apprit le résultat de la mission du général Kellermann, il se félicita encore davantage de l'avoir choisi pour cet objet. Il y avait mis autant d'habileté que de force et sa conduite avait été à la fois noble et digne, et pourtant nous venions *demander* et *il fallait* obtenir.

— Ah ! s'écria Junot, si cet amiral voulait nous seconder ! Avec six mille baïonnettes de plus et des hommes comme vous, je ne quitterais pas le Portugal ! (Rien n'était encore signé.)

Le général Kellermann se chargea encore de cette mission. Il fut trouver l'amiral Siniavin, lui demanda cinq mille hommes de ses équipages, on leur donnerait des armes et ils seraient mis dans les forts, d'où nous tirerions un égal nombre de soldats français. Le

[1] Ce cheval était admirable de formes. La robe était baie foncée, et les membres parfaitement dessinés. Mais il était encore plus excellent qu'il n'était beau, rapportant à la parole et au signe, tout comme tout ce que fait un chien.

Russe fut ébranlé et il promit. Mais quelques heures n'étaient pas écoulées que cet homme, que son empereur aurait dû exiler en Sibérie pour son indigne conduite, *se rétracta* et écrivit à Junot qu'il ne pouvait mettre *un seul homme à terre*, et que d'ailleurs il ferait son arrangement avec l'amiral anglais (sir Charles Cotton). Cette détermination était également funeste aux Russes et aux Français, et de plus elle leur était honteuse.

Junot m'a dit depuis qu'il avait plus souffert en recevant cette lettre de l'amiral Siniavin que le jour de la perte de la bataille de Vimeiro. Une espérance trompée est bien plus affreuse, en effet, que la confirmation d'un malheur.

Et puis la violation d'une parole donnée... un allié perfide. Il entrevoyait dans cette conduite de Siniavin une sorte de présage pour l'empereur. Peut-être aurait-on pu y lire également quelque avertissement pour le czar! En apprenant la résolution déloyale de cet homme qui ruinait ses espérances, Junot lui écrivit une lettre dont je donne ici la copie. Comme le nom de mon mari se trouve lié aux faits les plus importants de cette époque, il faut bien se résoudre à le trouver souvent dans ces pages.

« Au quartier général à Lisbonne, le $\frac{\text{9 août}}{\text{28 juillet}}$ 1808.

« Monsieur l'Amiral,

« La situation dans laquelle je me trouve devenant chaque jour plus difficile, il est de mon devoir comme il tient à mon honneur, de savoir positivement si je ne puis espérer de vous quelques secours et quelles sont vos intentions.

« Il est de mon devoir, puisque l'empereur mon maître croit qu'une escadre considérable que l'empereur de Russie a mise à sa disposition doit nécessairement, dans une circonstance aussi critique, seconder de tous les moyens son armée de terre, comme celle-ci devait soutenir l'escadre, ainsi qu'elle l'a fait jusqu'à présent.

« Il est de mon honneur, car si le sort des armes ne m'est pas favorable, on ajoutera aux moyens que j'avais personnellement, ceux que devait naturellement m'offrir une escadre alliée, de NEUF VAISSEAUX dans un port INABORDABLE par les moyens de défense à une escadre ennemie.

« Il faut donc que mon maître et le vôtre sachent que l'escadre russe *n'a pas voulu* me donner le moindre secours. Il faut que les militaires qui jugeront ma position sachent que non seulement j'étais entouré d'ennemis de toutes parts, mais encore qu'une escadre alliée de la France, *en guerre avec l'Angleterre*, s'est déclarée NEUTRE dans le moment le plus décisif en face d'une escadre ennemie, et à l'instant d'un débarquement considérable de troupes anglaises et que, par cette conduite, elle m'est devenue beaucoup plus nuisible que si elle eût été contre moi hors de la barre, à cause de l'effet qu'a produit sur l'opinion publique la conduite de l'escadre. Si M. l'amiral Siniavin EST en guerre avec les Anglais, comment peut-il douter un seul instant que sa flotte ne tombe en leur pouvoir dès qu'ils seront maitres de Lisbonne? Si M. l'amiral Siniavin a fait quelques arrangements avec sir Charles Cotton[1], si de quelque

[1] L'amiral anglais. Cette lettre de Junot à l'amiral Siniavin

manière sa flotte est garantie, peut-il honorablement abandonner son allié sans l'en prévenir? Entre gens d'honneur, la guerre n'est qu'un moyen de plus pour s'estimer. Mais s'abandonner au moment du péril, c'est un acte dont il m'est impossible de croire M. de Siniavin capable, il serait indigne des deux empereurs, Alexandre et Napoléon, comme de la gloire et de la bravoure des deux nations russe et française.

« Voici donc, monsieur l'amiral, ce que j'ai, pour la dernière fois, l'honneur de vous proposer. Obligé d'opposer toute mon armée à une armée ennemie beaucoup plus considérable que la mienne, je serai probablement forcé d'évacuer les forts qui défendent le port. En conséquence, monsieur l'amiral, je vous propose de les occuper avec vos troupes. L'escadre russe n'ayant point à manœuvrer sous voiles, peut très bien se passer d'un quart de ses équipages, et même avec six ou sept vaisseaux auxquels je joindrais le *Vasco de Gama* [1], embossés sous la protection des

est d'un haut intérêt. On voit que si l'amiral avait fait ce que Junot voulait avant la bataille, Junot avait un tiers de troupes de plus et rendait ainsi sa position belle d'horrible qu'elle était. C'était la vie ou la mort.

[1] Le *Vasco de Gama* était l'un des vaisseaux portugais que Junot avait fait réparer et qu il tenait prêt dans l'*arsenal de la marine*, si je puis m'exprimer ainsi, pour répondre par une flotte mise en mer, quand les Anglais croiraient encore que les vaisseaux laissés par le prince du Brésil tombaient par planches pourries dans les eaux du Tage. Le *Vasco de Gama* avait quatre-vingts canons, et il n'était pas le seul, comme on peut le voir d'après la note que j'ai donnée de l'état de Lisbonne quelques pages plus haut. L'amiral Siniavin a tenu la plus indigne conduite, non seulement à l'égard de Junot, mais comme militaire. Il est inconcevable qu'il n'ait pas été à Tobolsk pour le

batteries de Torre-Velha et Belem, aucune escadre ne viendrait l'attaquer avec avantage et avec les équipages des autres vaisseaux qui pourraient être armés et mis à terre, joints aux troupes françaises restant à Lisbonne. Cette ville serait maintenue, l'escadre assurée et l'armée française puissamment secourue.

« L'empressement avec lequel j'ai toujours aidé l'escadre russe, toutes les fois qu'elle a eu besoin de moi, garantit d'une manière irrécusable mes intentions à son égard. Il s'agit aujourd'hui d'expliquer celle de Votre Excellence par rapport à mon armée. Il n'est dans ces circonstances *que les faits qui puissent prouver.* Je prendrai à témoin de ma conduite tous les militaires de l'Europe et, s'ils me reprochent quelque chose, ce sera d'avoir préféré d'être trompé, à la seule pensée du soupçon que je pouvais l'être.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« Le duc d'ABRANTÈS. »

Junot, se trouvant libre, traita donc séparément pour lui-même, et les deux généraux en chef ayant choisi, pour agir en leur nom, le général Kellermann et sir George Murray, traitèrent d'après les bases déjà convenues, quoique l'arrivée de sir John Moore, qui venait d'avoir lieu, changeât la position respective des deux armées. Mais il y eut de la bonne foi dans la conduite de l'Angleterre. C'est une justice à lui rendre.

Malgré l'habileté du général Kellermann, il s'éleva quelques difficultés, Junot dit alors :

moins. Cette bizarrerie dans la conduite d'Alexandre, surtout à l'époque d'Erfurt, est pour moi inexplicable.

— Ce n'est pas *une grâce* que je demande. Si l'on me refuse les conditions réclamées pour mon armée, je me retire sur Lisbonne; je fais sauter les forts... je brûle les arsenaux, la flotte, et, maître des deux rives du Tage, je me retire par l'Espagne, en laissant de terribles marques de mon passage.

Je l'ai entendu gémir depuis de n'avoir pas pris ce parti :

— Et cependant, disait-il, je courais la chance de mourir de faim et de faire périr mon armée bien plus sûrement alors qu'à mon arrivée. Dans une semblable position, tout était désastre.

Le général Thiébault regardait la chose comme impossible et son opinion comme chef d'état-major de l'armée est d'une grande force dans cette circonstance. Quant à faire sauter les forts et la flotte, à brûler Lisbonne, je crois que Junot eût été capable de le faire.

Enfin, M. de la Grave, aide de camp du duc d'Abrantès, partit de Lisbonne le 3 septembre et arriva à Paris dans les premiers jours d'octobre[1], apportant à l'empereur la convention définitive qui avait été signée le 30 août par les deux généraux en chef, et dont je possède l'original. Le duc l'a gardé et n'a donné que le *duplicata*. Le 1er septembre, le traité avait été ratifié et tout aussitôt le colonel Duncan avait été envoyé comme otage au duc d'Abrantès, qui donna au général anglais l'adjudant-commandant Desroches pour remplir le même office.

Qu'on juge de ma joie lorsque, ayant ouvert la lettre que Junot m'écrivait, j'y trouvai une copie de cette glorieuse convention, la plus belle action mili-

[1] Il fut longtemps dans sa traversée. Il eut un temps affreux.

taire que peut-être puisse présenter notre révolution. C'est surtout en la comparant à celle de Baylen ! Je n'en citerai que quelques articles, mais je ne puis m'y refuser. C'est un orgueil si permis ! Et mes fils le réclament de moi :

ART. II

The french troops shall evacuate Portugal with their arms and baggage, they shall not be considered as prisoners of war and on their arrival in France they shall be at liberty to serve.

ART. II.

L'armée française se retirera avec armes et bagages. Elle ne sera pas *prisonnière de guerre,* et, rendue en France, elle sera libre de combattre.

ART. IV

... The french army shall carry with it all its artillery of french calibre, with the horses belonging to it and the tumhily suppud with sixty bounds for gun.

ART. IV.

L'armée française emportera toute l'artillerie de calibre français attelée et les caissons garnis de soixante coups par pièce. Toute autre artillerie sera remise à l'armée anglaise dans l'état où elle était au moment de la ratification.

ART. V.

The french army shall carry with it all its equipements and all that is compihended under the name of property of the army, that is to say its military chest and the carriages attached to the field commissariat and field hospitals, or shall bealtow to dispose of such part of the same on its...

ART. V.

L'armée française emportera tout son matériel et ce qui s'appelle propriété d'armée, c'est-à-dire, son trésor, ses caissons d'équipage et d'ambulance.

On vendra à son profit tout ce que le général en chef ne jugera pas à propos d'embarquer. Il en sera de même des particuliers, qui auront toute liberté de disposer de leurs propriétés quelconques, comme bon leur semblera, avec toute garantie dans la suite pour les acquéreurs.

ART. IX.

All the sick and wounded who cannot been barked with the troops are untrusted to, etc., etc.

ART. IX.

Tous les malades ou blessés qui ne pourraient pas être embarqués avec l'armée française, seront confiés à l'armée anglaise... etc., etc.

Je trouve cette mesure aussi honorable pour ceux à qui elle est proposée, que pour ceux qui la demandent.

ART. XVI.

All subjects, of France or of in friendschip or alliance with France, etc., etc.

ART. XVI.

Tous les sujets français ou des puissances alliées et amies de la France, domiciliés dans le royaume du Portugal ou s'y trouvant occasionnellement, seront protégés, leurs propriétés de toute nature respectées, qu'elle soit de nature mobilière ou immobilière. Il leur sera libre de suivre l'armée française ou de continuer à demeurer en Portugal, et, dans l'un et dans l'autre cas, leursdites propriétés leur seront garanties avec la faculté de les garder ou de les vendre, et d'en faire passer le produit en France ou dans tel lieu qui leur conviendra... etc., etc.

ART. XVII.

No natural of Portugal shalt be rendered accomentable for is political conduct during the period of the occupation of this country by the french army, etc., etc.

ART. XVII.

Nul Portugais ne pourra être recherché pour la conduite politique qu'il aura tenue pendant l'occupation du Portugal par l'armée française, et tous ceux qui ont continué à exercer des

emplois ou qui en ont reçu du gouvernement français, *sont mis sous la sauvegarde spéciale de l'armée anglaise, qui s'engage* à ce qu'il ne leur soit porté aucun préjudice par qui que ce soit, dans leurs personnes ou dans leurs biens; ces individus n'ayant pu se dispenser d'obéir aux ordres du gouvernement français.

ART. XVIII.

The spanish prisonners ditained on board ship in the port of Lisbon, shall bigurn up to the general in chief of the britich army, etc., etc.

ART. XVIII.

Les troupes espagnoles détenues à bord des vaisseaux dans la rade de Lisbonne, seront emmenées en France, ou bien remises à M. le général en chef de l'armée anglaise, à son choix, lequel, dans ce dernier cas, s'engage à obtenir des Espagnols la remise en liberté de tous Français, civils ou militaires, détenus en Espagne sans avoir été pris dans les combats, ou par suite des combats, mais en conséquence des événements du 29 mai dernier et jours suivants.

ART. XIV.

Should there arise any doubts as to the mean inx of any article y will, be explained favorably to the french army.

ART. XIV.

S'il y avait quelque *article douteux*, il serait expliqué en faveur de l'armée française.

Telle est cette admirable convention, qui produisit un tel effet en Angleterre que lord Byron composa les

deux belles strophes de *Child Harold* et que l'on accusa sir Arthur Wellesley et sir Hew Dalrimple. Et ils passèrent à une cour d'enquête. Ils répondirent que le caractère connu de Junot avait été la principale cause de leur détermination, parce qu'ils avaient jugé à propos de conquérir le Portugal à tout prix et qu'il y avait à craindre une détermination funeste au pays. Junot fut grandement placé par ce fait de la convention de Cintra, mais il le fut plus haut dans les pays étrangers que dans sa patrie. L'empereur voulait des victoires et ne voulait que des victoires. Tout ce qui n'était pas un triomphe était pour lui une défaite et, comme Auguste, il redemandait *ses légions* à tous ceux qui n'avaient eu à conduire que des jeunes hommes à peine sortis de l'enfance.

CHAPITRE XIV

Départ pour La Rochelle. — *Sérail* de Junot. — Rôle comique joué par un mari. — Route de Blois à Tours. — Postillon mort-ivre. — Mes inquiétudes. — Elles sont heureusement dissipées. — Mme Chégaray. — J'embrasse mon mari. — Opinion de Montgaillard sur la convention de Cintra. — Un dernier mot sur l'affaire de Baylen. — Le général Marescot. — M. de Villoutreys va proposer la capitulation à Castanos. — MM. Billy Van Berchem, Carrion de Nisas, de Novion. — Arrestation de M. de Bourmont. — Il est presque aussitôt relâché. — Junot le fait admettre dans l'état-major avec le titre d'adjudant commandant. — MM. de Viomesnil et de Saint-Mézard. — Junot se dispose à rentrer en Espagne, après avoir vu son fils. — *L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.* — Projets de vengeance de la Prusse et de l'Autriche. — Une fête chez l'archichancelier. — M. de Cadore. — La femme et les enfants de M. de Metternich sont retenus à Paris. — M. d'Aigrefeuille et son habit bleu-de-ciel fait avec une robe de ma grand'mère. — Moore et ses soldats. — L'empereur juge mal les Espagnols. — Capitulation de Madrid. — Le duc de Conegliano. — Le sac de diamants et Savary. — *Petit verre taillé dans un diamant.* — Eclaircissements donnés sur les diamants que j'ai reçus de Portugal. — La pluie d'or. — Souper chez l'impératrice.

Je partis aussitôt pour La Rochelle, parce que c'était dans ce port, ou du moins sur toute cette côte, que Junot devait débarquer. Je partis le lendemain du jour où M. de La Grave était arrivé, emmenant avec moi Mme de Grandsaigne, femme du premier

aide de camp du duc d'Abrantès. Je ne voulus pas déplacer mes enfants dans une saison pluvieuse et déjà froide. Je comptais d'ailleurs ramener mon mari avec moi. Je ne savais pas que l'empereur avait une façon de juger les choses toute différente de la mienne.

Je me mis donc en route le 4 octobre à une heure du matin, n'étant accompagnée que de deux de mes femmes et de deux valets bien armés, qui étaient sur le siège de ma voiture. Les deux femmes me précédaient dans une calèche avec mon valet de chambre en courrier. Je n'étais pas sans crainte, parce que du côté de Niort il y avait une troupe de voleurs qui parcourait les landes du Poitou et faisait du ravage. La guerre emportait tant d'hommes que l'intérieur des terres demeurait presque désert.

Nous allions nuit et jour. J'avais hâte de voir Junot. Quelque glorieuse qu'eût été cette convention, je le connaissais assez pour deviner toute l'amertume de son âme en se retrouvant prisonnier des Anglais. Et le moment où les journaux anglais mirent une phrase bien humiliante pour une femme [1] dont le nom a été fameux depuis, fut, j'en suis sûre, pénible pour lui. J'étais donc impatiente de recevoir ses confidences, d'entendre ses plaintes. Je connaissais la manière de répondre à sa parole souffrante et je savais des mots pour endormir ses chagrins. J'étais plus savante à cet égard qu'une personne qui fut une

[1] *Nous sommes destinés,* dit en plaisantant un journal anglais, *à toujours ramener le sérail du général Junot, quand nous avons le bonheur de le prendre...* Ce fut l'empereur qui me demanda si j'avais lu cet article et, en même temps, si j'avais rencontré l'objet de la remarque.

fois méchante pour moi, oubliant que le rôle de la maîtresse d'un homme marié est bien plus facilement odieux qu'un autre.

Pour le dire en passant, c'était son mari qui en jouait un comique, de rôle. Junot allait souvent voir sa femme à Lisbonne et il y allait à cheval avec une partie de son état-major. Comme l'appartement était trop petit pour contenir toute cette brillante troupe, le mari, dont le grade le rapprochait des officiers supérieurs d'état-major, promenait dans son jardin tous les officiers du duc, tandis qu'il causait avec Mme sa femme, petite personne aux mains humides, au cœur sec et à la tête passablement chaude. Ce mari a eu depuis un grand renom. C'est à ceux qui, connaissant le monde, savent comment on appelle ce genre de personnage commode, à prononcer.

La seconde nuit de ma route, je roulais silencieusement sur la route de Blois à Tours, regardant la Loire, dont une belle lune argentait les eaux, et peu disposée à causer, ce que comprenait parfaitement Mme de Grandsaigne, qui était ma compagne de voyage.

Nous nous communiquions par intervalles quelques pensées, puis nous retombions dans notre silence. Et c'est ainsi que nous avions déjà fait cinquante lieues.

Tout à coup la voiture s'arrête. Je mets la tête à la portière et l'un de mes domestiques me montre le postillon de la calèche couché, en travers du chemin, et ivre-mort.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, et la calèche, qu'est-elle devenue ?

J'ai déjà dit que Joséphine, ma première femme de chambre, était celle de ma mère et qu'elle m'avait vue

naître. Je lui étais donc extrêmement attachée. En cet endroit de la route, peu après Amboise, la chaussée n'a de parapet ni du côté de la rivière, ni du côté de la route basse et je frissonnai en interrogeant ce misérable postillon. Il n'était pas plus en état de me répondre qu'une bûche. Il était ivre-mort. On le coucha contre un tas de pierres sur le bord du chemin et, tout à fait inquiète, j'errais sur la berge en appelant Joséphine et Mariette, mais ne recevant aucune réponse. Au-dessous de moi coulait la Loire, belle, tranquille, comme une écharpe d'argent. Mais ces mêmes eaux, si limpides et si paisibles, pouvaient avoir englouti la calèche et les deux pauvres femmes... Ce qui contribuait à m'effrayer, c'est que mon courrier n'était pas revenu sur ses pas, ce qu'il eût fait sans doute, s'il eût trouvé la calèche versée, ou dans quelque embarras que ce fût. Le silence le plus solennel enveloppait toute la contrée. Je m'assis au pied d'un arbre et je fondis en larmes. La mort de ces malheureuses femmes me paraissait certaine.

— Prenez un cheval, dis-je à l'un des postillons, au lieu de dire des injures à votre camarade qui ne vous entend pas, prenez un cheval et poussez devant vous, afin de voir si vous rencontrez, soit sur la route, soit sur les bas-côtés, les femmes ou la calèche.

Le postillon partit. Nous entendîmes quelque temps le lourd galop de son cheval sur le pavé de la chaussée, puis tout rentra dans un complet silence.

— Je ne pourrai jamais attendre le retour de cet homme, dis-je. Il me faut partir aussi. Je vais remonter en voiture et nous allons gagner la poste.

— Et le camarade ? me dit le second postillon.

— Eh ! que veux-tu en faire ? lui répondis-je.

Irai-je me constituer sa gardienne, quand il a peut-être fait périr mes deux pauvres femmes? Qu'on le mette dans un endroit de la route où il ne soit pas exposé, et partons.

— Mais, mon Dieu, cela n'est pas possible, me dis-je à moi-même au moment où je mettais le pied sur le marchepied de ma voiture, cet homme n'a qu'une veste, mais on peut le tuer pour la lui prendre... Arrange ton camarade comme tu pourras sur l'un de tes chevaux, dis-je au postillon, et allons vite pour réparer le temps perdu.

Nous partîmes et nous allâmes comme le vent. A mesure que nous avancions, mes craintes se dissipaient, parce que nous ne rencontrions pas une âme vivante et que cette route, solitaire et paisible, ne retraçait aucune scène terrible... En effet, en arrivant à la poste, nous trouvâmes la calèche arrêtée devant la porte de l'écurie et les deux femmes tellement endormies comme deux marmottes, que le bruit qu'on faisait autour d'elles ne les réveillait pas. Joseph, mon valet de chambre, avait voulu me donner le plaisir de leur apprendre le danger qu'elles avaient couru. A peine l'eurent-elles su qu'elles se mirent à crier comme des pies. C'était à rendre sourd.

– Voilà ce qui les aurait perdues, dis-je à Mme de Grandsaigne. Si par malheur elles eussent été éveillées lors de la chute du postillon, elles auraient crié. Les chevaux se seraient effrayés et les auraient jetées dans la Loire, ou de l'autre côté du chemin.

Nous arrivâmes à Niort à minuit et nous eûmes une peine extrême à nous procurer des chevaux. Les routes n'étaient pas sûres et le maître de poste me conseillait fort de demeurer chez lui. Mais je voulais

arriver. Mme de Grandsaigne était brave, je ne suis pas bien poltronne et nous partîmes à minuit et demi, par une nuit d'automne bien obscure, bien pluvieuse et pour traverser des landes immenses et presque désertes.

Le lendemain à huit heures j'avais embrassé Junot et, à onze heures, j'étais bien établie dans le charmant appartement d'une maison appartenant à Mme Chégaray, femme d'un riche négociant de La Rochelle et qui elle-même, étant jeune fille, était connue en beauté et en bonne grâce, sous le nom de Sophie Sermet, nièce, je crois, de M. Barillon, homme très renommé parmi ce qu'on aurait nommé les *Traitants* sous Louis XV. Je trouvai un bain tout prêt et mon appartement arrangé avec cette recherche de femme parisienne, et, avec tout cela, une cordiale et amicale réception.

Junot me raconta tout ce qu'il avait souffert et tout ce qu'il souffrait! L'empereur lui avait écrit quelques lettres excessivement courtes, à son ordinaire, et dans la dernière il lui disait qu'il ne devait rentrer à Paris que victorieux, pour faire *oublier* Lisbonne. Junot avait l'œil humide en répétant ce mot.

— Je crois, me disait-il amèrement, que l'Europe entière me jugera autrement. Que pouvais-je faire? Il ne fallait pas alors abandonner le Portugal à ses seules forces, qui sont devenues contre nous du moment où elles n'ont plus été POUR NOUS...

Ce fut alors que Junot me parla *de cœur à cœur* et me dévoila une portion des intrigues nouées pour lui nuire dans l'esprit de l'empereur. Il était clair que déjà, à cette époque, ceux qui plus tard ont aidé à sa perte, y préludaient alors en le détachant de ses vrais

amis. Bessières avait aussi éprouvé une multitude de dégoûts qui lui donnaient parfois la tentation de se retirer dans ses terres. Le maréchal Lannes était de même. Duroc commençait à sentir sa dépendance et Berthier la sentait tout à fait. Au surplus, ceci est un sujet à part, bien qu'il tienne immédiatement à Napoléon. Nous y reviendrons plus tard. Mais qu'on soit tranquille, cette fois je payerai ma dette.

Soit prévention *de femme*, soit peut-être que cette prévention m'eût été inculquée par les voix amies que j'avais entendues avant mon départ de Paris, il me semblait que cette convention de Cintra, obtenue par la force morale de l'opinion qu'on a donnée de soi, était la sœur du combat de Nazareth... Voyez Montgaillard. Certes, il ne nous aime pas et tout ce qui tient à l'empire est pour lui sous l'anathème. Eh bien, en parlant de la convention de Cintra, il dit :

« . . . On voit avec surprise vingt mille hommes, dont le corps principal a été maltraité le 21, le 22, transiger aussi favorablement avec une armée renforcée tout à l'heure de troupes fraîches, qui la porte au moins à quatre-vingt mille hommes, armée appuyée sur une insurrection générale et très bien combinée. Les avantages de cette convention sont dus presque entièrement à la terreur inspirée par les armes françaises et à la fermeté du commandant en chef Junot, aussi brave ici qu'il le fut à Nazareth [1], ainsi qu'à l'habileté du général Kellermann, que Junot

[1] Combat de Nazareth dans l'ancienne Palestine, le 8 avril 1799. Ce fut là qu'avec trois cents Français Junot battit l'avant-garde du grand-vizir, tua Ayoub-bey, surnommé Abou-Seff (père du sabre) de sa propre main et produisit un effet moral immense sur les deux armées d'Orient...

avait chargé des négociations premières. Très fortement *improuvée* en Angleterre, cette convention donna lieu à des enquêtes spéciales et à d'orageuses discussions parlementaires. Le commandant en second de cette immense, quoique insuffisante armée, sir Arthur Wellesley (Wellington) est l'objet de censures motivées. Les généraux ennemis ont prétendu, en répondant à la cour d'enquête faite contre eux, qu'en l'accordant ils ont préservé Lisbonne des désastres auxquels l'eût dévouée une suite d'opérations offensives, pour amener la reddition d'un commandant aussi résolu que Junot... »

Qu'on observe combien la conduite de Junot fut honorable en cette occasion. Il s'occupait des malheureux absents et n'allait pas, au contraire, songer à rendre sa position meilleure en faisant signer un camarade d'enfance [1], un frère d'armes, étranger au désastre de Baylen et dont le nom se présente à l'œil étonné pour faire voir à l'Europe que les capitaines de Napoléon étaient non seulement vulnérables par leur épée, mais bien aussi par le cœur. Néanmoins quelque respectable que soit la bonté d'âme, elle doit retrouver un mur d'airain là où l'honneur s'oppose à elle.

A propos de cette affaire de Baylen, je dois dire une dernière chose pour n'en plus parler.

Vers le soir de cette désastreuse journée de Baylen, les Espagnols avaient souffert cruellement et ils se

[1] Le général Marescot, grand-officier de l'empire, comme inspecteur général du génie, n'était *pour rien* dans le traité de Baylen. Il donna son intervention, parce que Dupont ayant appris que Castanos avait été élevé à Sorèze avec lui, en espéra un meilleur traitement, si Marescot se mêlait du traité.

trouvaient eux-mêmes dans un fort triste état. Castaños, qui commandait en chef, demanda au général Joncal, commandant l'artillerie, combien ils avaient encore de coups à tirer, et le général Joncal lui répondit :

Un seul !

Il fut alors résolu que le général Joncal irait trouver le général Dupont pour en obtenir les meilleures conditions possibles. On y était d'autant plus excité que le général Vedel[1] était bien près d'eux ! Joncal partit donc et s'achemina vers le lieu où il savait trouver Dupont. A peine eut-il fait deux cents pas qu'il aperçut un jeune homme d'une tournure et d'une figure élégantes, portant l'uniforme des écuyers de l'empereur et suivi d'un trompette ayant le mouchoir blanc. C'était M. de Villoutreys qui allait proposer la capitulation à Castaños !

Ainsi quelques minutes d'attente, un peu de persévérance, ou plutôt une connaissance plus intime de l'état des choses, et tout se terminait à notre gloire. Ah ! cette journée est brûlante dans les souvenirs !

L'armée française débarqua à La Rochelle, mais aussi sur plusieurs points de la côte. La plus forte partie arriva avec Junot, qui avait fait la traversée sur la frégate *la Nymphe*, capitaine Percy, lequel eut pour lui de grandes attentions. J'ai eu plus tard occasion de m'acquitter, au nom de mon mari, envers

[1] Le général Vedel est Italien d'origine et même, je crois, de naissance ; non que j'attaque par là la nation italienne que j'aime et que j'estime du profond de mon âme, mais je dis seulement qu'il n'est pas Français.

l'un des parents du capitaine Percy, que nous fîmes prisonnier en Espagne [1].

Je retrouvai à La Rochelle de mes anciens amis : Billy Van Berchem, M. Carrion de Nisas, M. le comte de Novion. Nous nous retrouvions tous avec joie. Mais j'ignore pour quel motif cette joie était troublée. On était comme en garde avec soi-même. L'avenir était sombre, on ne parlait *pas de sa maison*. Lorsque j'entretenais Junot des changements faits dans notre hôtel, il me répondait avec amertume :

— Que m'importe ! Je ne le verrai pas.

Et si j'avais le malheur de lui parler de ma maison de campagne de Neuilly :

— Vraiment, disait-il, tu as bien fait de la louer, Si du moins elle fait ombrage à quelqu'un, on ne me fera plus casser le contrat de vente !

Je m'aperçus que Junot était blessé au cœur, et cela me fit mal, car pour lui, souffrir de telle sorte c'était la mort, dans un temps plus ou moins éloigné, mais c'était la mort. Un jour, tandis que nous étions à table, il reçut une lettre de Nantes. A peine l'eut-il lue que son visage s'enflamma et il laissa échapper un terrible jurement. Il apprenait l'arrestation de M. de Bourmont.

— Et moi qui lui ai donné *ma parole d'honneur* qu'il pourrait aborder en toute sûreté ! s'écria-t-il en se levant avec fureur. C'est un tour de M. Fouché ! Mais nous verrons qui l'emportera.

Junot écrivit. M. de Bourmont fut relâché. Mais quelques jours après il fut arrêté de nouveau. En l'apprenant j'eus besoin de tout mon ascendant sur

[1] Il était, je crois, aide de camp du duc de Wellington.

Junot pour l'apaiser. Mais il apprit que l'empereur passait par Angoulême en revenant d'Erfurt pour aller à Bayonne et rien ne put l'arrêter. Il partit à franc-étrier pour Angoulême, me laissant toute tremblante, car je redoutais sa violence et je redoutais l'empereur. Je savais que Savary était là. Duroc, Rapp, Berthier y étaient bien aussi, mais Junot était pour lui-même celui que je craignais le plus. Il partit et me laissa fort inquiète. Je savais également qu'il tenait beaucoup à revenir à Paris, ne fût-ce que pour démentir le bruit d'une nouvelle disgrâce. Ce n'était pas le favori humilié qu'il voulait défendre en lui, c'était je ne sais quoi qui lui paraissait terrible à affronter, parce qu'il craignait la réalité. Ah ! Napoléon n'a pas bien connu cette âme si forte et si tendre ! cette âme énergique et pourtant aussi aimante que celle *d'une femme aimante*. Mais il a prouvé, et tragiquement encore, la vérité de mes paroles !

Lorsqu'il revint à La Rochelle, son front était encore plus soucieux. Il avait cependant obtenu ce qu'il voulait pour M. de Bourmont. Il était admis dans l'état-major de l'armée avec le titre d'adjudant-commandant et devait aller à l'armée de Naples. L'empereur avait accordé ensuite tout ce qu'il avait demandé à peu de chose près. Ainsi M. le comte de Novion eut une pension de retraite de six mille francs. M. de Viomesnil, M. de Saint-Mezard, une foule de vieux officiers [1] qui, se rappelant leur titre de Français, avaient bien fui la France lorsqu'elle était couverte d'échafauds, mais qui ne voulurent pas

[1] Beaucoup ont été reconnaissants, mais il y en eut qui ont été ingrats et *indignement ingrats*.

combattre contre elle, tous ces vieux militaires, revoyant leur patrie au bout de quinze ans d'exil, et la revoyant par les soins de Junot, ont eu, grâce à lui, un asile et du pain dans leurs vieux jours. Je connais la conduite de Junot dans ce temps-là et je sais comme elle fut belle...

— Mais, lui dis-je, pourquoi donc es-tu triste? L'empereur a-t-il été mal pour toi?

— Non, me dit-il avec un sourire contraint... Mais il n'a pas été *bien*...

Il ne revenait pas à Paris. L'empereur le lui avait dit et, en même temps, qu'il devait retourner à Lisbonne avant de rentrer dans Paris.

Alors il me fallut songer à faire venir mes enfants, mon fils, que son père n'avait encore vu que dans une miniature faite à six semaines. Ils vinrent tous trois, conduits par M. Cavagnari et demeurèrent avec nous pendant un mois. Puis leur père se disposa à rentrer en Espagne et moi avec mes enfants, et passablement triste, je revins à Paris.

L'impératrice était aussi fort abattue. Les affaires d'Espagne ne lui plaisaient pas. Sa bienveillante *hospitalité*, si je puis me servir de ce mot, avait adouci tout ce que le malheur des vieux souverains avait d'âpreté, mais ils étaient bien à plaindre. On commençait à le sentir en France. Ils étaient même malheureux sous le rapport pécuniaire, et le plus curieux de la chose, c'est que l'empereur prétendait *qu'il avait raison* d'agir ainsi.

C'est en ce moment que l'étoile de NAPOLÉON BONAPARTE, de cet homme providentiel presque unique dans le cours des âges — car ses prédécesseurs avaient une route populaire ou glorieuse toute tracée, Char-

lemagne s'appuyait sur son père, Alexandre sur sa royauté, César sur tous les Jules, Napoléon ne s'appuyait que sur sa gloire personnelle. Lui seul était sa destinée, lui seul était tout LUI[1] ! — Eh bien, c'est alors son étoile qui jetait des rayons lumineux plus éblouissants que jamais ils ne l'avaient encore fait. Hélas! ils l'aveuglèrent. Cette entrevue d'Erfurt, où l'empereur de Russie lui donna tant de preuves d'une amitié fraternelle, fut un leurre que le destin lui donna pour le perdre.

Il existe des détails d'une intime confiance, pour les jours qu'ils passèrent ensemble alors, impossibles à rapporter et qui sont étourdissants. On sait cette preuve plus connue de l'amitié de l'empereur Alexandre, lorsque Talma, jouant dans le rôle de Philoctète, e crois, dit :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux !...

l'empereur Alexandre se leva du fauteuil dans lequel il était assis et se jeta dans les bras de l'empereur avec une émotion si vraie et si bien sentie, que chacun ne put en douter. L'empereur de Russie ne donna pas seulement de cette manière des preuves de son amitié à Napoléon. En voici une autre que je garantis comme positive. *Il est des Mémoires qui peut-être paraîtront quelque jour* et qui certifieront de la vérité de ce que j'avance.

La Prusse malheureuse et humiliée, l'Autriche tout

[1] Notre héros littéraire, Victor Hugo, celui-là qui jamais ne faillit à mettre le mot juste à la chose, en disant LUI, a parlé justement.

aussi malheureuse quoique moins opprimée et surtout moins abaissée, avaient toutes deux dès lors la volonté, sinon de se venger, au moins de reprendre une attitude de *gouvernement* et de *royaume*, que toutes deux avaient perdue depuis Austerlitz et Iéna. Lorsque le comte Nicolas Romanzoff vint à Paris vers cette époque (avant la campagne de Wagram), on lui fit des ouvertures pour former dès lors la fameuse alliance à laquelle devait déjà s'unir la Suède. L'Autriche disait :

— Lorsque l'affaire d'Espagne sera terminée, Napoléon se tournera vers nous, si déjà il n'en a l'intention. Aussi devrions-nous avoir déjà passé l'Inn. Nous serons battus, et, la seule barrière qui existe entre vous et la France étant renversée, la Pologne n'étant plus une de vos provinces, que pouvez-vous espérer ? Soyez au contraire notre alliée, unissez-vous à nous et nous formons une ligue défensive si nous n'avons pas le pouvoir de la faire offensive.

La Prusse parlait de même avec plus de motifs encore pour appuyer ses paroles.

Mais jamais M. de Romanzoff et, avant lui, M. de Tolstoï, ne voulurent écouter ni l'Autriche ni la Prusse. Les réponses de M. de Romanzoff furent admirables même de loyauté. C'est une justice que je dois rendre à la Russie. Je sais ce fait avec justesse et je le garantis. Napoléon, qui savait deviner et surprendre le mensonge, comme il savait aussi reconnaître la vérité, reçut, dans cette entrevue d'Erfurt, une si entière conviction, qu'il ne faut pas autant le blâmer de s'être appuyé sur la Russie pour se délivrer de toute inquiétude relative au reste de l'Europe, tandis qu'il achevait ses affaires d'Espagne.

Maintenant, voici un autre fait, en apparence assez indifférent et qui, pour la suite, a peut-être décidé du destin de Napoléon.

Étant un jour avec l'empereur Alexandre à Erfurt, et causant avec lui comme avec un frère, Napoléon lui parlait de Ferdinand VII, de l'ennui qu'il lui causait, de *cette captivité* de Valençay — car enfin il fallait bien l'y maintenir — tout cela lui était importun. Et puis, ce roi si nul d'ailleurs, conspirant dans l'ombre avec des filles de basse-cour, toutes ces intrigues étaient odieuses à Napoléon et il en parlait avec dégoût. L'empereur de Russie le regarda quelques instants, puis il sourit et tourna la tête en gardant le le silence. Mais ce silence était bien éloquent.

— Avez-vous donc *un moyen magique* pour maîtriser ce mauvais génie? dit en riant Napoléon en voyant l'empereur Alexandre lever les épaules en signe d'une impatience méprisante.

— Ma foi, répondit l'autre, quand un ennemi est captif et qu'il est aussi gênant pour le vainqueur que sa captivité lui est ennuyeuse à lui-même à supporter, ce qu'il y a de mieux à faire pour tous deux, c'est, ma foi, d'en finir.

Napoléon demeura un moment immobile. Mais il ne répondit pas. Ce qui est certain, c'est qu'il ne suivit pas le conseil et que, plus tard, lorsque en 1815 il fallut choisir un asile, cette phrase d'Alexandre lui revint en mémoire. Probablement qu'elle lui revint également à l'esprit, lorsqu'en 1814 je lui fis parvenir un message par le duc de Rovigo à la suite d'une longue conversation que j'eus avec l'empereur de Russie dans mon hôtel de la rue des Champs-Élysées que j'occupais encore à cette époque.

Ce qui est malheureusement vrai à cet égard, c'est que Napoléon fut trop abusé par l'amitié d'Alexandre en 1808 et 1809 et que, plus tard, il n'y crut pas assez. Son esprit était taillé sur une telle forme qu'il était difficile qu'il se trouvât en harmonie de pensées et d'actions avec le reste des hommes. J'ai eu bien souvent l'occasion de faire cette remarque.

Après plusieurs semaines passées à Erfurt au milieu des intérêts les plus graves, des fêtes les plus gaies et les plus vives sous tous les rapports possibles, comme si les destinées de l'Europe ne se fussent pas discutées au milieu d'elles, Napoléon ne fit que traverser la France pour filer aussitôt sur l'Espagne et l'impératrice revint à Paris pour les fêtes du premier de l'an. L'archichancelier lui donna un bal dans sa triste maison du Carrousel, l'ancien hôtel d'Elbeuf. Je n'ai jamais vu une fête gaie chez l'archichancelier, même un bal masqué. Je ne sais quel sérieux, quelle solennité se mêlait au bruit des violons et glaçait tout ce qui devait être chaleureux et animé, mais il est de fait que jamais enfin je n'ai vu une fête joyeuse chez Cambacérès. Ce jour-là c'était encore plus fort. La pièce était sombre. Il n'y avait que peu de femmes. L'impératrice était sérieuse. On parlait de guerre avec l'Autriche et le comte de Metternich, revenu de Vienne depuis peu de jours, avait, malgré son aisance habituelle, une attitude contrainte que son parfait usage du monde ne pouvait maîtriser.

M. de Metternich était allé à Vienne vers la fin de novembre pour des affaires de haute importance, mais il avait donné à ce voyage la couleur d'un voyage entrepris pour ses affaires personnelles, annonçant, avant de quitter Paris, qu'il ne serait absent que deux

ou trois semaines. Le duc de Cadore, oubliant que le comte de Metternich ne lui devait aucun compte de sa conduite et qu'il pouvait bien aller chez lui, et même pour les affaires de son ambassade, sans que M. le duc de Cadore y trouvât à redire, se mit à le railler avec une sorte d'humeur aigre-douce du retard très prolongé qu'il avait mis à son retour...

— Savez-vous bien, monsieur l'ambassadeur, que nous pourrions à bon droit nous *formaliser* de ce retard et, en vérité, quoique vous protestiez de vos intentions pacifiques, nous pourrions y voir une sorte de confirmation aux bruits que proclament les journaux anglais.

— Je ne puis que répéter à Votre Excellence, répondit M. de Metternich, ce que je lui ai souvent dit à cet égard, c'est que l'empereur, mon maître, désire demeurer en paix avec la France. Quant au retard qui a eu lieu dans mon retour, il n'a eu d'autre cause, je vous assure, que l'empêchement apporté à la libre circulation sur les routes de Bavière par le corps du général Oudinot qui entre en Allemagne.

Lorsqu'on me répéta ce mot, que je trouvai charmant et qui est au fait d'une extrême finesse et surtout de ce bon goût de bonne compagnie, puisé à l'école du prince de Ligne, je demandai à M. de Metternich s'il était vrai qu'il l'eût dit. Je le trouvais aussi joli qu'un mot peut être joli. Il se mit à rire, mais ne me répondit pas...

— L'avez-vous dit? lui demandai-je encore.

— Aurais-je donc mal fait? me dit-il en riant toujours...

— Non certainement...

— Alors je l'aurai dit, mais je ne m'en souviens pas.

Le fait est qu'il l'avait dit et il est vraiment bien. Il y a de ces mots qui font l'effet d'une lame à deux tranchants et qui sont compris aussitôt de manière à couper une idée même judicieuse et forte. Que répondre à un homme qui se moque de vous avec politesse? Et puis M. le duc de Cadore n'était pas de force à lutter avec M. de Metternich, le type à cette époque de ce que la haute aristocratie offrait de bonnes manières élégantes, d'exquise politesse et d'extrême impertinence[2].

Il fallait que M. de Metternich fût un homme très distingué dans l'opinion de M. le comte de Stadion, alors à la tête des affaires en Autriche, pour qu'il l'eût envoyé auprès de Napoléon dans les circonstances où se trouvait l'Autriche. La tête blonde du jeune ambassadeur renfermait en effet déjà les germes de cette habileté qui le met aujourd'hui à la tête de ceux qui dirigent le vaisseau de l'Europe. Napoléon l'a jugé bien et mal. Mal d'abord, bien ensuite. Mais il était trop tard, le mal était fait, et d'une manière irréparable. M. de Metternich, blessé dans ses affections les plus chères lorsqu'on retint à Paris ses enfants et sa femme, déçu dans tout ce qu'il avait droit d'attendre de la justice d'un souverain chez lequel il était sous le titre le plus sacré parmi les hommes, même chez les plus sauvages, où le calumet de paix est un signe respecté, M. de Metternich devint l'ennemi de la France, tandis qu'ébloui par le génie étonnant de l'empereur, il eût subi le charme sous lequel l'empereur Alexandre se

[1] Il ne faut pas comprendre le mot autrement que je le comprends moi-même. Il est pris ici dans l'acception littéraire de parfaite assurance,

laissait doucement aller. Mais en laissant seulement percer aux yeux de M. de Metternich la plus simple apparence de la volonté de le vouloir séduire, la noblesse et la fierté de son caractère s'en irritèrent aussitôt, et le placèrent tout naturellement dès lors dans une attitude hostile. C'était une conséquence inévitable.

L'impératrice était donc elle-même fort triste à ce bal de l'archichancelier. A deux heures du matin il n'y avait plus personne. Jamais il ne s'est vu de fête aussi mélancolique. D'Aigrefeuille, qui faisait le grand chambellan, le grand-maître des cérémonies, aurait pourtant été à lui seul un motif d'hilarité pour qui l'aurait vu avec sa petite, ronde et courte taille, sa figure rougeaude, ses yeux ronds et pétillants, sentant la bisque et le vin de Champagne, et tout cela enfermé dans un habit de velours bleu de ciel, de ce velours qu'on appelait jadis *velours à la reine*, et qui lui avait été donné par ma bonne et chère maman la comtesse de la Marlière. C'était une ancienne robe de cour à elle. Lors du couronnement, l'archichancelier avait fait faire son manteau avec une queue beaucoup plus longue que l'empereur ne le voulait permettre; en conséquence on la coupa. L'archichancelier, qui était un homme d'ordre comme chacun sait, fut bien aise de pouvoir faire les munificences de son avènement au titre de grand dignitaire sans qu'il lui en coûtât trop cher; il fit donc cadeau à d'Aigrefeuille des rognures d'hermine du manteau *archichanceliéresque*. D'Aigrefeuille fut ravi. Mais comme les rognures de velours bleu ou violet, je ne sais plus lequel, ne pouvaient se coudre pour faire un habit, il fit le câlin auprès de ma bonne maman pour avoir

sa robe bleu de ciel. Elle la lui donna donc et d'Aigrefeuille, enchanté complètement pour cette fois, fit poser en petites bandes la fourrure d'hermine sur le bord de son habit bleu de ciel. Mais comme, dans l'extrême queue du manteau de l'archichancelier, il n'y avait pas de queue d'hermine, la fourrure d'un blanc tout uni ressemblait fort bien à celle d'un chat ou d'un lapin. Et puis cette boule toute rouge et toute réjouie du *gros-petit* homme au-dessus de tout cela, c'était bien comique.

Junot était rentré en Espagne et l'empereur était également reparti pour joindre les Anglais. Il brûlait de les combattre. Au Corps législatif il avait dit :

— *Enfin ils sont venus sur le continent!*

Et dans le fait ses prévisions de victoires n'étaient pas incertaines. Il les vit fuir devant lui aussitôt qu'il parut! Moore et ses soldats furent détruits comme la paille sèche l'est par le feu... Pourquoi donc n'est-il pas demeuré pour accomplir l'œuvre de la conquête de l'Espagne? Quand de pareilles réflexions se présentent à l'esprit, alors d'étranges doutes s'élèvent. On croit enfin que Napoléon dit la vérité, quand il affirme qu'il ne voulait pas faire la guerre dans le nord lors de la campagne de Wagram; et si l'on fait en même temps coïncider cette tentative faite auprès de la Russie par l'Autriche, lorsqu'elle demanda à M. de Romanzoff d'entrer dans la ligue *déjà* formée par la Prusse, l'Autriche et la Suède, on acquiert une demi-conviction bien justificative pour Napoléon. Il est bien aisé de jeter des pierres sur une tombe. Elle résonne, mais elle ne répond pas...

L'empereur joignit les Anglais assez à temps pour montrer que son étoile guerrière était encore dans sa

plus grande force de bonheur. Ce dernier sourire de la fortune lui fut peut-être plus funeste qu'aucune flatterie n'aurait pu l'être avec son poison décevant. L'Espagne n'était, après tout, disait-il, que ce qu'il en avait toujours présumé, c'est-à-dire un peuple abâtardi, et même sans courage.

— Tu les as mal jugés, dit-il à Junot à quelque temps de là.

Junot s'inclina sans répondre. Il avait raison. Napoléon était à cet égard frappé d'une sorte de vertige et nulle parole n'eût été comprise.

Il arriva devant Madrid. On sait qu'il y entra après une assez médiocre résistance. Voici la capitulation telle qu'elle fut envoyée aux chefs de corps qui étaient en Espagne. Je la copie d'après l'exemplaire *original* que j'ai sous les yeux. Seulement je ne la rapporterai pas en entier, mais comme elle fut altérée dans le *Moniteur*, où je ne crois même pas qu'elle fut mise, j'en rapporte ici les principaux articles qui me paraissent les plus intéressants... *La formule* qui est en tête est surtout à remarquer, soit qu'on l'ait fait mettre aux Espagnols, soit qu'ils l'aient mise d'eux-mêmes. Quelques expressions surtout sont singulières :

« La junte *militaire* de Madrid, *adhérant* à la proposition qui lui a été faite par Son Altesse Sérénissime Alexandre, prince de Neufchâtel, vice-connétable de France, major général de l'armée, de faire *cesser les malheurs qui menacent la ville de Madrid* et qui compromettent la sûreté d'un si grand nombre de ses citoyens, a nommé Son Excellence don Thomas Morla, capitaine général de l'Andalousie, conseiller d'État, directeur général de l'artillerie, etc., etc., et

don Fernando de la Verra, maréchal de camp des armées royales et gouverneur de *la place* de Madrid [1], etc., etc., pour conclure et signer avec Son Altesse Sérénissime le prince de Neufchâtel les conditions de la ville de Madrid. »

CAPITULATION

QUE LA JUNTE POLITIQUE ET MILITAIRE DE MADRID PROPOSE A S. M. I. ET R. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

ART. I.	
La conservation de la religion catholique, apostolique et romaine, sans qu'on puisse en tolérer d'autres, selon les lois...	**Accordé.**
ART. II.	
La liberté et sûreté des vies et propriétés de tous les bourgeois et habitants de Madrid et des fonctionnaires publics. . . . . *Également les vies, droits et propriétés des ecclésiastiques, séculiers et réguliers des deux sexes, concernant le respect dû aux temples, le tout conformément à nos lois et pratiques.*	**Accordé.**
ART. III.	
On assure aussi les vies et propriétés des militaires de tous grades.	**Accordé.**

[1] L'empereur fut très mécontent de ce mot *place*. « Ils se croient vraiment dans une ville de guerre, » dit-il.

ART. IV.

On ne poursuivra aucune personne pour opinion politique... etc.

Accordé.

ART. V.

On n'exigera aucune contribution, si ce n'est celles ordinaires payées jusqu'à ce jour.

Accordé, *jusqu'à l'organisation définitive du royaume.*

ART. VI.

On conservera nos lois, nos coutumes et tribunaux dans leur constitution actuelle.

Accordé, *jusqu'à l'organisation définitive du royaume.*

ART. VII.

Les troupes françaises et leurs officiers ne seront pas logés dans les maisons particulières, mais dans des casernes, pavillons, et non pas dans des couvents et monastères conservant les privilèges accordés par les lois aux classes respectives.

Accordé... bien entendu qu'il y aura, pour les soldats et les officiers, des casernes, des *pavillons* meublés conformément aux règlements militaires, mais dans le cas d'insuffisance desdits bâtiments, on aurait recours à d'autres moyens de logements[1]...

ART. VIII.

Les troupes sortiront de la ville avec les honneurs de la guerre et se retireront où il leur conviendra.

Les troupes sortiront avec les honneurs de la guerre, défileront aujourd'hui 4 décembre à deux heures après midi et dé-

[1] J'ai mis cet article parce que j'ai entendu dire mille fois par des Espagnols que, après avoir *promis* qu'il n'en serait rien, l'empereur avait fait loger dans des couvents. On voit qu'il a stipulé que c'était *conditionnellement* qu'il exemptait les couvents.

poseront leurs armes et leurs canons. Les bourgeois armés déposeront également leurs armes et leur artillerie, après quoi les habitants rentreront chez eux et les paysans dans leurs villages. Tous les individus enrôlés depuis quatre mois, sont dégagés de leur enrôlement et rentreront dans leurs foyers. Tous les autres sont prisonniers de guerre jusqu'à leur échange, qui peut se faire immédiatement à grade et à nombre égal.

ART. IX.

On payera fidèlement et constamment les dettes et obligations publiques et de l'État.

Cet objet est un objet de politique qui concerne l'ensemble du royaume et dépend de son administration générale.

ART. X.

On conservera les emplois aux généraux qui *voudront* demeurer dans Madrid et on laissera sortir ceux qui le *voudront*.

Accordé... sinon l'emploi, *bien le payement de leur traitement, jusqu'à l'organisation définitive du royaume.*

ART. XI ADDITIONNEL.

Un détachement de la garde impériale prendra, juourd'hui à midi, possession des portes du palais. Également à midi, les postes de la ville seront remis à l'armée française. A midi, la caserne *dite* des gardes du corps et l'Hôpital Général seront remis à l'armée française. A la même heure, les parcs et magasins de l'artillerie et du génie seront remis au génie et à l'artillerie française.

Les barricades seront détruites et les rues repavées[1].

[1] Il paraît qu'ils savaient avant nous qu'on fait au besoin

L'officier français qui doit prendre le commandement de la ville de Madrid se rendra à midi à l'Hôtel de Ville accompagné d'une garde pour concerter les mesures avec les autorités, etc.

« Nous, soussignés, munis des pleins pouvoirs, etc.

« Fait au camp impérial devant Madrid, le 4 décembre 1808.

« Signé, ALEXANDRE.

« THOMAS MORLA, DON FERNAND DE LA VERRA.

« Pour ampliation.

« ALEXANDRE. »

Voilà une pièce curieuse. Croirait-on que cette capitulation est celle d'une ville, capitale d'un royaume dont le roi est captif de l'homme qui est devant ses murs! Pas un mot pour lui! pas une parole d'intérêt! pas une clause en sa faveur ou bien pour ce vieux roi qui les gouverna longtemps, si ce n'est avec honneur, du moins avec bonté! Et les réponses faites par Berthier, mais dictées par une autre pensée que la sienne! En tout, cette capitulation m'a fourni bien des sujets de réflexion.

Elle fut envoyée à tous les commandants de corps d'armée. Le maréchal Moncey en reçut une copie, étant devant Saragosse, qu'on l'avait chargé de *prendre* comme on lui aurait dit d'aller prendre la Courtille. Après son affaire de Madrid, l'empereur croyait toujours de plus en plus que l'Espagne ne tiendrait pas

des boulets avec des pavés... En effet, un cinquième étage porte loin et le pavé est une espèce de projectile qui ne manque pas.

six mois et j'en vais donner la preuve par la copie d'une lettre écrite au duc de Conegliano, maréchal Moncey, sous la date du 8 décembre, et que celui-ci envoya à Junot quand il le remplaça dans le commandement du siège de Saragosse. J'y joins la copie de la lettre du maréchal Moncey[1] :

« Monsieur le maréchal,

« La prise de Madrid, la défaite des différentes armées des insurgés *doivent enfin décider Saragosse*. Aussitôt que vous aurez *investi* la place et que vous y aurez fait *rentrer* l'ennemi, vous enverrez des parlementaires et vous entrerez en négociations. Offrez la même capitulation qu'à Madrid. Vous en trouverez ci-joint la copie.

« Alexandre. »

« Pour copie conforme,

« *Le maréchal, duc de Conegliano,*

« Moncey. »

Alagon, le 2 janvier 1809.

« J'ai pensé, monsieur le duc, que vous seriez bien aise de connaître les instructions que Son Altesse Sérénissime le major général m'a adressées relativement à ma conduite envers la ville de Saragosse. Je vous envoie l'extrait de sa dépêche du 8 du passé, ainsi que la copie de la capitulation de Madrid, que peut-être Son Altesse Sérénissime ne vous a pas envoyée.

[1] Tous ces papiers font partie de ceux du duc d'Abrantès.

« L'attaque des ouvrages extérieurs de la place a eu lieu du 21 au 22, à neuf heures du matin. J'ai envoyé un parlementaire. La réponse du général Palafox a été négative.

« Je profite avec plaisir de cette circonstance, monsieur le duc, pour vous renouveler l'assurance de ma haute considération. »

Puis à la dernière ligne, de la main du maréchal :

« *Je vous embrasse de tout mon cœur, mon bien cher duc.*

« *Le maréchal, duc de Conegliano,*

« MONCEY. »

C'est le plus brave, le plus digne des hommes que le duc de Conegliano. Il était à cette époque le plus ancien général de l'armée. Chacun l'aimait et l'estimait profondément pour sa probité, sa belle conduite militaire, enfin ses nobles vertus à la Phocion. J'avais appris de Junot à l'aimer et le respecter.

Il est bien extraordinaire que l'empereur pût ignorer le genre de défense de Saragosse! Comment Berthier peut-il écrire au maréchal Moncey :

« *Proposez-leur la même capitulation que celle qu'on vient d'accorder à Madrid.* »

Comment peut-on parler d'une même chose pour l'appliquer à deux circonstances, deux faits si diamétralement différents? Saragosse, dont chaque maison était une forteresse, dont chaque habitant devenait un héros, fût-il un enfant, une femme, un vieillard; Saragosse, remplie des moines les plus fanatiques de

l'Espagne, commandée par un homme stimulé par l'ordre immédiat de son roi; Saragosse enfin dont la résolution généreuse rappelle tout ce que l'antiquité raconte de merveilleux pour la défense des villes, mais pour l'effacer avec les flots de son sang pur et fidèle. Oh! Saragosse est une noble et grande cité...

Junot reçut à Bordeaux ces lettres. Je ne sais où était envoyé le duc de Rovigo, ou bien où il allait, mais ils se rencontrèrent.

— Bonjour, Savary, lui dit Junot en allant à lui et lui donnant la main avec une loyale et franche cordialité.

— Comment se porte Votre Excellence? répondit le duc de Rovigo en faisant un salut jusqu'à terre, mais évidemment satirique dans son expression.

— Fort bien, mon cher général, dit alors Junot en changeant aussitôt de ton et de manière, et surtout fort heureux de revoir enfin la France.

— Ma foi! il me semble que tu serais ingrat envers la Providence, si tu ne regrettais pas le pays d'*Eldorado* d'où tu viens. On dit que c'est tout à fait comme dans le conte de Voltaire, les enfants y jouent au palet avec des émeraudes et des rubis.

Et son œil étincelait comme les diamants dont il parlait. Junot connaissait bien son humeur, mais il ne l'avait pas jugé de cette force-là.

— Quant à toi, poursuivit le duc de Rovigo, on dit que tu as rapporté des diamants bruts d'une taille tout à fait inconnue à Paris. Est-ce vrai?

— Je suis vraiment fâché, dit Junot, de ne pouvoir te montrer quelques-unes des pierres que j'ai choisies moi-même dans un grand sac de toile verte

(c'est ainsi qu'on les apporte du Brésil[1]), un sac de cette hauteur, ma foi.

Et Junot mettait sa main à la hauteur de trois pieds de terre à peu près et le général Savary et une autre personne qui peut aussi se le rappeler, écoutaient avec une avidité sans pareille.

— Dans un grand sac de toile verte, où il y en avait peut-être dix ou douze mille.

— Elles sont donc bien belles, ces pierres?

— Mais elles sont d'une assez belle taille, dit Junot, pour que j'en aie fait creuser une, par exemple, pour faire un petit verre pour mon fils.

— Ah! mon Dieu!

— Oui, oui, dit à demi-voix l'un des auditeurs en se retournant vers l'autre, c'est très vrai. Imaginez-vous que Mme Junot a reçu un collier de pierres tellement grosses qu'*elle ne peut pas les porter*.

Ces paroles ont été dites aussi positivement que je les rapporte. Croirait-on qu'un homme d'esprit comme le duc de Rovigo, car on ne peut lui en refuser, et il en avait même beaucoup, qu'un homme d'autant d'esprit que lui ait pu répéter une absurdité de cette nature? Ces pauvretés prirent une consistance tellement positive qu'à peine fus-je de retour à Paris qu'il ne fut bruit que de ma magnificence. Cette magnificence était, disait-on, si *orientale*, que l'impératrice devait pâlir auprès de moi. On peut juger quelle belle et bonne pâture cela faisait pour les âmes charitables de ces femmes, dont l'envie n'avait déjà pu me pardonner la position élevée où l'empereur avait placé

[1] Je n'ai pas besoin de faire remarquer que Junot raillait en parlant ainsi.

Junot et que je recevais de lui. A partir de ce moment tous les pas que je faisais étaient observés. Ce que je touchais se changeait en or, comme faisait ce roi de Lydie; tout ce que je portais était bien plus beau que ce que portaient les autres et l'envie opéra un singulier effet : ce fut de me placer dans un jour qui faisait valoir même ce qui était défectueux. Cela n'est pas l'ordinaire de cette honteuse passion; je ne l'ai guère vu que pour moi. C'était à un tel point que j'aurais porté des diamants faux impunément, et que jamais on n'aurait voulu le croire. En voici une preuve.

J'avais envoyé mes diamants bruts en Hollande pour les faire tailler. Il y en avait cinq cents carats. Cela me coûta un louis le carat. Voilà donc cinq cents louis de la taille seulement. Les saphirs, au nombre de vingt, en furent entourés, et de ce qui resta, avec mes épis de diamants, je fis monter une guirlande avec une rose jaune dans le milieu, formée par des diamants jaunes qui s'étaient trouvés par hasard dans les pierres brutes. Cette rose était plate et, même, montée en or pour bien faire voir qu'elle était faite avec des diamants jaunes et non pas *colorés*. On prétendit que c'était *un seul diamant*. Du reste, cette guirlande n'avait rien d'extraordinaire et je pourrais citer plus de six de ces dames qui en avaient de plus belles que la mienne.

Mais je l'aurais cent fois répété, que j'aurais mieux fait de m'en aller parler aux sables du désert. Ma guirlande valait, selon l'estimation du public, au moins trois cent mille francs. Et comment cela ne serait-il pas? Junot avait rapporté des tonnes d'or et, le jour de mon arrivée, les caisses de quadruples rou-

laient dans la cour de mon hôtel. Enfin, je vous dis que c'était comme au pays d'Eldorado.

Le fait est — car il faut dire à la louange du public que quelquefois il n'invente pas entièrement et qu'il existe une sorte de fonds à ses sots propos — le fait est que, lorsque la nouvelle de mon accouchement parvint à Lisbonne, et en reconnaissance du service rendu par Junot pour les cotons, le commerce de Lisbonne me fit présent d'un collier de diamants composé de vingt et une pierres très belles[1]. Mais il est à remarquer que *jamais il ne fut monté.* Junot me dit que j'éveillerais trop la jalousie des autres femmes, et il avait bien raison. Mais quel résultat eut sa prudence et ma retenue?

Une seconde circonstance atténuante pour les mauvaises langues, c'est que Junot avait six cent mille francs comme gouverneur général du Portugal. Étant défrayé d'un grande partie de sa dépense, il rapporta en France une portion de ses appointements. Lorsque je revins à Paris, il me dit d'emporter avec moi une somme en or qu'il avait avec lui et qui, ainsi que je viens de le dire, venait de ses émoluments.

J'eus d'abord peur de voyager avec un appât pour les voleurs, mais Junot, qui n'était pas fort *intimidable,* se moqua de moi et me fit emporter cette caisse dont le poids faillit d'abord être un obstacle, car elle pesait beaucoup. Il y avait dedans quatre cent trente mille francs en or. Aussi, lorsque nous fûmes en route, la maudite caisse me fit-elle damner et, sans M. Cavagnari, j'aurais perdu et patience et courage.

[1] L'estimation faite par l'*avaliador* Souza était, je crois, de 350,000 francs.

Mais il était homme de tête, et comme il tenait essentiellement à ce que les quatre cent trente mille francs arrivassent sains et saufs, il fit si bien que nous touchâmes sans accidents les murs de Paris. Mais ils nous attendaient au port. En descendant cette caisse de malheur, elle reçut soit un choc, soit une fausse direction. Toujours est-il que la caisse s'ouvrit et qu'il tomba une quantité de pièces de quarante francs, appelées dans le pays pièces de deux mille quatre cents[1]. Je laisse à penser ce que produisit sur une multitude badaude et curieuse la vue *d'une pluie d'or!* quel effet cela fit sur les femmes de chambre, les mies, les gouvernantes et sur les hommes, bon Dieu! Car il n'était pas besoin de regards et d'oreilles féminins pour que la chose fût à l'instant même *colportée*, *augmentée* et surtout *commentée!* Les pièces d'or jouèrent le rôle de l'*œuf* pondu par le mari. Il en était tombé peut-être cent... Avant la fin du jour, il y en avait un million! On oubliait que je n'aurais jamais pu apporter une pareille somme dans ma voiture, parce que le poids s'y serait opposé. Mais l'exagération raisonne-t-elle?

L'impératrice reçut aussitôt après son retour de Bayonne. Les cercles étaient alors bien brillants, si l'on se rappelle nos belles toilettes de cour. Nos manteaux brodés en plain en lames d'argent et lames de couleur, nos pierreries bien mises en œuvre, nos bijoux en profusion et rien de ces horreurs de bijoux faux dont les femmes se chargent aujourd'hui et qui révèlent tout à la fois une sotte vanité et le manque

[1] C'est 2,400 reis, monnaie fictive par laquelle on compte en Portugal.

de fortune. Cette dernière chose n'est pas un mal, mais il faut avoir le bon esprit de ne pas regarder comme *une obligation* d'avoir des pierres luisantes aux oreilles... On peut être fort élégante sans diamants, et surtout sans diamants faux, d'autant mieux que cela se voit et ne peut jamais se cacher.

Une femme avec laquelle j'étais liée de rapports bienveillants sans que nous allassions l'une chez l'autre, me dit un jour :

— Irez-vous au cercle demain?

— Oui, sans doute. Pourquoi cette question? Avez-vous besoin de moi pour vous mener ou vous ramener?

— Non. Mais je vous préviens que vous serez invitée à la table de l'impératrice si vous avez vos diamants. Les mettrez-vous?

La demande me parut si étrange que je demeurai stupéfaite.

— Je les mettrai... peut-être. Mais je voudrais bien savoir à quel propos l'impératrice fera l'honneur à mes diamants de les inviter à souper?

— Oh! si vous mettez vos perles ce sera la même chose. Après tout, poursuivit-elle en riant, peut-être serez-vous invitée sans avoir une chaîne d'or même au cou... Écoutez donc, vous êtes assez grande dame pour cela, ce dont toutes celles-là enragent.

— Ah çà, dis-je à la personne qui me parlait, vous me direz peut-être pourquoi tout cet appareil. Car enfin vous me paraissez si extraordinaire, tout aimable et spirituelle que vous êtes, qu'il faut que j'aie de vous une explication.

Elle se mit à rire.

— Vous êtes aimable et je vous crois bonne, me

dit-elle. Aussi j'ai en grande pitié tous les sots caquets que j'entends. Je hais les stupides et, certes, on l'est terriblement dans ce pays de cour. Adieu, je suis de service et il faut que je me sauve. Faites-vous *belle* demain, je vous le demande en grâce.

Elle partit en emportant une foule de paquets, car nous nous étions rencontrées *au Père de famille*[1] et notre conversation avait eu lieu en partie dans le magasin et en partie dans la rue.

Cette femme spirituelle, que j'aimais d'attrait, bien qu'elle imposât à beaucoup de genes et que j'aimais, parce que je crois qu'elle aussi m'aimait un peu, était Mme la comtesse de Rémusat; elle et sa sœur étaient deux charmantes femmes que je cherchais tout aussitôt que je les apercevais. Mme de Rémusat avait un peu de froid dans son accueil, mais ensuite on en appréciait d'autant mieux sa bonne grâce lorsqu'elle était disposée à la témoigner, et Mme de Nansouty, bonne, spirituelle, plus liante dans ses rapports que sa sœur, avait ce qu'elle a toujours, un charme tout particulier. Junot lui était bien dévoué et, moi, j'ai toujours été heureuse de la rencontrer, car les femmes comme elle sont rares.

[1] Le plus bel établissement en ce genre qu'il y eût alors en France et peut-être en Europe. Il était dirigé par M. Beaugé.

CHAPITRE XV

Cercle aux Tuileries. — Les diamants et les boutons de roses. — La beauté aux yeux louches. — Mme de Vaudémont. — Souper avec l'imperatrice. — La robe de cour brodée en diamants. — Le déjeuner aux Tuileries. — La calomnie. — Le diamant de Portugal. — *Le Mémorial de Sainte-Hélène.* — Le roi et la reine d'Espagne sans argent. — L'Escurial et Sainte-Hélène. — La Providence. — Mme de Ega. — Le marquis de Marialva. — Le comte Sabugal. — Le marquis d'Alorna — Société portugaise. — *Le sérail* de Junot. — Plaisanterie du ministère anglais. — L'amour en trois personnes. — Le méchant quatrain. — *Si, sur ma foi!* — Prise de Madrid. — M. de Flahaut et Mlle de Saint-Simon. — La grâce du père et la vertu de la fille. — L'injustice réparée. — Les aigles à Lisbonne. — Promesse de l'empereur. — Lettre de Berthier. — Le maréchal Soult. — Seconde lettre de Berthier. — Junot va commander en Aragon et en Navarre.

Je fis ce que j'avais dit à Mme de Rémusat, je mis mes diamants. J'avais un manteau de tulle blanc brodé en lames d'argent, tout en plain, et toute la queue et le tour de la jupe avaient une guirlande de boutons de roses, non épanouis. Quelques boutons étaient placés entre la guirlande de diamants et le peigne. A cause de la rose de diamants jaunes, j'avais été au moment de mettre des boutons de roses jaunes, mais Leroy, dont le goût était si exquis, me fit remarquer qu'autant les diamants allaient bien avec une robe de velours ou de satin gros jaune, autant

une simple guirlande dont la faible nuance serait écrasée d'ailleurs par l'éclat des brillants de la broderie en lames, irait mal, même à mon visage *espagnol*. J'ai mis cette observation d'un homme fameux pour ***l'instruction*** des jeunes femmes.

Il y avait grand cercle aux Tuileries ce même jour, non pas dans les appartements d'en bas, mais bien dans la salle des maréchaux, et souper dans la galerie de Diane. J'arrivai presque l'une des dernières dans la salle du Trône et fus fort mal placée. Mais en revanche, et par la même raison, je fus très bien dans la salle du concert et au premier rang. Mme de Rémusat, qui était de service, sourit en me regardant et je vis en même temps, par la direction que prit son regard, que l'impératrice donnait ses ordres à M. de Beaumont. En effet, quelques moments avant la fin du concert, je le vis s'approcher de moi, car il avait fait sa tournée comme une petite couleuvre en avançant sans mouvement et sans bruit.

— Sa Majesté l'impératrice vous invite à souper, madame la duchesse.

Je m'inclinai.

— Je vais déposer la même faveur aux pieds de cette beauté altière...

Et il me montra une grande, grosse, blanche et presque louche personne qui regardait en grand mépris tout ce qui l'entourait. Ce qui faisait dire :

— Mais pourquoi donc y vient-elle?

C'était Mme de Vaudémont !

Lorsque je fus près de l'impératrice, à peine eus-je fait ma révérence, que Sa Majesté m'indiqua de la main le siège à côté d'elle et, tout aussitôt, ses yeux se portèrent sur la fameuse rose de diamants jaunes

qui se trouvait au milieu de ma guirlande. A peine l'eut-elle regardée deux fois, qu'elle vit sur-le-champ la vérité et sourit de manière à montrer qu'elle reconnaissait tout à la fois la bêtise et la méchanceté des rapports qui avaient été faits à l'empereur. J'ai su depuis que l'empereur l'avait chargée *d'une sorte d'enquête* relativement à cette merveilleuse rose *faite d'une seule pierre.*

L'impératrice était sans doute légère, mais elle avait de la bonté et elle me le prouva dans cette circonstance. Elle se pencha vers moi, et me dit :

— Savez-vous qu'on vous a fait de ridicules affaires avec l'empereur ! Et puis Junot qui va encore aigrir les rapports en disant des folies ! Il sait très bien que l'on ne peut pas *creuser un diamant.* Pourquoi donc dire une pareille chose ? Aussi a-t-on répandu partout que votre cour est pavée en or et que vos diamants sont si gros que vous ne pouvez pas les porter. On parle aussi d'une robe de cour que vous devez faire broder en brillants !

Je ne pus retenir une exclamation. L'impératrice me fit signe, puis elle me dit plus bas :

— Venez déjeuner demain avec moi, vous m'expliquerez tout cela.

Le lendemain je fus déjeuner aux Tuileries. L'impératrice me raconta tout ce qui lui avait été dit. Bonté du ciel ! Quelles absurdités ! quelles sottises ! On avait cherché à lui faire accroire que j'avais de plus beaux diamants qu'elle ! Et, en effet, si cette fameuse rose en brillants jaunes était d'un seul morceau, le Régent, le diamant de la czarine, celui du Portugal, le Sancy, le Grand Mogol, tout cela n'eût été *que de la grenaille.*

Il me faut dire ici ce qui fut inventé pour le

diamant du Portugal. Comme il existe encore à Paris[1] quelques-uns des misérables qui ont cherché à noircir la plus belle et la plus pure existence en attaquant Junot dans son honneur, relativement à toutes ces indignités de diamants de Portugal, je veux parler à voix haute, pour que cette voix, prononçant des paroles de vérité et répondant aux mensonges de l'infâmie, devienne un monument justificatif.

On pense bien que le prince du Brésil ne s'en était pas allé de Lisbonne sans emporter avec lui TOUT ce qu'il pouvait emporter. Les diamants ne tiennent pas assez de place pour être abandonnés en pareille occurrence. Aussi ce furent eux qui firent *le fond* des choses emballées. Le prince voulait emporter l'argenterie et les bijoux sacrés. Ce fut M. d'Araujo, quoiqu'il n'eût plus guère de crédit, qui s'opposa à cette mesure. Mais tout ce qui put être enlevé le fut, et les gros morceaux d'or natif retournèrent au Brésil. Or il y avait au cabinet d'histoire naturelle de Lisbonne un simulacre du fameux diamant du Portugal, taillé en demi-cône comme lui et présentant la même forme sphérique et conique que le diamant. Dessus était une petite inscription portant le nombre de carats qu'il pèse, et une autre placée à l'endroit du crapaud. Ce simulacre est, je crois, en bois de sapin ou tel autre bois blanc. Je l'avais encore il y a quelques années. Je l'ai perdu dans mon retour de Versailles à Paris,

[1] Je voyais l'autre jour un homme dont la bassesse fut grande pendant dix ans, car pendant tout ce temps il fut perfide envers ses souverains, ses bienfaiteurs. Il était *là*, devant moi, me parlant d'*honneur*, de *loyauté*, d'*amitié !* et le misérable a dit des choses aussi fausses qu'absurdes sur mon mari ! Mais patience, le jour de la justice viendra.

il était gros comme un abricot. Comme ce diamant du Portugal avait une renommée universelle, je crus qu'il serait amusant pour quelques personnes savantes d'examiner son *portrait*, ou plutôt sa *statue*. Je le montrai d'abord à Millin, puis à Devois mon bijoutier, et enfin un soir, dans mon salon, je le fis voir à tout le monde. Non pas que jusque-là j'y eusse attaché le moindre mystère, mais parce que je ne pensais pas que cela fût amusant, si ce n'est pour les personnes de science. Quant à moi j'aurais dû avoir celle du monde un peu mieux que je ne l'avais alors. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que dans tout Paris, et une partie des provinces où j'avais des amis et même des parents, on disait que je possédais le diamant de Portugal. Et la chose était positive, puisque *moi-même* je le montrais. C'est pour le coup que le duc de Rovigo eut beau jeu à dire que mes enfants jouaient au petit palet avec des diamants et des rubis. Oh! pitié, pitié que de semblables sottises!

J'expliquai plusieurs de ces faits à l'impératrice, et — il faut que je lui rende justice — elle revint aussitôt que je lui mis sous les yeux les preuves de ce que je lui disais et que surtout je lui prouvai combien de semblables misères étaient absurdes et ridicules. Mais j'aurai bientôt à revenir sur ce sujet, et c'est l'empereur lui-même, qui, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, m'a donné un certificat de véracité pour ce que j'ai à raconter de notre étrange entrevue.

Nous étions à Paris dans une singulière attente des événements. L'Espagne attirait tous les regards. L'Italie les réclamait aussi, car les affaires de la cour de Rome étaient dans un état plus qu'alarmant pour ceux qui s'intéressaient à la religion. Mon frère, qui

depuis dix ans était toujours à Marseille, venait de recevoir d'illustres hôtes. La famille royale d'Espagne était à Marseille, et déjà une grande gêne se faisait sentir dans son intérieur. Mon frère m'écrivit pour me dire combien cela faisait mauvais effet, et puis le digne et loyal garçon ne comprenait pas beaucoup qu'un semblable traité ne fût pas exécuté dans tous ses points. Le prince de la Paix l'avait captivé et il m'écrivit à cet égard des lettres que j'ai encore et qui prouvent seulement qu'un homme très supérieur peut s'abuser. Albert vint lui-même à Paris pour suivre les affaires qu'il aurait voulu n'avoir nullement à diriger. Le comte et la comtesse Thibaudeau étaient à Marseille à cette époque et faisaient dignement les honneurs de la ville aux exilés. Mais, hélas! ce n'était plus même le morne Escurial. Plus de chasse, plus de ce mouvement qui était la vie pour un homme comme Charles IV. Quand je pense à la souffrance morale et physique que devait éprouver ce malheureux prince et que je la compare à celle de cet autre infortuné dont la douleur rongeait l'âme comme le vautour de Prométhée, je ne puis repousser un sentiment de crainte profonde envers une Providence dispensatrice de tous les biens, mais aussi de tous les maux.

J'avais trouvé, en rentrant à Paris, à mon retour de La Rochelle, une grande partie de l'ancienne société de Lisbonne : la comtesse da Ega, ses deux belles-filles[1], le marquis d'Alorna, le comte de Sabugal, le marquis de Mariolva, le marquis Ponte de Lima, le marquis de Valença, et quelques autres Portugais.

[1] La comtesse da Ega était, je crois, plus jeune que doña Violante l'aînée de ses belles-filles, aujourd'hui Mme de Choiseul.

— Sois bonne pour tous ces exilés, m'avait dit Junot, et je t'en saurai gré. Ne crois pas surtout aux bruits ridicules qu'on a fait courir sur toute ma société de Lisbonne.

— O mon Dieu! lui dis-je en riant, je m'en tiendrai à l'article des journaux anglais.

Il se mit à rire aussi.

— Ils ont menti, comme tout ce qu'on a dit là-dessus.

Et il riait toujours plus fort.

— Ah çà, voyons, je ne suis pas jalouse, car nous sommes de trop vieux mariés pour cela, mais n'y a-t-il donc rien de vrai dans le quatrain qu'on attribue à M. de Nisas?

— Le quatrain n'est pas de lui.

— Ah! tu conviens donc qu'il y en a un?

— Comment s'il y en a un! Je le crois, pardieu, bien! Qui l'a fait, Dieu le sait, ou plutôt le diable. Je voudrais tenir l'auteur[1]!

— Comment! la passion va jusque là? Mais c'est une merveille. On prétend — ce sont toujours les journaux anglais qui parlent[2] — que tu faisais l'amour en Portugal comme on explique le Verbe, un Dieu en trois personnes[3]... Étais-tu donc amoureux de toutes les trois?...

[1] L'auteur était M. de Soucy, aide de camp du général Kellermann.

[2] Les Anglais avaient mis dans un de leurs journaux, et tous l'ont répété: « Lorsque nous prenons le général Junot, nous sommes assez heureux pour ramener son sérail. »

Ce fut l'empereur qui me parla de cet article, et m'apprit qu'il avait paru en Angleterre.

[3] L'article est étonnamment spirituel et de bon goût. Je ne me

— Pas d'une seule seulement.

— Oh! pour celui-là je n'en crois rien.

— *Si, sur ma foi!*

Je me mis à rire, car le mot était drôlement choisi. Mais Junot ne le remarqua pas d'abord... puis, me voyant toujours rire, il s'aperçut du motif, et me répondit par un éclat si prolongé, qu'il lui en vint les larmes aux yeux.

— Eh bien! poursuivit-il, je te jure, par toi-même, que je te dis la vérité... *Quand j'ai été distrait de ma droite route, ma chère Laure, j'en ai déploré la cause bien plus que j'en ai chéri l'objet* [1].

Toujours est-il que les deux tiers du Verbe d'amour n'avaient nul besoin de moi. Il n'en restait qu'une qui avait à faire de mon assistance; aussi fus-je pour elle, je crois, tout ce qu'une femme peut être pour une autre femme dans un pays où elle vient en étrangère. Mme da Ega était une jeune femme fort jolie, fort spirituelle, remarquablement instruite, gracieuse dans ses façons et tout à fait *avenante*. Je l'accueillis à double titre d'exilée et d'aimable femme. Je mis à sa disposition mes chevaux, mes loges, je la pré-

rappelle plus dans quel journal précisément. Je sais bien que Millin me l'apporta tout traduit et que je n'ai rien lu de plus plaisamment comique, et surtout sur une belle dame qui depuis a fait l'Artémise au point d'en avoir, non pas mal aux yeux, mais de belles et bonnes rentes. Parlez-moi d'une douleur comme cela, et non pas de ces chagrins bien concentrés qui nous fouillent au cœur, et silencieux comme la tombe vers laquelle ils nous mènent, y descendent avec nous sans avoir été connus.

[1] Cette phrase fut répétée depuis dans plusieurs de ses lettres et le fut avec intention pour rappeler cette première conversation entre nous.

sentai à mes amis. Je voulais lui prouver que les propos et les caquets du monde étaient pour moi de nulle valeur.

L'empereur était en Espagne, où il avait fait ce qu'il faisait partout. A peine avait-il paru, que son nom seul avait répandu l'épouvante, et que les Espagnols, comme les Anglais, avaient cédé à son génie. Madrid était sous l'effet du charme, l'Espagne était soumise en apparence, et rien dans le fait ne faisait soupçonner que l'incendie allait éclater avec plus de violence, quand le MAITRE de tous allait s'éloigner du foyer du danger, que lui-même accroissait sans se douter du mal qu'il pouvait faire. Il avait quelquefois des idées erronées dans leur application, ce qui est nécessairement forcé quand le principe est faux. Je mets du nombre ce qui arriva à Madrid.

Cette entrée à Madrid me rappelle une histoire de peu d'intérêt pour le fond, mais qui est bien attachante dans ses détails.

Il y avait trois jours que l'armée française était entrée dans la capitale de l'Espagne, lorsqu'un jour M. Charles de Flahaut, alors aide de camp du prince de Neufchâtel et l'un des plus agréables jeunes gens de Paris, s'il n'était même à bien dire celui qui l'était le plus dans l'acceptation *agréable* surtout, tournant le coin d'une rue assez déserte, vit près de lui une femme d'une taille élégante, qui paraissait marcher avec peine et s'appuyait par intervalle contre la muraille. Cette femme avait une taille élancée et tout en elle annonçait de l'élégance et de la distinction. M. de Flahaut n'était pas homme à se tromper à cet égard-là, et pourtant ce fut ce qui lui arriva.

D'abord il suivit la belle marcheuse, parce qu'elle

avait un petit pied, qu'elle était bien chaussée ; deux choses au reste bien communes en Espagne, mais qui devaient séduire un Français arrivant à Madrid. Puis, comme la rue était solitaire, il s'approcha d'elle. Comme il vit qu'elle ne s'en effarouchait pas, il continua sa poursuite. Tout-à-coup il entendit gémir, des sanglots étouffés. Il doubla le pas. Il ne vit qu'une tête de femme enveloppée d'une mantille noire, d'où s'échappaient quelques boucles de cheveux d'un blond cendré ravissant.

M. de Flahaut, à cette époque, n'était pas du tout effrayant pour une femme comme celle qu'il pourchassait et qui pouvait l'apprécier. Il le savait à merveille. Il doubla donc le pas et adressa la parole à la jeune femme en y mêlant quelques mots peut-être un peu lestes, car la solitude dans laquelle était cette femme, cette affliction, ces larmes, ces soupirs, tout cela lui parut destiné à l'attirer, et, poursuivant son dessein de terminer l'aventure, il prit le bras de la jeune femme pour le passer sous le sien. L'inconnue poussa un cri et dans le mouvement qu'elle fit pour dégager sa mantille, le voile tomba et laissa voir à M. de Flahaut un visage charmant couvert de larmes et pâle de l'effroi qu'il venait de lui causer. A peine l'eut-il fixée que son erreur se dissipa. Il se confondit en excuses, qu'il croyait n'être pas comprises, et continuait à lui offrir son bras, mais ce n'était plus dans le même motif. L'inconnue, sans écouter ses excuses, se dégagea de nouveau et, sans répondre, sans dire un mot, elle s'échappa et laissa M. de Flahaut seul et tout en liberté de rêver à son aventure.

Cette femme si agréable et si affligée, il voulait la retrouver. Cette pensée l'occupa toute la nuit et la

matinée du lendemain. Cependant il ne pouvait se livrer à aucune recherche, car il était de service auprès du vice-connétable et l'empereur passait une revue le matin même. Il se rendit à son devoir, mais avec l'ennui qu'on apporte à faire une chose qui empêche votre volonté d'agir comme l'âme l'inspire. Il avait de l'humeur enfin. Et moi, qui le connais depuis sa première jeunesse, je dis qu'il n'était pas dans son moment de conquête, parce qu'il n'est pas aimable du tout quand il boude... Il monta donc à cheval avec une préoccupation chagrine et suivit son prince à la revue.

Quelle fut sa surprise lorsque, dans cette femme qui vint se précipiter sous les pieds du cheval de l'empereur en criant : « Grâce ! grâce ! pour mon père ! » dans cette femme déjà si touchante, M. de Flahaut retrouve son inconnue de la veille.

M. de Flahaut avait alors des opinions fort chevaleresques. Il avait presque insulté une femme et une femme malheureuse. Il résolut de ne lui présenter aucune excuse, mais d'être pour elle un frère et un ami *désintéressé*. A dater de ce moment, il veilla sur la destinée de Mlle de Saint-Simon, et il est probable qu'elle lui a dû une grande partie de tout ce qu'elle a pu trouver de consolation dans la cruelle épreuve que Dieu lui envoyait encore. C'est une charmante personne que Mlle de Saint-Simon. Je l'ai connue à Madrid lors de mon premier voyage, je la voyais souvent chez l'ambassadrice de France, qui elle-même en faisait grand cas. On était déjà disposé à l'aimer en connaissant la conduite de son père avec elle. Il était pour sa fille ce qu'il fut pour son fils, qui mourut

sur la neige de la suite de ses blessures. Il était pourtant avec son père! Sa fille lui restait. Il ne fut pour elle qu'un tyran. C'est cependant elle qui criait : « *Grâce! grâce pour mon père!* » et qui fut s'enfermer avec lui dans un cachot, lorsque son éloquence filiale eut fait commuer la peine de mort en une détention éternelle!

L'empereur se trompa à l'égard de son père. Il crut faire un grand acte de clémence en lui donnant la vie et il se trompa, je le répète. M. de Saint-Simon avait droit à l'article 5 de la capitulation de Madrid, par lequel tous ceux qui ont pris part aux troubles politiques sont exempts de recherche. La condamnation de M. de Saint-Simon avait fait un très mauvais effet. Sa grâce ne fit aucune sensation. Une injustice réparée n'est pas une grâce.

Dans le peu d'instants que Junot put entretenir l'empereur il lui dit :

— Sire, la seule grâce que je sollicite de Votre Majesté, c'est de me renvoyer à Lisbonne. Laissez-moi reporter avec gloire sur ses murailles les aigles que j'en ai emportées sans honte. Je vous en supplie, Sire, laissez-moi retourner à Lisbonne.

L'empereur le lui promit et, en effet, il reçut le commandement du 8ᵉ corps, formé des mêmes troupes qui avaient évacué le Portugal par suite de la convention et qui, ayant perdu le titre d'*armée de Portugal*, brûlaient de le reconquérir. Junot, non pas humilié, mais profondément navré de son retour, n'avait jamais autant désiré *faire le coup de fusil*, comme lui-même le disait. Il pressa tellement son départ, que le prince de Neufchâtel lui écrivit enfin de *Cha-*

martin[1], la lettre suivante. Je vais la transcrire en entier, parce qu'elle porte un cachet de l'époque et une couleur toute spéciale.

« Chamartin, le 16 décembre 1808.

« Je vous ai expédié par *duplicata*[2], monsieur le duc, l'ordre de vous rendre à Burgos, où l'intention de Sa Majesté est que vous vous occupiez de former votre corps d'armée. La brigade du général Dufresne ne se trouve pas portée sur l'état de quinzaine que vous m'avez envoyé. J'ai expédié des ordres pour que toutes vos troupes se réunissent à Burgos. J'envoie l'ordre au bataillon de marche de Portugal, qui est à Pampelune, d'en partir de suite. Dans le cas où vous ne lui auriez pas déjà envoyé cet ordre, je lui prescris de se rendre en toute diligence, et nonobstant toute raison, de Pampelune à Burgos, où aussitôt son arrivée il sera dissous et incorporé dans la division Loison. Quant à la brigade Dufresne, si elle n'est pas avec vous, elle doit être à Bilbao. Je donne l'ordre au 1er régiment de hussards qui arrive le 21 à Vittoria de suivre sa route jusqu'à Burgos, où il sera à vos ordres, et fera partie de votre corps d'armée. Faites-moi connaître, monsieur le duc, où se trouvent le personnel de votre artillerie, vos chevaux, vos selles, vos colliers, vos harnais. Envoyez un courrier pour accélérer leur marche. C'est là le principal ; on trouvera toujours des pièces pour le premier moment.

1 Quartier général de l'empereur, à une lieue de Madrid.

2 On avait déjà besoin des duplicata, car les courriers étaient enlevés par les partisans, tels que don Julian, le capucin, et le premier Mina, le plus méchant des deux.

Enfin, ne *perdez pas un instant pour activer par tous les moyens possibles* la formation et entière organisation de votre corps d'armée.

« L'empereur ordonne que vous envoyiez un officier de votre état-major au duc de Dalmatie, qui est à Saldaña, afin de connaître sa position. Et si le corps d'armée de ce maréchal se trouvait, par les circonstances, être trop pressé par des forces supérieures, *Sa Majesté vous autorise à le soutenir*. Cependant, monsieur le duc, *vous ne devez marcher*, *pour soutenir le maréchal Soult, que dans le cas où vous jugeriez* VOUS-MÊME *ce mouvement absolument nécessaire*. Vous devez vous occuper avant tout de désarmer le pays et *de maintenir* la tranquillité. Le duc de Dantzig avec son corps d'armée est à Talaveyra da Reyna, et les divisions de cavalerie Milhaud et Lasalle sont sur Badajoz.

« Recevez, monsieur le duc, l'assurance de ma considération,

« *Le vice-connétable, major général*,

« ALEXANDRE. »

Cette lettre est, comme on l'a pu voir, du 16 décembre et datée de Chamartin. En voici une seconde, également de Chamartin, du 17 décembre, et au-dessous de la date il y a *midi* de la main de Berthier: sans doute pour indiquer qu'il était important que Junot sût que la lettre était partie à cette heure-là.

« Chamartin, le 17 décembre 1808.
à midi.

« L'empereur, monsieur le général duc d'Abrantès, ordonne que vous partiez aussitôt la réception de cette

lettre, de votre personne, avec vos aides de camp seulement, pour vous rendre devant Saragosse, où vous prendrez le commandement en chef du 3ᵉ corps d'armée, commandé en ce moment par le duc de Conegliano. Sa Majesté ayant jugé à propos d'appeler ce maréchal au quartier général impérial pour lui donner une autre destination, votre chef d'état-major du 8ᵉ corps restera au 8ᵉ corps, le général Harispe restera au 3ᵉ corps. Le duc de Conegliano n'a ordre de n'emmener avec lui que ses aides de camp ; ainsi vous trouverez l'état-major, l'administration, le génie, l'artillerie de cette armée dans toute son organisation. Vous laisserez le commandement provisoire du 8ᵉ corps au plus ancien général de division. Vous lui laisserez également tous les officiers d'état-major, le génie, l'artillerie et l'administration enfin, tels qu'ils existent dans l'organisation actuelle. *Avant d'aller en Portugal, il faut que Saragosse soit pris.* Sa Majesté, monsieur le duc, vous donne le commandement de la Navarre, de Pampelune et du 3ᵉ corps. Le duc de Trévise se trouve dans ce moment devant Saragosse. Il est spécialement chargé de couvrir le siège de cette place, soit du côté de Calatayud, soit du côté de Barcelone. Quant à vous, monsieur le duc, vous êtes chargé avec le 3ᵉ corps que vous allez commander, de faire le siège de Saragosse ET DE LE PRENDRE... Je vous préviens que le général Wouillemont et l'adjudant commandant Loucet sont en marche avec quatre mille hommes, *miquelets ou chasseurs de la montagne*, pour se rendre par la vallée de l'Aragon *sur Jaca*. Ce corps est à vos ordres. Sa Majesté vous recommande de ne laisser dans Pampelune que ce qui est rigoureusement nécessaire pour défendre la

citadelle et maintenir la ville, afin de grossir, autant que possible, votre corps de siège de Saragosse.

« Vous trouverez ci-joint l'ordre qui prévient le maréchal duc de Conegliano qu'il doit vous remettre le commandement du 3e corps. Il ne devra en recevoir *l'avis que par vous-même et lorsque vous le verrez.* Vous sentez assez l'importance de cette disposition nécessaire, pour qu'il n'y ait aucun moment d'intervalle ni d'incertitude dans le commandement.

« Poussez vigoureusement le siège de Saragosse. Le général Lacoste, aide de camp de l'empereur, qui connait le pays, vous sera d'un grand secours.

« Le prince de Neufchâtel, vice-connétable,
major général de l'empereur,

« ALEXANDRE.

« *P.-S.* Vous ne devez emmener aucun gendarme du 8e corps ; partez seulement avec vos aides de camp. »

C'est une chose remarquable que le style de ces lettres. Que de détails observés, que de soins, que de pensées toutes sérieuses et profondes et, en apparence, presque futiles ! « *Ne donnez aucun avis du changement de commandement... qu'il ne le sache* que par vous-même », cet ordre est à lui seul tout un texte.

Mais ces lettres, la dernière surtout, sont dictées par l'empereur. Il n'y a que lui pour masquer son changement de parole par cette nécessité de prendre Saragosse, cette gloire jetée là comme appât à un homme qui l'aimait avec délire. Et puis ce comman-

dement de la Navarre et de Pampelune. Cette dernière lettre est bien adroite !...

Néanmoins, Junot partit pour Saragosse le cœur navré. Et je dois dire que l'empereur fit une grande faute en n'envoyant pas Junot avec le 8e corps en Portugal. Cette armée aimait son chef. Elle avait été comblée par lui. Tout ce qui en faisait partie regardait Lisbonne comme un Eden. La colère que quelques chefs de l'armée ont eue, peut-être avec raison, et qui fut provoquée en effet par la conduite misérable de trois ou quatre individus, aurait fui devant la possibilité de châtier ces mêmes personnes par le retour de l'armée française, le simple retour seulement. Il n'aurait fallu que cette nouvelle pour que la marquise d'Anjeja reprît sous son bras les trois ou quatre mauvaises croûtes qu'elle prétendait qu'on lui avait prises et qu'elle vînt à deux genoux pour supplier un général, un capitaine, un soldat de les prendre, car la marquise d'Anjeja était connue pour solliciter les officiers français d'accepter d'elle beaucoup de marques de souvenirs. Il est vrai qu'elle savait ensuite se faire rendre ses cadeaux et, lorsque les Anglais entrèrent à Lisbonne, elle se plaignit qu'on lui avait pris quatre mauvais tableaux, qu'elle redemandait. Le maréchal Beresford, qui, par ses façons brutales, est, dit-on, plutôt un maréchal ferrant qu'un maréchal à bâton brodé, ne fit pas le Sancho Pança, qui, dans l'île de Barataria, savait, comme partout, qu'on ne prend aux femmes que ce qu'elles veulent bien laisser prendre. Le maréchal Beresford, tout heureux d'avoir à proclamer des injures et de faire le grossier, se mit à crier à la vertu, à la probité, mais à crier comme un sourd, et tellement, que si j'eusse été à côté de lui j'en

aurais eu peur... Je n'aime pas les hommes qui crient si haut après les autres. Il y a toute une nature tombée dans cette réjouissance du mal. Les femmes les plus vertueuses sont bien autrement indulgentes que celles qui sont fautives. Il en est de même des hommes dont le cœur est droit et la conduite honorable. Ils ne croient pas au mal et, lorsqu'ils le voient de manière à ne pas pouvoir le repousser, alors ils prennent en pitié le coupable et jettent un voile charitable sur ses fautes. Cette conduite n'est heureusement pas aussi rare qu'on voudrait le faire croire.

CHAPITRE XVI

L'empereur chasse les Anglais d'Espagne. — M. de Metternich. — Mme de Metternich. — Note curieuse et fausse mise dans le *Moniteur*. — Le duc de Cadore. — Siège de Saragosse. — Ses horreurs. — Junot est souffrant de ses blessures. — Ses chagrins. — Il veut se tuer. — Dureté de l'empereur. — Prise de San-José. — Mort de mon cousin Georges. — Lettre de ma tante. — Les ingrats. — Mort du général Lacoste. — Le comte de Fuentès dans un cachot. — Les mineurs. — Lettre de Junot à Berthier. — Réponse. — Savez-vous que j'ai un tribunal *qui condamne à mort*! — Retour de l'empereur à Paris. — Sinistres prévisions. — Exil de Mme de Staël et de Mme Récamier. — Opinion de Junot sur Mme Récamier. — Elle ne veut pas devenir l'*amie* de l'empereur. — Fouché entremetteur. — Billet. — Fouché redevenu *Père Lachaise*.

Tandis que l'empereur était en Espagne, qu'il chassait les Anglais, et qu'il cherchait la victoire jusque sur le sommet des Asturies, les affaires ne prenaient pas une bonne tournure en Italie auprès du saint Père et l'horizon s'obscurcissait tout à fait en Allemagne. M. de Metternich était traité avec une froideur qui devait avoir une cause et, pour montrer cette froideur tout à fait d'une manière positive, un jour de grand cercle, Mme de Metternich ne fut pas invitée à souper à la table de l'impératrice, ni même à aucune des tables des princesses. C'était presque une insulte. Mais le plus curieux du fait fut une note diplomatique-

ment rédigée, insérée dans le *Moniteur*, et qui était là sous la forme très spirituelle d'une conversation entre le duc de Cadore, alors ministre des affaires étrangères, et le comte de Metternich. On y fait jouer à celui-ci le rôle le plus ridicule du monde. Il arrive chez le duc de Cadore et lui demande pour quelle raison Mme l'ambassadrice d'Autriche n'a pas été invitée à souper par Sa Majesté l'impératrice. M. le duc de Cadore répond ce qui lui vient à l'esprit. Je ne me rappelle plus ce qu'il dit, mais c'était bien absurde. Et puis le proverbe finit là.

En vérité c'est pitié de voir employer de semblables moyens, surtout lorsqu'on sait, à n'en pouvoir douter, que la conversation était toute d'imagination, c'est-à-dire que peut-être dans un de ces longs entretiens, qui alors avaient lieu presque tous les jours, M. de Metternich s'est-il plaint d'un manque d'égards envers Mme de Metternich, qui d'ailleurs par elle-même était une personne bien recommandable. Mais ce ne fut pas autrement et je ne crois pas que cela fut même *du tout*. C'est en cela que l'empereur était souvent servi par des gens qui croyaient faire merveille en agissant ainsi et qui le compromettaient d'une façon désagréable... Enfin tout était à la guerre, et bientôt elle fut déclarée. Pendant ce temps Junot était devant Saragosse, où le siège le plus étrange qui fut jamais était dirigé par lui, si toutefois on peut appeler un siège l'attaque successive de chaque maison... Les lettres de Junot étaient déchirantes... il ne pouvait, sans avoir lui-même le cœur brisé, voir tomber à ses pieds ses soldats périssant tragiquement, et plus tragiquement qu'on ne périt à la guerre... La peste menaçait de répandre ses ravages au dehors de la

ville, comme elle le faisait au dedans... Chaque jour on attaquait une maison. Les Espagnols la défendaient de chambre en chambre ; chaque réduit était le tombeau d'un des nôtres ou d'un Espagnol.

— Je ne puis supporter ce spectacle, m'écrivait Junot. Il faut un cœur de pierre, ou plutôt il faut n'en pas avoir.

Bientôt il éprouva deux peines très vives. L'une fut d'apprendre qu'Armand de Fuentès, l'un de nos amis intimes, était prisonnier dans Saragosse et que Palafox, dont il était parent, l'avait fait enfermer pour le soustraire à la fureur populaire dans une des maisons de la ville... Junot aimait beaucoup le comte de Fuentès. En apprenant cette nouvelle il me l'écrivit et je m'aperçus au style assombri de sa lettre combien il était affecté. Cette pensée d'ordonner de creuser la mine dans un lieu où son ami pouvait être enfermé, fit sur Junot un effet qui influa sur sa santé. Il était venu à Saragosse malgré lui. Il avait pris le commandement de ce siège avec un dégoût qui lui en donnait pour tout ce qu'il y faisait. Ses blessures lui faisaient mal, il éprouvait surtout à celles de la tête des douleurs violentes. Cette longue et belle cicatrice qu'il avait le long de la joue gauche, près de l'œil, lui causa d'horribles douleurs. Il m'écrivit dans le mois de janvier :

— Il y a des moments où je suis tenté de me brûler la cervelle. Si ton souvenir et celui de mes enfants ne me retenaient le bras, un coup terminerait tout.

Cette lettre m'effraya. Je ne savais pas tout encore, je l'appris bientôt.

L'empereur n'a jamais admis qu'on ne fît pas à l'heure même ce qu'il commandait. Il avait fait dire

à Junot : « Allez à Saragosse *et prenez Saragosse.* » Donc *il fallait que Saragosse fût prise.* Mais il n'en allait pas ainsi, et chaque moellon arraché des *maisons-forteresses* ne tombait que teint du sang français. Junot s'aperçut au ton froid et sec que l'empereur prit avec lui dans quelques-unes de ses lettres, qu'il était mécontent. Cependant il venait de prendre le couvent de Saint-Joseph, que les Espagnols avaient transformé en une redoute terrible, et c'était un véritable succès. Hélas ! il ne le fut pas pour moi. Junot avait pris avec lui un de mes cousins issu de germain, fils d'une cousine, ou plutôt d'une sœur de ma mère, Mme de Saint-Ange, dont j'ai parlé dans les premiers volumes de ces Mémoires. Georges m'avait été envoyé tout enfant par ma tante avec son frère Alexandre. Un jour je vis ces deux enfants arriver chez moi du fond du Languedoc, où ma tante avait une fort belle propriété, où elle vivait retirée avec quatre filles et deux garçons.

« Laurette, m'écrivait ma tante, je t'envoie tes deux cousins. Tu es riche, tu es une grande dame à la cour de Napoléon. Je pourrais bien aller lui rappeler que nous avons souvent joué ensemble quand nous étions enfants, mais il pourrait aussi se faire qu'il ne me reconnût pas et je lui dirais franchement que c'est mal. Qu'il reste dans sa grandeur, moi dans mon obscurité. Je ne veux avoir d'obligation qu'à toi, ma Laurette, et à ton mari, s'il veut accepter l'amitié d'une bonne et franche parente. Je t'envoie donc Georges et Alexandre. Fais-en ce que tu voudras et ce qu'ils voudront, etc., etc. »

J'établis mes deux cousins chez moi, et je partis pour Arras. Alexandre, l'aîné, tomba malade, et eût

une fièvre putride. M. Desgenettes lui donna ses soins, mais ils furent inutiles et mon pauvre jeune cousin mourut à dix-sept ans. Georges demeura toujours avec moi. Ses études furent dirigées par mon oncle l'abbé de Comnène, et il était devenu un brave et bon jeune homme, avide de gloire et voulant parvenir par son courage. Que de rêves faisait sa jeune tête ! Junot, qui était fait pour les comprendre, lui promit de le prendre avec lui aussitôt qu'il serait jugé capable d'être officier d'état-major. Il partit pour Saragosse, et l'Espagne vit aussitôt finir ses rêves de gloire et d'avenir. Pauvre, pauvre Georges, mourir ainsi frappé d'une balle à dix-neuf ans ! et quand le cœur est si chaud, si plein de vie !...

Junot fut très affecté de cette mort de Georges. Il avait deviné ce jeune homme, il avait pénétré dans son âme reconnaissante et, entouré de tant d'ingrats, son cœur jouissait de se reposer en toute confiance sur un être auquel il pouvait se confier. J'ai une lettre de lui où il déplore amèrement cette perte. A cette époque, il recut un nouveau coup de cette massue qui, une fois levée, ne cesse de retomber et de frapper toujours. Le général Lacoste, aide de camp de l'empereur, fut tué à ses côtés à Saragosse. Junot aimait beaucoup le général Lacoste et il le méritait. Cette mort, si terrible d'ailleurs et dont lui-même était menacé à chaque balle qui sortait d'un fusil ou d'une carabine espagnole, lui fit une vive impression.

On sait comment se faisait le siège de Saragosse et les officiers qui ont assisté à ce terrible drame ont pu également en donner une idée. Le général Lacoste entrant dans une des rues de Saragosse, qui ne présentait que calme et solitude, dit à Junot en riant :

— Voilà un appât, nous y laisserons-nous prendre?

— Je ne te le conseille pas, lui répondit Junot; la mort est derrière ces murs qui paraissent silencieux. Viens, ne reste pas là, qu'y veux-tu faire?

Lacoste ne l'écouta pas. Il s'avanca, regarda par une mauvaise fenêtre dont les assiégés avaient fait une meurtrière, qui gagna sinistrement son nom dans cette journée, et tomba au même instant frappé d'une balle au front. Il vint rouler aux pieds de son frère d'armes. Il était mort sous le coup.

Ce siège était affreux. Aux ennuis de sa position, Junot eut bientôt à ajouter qu'elle n'était pas comprise. Il reçut de l'empereur, ainsi que je l'ai déjà dit, des lettres vraiment étonnantes, car enfin il devait savoir par les rapports mêmes qu'on lui adressait directement le résultat des opérations. Et alors comment pouvaient aller des troupes qu'on menait contre des cadavres putréfiés, ou bien des maisons d'où s'échappaient des milliers de balles sans qu'on pût les deviner autrement que par la mort qu'elles apportaient toujours à coup sûr.

Saint-Joseph fut pris. C'était un couvent dont les assiégés avaient fait une redoute très forte. Les troupes françaises s'y distinguèrent, mais l'empereur voulait que tout marchât en Espagne comme il l'entendait. Il voulait la reddition de la ville, et pas autre chose. Oh! c'est une terrible peine que d'avoir dans ses souvenirs la relation de toutes les douleurs causées à un homme comme Junot, un homme au cœur ardent, mais à l'âme aimante, et révolté en même temps qu'affligé de tout ce qu'il éprouvait.

Une fois que le découragement eut montré sa tête languissante, il sentit le besoin de combattre cet effet

dont lui-même comprenait tout le danger. Il écrivit à Berthier; il lui parla avec cet accent qui ne trompe pas et vient de l'âme. Il lui dit qu'il souffrait, que ses blessures lui faisaient mal, mais que surtout, après les efforts multipliés qu'il faisait, il lui était *mortel* de penser que l'empereur ne les reconnaissait pas. Enfin sa lettre était de nature à faire voir le fond de son âme et ce fond était noir et sombre.

Je rapporte tous ces détails, parce qu'ils sont importants pour la vie de l'empereur. Ce sont des couleurs — non pas des nuances — qui sont nécessaires pour son portrait.

Berthier reçut la lettre de Junot et la lut à Napoléon. Je ne sais pas ce que lui dit l'empereur, mais je suis CERTAINE que jamais il n'a chargé Berthier de répondre à son vieil ami comme il le fit alors. Voici cette lettre. Elle est curieuse à lire, et d'autant plus tristement importante à mes yeux que je suis *positivement assurée* qu'elle est en partie cause des premières atteintes que Junot ressentit.

« Paris, le 5 février 1809.

« L'empereur me charge de vous dire, monsieur le duc, qu'il est satisfait de la conduite de vos troupes et qu'il a reconnu, depuis votre arrivée devant Saragosse, un changement en bien dans les opérations du siège.

« Sa Majesté a également vu avec plaisir la prise de Saint-Joseph, qu'elle reconnait être due à vos bonnes dispositions.

« Recevez, monsieur le duc, l'assurance de ma considération distinguée.

« *Le vice-connétable de l'empire,*

« ALEXANDRE. »

Je dois m'abstenir de toutes remarques. Le moyen de n'en pas faire, et de bien amères! Je dirai seulement que Junot fut affecté de cette lettre au point d'en être malade. Mon frère était alors à Paris. Ce fut à lui qu'il fit voir sa blessure tout entière. Albert ne me lut qu'une partie de la lettre, mais j'en vis assez pour être à mon tour très affectée. Duroc, qui n'était pas de ces amis qui sont influencés par le vent de la faveur, prit de l'humeur et parla à Berthier avec un accent qui n'avait rien de celui auquel prétendait avec ses anciens amis l'homme du monde le moins fait pour y prétendre, en raison de ses anciennes relations avec eux. Ce qu'il avait de mieux à faire, était de conserver cette bonhomie qui lui était naturelle et ne pas aller trancher du souverain, parce qu'il avait un pauvre petit État qu'on appelle *Neufchâtel.*

— Savez-vous bien que j'ai un tribunal *qui condamne à mort* et me donne le droit de grâce? Ah! ah!

Et il se promenait tout en chantant :

— Ah! ah! oui, oui, le droit de faire grâce!

C'est au baron Desgenettes qu'il racontait cela. Il faut l'entendre répéter à celui-ci, l'homme de France le plus effrayant pour ceux qu'il se mêle de contrefaire, parce qu'il est plus mime que *Perlet*, qu'*Odry*, ou tel autre qui l'est beaucoup enfin. Le fait est que

c'était d'un bon cœur ce que disait Berthier, mais c'était ridicule. La *souveraineté* lui avait tourné la tête.. Il l'a du reste bien prouvé en 1814 d'abord et puis en 1815.

Après avoir battu sir John Moore, pris Madrid, châtié comme il le croyait les Espagnols, l'empereur revint à Paris, avant de faire encore une fois voyager la cour de Vienne. Paris fut brillant cette année-là comme l'année précédente, mais bien moins gai. On avait des inquiétudes personnelles, et puis l'horizon de l'avenir était sombre... Toujours la guerre, toujours. Toujours! Il n'y a que l'amour qui ne s'effraie pas de ce mot-là.

Le cardinal Maury était, comme je l'ai dit, un de mes habitués les plus intimes. M. de Cherval, le comte Louis de Narbonne, quelques amis de la même capacité, venaient tous les jours chez moi et parlaient de ce qui se préparait avec une anxiété qui m'effrayait. Halley, mon médecin, Millin, tous venaient me dire que cette fois la guerre dans le Nord serait bien autrement dangereuse pour nous en raison de celle d'Espagne. Hélas! je ne le savais que trop! Je ne voyais autour de moi que souffrance et inquiétude. Mes amis les plus chers étaient menacés. L'exil de Mme de Staël, celui de Mme Récamier avaient été d'autant plus pénibles à Junot que de Mme de Staël, amie intime de Mme Récamier, s'était réclamée de lui pour obtenir de l'empereur de rester en France et que Junot, convaincu que la bonté de l'empereur pour de Mme de Staël lui en aurait fait une amie et que cette amie lui aurait été utile autant que la même femme devenue ennemie lui fut nuisible, Junot avait fait tous ses efforts pour fléchir

Napoléon, qui, impatienté de son insistance, finit par lui dire :

— Ah çà! vas-tu donc aussi te lier avec mes ennemis?

— Il est inconcevable, me dit Junot en me rapportant cette conversation, que l'empereur, qui connaît assez mon cœur pour savoir que je lui donnerais mon sang et ma vie, me parle toujours, ainsi qu'à toi, *de ses ennemis! Ses ennemis* sont les miens, avec cette différence même que je ne me venge pas des miens et que je tuerais les siens.

Je me gardai bien de lui répéter *le mot* qui m'avait été dit dans ma grande conférence.

A quelque temps de là arriva l'exil de Mme Récamier pour cette visite faite à Coppet. Junot ressentit cette fois un mouvement qui ressemblait à une impression comme jamais sans doute il ne croyait pouvoir en ressentir une de la main de l'empereur. Il se trouvait, de plus, dans cette position délicate de ne pas oser, ou du moins de ne l'oser qu'en tremblant, réclamer auprès de l'empereur contre cette étonnante injustice.

« Laure, m'écrivit-il un jour, j'ai le cœur oppressé et malade en songeant à l'exil de Mme Récamier. Je t'ai prouvé depuis longtemps que je l'ai aimée avec passion. Je n'ai plus pour elle qu'une amitié de frère, mais il s'y joint un sentiment de vénération profonde. C'est un être si supérieur! Je te remercie de l'apprécier. Tu sais qu'elle te le rend et qu'elle a pour toi l'amitié que je désirais te voir partager. Hélas! tous mes vœux sont déçus à cet égard! Je comptais vous réunir l'hiver prochain! Et voilà l'existence de cette malheureuse femme brisée, bouleversée! Et sur qui tombe un tel malheur? Sur une femme digne des

hommages de tout ce qui prononce son nom! Ma Laure, je t'en conjure, vois l'impératrice, vois la reine Hortense, vois l'empereur. Mais non, ne lui parle pas, toi. Hélas! mon Dieu! comment, lui si juste, si grand, si remarquablement bon, comment peut-il se rendre volontairement redoutable à de faibles femmes? etc., etc. »

Cette lettre contient l'expression du cœur de Junot et la vérité sur Mme Récamier. Junot, Murat, le prince Eugène, Bernadotte, Masséna, une foule d'autres hommes aussi patriotes que braves et loyaux Français, l'aimaient avec un sentiment de véritable amitié. Je les ai *tous* entendus sur son compte, je les ai tous entendus la proclamer la meilleure des femmes, et ensuite la plus belle. Celle qui pouvait exciter à ce point les affections du cœur de ces hommes peu susceptibles d'être émus, est aussi susceptible elle-même de grandes et belles choses pour la gloire de sa patrie, car elle l'aime sa patrie. Elle l'aime, et c'est moi qui en suis maintenant garant au défaut de toutes les voix que la mort a glacées, mais qui retentissent encore dans mon oreille. Je l'aime bien, mais je l'aimerais moins si je ne connaissais pas le fond de cette âme pure et surtout animée par les sentiments les plus nobles et les plus généreux. Cependant elle fut exilée!

C'est ici le lieu de revenir sur des circonstances bien singulières, que, dans sa naïveté d'*enfant*, elle ignorait alors elle-même et ne voyait pas dans toute leur gravité.

M. Récamier avait encore sa fortune. Désireux de procurer a sa femme toutes les joies de son âge, il lui avait donné une maison de campagne à Clichy.

Mme Récamier passait là l'été, et tout ce qu'il y avait de notabilité, quelle qu'elle fût, allait tout aussitôt se faire présenter à Clichy. Et Mme Récamier, dans le plus admirable éclat de sa beauté, gaie, enfant, joyeuse, ne songeait qu'à faire du bien et à s'amuser.

Ce fut alors que, semblable au serpent de la Genèse, un homme s'introduisit dans cet Eden dont l'Ève était si pure et si belle. Fouché, qui par sa position avait accès partout, se présenta chez elle et fut d'abord admis.

C'est une chose bien curieuse que le détail des conversations qui eurent lieu entre elle et lui. Il voulait qu'elle fût dame d'honneur de l'impératrice.

— Mais *moi* je ne le veux pas, répondait-elle de sa voix douce et suave, et comme craignant de blesser par un refus cette puissance occulte qui se montrait à elle dans l'ombre, car elle ne pensait pas que l'empereur fût pour rien dans toute cette intrigue.

— Vous répondez comme une enfant, lui disait Fouché. Songez donc que dans la position de l'empereur, il lui faut un *guide*, une AMIE. Où voulez-vous qu'il la trouve? Est-ce donc parmi les femmes de ses généraux? Cela n'est pas possible, il y aurait scandale.

— Eh pourquoi me faites-vous la grâce de m'en croire exempte?

— C'est fort différent. Vous êtes aussi jeune que toutes ces jeunes femmes, mais par votre position dans le monde depuis votre mariage, votre réputation est faite et elle est parfaitement établie et pure et intacte. Vous pouvez donc être l'*amie* de l'empereur, car c'est une *amie* qu'il lui faut et non pas une maitresse

Et en parlant ainsi, l'homme pervers attachait sur elle deux petits yeux qu'il diminuait encore en les clignant pour mieux contempler les formes et le visage de la Psyché, avec sa pudeur native et sa ravissante expression.

— Je connais les besoins du cœur de l'empereur, poursuivit-il. Je sais qu'il est malheureux de n'être pas compris. Souvent il donnerait les heures de ses victoires, de ces bruyantes acclamations qui n'étourdissent que l'oreille sans atteindre l'âme, pour quelques minutes d'une conversation amicale, pour quelques paroles d'une douce confiance. Et puis il est las de ne pouvoir passer un jour sans des scènes d'une odieuse jalousie. Tourments qu'il n'aurait pas dans une liaison pure et sainte comme celle que je voudrais voir s'établir entre vous.

— Mais, objectait Mme Récamier, qui du reste n'était pas du tout convaincue, comment pouvez-vous m'assurer que cela conviendrait à l'empereur, à l'impératrice, car enfin, toute sa maison est nommée et, certes, je n'irai pas déplacer sa nièce ni son amie[1]. Et puis, vous le dirai-je, j'aime ma liberté.

— Mon Dieu, vous l'auriez! Qui vous parle de faire cet ennuyeux service? Vous seriez là comme l'amie de l'impératrice, mais surtout de l'empereur. Amie de Napoléon, amie de l'empereur! Mais songez donc! réfléchissez à ce que je vous propose, et je suis sûr que si vous n'êtes pas influencée, toute la partie noble et généreuse de votre âme acceptera avec transport.

[1] C'était alors Mme de Larochefoucauld, amie de l'impératrice Joséphine qui était dame d'honneur.

Mme Récamier n'était point une créature entièrement *éthérée* et, certes, à cette époque l'amitié de Napoléon était une lueur fantastique bien capable d'égarer. Elle souriait à cette pensée d'influer en bien sur la destinée de tant de millions d'êtres, d'arrêter quelquefois dans sa course un torrent dévastateur ! Oh ! la séduction était habile ! Le serpent, comme celui du Paradis, avait revêtu sa robe diaprée d'or, de pourpre et d'azur. Sa voix de sirène parlait avec harmonie et, certes, jamais tentation ne fut mieux présentée à l'œil d'une femme.

Un jour, au travers de ces conversations, Mme Récamier fut invitée à déjeuner chez une sœur de l'empereur. A cette époque, elles étaient toutes les trois à Paris. Je ne la nommerai pas. Mme Récamier fut invitée à déjeuner par elle et elle s'y rendit. La conversation, d'abord insignifiante, tourna bientôt sur l'amitié et sur le charme de ce sentiment entre un homme et une femme pure et vertueuse.

— L'empereur est bien digne de sentir tout le prix d'un semblable bonheur, dit la princesse, mais il n'a pas d'amie, et le moyen de lui en choisir une dans cette multitude de femmes où le public d'ailleurs ne verrait que des maîtresses ? C'est impossible !

Quelques moments après, la princesse demanda à Mme Récamier si elle aimait le spectacle. Sur sa réponse affirmative, elle lui demanda encore quel était celui qu'elle préférait. C'était la Comédie Française.

— Oh ! bien alors, dit la princesse, il faut que vous acceptiez ma loge. Elle est au rez-de-chaussée. Vous pouvez y aller sans aucune toilette. Promettez-moi d'en profiter.

Mme Récamier promit et voici le singulier billet pu'elle reçut le lendemain :

« L'administration de la Comédie Française est prévenue que Son Altesse impériale la princesse... donne entrée dans sa loge à Mme Récamier. Elle prévient également l'administration que lorsque Mme Récamier sera dans sa loge, elle doit y être avec lse personnes de son choix, et nulle autre, fût-elle même de la maison de la princesse ou du G... D..., ne doit y être admise que *sous le bon plaisir* de Mme Récamier.

« L...PS. »

« Secretaire des commandements de S. A. I. la princesse... »

Mme Récamier, tout innocente et naïve qu'elle était, reçut une étrange lumière en lisant ce billet. Elle remercia et n'en profita JAMAIS.

La loge qu'on lui donnait et dont on excluait ainsi les *importuns* est la loge carrée, au-dessous de la grande loge à colonnes. Elle était en face de celle de l'empereur.

Tous ces détails ne m'ont pas été donnés par Mme Récamier, mais *ils sont positifs* et je la défie de me démentir. Je sais que sa modestie souffrira de tout ce récit, mais j'ai aussi mon orgueil d'amie à satisfaire. Il veut que l'objet d'un culte d'amitié aussi entier que le mien soit connu pour ce qu'il est: digne de respect comme il l'est d'attachement.

Et puis, qu'on dise après cala que les hommes ne se vengent jamais ! Je veux bien croire que l'empereur n'y était pour rien. Je l'espère. Mais Fouché,

Fouché n'a pu résister plus tard aux douceurs de la vengeance en aidant à l'exil de celle qui avait renversé tant de plans et de projets de pouvoir. Nous aurions revu les beaux temps de Louis XIV, de Mme de la Vallière, ou plutôt Louis XIII et Mlle de La Fayette. Peut-être que Fouché, pour que la ressemblance fut plus parfaite, serait redevenu un Père Lachaise. Il n'avait pour cela qu'à faire un pas en arrière. Mais je crois qu'il aurait préféré la soutane rouge.

CHAPITRE XVII

Le général Thiébault est mandé au quartier général. — Il s'y trouve avec le général Legendre. — Fâcheux pronostic. — Audience qu'il a avec l'empereur. — Napoléon évite de nommer Junot à propos des affaires du Portugal. — Détails sur la bataille de Vimeiro. — L'empereur sait par cœur un rapport de cent dix pages. — Le général Wellesley à Péniches. — Elvas, Almeida. — Junot s'attendait à être secouru dans sa campagne de Portugal. — Le passage des plus grands fleuves préférable à celui des montagnes du *Beira* et du *Tras los Montes*. — M. Desgenettes. — Dedicace *à la mémoire du duc d'Abrantès*. — M. Hermann. — Une de ses lettres à Junot. — *Son cœur est soulagé*. — Ingratitude.

Après que Junot eut reçu l'ordre d'aller à Saragosse et que l'empereur eut résolu de *refaire* l'armée de Portugal, il fit mander au quartier général impérial tous les officiers généraux qui en avaient fait partie. Le général Thiébault reçut donc l'ordre de se rendre à Valladolid pour y prendre les ordres de l'empereur et il y arriva en janvier 1809.

Au moment où j'allais transcrire les notes que j'avais à cet égard et qui m'avaient été fournies par lui-même en Espagne en 1810, je le revis chez moi à Paris et il eut la bonté de me donner un extrait écrit de sa propre main, dans lequel toute la conversation qu'il eut avec l'empereur est relatée dans la plus grande exactitude. Comme elle fut écrite par le gé-

néral Thiébault aussitôt qu'il fut rentré chez lui, cette conversation, qui présente l'empereur sous un jour particulier, mérite de trouver place dans ces Mémoires :

« Ayant reçu l'ordre de me rendre au quartier général à Valladolid, dit le général Thiébault, j'y arrivai au moment où l'empereur allait à la parade et je l'y suivis. Par une coïncidence qui me parut une nouvelle fatalité, le général Legendre, ex-chef d'état major du général Dupont, s'y trouvait également et y devint l'occasion de cette scène qui, pour tout autre que lui, eût terminé plus que sa carrière [1]. Sans doute, il n'y avait pas identité dans nos positions, mais il y avait analogie. J'étais bien sûr qu'on ne me reprocherait pas d'avoir rien sacrifié pour sauver *des fourgons chargés d'un or impur*, mais enfin j'étais ex-chef d'état-major d'une armée qui, en cédant à l'ennemi un pays qu'elle était chargée de défendre, n'avait sauvé que la forme. Je me félicitais donc de n'avoir reçu aucun ordre pendant cette parade et je reprenais fort satisfait le chemin de mon logement, lorsque Savary courut après moi et me dit :

« — L'empereur ordonne que tu sois chez lui dans un quart d'heure.

« Prêt à paraître devant Napoléon dans une circonstance grave pour moi, quoique je n'eusse, en ce qui me concernait, rien à justifier, il était impossible que je ne fusse pas très préoccupé, surtout de cette question : *Quel rôle vais-je adopter relativement au duc d'Abrantès?*... Je ne pouvais me dissimuler que, sous

« [1] Comment votre main ne s'est-elle pas desséchée en signan ainsi la HONTE du nom français ! lui dit l'empereur. »

le rapport de la guerre, il y avait eu des fautes commises en Portugal, mais toutes ne pouvaient lui être imputées et d'ailleurs son dévouement avait été sans bornes. Il était dénoncé, calomnié par des hommes tels que Loison, Hermann, etc., etc., qui avaient été gorgés d'or par lui. Napoléon, même à Valladolid, se trouvait entouré par plusieurs de ses ennemis, au nombre desquels était Savary. Certes, c'était complaire à beaucoup de monde que de contribuer à accabler le duc d'Abrantès. Mais c'était se ravaler que de partager les rôles joués à son égard, alors même qu'inculper son chef auprès de son souverain est toujours une indignité. J'avais d'ailleurs des obligations au duc d'Abrantès. Je l'aimais. Mais je ne l'aurais pas aimé, je ne lui aurais rien dû, que mon rôle n'en eût pas moins été le même. Ainsi, ce fut, résolu de le défendre, que j'arrivai chez Napoléon.

« Au moment où je fus introduit dans la grande salle du palais de l'Inquisition [1], dont il occupait la partie du premier étage donnant sur la place d'Armes, il était debout et se promenait, non dans la longueur de cette pièce, mais dans sa largeur, c'est-à-dire de la cheminée à la fenêtre du milieu. Et comme à mon entrée il se borna à s'arrêter jusqu'à ce que je fusse près de lui et que de suite il reprit sa promenade, je ne fis plus, à quelques haltes près, que marcher à côté de lui, pendant les cent minutes d'un entretien dont voici quelques fragments :

« — Eh bien [2] ! me dit-il après un simple *bonjour*,

[1] Je crois que le général Thiébault fait erreur. Ce n'est pas le palais de l'Inquisition, c'est le palais de *Charles-Quint* en face du couvent de Saint-Paul, où était l'Inquisition.

[2] Une chose fort remarquable, c'est la volonté de l'empereur

monsieur, vous avez donc capitulé avec les Anglais et vous avez évacué le Portugal?

« — Sire, le duc d'Abrantès n'a cédé qu'à la nécessité et a forcé à un traité honorable des gens qui, commandés par lui, ne nous auraient pas accordé *même* une capitulation.

« — Ce qui s'est passé à Lisbonne n'est que la conséquence de ce qui s'était passé à Vimeiro. C'est là, monsieur, que *vous deviez* battre l'ennemi, et que vous l'eussiez battu, si vous n'eussiez fait de grandes fautes.

« Je sentis, d'une part, qu'il avait résolu de ne pas prononcer le nom du duc d'Abrantès et que ces *vous* n'étaient qu'une tournure dont je ne devais pas m'occuper; de l'autre, que, comme des fautes avaient été commises en effet sur le champ de bataille, je devais me taire et ne pas engager une discussion ouverte avec lui. Je gardai donc le silence. Il reprit:

« — Et où avez-vous vu, monsieur, que quand l'ennemi occupe une position formidable on l'attaque de front? C'est prendre le taureau par les cornes, c'est donner de la tête contre un mur. Est-ce ainsi que le maréchal Soult vient d'en agir à la Corogne? Il a tourné l'ennemi et l'a chassé de la Péninsule.

« — Sire, le maréchal Soult a combattu à la Corogne un ennemi qui, hors d'état de se maintenir en Espagne, hâtait son embarquement et s'affaiblissait à mesure que le maréchal Soult se renforçait par

de ne mettre le nom de Junot pour rien dans les reproches qu'il fait pendant une heure et demie au général Thiébault; il y a une délicatesse de cœur qui m'a même surprise dans Napoléon. Si Junot avait connu autrement qu'il ne l'a connue toute cette conversation, il en eût été ému profondément.

l'arrivée successive de plusieurs corps, et le duc d'Abrantès, *hors d'état de conserver le Portugal*, a combattu à Vimeiro un ennemi qui, pendant la bataille et sans qu'on pût le prévoir, fut renforcé par un corps de cinq mille hommes, qui débarquèrent à portée de son camp. Enfin, si le duc d'Abrantès n'a pas forcé la position de Vimeiro, le maréchal Soult n'a pas non plus empêché l'embarquement de l'armée anglaise [1]. Quant à la manœuvre dont vous me faites l'honneur de me parler, Sire, de nouveaux exemples seraient inutiles à la justification de cette grande maxime, pour jamais démontrée par les immortelles campagnes de Votre Majesté et fondée sur cet axiome : Que c'est par les forces que l'on annule et non par celles que l'on défait que l'on gagne des batailles.

« Regard, instant de silence.

« — Et d'ailleurs, monsieur, est-ce avec des fragments de votre armée que vous deviez arriver devant l'ennemi ? Vous aviez vingt-six mille hommes et vous lui présentez dix mille combattants ? Et cela, parce que vous avez éparpillé plus de douze mille hommes à Péniches, à Almeida, à Elvas, à Santarem, à Lisbonne, sur des vaisseaux et sur les deux rives du Tage [2].

« — Je me trompe entièrement, Sire, ou la presque

[1] Et il ne l'a surtout pas empêchée de revenir. Quand on reporte sa pensée sur les événements de la seconde campagne de Portugal et qu'on songe à cette conversation de l'empereur, elle paraît d'une étrange nature.

[2] Le général Thiébault m'a dit qu'une chose qui le confondit, fut de voir l'empereur lui parler de son rapport général qu'il savait par cœur et ce rapport avait plus de cent pages.

totalité de ces détachements, ou garnisons, était inévitable. Et si Votre Majesté permet que je lui soumette à cet égard quelques observations, j'ose penser qu'elle y trouvera la justification du duc d'Abrantès...

« Son silence m'autorisant à continuer, je poursuivis.

« — L'armée anglaise débarquée en Portugal n'y avait aucun point d'appui. Une bataille perdue et elle était obligée d'abandonner son matériel et ses blessés. Dans cette position il était d'autant plus important pour le général Wellesley de s'emparer de Péniches, et pour le général Junot, par cette même raison, de l'en empêcher, que cette péninsule est aussi facile à défendre que difficile à attaquer. Péniches perdu, Sire, il était avéré que tout était perdu pour nous de tout le nord du Portugal. Telles sont les considérations auxquelles le duc d'Abrantès a cédé, en y laissant huit cents hommes du régiment suisse.

« Votre Majesté avait ordonné de faire réparer et armer tous les bâtiments en état de tenir la mer. Déjà nous avions sous voiles un vaisseau de 80 canons, plus un second prêt à rejoindre l'escadre ; deux frégates de 50 canons, et une troisième entrant en rade; plus encore quelques bricks et quelques corvettes. Ces bâtiments, Sire, non seulement étaient nécessaires pour aider à défendre l'entrée du Tage et seconder la flotte russe contre les entreprises de la flotte anglaise qui nous bloquait, mais bien plus encore pour garder les pontons occupés par les troupes espagnoles, désarmées par nous, et pour imposer à Lisbonne. Dans des circonstances aussi critiques, ces vaisseaux ne pouvaient être aban-

donnés à leurs équipages. Telles furent les raisons qui y firent placer mille hommes. Je ne parlerai pas des forts...

« — Ces forts devaient être gardés. Mais quelle nécessité de jeter deux mille hommes sur la rive gauche du Tage ?

« — Sire, cette disposition se rattache à des considérations aussi sérieuses qu'elles parurent délicates. Huit vaisseaux russes, sous les ordres de M. l'amiral Siniavin, étaient bloqués dans le Tage. Le seul bon mouillage de cette rade se trouve près la rive gauche. Cette rive était couverte d'insurgés, qui chaque jour devenaient plus nombreux et plus entreprenants ; cette rive évacuée par nous, ils se seraient bientôt renforcés de détachements anglais tirés des vaisseaux et, comme ils n'auraient pas tardé à avoir du canon, la position de la flotte russe serait devenue intenable, et par suite la nôtre s'en serait aggravée. De quelle nature eussent été les plaintes, Sire, que cet amiral aurait adressées à sa cour ? Un amiral qui ensuite ne cherchait qu'un prétexte pour se rendre aux Anglais ! N'eût-il pas spéculé sur sa reddition pour l'imputer à un abandon volontaire ? Et quel désespoir pour le duc d'Abrantès s'il avait fourni un prétexte, un grief à l'empereur Alexandre ! C'est ainsi que des raisons politiques firent raison des règles de la guerre.

« L'empereur ne répondit rien et marcha quelque temps en silence. Puis il dit [1] :

« — Et Santarem ?

[1] Cette conviction, qu'il ne repoussa pas et qui s'insinua en lui par la force de la vérité, est une chose fort remarquable pour l'étude de son caractère.

« Quant aux mille hommes laissés à Santarem, je ne pouvais les excuser ; et comme je ne voulais convaincre que par la force de la vérité, je gardai le silence.

« — Et Lisbonne ?

« — Nous ne conservions d'attitude, de ressources, de garanties, Sire, que par la possession de cette ville...

« — Les capitales, monsieur, ne se décident jamais qu'après les événements et, vainqueur à Vimeiro, vous assuriez, du champ de bataille, la tranquillité de Lisbonne...

« — Cela peut être dans les guerres régulières, Sire, mais non pas dans les guerres de peuples [1]. (*Regard.*) Dans ces dernières, Sire, les capitales sont toujours ce qu'il y a de plus difficile à contenir et de plus menaçant. Et lorsque, comme Lisbonne, elles jouent un rôle immense dans un État, les abandonner à elles-mêmes, c'est les perdre et tout perdre avec elles.

« Il me fixa de nouveau, et garda le silence. Il fit quelques pas encore. Puis il dit :

« — Mais Elvas, mais Almeida, monsieur, quel besoin d'y laisser garnison ?

« — Nous nous attendions à être secourus, Sire, un des corps [2] de l'armée d'Espagne nous semblait marcher sur Lisbonne, soit pour assurer la possession

[1] Et vaincus, qu'arrivait-il ? que tout ce qui n'était pas militaire aurait été massacré... que les maisons des négociants français eussent été pillées et qu'enfin ce qui restait de l'armée eût été perdu.

[2] Et cela devait être en effet. Une portion des troupes de Dupont devait joindre Junot.

du Portugal, soit pour nous ouvrir une retraite, soit pour rester maitres de l'ouest de l'Espagne. Ce corps d'armée ne pouvait arriver à nous que par Almeida ou par Elvas. Abandonner ces places, c'était donc abandonner les provinces entières où elles sont situées. C'est ainsi du moins que le duc d'Abrantès en a jugé.

. . . .

« Ces raisons ayant été admises et d'autres questions ou propositions m'ayant fourni le moyen d'achever d'éclairer l'empereur sur le duc d'Abrantès, je parlai de tout ce que la crainte de l'affliger ou de lui déplaire avait eu d'horrible pour lui, et je m'aperçus que l'empereur m'écoutait sans nul déplaisir. Au contraire, à partir de ce moment, et comme s'il m'avait su gré de mon rôle, il devint beaucoup plus naturel.

. . . .

« La nouvelle campagne que l'empereur allait ouvrir en Portugal, et dont il chargeait le maréchal Soult, servit de thème à la continuation de l'entretien. A propos de l'itinéraire que ce maréchal devait suivre pour sa route...

« — C'est, me dit l'empereur, changer des *passages de rivières contre des passages de montagnes*.

« Et en effet, en marchant par le littoral de la Galice sur Lisbonne, on a à passer le *Minho*, le *Douro*, la *Vouga* et le *Mondego*.

« — Sire, dis-je alors, le passage des plus grands fleuves est préférable à celui des montagnes du *Beira* et du *Tras los Montès*. Les difficultés des passages de rivières sont connues, et les moyens de les vaincre le sont également. Mais celles que présentent ces montagnes où l'on est sans cesse aux prises avec le

chaos sont incalculables. Et d'ailleurs j'aurai l'honneur d'observer à Votre Majesté que le maréchal Soult, en suivant l'itinéraire qu'elle vient de m'indiquer, suivra toujours des routes praticables et frayées, qu'il trouvera l'abondance dans un pays où toujours il pourra manœuvrer et aura pour passer les trois rivières principales, le secours de trois grandes villes : Thuy, Oporto et Coïmbre.

« Il goûta cette réponse justificative de son plan et, en somme, parut satisfait de cet entretien. »

. . . .

Le général Thiébault ne se fit jamais valoir auprès de Junot des preuves d'attachement qu'il lui avait données dans cette circonstance. Quant à moi, il sait que c'est pour la vie que je lui ai voué la plus sincère et la plus cordiale amitié.

Il est des choses qui pénètrent dans l'âme et qui y fixent un sentiment à jamais. C'est ainsi que M. Desgenettes s'est acquis des droits sur mon amitié, que rien ne peut altérer, en dédiant son *Histoire d'Orient*[1] *à* LA MÉMOIRE *du duc d'Abrantès*.

C'est un sentiment si généreusement désintéressé que celui qui fait honorer un tombeau ! Bon et excellent ami. Mes enfants doivent l'aimer et le respecter comme un père. Quant à moi, je ne puis lui offrir qu'une reconnaissance du cœur, mais elle est profondément sentie.

Maintenant il me faut parler d'une *tout* autre per-

[1] Lors de l'expédition d'Afrique, il y a cinq ans, le baron Desgenettes fit une nouvelle édition de son *Histoire d'Orient*, et la dédia à la mémoire de Kléber et de Junot !... C'est une noble alliance !...

sonne dont il est question dans la relation de tout à l'heure. C'est de M. Hermann. M. Hermann a été fort mal pour mon mari. Il l'a accusé, *mais sourdement*, de choses fausses et méchantes. Il était fort protégé de M. de T... et je le conçois. Il a beaucoup d'esprit et de méchanceté, il voit de travers. Cela s'arrange avec ceux qui ne marchent pas droit. En résumé, j'ai trouvé dans les papiers de Junot toute une grosse liasse de papiers, numérotés par ordre et fort bien rangés, laquelle liasse porte le titre d'*affaire Hermann.*

J'ai lu ces papiers, et j'ai pensé qu'une lettre prise au hasard parmi une foule du même style, serait assez curieuse pour ceux qui ont entendu les paroles de haine de M. Hermann. Comme elle n'est pas longue, elle peut trouver place ici. Elle répond à une lettre de Junot d'abord très sévère, puis à une autre plus adoucie.

« Monseigneur,

« Les explications que Votre Excellence a bien voulu me donner *ont soulagé mon cœur*. Je suis sûr que par mon zèle pour le service, par mon attachement pour vous personnellement, mes vœux pour votre gloire et vos succès *dans tous les genres*, je mérite votre amitié et j'avais été profondément malheureux de l'idée que *vous me la refusiez.*

« J'aurai l'honneur de vous présenter demain, au conseil, un autre budget et d'assurer Votre Excellence, de vive voix, de mon dévouement pour elle et du désir que j'ai de lui plaire.

« Je suis avec respect, monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Hermann.

« Lisbonne, le 6 juin 1808. »

Et deux mois après cette lettre écrite, étant de retour en France, M. Hermann tenait un langage tellement différent, que sa conduite a un nom fort connu et qu'il est inutile de retracer ici. Il en est de même de quelques individus que je ne nomme pas ici par égard pour moi-même, mais qui furent comblés de bienfaits par Junot et qui sont ingrats. L'un d'eux, surtout, qui s'avise de faire le diplomate et qui ne sait faire que de l'intrigue, doit se rappeler que même *entre souverains* les alliances deviennent nulles quand les torts et les offenses sont trop graves.

CHAPITRE XVIII

Prolongation du siège de Saragosse. — La duchesse de Cadaval. — Le vieux domestique. — Le secrétaire ouvert et la lettre. — Lisbonne et son souvenir. — Junot malheureux. — La volonté du suicide. — Lannes à Saragosse. — Profond chagrin de Junot. — Le *mauvais camarade.* — Les cadavres dans l'Èbre. — Les moines dans le sac. — Les trésors de Notre-Dame del Pilar. — Copie du procès-verbal donné par le premier chapelain. — Humeur de l'empereur. — Ma mère. — Les ennemis de l'empereur. — Singulière question faite à Duroc. — Position affreuse d'Armand de Fuentès au siège de Saragosse. — Il succombe huit jours après sa délivrance. — Bizarre destinée de deux frères. — Noblesse et richesse. — Nouvelles afflictions. — Opinion de Junot sur le maréchal Suchet. — Mort de Visconti. — *Hem ! hem ! Qu'est-que cela lui faisait de mourir deux mois plus tôt ?* — Mariage d'un nouveau genre. — Mon voyage aux eaux de Cauterets.

Le siège de Saragosse se poursuivait toujours. Junot m'écrivait des lettres qui me désespéraient. Il était accablé. L'empereur lui paraissait injuste et peut-être l'était-il en ne l'envoyant pas replanter les aigles françaises sur les murs de Lisbonne. Junot les avait rapportées en France pures et sans souillure aucune. Ce dédommagement à tout ce qu'il avait souffert lui était dû, car la convention de Cintra [1] le couvrait de

[1] Ce n'est pas à Cintra que s'est passé le temps des conférences. Je ne comprends pas pourquoi ce nom de Cintra a été donné à la convention, si ce n'est que lord Wellington et les

gloire plus peut-être que le gain de plusieurs batailles. Mais Junot n'avait *pas été vainqueur*. Tout venait échouer devant cette négative. Cela était porté si loin qu'il rêva la perte de l'amitié de l'empereur. Il se trompait entièrement en cela, je puis l'affirmer. Mais enfin *lui* ne voyait pas ainsi, et cette douleur brûlante lui ravageait l'âme.

Puisque je reparle de Lisbonne, il faut que je parle d'une personne qui revient à ma pensée et que je raconte une aimable manière de se rappeler au souvenir d'un *ami ennemi*. Maintenant que l'on se trouve en présence inopinément, sans savoir seulement si la guerre est déclarée, c'est bon à savoir.

J'ai souvent parlé de la duchesse de Cadaval. Elle est française et fille du duc de Luxembourg. Sa douceur, son aimable esprit nous avaient attachés à elle tendrement. La famille de Lebzeltern, qui lui était aussi fort dévouée, nous avait enseigné à l'aimer d'abord, et puis c'était elle-même qui avait complété l'œuvre. Junot avait pour elle une profonde estime et lui avait souvent offert tout ce qui pouvait dépendre de lui pour lui prouver son amitié. Non seulement il le lui dit avant de quitter Lisbonne pour aller à Austerlitz, mais il lui écrivit de Paris, je crois, et lui renouvela l'assurance de son dévouement. Lorsque la famille royale quitta Lisbonne, la duchesse la suivit, parce que ses deux fils ne pouvaient demeurer en arrière d'une

autres généraux ont logé dans une maison de campagne appartenant au marquis de Marialva, et située à Cintra. On l'appelle *Alegria*. C'est la plus jolie maison comme habitation des deux vallées de Cintra et de Colarès, et, à bien dire, c'est la seule, car les autres sont exactement des *bastides*, comme à Marseille et à Toulon.

cour aussi stupide que méfiante. Elle partit avec ses enfants et laissa sa maison, l'une des mieux arrangées de la ville, sans aucune sauvegarde et fort en peine de ce qu'elle pourrait devenir. Dans sa position, elle ne pouvait écrire à Junot pour la lui recommander. Elle n'avait personne à qui elle pût laisser un long message. Elle partit. Mais un vieux serviteur qu'elle laissait à Lisbonne vint au gouvernement aussitôt après l'arrivée du duc, demanda à lui parler et le pria de passer à l'hôtel de Cadaval. Le duc y alla et le vieux valet de chambre le conduisit dans un petit salon où la duchesse se tenait habituellement. Tout y était en ordre au milieu de la confusion d'un départ[1] et dans ce petit salon était un secrétaire demeuré tout ouvert. Il n'y avait dedans qu'un seul papier, c'était une lettre mise tout exprès en évidence dans un tiroir. Cette lettre était de Junot et contenait une entière assurance de dévouement et son désir de pouvoir le prouver.

On lui en fournissait l'occasion.

J'ai trouvé cette manière de rappeler à l'intérêt du souvenir une personne absente et lointaine tout à fait ingénieuse par le cœur. La duchesse de Cadaval ne pouvait agir autrement. Tout ce qu'elle dira et fera sera toujours *bien*, et dans une mesure de justesse positive. Combien elle doit souffrir maintenant de ces

[1] M. de Flahaut me disait que de tous les lieux qu'il avait vus dans un pareil état d'abandonnement, après l'entrée de troupes, c'était le palais de la jolie marquise Santa-Cruz, fille de la duchesse d'Ossuna, à Madrid. Le désordre, qui existait et qui n'était certes pas arrangé, était disposé de manière, disait-il, à produire le plus vif intérêt, surtout lorsqu'on savait que la maîtresse de la maison était jeune et jolie et qu'elle était proscrite.

dissensions à l'*Étéocle et Polynice*, elle, si bonne et si douce! J'ai vu son fils, celui que le peuple poursuit maintenant, la joie et le bonheur de sa mère et de sa famille, si excellent, si parfait pour tous ceux qu'il devait aimer. Sa sœur, Adélaïde, plus âgée que ses frères, était infirme et ne pouvait marcher, eh bien, lui et le plus jeune des fils de la duchesse prenaient leur sœur sous les bras et passaient souvent des heures entières à la promener, sans souffrir qu'un valet de chambre vînt les relever de leur faction fraternelle.

J'aime à me rappeler le souvenir de cette Lisbonne bien-aimée! son ciel bleu!... son parfum d'orangers... ses ombrages voluptueux et frais... ses fruits savoureux, sa vie d'amour et de paresse; et sa nonchalance préférable cent fois à cette activité dévorante et sans but qui nous consume sous notre ciel plombé, où nous avons de la chaleur sans soleil, des fleurs sans parfums, des fruits sans saveur et en tout une vie privée de ces ressorts si puissants qui la font marcher sans que la route fatigue.

Junot était toujours à Saragosse, et le plus malheureux des hommes. Chaque matin on commençait le siège d'une maison, et chaque soir on disposait une nouvelle attaque pour le lendemain... Mon beau-frère, qui revint alors de Saragosse à Paris, me donna des détails qui me frappèrent. Une lettre de Junot accrut encore mon inquiétude :

« Quand l'homme souffre, me disait-il, il doit avoir le pouvoir autorisé pour se guérir et le suicide est sans doute l'action la plus *raisonnée* et RAISONNABLE qu'il puisse commettre. »

Je parlai de cette lettre à Duroc, il voulut la voir.

Après l'avoir lue, il se frappa le front. Excellent ami! il savait que depuis trois jours le maréchal Lannes avait reçu l'ordre d'aller à Saragosse, investi du commandement en chef du siège — de ce siège que Junot conduisait depuis deux mois! — que le maréchal Moncey avait commencé et que, de plus, le duc de Trévise devait l'aider à mettre la chose à fin avec Junot.

Le coup que mon mari reçut en voyant Lannes arriver pour lui arracher en un jour le fruit de tant de travail, d'un travail stérile dans tout son cours et qui ne devait être fécond que le jour de l'entière soumission de la ville, ce coup fut terrible, et terrible dans ses suites comme en effet il devait l'être. Je n'ai jamais bien compris la conduite de l'empereur dans cette circonstance. Il n'a jamais eu peut-être de notions bien justes sur le siège de Saragosse et il a cru, en envoyant le maréchal Lannes, terminer par un coup de vigueur la prise de cette ville. Mais Lannes ne fit que ce que Mortier et Junot et mille eussent fait sans lui. On pouvait dire :

— « *La ville sera prise tel jour, car il y a encore tant de maisons.* »

Junot, arrivé devant Saragosse le 20 décembre, conduisit le siège, ou plutôt la prise des maisons et des couvents érigés en redoutes, jusqu'au mois de février ou de janvier — c'est février à ce que je crois — et Lannes ne fut là, à bien dire, que pour jouir de ce qui avait été fait. Enfin, pour ne pas faire d'inutile répétition, je dirai qu'une dernière attaque fut dirigée sur Saragosse. On entra dans *le Corso* avec des batteries roulantes. Junot chercha la mort depuis le matin jusqu'au moment où le feu cessa. Il

est inconcevable que lui, qui toujours était blessé pour peu qu'il fût à l'ennemi, ne reçut rien ce jour-là. Et pourtant il marchait sur le feu et au milieu du feu. Il m'écrivit, le lendemain de cette affaire, que le maréchal Lannes trouva le moyen de rendre désagréable pour lui, en ne parlant pas plus de lui que s'il eût fait ce même jour le siège de Seringapatam, si ce n'est pourtant pour dire :

— Le duc d'Abrantès, pendant ce temps, traversait le Corso.

Lannes était un brave homme. Il avait la plus belle valeur de l'armée et Junot lui-même lui rendait justice. Il devait la lui rendre également. Le général Rapp, le meilleur des hommes que le ciel ait créés, refusa le commandement du sixième corps lorsqu'en Russie, Junot ayant mécontenté l'empereur, celui-ci voulut lui ôter son corps d'armée; et l'apparence était contre Junot en Russie, tandis qu'à Saragosse elle était, ainsi que le fond de l'affaire, en faveur de Junot. Lannes a fait une action de *mauvais camarade* — ce qu'on appelle textuellement dans la langue militaire — en venant à Saragosse. Junot le sentit si bien, qu'il me dit le printemps suivant :

— Je fis demander mes chevaux. Je voulus partir, et puis j'entendis des coups de fusil, et je me suis dit que je ne pouvais m'en aller. Sans cela!

Saragosse pris, les cinquante mille cadavres empestés jetés dans l'Èbre ou dans des fosses, une sorte de tranquillité sourde rétablie dans la ville, les moines furent examinés dans leur conduite *passée* pour en faire *un exemple*. C'était une mesure qu'on jugeait nécessaire. A la bonne heure. Mais, si elle était nécessaire, elle pouvait opérer autant et plus de mal

que produire de bien, surtout en l'exécutant comme on le fit. On mit des moines dans des sacs, puis on les jeta dans l'Èbre. L'Èbre, qui n'aime pas ces poissons-là, les rejeta sur sa rive et le peuple de Saragosse put voir ses moines étranglés et noyés. Cela fit un effet détestable. Les autres moines eurent peur et, un beau matin, une députation du chapitre de la cathédrale de Saragosse, qui est Notre-Dame du Pilar, s'en vint s'agenouiller devant le maréchal Lannes, en lui demandant comme une faveur d'accepter *le petit présent* qu'elle lui apportait et qui était *le tiers* du trésor de Notre-Dame del Pilar. Ils avaient, disaient-ils, destiné les deux autres tiers au duc d'Abrantès et au duc de Trévise.

Le maréchal Lannes se fâcha contre les chanoines députés ou tels députés chargés de l'affaire, et leur dit qu'avant de venir à lui ils devaient s'en aller au duc d'Abrantès et au duc de Trévise, pour leur offrir ce qui leur était destiné.

Dans la situation d'esprit où était Junot, je laisse à penser comme il reçut les députés. Il leur demanda s'ils se riaient de lui et les mit dehors presque par les épaules.

Quant au duc de Trévise, qui n'avait pas les mêmes sujets d'humeur que le duc d'Abrantès, il fut plus poli, mais il n'accepta pas. Les chanoines, enchantés, remportèrent le trésor de Notre-Dame du Pilar dans son église et furent les plus heureux du monde de n'avoir pas à donner un seul de ses diamants.

Dans la soirée du même jour, le maréchal Lannes envoya un de ses officiers pour demander le trésor en totalité et il l'apporta à Paris.

Je dois dire ici que je professe une trop profonde

estime pour le maréchal Lannes pour que mes paroles puissent avoir un accent d'amertume ou de méchanceté en racontant cette histoire, mais il faut la vérité avant tout. Je la sais non seulement *par tradition orale*, mais j'ai les preuves de ce que j'avance *écrites en procès-verbal* et laissées par le duc d'Abrantès dans l'intention évidente que j'en fisse usage si par aventure je venais à écrire une sorte d'apologie de sa vie. Ce fait de Saragosse et tout ce qui lui tient formait le sujet constant de ses rêves, de ses pensées. Plus j'ai réfléchi à ce que je devais faire, et plus j'ai été convaincue que je devais publier la relation de ce qui s'est passé à cette époque en Aragon.

Junot, voyant la tournure qu'avaient prise les choses, résolut d'emporter avec lui une attestation par laquelle le premier chapelain, gardien du *Reliquaire* de Notre-Dame du Pilar, certifiait que le trésor avait été remis au maréchal Lannes. Il y joignit une estimation et une relation de chaque objet. Je possède l'original de cette pièce. Je vais le transcrire, avec la traduction à côté. C'est une pièce du plus haut intérêt à lire, maintenant que les temps de la superstition sont loin de nous et que les rois ne font plus de ces présents insensés qui privaient de pain des provinces entières. Cette pièce fut délivrée à Junot un peu avant son départ de Saragosse, lorsqu'il quitta l'Aragon pour aller en Allemagne, lors de la campagne de Wagram.

Relacion de las joyas y alhajas de oro y plata que han sido extraïdas del relicario, o armoria de la sacristia de la santa capilla de Nuestro-Senora del Pilar, para presentar las al Exmo senor mariscal Lannes, duque de Montebello

I.

Prim^{te}. Una joya que tienne 1,300 diamantes brillantes, entre los que hay nueve de singular magnitud y muy superior precio, su forma a maenra de corazon, en el centro tiene un cisue tendidas las alas descansando en el tronco y a cada lado un ponuelo. La dexo en su ultimo testamento la S^{ra} doña Maria-Barbara de Portugal, reyna de España. Se halla tasada en 50,000 pesos (250,000 fr.).

II.

Un clavel jazpeado compuesto de Chispas y diamantes y rubies todos brillantes sobre un pié de esmeraldas orientales y muy limpias puentas en oro con sus dos capullos, el uno cerrado y el otro à medio romper... la diò Exma S^{ra} doña Maria-Teresa Ballabriga, muger de Exma señor don Luis de Borbon en el año 1778. Tasada en 7,000 pesos (30,000 fr.).

Relation ou note des joyaux et ornements d'or et d'argent du reliquaire, et image de la sacristie de la sainte chapelle de Notre-Dame del Pilar, *pour les présenter (les offrir) à Son Excellence l'illustre maréchal Lannes, duc de Montebello.*

I.

Premièrement. Un joyau contenant treize cents diamants, entre lesquels, il y en a neuf de singulièrement magnifiques et supérieurs. Ce joyau est fait en forme de cœur ; dans le centre est un Saint-Esprit les ailes étendues. Ce bijou fut laissé par dernier testament par doña Barbara de Portugal, reine d'Espagne ; il a été taxé à 50,000 pesos (ou 250,000 fr.).

II.

Un œillet jaspé composé de rubis, de diamants et de topazes, tous brillants, posé sur un pied d'émeraudes orientales très limpides, etc., etc... Il fut donné par la Exma S^{na} D^{na} Maria-Teresa Ballabriga, femme de E^{mo} seigneur infant d'Espagne, D. Louis de Bourbon, dans l'an 1778. Ce joyau a été taxé et estimé 7,000 pesos (ou 30,000 fr.).

III.

Una corona que hezo à sus expentas en el año 1775 sl Illmo señor don Juan Saenz de Burnaga arzobispo de Zaragossa... es toda de oro guarnecida de diamantes, rubies y topacios todos brillantes... y arriba un pectoral definissimo topacios y on medio un crisolito... tasada en 30,000 pesos (140,000 fr.).

III.

Une couronne que donna de ses deniers don Juan Saenz de Burnaga, archevêque de Saragosse, dans l'année 1775. Elle est toute en or et garnie de diamants, rubis et topazes, tous en brillants avec un pectoral de très magnifiques topazes, ayant au milieu une chrysolithe. Ce bijou taxé et estimé 30,000 pesos (ou 140,000 fr.).

IV.

Otra corona que mando hacer a sus expensas el referido Arzopispo y se presento despues de su muerte en el año a 1780; es toda de oro guarnecida de diamantes y rubies todos brillantes ; remata en una cruz quetiene en su pie un cerculo de oro un diamante tostado y se halla tasada en 5,000 pesos (23,000 fr.).

IV.

Une autre couronne que fit faire aussi à ses dépens le même seigneur archevêque, en l'an 1780... Elle est toute en or et garnie de diamants, de rubis, tous en brillants, montée sur une croix qui tient à son pied un cercle d'or sur lequel est un rang de diamants, estimée 5,000 pesos (ou 23,000 fr.)

V.

Una joya obalada en donde està pintado el rey de Portugal con un christal sobre el retrado que tiene distribuados por todo el 62 diamantes brillantes chicos y grandes bien montados. Laregaló el rey de Portugal al marques de la Compuerta... y despues la dexó el E^{me} señor marques en su testamento .

V.

Un bijou dans lequel est renfermé le portrait du roi de Portugal, recouvert d'un cristal et entour' ue soixame-deux diamants, tant petits que gros, mais tous en brillants. Le roi de Portugal le donna au marquis de la Compuerta, et le marquis le laissa par testament à Notre-Dame del Pilar, estimé

Nuestra Exma Señora, tasada en 8,481 pesos (37,164 fr.).

à 8,481 pesos (ou 37,164

VII.

Una par de pendientes con 28 diamantes rosas montados en oro de donde en el gan dos perillas uniformes de hermosa *blancura* en forma de almendras los dio; en el marzo de 1743 la señora doña Maria-Ignacia Azlor y cheverz, tasada en 1855 pesos (7,820 fr.).

VII.

Une paire de pendants d'oreilles avec vingt-huit diamants, roses, montés en or, desquels pendent deux petites poires uniformes de belle *blancheur* en forme d'amande; elles furent données par la s^{ra} Illma dona Maria Ignacia, au mois de mars 1743; estimée 1,855 pesos (ou 7,820 fr.).

VIII.

Una venera ò cruz de la orden de Calatrava esmaltada de oro con 52 diamantes diverses magnitudes, etc. Tasada en 3,343 pesos (15,062 fr.).

VIII.

Une grande croix de l'ordre de Calatrava, d'or émaillé, avec cinquante-deux diamants de diverses grandeurs, etc. Estimée 3,343 pesos (ou 15,062 fr.).

IX.

Una joya que tiene 160 diamantes rosas de bella limpieza y blancura que tiene en medio una esclavitud esmaltada de negro y blanco con corona, etc., etc., la diò a nuestra señora et Illmo señor don Juan de Austria en el dia de la conception de l'año 1669, tasada en 6,898 pesos (31,036 fr.).

IX.

Un joyau contenant cent soixante-deux diamants, roses, d'une très belle eau et très blancs. Au milieu est un esclavage en or émaillé, noir et blanc; celui qui le donna à Notre-Dame fut le seigneur très illustre don Juan d'Autriche, le jour de la Conception de l'an 1669. Ce joyau taxé 6,898 pesos (ou 31,036 fr.).

X.

Una cruz de sant Iago con

X.

Une croix de sant'Iago avec

68 diamantes montados en oro par lados caras tados rosas tan bellos que por su blancura parece que estan cortados de una pieza. Tasada 8,418 pesos (37,886 fr.).

soixante-huit diamants montés en or, si beaux par leur belle eau et blancheur, qu'ils paraissent être d'une seule pièce. Ce joyau est taxé et estimé 8,418 pesos (ou 37,886 fr.).

Puis il y a quelques articles XI, XII et XIII, bien simples, qu'il est inutile de mentionner.

XIV.

Dos retratos guarnecidos de diamantes brillantes el uno de imperador Francisco I y el otro de la imperatriz doña Maria-Teresa de Austria su esposa. Los dexó el Exmo señor don Antonio de Azlor en su testamento que otorgó en 18 di julio de 1773, es tasados 16,000 pesos (72,000 fr.).

XIV.

Deux portraits garnis de diamants en brillants, dont l'un représente l'empereur François Ier, et l'autre l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême, son épouse. Ce fut don Antonio de Azlor qui les laissa par son testament et codicille, l'an 1773, le 18 juillet, estimés 16,000 pesos (ou 72,000 fr.).

XV.

Un ramo llamado *de la duquesa de Villahermosa*, di variedad de flores de todos colores compuesta di diversas piedras preciosas una violada, ocho smeraldas con mucho diamantes rosas y rubies la dio la Exma señora marquesa di Camarasa. Tasada 2,302 pesos (35,873 fr.).

XV.

Un rameau appelé de la duchesse de Villahermosa, composé de plusieurs fleurs en pierres précieuses, de beaucoup de diamants, roses et rubis, avec huit émeraudes donné par la marquise de Camarasa, taxé 2,302 pesos (ou 35,873 fr.).

XVI.

Una joya con 57 diamantes montados en plata y el reverso

XVI

Un joyau avec cinquante-sept diamants montés en argent, et

esmaltado a negro blanco y purpura ladiò à nuestra señora la reyna de España doña Maria-Isabella de Saboya. Tasada 4,719 pesos (24,190 fr.).

Tutal..... 1,245,236 pesos.

La tasacion de d'has al hajas suma, *un million docientos quarenta y cinco mil docientos treinto y seis pesos y medio,* de a ciento veinte y ocho quartos cada uno, que e quibalen à diez i ocho millones seteciencos cinquanta y un mil seteciencos noventa y seis reales y veinte y quatro mà un todo moneda de España, toda laqual asi resulto del libro que existe en la citada sacristia à mi Cargo à que me rehero. I para que de allo comte day con orden al senor presidente à 3 de avril 1809.

Pasqual Erranz
Capp. à Nostra-Senora del Pilar.

le revers émaillé de noir, blanc et incarnat, donné à Notre-Dame, par l'illustre dona Maria-Isabelle de Savoie, reine d'Espagne, estimé 4,719 pesos (ou (24,190 francs.).

Total..... 1,245,236 pesos.

La *taxation* (estimation) de ces bijoux donne le résultat d'un capital de *un million deux cent quarante-cinq mille* [1] deux cent trente-six pesos (monnaie d'Espagne). Ainsi que le certifie le livre qui existe dans la sacristie dont j'ai la charge et à laquelle j'en appelle. Le tout donné par l'ordre de M. le président. Certifié la présente en cette église, à Zaragossa, le 3 avril 1809.

Pasqual Erranz,
chapelain de Notre-Dame del Pilar.

Et au bas de cette pièce que j'ai en *original* est écrit, de la propre main du duc d'Abrantès :

« Fait en livres tournois : 4,687,949 francs [2].

« Le duc d'A. »

[1] Il y a deux pesos en Espagne, l'un qui n'est autre chose que la piastre (*peso fuerte*), l'autre monnaie idéale, mais dont on se sert beaucoup dans le commerce, qui est le *peso sencillo;* celui-là ne vaut que 3 francs 15 sous, tandis que le *fuerte* vaut 5 francs.

[2] Il y a là dans l'original une longue kyrielle d'évaluations répétées dans toutes les monnaies d'Espagne. C'est inutile.

Il est donc avéré *authentiquement* que le trésor de Notre-Dame del Pilar était une belle et rare chose. Le maréchal Lannes l'apporta à Paris et dit à l'empereur :

— J'ai rapporté de là-bas quelques méchantes pierres de couleur qui ne valent rien. Si vous voulez, je les remettrai à qui vous voudrez. Junot et Mortier ont fait les fiers. Moi, je les ai blâmés et, si vous voulez me les donner, vous me ferez plaisir.

L'empereur les lui donna sans savoir ce qu'il lui donnait. *Jamais* Junot, même lorsqu'il était le plus sottement accusé d'avoir des richesses imaginaires que l'envie triplait encore, n'a montré le procès-verbal que je viens de transcrire sur la pièce elle-même. Il rapporta de Portugal une seule chose qu'il demanda avec instance à l'empereur, c'était la belle *Bible* de Lisbonne, qui depuis me fut noblement rachetée par Louis XVIII. J'en parlerai en son lieu.

Tous ces ennuis qui suivirent tant de fatigues après le siège de Saragosse finirent enfin par prendre sérieusement sur la santé de Junot. Ce qui mit le comble à son mécontentement fut d'apprendre que la guerre allait s'ouvrir en Allemagne. Et lui, il était *là* comme oublié, comme sentinelle laissée pour garder une ville déserte, peuplée de cadavres et de fanatiques. Il devint malade et sérieusement attaqué. Ses lettres me donnèrent enfin une telle alarme, que je me décidai à demander une audience à l'empereur.

— Que veut-elle? demanda-t-il avec humeur à Duroc.

— Mais je crois que c'est relativement à Junot. Il est malade, et sérieusement, à ce que m'a dit hier sa femme. Et j'ai vu une de ses lettres à lui-même qui m'en a donné la certitude.

L'empereur parut un moment soucieux, mais c'était un mouvement plutôt porté à la tristesse qu'à l'humeur.

— Mais Mme Junot n'est-elle pas aussi fort malade? demanda Napoléon avec une nuance d'intérêt qui n'échappa pas à Duroc et qu'il eut grand soin de me remettre sous les yeux.

— Fort malade, Sire ! Elle doit partir pour les eaux aussitôt que la saison le lui permettra.

L'empereur fit un mouvement d'humeur, cette fois. Puis il dit :

— Eh que diable a-t-elle? Ces femmes sont toujours malades ou grondeuses... Mais *aussi*, pourquoi porte-t-elle tant et de si gros diamants? *C'est ridicule.*

Malgré son extrême attachement pour l'empereur, Duroc ne put retenir une exclamation que l'autre ne parut pas entendre, et il poursuivit en parlant alors de Junot :

— Elle veut une audience pour me parler de Junot. Et, *moi aussi*, j'ai à lui parler. J'aime beaucoup Mme Junot. J'aimais beaucoup sa mère... beaucoup — et il appuyait sur ce mot — et je porte un intérêt paternel à Mme Junot. Vous la voyez souvent, Duroc, et vous devriez lui dire, lui répéter, qu'elle devrait vivre davantage comme une personne qui m'est attachée et ne pas faire sa société intime de mes ENNEMIS.

— Je ne vais pas le soir chez Mme Junot, répondit Duroc, mais, lorsque j'y vais le matin, je n'y vois que des personnes qui ne peuvent d'aucune manière mériter ce titre. Votre Majesté me connaît assez pour être certaine que je n'attendrais pas à ce moment pour en témoigner, je n'oserais dire mon mécontentement à Mme Junot, mais mon chagrin.

— Oh! je sais bien que tu n'es pas de ceux que je comble et qui sont ingrats.

— Mais Votre Majesté ne donne pas ce nom à Junot, j'espère, dit Duroc avec une sorte d'émotion.

A LUI? oh! non. Mais laissons cela. Il demande à revenir, il faut qu'il revienne. Je ne veux pas *que mon vieil ami* souffre. Dites à Mme Junot que son mari sera remplacé dans quinze jours. Je vais envoyer là Bessières. Il est conciliant dans ses manières. Il fera de la bonne besogne pour ramener ces enragés d'Aragonais.

Mais, Duroc, vous portez bien de l'intérêt à Mme Junot! Voyons, répondez en loyal garçon, avez-vous été amoureux d'elle?

Duroc se mit à rire comme un fou...

— Ce n'est pas répondre, dit l'empereur avec une sorte d'impatience, avez-vous été amoureux de Mme Junot?

Duroc répondit enfin en reprenant son air sérieux :

— Jamais, Sire. Et je puis même dire que c'est aujourd'hui pour la première fois qu'il me vient à l'idée que cela aurait pu arriver. Mais la vérité est que ni elle ni moi n'y avons jamais pensé.

Et Duroc prit à l'instant un ton sérieux que l'empereur connaissait. Il prit quelques prises de tabac plus rapidement que de coutume, parce que, en général, il n'aimait pas qu'on l'obligeât à se ranger d'un autre avis que le sien, fit quelques pas, regarda sur le pont, dans le jardin; puis il dit :

— Eh bien, c'est fort singulier!

Il avait à cet égard des idées qui elles-mêmes *étaient fort singulières*. Et je crois *que le bien* le surprenait toujours lorsqu'il le rencontrait chez une femme.

Duroc me rapporta toute cette conversation, et il eut tort. J'étais dans ce moment dans un état d'irritation nerveuse tellement pénible, que ma santé avait fini par céder et que j'étais vraiment malade. Je ne sortais presque plus. Je souffrais d'une maladie de foie et d'une irritation violente au pylore. Aussi la confidence de Duroc arriva-t-elle mal à propos et je le lui dis avec la franchise de la personne souffrante qui croit toujours qu'elle va mourir. Hélas! qu'il faut souffrir pour en arriver là! La douleur ne sait pas ce que c'est que la mort, pas plus que le chagrin. On dirait que tous deux aiment la vie.

Junot avait éprouvé un surcroît de contrariété le lendemain de la prise de Saragosse, mêlé cependant à une sorte de joie. Quelques jours avant l'attaque définitive, il apprend par des espions — quoiqu'on n'en eût guère en Espagne — qu'Armand de Fuentès, prisonnier de Palafox, se trouvait enfermé dans l'une des maisons désignées pour la mine. Mais il était impossible d'indiquer spécialement cette maison. Junot n'avait donc par cette nouvelle que toute l'inquiétude et nul moyen de la détruire. Aussitôt que la ville fut prise, son premier soin fut d'aller à la recherche de son malheureux ami. Il le trouva encore vivant, mais dans quel état, grand Dieu! Depuis quatre mois l'infortuné languissait dans une cave humide, sans vêtement chaud, presque sans nourriture! En se voyant délivré, délivré par un ami, heureux, rendu à lui-même, assuré de retrouver encore la vie, de revoir le ciel bleu, de sentir un air pur lui frapper le visage, tout cela lui parut si doux, si beau, que sa pauvre tête plia sous le poids de tant d'espérances. On lui avait ordonné une grande sobriété. Il commença par dire à Junot

qu'il ferait ce qu'il voudrait, puis il fut moins obéissant. Enfin il devint intraitable, tomba malade et mourut au bout de huit jours de maladie, dans des tortures d'autant plus cruelles qu'il vit arriver la mort, et qu'il l'entendait lui dire :

— Tu ne reverras plus ta patrie, ni ton enfant, ni ta maîtresse, ni rien de ce que tu aimes...

Junot fut son exécuteur testamentaire. Il laissa une fortune honnête à une fille naturelle, qu'il avait de M[lle] Bigotini. Il aurait pu lui en laisser davantage, car c'était un collatéral très éloigné qui héritait après sa mort.

C'est une bizarre destinée que celle de son frère, Alphonse Pignatelli, et la sienne. Tous deux riches, nobles, puissants de la terre enfin ; car la noblesse et la richesse donnent bien le vrai pouvoir quand ils marchent ensemble, parce que, voyez-vous, toutes les fois qu'il y aura un salon, il y aura une antichambre. Mettez dans ce salon un duc et pair, mettez-y un souverain. Remplacez *dans ce même salon* le duc et pair, le souverain, par un cordonnier aux mains poisseuses. Eh bien, tout comme le duc et pair et le souverain, il toisera de bien haut celui qui attendra dans son antichambre. Qu'il lui plaise d'en sortir, non plus pour emporter des bottes qui allaient mal, mais pour donner du bout de cette botte dans les jambes de celui qui l'ennuiera, et tout cela sera fait un peu plus grossièrement que par le duc et pair, parce que l'éducation est toujours là pour modifier ce qu'il y a de trop rude dans l'insolence, et que l'insolence l'est toujours.

Pour en revenir à la destinée de mes pauvres amis, elle fut étrange. Tous deux moururent heureux,

riches, aimés, estimés, ayant un bel avenir. Eh bien, tous deux périrent loin de leur toit! l'un dans une auberge, allant aux Eaux-Bonnes, est mort là, dans les bras de ses domestiques. Pauvre Alphonse! je l'ai bien regretté! L'autre meurt dans une ville prise d'assaut, au milieu des cadavres et des décombres, respirant encore cet air humide et froid, cette peste qui le tuait à trente-neuf ans et lui donnait la mort à quatre cents lieues de son enfant et de ses plus chères affections. Encore eut-il la douceur, lui, de prononcer le nom d'un ami avant d'expirer .

En apprenant qu'il aurait sa lettre de rappel aussitôt qu'il serait remplacé, Junot écrivit à l'empereur qu'il n'existait pas dans toute l'Espagne un homme plus capable de venir gouverner l'Aragon que le général Suchet. Junot aimait beaucoup Suchet, qui d'ailleurs a grandement prouvé que Junot avait raison. Il avait une belle bravoure, il était neveu du roi d'Espagne, ce qui se retrouvait en son lieu. Il convenait donc sous mille rapports. Junot l'écrivit à l'empereur, à Duroc, à Berthier. Enfin la nomination de Suchet arriva et Junot se disposa à revenir en France. Il avait le commandement d'un corps à la Grande-Armée. Alors tout redevint joie et bonheur autour de lui dans l'espace de quelques jours. Ses lettres n'étaient plus les mêmes, il ne parlait plus de mourir alors.

Mais quelqu'un qui faillit prendre sa peine au tragique, au point d'en arriver là, ce fut Berthier. Il était marié seulement depuis quelques semaines, ou quelques mois, lorsque M. Visconti mourut. Quoiqu'une mort et de la bouffonnerie aillent peu du même pas, en vérité, elles cheminaient ensemble,

donnant chacune le bras au pauvre Berthier...

— Hem! hem! madame Junot, madame Junot, que dites-vous de cela? Hem! hem! Mon Dieu, je n'ai jamais été heureux, moi! Jamais, jamais! Ce diable d'homme, hem! hem! aller mourir, que diable! quand je me marie. S'il était mort au moins deux mois plus tôt! Qu'est-ce que ça lui faisait? Là, je vous demande un peu!

Et ce beau, cet éloquent discours dit, en se rongeant les ongles en même temps que son frein et ne finissant avec moi que pour aller recommencer avec une autre. Il me fit bien rire à son retour d'Espagne, car, si j'ai bonne mémoire, ce fut alors que nous apprimes la mort de M. le marquis Visconti, que, du reste, on ne connaissait que par Berthier. Quant à la belle veuve, elle épousa en secondes noces, savez-vous bien qui? Non pas Berthier, puisqu'il était marié. Mais elle épousa sa femme. C'était un drôle d'arrangement que tout cela. Je parlais tout à l'heure des prérogatives du rang et de la faveur, il y en avait là de grandes preuves La verge correctrice de l'empereur frappait sans miséricorde sur de jeunes mains levées vers lui pour lui demander grâce d'une faute, souvent bien excusable, et il avait toute indulgence pour des arrangements dont le scandale était plus que révoltant. Et la veuve continua d'habiter presque la maison de l'homme marié! C'était une pitié...

J'étais bien malade. J'avais une telle inflammation au pylore que rien ne pouvait passer, pas même un verre d'eau sucrée. Enfin Junot arriva. Il fut frappé de mon changement. Il souffrait aussi, surtout de cette belle blessure dont la cicatrice était si bien placée. Elle faisait effet sur le nerf optique et ses migraines

étaient également devenues bien plus fréquentes. Il prit des bains de Barèges et, en trois semaines, il fut en état d'aller en Allemagne. Mais avant il voulut me voir prendre le chemin des Pyrénées, où m'envoyaient mes médecins. Celui de Cauterets, M. Labbat, ancien ami de ma mère, se chargea de m'escorter et je fis la route, couchée dans ma voiture et presque mourante. J'avais avec moi Mme Lallemant et M. de Cherval, deux de mes amis les plus intimes.

La route fut pénible. A Bordeaux, je rencontrai mon beau-frère, M. de Geouffre. Il me rappelait l'autre jour que je fus à la mort d'une crise terrible provoquée par *la moitié d'un ortolan*, que j'avais voulu manger. Je gagnai enfin Cauterets. Là, il m'arriva ce qui m'était arrivé aux eaux de *Caldas da Raynha* en Portugal. A peine en eus-je bu un verre, que je me trouvai mieux. Au bout de huit jours, je mangeais grossièrement comme une paysanne et, au bout de quinze, je courais les montagnes au risque de me rompre vingt fois la tête.

Cauterets est un lieu ravissant. A cette époque il était peu connu. Il n'y allait que des gens vraiment malades, et des moribonds ne courent guère les champs. Ce fut la reine Hortense qui, l'année précédente, y ayant été pour respirer un air consolateur plutôt que pour prendre les eaux, découvrit avec son regard d'artiste et son âme tendre, qu'il y avait autour d'elle des beautés non pareilles. Elle se mit en marche et fit le fameux voyage du Vignemale, la plus élevée des Pyrénées françaises, le Mont Perdu étant de la chaîne espagnole. Elle voulut gravir le Vignemale, et le gravit en effet. Le voyage parut tellement périlleux, qu'elle donna à Martin et à Clément,

les chefs des *guides-porteurs* de Cauterets, une médaille qu'ils portaient à leur boutonnière et sur laquelle était gravé :

Voyage au Vignemale, le... 1808[1].

A cette médaille était attachée une pension. La reine, toujours aimable dans sa bonté, avait su leur donner ainsi ce qui pouvait les rendre heureux...

Tous les soirs, au soleil couchant, en voyant les glaces du Vignemale se colorer de tous les feux du prisme, je brûlais du désir de monter aussi à son sommet, d'aller m'asseoir sur sa pierre triangulaire, de fouler sa neige vierge et ses plaines éternelles. Clément m'assura que je marchais aussi bien que la reine Hortense et que j'étais plus en état qu'elle de soutenir une longue fatigue. Aussitôt que la chose fut résolue, je lui donnai ordre de tout préparer, car la saison s'avançait. Nous étions au 20 août et, lorsque le 1er septembre est arrivé, le voyage est dangereux à cause de la chute fréquente des avalanches.

La hauteur du Vignemale[2] est 1,776 toises au-dessus du niveau de la mer.

[1] La reine Hortense est la première femme qui ait fait ce voyage.

[2] Des événements, plus importants que ce qui m'est personnel, m'empêchent, en raison du peu d'espace qui me reste, de raconter mon voyage au Vignemale. J'en parlerai plus loin.

CHAPITRE XIX

Nouvelle campagne d'Allemagne. — Pourquoi M. de Metternich n'aimait pas la France. — Bravoure de Masséna. — L'empereur pendant la campagne de Wagram. — Le deuil suit nos triomphes. — *Marche! meurs!* — Le 46e régiment de ligne. — Bombardement de Vienne. — Décret qui réunit les États romains à l'empire français. — Bataille d'Essling. — Le maréchal Lannes frappé à mort. — Horrible boucherie. — Rapport ennemi sur le nombre des tués et des blessés. — Passage d'une lettre de Junot sur la mort de Lannes. — La bulle d'excommunication. — Fulminant anathème. — Termes dans lesquels il est conçu. — Succès de Suchet en Espagne. — Lettre du comte d'Hunebourg à Junot. — Étonnante activité de l'empereur. — Il s'abuse sur les dispositions du Nord, comme il s'était déjà abusé sur celles du Midi. — Singulière *aventure.* — Le maréchal Soult se décide *à accepter les attributs de la* ROYAUTÉ. — Seconde version. — Celle de M. Napier. — Biographie du maréchal Soult, par un de ses amis. — *Nicolas Ier*, ou *Jean de Dieu, ah! ah! roi de Portugal!* NICOLAS? *C'eût été plutôt* NICODÈME. — Nouveaux désastres en Portugal. — Histoire de la comtesse de W... — Nouvelles prévisions : la femme élégante de Paris dans les affreuses solitudes d'Espagne.

Tandis que j'étais à parcourir les belles vallées des Pyrénées, les champs de l'Allemagne étaient de nouveau couverts de sang, la guerre et ses fléaux se promenaient dans ses sillons, et tous les désastres la frappaient à coups redoublés pour nous être rendus plus tard avec une terrible usure.

M. de Metternich avait quitté Paris comme jamais un ambassadeur n'a quitté la capitale du royaume dans lequel il représente son maître. On a dit que M. de Metternich n'aimait pas la France, mais quel est l'homme qui serait demeuré sans ressentiment en étant humilié, vexé même dans les détails les plus intimes de sa vie, la voyant elle-même menacée, ayant ses enfants, sa femme, retenus comme otages, et lui, attaqué dans ses plus précieux droits, contraint de quitter Paris comme un criminel, dans une voiture dont les stores fermés cachaient aux yeux de tous une figure innocente, un noble front qui ne pouvait rougir que pour nous !

Pendant ce temps, Masséna passait l'Inn, brûlait Scharding, Passau, et rappelait le héros de Gênes et de Rivoli. Napoléon semait de la graine de lauriers devant tous ces hommes-là, qui n'avaient plus qu'à avancer la main pour en faire des gerbes. L'empereur lui-même fut un foudre de guerre dans le commencement de la campagne de Wagram. Furieux que l'ennemi eût eu, quoique craintivement, l'audace de le prévenir, il fondit sur lui avec la rage du lion et *scia*, pour ainsi dire, l'armée autrichienne en deux. Par sa manœuvre, il la força à se précipiter et à s'embarrasser dans les défilés de la Bohême et là, pendant dix jours, frappée à coups redoublés par la main de Napoléon, qui, toute petite et blanche qu'elle était, maniait une massue foudroyante, cette armée put à peine retrouver son souffle pour fuir cet homme qui venait encore commander aux vieux remparts de Vienne de s'abaisser devant lui.

Toutefois, cette campagne ne fut pas comme celle d'Austerlitz, couronnée de lauriers entremêlés de

fleurs. Le deuil suivait nos triomphes, et chaque bulletin faisait pleurer mille familles, car Napoléon avait toujours cette voix puissante qui disait au soldat :

— Marche !

Et il marchait !

— Meurs !

Et il mourait !

Le 46e régiment de ligne, parti de Scharding pour arriver à Ebersberg, fit ce trajet en trente-cinq heures... *Il y a vingt-six lieues !*

Nous recevions fréquemment des lettres du quartier général. L'armée avançait toujours. Vienne voulut se défendre. On la bombarda pendant trente heures et la leçon fut rude. On y trouva d'immenses ressources.

— Elles auraient suffi, me disait un de nos inspecteurs aux revues, pour toute une campagne.

Voilà à quoi s'occupait le conseil aulique.

Ce fut de Vienne que partit le décret impérial qui réunissait les États romains à l'empire français. A la vérité, *le pape* avait la faculté de résider à Rome, avec *une rente* de deux millions de francs ! Depuis longtemps l'empereur parlait avec véhémence *du danger* de la puissance spirituelle en France, exercée par un prince étranger. *C'était d'ailleurs Charlemagne qui avait donné les États romains que lui Napoléon reprenait !*

Hélas ! ce ne fut pas le bref d'excommunication qui lui renvoya le coup vengeur ! La bataille d'Essling est livrée. L'archiduc Charles est en face de Napoléon, les deux armées sont engagées et la mort tombe avec furie sur les deux partis. Le nôtre perd son plus brave appui. Le maréchal Lannes est frappé à mort ! C'est une horrible boucherie. L'archiduc annonça de son

côté quatre mille trois cents tués et douze mille blessés ! Qu'on juge, d'après le rapport ennemi, toujours voilé et dissimulé, de ce que doit être le nôtre.

Pauvre Lannes ! Quels regrets il excita dans l'armée, dans la France ! J'ai encore la lettre de Junot qui me parle de cet événement « *qui met le deuil*, m'écrit-il, *dans la grande famille militaire*. En recevant ma lettre, tu feras faire un habit de deuil à mon fils et il le portera deux jours avec un crêpe à son *petit bras*. Quant à moi, je le porterai huit jours ».

Junot était alors revenu de Saragosse et prenait les bains de Barèges à Tivoli. Mais dans ce moment il était allé en Bourgogne pour voir son père. Cette action de porter le deuil d'un frère d'armes, dont il avait eu peut-être à se plaindre peu de semaines avant, m'a toujours parue noble et belle. Oui, Junot avait une âme généreuse.

Tandis que les capitales tombaient à la voix de Napoléon et que ses capitaines périssaient sous le souffle de Dieu, d'autres chutes, d'autres malheurs, d'autres voix maudissantes se faisaient entendre du fond de l'Italie. Le pape lance, cette fois, non pas un bref comminatoire, mais une bulle d'excommunication. Pie VII, oubliant qu'il a consacré la tête qu'il va maudire, cherche à l'écraser sous un fulminant anathème...

« Que les souverains apprennent encore une fois QU'ILS SONT SOUMIS PAR LA LOI DE JÉSUS-CHRIST A NOTRE TRÔNE ET A NOTRE COMMANDEMENT, CAR NOUS EXERÇONS AUSSI UNE SOUVERAINETÉ, MAIS UNE SOUVERAINETÉ BIEN PLUS NOBLE, etc., etc. »

Ce qu'on peut à peine comprendre, c'est que l'empereur, connaissant l'état de l'Espagne au moment où il fait la réunion des États romains au royaume de

France, puisse n'écouter que cette pensée futile de nommer un préfet du Tibre et un préfet du Rhin ! Hélas ! combien il doit payer cher cette triste et pâle gloire ! Comme ses lauriers sont ternes, comme leur verdure est triste ! C'est un vertige produit, je crois, par cette extension de puissance, immense et prodigieuse. Ce n'est pas à la politique qu'on pouvait dire d'attendre, je le sais, mais il a pu bien moins le dire encore à la fatalité qui le pressait aussi, lorsqu'en 1814, privé de quatre cent mille braves soldats, morts en Espagne devant le démon du fanatisme, il a pu voir combien il payait cher la violation du domicile de Saint-Pierre.

L'armée française et l'armée d'Italie poursuivaient à la fois l'archiduc Jean et l'archiduc Charles. L'armée française en Espagne obtenait quelques succès en Aragon. Le général Suchet justifia toutes les prévisions de Junot : le général Blacke fut complètement battu à Belchitte. Suchet avait trouvé le corps d'armée que lui laissait Junot susceptible d'être conduit à l'ennemi et de vaincre, car l'empereur, tout en laissant Junot revenir en France, lui ordonnait de ne quitter *Zaragossa* qu'après avoir exécuté les ordres qui lui étaient donnés ; ainsi donc, lorsque Junot reçut du comte d'Hunebourg (Clarke) la permission de revenir en France, elle était contenue dans la lettre que voici :

« Paris, le 7 avril 1809.

« MONSIEUR LE DUC,

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence qu'ayant pris les ordres de Sa Majesté relativement à la lettre que vous m'avez envoyée par un courrier avant-hier

5 avril. Sa Majesté m'a chargé d'autoriser Votre Excellence à rentrer en France. C'est le général Suchet qui vous remplacera dans le commandement du 3e corps de l'armée d'Espagne.

« Cependant avant de quitter l'Aragon, monsieur le duc, Sa Majesté désire que vous vous occupiez de trois points très importants :

« 1° D'arrêter avec le commandant du génie[1] le plan d'une forteresse à Tudela et un réduit sur les hauteurs, avec des flèches détachées pour maintenir les communications avec la rivière. Ces ouvrages seront d'abord construits en terre, mais de manière à pouvoir être revêtus successivement et à devenir une bonne forteresse ;

« 2° De mettre en état de siège le fort de Saragosse et d'y faire placer dix mortiers pour commander la ville ;

« 3° De faire évacuer toute l'artillerie sur la France.

« Je charge le commandant de l'artillerie de prendre les ordres de Votre Excellence pour l'évacuation de cette artillerie, et de vous proposer des mesures pour en assurer le transport.

« Sa Majesté désire également que le fort de Jaca soit le plus promptement possible mis en état de défense, et maintienne la communication avec la France par Paco, etc., etc.

« Agréez, monsieur le duc, l'assurance de ma haute considération.

« *Le ministre de la guerre,*

« COMTE D'HUNEBOURG. »

[1] C'était le général Rogniat, qui depuis a épousé Mlle de Pérignon, l'une des filles du maréchal Pérignon.

Cette lettre peut faire juger de la surveillance active de l'empereur. Ces ordres, que transmettait le ministre de la guerre, lui étaient donnés à lui-même par l'empereur, et cela au moment où il allait quitter Paris pour la campagne de Wagram. Et il s'occupe de la forteresse de Tudela, du fort de Jaca, mais surtout du fort de Saragosse *et des dix mortiers qui doivent commander la ville.* Junot exécuta ses ordres et, étant à Bayonne pour en attendre de nouveaux, il écrivit à l'empereur et lui donna des détails précieux sur l'Aragon, surtout à cette époque où l'empereur n'était pas du tout au courant de ce qui se passait en Catalogne et en Aragon. Sa lettre est une pièce du plus haut intérêt, relativement à la situation de l'Espagne; mais je ne puis l'insérer dans ce volume, la place me manque, je la mettrai dans un des volumes suivants.

Cette lettre de Junot est remarquable aussi dans l'expression de douleur concentrée qui perce à chaque ligne. Le mécontentement est visible, la peine est sourde encore. Lui-même ne fait que la pressentir. Une chose à remarquer également, c'est l'oubli dans lequel Napoléon laissait le 3e corps, après un horrible siège comme celui de Saragosse! Tout pour le nord — à ce moment où s'y décidait une grande question — tout pour le nord! Et ce nord, sur lequel il commençait à s'abuser comme sur le midi, devait bientôt l'abandonner à tout le danger de l'isolement de sa force colossale.

Ce fut vers cette époque qu'arriva la singulière *aventure* de la seconde expédition. Je dis *aventure,* car il y a du romanesque dans le fait.

On a beaucoup parlé de l'affaire de *la royauté* du maréchal Soult, et je le crois bien. C'était peut-être

un des faits les plus bizarres du règne de Napoléon que cette lueur d'ambition, calquée et jetée là dans son chemin par un de ses capitaines. Un membre du parlement d'Angleterre avait bien raison en disant que le cabinet britannique aurait dû seconder, provoquer même la volonté de Soult, lui mettre à la main et sur la tête ce dont il parlait lui-même dans les circulaires écrites à ses généraux de division, et dans lesquelles il disait *que l'empereur lui ayant enjoint de garder le Portugal à tout prix, il se décidait enfin à accepter les* ATTRIBUTS *de la royauté.* J'ai vu celles écrites au général Loison et au général Lahoussaye. La faute est dans deux mots mal placés : celui de royauté et celui d'attributs ; *attributions* était bien différent.

On a parlé dans un livre fait par un Anglais — un colonel, capitaine, je ne sais trop ce qu'il est, mais il s'appelle *Napier* — sur ce fait très important, en une seule ligne et pour nous dire que ce n'est pas vrai. Je suis certaine que M. le colonel ou capitaine Napier a eu ses renseignements à une très bonne source et, s'il eût voulu nous les communiquer, je suis certaine que nous en serions aussi très contents. Mais qu'il me permette de lui objecter qu'une ligne n'est pas assez pour une semblable histoire et, quand il n'en aurait consacré qu'une pour la couronne, une autre pour le sceptre, puis encore une pour le trône, il lui en aurait toujours fallu trois, et je suis peu exigeante...

Il existe une biographie du maréchal Soult qui rapporte le fait bien autrement. Cette biographie prétend qu'au moment où l'empereur donna ses dernières instructions au maréchal Soult, il lui dit :

— *Monsieur le maréchal, le duc d'Abrantès a déclaré par mon ordre que la maison de Bragance*

avait cessé de régner. Déclarez-le de nouveau et, si pour conserver le Portugal il était nécessaire de lui donner une nouvelle dynastie, j'y verrais LA VÔTRE *avec plaisir.*

Cette biographie a été faite à Bruxelles, par un nommé Julien, autant que je puis me le rappeler; mais la notice n'est pas de lui. Elle est d'un homme éminemment spirituel. Il est l'ami du maréchal. Sans doute cette version peut être vraie, elle est même probable, mais il fallait n'en pas parler, ou bien l'appuyer de preuves positives.

Cependant ceux qui étaient autour de l'empereur, au moment où il reçut cette nouvelle de la prétendue royauté du maréchal Soult, savent très bien dans quel état le mit cette nouvelle. On a prétendu en nier l'effet, parce que l'empereur, disait-on, n'avait pas pu parler de Nicolas Ier, attendu que le maréchal ne s'appelait pas *Nicolas*, mais *Jean de Dieu*... Cela ne fait rien à l'affaire. Il est certain que lorsque ce méchant Loison arriva auprès de l'empereur, qui alors était à Schœnbrunn, et lui raconta avec du venin de serpent toute l'histoire du Portugal, l'empereur pâlit et eut un de ces mouvements nerveux comme il en avait quelquefois. Plus tard, dans la même journée, il parla lui-même de cette affaire et en parla *en raillerie*, ce qu'il n'eût pas fait si lui-même l'eût provoquée, et il dit en riant, mais de ce rire amer qui changeait sa belle physionomie au lieu de l'embellir:

— *Ah! ah! roi de Portugal! Oui, roi de Portugal! Vraiment, oui. Nicolas Ier. N'est-ce pas Nicolas qu'il se nomme! Nicolas! C'eût été plutôt* NICODÈME.

Croyait-il que le maréchal se nommait en effet Nicolas? L'a-t-il appelé ainsi pour placer le mot

de *Nicodème?* Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est qu'il l'a dit comme je viens de le rapporter, et peu d'heures après avoir appris la nouvelle du désastre de l'armée de Soult. Hélas! nous n'avions pas fini avec ce malheureux Portugal et dans ce gouffre dévorant devait être encore engloutie un armée tout entière.

Lorsque quelques mois plus tard je suivis mon mari en Espagne, je fus témoin de faits vraiment douloureux, rappelant à quel point cette retraite du maréchal Soult était effroyablement désastreuse. Il me souvient qu'un de mes meilleurs amis, alors colonel d'un régiment de cavalerie, me racontait cette épouvantable retraite avec des couleurs qui me faisaient frissonner et pleurer de pitié et d'indignation. Cette retraite faisait une belle suite toutefois à la convention de Cintra. Elle prouvait la force de nos chefs dans les diverses positions. Je sais qu'on a prétendu tirer quelque vanité de n'avoir pas négocié la seconde fois. Mais il en est de cela comme de l'histoire de la comtesse de W... g, dans la campagne de Sobieski. Elle était jeune et belle. Les Turcs la guettèrent comme elle allait en Bavière. Ils voulaient en faire présent au grand visir.

— Mais je leur ai échappé, disait-elle avec un air de triomphe, et les Turcs ne m'ont pas même vue.

— Et comment avez-vous fait ?

— J'ai été rencontrée par le capitaine Schiller, qui m'a gardée six semaines avec lui.

Le capitaine Schiller était un capitaine de pandours et ne faisait aucune distinction d'amis à ennemis, quand il s'agissait d'une histoire comme celle de la comtesse de W... g.

Pauvre Péninsule ! Laissons-la un moment. Bientôt je la retrouverai pour m'enfoncer dans ses plus affreuses solitudes. Bientôt je vais dérouler des pages dans lesquelles on verra que chez moi la femme n'est plus depuis longtemps un être faible et tenant à cette nature qui n'a rien que de gracieux, de nonchalamment paresseux. En Espagne, nouveau serpent, j'ai dépouillé ma peau féminine pour en revêtir une autre plus mâle et plus active. *Là*, j'ai reconnu cette vérité que j'ai déjà émise dans les précédents volumes, c'est qu'une femme peut rendre témoignage que dans toutes les enveloppes humaines, difformes comme gracieuses, débiles comme vigoureuses, l'âme peut être la même, toujours grande et forte. En Espagne, où bientôt je montrerai la jeune femme élégante de Paris au milieu des déserts et vivant de privations, j'ai appris également que tout ce que veut le cœur, la main l'exécute. C'est là surtout que, perdant un reste de vieux préjugés pour les échanger contre des lumières nouvelles inculquées à l'aide de la plus merveilleuse des instructions, l'instruction pratique, j'ai pris une bien haute idée de la puissance de volonté d'une femme.

CHAPITRE XX

Douleurs, regrets. — Le général Danube. — Le prince Eugène à Leoben. — Armées d'Allemagne et d'Italie. — Nos troupes couvrent la Carniole, le Frioul, la Styrie, le Vorarlberg, etc., etc. — Bataille de Raab en Hongrie. — Macdonald, grand officier de l'empire. — M. Emile Grandier. — Il serre les *jambes*. — Il n'est pas mort, puisqu'il crie. — Maladie de peur.— *Je ne suis qu'un lâche*.— Leçons d'armes. — Quelle invention maudite! là! — Fuite à Perpignan. — La *maja*. — Le blason. — Grandier tué en *duel*. — Où est-il aussi, celui-là? — Mort! tous morts! — Bataille de Wagram. — Le champ de bataille converti en horrible charnier. — Tourments affreux des blessés. — Lettre du roi de Wutemberg à Junot. — Vanité de Marmont. — On est injuste à son égard. — *Vous avez manœuvré comme une huître*. — *Mon ami, je suis maréchal*! — Mystère de la destinée du duc de Raguse.

La mort du maréchal Lannes avait été un deuil universel. Hélas! il précédait cette suite d'amis fidèles que Napoléon devait voir descendre avant lui dans la tombe. Duroc devait suivre Lannes, puis Bessières et puis... ah! maintenant tout est douleurs, regrets, larmes! Chaque document est enveloppé d'un crêpe, chaque papier déplié est un extrait mortuaire. C'est bien à présent qu'il faut invoquer cette force dont je parlais tout à l'heure.

Je disais combien la mort du maréchal Lannes avait fait de l'impression, non seulement dans l'armée, mais

dans l'Europe entière. Toutefois, la France fut peut-être moins frappée d'un si grand malheur que s'il fût arrivé dans une autre bataille. Mais Essling est une de ces journées funestes où la mort frappe à coups redoublés, et où les blessures se multipliant, on sent moins fortement les malheurs publics tels que la mort du maréchal Lannes. L'empereur, dont l'affection pour Lannes était fort vive, mais qui avait été offensé par lui dans plusieurs circonstances où l'autre lui avait peut-être trop rappelé leurs anciennes relations, qui du reste n'avaient rien d'extraordinaire, montra peut-être involontairement dans cette circonstance que le souverain *seul* regrettait l'homme habile, et que l'ami était peu affecté. Il plaisantait sur l'affaire d'Essling et disait *que l'armée autrichiennne avait eu dans cette journée un allié auquel en vérité il n'avait pas songé. C'était le général Danube, qui, dans cette affaire, avait fait voir qu'il était le meilleur officier de l'Autriche.* Comme les eaux avaient emporté les ponts, il est à croire que la plaisanterie de l'empereur avait rapport à cet effet. Mais je ne sais pourquoi je n'ai jamais pu m'habituer à la pensée qui me présente l'empereur *voulant rire*. Ce n'est pas *comique*, alors, que je le trouve, ce n'est pas *ridicule*, c'est entouré d'un atmosphère qui m'est pénible. Je souffre et respire avec peine, et je ne retrouve mon état naturel qu'en élevant mes yeux et le regardant au sommet de cette colonne forgée avec ces canons *qu'il jetait à brassées dans la fournaise*[1].

La victoire était cependant toujours fidèle à nos

[1] Voyez l'ode immortelle de Victor Hugo sur la colonne, la seconde. Voyez aussi la première. Voyez-les toutes deux.

armes. Le prince Eugène battait Jellachich à Leoben, lieu de souvenir pour l'Autriche et pour l'empereur,

Le résultat de cette victoire fut de laisser facilement joindre les deux armées d'Allemagne et d'Italie. L'archiduc Jean, qui faisait face à la dernière, se retira sur la Hongrie. Déjà nos troupes couvraient la Carniole, le Frioul, la Styrie, le Vorarlberg, l'Istrie, et cependant la campagne n'était ouverte que depuis deux mois. Néanmoins il est à remarquer que cette fois on fut plus lent à opérer que dans la campagne d'Austerlitz et de Tilsitt. Cependant toute la famille impériale était en retraite et, comme à la première campagne, elle se repliait sur la Moravie et sur la Bohême, emportant avec elle la palme de pacification qui devait nous apporter tous les malheurs ensemble.

Nous étions en France dans de grandes inquiétudes sur la Grande-Armée. L'empereur ne laissait arriver que ce qu'il voulait bien envoyer et nous savions très bien que les bulletins n'étaient pas toujours paroles d'évangile. J'étais à cette époque dans les Pyrénées et j'avais des nouvelles plus sûres que tout le monde des eaux, parce que mes lettres m'arrivaient directement de l'Allemagne et que je ne lisais pas un journal. Junot, qui commandait les troupes saxonnes et les troupes bavaroises ne me laissait pas non plus manquer de nouvelles. J'avais donc de bonnes relations; mais je les gardais pour moi quand elles ne s'accordaient pas avec les bulletins, comme par exemple à Essling. La bataille de Raab, gagnée en Hongrie par le prince Eugène contre l'archiduc Jean qu'il a ainsi repoussé depuis l'extrême Illyrie, est une des affaires dont l'empereur eut le plus à se féliciter dans le cours de cette campagne, et il n'en a parlé que

comme d'une victoire ordinaire. Cependant ses résultats furent immenses. Macdonald, qui, à la grande honte de plusieurs maréchaux qui avaient le bâton brodé d'abeilles sans trop savoir pourquoi, n'était pas encore au nombre des grands-officiers de l'empire, y prit place cette fois en récompense de sa conduite dans cette campagne de 1809, et en vérité c'était une dette à acquitter.

Je ne sais où Albert avait connu le général Lauriston, mais ils étaient même liés. Il lui recommanda, à cette époque, le fils d'un ami de notre père, qui avait des propriétés à la Guadeloupe et qui avait été assez heureux pour les sauver lors de l'histoire du général Ernouf, qu'il maudissait du reste de tout son cœur. Je ne sais pourquoi il voulait aller à la Grande-Armée, car il n'aimait pas beaucoup cette vie-là, comme on va le voir. Toujours est-il qu'Albert m'écrivit de lui donner aussi une lettre pour Lauriston. Ce que je fis.

Pour égayer un peu les sombres tableaux qui nous entourent, je vais raconter l'histoire de M. Émile Grandier. Je ne sais pas bien ce qu'il voulait, mais je crois que c'était une entreprise. Enfin il joignit Lauriston au fond de la Hongrie, à sa très grande joie. Je pense que Lauriston était alors devant *Raab*. M. Émile Grandier le trouva dans une tranchée, je ne sais où, et lui remit nos lettres. Lauriston les lut à la hâte et, ne s'imaginant pas que nous puissions lui recommander quelqu'un autrement que pour en faire un soldat, il s'étonna seulement que ce quelqu'un n'eût pas au moins un uniforme de *fantaisie*. Tout en cheminant donc au tour de ses ouvrages, se donnant un coup contre *un sac à terre*, une autre tape contre un gabion, il questionnait mon protégé et, tout

en parlant il se tourna vers lui. Il le vit pâle comme un mort, serrant les jambes, pour parler poliment, et dans un état digne de pitié. Dans le même moment on tirait de la ville — ce qui arrivait quand on reconnaissait un officier général — et Lauriston ne put retenir une exclamation énergique en voyant le pauvre Grandier jeté par terre et frappé d'un boulet, du moins à ce qu'il croyait. Il s'approche, se baisse, lui prend le bras. L'autre pousse un cri terrible.

— Bon cela? dit Lauriston, il n'est pas mort au moins, puisqu'il crie.

Cela était vrai. Seulement M. Grandier fit une maladie DE PEUR et fut pendant longtemps dans un état digne de pitié. Il avait des attaques nerveuses et des vertiges qui ressemblaient tellement à de la folie, que Lauriston fut obligé de le faire conduire à Vienne, où il fut saigné, soigné et, enfin, *guéri*. A peine put-il se remettre en voiture qu'il se jeta dans sa calèche et revint à Paris en payant six francs de guide. Près de Strasbourg sa voiture casse. Il verse et un éclat de glace lui entre dans l'œil gauche et le lui crève, mais d'une si cruelle manière que, de très beau garçon qu'il était, il devint affreux.

Un dernier mot sur lui, pour finir sa campagne.

Il était retourné à Marseille sans voir, même de son œil droit, les gens qu'il connaissait à Paris. Il s'établit dans une maison à l'extrémité de la rue de Rome, prenant le nom de sa mère pour cacher celui de son père, car, disait-il à Albert, *je ne suis qu'un lâche!* Et le malheureux pleurait de son pauvre œil, que cela fendait l'âme. Albert n'aimait pas les poltrons. Il ne l'était pas, lui, et peut-être était-il un peu trop

sévère sur cet article[1]. De la première force aux armes, élève chéri de Fabien, à l'époque où celui-ci avait tout son talent, il craignait peu de tireurs au pistolet et je crois lui avoir entendu dire qu'il n'en redoutait pas à l'épée. Il était *gaucher*, de plus, et, s'il était exposé, il exposait aussi beaucoup. Tout à fait en colère contre le fils du vieil ami de notre père, ne voilà-t-il pas Albert qui s'imagine qu'il peut lui inoculer du courage comme on donne de l'appétit. Mais l'homme n'était pas du tout friand de la lame. L'instruction d'Albert avait beau être dans les règles, et par tierces et par quartes, l'homme disait en s'essuyant le front :

— Quelle invention maudite! Là, je vous demande un peu, se tuer ainsi en cérémonie! Au moins d'où je viens, on ne s'y attend pas! Mais ici! divine Providence! la mort est là! *là!*

Et puis il devenait graduellement plus pâle et finissait souvent par se trouver mal.

La vie de cet homme était un supplice. Ce supplice prit une couleur effrayante, car on le connut. D'abord ce fut un bruit confus. Ensuite on en en parla dans les cafés, dans les coulisses. Une actrice refusa l'hommage d'Émile Grandier, « parce que, répondit-elle lorsqu'il lui demanda la raison de son refus, je veux être sûre d'être défendue si l'on me siffle. »

Et là-dessus elle s'enfuit en pirouettant. C'était une danseuse. Et la danseuse avait malheureusement raison.

[1] Mais il ne se battait que pour des causes éminemment graves et lorsqu'il avait raison. Au moment de sa mort, il est probable qu'il aurait eu une affaire d'honneur s'il se fût relevé de sa maladie.

Le malheureux quitta Marseille. Lui et sa poltronnerie s'en furent demander asile à un faubourg de Perpignan. Là, il passait sa pauvre vie à chasser, à aller au spectacle et à se promener solitaire et triste hors de la ville sur la route d'Espagne. Il faisait une déconfiture d'alouettes et de merles, que c'était une bénédiction. Elles ne lui ripostaient pas, les pauvres bêtes, et il leur cassait pattes et ailes tout autant qu'il lui plaisait. Au bout de quelques mois, il se crut guéri de sa maladie de poltron, parce qu'il avait tiré plusieurs milliers de coups de fusil et, par une suite de son aberration d'esprit, il devint QUERELLEUR. Cela lui prit en Espagne, où il était allé regarder la Catalogne en cendres et couverte de sang. Il voulut plaire à une *maja*[1] andalouse qui, pour le coup, faisait chanter de grand cœur :

Avez vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni,[2]
. . . .

Mais elle avait deux beaux yeux noirs et, comme les yeux noirs sont le miroir de l'âme, elle voulait en trouver deux pour s'y mirer aussi gentiment qu'elle pouvait le faire, et le pauvre Émile n'en avait qu'un. La petite maja était légèrement brutale. Elle envoya promener le borgne. Le borgne n'avait pas envie de se promener. Elle insista, il se fâcha. Il en résulta qu'un petit majo, qui dansait avec la *maja* toutes les

[1] Prononcez *maca* et *maco*.

[2] Charmantes paroles de M. de Musset. La musique de M. de Monpou en fait la composition la plus extraordinairement jolie qui existe.

danses voluptueuses du Brésil et du Mexique, et qui était quelque peu *toreador*, *picador*, *matador*, s'en vint un beau matin, la *montera* sur l'oreille, demander au pauvre Émile Grandier de porter ses vœux, son argent et son *œillade* ailleurs. J'ai déjà dit qu'Émile Grandier était devenu *crâne*, à ce qu'il croyait du moins. Il envoya donc promener à son tour le petit *majo-matador*. Il parlait français, le petit majo. Il avait dansé et chanté *la cachucha* devant le roi Joseph et tué deux taureaux devant Charles IV. Il était plus noble, bien plus noble que le roi, et pouvait donc se battre avec Émile Grandier, qui ne l'était pas du tout. Mais ce n'était pas ce qu'il prétendait et, comme toute la noblesse des colonies, il faisait graver des licornes en support par ici, des cannes à sucre en *sinople* sur champ de *gueules*[1] et *même d'azur* par là; tout cela surmonté d'une couronne à la fois de marquis, de comte et de baron; même il aurait voulu un peu de duc ou de prince...

Eh! mon Dieu! pourquoi pas? En vérité aujourd'hui je lui aurais moi-même arrangé un petit écusson bien gentil; et toute duchesse et même un peu princesse du sang impérial que je suis, pour le beau renom que toutes ces merveilles ont maintenant, je l'aurais reçu dans le collège noble de notre temps.

Mais il ne pensait pas ainsi, et le pauvre garçon, qui comptait sur lui seul pour perpétuer sa race comme ses cannes à sucre et ses caféiers, regarda le petit majo du haut de sa tête. Le petit majo trouva le procédé malhonnête et prit le Français par les

[1] On sait qu'en blason on ne met jamais couleur sur couleur. Or ou argent sur sinople, gueules ou azur.

oreilles comme s'il avait voulu *mancornar el toro*. Albert n'avait pas appris de parade pour cette botte-là au pauvre Grandier. Le petit majo lui dit qu'il DEVAIT se battre. Grandier voulut bien, mais il le voulait au pistolet, et le petit majo aurait aussi bien accepté un canon. Il fallut donc en dégaîner. Le pauvre borgne arriva sur le terrain avec deux témoins heureusement Français, car c'eût été pitié que des ennemis vissent une pareille peur. Il était dans un état d'agonie anticipée.

En arrivant sur le pré, il faillit tomber sur ses deux genoux à la vue d'une immense épée, qui faisait croire que le petit majo avait l'habitude de se mettre à l'ombre derrière : il y avait de quoi faire un petit bouclier dans la coquille. En voyant cet étrange outil, Grandier demanda si c'était bien vraiment une épée. Et, pour dire la vérité, on ne pouvait croire que son maître pouvait alors la soulever. Mais baste ! il la leva, la tourna, fit le moulinet. Il aurait dansé le *fandango* avec[1]. Le fait est qu'il s'en servit si bien ce jour-là qu'il tua Émile Grandier comme on tue non pas un taureau, mais un bœuf, car le pauvre garçon se laissa faire comme la bête à cornes lorsqu'elle a les *jambes* et les *bras* attachés. Lauriston, qui avait des relations particulières avec Albert qui dataient de fort loin et qui avait reçu également une lettre de recommandation de lui pour Émile Grandier, écrivit à ce sujet la plus bouffonne des lettres. Alors que je le revis et que je lui contai comment Émile Grandier était mort,

[1] L'épée des matadores est une de ces anciennes rapières espagnoles qu'il faut connaître pour s'en servir. Elles sont surtout démesurément longues.

Il rit à s'en pâmer. Hélas! son genre de mort n'était pas risible. Mais ce qui est assez remarquable, c'est que cet homme, qui ne pouvait parler de la *maja* et d'Émile Grandier sans rire, est mort auprès d'une *maja*.

Ce pauvre Lauriston! voilà encore un bon, un véritable ami! Mes enfants avaient trouvé en lui un vrai frère d'armes de leur père! Eh bien, où est-il aussi celui-là?...

— Mort! Tous morts!

La bataille de Wagram mit aussi à cette époque une grande partie de l'Europe en deuil. J'étais dans les Pyrénées lorsque la nouvelle m'en parvint et j'avoue que j'en fus orgueilleuse presque autant que d'Austerlitz, cependant si ce n'est que Junot n'y était pas. Masséna, le prince Eugène, Marmont, Oudinot, Davout, voilà quels furent les élus.

Cette bataille de Wagram est peut-être *la plus dramatique des batailles*. On se battait à coups de canon comme on se bat quand on fait des feux de peloton. Cette artillerie, vomissant la mort par plus de mille passages, était un des spectacles les plus admirables pour ceux que la mort convie à ses fêtes. Cette immense plaine de Wagram qui, deux jours avant, était couverte de riches moissons, de belles prairies, de villages florissants, n'était plus le soir du 6 juillet qu'un horrible charnier où des cadavres entassés gisaient dans le sang, parmi le chaume consumé de ses moissons. Le carnage avait été si terrible que, le 10, c'est-à-dire quatre jours après l'action, on ramassait au milieu des blés des hommes mutilés et vivant encore, quoique à demi consumés et écrasés par les chevaux d'une cavalerie fuyante et d'une ca-

valerie poursuivante ! Les malheureux, sans secours, sans abri, recevaient dans leurs plaies sanglantes les dards ardents d'un soleil de la canicule qui les dévorait, les consumait et jetait la mort là où la guerre avait laissé quelque espérance.

— On a vu, me dirent des chirurgiens chargés de visiter cette scène de carnage, de ces malheureux couverts d'insectes au point d'être méconnaissables par l'enflure causée par leurs piqûres. Cette sorte de mouche que nous voyons s'obstiner autour des boucheries, eh bien, elles étaient là par essaim, mordant, dévorant les malheureux blessés, les rendant fous de douleur, redoublant ainsi par leurs souffrances une torture déjà insupportable ; et sur ces plaies encore fraîches et saignantes on voyait les vers s'attacher et faire de l'homme encore vivant leur pâture !

Tandis que l'on se battait avec cet acharnement vers la Hongrie, Junot avait été chargé de s'opposer à Kielmayer. Il lui fallait des troupes que le roi de Westphalie devait lui amener. Mais Junot, d'après *certaine prévision*, écrivit au roi de Wurtemberg pour en être soutenu. Voici la réponse du roi de Wurtemberg[1]. Je la transcris ici en entier, non pas en raison de son intérêt spécial, mais pour faire juger de l'empressement qu'alors tous les rois de la Confédération affectaient de mettre à leurs démarches :

« Mon cousin,

« Je reçois la lettre que vous m'avez adressée en

[1] Le père de celui qui règne et du prince Paul de Wurtemberg, qui vit depuis longtemps à Paris avec... une grande constance pour les lieux qu'il habite.

date du 12 d'Amberg ici, où je vous ai mandé le 4 d'Ellewangen, que je comptais me rendre avec toutes mes troupes disponibles pour m'opposer aux invasions des insurgés du Tyrol et du Vorarlberg. Vous concevez, par conséquent, que les mêmes motifs par lesquels je n'ai pu vous envoyer le renfort de troupes que vous m'aviez demandé à Ellewangen subsistant toujours et que, me trouvant d'ailleurs à quarante lieues de vous, il serait difficile d'arriver à temps contre un ennemi qui n'a qu'une marche et demie à faire pour vous joindre. D'après mes rapports officiels le quartier général du roi de Westphalie est à quatorze lieues; par conséquent il se trouvait à dos du corps de Kielmayer. Je pense que *sous ces auspices* il est peu à craindre que ce général, surtout après les victoires éclatantes du 5 et du 6[1], puisse vouloir s'écarter des frontières de la Bohême, d'autant plus que des nouvelles très récentes de Nuremberg ne font nulle mention de son approche.

« Sur ce je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Votre bon cousin,

« Frédéric.

« Wemgasten, le 15 juillet 1809. »

Je ne sais pas bien ce qui advint au roi de Westphalie, mais il n'arriva pas à temps, je crois même qu'il n'arriva pas du tout. Junot ne voulut pas en faire le rapport à l'empereur; mais l'empereur le sut

[1] Wagram.

et fut fort en colère contre Jérôme. Mon Dieu, que l'empereur devait souffrir quelquefois !

Junot eut, presque immédiatement après ces diverses affaires, le commandement militaire de la Saxe. Il avait eu le gouvernement de la principauté de Bayreuth peu de temps avant et tandis qu'il avait sous ses ordres les troupes du roi de Bavière. Tous ces rois, plus soumis que les feudataires de nos rois du moyen âge, étaient obséquieux, même pour les généraux envoyés par l'empereur. Veut-on voir comment le roi de Saxe parlait dans ce cas-là à l'un d'eux?

« Mon cousin,

« J'ai appris avec une grande satisfaction, par la lettre que vous m'avez adressée le 17 de ce mois, que Sa Majesté Impériale et Royale vous a confié le commandement militaire de la Saxe. Il me sera bien agréable de vous voir arriver ici et de renouveler la connaissance d'un général de votre mérite. Soyez persuadé que la réputation qui vous précède vous a déjà acquis toute mon estime et que je serai bien heureux de vous en donner des preuves par la confiance avec laquelle j'irai au-devant de ce que vous pourrez désirer pour le bien du service et de la cause commune à laquelle je suis résolu de concourir de tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

« En vous remerciant, au reste, des sentiments obligeants que vous me témoignez, je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Votre affectionné,

« Frédéric-Auguste.

« Dresde, le 19 août 1809. »

Et dans une autre :

« Vous connaissez assez ma confiance illimitée dans l'empereur, mon auguste allié, et mon empressement à me conformer à ses intentions, pour être persuadé que je ferai tous les efforts possibles pour l'exécution de ce que vous demandez. J'ai déjà donné les ordres nécessaires à la commission chargée de l'intendance des chemins et chaussées, pour la prompte réparation de ceux depuis Hof jusqu'à Reichenbach, et je prends les mesures nécessaires également par rapport aux autres choses que vous *me recommandez* dans votre lettre, etc. »

On voit comme ils étaient craintifs de déplaire, comme il est soigneux même pour ce que Junot lui RECOMMANDE...

Ce fut dans cette campagne de 1809 qu'il arriva un fait assez intéressant, en raison de celui qu'il concerne.

On sait que, lors de la formation de l'empire, Marmont ne fut d'abord *rien du tout*. Junot en éprouva une vive peine. Il en parla à Berthier et à Duroc, et les trouva tous deux très mal disposés pour son ami, qui était aussi le leur. L'empereur s'était prononcé par son silence, et pour Berthier c'était beaucoup. Quant à Duroc, il avait été froissé par quelques manières hautaines de Marmont, qui, du reste le meilleur des hommes, le plus noble et le plus généreux, n'avait que le défaut d'une attitude vaine et fière qui lui faisait plus d'ennemis en vérité qu'elle n'était réellement offensante. C'était une niaiserie de s'en fâcher, et j'ai bien souvent dit à ceux qui s'en formalisaient, qu'ils étaient bien autrement ridicules que Marmont

pouvait l'être. Enfin il avait des ennemis, et injustement, je le dis à haute voix sans crainte d'être accusée de partialité en raison de l'amitié dont je fais vraiment profession pour lui.

Il ne fut donc *rien* au couronnement. La leçon fut amère et peut-être son souvenir a-t-il duré plus d'un jour. Je crois que le cœur de l'homme est fait de matières humaines comme *tout nous*, et le souvenir d'une injure est long à s'effacer. Plus tard, et lorsque Eugène fut nommé vice-roi d'Italie, alors Marmont fut admis dans le collège de la noblesse impériale, car il n'y avait pas encore *de ducs*, *ni de barons*, *de comtes*, *ni de chevaliers ;* il n'y avait que les vingt-quatre grands-officiers de l'Empire, vraie et superbe noblesse, fille légitime du sabre et de l'épée, et non pas un enfant bâtard de toutes les intrigues, et souvent des plus basses!...

Ce ne fut donc que dans la campagne de 1809 que Marmont reçut le bâton brodé d'abeilles. Il en avait l'espoir, lorsqu'au moment de le voir se réaliser, il le crut au contraire anéanti. Voici le détail que je tiens d'un témoin *oculaire et auriculaire.*

Le soir de la bataille, Marmont, enchanté de s'être trouvé à temps pour exécuter tel ou tel mouvement que je ne me rappelle plus, se présenta devant l'empereur pour recevoir une louange qu'il croyait mériter. L'empereur le regarda avec ses sourcils froncés et lui dit, en passant brusquement devant lui :

— Vous avez manœuvré comme une huître.

Le mot était terrible, d'autant plus que tous ceux qui avaient été à même de juger Marmont dans cette journée avaient pu voir qu'il s'était distingué particulièrement. Il rentre dans son quartier au désespoir.

— Mon ami, dit-il à l'un de ses généraux de division qu'il affectionnait plus que tous les autres et dont le rare mérite avait fait dire à Napoléon : « *J'ai là de la graine de maréchaux* », mon ami, je suis perdu, disgracié ! Mon Dieu ! une telle ingratitude ! Et lorsque j'ai fait des efforts surhumains pour le servir, pour lui amener des troupes qui ont décidé peut-être le gain de la bataille ! Après un tel mot, je ne dois m'attendre qu'à l'exil... ou tout au moins à une disgrâce.

Et cet homme, en apparence si froid et si calme, marchait avec une véhémence effrayante, car ce n'était pas en ce moment la perte de sa faveur qu'il pleurait, c'était sur cette ingratitude présumée de l'homme que, lui aussi comme Junot, aimait avec une grande tendresse.

Le général C...l ne savait que lui répondre. Il était confondu de cette apostrophe de Napoléon après la conduite militaire de Marmont, qui était vraiment fort belle.

— Que voulez-vous ? dit-il à son général en chef, l'empereur élude sa promesse. Il a donné une destination plus importante pour ses calculs au bâton brodé, et vous, qu'il est *bien sûr* de toujours retrouver, *vous attendrez*.

Marmont tressaillit. Le général C...l venait de dévoiler un mystère que lui-même craignait de mettre au jour. Une déception venant d'une personne aimée est bien plus amère que celle qui se rencontre dans la route ordinaire de la vie. Ne plus compter sur Napoléon ! ne plus voir en lui le général Bonaparte ! Il lui prenait alors de ces crises nerveuses qui donnent la force de briser du fer.

Dans le même moment un officier du prince de

Neufchâtel vint chercher le duc de Raguse. Le duc regarda le général C...l. Celui-ci lui sourit, mais avec un sentiment pénible, car il aimait Marmont et, d'après tout ce qu'il lui avait dit, sa disgrâce lui paraissait certaine :

— Allez, lui dit-il, soyez homme ! Vous n'avez rien à vous reprocher. C'est un puissant auxiliaire que la conscience ! Allez donc avec assurance.

Le duc de Raguse s'éloigna d'un pas presque chancelant. Le général C...l voulut l'attendre, car il sentait qu'il devait en ce moment les consolations de l'amitié à son général. Il attendit peu. Au bout d'une demi-heure le duc de Raguse revint. En entrant dans la chambre il parut insensé au général C...l. Sa physionomie, ordinairement sombre et sévère, était tellement épanouie par une sensation de bonheur, que ce n'était plus la même figure. Il élevait en l'air un papier et ne put que dire d'une voix étouffée :

— Mon ami, mon ami, je suis maréchal !

C'était en effet sa nomination...

Ce fait renferme, comme tout ce qui tient immédiatement à l'empereur, un texte à commentaires, donnant la clef de plusieurs mystères de sa destinée. Sans doute le duc de Raguse a été bien heureux en tenant ce chiffon qui ne lui donnait pas un rayon de gloire de plus et qui lui avait fait passer bien des nuits sans sommeil ! Ce moment de bonheur compensait-il tous ceux d'insomnie ? Je ne le crois pas ! Et alors... Qu'on réfléchisse !

CHAPITRE XXI

Intérêt de l'Angleterre à prolonger la guerre en Espagne. — Lord castlereagh. — Une balle morte atteint l'empereur au talon. — Divorce prochain. — Conversation avec l'impératrice. — *Je ne veux pas que tu pleures.* — Stérilité. — Fête à l'Hôtel-de-Ville de Paris. — Les dames qui doivent recevoir l'impératrice sont contremandées. — L'embarras. — Dites que vous avez mal aux dents. — Mme de T... et la toque à plumes. — Savez-vous de qui nous avons l'air? — Souffrances de l'impératrice, cruelle journée. — L'empereur et la reine de Naples. — Berthier. — Sa conduite à l'égard de l'impératrice. — M. de Ponte. — Je me trouve mal. — Les diamants retrouvés. — Grande chasse à Gros-Bois. — Voyage maudit. — Cadet-Roussel, maître de déclamation. — Le divorce est déclaré. — Circonstance dramatique. — Joséphine à la Malmaison. — Députation rhénane. — Le cardinal Maury. — Mlle Masséna. — Le faubourg Saint-Germain.

Je recevais fréquemment des nouvelles d'Espagne. Indépendamment des relations que j'y avais nécessairement avec les personnes de mes amis qui s'y trouvaient alors, j'avais conservé une correspondance assez active avec quelques autres personnes qui ne me laissaient pas manquer de nouvelles. Je savais que l'Espagne n'était pas tranquille et ne le serait pas de longtemps, car l'Angleterre avait un trop grand intérêt à alimenter le feu de la guerre pour le laisser éteindre. L'Espagne, qu'elle fût sauvée, qu'elle fût perdue, était son ancre de salut au moins momentané.

Sa situation était affreuse. C'est en ce moment que lord Castlereagh, alors ministre de la guerre, disait au parlement ces paroles remarquables :

— Il faut[1] que notre pays ne perde pas de vue le danger imminent où il se trouve et se mette en mesure pour s'y soustraire. *Et il est important, avant tout, d'organiser la troupe de ligne. Et tant que cette force ne s'élèvera pas à 200,000 hommes*, L'ANGLETERRE NE SERA PAS EN SURETÉ.

Ce péril de l'Angleterre, reconnu par elle-même, indiquait à Napoléon qu'elle se précipiterait dans les bras de l'Espagne pour y chercher un appui, puisque l'Europe entière l'abandonnait, et qu'elle se cramponnerait à elle de tout ce qui lui resterait de pouvoir, pour lutter et tirer parti des forces navales et des forces de terre quintuplées par l'insurrection. Et elle devait en effet saisir cette diversion puissante de rejeter sur la péninsule les dangers qui menaçaient son île. Ses ministres étaient trop habiles pour y manquer et, n'y eussent-ils pas songé, il y avait alors en Europe un homme qui n'aurait pas manqué de le faire, et cet homme était M. de Metternich.

Les relations de l'Espagne avec l'Angleterre ont plusieurs faces. Il en est même d'assez remarquables pour être mises à jour. C'est ce que je vais faire bientôt, et certes celles-là n'étaient pas dévoilées dans le *Moniteur*.

Enfin l'empereur fit la paix avec l'Autriche. Ce fut

[1] Voir les journaux anglais, même les ministériels, des années 1809 et 1810. Et il y en a de plus forts encore, mais j'ai choisi celui-ci comme parlant de l'Espagne et fait par le ministre de la guerre lui-même.

le duc de Cadore qui signa le traité avec le prince de Metternich, père du prince de Metternich, aujourd'hui chancelier de cour et d'État. Cette paix était terrible pour l'Autriche déjà frappée de près de 300 millions d'imposition. Cependant elle signa sans murmurer! La vengeance n'était pas loin!

Lorsque l'empereur rentra dans Paris, il dut se convaincre du changement d'esprit de sa belle capitale. A peine cependant la première joie de la paix était-elle calmée, puisqu'il était revenu sans d'autre retard que quelques jours passés à Munich. Mais cette campagne avait été si meurtrière, la victoire disputée tellement rigoureusement, que la France commençait à juger que ses lauriers se mettaient maintenant à haut prix. Et puis pour la première fois la balle ennemie avait trouvé le chemin de la personne de Napoléon. Une balle l'avait frappé à Ratisbonne. C'était au talon — c'était une balle morte — mais ce talon était celui de Napoléon et cette balle était ennemie. Cette parole si simple s'éleva, quoique à demi-voix:

— *Si la balle avait frappé deux pieds plus haut!*.

Et puis la mort de Lannes, celle de Lasalle, cet assassinat tenté par ce jeune fanatique, cette mort qui venait aussi rôder autour de l'empereur sous différentes formes, sans oser pourtant le toucher, mais dont les tentatives semblaient lui dire : « Prends garde à toi! » tout était présage, et présage sinistre!

Un autre intérêt venait se mêler aux intérêts politiques, d'autant qu'il s'y rattachait aussi. C'était le divorce de l'empereur, dont on n'osait parler qu'à voix basse, mais dont on parlait fortement enfin. Les salons de Paris étaient donc dans un état singulier et

qui ne peut être compris par aucun des hommes d'aujourd'hui, ayant même trente ans, car alors on les envoyait se coucher. Ils ne savent donc pas qu'alors on ne parlait jamais politique, si ce n'est tellement à la dérobée qu'en vérité c'était un mystère. Mais, à l'époque dont je parle, comme beaucoup d'intérêts privés se rattachaient au divorce, ils furent les plus forts et l'on parla. C'était à voix basse, mais enfin, je le répète, on parlait.

Lorsque je revis l'impératrice, ce fut à la Malmaison. J'allai y déjeuner avec Joséphine, ma fille aînée, celle de ses filleules qu'elle aimait le mieux. Je lui avais envoyé une bruyère des Pyrénées et une sorte de *rhododendron* ressemblant à la rose des Alpes, mais odorant et bien plus foncé, et elle voulait me les faire voir dans sa serre. Mais c'était en vain qu'elle s'occupait des choses qui lui plaisaient le plus. On voyait souvent ses yeux se mouiller de larmes lorsqu'ils se tournaient autour d'elle. Elle pâlissait et son attitude annonçait la souffrance.

— Il fait bien froid ! répétait-elle souvent en ramenant son châle autour d'elle.

Hélas ! c'était son pauvre cœur qui était atteint par cette glace de la douleur qui ressemble au froid de la mort !

Je la regardais en silence, car le respect m'empêchait d'aborder un semblable sujet de conversation. Je devais attendre qu'elle m'en parlât. Ce ne fut pas long.

Nous étions alors dans la serre. La petite courait dans les galeries fleuries et l'impératrice et moi nous suivions lentement en silence. Tout à coup elle s'arrêta, cueillit quelques feuilles d'un arbuste qui était

près d'elle et, me regardant avec une expression presque déchirante, elle me dit :

— Savez-vous que la reine de Naples arrive?

Ce fut à mon tour de pâlir.

— Non, madame.

— Eh bien, elle arrive dans huit jours.

Nouveau silence.

— Et Madame mère, l'avez-vous vue depuis votre retour ?

— Certainement, madame, et j'ai même fait mon service auprès d'elle.

L'impératrice se rapprocha aussitôt de moi, quoiqu'elle en fût déjà très près et, me prenant les mains, elle me dit avec une expression de douleur qui, encore aujourd'hui, après vingt-quatre ans d'intervalle, me retentit au cœur :

— Madame Junot, je vous en conjure, dites-moi tout ce que vous avez entendu dire sur mon compte. Je vous le demande comme une grâce. Vous savez qu'elles veulent toutes ma perte, celle de ma pauvre Hortense, de mon Eugène. Madame Junot, je vous en prie, je vous le demande comme grâce, dites-moi ce que vous savez sur moi.

Elle parlait avec une telle véhémence que ses lèvres tremblaient et que ses mains étaient humides et froides. Elle avait raison dans le fait. Rien n'était plus direct pour savoir quelque chose sur son compte que de parler de ce que j'aurais entendu chez Madame. Mais il était hors de sens de me le demander. Je n'aurais pas d'abord répété la phrase la plus insignifiante dite dans le salon de Madame mère. Et puis j'étais ensuite bien à l'aise, car jamais je n'avais entendu une parole sur l'impératrice prononcée par Madame

depuis mon retour des eaux. Je le lui affirmai sur l'honneur. Elle me regardait d'un air de doute. J'insistai et je lui dis que jamais je ne lui aurais dit le contraire non plus, mais que je pouvais lui affirmer que Madame et les princesses n'avaient jamais articulé le mot de DIVORCE devant moi *depuis mon retour*.

La malheureuse femme faiblissait lorsque ce mot de divorce était prononcé. Elle s'appuya sur mon bras et pleura.

— Madame Junot, me dit-elle, rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui, ici, dans cette serre, dans ce lieu qui est un paradis et qui sera peut-être bientôt pour moi un enfer, rappelez-vous que cette séparation ME TUERA. Eh bien, elles m'auront TUÉE !

Elle sanglotait. Joséphine revint en courant et lui tira son châle pour lui montrer des fleurs qu'elle avait cueillies, car l'impératrice l'aimait tellement qu'elle lui permettait de cueillir des plantes dans sa serre. Elle la prit dans ses bras et, la soulevant de terre, elle l'embrassa longuement en la serrant convulsivement contre elle. L'enfant fut presque effrayée. Elle souleva sa belle tête blonde et, secouant cette forêt de boucles soyeuses qui lui tombaient de chaque côté du visage, elle arrêta ses beaux grands yeux sur le visage bouleversé de sa marraine et puis, se jetant sur elle en l'entourant de ses petits bras :

— Je ne veux pas que tu pleures ! s'écria-t-elle.

L'impératrice la reprit et l'embrassa avec plus de tendresse encore.

— Ah ! me dit-elle, si vous saviez tout ce que j'ai souffert chaque fois que l'une de vous apportait son enfant près de moi ! Mon Dieu ! moi, qui jamais n'ai connu l'envie, je l'ai sentie comme un poison terrible

en voyant de beaux enfants, bien frais et bien vermeils, l'espoir de leur mère, de leur père..., de leur père surtout ! Et moi ! Frappée de stérilité, je serai chassée honteusement du lit de celui qui m'a donné la couronne. Et pourtant, Dieu m'est témoin que je l'aime plus que ma vie, et bien plus que ce trône, cette couronne qu'il m'a donnés...

L'impératrice a pu être plus belle dans sa vie, mais jamais plus attrayante que dans cet instant. Si Napoléon l'avait vue alors ! Oui, je crois pouvoir le dire, il n'aurait jamais divorcé. Ah ! lorsque tout à l'heure je mettais en série les malheurs qui l'avaient frappée, je ne devais pas omettre, pour compléter l'année, son fatal divorce !...

Cette conversation, dont je ne rapporte que les traits principaux, me fit une profonde impression. En revenant à Paris, une heure après, je la racontai à Junot et je pleurais encore en retraçant cette douleur si vraie et si douce, si pénétrante ! Je dis à Junot que l'impératrice m'avait chargée de l'engager à aller lui parler, le lendemain à midi, aux Tuileries.

On était alors au 25 de novembre et tout était commandé pour célébrer dignement le double anniversaire d'Austerlitz et du couronnement. La ville de Paris voulait se distinguer et le comte Frochot avait fait des projets vraiment féeriques. La cour devait être, comme toujours, transformée en une immense salle de danse et la galerie qui existe n'en était qu'une avenue. Quoique malade et crachant le sang, je me disposai à faire mon devoir, et le 2 décembre arriva au milieu d'une tristesse générale répandue sur toute la cour. L'empereur lui-même, tout en affectant une sorte de gaieté soutenue, mais forcée, donnait le ton

de la contrainte. On prévoyait un malheur. Et, pour parler avec vérité, c'en était un grand que celui de la séparation de Napoléon Bonaparte avec Joséphine.

J'avais donné la veille la liste au grand-maréchal pour que les femmes qui devaient me seconder pour faire les honneurs du bal à l'impératrice fussent choisies et connues. C'était toujours moi, du reste, que ce soin regardait, et jusqu'alors on avait peut-être donné huit fêtes à l'Hôtel-de-Ville dont toujours j'avais fait les honneurs avec le comte Frochot[1] et mon mari. M. le comte de Ségur revoyait pour la forme et tout allait bien.

L'empereur avait demandé que le bal commençât de bonne heure, parce qu'il voulait *voir tout le monde.*

— Et surtout le moins *de robes de cour* possible, répétait-il ; j'en vois assez aux Tuileries. La ville de Paris me donne une fête. C'est la ville de Paris que je veux voir.

J'étais partie de mon hôtel à trois heures, parce qu'on avait dit la veille que l'empereur et l'impératrice dîneraient à l'Hôtel-de-Ville, et je devais servir l'impératrice si cela avait lieu. Le comte Frochot m'avait donc priée d'arriver de bonne heure, et Frédéric m'avait couronnée de diamants et empanachée

[1] Je dois faire une observation. Junot n'était pas gouverneur de Paris comme un autre. Cette charge ne fut jamais remplacée comme il la possédait. C'est comme cela que j'étais arrivée à faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville. Aujourd'hui nulle autre autorité ne peut y être à côté du préfet, et Mme la comtesse de Rambuteau, par exemple, est la seule personne qui ait le droit de recevoir la reine à l'Hôtel-de-Ville. Il ne faudrait donc pas prendre pour exemple ce qui s'est passé sous l'empire à mon sujet. C'est un cas à part, et un cas d'une haute faveur.

dès le matin. J'étais donc prête de bonne heure et, avant trois heures, je me rendis à l'Hôtel-de-Ville.

Les préparatifs étaient admirables. Mais je les vis à peine, car les salles étaient déjà envahies par les femmes invitées. Je me rendis dans le petit salon sur l'escalier, où je trouvai toutes ces dames. Elles étaient pour la plupart jeunes et jolies et fort élégantes, ou bien très bonnes et gracieuses. En général, je n'ai eu qu'à me louer de la bonté et du charme de mes relations avec toutes ces dames, une *seule* exceptée. Comme j'aurai incessamment affaire avec le mari, je débrouillerai les deux causes ensemble.

Nous étions dans la pièce dont j'ai parlé. L'heure s'avançait. Je savais que la reine de Naples était arrivée depuis le matin, mais je n'avais du reste aucun détail. Junot, que j'avais questionné plus de dix fois, ne savait que me répondre. Il avait l'air d'un homme qui a fait un beau rêve, qui s'est réveillé et qui, se rappelant son beau rêve, voudrait rêver encore. Je ne savais donc rien lorsque je vis entrer M. le comte de Ségur...

Il m'appela dans une embrasure de fenêtre, et l'on sait que celles de l'Hôtel-de-Ville sont profondes comme un cabinet.

— Eh bien ! me dit-il à voix basse, voici bien une autre affaire. Il faut que votre essaim prenne sa volée vers les régions supérieures, ainsi que vous, notre belle gouvernante... vous n'avez plus que faire ici. L'impératrice, continua-t-il plus bas, ne doit être reçue que par Frochot. J'ait dit. M'avez-vous entendu ?

Il avait raison de me faire cette question, car j'étais comme une statue.

— Et pourquoi cette défense ?

— Je l'ignore, *ou plutôt je le sais bien, mais je ne veux pas le dire.*

Il se mit à rire. Mais moi je ne riais pas. Cette défense si bizarrement faite me semblait un coup de cloche qui sonnait le glas de mort de la malheureuse impératrice. Napoléon, tout en bravant l'opinion, attachait un grand prix à ses arrêts et, surtout, à ses murmures. Ils étaient pour lui non pas une raison pour se conduire d'apres elle, mais du moins était-elle grandement influente. Cela est positif dans cette circonstance. Il voudrait lancer, pour ainsi dire, au milieu de cette fête populaire la première pensée que le divorce était fait, mais une pensée douteuse, une pensée qui permît les réflexions à voix basse, et non pas de ces événements qui, une fois accomplis, ne permettent plus aucun retour. Ces idées me traversèrent rapidement la pensée, et je crois que je ne me trompai pas.

Je m'en allais fort embarrassée de ma personne lorsque M. de Ségur me rappela :

— L'empereur *ne veut pas* que vous disiez *que c'est de sa part* que vient le contre-ordre. Prenez garde à ce que vous allez faire.

— Eh ! bonté divine, que voulez-vous que je dise? m'écriai-je. Irai-je raconter à ces dames que c'est une lubie de ma part qui m'empêche d'aller au-devant de l'impératrice?

— Pourquoi pas? Les jolies femmes se permettent tout...

Je levai les épaules avec humeur, car le compliment ne me touchait pas, et je ne savais comment agir.

— Si je pouvais avoir M. de Narbonne! dis-je tout haut en suivant ma pensée.

— Ah ! nous y voilà ! Et pourquoi donc? Croyez-vous que je ne suis pas homme de bon conseil comme ce fou de Narbonne? Le peu de raison qu'il ait, c'est moi qui la lui ai donnée.

— C'est donc pour cela qu'il vous en est si peu demeuré. Allons, voyons, soyez-moi un peu secourable... je ne sais que faire.

M. de Ségur était aussi bon qu'aimable. Il était de ces hommes dont on voudrait faire son père, son frère et son mari. Il me prit les mains, me regarda d'un air touché, et me dit :

— Cela vous fait-il donc tant de peine? Allons, il y a longtemps que *la chose* est au moment de crouler. Je dis la couronne — non pas la grande, pardieu ! celle-là est solide[1] — mais je parle de cette petite couronne si légère, si coquette, que notre chère impératrice s'est trop laissé mettre sur l'oreille. Aussi tombe-t-elle. Qu'y voulez-vous faire non plus que moi? Exécutons nos ordres et taisons-nous... Allons, allez à ces dames, dites-leur que... ma foi, dites-leur... dites-leur que vous avez... mal aux dents, et si elles trouvent extraordinaire que vous ayez mal aux dents avec les vôtres, vous leur direz que c'est une mode que vous voulez faire venir, et que vous avez mis votre collier de perles dans votre bouche.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Ah ! diable ! n'allez pas rire comme cela. Prenez un air grave, un air *de gouvernante de Paris*, d'autant que vous n'avez pas de panaches... Et que dirait

[1] J'ai bien souvent pensé à cette parole de M. de Ségur... Bon Dieu ! les plus remarquables esprits en jugeaient ainsi.

Mme de T....d[1]? Il faut que vous repreniez les paniers, et en ma qualité de grand-maître des cérémonies...

— Mon Dieu, laissez-moi donc agir en effet comme une personne raisonnable, tout ceci me bouleverse. Répondez-moi sans plaisanter, le reine de Naples est arrivée, n'est-il pas vrai?

— Est-ce que vous ne vous en apercevez pas?

— Vient-elle?

— Je crois bien vraiment! Elle va venir avec l'empereur. L'impératrice les précédera, SEULE, avec son service ORDINAIRE...

Je frappai du pied contre terre.

— C'est affreux! m'écriai-je. L'empereur n'y songeait pas hier! Mais que vais-je dire, moi? que vais-je faire?

— Écoutez, me dit alors sérieusement M. de Ségur en voyant mon agitation, il est certain que l'empereur n'a pas la prétention que vous fassiez croire à toutes ces dames que c'est vous qui, de votre plein mouvement, avez été arrêter leur marche et la vôtre. Il y a du maitre là-dedans, et ma foi tant pis pour celles qui ne le comprendront pas. Ah! çà, je m'en vais. Voulez-vous que je vous envoie Narbonne?

— Eh! que voulez-vous que j'en fasse? Vous m'avez conseillé, quoique vous ne m'ayez rien dit.

— Savez-vous bien de ce que nous avons l'air? de Mlle votre femme de chambre et de M. mon valet de

[1] La princesse de T...d prétendait qu'il était ridicule que je fusse à l'Opéra simplement coiffée en cheveux. Elle disait qu'en ma qualité de gouvernante de Paris je ne devais *paraître en public qu'avec une toque à plumes.*

chambre, excepté que nous parlons mieux qu'eux, mais du reste c'est le même caquetage...

— Oui, oui, répondis-je, *et la même indifférence*

Il leva les épaules et, me prenant les mains, il me regarda avec une expression indéfinissable, d'autant qu'elle remplaçait à l'instant une physionomie radieuse et gaie :

— Enfant que vous êtes. Eh quoi ! êtes-vous donc si simple que vous comptiez sur de la pitié si un pareil événement arrivait dans votre famille ? Pauvre jeune femme ! Ne comptez alors que sur de la curiosité, si vous avez assez de force pour vous renfermer en vous-même, et sur de la méchante humeur s'il en est autrement.

Et il sortit comme poursuivi par une pensée déchirante. Hélas ! le malheureux père ne savait que trop à quoi s'en tenir à cet égard.

Quant à moi, peu de semaines devaient s'écouler sans que je susse bien à quel taux je devais évaluer cet intérêt que les cœurs royaux nous accordent.

J'allais vers mes compagnes pour leur expliquer comment nous allions gagner les places qui nous étaient réservées dans la salle du Trône, lorsque Junot et M. Frochot entrèrent dans la chambre.

— Mon Dieu, me dit Frochot, qu'avez-vous donc ? vous êtes *violette*, c'est le mot. Avez-vous froid ?

Je brûlais, au contraire.

Je leur racontai l'affaire. Ils furent stupéfaits. Dans le moment nous entendîmes du mouvement sur la place :

— Il n'y a pas un moment à perdre, dit Junot, si tu arrivais dans la salle du Trône à la suite de l'impératrice, quoique tu ne fusses pas allée au-devant

d'elle, l'empereur le croirait et tu serais grondée. Il faut que ces dames et toi vous vous y rendiez à l'instant.

Je ne sais ce que Frochot raconta à ces dames, mais elles s'en contentèrent et je ne fus pas obligée de m'en mêler. Nous montâmes dans la salle du Trône, où nous étions à peine assises que le tambour battit aux champs, et l'impératrice arriva.

Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement ! Jamais sa physionomie toujours si douce, et ce jour-là enveloppée d'un crêpe de tristesse, ne me sortira de la pensée avec cette expression. Il était évident qu'elle ne s'attendait pas à la solitude qu'elle avait trouvée au grand escalier, et pourtant Junot y était, au risque de se faire blâmer par l'empereur. Mais il s'y trouva et fit en sorte qu'il s'y rencontrât également quelques femmes qui ne savaient ce qu'elles allaient faire là. L'impératrice n'en fut pas la dupe. Aussi lorsqu'elle arriva dans la grande salle, lorsqu'elle s'approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir à la vue du public de la grande ville, peut-être pour la dernière fois, alors ses jambes faiblirent et ses yeux se remplirent de larmes. Je les cherchais, ses yeux. J'aurais voulu tomber à ses pieds pour lui dire combien je souffrais. Elle me comprit et me jeta le plus douloureux regard que ses yeux aient donné peut-être depuis que cette couronne, maintenant dépouillée de ses roses, avait été placée sur sa tête. Il disait bien des douleurs, ce regard, il dévoilait bien des peines ! Mon Dieu, qu'elle devait souffrir dans cette cruelle journée !

Elle était suivie de Mme de La Rochefoucauld, sa dame d'honneur, et de deux dames du palais dont

j'ai oublié le nom. Ce jour-là je ne voyais qu'elle. Elle s'assit aussitôt son arrivée, et je le conçois, car après son voyage à travers cette longue galerie et toutes les premières salles, dans la disposition d'esprit où elle était et d'après ce qu'elle avait éprouvé en descendant de voiture. elle devait se sentir mourir. Et pourtant elle souriait ! Oh ! tortures d'une cou ronne !

Junot était auprès d'elle.

— Tu n'as pas craint la colère de Jupiter? lui dis-je ensuite.

— Non, me dit-il avec un air sombre qui me pénétra, non, il ne me fait pas peur quand il a tort.

On battit aux champs une première fois pour annoncer l'empereur. Peu de moments après il parut s'avançant d'un pas rapide. Il était accompagné de la reine de Naples et du roi de Westphalie.

Napoléon revoyait Paris dans une situation qui pour lui était étrange. Il était bien vainqueur d'une monarchie ennemie, mais, bien que maladive et chancelante, elle nous avait opposé des efforts tellement terribles, que la France était couverte d'habits de deuil. Les lauriers commençaient donc à n'être plus aussi verts. Et puis, on parlait de l'établissement de huit forteresses qui devaient être prisons d'État, on parlait du divorce. Joséphine était aimée, et cette nouvelle faisait murmurer le peuple et la bourgeoisie de Paris. L'empereur savait tout cela et sa physionomie, en entrant dans l'Hôtel-de-Ville, disait bien qu'en effet il le savait...

La chaleur était extrême, quoique au dehors le froid fût rigoureux. La reine de Naples, dont le sourire accueillant et gracieux voulait faire dire aux Pari-

siens : *Soyez la bien revenue parmi nous !* parlait à tout le monde avec l'accent d'une extrême bonté. L'empereur, voulant aussi être aimable, parcourait le bal, parlant, questionnant, suivi de Berthier qui trottinait à côté de lui, en faisant les fonctions de chambellan tout autant et même plus alors que celles de connétable. Le nom de Berthier me rappelle une bien légère circonstance qui eut lieu ce même soir et me fit mal. L'empereur se levait de son fauteuil et descendait les marches du trône pour aller dans le bal faire une dernière visite. Au moment où il se levait, je le vis se pencher vers l'impératrice pour lui dire probablement de venir aussi. Il se leva le premier. Berthier, qui était derrière lui, se précipita pour le suivre et, comme l'impératrice se trouvait déjà levée, il se prit dans la queue de son manteau, manqua de tomber et de la faire tomber, et, *sans lui faire d'excuse*, fut rejoindre l'empereur. Certainement Berthier n'avait aucunement la volonté de manquer à l'impératrice. Mais il savait le secret, il connaissait tout le drame qui s'allait jouer ! Et certes il n'eût pas fait ce que je viens de rapporter un an plus tôt. L'impératrice s'arrêta tout aussitôt avec une dignité remarquable. Elle sourit comme d'une maladresse, mais ses yeux étaient pleins de larmes et ses lèvres tremblantes.

La chaleur était extrême, l'empereur faisait le tour de la grande galerie et parlait d'un côté, tandis que l'impératrice allait de l'autre. J'étais près d'elle au moment où la foule s'y portait. Je voulus gagner une fenêtre, car je sentais que le sang me montait à la gorge et que j'allais peut-être avoir une hémorragie. J'allais atteindre la fenêtre lorsqu'un chambellan de

l'empereur, qui était de service ce jour-là, M. de Ponte, qui pouvait bien avoir six pieds de haut et quatre pieds de large, fut porté de mon côté par le flot de la foule. Je me sentis mourir, mes yeux se troublèrent. Je ne vis plus rien et je ne pus qu'appeler Junot. Dans ce moment M. de Ponte, qui ne me voyait pas plus que si j'eusse été une Lilliputienne, s'appuya sur moi dans une telle posture que je lui servis de fauteuil. Ce fut le coup de grâce. Je me trouvai tout à fait mal. Junot, qui m'avait entendue, m'enleva dans ses bras, me transporta dans la chambre de Frochot, seul lieu disponible dans tout l'Hôtel-de-Ville, et, comme je suffoquais toujours, il m'arracha mes colliers, déchira ma robe, mon corset, brisa tous les cordons, les lacets, et, grâce, à ces soins d'un véritable intérêt, je respirai. Il m'enveloppa ensuite dans mon châle et, sans songer à un autre devoir, il me mit dans ma voiture et me ramena chez moi. C'est ainsi que se termina cette fête si tristement commencée.

Le lendemain matin, un jeune homme [1] attaché au comte Frochot demanda à me parler. On venait d'ouvrir mes volets et j'étais comme dans une rêverie vague et somnolente. L'impératrice avait envoyé savoir de mes nouvelles, ainsi que plus de cent personnes. Je crus que celle envoyée par Frochot venait dans le même but, mais elle insista pour entrer, me remit une boite. Elle contenait tous mes diamants !

[1] Je me suis reproché depuis de ne pas lui avoir demandé son nom. Je partis pour l'Espagne peu de temps après... Si ce volume lui parvient, qu'il y trouve de nouveau mes remerciements.

Ce malheureux Junot n'y avait pas songé en m'emportant et moi, dans l'état où j'étais, je n'y pensais guère. Ma femme de chambre les croyait chez le duc, de façon que si Frochot avait eu des gens infidèles, je perdais mes diamants. Mais une chose qui doit être connue pour l'honneur de tout ce qui habite l'Hôtel-de-Ville, c'est que *tous* mes diamants, même des *rivières* rompues, se sont retrouvés, sans que j'aie eu à réclamer un seul chaton.

Je ne me rappelle pas si ce fut avant ou après cette fête de l'Hôtel-de-Ville que Berthier nous donna une grande chasse à Gros-Bois. Ce qui m'est demeuré présent, c'est le froid qu'il faisait et l'ennui que j'y ai éprouvé.

Lorsque je reçus le billet qui m'annonçait que j'avais été nommée pour en faire partie, j'avais une telle souffrance de poitrine et une douleur si vive au pylore que je fus au moment de refuser. Mais Junot ne le voulut pas. Il aimait beaucoup Berthier, ainsi que moi au reste, et nous l'aimions avec raison. Et puis c'était l'empereur qui faisait les listes, ou bien elles lui étaient soumises. On ne pouvait pas refuser.

J'espère que les dames du palais et les dames pour accompagner n'ont pas oublié *les charmes* de ces voyages *maudits* que nous faisions ainsi rapidement et dans lesquels on ne pouvait emmener qu'une femme de chambre pour trois, et quelquefois pour quatre? C'était pour moi une annonce terrifiante, que ces voyages-là. Celui de Gros-Bois que je viens de citer est un de mes plus détestables souvenirs. Ceux qu'on faisait dans les châteaux impériaux allaient encore, mais ceux-ci ! Il n'y avait pas moyen d'y tenir. Nous étions, par exemple, près de sept à huit

femmes dans une seule chambre, et une chambre dont je n'aurais pas voulu pour loger une personne de mon service inférieur; mais alors nous étions jeunes, nous riions de tout, même de n'avoir pas de glaces pour nous coiffer et nous habiller, car ce n'est pas en avoir que d'en avoir une pour huit.

L'impératrice était fort triste à cette chasse. Chacune de nous devinait la cause de son accablement et l'on en était peiné, car on l'aimait. Pendant la chasse on s'en aperçut peu, parce que *le froid* pouvait gonfler les paupières et rougir les yeux, mais au dîner, quand vint le soir, quand il fallut rire et se parer, c'est alors que la douleur parut dans son amertume. Pauvre femme ! que de soupirs étouffés, que de larmes retombant sur le cœur !

Si che tormò la flebile parola
Più amara in dietro à rimbombar sul cuore.

Le dîner fut triste, quoique tout le monde voulût être gai. L'empereur avait dit : « *Je veux qu'on s'amuse !* » Or, on sait ce que produisent ces ordres-là. Berthier, qui voulait véritablement donner une fête et qui avait la volonté que l'empereur surtout y prît part, avait imaginé d'avoir les *violons et la comédie*, comme aurait dit la grande Mlle ou Mme de Motteville. Mais même de leur temps, on aurait eu la pensée de s'inquiéter quel air joueraient les violons et de quelle sorte d'esprit on égayerait la royale majesté qui aurait consenti à venir rire sous le toit d'un sujet. Berthier crut avoir tout fait en mettant dans ses arrangements sa bonne volonté, et puis Brunet. En conséquence nous nous rendîmes *au spectacle*, qui se donnait dans

une charmante petite salle bien arrangée, bien éclairée.., il n'y manquait que *ce qui ne devait pas y être.* Ne voilà-t-il pas que dans le répertoire de Brunet et de Tiercelin, puisqu'on ne pouvait rire qu'avec eux, ils ne trouvèrent que Cadet-Roussel, maître de déclamation ! Enfin le *drame* dans lequel il *veut divorcer* pour avoir des ancêtres !

Dire l'embarras de tout le monde serait inutile. On peut le comprendre. Mais celui de Berthier ! Je le vois encore, là, à droite de la scène, debout, rongeant ses ongles à en faire jaillir le sang et marronnant entre ses dents je ne sais quoi, mais bien sûr c'était au moins la condamnation à mort de Brunet et de *ses complices.* Je n'ai gardé aucun souvenir plus présent que celui de la physionomie de l'impératrice et de Napoléon ce jour-là. L'impératrice se contenait avec peine. Quant à l'empereur, il était soucieux, de mauvaise humeur et ne paraissait nullement disposé à partager *l'hilarité* de Berthier, qui voulait probablement persuader à tout son auditoire que c'était fort plaisant et qui, par intervalle, faisait entendre un bruyant éclat de rire, ce qui formait un contraste bizarre avec sa physionomie consternée.

Enfin le divorce fut déclaré. On s'y attendait et je ne puis rendre l'effet que produisit cette nouvelle dans toute la France, dans le peuple et dans la bourgeoisie. Il fut immense. Pour eux c'était son étoile qui se voilait. Pour la haute classe il y eut indifférence parmi le plus grand nombre, mais en général ce fut cependant un sentiment de bienveillante tristesse. Et puis, dans les femmes de la cour, dont cette vie de cérémonie avait bien un peu desséché le cœur, le plus grand nombre, à les prendre par leur intérêt

personnel, ne savaient pas comment serait la nouvelle venue. On regrettait déjà la bonté de Joséphine, car une voix qui ne sera jamais démentie sera celle qui la proclamera bonne et indulgente [1]. Le résumé donc de toutes ces impressions, soit d'affection, soit d'intérêt personnel, fut de produire une forte stupeur sur toute la société. Je sais bien que, pour moi, j'en éprouvai une peine profondément vive et *le lendemain même* de l'événement je fus à la Malmaison. M[me] la comtesse Duchâtel me demanda de la mener et nous fûmes ensemble.

Une circonstance particulièrement dramatique avait donné une teinte de plus à cet épisode de mort, terminant avec une vie si brillante des faveurs de la fortune. Le prince Eugène, dont on connaît l'amour pour sa mère, se trouvant alors à Paris, dut remplir les fonctions de chancelier d'Etat et ce FUT LUI qui porta le message de l'empereur au Sénat.

— Les larmes de l'empereur, dit le noble jeune homme, suffisent seules à la gloire de ma mère.

Et les siennes ! Comme elles étaient brûlantes et corrosives dans cette horrible journée ! Et pourtant, pour sa pauvre mère c'était encore une jouissance, au milieu de ses déchirements, de les sentir couler sur sa plaie.

L'impératrice reçut tous ceux qui voulurent aller lui rendre leurs devoirs. Le salon, la salle de billard et la galerie étaient remplis de monde. Quant à l'im-

[1] Le seul défaut qu'on pouvait lui reprocher était de trop étendre cette bonté et d'être un peu banale dans ses recommandations. Mais ce défaut, si c'en est un, ne voila jamais aucune de ses qualités.

pératrice, jamais elle ne fut autant à son avantage. Elle était assise à droite de la cheminée, au-dessous du beau tableau de Girodet, mise très simplement, coiffée d'une vaste capote verte, qui pouvait au besoin lui servir de refuge pour cacher ses larmes qui coulaient doucement sur ses joues tout aussitôt qu'il arrivait quelqu'un dont la vue lui rappelait les beaux moments de la Malmaison, ces temps du Consulat qui n'eurent, comme toutes ses joies, que quelques jours heureux suivis de tant d'années de souffrances. Mais ce qui touchait à provoquer les larmes de ceux qui l'approchaient, c'était l'expression profonde d'une douleur déchirante. Elle levait les yeux sur chaque personne qui entrait. Elle lui souriait encore. Mais si cette personne était de son ancienne intimité, alors ses larmes coulaient immédiatement et couvraient ses joues, mais sans effort, sans aucune de ces contractions qui rendent un visage de femme si peu agréable quand elle pleure. Sans doute, le désespoir de l'impératrice Joséphine aura fait bien du mal à l'empereur, eh bien, je ne sais en vérité s'il aurait résisté à cette expression muette et déchirante d'une âme à l'agonie.

Lorsqu'il y eut moins de monde, je me hasardai à m'approcher d'elle [1]. Elle me prit la main, me la serra.

— Merci, me dit-elle.

— Ah ! madame !

Et je lui baisai la main. Ce seul mot m'avait été au

[1] Ce ne fut qu'alors, et sans doute un peu tard, que je m'avisai de penser que ma compagne de voyage avait été mal choisie par moi, tout aimable qu'elle est.

cœur. Je n'avais fait *que mon devoir en allant à la Malmaison*, et il m'importait fort peu que deux lèvres impériales et royales s'entr'ouvrissent plus ou moins pour me sourire en apprenant que j'avais été voir l'illustre infortunée. J'ai à cet égard un esprit très supérieur à la faiblesse d'une femme et je considère comme bassesse toute complaisance pour flatter le pouvoir. Je retournai quelques jours après à la Malmaison avec Joséphine, que sa marraine m'avait dit de lui mener. Cette fois, comme j'étais seule, elle ne craignit point de me laisser voir son cœur souffrant et elle me parla de ses douleurs avec une vérité qui avait quelque chose d'effrayant. Combien elle regrettait ce qu'elle avait perdu ! Mais, il faut le dire, l'empereur était ce qu'il lui coûtait le plus d'abandonner. Ses enfants furent admirables pour elle dans ces jours douloureux.

Au milieu de ces circonstances pénibles pour l'empereur — car il aimait Joséphine — au milieu de ces ennuis de l'âme, Napoléon reçut la visite de toute la Confédération *rhénane*. Le roi de Saxe, le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg et tout ce qui portait la *couronne fermée* [1] vinrent à Paris comme pour lui faire une visite qu'on ne pouvait trop qualifier, car il était certain qu'il avait non seulement divorcé, mais que son mariage était *dissout*, puisque l'officialité avait prononcé sa nullité. J'ai eu à cet égard des prises terribles avec le cardinal Maury. Cette séparation de l'empereur avec Joséphine était depuis longtemps le vœu, je ne dirai pas de son

[1] On mit une nuit sur une des grilles du château une petite affiche qui portait : Fabrique de *cires*.

cœur, parce que son cœur ne se mettait de la partie qu'avec des raisons très péremptoires, mais au moins celui de son raisonnement, et par cela de son ambition. Pourquoi? Je n'en sais rien. On pouvait bien se plaindre quelquefois de préférences plus ou moins injustes de la part de l'impératrice Joséphine, on pouvait dire qu'elle avait une bonté trop générale, mais que jamais une de nous, à la cour de l'empereur, ait eu la pensée seulement que son divorce pût avoir lieu, je certifie que non, et je certifie de même que le jour où il fut prononcé il y eut un regret universel. Je ne m'en cachai pas, et cependant j'étais alors souvent dans un lieu où ce regret n'était pas senti, car il faut excepter, de ce que je viens de dire, la famille de l'empereur. Là seulement on était presque content de cet événement.

Le cardinal Maury parlait très fort et très haut, comme chacun sait. Un jour, après lui avoir répondu autant que possible à demi-voix, je finis aussi par me fâcher, car il prétendait que nous serions *trop heureux* si la Russie voulait nous donner une de ses grandes-duchesses et, en même temps, il circulait sourdement que l'impératrice-mère avait dit, *avec douceur*, qu'elle aimerait mieux jeter sa fille dans la Newa que de la donner à Napoléon. Je trouvais ridicule qu'on fît ainsi la courbette et que l'on fût demander chapeau bas ce qu'on pouvait trouver près de soi, en inspirant une grande reconnaissance. Je développai mon idée et je m'appuyai sur une conviction. Elle atteignit le cardinal.

— Tout cela est fort bien, me dit-il; mais comment trouver ce que vous dites en France?

— Tout auprès de vous.

Il ouvrit de grands yeux.

— Que l'empereur épouse Mlle Masséna, et il aura une jolie femme, jeune, fraîche, parfaitement élevée. Il récompensera ainsi un ancien vétéran de gloire, il s'attachera l'armée d'un lien indissoluble, et il n'aura aucune obligation d'alliance à ces rois tributaires qu'il a trois fois détrônés et qui croiront encore lui faire une grâce en lui accordant une femme nourrie dans la haine de son nom et du nôtre.

C'était avant le divorce que je parlais ainsi et lorsque Mlle Masséna était encore libre. Mon raisonnement était bien bon, et plût au ciel que l'empereur l'eût suivi dans tous ses points!

Je sais que le cardinal lui en parla un jour. Il l'écouta fort attentivement, puis il dit :

— Comment, Mme Junot s'avise de toucher à ces questions-là? Qu'elle prenne garde qu'elles ne lui *brûlent les doigts !*

Mais le cardinal n'était pas homme à laisser un sujet une fois qu'il l'avait abordé et il continua. L'empereur reprit alors son sérieux et dit :

— C'était une chose impossible...

Et moi *je soutiens* que c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Il avait un autre parti à suivre, c'était de prendre une femme dans l'une des familles du faubourg Saint-Germain. A cette époque il n'en est pas UNE SEULE qui n'eût fait chanter un *Te Deum* en réjouissance de cet honneur. Il aurait choisi une belle jeune fille pour en faire une impératrice et c'est alors que son système de fusion aurait eu son accomplissement. Mon idée est profonde et à son exécution tenait la vie de l'empereur tout autant que sa couronne. Mais il n'en fut rien et qu'avons-nous vu?

CHAPITRE XXII

Louis Bonaparte. — Décret qui retire au pape le patrimoine de saint Pierre. — Charles Musignano. — L'imposition des mains. — Le pape enlevé de Rome. — Le général Radet. — Il passe par une fenêtre. — A genoux! le saint père va donner sa bénédiction! — Ruse de guerre. — Pie VII à Grenoble. — Le général Miollis. — Lucien, le Mécène des artistes. — Tusculum. — Expatriation. — La tempête. — Fermeté de caractère. — Le port de Cagliari. — Mme Lucien et ses enfants malades. — Lucien et sa famille prisonniers de l'Angleterre. — Fusées à la Congrève. — Malte. — Le palais du grand-maître de l'ordre. — Le capitaine Warren. — Arrivée à Plymouth. — Politique anglaise. — Château de Ludlow. — Scènes d'intérieur. — Banqueroute. — *Les sacs de diamants*. de M. Boyer et la reine de Naples. — *Bathile, reine des Francs*, poème de Mme Lucien. — Mme Simon Candeille. — Concerts intimes. — Mme Lambert. — M. Barère et Mme de Guibert. — Impartialité. — M. Alissan de Chazet. — Désintéressement.

Tandis que Napoléon faisait casser son mariage par l'officialité de Paris, ses affaires allaient fort mal en cour de Rome. Il trouvait un antagoniste puissant dans Lucien, qui, reconnaissant de l'asile que le pape lui avait noblement accordé, souffrait de le voir dépouillé par l'empereur. Il essaya de redonner un peu de vigueur au cabinet du Vatican et Consalvi, stimulé par lui, écrivit *sous sa dictée même* des lettres dont l'empereur devait être étonné. Pendant plusieurs mois la correspondance entre le cabinet des Tuileries

et celui de Rome fut active et importante. Il s'agissait de disputer contre Napoléon et de lui retirer des mains ce qu'il tenait déjà. Un décret impérial avait été lancé de Vienne à Rome, ordonnant au pape de quitter la chaire de saint Pierre — car c'était l'ordonner que de lui ôter les États romains. — A la vérité, il avait alors la liberté de résider à Rome, où il devait jouir d'un revenu de deux millions.

— Je ne fais que lui reprendre les dons de Charlemagne, disait Napoléon! Et puis je ne veux plus en France de l'influence d'un prince étranger. Cette influence est contraire à l'indépendance de l'État, injurieuse à son honneur et menaçante pour sa sûreté.

Lucien, sans parler de la suprématie de la cour de Rome qu'il ne voulait pas plus que l'empereur voir régner en France, prétendait, avec justice, que le pape ne devait pas *être dépouillé de son bien*. Il parla si bien que le pape, touché de son intérêt, s'attacha vivement à lui. Un jour, avant l'arrivée du général Miollis, le pape officiait dans l'une des chapelles de Saint-Pierre. Le cardinal Consalvi et le cardinal Caccapiatti faisaient les fonctions de diacres. Lucien se trouva sur le passage du saint-père lorsqu'il retournait à la sacristie. Il avait près de lui son fils aîné, Charles Musignano, alors âgé de six ans. Le pape s'arrêta et, posant la main sur la tête de l'enfant :

— *Questo ragazzo*, dit le saint-père, *sarà il gonfaloniero*[1] *della chiesa... sarà somigliante del padre.*

Néanmoins tous les soins de Lucien n'eurent aucun

[1] Ancienne dignité que donnait l'Église. Le mot est vieux : *gonfalone*, bannière; *gonfalonata*, troupe de gens suivant cette bannière.

résultat. Le bref d'excommunication comminatoire fut lancé, l'État romain réuni à la France et le sort du pape devint inquiétant.

Le 5 juillet 1809, Murat, alors à Naples, transmit les ordres de l'empereur et le saint-père fut enlevé de Rome au milieu de la nuit par le général Radet, officier de gendarmerie. Sommé par lui d'obéir à Napoléon, le pape répondit que sa double dignité de souverain et de chef de l'Église le mettait hors de la juridiction de l'empereur des Français.

— Ses prédécesseurs ont sauvé les miens, dit-il à l'envoyé. C'est le seul souvenir qu'il puisse invoquer.

Il s'enferma dans *monte Cavallo*, revêtit tous les ornements pontificaux, puis, s'asseyant dans un fauteuil, il attendit paisiblement l'arrivée du général Radet. Celui-ci se présenta à la porte principale du palais. La trouvant fermée, bien qu'elle le fût tout simplement, il entra dans l'appartement du souverain pontife par une fenêtre du rez-de-chaussée, s'empara de sa personne et, quoiqu'on fût au milieu de la nuit, il le contraignit de monter en voiture et l'on prit à l'heure même la route de France. L'ordre était de le conduire à Grenoble.

En passant par une petite ville des États romains, Radet s'aperçut que la fermentation des esprits était à un degré fait pour donner des inquiétudes à un homme chargé d'une mission aussi importante. On relayait. Il presse les postillons, et d'autant plus qu'il entendait autour de lui des paroles menaçantes.

— A genoux! s'écrie-t-il, le saint-père va donner sa bénédiction!

Tout le peuple se prosterne dans la poussière. Lorsque toutes les têtes sont courbées, Radet donne lui-

même un violent coup de fouet aux chevaux. La voiture est emportée avec la rapidité d'une flèche, sans le concours des postillons, laissant le peuple de Viterbe exhaler les injures et les malédictions dont il nous accablait et qu'il aurait peut-être changées en actions plus positives que des paroles.

Transféré d'abord à Grenoble, Pie VII n'y demeura que peu de temps. L'empereur donna ordre qu'il fût conduit à Savone. Là, il fut gardé presque à vue et n'avait aucune liberté que celle de dire la messe.

Le général Miollis arriva à Rome et prit le commandement de la cité reine. Lucien s'y trouvait alors dans une étrange position, quoique depuis son exil il ne s'occupât que de beaux-arts, de littérature et de l'éducation de ses enfants. Quoique sa vie fût admirable sous les rapports que je viens de présenter, il sentait que la disgrâce de son frère le plaçait faussement, quelque bien qu'il se plaçât lui-même. Adoré de tous les artistes, qu'il faisait travailler, qu'il aimait, qu'il comprenait, il était le Mécène de tout ce qui était remarquable à Rome et l'était de leur choix, car Lucien ne sera jamais aimé faiblement. C'est un être rare!

Depuis le départ du saint-père il s'était retiré à Tusculum[1] où il surveillait ses fouilles. Le général Miollis le surveillait aussi, lui, avec une intolérable inquisition. Lucien n'avait d'autre titre que celui de *frère disgracié* de l'empereur, puisque son exclusion

[1] Où depuis on chercha à le faire enlever par *Decesaris*, le fameux brigand. Cette entreprise manqua et son ami, M. le comte de Châtillon, qui alors demeurait avec lui, fut la seule victime. Cette aventure eut lieu en 1818, lorsque j'étais à Rome.

de l'ordre de succession à l'empire le mettait pour ainsi dire hors du cercle de famille. Et pour cela, qu'avait-il fait? Il avait voulu honorer sa parole, garder sa foi, être homme enfin, et honnête homme. Il ne s'agit pas ici de jeter des mots, quelques sottes paroles répétées d'après des ouï-dire et basées sur des bulles de savon, dans les pas d'un être supérieur pour embarrasser sa marche dans la route de sa vie. Heureusement que c'est le serpent rongeant le marbre. Mais, c'est égal, mon sang se soulève lorsque j'entends, lorsque je lis des choses absurdes qui veulent être injurieuses et qui, au résumé, ne servent qu'à montrer notre misère de sentiments *généreux et nobles*.

Ennuyé de la vie qu'il menait à Rome, voyant la domination impériale traverser, franchir les Alpes, les Apennins, pour venir le chercher dans sa retraite studieuse au milieu de sa nombreuse famille, Lucien se détermina à quitter l'Europe. Il écrivit en France au duc de Rovigo, alors ministre de la police et demanda des passeports pour les Etats-Unis. L'empereur connut sa demande sans nul doute, mais il n'y parut pas. Le duc de Rovigo répondit en envoyant les passeports qui sanctionnaient L'EXPATRIATION, L'EXIL enfin de Lucien! Alors il écrivit à Naples pour que Murat lui envoyât un vaisseau américain qu'il devait alors purger de tout embargo. Murat envoya le vaisseau avec une promptitude et une grâce toutes charmantes. Il semble que Lucien leur faisait peur à tous! En peu de temps le vaisseau américain arriva à Civita-Vecchia. Toute la galerie de Lucien, ce qu'il avait trouvé de précieux dans ses fouilles de Tusculum, fut emballé dans des caisses par les soins de M. de Châtillon, qui dirigeait chez Lucien tout ce qui

avait rapport aux arts. Mais on n'emporta qu'une portion des caisses, la plus grande partie demeura chez Torlonia, premier banquier de Rome. Lucien emporta avec lui tous les portraits de famille, — et l'on sait qu'ils étaient nombreux, — il y joignit celui du pape Pie VII.

— Il fut pour moi un ami hospitalier, disait-il, je ne dois pas l'oublier.

Enfin la famille exilée quitta Tusculum pour se rendre à Civita-Vecchia. On était alors au mois d'août 1810. C'était en vérité un spectacle étrange que de voir le frère de Napoléon abandonner l'Europe pour aller chercher *un asile* dans un autre monde, quittant en proscrit les bords paternels avec une âme patriote, un sang français, un cœur ardent pour sa nation!

Les vents étaient contraires. M. Stammaty, consul de France à Rome, émettait un avis que le capitaine américain rejetait.

— Eh bien! dit Lucien, je vais vous mettre d'accord... nous allons partir!

On partit en effet. Mais à peine en mer, une tempête terrible fait rouler le vaisseau dans ses vagues et menace de l'engloutir. Toujours maître de lui, toujours animé par le courage qui est le vrai courage, celui du calme et du sang-froid, Lucien, reconnaissant qu'ils étaient près de Cagliari, exigea du capitaine qu'il les y conduisit. La princesse était souffrante, les enfants étaient malades. Il était donc important d'avoir des secours, et puis du repos. Lucien avait d'ailleurs des lettres de Pie VII, qui recommandaient aux souverains de l'accueillir dans son exil. Hélas! sa position était elle-même assez recom-

mandable et touchante. Arrivé à Cagliari, M. de Châtillon descendit à terre et fut porter un message au ministre du roi de Sardaigne pour que la *santé* du port constatât l'état de souffrance de la famille de Lucien, afin d'en obtenir la permission de descendre pour la soigner. Mais cette affaire, très naturelle pour une famille française d'un nom inconnu, se compliquait étrangement avec le nom de LUCIEN BONAPARTE. Aussi le ministre sarde répondit-il humblement que de telles questions regardaient entièrement M. Hill, ministre de la Grande-Bretagne près la cour de Sardaigne. Ce fut en vain que M. de Châtillon déclina l'autorité de l'Angleterre. On ne l'écouta pas et M. Hill prononça que M. Lucien Bonaparte, sa famille, le vaisseau américain, tout enfin serait capturé DANS LE PORT MÊME DE CAGLIARI, PAR DEUX VAISSEAUX ANGLAIS, mouillés à l'entrée du port. En apprenant cette décision, qui violait tous les droits des gens, Lucien pâlit :

— Je ne m'y soumettrai pas, dit-il avec une résolution qui partait d'un cœur français...

Ses enfants étaient malades, Mme Lucien souffrait. Ce fut Lucien qui alors ne voulut pas permettre que sa famille descendît à terre. Il sentait une douleur brûlante à l'âme, une de ces douleurs qu'elle devait éprouver, cette âme dont j'ai peint la nature, en disant qu'elle était de fer et de feu, et susceptible des plus doux sentiments. Quelquefois il jetait un regard désolé sur cette famille frappée de proscription, lorsque son chef devait avoir la tête ceinte d'un bandeau de roi! Et pas d'asile. Obligé de s'entendre SOMMER de se rendre à une puissance ennemie de sa patrie! La possibilité même de l'expatriation, il ne l'avait pas!

C'est ainsi que s'écoulèrent quatorze jours, les plus pénibles peut-être de sa vie.

— Il faut partir cependant, dit-il un jour, nous verrons s'ils oseront exécuter leur menace.

Le vaisseau américain sortit du port de Cagliari. La veille, en voyant ses préparatifs, les deux frégates anglaises étaient sorties également, ne laissant par là aucun doute sur leurs intentions. A peine l'Américain était-il à un mille de distance du port, que l'une des deux frégates — *la Pomone*, capitaine Barry — lui tira un coup de canon avec commandement d'amener. Le navire américain était vaisseau marchand, mais le capitaine avait du cœur et répugnait à livrer ainsi celui qu'il portait à son bord.

— Je ne veux pas amener, dit-il à son lieutenant.

Pendant ce temps Lucien rassurait sa femme et ses enfants. Le capitaine Barry, voyant ce silence, descendit dans un canot avec deux officiers et vint lui-même au vaisseau américain qu'il savait dans l'impossibilité de se défendre. C'était pourtant l'intention du capitaine. En apercevant le capitaine anglais dans son canot, il attendit qu'il fût à la portée de son pistolet et, le mettant en joue, il allait le tuer lorsque Lucien lui retint le bras, en s'écriant :

— Ah ! malheureux ! qu'allez-vous faire?...

Et frappant sur sa main, il en fit tomber le pistolet. Ce fut avec grande peine toutefois que le capitaine américain se rendit et, lorsque six soldats de marine avec quelques officiers vinrent prendre possession de leur prise, il serrait les poings en menaçant. Je suis sûre que cet homme, après son échange, se sera arrangé de manière à pouvoir se venger. Il se sera plutôt fait corsaire.

Le capitaine Barry était, ce qu'il est du reste peut-être encore, si les boulets, la hache, les tempêtes ont bien voulu le lui permettre, un homme parfaitement aimable, comme le sont les Anglais quand ils sont aimables[1]. Il annonça à ses prisonniers qu'il les conduisait à Malte et, dans l'intervalle du moment de la prise à celui de leur arrivée, il eut pour eux toutes les attentions qu'on peut avoir au milieu de la Méditerranée. Mais comme toutes les bonnes choses ont un mauvais côté, ce beau temps, ce ciel pur, cet air tiède et embaumé, tout cela donna au capitaine Barry l'idée d'une fête. On signalait déjà le rivage maltais. Le capitaine Barry commença par donner un grand dîner à ses officiers, puis ils portèrent une foule de *toasts* à leurs prisonniers. Cette profusion de santés troubla légèrement la raison du commandant britannique et, lorsqu'il fallut clore la fête, il n'imagina rien de mieux que de faire tirer un feu d'artifice. Et avec quoi pensez-vous qu'il le fit? Avec des fusées à la Congrève. Comme tous les habitants de *la Pomone* avaient largement secondé leur capitaine, les canonniers comme les autres, ils mirent le feu au bâtiment. Leur danger les réveilla et le feu fut éteint. Si le vaisseau anglais eût sauté, le vaisseau américain était libre. C'était un mode étrange de libération, mais en raison de tous les antécédents, c'eût été une circonstance presque obligatoire.

En arrivant à Malte, la famille fut transportée au

[1] C'est une vérité. Je ne crois pas possible de trouver un homme plus agréable dans ses manières, dans sa parole, dans toute sa personne, qui soit plus *gentilhomme* enfin et plus convenable, qu'un Anglais méritant ce nom, que nous avions jadis, *d'homme comme il faut.*

lazaret. Lucien sollicita, pour ses enfants et sa femme, la permission d'aller dans la ville de Lavalette; mais le gouverneur de Malte, qui était alors un général *Oxe*, s'y refusa avec une obstination digne de trouver place dans l'histoire de Sainte-Hélène. Il semble, en vérité, que le gouvernement britannique trouve une sorte de gloire à se faire représenter par des hommes cruels. Quelle est cette politique? J'avoue que pour moi elle est intraduisible. Se faire craindre, et craindre avec haine, est-ce donc se faire respecter? Non, non. Voyez les colons tyrans. Le nègre fustigé se courbait jusqu'à terre, le jour où il se releva ce fut pour frapper à mort.

Lucien fut contraint de faire trois jours de quarantaine! Cette vexation, inutile dans son but, une fois accomplie, on lui permit d'aller habiter le fort Aciasolli, où il ne trouva que des murs noirs et humides, aucun meuble, pas une chaise, pas de lit! Lucien fut obligé d'en faire venir *à ses frais* de la ville de Lavalette. Blessé justement de cette conduite, trop fier pour se plaindre, car il eut toujours à l'âme une fièvre d'orgueil pour sa patrie, il crut néanmoins que pour l'honneur de ce même nom français il devait blâmer la conduite du général Oxe envers lui. Cette conduite avait été si indigne que les officiers de marine avaient réclamé, mais vainement, auprès de lui. Enfin la réponse d'Angleterre arriva à Malte. Cette réponse blâmait le général Oxe et ordonnait pour Lucien et sa famille un traitement honorable. Il fut transporté au château Saint-Antoine, demeure du grand-maître dans les beaux jours de l'ordre. Dans cette prison que l'esprit élevé de Lucien fit regarder à ses enfants comme une *retraite un peu sévère* seu-

lement, il les amena à y trouver de puissantes ressources contre l'ennui et il en trouvait, ainsi que Mme Lucien, contre le désespoir en s'occupant de l'éloigner de leurs enfants. *Là*, dans ce château gothique, sous ces voûtes, ces vieilles murailles qui redisaient tant de souvenirs, qui frappaient violemment la pensée à chaque regard qui rencontrait la pierre, Lucien contraignit de nouvelles traditions à s'asseoir à la place des anciennes. Ils jouèrent tous un opéra-comique de la composition du père Maurice, précepteur des enfants de Lucien. Pendant que les enfants, heureux de cette puissante distraction, entouraient le capucin en poussant de longs et joyeux éclats, l'exilé, retiré dans un lieu solitaire, consolait son âme malade dans ses douces relations avec les Muses. Il travaillait alors à son poème de *Charlemagne*. C'est à Malte, dans ce même château de Saint-Antoine, qu'il a composé le beau chant du *Purgatoire;* c'est là que son âme a laissé parler sa profonde tristesse et que l'exilé a redit son chagrin dans de sublimes pensées. Ah ! que ceux qui méconnaissent l'âme d'un homme vraiment supérieur comme Français et comme patriote sont eux-mêmes dignes d'être méconnus ! Qu'ils ne se plaignent pas si cela arrivait.

La réponse définitive d'Angleterre vint enfin. C'était en hiver. Elle fut apportée par le capitaine Warren, commandant la frégate *la Présidente*. Il avait la mission de transporter Lucien et sa famille en Angleterre, et de partir sans délai.

— Je ne suis point prisonnier légalement, dit fièrement Lucien, et je n'obéirai pas à un ordre qui est arbitraire et illégal. Je demande ma liberté et à poursuivre ma route.

Le capitaine Warren était un de ces hommes à humeur impassible, au regard glacé, au sourire dédaigneux et à la parole péremptoire. Il avait, disait-il, des ordres. Il devait y obéir.

Lucien demanda alors comme faveur de partir pour l'Angleterre avec le comte de Châtillon, mais de laisser sa famille à Malte jusqu'au printemps ! Il espérait que, arrivé en Angleterre, la justice de sa cause frapperait le prince régent et qu'il en obtiendrait sa liberté. Mais le même refus lui fut fait par le capitaine Warren. Il écouta avec une parfaite indifférence les craintes du père et de l'époux sur les dangers d'une traversée pénible dans cette époque de l'année — on était alors au mois de novembre [1] — et répéta seulement :

— J'ai mes ordres.

Le comte de Châtillon descendit au port pour inspecter cette frégate. Tout y était convenable et la conduite des officiers de la frégate fut également bien. Il y eut seulement une circonstance de cabine qui faillit amener un duel entre M. de Châtillon et le lieutenant Curson. Cette cabine, qui d'abord avait été réservée pour M. de Châtillon, ne se trouva plus quand il fallut se coucher. Il voulait sa cabine et, encore plus, son hamac. Enfin on lui en suspendit un dans la salle à manger et tout fut arrangé. Mais il était essentiel de montrer de la vigueur, car on venait d'apprendre que le capitaine Warren avait ordre de ne se mettre en mer *que parfaitement armé* et *de ne pas rendre* son prisonnier s'il était attaqué. Il y a tout un texte à réflexion dans un ordre sem-

[1] Novembre 1810.

blable et je ne pense pas que Lucien ait eu à se féliciter de cette marque d'intérêt à sa personne. Il partit enfin l'âme navrée, abattue et remplie de cette tristesse amère qui fait tout regarder avec dégoût autour de soi. La traversée fut mauvaise, dangereuse même. On fit un détour prodigieux pour éviter les côtes de France, et pendant six semaines, ballottée par les vents et les vagues, ayant son grand mât brisé, la frégate qui portait Lucien et sa famille fut presque toujours au moment de périr. Le passage du détroit surtout fut terrible et la navigation de l'Océan bien plus fatigante encore que celle de la Méditerranée. Enfin ils arrivèrent à Plymouth. Le caractère sévèrement hautain du capitaine Warren leur avait rendu le voyage encore plus pénible. Dédaignant de se plaindre par dignité pour lui-même, Lucien espérait au moins que son pied allait toucher une terre hospitalière et il avait, dans cette pensée, fait taire son ressentiment. Mais il lui restait à apprendre que jamais la politique britannique n'accorde *qu'à condition.* Arrivé devant le port de Plymouth, quoiqu'il fît un temps affreux, on ne voulut pas permettre au vaisseau d'entrer. La tempête redoubla pendant la nuit. Elle était effrayante. Il semblait que les éléments fussent conjurés pour ajouter aux peines de l'infortuné repoussé du *nid* paternel. Battue par un temps furieux, la frégate chassait sur son ancre qu'elle finit par briser. Elle était au milieu des rochers. La pluie tombait à torrents. L'orage se jouait du bâtiment comme d'une toupie qu'il faisait tourner. Mme Lucien tout en larmes demandait à genoux à Dieu de sauver ses enfants. Une ancre restait encore, elle fut jetée et la famille fut sauvée. Avec quel

bonheur Lucien éleva au ciel ses mains reconnaissantes ! En descendant à terre après cette horrible nuit, il trouva M. Mackenzie, messager d'État, qui l'accueillit avec tous les égards qu'il pouvait demander. Il lui offrit de partir sur l'heure même pour Londres, ayant ordre de son gouvernement de lui offrir *le droit d'asile* et *l'hospitalité la plus étendue.* M. Mackenzie appuya sur ces offres et les accompagna de politesses personnelles telles que pouvait le faire un gentilhomme anglais.

Lucien eut dans cette circonstance, comme toujours, la plus noble et la plus admirable conduite. Il remercia, mais froidement et avec dignité.

— Je suis prisonnier illégalement, dit-il à M. Mackenzie, je proteste contre tout ce qui a été fait envers ma famille et envers moi depuis ma sortie du port de Cagliari. Je demande à continuer ma route. Jusque-là, monsieur, je refuse TOUT ce que m'offre le gouvernement anglais, car, poursuivit-il fièrement, je n'accepterai rien d'un gouvernement ennemi de mon pays et qui fait la guerre à mon frère.

— Alors, dit M. Mackenzie, toujours poliment, mais avec plus de froideur, je suis obligé de remplir ma mission.

Et dès le lendemain Lucien fut conduit au château de Ludlow, antique et sinistre demeure, où il fut remis à la garde de lord *Powis* [1], lord du comté de *Salop* et beau-père du duc de Cumberland. Il avait la mission de déterminer Lucien à se mettre contre

[1] Ludlow, capitale du comté de *Salop*. C'est ce qu'on appelle *Burrow Pouri*, entièrement ministériel. Les enfants d'Edouard ont habité le château de Ludlow.

l'empereur. L'Angleterre comptait beaucoup sur cette entreprise importante. Elle ne connaissait pas l'homme auquel elle s'adressait.

Alors, et sur ses refus constants, sa captivité devint plus rigoureuse et on ne lui accorda que deux milles de rayons autour de sa demeure. Seulement il obtint de quitter Ludlow et il acheta une propriété sur la route de Worcester. C'était un joli château, ayant un parc, une serre-chaude et tout cet entourage de *confortabilité* qui existe partout en Angleerre dès qu'il est question de la vie intérieure. Cette propriété appartenait à M. de Lamotte, Français établi en Angleterre, et coûta à Lucien la somme de dix-huit mille guinées (quatre cent mille francs). Une fois maître de Thorngrowe [1], il régla la vie de famille qu'on devait mener dans cette nouvelle retraite et elle fut ce que devait être une chose de cette nature, ordonnée par un homme supérieur tel que Lucien. Il fit d'abord arranger convenablement le château. Tous les portraits de famille furent suspendus dans le salon, avec celui du pape qui, ainsi que lui, pauvre exilé, priait pour le retour dans la patrie !

Son amour pour les arts et pour les sciences s'accrut encore dans cette retraite où le sort le rejetait comme dans un port ami. Il avait toujours aimé l'astronomie, il la cultiva avec aptitude. Un observatoire fut construit. Bientôt un succès complet justifia cette ardeur d'étude. Lucien toujours constant dans la poursuite de ce qu'il entreprend, passait une grande partie de sa vie dans son observatoire. Un jour il signala une nouvelle planète dans la voie lactée. En

[1] Buisson d'épines.

effet il ne s'était pas abusé et cette découverte lui appartient. C'est alors qu'il se décida à faire des Éphémérides. Ayant été voir le beau télescope d'*Herschel*[1], il le lui acheta pour la somme de cinquante mille francs. C'est ainsi que Thorngrowe devint un lycée. On y jouait la comédie. Lucien composa même plusieurs pièces pour leur théâtre. Dans le nombre, il faut mettre la tragédie de *Clotaire*, qui est vraiment un bon ouvrage. C'est à Thorngrowe qu'il termina son poëme de *Charlemagne* et qu'il fit celui de *la Cirnéide*, ainsi que plusieurs odes et quelques autres œuvres. *Clotaire*, qui est le sujet de notre histoire, fut représenté sur le théâtre de Thorngrowe devant un auditoire de plus de deux cents personnes. Mais, le ministère étant son ennemi, il ne voulut avoir *aucun tory* et ne fit inviter que la bourgeoisie des environs. Comme il était auteur, il voulut juger de l'effet de la pièce et n'y prit pas de rôle. Ce fut le comte de Châtillon qui remplit celui de Clotaire. Clotilde fut très bien jouée par Mme Lucien ; les deux enfants furent représentés par Paul et Charles Bonaparte ; la femme de Clotaire, par la princesse Gabrielli[2], et Sigeric, confident de Clotaire, par lady Stuart[3]. Mme Lucien, m'a-t-on dit, était remarquablement belle dans le rôle de Clotilde et je n'en suis pas surprise, car elle est belle et ce costume ajoute à la beauté. Je ne sais pourquoi je suis presque cer-

[1] La fille d'Herschel est presque aussi habile que son père. Au moment où Lucien était chez lui, c'était elle qui écrivait les calculs tandis que tous deux les faisaient.

[2] Charlotte Bonaparte, fille de Lucien et de sa première femme.

[3] Également fille de Lucien et de sa première femme. La rareté d'acteurs fit qu'elle remplit un rôle d'homme dans *Clotaire*.

taine que Ludlow, première prison des enfants d'Édouard, a donné à Lucien l'idée de la pièce de *Clotaire*.

La vie de Thorngrowe était extrêmement animée, chacun y travaillait. Tous les dimanches il y avait une sorte d'examen. On apportait tout ce qui avait été fait pendant la semaine et il y avait un concours, puis un concert. Les jeunes filles chantaient. M. de Châtillon jouait du violon et le père Maurice tenait le piano.

Le père Maurice est un homme fort spirituel et ayant cet esprit qui *mord* à tout. Il est bon musicien, possède des connaissances fort étendues et peut dignement remplir les fonctions de précepteur auprès des enfants du prince de Canino. Mais il a un inconvénient positif, qui le gêne dans quelque chose qu'il entreprenne, c'est son nez. Jamais il ne s'en est vu de si long dans ce monde, le lieu où se voient les longs nez, puisque dans l'autre chacun y est camard. Eh bien, même *là* le père Maurice ne le sera pas. Je vous dis que *ce n'est pas un homme qui a un nez, c'est un nez qui a un homme*. Toujours est-il que ce *nez* est bon musicien, bon géomètre et qu'il parle bien.

J'ai dit qu'à Thorngrowe tout le monde travaillait. La princesse de Canino, stimulée par l'exemple, composa un poème dont le sujet était Bathilde, reine des Francs. Il est bien fait, en dix chants, en vers de dix syllabes et à rimes libres. Il donna lieu à un fait étrange, dont, au reste, je ne crois pas l'empereur capable, mais qui prouve jusqu'à quel point la flatterie était basse et vile autour de lui. M. de Châtillon faisait en même temps l'*Odyssée de Lucien ou*

l'Exilé, petit poème en trois chants. Il travaillait aussi aux compositions de Charlemagne et de Bathilde, au nombre de quarante-huit dessins, tous composés par lui. Tous ces dessins, qui devaient rendre parfaitement la pensée de l'auteur puisqu'ils étaient faits sous ses yeux, se gravaient en même temps à Londres chez le célèbre *Heath*. Mais la Restauration en arrêta la suite.

La retraite de Lucien était donc embellie par tout ce qui rend la vie et la douleur plus légères. Il vivait en vrai sage, non pas en faisant la caricature d'une existence vraiment philosophique, mais comme Bion ou bien comme Épicure. Cette manière d'être fit du bruit en Angleterre. Elle excita la curiosité à un degré très vif, mais il se renferma toujours dans une dignité calme et naturelle qui ne pouvait que l'honorer. Le duc de Norfolk, le premier pair de l'Angleterre, voulut le connaître et fut à Thorngrowe. Il enchanta toute la famille. Gai, aimable, spirituel, il gagna l'affection de tous les exilés dans les trois jours qu'il demeura avec eux. A quelque temps de là, se trouvant dans le voisinage, à Worcester, Lucien l'apprit et lui envoya le comte de Châtillon pour lui faire ses compliments. Jamais je n'oublierai la scène dont celui-ci fut témoin et qu'il m'a racontée.

Le duc de Norfolk est excessivement gros. Lorsque M. de Châtillon entra dans la chambre où était *Sa Grâce*, il la trouva assise, position peu favorable, comme on sait, aux tailles sphériques. Mais ce n'eût été rien sans les deux convives qui lui tenaient compagnie et faisaient ressortir étrangement cette digne rotondité. C'était deux énormes chiens, qui, du reste, jamais ne quittaient le duc. Ils étaient là, assis sur

leurs derrières, sur une chaise, ayant leur couvert mis devant eux, comme auraient pu l'avoir deux gens à deux pieds, et mangeant avec gravité et propreté, donnant la patte, sans dire : *Shack hand*, par exemple. Mais aussi bien élevés que peuvent l'être deux mâtins. Le duc, voyant l'étonnement de M. de Châtillon, fit l'apologie de ses chiens et l'assura qu'ils étaient ses meilleurs amis.

A cette époque de la captivité de Lucien en Angleterre (fin de 1811), il éprouva un nouveau malheur. Il semblait que la fatalité voulût le briser et le faire passer par son creuset pour l'épurer. Un monsieur Lemesurier, banquier, lui fit banqueroute d'une somme de trois cent mille francs. Lucien n'a jamais eu une grande fortune, dans aucune époque de sa vie, pas même lors du fameux traité de Badajoz. Il en a été alors de *ses sacs de diamants* comme de ceux qui étaient trop gros pour que je les portasse. Toujours est-il qu'à la perte de ces trois cent mille francs, il ne put opposer d'autre ressource que la vente de l'écrin de Mme Lucien. Cet écrin avait été déposé, pour plus de sûreté, entre les mains de Torlonia, premier banquier de Rome. Lucien, ayant besoin de ces bijoux, envoya en Italie M. Boyer, neveu de sa première femme et digne en tout de sa confiance. M. Boyer partit donc d'Angleterre et fut débarquer à Naples. La reine y était seule alors. Il fut d'abord charmé de l'apprendre. Il lui semblait qu'aucun regard étranger ne l'empêcherait alors d'accueillir l'envoyé d'un frère — et d'un frère malheureux. — Mais M. Boyer raisonnait comme un honnête homme et la reine de Naples était à une école où ces beaux sentiments-là ne sont que de la niaiserie. Elle le lui prouva bientôt. D'abord il fit une

quarantaine. Une quarantaine, bon Dieu ! en venant d'Angleterre ! Oui certainement Peut-être craignait-elle qu'il ne fut quelque peu *wigh.* Pour le purger de cette peste, elle le fit donc demeurer *plusieurs jours au lazaret* et, lorsqu'il en sortit, ce fut pour être être conduit dans une *auberge*, accompagné de deux agents de police ! Probablement que c'était déjà un honneur que d'être sergent de ville alors à Naples. En vérité, on croit rêver !

Dans le même moment où elle accordait à l'envoyé, au parent de son frère, une *si douce hospitalité*, la reine vit arriver une personne qui depuis longtemps était en dissidence avec elle sur la manière arbitraire de gouverner. C'était Murat. En apprenant que M. Boyer était traité de cette façon, il courut *lui-même* à l'auberge, où il était en manière de prisonnier, s'empressa de délivrer le neveu de son beau-frère et de lui donner toute facilité pour aller à Rome. M. Boyer, arrivé à Rome, y remplit sa mission, retourne à Naples, s'y embarque et retourne en Angleterre à travers mille dangers, après avoir été dix fois au moment de périr, avoir fait naufrage et couru de ces périls qui, en mettant l'homme aux prises avec la destinée, montrent alors ce qu'il possède de force et de courage.

J'ai parlé tout à l'heure du poème de Mme Lucièn. Voici un fait qui prouve à quel point ceux qui entouraient l'empereur le servaient parfois par delà ses ordres, et combien aussi lui-même écoutait trop des impressions de rancune que son grand cœur aurait dû rejeter.

Dans le courant de l'été de 1811, il arriva à Thorn-

growe un homme qui, ayant autrefois rencontré Mme Lucien chez plusieurs de ses amis, venait réclamer d'elle un souvenir. Mme Lucien et Lucien lui-même furent touchés de cette démarche. M. D... fut très bien accueilli et reçut à Thorngrowe la plus noble hospitalité, celle de la confiance et de l'intimité dans une famille unie et nombreuse. Il fut de toutes les lectures pendant les dix jours qu'il passa au milieu d'elle, connut tous ses projets littéraires. Voici quel fut le résultat de cette confiance.

Le poème de Mme Lucien était presque achevé. Encore quelques mois et elle avait le noble orgueil de voir son nom rendu célèbre littérairement, à côté de celui de Lucien. C'était un sentiment non pas pénible peut-être, mais désagréable pour l'empereur : il y parut bientôt.

A peine y avait-il trente-six heures que M. D... était de retour de Londres que Mme *Simon Candeille* fut mandée au ministère de la police et qu'il lui fut *ordonné* de faire un roman dans le style épique, *dont le sujet serait Bathilde, reine des Francs*. On se chargeait du reste de mettre un grand luxe typographique à l'ouvrage. Quant à elle, *de la célérité* surtout, voilà ce qu'on lui demandait. Elle fut docile et trois mois n'étaient pas écoulés qu'il parut un roman *de Mme Simon Candeille*, intitulé : *Bathilde*, *reine des Francs*, entièrement semblable, même pour les épisodes, au poème de Mme Lucien. Ce qui est facile à croire, puisque le plan et les notes de l'ouvrage avaient été fournis à Mme Candeille. Son roman n'en était pas meilleur pour cela, car elle n'est pas heureuse dans ce genre d'ouvrages. Du reste, on l'avait aidée puissamment. L'impression était superbe. Les

dessins étaient faits par Girodet et les articles de journaux ne manquèrent pas en leur lieu.

Il était clair, après une telle aventure, que le poème de Mme Lucien devait demeurer dans son portefeuille. Que serait-elle venue demander au monde littéraire? Elle n'aurait joué en ce moment que le rôle d'un plagiaire, tandis qu'elle en était la victime. Elle garda le silence et fit bien. Son poème fut imprimé en 1815 et eut beaucoup de succès.

Et c'est pourtant à cette même époque que Lucien résistait aux séductions qui lui étaient offertes pour élever un parti contre son frère et sa patrie... O justice des hommes, êtes-vous donc si respectable !

Je ne sais si ce malheureux divorce avait influé sur notre humeur personnelle, mais jamais Paris ne fut plus triste au milieu des plus belles fêtes que l'empire ait vu donner, à l'exception de celles du mariage et du couronnement. Tous ces rois qui *encombraient* les avenues du palais impérial nous glaçaient sans nous inspirer ce respect obligé qu'exige la royauté Nous nous en prenions *à tous* de notre méchante humeur. La cour était comme désunie, il n'y avait aucun point central de réunion. C'était en vain que la reine de Naples logeait aux Tuileries[1]. Elle n'était pas aimée à la cour de son frère et, quoique éminemment flatteurs, nous sommes de mauvais hypocrites. La reine Hortense était aimée, et aimée bien réellement. On le voyait sans peine aussitôt qu'elle réunissait quelques personnes chez elle. On y était à l'aise. Elle-

[1] Elle y logeait en arrivant de Naples. C'était le roi de Saxe, ou le roi de Bavière, qui logeait à l'Élysée. Elle y demeura cependant avant de retourner à Naples.

même y mettait tout le monde. On y faisait de la musique, on causait, on jouait au billard, on dessinait, enfin on s'y amusait, ce qui n'est jamais arrivé chez la reine de Naples, excepté les jours de bals, si ce n'est lorsqu'elle chantait des duos avec le grand-duc de Wurtzbourg. Je n'ai de ma vie entendu quelque chose de plus bouffon — ce n'est pas *bouffe* que je veux dire — que l'assemblage de leurs deux voix. Ils n'avaient pas la moindre peur. Ils chantaient là, tous deux, comme s'ils avaient eu une voix pour cela. Et pourtant Dieu sait ce que c'était que ces voix! Voix de princes, s'il en fût jamais[1].

Oh! c'était une drôle de chose que les *concerts intimes* de S. A. I. la princesse Caroline! Elle avait cependant plusieurs de ses dames qui devaient lui apprendre ce que c'était que la bonne musique, et Mme Lambert à elle seule lui faisait tout un avertissement. Je n'ai jamais compris pourquoi Mme Lambert n'avait pas fait partie de la maison de la reine Hortense, lors de la formation. Elle si bonne musicienne, peignant à ravir, aimant les arts. Elle aurait été un agrément de plus dans la cour de la reine, où se trouvaient déjà plusieurs personnes charmantes.

Ce souvenir me ramène sur une chose qu'il me faut *redire* pour la rétablir en son état de justice. Tout le monde peut errer, mais il est toujours temps et toujours *bien* de réparer.

En parlant de Mme de Villeneuve, dame pour accompagner la reine Hortense, en me laissant aller à en dire tout le bien que j'en pense et qu'elle mérite, j'ai en

[1] On disait que *La Forest*, chanteur de l'Opéra, avait une *voix de bois*. Le rapprochement pourrait aussi se faire ici.

même temps raconté un fait qui était venu jusqu'à moi par une personne à laquelle je pensais pouvoir accorder toute croyance. Il s'agissait de Mme de Guibert, mère de Mme de Villeneuve et veuve du célèbre Guibert. On m'avait assuré qu'elle avait épousé *Barère.* Je n'ai rien à objecter contre M. *de Barère.* Il peut être fort bien de tous points, et même *au demeurant le meilleur fils du monde*, mais il est de fait que si j'avais envie de me remarier — ce qu'à Dieu ne plaise — j'en choisirais un autre que lui. J'avais donc parlé de mon chagrin de voir une personne du nom de Mme de Guibert le quitter pour en prendre un que nos troubles politiques ont trop malheureusement signalé. Depuis, mieux informée, j'ai su que Mme de Guibert n'avait pas épousé M. de Barère, et que la chose était complètement et faussement injuste. Je professe trop d'estime pour sa fille et son gendre pour ne pas rectifier une semblable erreur. C'est plus qu'un acte d'amitié, c'est justice.

Mme de Guibert est non seulement demeurée fidèle à son nom, mais au culte constant qu'elle rendit toujours à la mémoire de M. de Guibert, dont le nom français est toute une gloire pour sa patrie. Une de ses occupations chéries était même de faire faire sous ses yeux une édition des Œuvres de M. de Guibert. Les militaires doivent l'en remercier ainsi que les littérateurs. Cette première édition est épuisée. Mme de Villeneuve, sa fille, a le projet de publier une édition complète des Œuvres de son père et nous devons tous la prier de donner suite à ce projet.

M. et Mme de Villeneuve possèdent la belle et charmante terre de Chenonceaux, qu'ils habitent presque constamment. Chenonceaux est dans le fait un attrayant

séjour, et il le devient plus encore quand on a le bonheur de connaître ses maîtres.

Je ne connais rien de plus absurde que les *faiseurs* de Mémoires infaillibles, de ces esprits à pudeur *rétroactive* qui croient qu'il est de leur dignité d'historien de ne pas dire : *Je me suis trompé*. Et pourquoi non? Pourquoi lorsque la preuve d'une erreur nous est soumise, pourquoi ne pas la signaler? Je dirai plus, il y a non seulement dans cette action *la dignité du devoir*, mais il y a aussi *la finesse* de la droiture et *l'adresse* de la loyauté, seules manières *diplomatiques* que devrait avoir une femme et, lorsque je reconnais une erreur avec autant de facilité, on peut ensuite ajouter quelque foi à ce que j'affirme ailleurs.

Quand on écrit, il faut pouvoir dire : « *j'ai vu, j'ai entendu* » et non pas : « *on prétend, on assure.* » Depuis que j'ai commencé ces Mémoires, j'ai apporté une grande circonspection dans les faits touchant personnellement des invidus recommandables. Avec Mme de Guibert, je l'ai négligé une autre fois. C'est une erreur que je veux aussi réparer.

Je connaissais très peu M. Alissan de Chazet. Depuis 1808 je l'avais perdu de vue, comme on se perd de vue dans Paris, et par le temps qui court, cela amène bien plus que jadis une séparation. J'ignorais, lorsque je le voyais en 1808, combien de liens l'attachaient à la royale famille exilée. Depuis cette époque, mieux informée tout à la fois et de ses sentiments et de sa position, j'ai pu reconnaître que l'une recevait un profond intérêt de la vérité et de la constance des autres. Dévouée par devoir à la dynastie de Napoléon, comme il l'était à celle des Bourbons, je n'avais d'abord vu en lui qu'un *transfuge* de notre

cause, et c'est en cela que j'avais parfaitement erré. Je reçus cette première opinion d'une personne que je devais croire bien instruite, et qui n'est que méchante. M. de Chazet avait donné une foule d'ouvrages spirituels, agréables, mais ayant un cachet de légèreté qui me confirmait dans l'idée qu'on m'avait inculquée. C'est dans ce sens que j'en ai parlé dans un précédent volume de mes Mémoires. Depuis qu'il a paru, j'ai acquis la preuve que M. de Chazet, depuis l'abdication de l'empereur, a constamment suivi la même route et la même ligne qu'il s'était tracée. En 1815, il écrivit une lettre dont je donnerai la copie en son lieu. Il refusa également une pension que l'empereur lui fit offrir par M. Lemontey, comme homme de lettres. Carnot était alors ministre de l'intérieur.

Lorsque le roi fut revenu, M. de Chazet fut nommé receveur des finances à Valognes et bibliothécaire de Trianon. En parlant des émoluments attachés à ses deux places, j'ai manifesté mon opinion, par exemple, sur l'abus criant, qui existait sous la Restauration, de cette *cumulation* de places et de l'énormité des appointements, lorsque de pauvres veuves, chargées d'une famille à élever, n'avaient bien souvent qu'une pension modique à côté de ces magnificences royales, que la reconnaissance de la couronne faisait payer à l'État. Cela me paraissait une injustice, et d'autant plus vive, *à moi personnellement*, que je pouvais aussi venir demander *justice et restitution*, puisque mon père, mort dans la révolution, avait perdu la haute charge qu'il possédait dans les finances. Et cependant, qu'avais-je obtenu? Une pension médiocre et *positivement insuffisante*, en considérant le nombre de mes enfants et le nom que m'avait laissé mon mari.

nom illustré par une vie glorieuse, écrite avec son sang, ET SON SANG VERSÉ POUR LA PATRIE!... Peut-être ai-je manifesté cette opinion avec un mécontentement un peu acerbe, mais ceci est *mon opinion. Mon opinion* c'est ma pensée, et, dans la justice que M. de Chazet peut réclamer de moi, elle est totalement étrangère à la question qui lui est personnelle.

Pour y revenir, je dirai que, m'étant informée de toute cette affaire aussitôt que la première lueur de vérité vint me frapper, j'ai appris que la conduite de M. de Chazet avait été admirable dans la révolution de 1830. Je dis *admirable*, parce que les opinions qui demeurent invariables devant un changement TOTAL d'existence, lorsque ce changement vous donne du malheur pour du bonheur, lorsque ce bonheur peut être conservé et ce malheur repoussé, oui, des opinions gardées à ce prix sont belles et respectables. Aussi m'incliné-je devant-elles, et regardé-je comme un devoir de les faire connaître [1].

Lorsque, en 1830, M. de Chazet fut invité à prêter son serment entre les mains du ministre des finances — alors M. l'abbé Louis — il répondit par un refus, contenu dans une lettre que J'AI VUE, de mes yeux *vue*. Cette lettre est formelle, et même insultante dans ses expressions. Elle contient sa démission de la place de receveur de Valognes. La place valait beaucoup

[1] Mme la duchesse d'Angoulême, la tête la plus forte de toute la famille, comme elle en a l'âme la plus élevée et le cœur le mieux placé, a bien compris tout ce qui se faisait de mal à ce égard. Toutes les fois que l'armée pouvait recevoir d'elle une preuve d'intérêt, soit général ou partiel, jamais elle n'y a manqué. Si M. le duc de Berry eût vécu, il eût été également le Henri IV de la famille.

d'argent, mais il fallait prêter serment et M de Chazet ne le voulait pas.

Au mois de septembre suivant, il reçut un avis pour aller toucher ses appointements de bibliothécaire de Versailles. On lui en envoyait la quittance à signer. Voici sa réponse que j'ai *vue* également écrite de sa main au bas de la quittance raturée par lui-même :

« Je n'ai rien à recevoir, comme bibliothécaire de Versailles et de Trianon, depuis le jour où S. M. Charles X et Monsieur le Dauphin ont abdiqué en faveur de Monsieur le duc de Bordeaux.

« ALISSAN DE CHAZET.

« 1er septembre 1830. »

Cette conduite est d'autant plus honorable que M. de Chazet est père de famille et qu'il n'avait pas d'autre fortune. C'est donc *un sacrifice*. Si je suis entrée dans tous ces détails, c'est d'abord pour rendre hommage à la vérité, et lui faire prendre la place de l'erreur. Et puis, dans ces jours où tout est sans couleur autour de nous, par cet esprit personnel et positif qui fait vendre au rabais les droits, les sentiments les plus sacrés, il est vraiment doux à l'âme de reconnaître une généreuse bannière suivant l'honneur, quoi qu'il lui en puisse coûter.

CHAPITRE XXIII

Les majestés allemandes à Paris. — L'impératrice Joséphine à la Malmaison. — La reine de Naples aux Tuileries. — Sa magnificence. — Le carnaval. — Le comte Marescalchi. — Le bal masqué. — *El casote delle bestie.* — Maison actuelle de M. de Flahaut. — Ennui général. — Le quadrille. — La *partie d'échecs humaine.* — Les pions *femelles.* — M. de Septeuil. — MM. de Canouville. — M. de Brigode. — C'est une tour. — M. de Ponte. — C'est la tour de Londres. — M. de Bausset. — M. Anatole de Montesquiou. — La duchesse de Rovigo. — La duchesse de Bassano. — La reine de Naples. — Le dragon et le chapeau de fou. — *La, le gouverneur de Paris!* — Départ pour l'Espagne.

Toutes les têtes royales, les majestés, les altesses, qui se trouvaient à Paris dans l'hiver de 1810, s'en furent à la Malmaison s'incliner devant l'impératrice. Ces visites lui étaient pénibles, et cependant elles lui étaient douces en même temps, parce qu'elles lui montraient que la volonté de l'empereur était qu'elle fût toujours honorée comme l'*épouse de son choix.* Du moins ce fut ainsi que j'en jugeai un matin où j'avais été à la Malmaison. La reine de Naples était presque toujours le sujet de notre conversation. Sa conduite, depuis son arrivée à Paris, démontrait une grande envie de plaire. Elle faisait des cadeaux magnifiques à toutes les femmes de la cour. Mes filles, quoiqu'elles fussent alors tout à fait enfants, ayant été la voir avec moi, en reçurent deux parures de corail,

dont l'une, gravée, était fort belle. Ce fut dans ce voyage que la reine donna à l'empereur ce beau jeu d'échecs, en lave du Vésuve et en corail.

Le carnaval approchait. L'empereur dit qu'il le voulait *brillant et gai.* Aussitôt toutes les premières autorités de Paris se mirent en activité. Les bals se succédèrent au point de ne laisser aucun repos. Mais quelle différence de cet hiver à l'hiver précédent! Il y avait cette fois un crêpe répandu sur tout le monde. Chacun cherchait une distraction, soit de cœur, soit de tête. On allait dans la vie comme dans une course dont on voulait atteindre le but. Rien n'était réel à ce qu'il paraissait et, chose bizarre, il n'est demeuré aucun souvenir doux de cet hiver-là. Et la majorité de ceux que j'ai interrogés à cet égard pensent ainsi. Il n'y avait qu'un prestige, mais plutôt pénible qu'autrement, qui donnait comme une ivresse de fièvre.

Le comte *Marescalchi*, ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, avait depuis longtemps demandé à l'empereur de lui faire la grâce d'accepter une fête chez lui. L'empereur le lui avait promis sans fixer l'époque. Marescalchi, en l'attendant, avait fait construire un immense local en planches à la suite de ses appartements et en dehors de la maison, tout à fait sur les Champs-Élysées. Cette maison était celle qui appartient aujourd'hui à M. de Flahaut. En voyant de la route cet assemblage de planches, dont la disgrâce seule paraissait, l'empereur riait et demandait à Marescalchi quand il aurait fini *el casote delle bestie*, parce qu'il voulait qu'il lui donnât un bal, mais un bal masqué et le plus magnifique que Venise elle-même, Venise, la souveraine des plaisirs et des fêtes, eût jamais vu sur ses lagunes.

Marescalchi ayant pris les ordres de l'empereur, la fête fut fixée au mardi gras et les invitations envoyées à temps pour que les costumes fussent faits avec le plus de magnificence possible.

La reine de Naples n'avait garde de laisser échapper cette occasion de marquer d'une manière brillante. Elle dominait alors et voulut dominer également par un quadrille, le plus élégant, le plus somptueusement extraordinaire. J'avais deux grands volumes contenant tous les costumes espagnols, que j'avais rapportés de Madrid, ouvrage très rare, que, soit dit en passant, la reine ne m'a jamais rendu. Mais rien ne lui plaisait, parce que, disait-elle, rien n'était *extraordinaire.* Enfin on se rappela qu'il avait été question d'un quadrille, non pas *dansé*, *mais joué sur une toile à carreaux*, et cela avec raison, car le quadrille était un jeu d'échecs. A peine le mot fut-il prononcé par Despréaux[1], ordonnateur en chef des ballets de la cour, que le quadrille fut organisé, les rôles distribués et chaque matin nous fûmes répéter *les pas* de la partie dans la grande galerie de l'Élysée, où la reine de Naples avait été reprendre ses quartiers. On choisit pour les seize *pions* seize femmes de même taille; les deux reines étaient Mme de Barral et Mme la duchesse de Bassano. Les seize pions étaient en deux couleurs, huit en bleu, huit en rouge. Notre habit était horriblement disgracieux. Ce n'était plus là le voile diaphane des paysannes du Tyrol, leur jupe courte, leurs manches bouffantes. Nous étions habillées comme des figures égyptiennes, avec une jupe de

[1] Mari de la fameuse Mlle Guimard. Il avait été mon maître de danse avant Abraham.

gros de Naples blanc fort étroite, et puis un petit *pagne* rayé en bleu et argent, ou bien en rouge et or, qui nous enveloppait les hanches en nous les serrant fortement, tandis que nos bras, recouverts de manches de gros de Naples très étroites, devaient être serrés contre nous, parce que nous figurions des momies. Notre coiffure était comme celle de ces sphinx qu'on voit au coin de tous les chenets et au bas des escaliers un peu élégants. Cette coiffure était bien pour celles de nous ayant des traits réguliers, mais je n'ai jamais compris pourquoi la reine l'avait choisie, car elle lui allait horriblement. La duchesse de Rovigo était fort belle surtout avec le bandeau un peu avancé sur le front. Quant à moi, il m'était égal que la coiffure m'allât bien ou mal, car le costume était si laid que tout le reste m'était indifférent. Les deux reines avaient un costume de *reines de théâtre*, extrêmement somptueux et fort bien porté par Mme de Bassano et Mme de Barral. Mme de Bassano était surtout admirablement belle. Les cavaliers étaient coiffés comme nous, en sphinx ; mais ils avaient en manière *de queue* une croupe de cheval en osier, avec laquelle ils jouaient le centaure à miracle. Les fous étaient les mieux de la troupe, ils portaient un chapeau de fou[1] avec des grelots d'argent et de la couleur de leur cotte et puis une jolie petite marotte avec des grelots comme au chapeau. Quant aux tours, elles étaient tout simplement représentées par quatre personnes, dont l'une, M. de Ponte, celui qui m'avait écrasée à l'Hôtel-de-Ville, représentait déjà à lui seul la Tour de Londres, sans avoir le besoin d'y joindre une tour en

[1] *Fools-cape.*

osier recouverte d'une toile peinte dans laquelle il s'enfermait. M. de Brigode[1] et M. de Bausset[2] étaient chargés de deux autres tours. Je ne me rappelle plus quelle était la quatrième. Anatole[3] et Eugène[4] de Montesquiou, son frère, M. de Septeuil[5], M. Jules de Canouville[6], Ernest de Canouville[7], M. Fritz Pourtalès[8], M. de Curnieu[9], furent chargés de représenter les cavaliers, les fous et les rois. Deux magiciens armés d'une longue baguette devaient jouer la partie dont nous étions les pions. Du reste, l'armée féminine était composée à peu près comme toujours. C'étaient la reine Naples, la princesse de Neufchâtel, Mme Regnauld, moi, Mme Duchâtel, Mme de Rovigo, Mme de Colbert[10], Mme de Canisy, la princesse de Pònte-Corvo[11] et plusieurs autres dont j'ai oublié les noms.

La partie n'était pas longue, ou plutôt le ballet. Le pion du roi bleu faisait un chassé en avant, le pion de la dame rouge lui ripostait par une pareille manœuvre. C'était la reine de Naples qui était le pion du roi bleu. Le second coup était *dansé* par moi, je

1 Chambellan de l'empereur.
2 Préfet du Palais.
3 Officier d'ordonnance de l'empereur.
4 Colonel du 13e de chasseurs.
5 Aide de camp du prince de Neufchâtel.
6 Aide de camp du prince de Neufchâtel.
7 Maréchal des logis de l'empereur.
8 Aide de camp du prince de Neufchâtel.
9 Aide de camp du prince de Neufchâtel, et avant de Sébastiani.
10 Mme Alphonse de Colbert, dame du palais de la reine de Naples. C'est Mlle Petiet, charmante personne sous tous les rapports.
11 Depuis princesse de Suède et reine.

m'avançais auprès de la reine pour la soutenir, étant immédiatement à côté d'elle. Les pions rouges faisaient de même. Ensuite à l'air de *Zéphir* succédait un autre air très vulgaire qu'on chantait alors dans toutes les rues :

Amusez-vous, amusez-vous,
Amusez-vous, belles!
. . . .

Le pion prenant faisait faire un tour de main au pion pris et puis le mettait en *pénitence* sur le côté de l'échiquier. Le magicien bleu touchait alors un cavalier, le magicien rouge un fou. Le cavalier arrivait en pas basques, le fou en jetés-battus. On jouait enfin l'échec du berger et la partie était finie.

Croirait-on que pour cette sotte manière de ballet, nous ayons répété pendant quinze jours? J'en avais par-dessus la tête..., ou plutôt par-dessus les pieds. Enfin, arriva ce fameux mardi gras. Nous nous rendîmes à l'Élysée pour nous réunir sous le drapeau de notre premier pion, qui le damait si bien aux autres, et, là, nous fûmes d'abord *passées en revue* par le roi de Naples qui, à son gasconnement habituel joignant l'accent italien du patois napolitain qu'il parlait avec les lazzaronis, me parut d'un bouffon incomparable. Mais il était bon et excellent, et rachetait d'ailleurs quelques ridicules par tant de qualités qu'il fallait bien les lui pardonner.

Nous partimes quatre par quatre. Il n'y eut que les tours qui se rendirent, je ne sais comment, et l'une portant l'autre, chez Marescalchi. Je pris dans ma voiture la comtesse Duchâtel, M. de Montesquiou (Eugène) et l'un des deux MM. de Canouville, je ne

me souviens plus lequel. Arrivés dans le haut de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, mon cocher perdit la file qui suivait la voiture de la reine, et nous voilà égarés. Il y avait un butor de dragon qui ne connaissait que sa consigne. Nous avions beau lui parler de la reine de Naples, il eût autant compris du grec : enfin, M. de Montesquiou, impatienté, et avec raison, car on devait déjà nous attendre, aperçoit un brigadier et, espérant en avoir un meilleur parti, il l'appelle, sort à grand'peine sa tête par la portière et dit au brigadier, avec un air aussi digne que s'il avait eu son colback :

— Monsieur, voulez-vous bien faire passer cette voiture, s'il vous plaît? C'est la voiture du gouverneur de Paris.

Le brigadier s'approche. A la lueur des réverbères et des lanternes, il distingue un chapeau pointu du plus beau bleu de ciel, et tellement entouré de petits grelots d'argent, que la tête de ce pauvre Eugène, que la colère faisait remuer, produisait un drelin din din tout à fait harmonieux, ainsi que sa marotte avec laquelle il gesticulait pour faire plus d'effet. Le brigadier le regarde, le regarde encore, et, faisant tourner bride à son cheval :

— Ça, le gouverneur de Paris ! Ah ben ! par exemple, veut-y m'embêter, celui-là !

Ce ne fut qu'en se rejetant dans la voiture qu'Eugène de Montesquiou songea que sa coiffure de fou n'était pas *assez raisonnable* pour faire obéir un brigadier *ayant consigne*. Nous rîmes beaucoup de l'aventure et nous passâmes, je ne sais plus comment.

En arrivant, nous trouvâmes qu'en effet on nous attendait. Deux sauvages prirent une immense toile

cirée sur laquelle était figuré un échiquier, et faisant leur entrée dans la salle principale, ils firent taire tous les instruments, étendirent leur tapis et, l'orchestre ayant joué l'air de notre marche, nous arrivâmes en bon ordre, deux par deux. Les magiciens montèrent sur leurs banquettes pour jouer leur partie et rangèrent leurs pièces. L'échiquier étant en ordre, l'un d'eux toucha la tête du pion *bleu* avec sa baguette et le pion partit.

On a dit dans le temps que l'empereur était l'un des deux magiciens; mais je n'en ai jamais eu la certitude. Le fait réel de ce ballet, c'est qu'il amusa beaucoup plus les autres qu'il ne nous amusa. Il en est toujours ainsi des comédies et des quadrilles.

A peu de temps de là, Junot reçut l'ordre de partir pour l'Espagne et d'y prendre le commandement du 8e corps. Cette nouvelle marque de confiance de l'empereur ne lui fit aucun plaisir. L'Espagne était un gouffre où la gloire s'effaçait, comme l'âme s'y perdait. Tout y était sans fruit, même la victoire. Mais il fallait obéir. Je le suivis. C'est ici le lieu de dire, bien que mes intérêts privés soient de peu d'intérêt dans ces Mémoires, que ce fut *moi* et bien *moi seule* qui *voulus* le suivre. L'empereur ne le voulut pas d'abord, puis il y consentit. Mais je le répète, *ce fut ma volonté* qui me conduisit en Espagne.

Nous partîmes de Paris le 2 février. Il faisait un froid terrible. Les ordres de Junot portaient qu'il devait être à Bayonne dans un délai très court :

— Tu ne pourras pas me suivre, me dit-il.

— Partons toujours, lui dis-je; ma force est *plus forte* que tu ne crois.

Je mis un habit de cheval en casimir gris, dont la

jupe était ronde. Je fis couper mes cheveux et mis un bonnet polonais, entouré de fourrures, des brodequins fourrés et, ainsi vêtue, enveloppée d'un grand manteau, je montai à minuit dans une calèche allemande fermant bien, dans laquelle j'étais avec Junot, et nous partîmes pour Bayonne.

CHAPITRE XXIV

Je pars de Paris pour l'Espagne. — Bordeaux. — Mme de Cazeaux. — Chagrins de souvenir. — Tristesse. — Le maréchal Soult. — Le maréchal J... — Lannes et Masséna. — Arrivée à Bayonne. — Entrée en Espagne. — Les cacolets. — La jolie Basque. — La reine Hortense, son portrait. — Alphonse Pignatelli. — Le nez cassé. — Les quatre cadavres. — L'homme coupé en morceaux. — Les belles bruyères fleuries. — M. de Lavalette. — Mme Durosnel. — Le mari revenant. — Ambassade de M. de Lavalette. — Le général Solignac. — Le général Thiébault. — Burgos. — Les brigands. — La jeune Espagnole. — Empoisonnement d'un bataillon.

Nous allâmes, sans nous arrêter, de Paris à Bordeaux, que nous devions également traverser sans y faire de station. J'avais cependant bien le désir d'y demeurer seulement quelques heures, car j'avais un devoir à remplir, et un devoir de cœur.

Mlle Laure de Cazeaux, mon amie d'enfance, une amie bien chère, dont j'ai parlé dans les précédents volumes, avait depuis longtemps quitté Paris pour se fixer à Bordeaux avec sa mère. Leur fortune, la plus belle peut-être de la France *trois ou quatre ans* plus tôt, s'était évanouie sous le souffle destructeur du chef de sa famille ! Laure, voyant un avenir terrible pour sa mère, surtout dans *l'état où elle était*, résolut de l'en préserver. Elle partit de Bordeaux et vint à Paris pour y solliciter. Huit ans avant, lorsque je

me mariai, Laure de Cazeaux était la plus riche héritière de France!

Elle avait trois amies, Mélanie de Périgord, nièce de M. de Talleyrand (la comtesse Juste de Noailles), moi et Mme de Chevreuse. L'amitié qui unissait Mélanie à elle était encore plus forte, parce que Mme de Cazeaux avait sauvé Archambault de Périgord, père de Mélanie, à l'époque de sa rentrée en France, en le cachant à Sainte-Assise, au péril de sa vie. La conduite de Mme de Cazeaux fut alors merveilleusement belle; Mélanie n'avait nul besoin d'être stimulée par des souvenirs de cette nature: c'est une bonne et excellente personne : mais elle logeait chez sa belle-mère et n'était pas sa maîtresse. Quant à Mme de Chevreuse, elle était exilée. Il ne restait donc que moi assez heureuse pour offrir l'hospitalité à notre amie, et l'on pense si je le fus de pouvoir lui dire : « *Ma maison est à toi!* »

Junot me seconda merveilleusement et j'avoue que sa conduite toucha mon cœur. Laure de Cazeaux était bien mon amie, mon amie de jeunesse. Mais ses opinions, trop exagérées peut-être dans le sens royaliste, pouvaient être pour lui sinon un obstacle, au moins un motif de retenue dans l'expression de sa politesse. Il n'en fut rien. Sa réception fut à l'instant même amicale et toute cordiale. Il vint avec moi jusque dans la cour, où nous reçûmes Laure des mains de M. Lainé, son ami intime et qui l'avait amenée de Bordeaux.

— Elle vous aime comme une sœur, dit Junot à Laure en me montrant à elle. Voulez-vous de moi pour frère?

Et il l'embrassa en lui souhaitant la bienvenue dans sa maison. Laure était faite pour apprécier cette con-

duite, et dès ce moment elle aima Junot comme on devait l'aimer.

Laure venait à Paris *pour solliciter*. C'est un rôle ennuyeux. Je tâchai de lui en épargner les épines, en la conduisant aussitôt aux sources du pouvoir, et je la menai chez l'archichancelier, qui, étant chef de la justice de l'empire, pouvait lui être grandement utile dans une affaire où elle réclamait contre une friponnerie. Mais quelque célérité que Laure mît dans ses démarches, ses affaires n'étaient pas encore terminées au moment de mon départ pour l'Espagne et je ne pus l'emmener avec moi. Mon départ avait été si précipité, que je n'avais pas prévenu Mme de Cazeaux, qui, du reste, faible et malade, n'était plus à cette époque que l'ombre d'elle-même.

En approchant de son appartement j'étais profondément émue. Mon cœur était déjà si oppressé dans ces jours de deuil ! Ces instants d'une agonie morale que rien ne peut exprimer fidèlement et qui accompagnent toujours UN EXIL même volontaire. C'est alors qu'un regard ami, une douce et consolante parole font couler plus de larmes qu'il n'en est sorti de nos yeux depuis bien des jours. Lorsque j'entrai chez Mme de Cazeaux, je ne lui dis rien, mais je fus me mettre à genoux sur un coussin devant elle et, posant ma tête sur sa poitrine, je pleurai avec sanglots. Et elle ! Elle me serrait contre elle aussi, sans me parler, mais avec une éloquence toute maternelle, une tendresse qui me rappelait mon enfance, puis ces années de quatorze, quinze ans, ce temps de paradis où j'ignorais ces grandeurs, *ces heures dorées* que j'ai connues depuis, mais où j'ignorais aussi les tourments qui y sont attachés.

Mme de Cazeaux ne parlait *que de Laure* ou *de ceux qu'elle aimait*, et IL NE FALLAIT lui parler que de cette manière. Quant aux intérêts majeurs que Laure avait été traiter, elle aurait autant compris *la sura du soleil* dans l'Alcoran. Mais elle me montra *le jardin de Laure*, *sa volière*, ses livres, sa musique. Je fis tout ce qu'elle voulut, je demeurai même à dîner avec elle. J'envoyai seulement prévenir Junot et il vint me prendre lui-même le soir à neuf heures. Nous devions partir à deux heures du matin.

Mme de Cazeaux n'avait pas revu Junot depuis mon mariage. Dans l'état où elle était, c'était presque une nouvelle connaissance. Quand il entra, j'étais assise par terre aux pieds de Mme de Cazeaux. Ma tête était sur ses genoux et elle s'amusait à arranger mes cheveux qu'elle regrettait beaucoup de voir coupés. Je dis un mot tout bas à mon mari. Il me comprit. Il s'agenouilla aussi devant Mme de Cazeaux, prit une de ses mains, la baisa, et tout aussitôt elle lui sourit avec cette angélique expression qui la faisait aimer même d'un méchant. Quelquefois elle prenait ma main, la mettait dans celle de Junot et, les serrant contre son cœur, elle semblait nous demander d'être heureux! Depuis mon départ de Paris, depuis le moment où j'avais quitté ma maison, ma vie, pour me plonger à l'instant dans une région qui, ainsi que celles du Dante, ne tenait à rien d'humain, depuis ce moment affreux dans son angoisse, je n'avais rien éprouvé d'aussi calme, d'aussi doucement suave pour l'âme, que cette dernière heure passée ainsi dans un demi-silence, bercée par la tendresse d'une véritable amie, d'une seconde mère! Il faut avoir beaucoup

pleuré, beaucoup souffert, pour comprendre les tristes voluptés d'un semblable moment.

Mais il devait avoir un réveil. Je me levai. Je dis adieu à mon bon ange consolateur.

— Adieu, lui dis-je en pleurant — car je sentais mon âme faillir — adieu! Bénissez votre enfant! Ne suis-je pas votre fille aussi?

— Pauvre Laurette! dit-elle en posant sa main amaigrie sur ma tête, pauvre Laurette! Oui, oui, je te bénis, ma fille!

Et puis, comme suivant une pensée intérieure :

— Pauvre Laurette! Elle qui riait si gaiement!

Et se tournant vivement du côté de Junot :

— Ayez-en bien soin, général, promettez-moi d'en avoir bien soin, poursuivit-elle d'un ton plus doux. Elle crache le sang. Cette course si rapide, ce froid peuvent la tuer!

Junot rougit par un mouvement que je compris.

— Laure sait bien, répondit-il, que je suis moi-même fort tourmenté de lui voir entreprendre ce voyage, mais *elle le veut.*

Je l'avais répété mille fois à Mme de Cazeaux, mais elle oubliait ce que je lui avais dit en me voyant pleurer. Excellente femme! Hélas! je ne l'ai plus revue!

En rentrant chez moi, je voulus essayer de dormir, cela me fut impossible. A minuit, je n'avais pas encore fermé l'œil. Je me levai et j'ouvris ma fenêtre. J'étais logée à l'hôtel Fumelle et, du balcon de mon appartement, je pouvais entendre le bruit du port et de toute cette vie active d'une ville comme Bordeaux. Mais ce même soir, il semblait que les éléments se missent aussi contre moi pour me faire de sinistres

adieux au moment de quitter la patrie. Le vent soufflait avec cette furie des jours d'hiver, inconnue dans notre beau Midi. Je grelottais et pourtant j'étouffais. J'avais besoin d'air, et cet air me glaçait. Partout du silence, de l'obscurité. Ordinairement il y a une veillée pour les bateliers de *couralins* [1], tous ne dorment pas. Ce soir-là, il semblait qu'une léthargie entière était répandue sur toute la côte. Seulement, par intervalle, j'entendais comme un cri poussé dans l'air et je voyais au travers du brouillard quelques lanternes agitées et balancées par le vent. Je me retirai de mon balcon en entendant les grelots des chevaux de poste. J'étais transie de froid, mouillée par le brouillard. J'avais passé plus d'une heure ainsi. Tout en maudissant l'âpreté du temps, j'avais subi, sans m'en apercevoir, toute sa dangereuse influence.

Nous ne mîmes que vingt heures pour arriver à Bayonne. Pendant la route, nous lûmes des journaux étrangers, que notre banquier nous avait donnés à Bordeaux. Je les lus avec d'autant plus d'empressement que depuis longtemps je savais que les nôtres ne nous disaient que ce qu'ils voulaient. Les plus curieux étaient les Anglais, relativement au mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon, dont on parlait déjà beaucoup. Le 18 janvier, *l'officialité diocésaine* avait dissout le mariage de Joséphine et de Napoléon, en le déclarant *nul*, et l'officialité métropolitaine avait confirmé sa première sentence. Ces deux actes avaient fait présumer avec raison qu'il

[1] Petit bateau dans lequel on se promène sur la rivière à Bordeaux.

s'agissait d'une question relative. Il est à remarquer que *l'officialité diocésaine* fit l'observation qu'elle déclarait nullité *quant au lien spirituel seulement.*

Je me rappelle que ce fut dans ce trajet de Bordeaux à Bayonne, et à propos d'une lettre particulière venue de Bayonne annonçant la prise de Séville, ou, pour parler plus juste, son occupation par le maréchal Soult, que Junot me parla longuement de ce dernier et redressa mon jugement sur lui. Je savais bien qu'il était habile. Mais, habituée à entendre continuellement parler de Lannes, de Lefebvre, de Masséna, de Ney, je ne mettais rien au-dessus d'eux. Je fus donc étonnée d'abord, lorsque Junot me dit que Soult était, sans aucune comparaison, l'homme le plus savant de l'armée française.

— Ses talents, me dit Junot, sont d'une nature si supérieure, que je ne comprends pas comment l'empereur ne lui a pas donné une autorité positive sur tout ce qui était dernièrement en Espagne.

— Mais, il ne pouvait commander le maréchal J..., dis-je, avec une de ces convictions inculquées par ces préjugés d'enfance, quelquefois aussi absurdes qu'erronés.

J'avais un air tellement pénétré de cette conviction que Junot rit à s'en pâmer.

— Le maréchal J...? dit-il enfin; mais, ma pauvre Laure, tu ne sais donc pas pourquoi il est maréchal?

J'ouvris de grands yeux...

— Mais, parce que..., parce que...

— Tu n'en sais rien, n'est-ce pas? Eh bien, ni moi non plus. Car si on était maréchal pour ce qu'il a fait, toute l'armée pourrait y prétendre. Mais diable!

Soult, c'est une autre affaire! C'est après l'empereur l'homme le plus capable de l'armée française.

J'ai eu cette conversation avec Junot en arrivant à Mont-de-Marsan. Elle m'est demeurée gravée dans l'esprit comme une preuve de plus que les hommes pensent et agissent contradictoirement. Cette manière de voir était bien celle de Junot relativement à Soult. Eh bien, il était comme les autres, en Espagne, lorsque Soult fut nommé major général à la place du maréchal Jourdan. Il refusait presque toujours d'obéir, et tout à l'heure je présenterai un exemple déplorable des inconvénients de cette *sorte d'insubordination* entre les chefs eux-mêmes de l'armée d'Espagne.

Comme nous allions la nuit et sans nous arrêter, nous arrivâmes à Bayonne à quatre heures du matin, le surlendemain de notre départ de Bordeaux. Abîmée de fatigue, je me jetai sur un lit, après avoir seulement ôté mon habit de cheval, et je m'endormis profondément. J'étais encore loin de m'éveiller, lorsque je le fus par Junot qui m'embrassait en me disant *adieu*.

Je me mis sur mon séant et je me frottai les yeux :

— Comment? *adieu!*

— Oui, j'ai trouvé ici des ordres qui m'ont dépassé et qui m'enjoignent d'entrer en Espagne aussitôt mon arrivée à Bayonne. Je dois être à Burgos le 15 février. Je n'ai donc pas de temps à perdre et je pars. Toi, tu me rejoindras par le premier convoi, pour lequel je laisse une escorte de 500 hommes du bataillon de Neufchâtel..., des hommes sûrs. Sois tranquille.

— Je n'en veux pas. Ce n'est pas pour voyager avec un convoi, peut-être plus ou moins commodément que je suis venue en Espagne et que j'ai quitté la France. Je vais partir avec toi.

Junot me regarda avec étonnement, mais avec émotion :

— Et tu veux partir avec moi, sans te reposer?

— A l'instant même.

— Alors je partirai plus tard. Recouche-toi et dors pendant quelques heures.

— Pas une minute seulement.

— Laure, tu es souffrante.

— Non.

— Ta main brûle. Je ne veux pas que tu te mettes en route maintenant. L'avant-garde et la première division sont parties depuis hier. Je puis, sans manquer à mon devoir, retarder de quelques heures. Nous partirons à midi.

— Et moi je t'affirme que tu me contraries en agissant ainsi. Partons maintenant. Dis à M. Prévôt de faire seller mon cheval et sois convaincu que *jamais* je n'entends te causer le moindre retardement. C'est dit entre nous une fois pour toutes, n'est-il pas vrai?

Je lui tendis la main comme à un frère d'armes. En effet, la vie tout aventureuse que j'allais commencer me plaçait, pour ainsi dire, au même rang qu'un homme dont il me fallait le courage. Mais depuisquelque temps cette vie avait été bien envisagée par moi et mon parti était pris. Junot fut donc obligé de faire ce que je voulais. Mon cheval fut sellé en peu d'instants et nous partîmes.

J'aime Bayonne. C'est une petite ville riante, bâtie dans le genre espagnol et présentant un aspect tout

particulier et très différent de nos villes de France. Les maisons ont des balcons avec des jalousies. Déjà, on est tenté de chanter sous la fenêtre. La grande place elle-même ressemble à une place espagnole. On y arrive par une belle promenade bordée par l'Adour. La Nive, autre petite rivière, dont les bords sont ravissants, traverse la ville. Tout est animé, gai, et d'une gaieté de bonne humeur. On voit que ce n'est pas une joie passagère et qu'habituellement les habitants sont d'humeur joyeuse.

Les environs de Bayonne sont remarquablement beaux, même du côté des landes de Mont-de-Marsan. Ils offrent un aspect inusité qui a non seulement du charme comme insolite, mais par cette immense variété de fleurs qui forment, comme dans les landes de Portugal et d'Espagne, une ravissante décoration au paysage. Les environs de Bayonne ont, au reste, avec le Portugal, surtout du côté de Braga, une grande ressemblance. Mais qui ne connaît pas les environs de Bayonne du côté d'Orthez, d'Artir et enfin de Pau, ne connaît pas un beau pays. C'est fertile, c'est agreste c'est cultivé, c'est sauvage. On voit des bois, des collines, des rivières arrosant des champs de maïs, de belles prairies, et puis les Pyrénées qui encadrent ce tableau-là. C'est vraiment beau. J'ai fait une fois en ma vie le voyage de Pau à Port-de-Lannes entièrement à cheval et à pied. Voilà comment on connaît une contrée.

Les femmes sont jolies à Bayonne, et généralement dans tout le pays basque. Leur taille est svelte, leur peau blanche, leurs yeux expressifs, qu'ils soient bleus, qu'ils soient noirs, et leur physionomie d'une expression charmante. C'est surtout parmi les paysannes qu'il

faut aller chercher de jolis visages. J'ai vu de jeunes conductrices de *cacolets* qui auraient été proclamées belles au milieu d'une de nos fêtes. C'est une drôle de chose qu'un *cacolet*, plus drôle encore qu'un *couralin*.

Figurez-vous deux paniers posés sur un âne, mais posés de telle sorte que, n'étant pas fixés, si l'un des deux paniers est déchargé avant l'autre, il s'ensuit une culbute. Ce pauvre Alphonse Pignatelli pourrait bien en dire quelque chose. On sait qu'il aimait beaucoup ce qui était joli, et je viens de dire qu'il y a de ces petites conductrices de cacolets qui sont charmantes, mais à rendre saint Ignace païen. L'une d'elles, encore plus jolie que ses compagnes, fut remarquée par Alphonse, qui dès lors ne voulut pas d'autre cacolet que celui de la petite, quoique cela ne se fasse guère. Mais il était déjà souffrant et faisait l'hypocrite. Il s'en fut donc un jour *en cacolet* et, bien qu'on soit dos à dos, il était fort entreprenant. La petite Basque était gentille de tout point. Elle demanda la paix et, ne pouvant l'obtenir, elle conduisit tout bellement son âne sur une pelouse et puis sauta légèrement à terre sans prévenir son compagnon, ce qui fit tomber celui-ci sur son nez. Ceux qui l'ont connu, ce bon Alphonse, savent que ce nez était d'une honorable longueur. Aussi la correction s'y déploya-t-elle dans son entier. Il revint à Paris trois semaines après, tout pantois d'avoir manqué le plus joli gibier qu'il eût jamais pourchassé et fort ennuyé d'avoir le nez cassé, car on sait qu'il aimait à plaire.

Pendant le séjour que la reine Hortense fit dans les Pyrénées en 1808, elle alla à Bayonne et, comme on peut le penser, elle fut *en cacolet*. Sa petite conductrice était si charmante que la reine la prit en grande

amitié et lui donna son portrait. Les gens du pays ne l'appelaient plus depuis ce temps-là que la *reine Hortense*.

Saint-Jean de Luz a toujours été triste et désert, excepté cependant à l'époque de la guerre d'Espagne. Maintenant sa solitude doit avoir de plus le cachet sinistre de la dévastation. Mais déjà le soleil est plus chaud. Le vent qui vous frappe, en galopant sur cette arène d'un sable fin et brillant, est tiède et parfumé. C'est déjà le midi avec ses brises odorantes. Je reçus à l'instant même un effet de l'influence de la température.

Nous fûmes coucher à Irun. Déjà nos troupes assuraient partout la sécurité du chemin. Aussi, profitant de la lenteur de notre marche, ai-je fait toute la traversée de la Biscaye à pied ou à cheval. Ce moment était celui de la floraison d'une grande partie des belles bruyères des montagnes et j'éprouvais une vraie jouissance en trouvant les touffes purpurines ou bien les cloches, d'un blanc d'albâtre, de l'*Erica arborea*. Cet arbuste, qu'on devrait davantage cultiver pour nos jardins, est une des plus charmantes plantes de l'Europe. Les bords de l'*Oria*, petite rivière qui coule autour de Tolosa, en sont couverts. J'en ai trouvé qui avaient au moins cinq pieds de haut. La fleur était également plus vigoureuse et ses pétales plus grands.

Nous traversâmes ainsi Hernani, Tolosa, Alegria, patrie des Mendizabal, Villa-Franca, Villa-Réal avec ses jolies églises ; Bergara avec son vallon pittoresque et son gothique château ; Mondragon et sa riante vallée avec ses usines et ses moulins[1], et puis

[1] On y fond de *la sanguine*, dont il y a des mines fort abon-

Salinas avec son paysage à la Salvator-Rosa. Tout est varié dans ce beau pays, et cette variété est toujours charmante. C'est en parcourant cette suite de tableaux ravissants qu'on arrive à Vittoria, l'une des plus jolies villes de l'Espagne et la capitale de l'Alava.

Mais quelles sinistres décorations la guerre jetait sur ces scènes jadis riantes et paisibles! Celle qui s'offrit à moi le quatrième jour de mon entrée en en Espagne me causa une impression qui fut lente à s'effacer.

J'avais beaucoup marché depuis le matin. Me trouvant fatiguée, je proposai à Junot de remonter dans ma calèche, qui me suivait toujours, ainsi que mon cheval tout sellé. Junot y consentit et nous montâmes tous deux en voiture. A peine eûmes-nous fait quelques pas qu'il s'endormit. Je n'en avais nulle envie. J'étais fatiguée, mais de cette fatigue qui appelle le repos plutôt que le sommeil. Je regardais autour de moi et je voyais avec peine que le paysage avait changé d'aspect. La route était montueuse et serpentait sur le versant d'une montagne escarpée dont les flancs étaient couverts de quelques bouquets de chênes rabougris et de roches d'un granit brunâtre presque enveloppées de mousse. Le jour baissait et le temps, qui d'ailleurs avait été couvert toute la journée, était alors presque obscur, mais pas assez, néanmoins, pour ne pas distinguer les objets. J'étais

dantes autour de Mondragon. Au sommet de la montagne, M. Magnien trouva du marbre noir taché de rouge. Les montagnes changent ici de nature, ce qui est annoncé par la subite présence du grès.

triste ; je rêvais à bien des souvenirs et, lorsque la pensée rétrograde, n'est-ce pas toujours pour des regrets ? Je regardais donc vaguement devant moi, et voyais disparaître lentement chaque détour de la montagne, car la route était rapide et dangereuse.

Tout à coup, arrivés sur un plateau, je vois devant moi un chêne vert d'une forme et d'un aspect étranges. Ses branches me paraissent rompues et s'agiter pesamment sous le vent qui, à cet endroit de la montagne, souffle plus violemment. Ma vue, qui est fort basse, ne me permit pas de distinguer complètement la physionomie de cet arbre. Pendant que je cherchais mon lorgnon, la calèche avait gravi la montagne, et parvenait justement au-dessous de l'arbre. Le postillon, presque endormi par la lenteur de ses mules, ne se détourne qu'à demi. J'avance ma tête pour mieux voir et, dans ce mouvement, mon front reçoit le coup de pied d'un horrible cadavre, nu, sanglant, déchiré et accroché à cet arbre pour montrer quelle était la justice des Français. Il n'était pas seul, il y en avait encore trois !

Au cri que je poussai, Junot s'éveilla et le postillon arrêta ses mules. Il les arrêta devant les quatre cadavres que je ne voulais pas voir et que, par une horrible attraction, je ne pouvais m'empêcher de fixer ! Oh ! que longtemps après j'ai vu dans mes rêves ces figures, dont la dernière expression avait été celle de la rage, mais d'une rage démoniaque. Je vois encore leurs membres déchirés, souillés, et les mules, les oreilles droites, les naseaux ouverts, qui râlaient en reculant, par un double effroi des cadavres, et de ces cadavres plus horribles que tout ce que l'horreur peut nous présenter.

— Veux-tu marcher? cria Junot d'une voix de tonnerre au postillon.

Et prenant sa canne qui était auprès de lui dans la calèche, il en asséna lui-même un coup sur la croupe de la mule du brancard. La calèche partit comme un trait.

— Que veux-tu ! me dit Junot en se replaçant tranquillement dans le coin de la calèche, c'est un mal nécessaire...

Et il se rendormit.

Oh ! moi, je ne dormis pas. C'en fut fait de mon sommeil pour bien des nuits !...

— Enfant ! me dit Junot, lorsque je lui reprochai son *indifférence* pour cette horrible scène, il ne fallait pas venir à la guerre si tu ne peux supporter de pareils spectacles. Qu'as-tu donc vu ? quatre coquins qui avaient probablement massacré des Français endormis, ou quelque femme, quelque vieillard, peut-être même un enfant ! Crois-moi, réserve ta sensibilité pour d'autres malheurs.

Quelques jours après, dans les buissons de genièvre et de buis qui croissent entre les rochers de Pancorvo, parmi des touffes de thym [1] et de lavande, nos soldats trouvèrent un cadavre mutilé, que les assassins avaient coupé par morceaux ! Sur l'un des bras on reconnaissait parfaitement les vestiges d'un uniforme français ! Ah ! Junot avait raison, c'étaient d'affreux malheurs !

C'est une jolie petite ville, qui serait remarquée partout, que Vittoria. Et en Espagne, où son architec-

[1] *Thymus, martichina*. Les landes de l'Espagne en sont couvertes.

ture est différente de celle du reste des autres villes, elle l'est encore plus ; sa place est grande, aérée, et l'aspect de la ville est tout rempli d'activité et d'industrie. C'est à Vittoria que j'ai trouvé une douce jouissance, la plus intime pour une mère. Depuis la France, je n'avais pas eu de nouvelles de mes enfants. Les dernières, en raison de la rapidité de ma course et de mon entrée subite en Espagne, n'avaient pu me rejoindre. Inquiète sur cette partie de moi-même, dont j'aurais voulu m'occuper à chaque heure de la journée, j'avais écrit de Bordeaux à ce bon La Valette, afin qu'il me fît parvenir par l'estafette des nouvelles de mes enfants. La Valette, qui était le meilleur des pères comme le meilleur des hommes, m'avait compris avec son âme. Il avait donc chargé l'estafette qui allait à Madrid d'un petit paquet pour moi, qu'il avait été chercher lui-même à mon hôtel, avant que mes filles ne partissent pour la Bourgogne avec leur tante et, croyant que je devais être à Bayonne, ou tout au plus à peine entrée en Espagne, il avait écrit à Bayonne que, si j'en étais partie, l'estafette devait me remettre le paquet partout où je serais. Un directeu-général des postes est toujours obéi. Aussi me remitr on à Vittoria ce que l'amitié de La Valette m'envoyait. C'étaient deux charmantes petites lettres de mes filles, et mon Napoléon avait griffonné son nom au bas de la lettre de Joséphine[1]. Il faut être loin de sa patrie, loin des siens, loin d'enfants adorés, pour comprendre le délire de joie d'un tel moment!

C'était un homme parfaitement bon que La Valette

[1] En lui tenant la main, bien entendu. Il n'avait que deux ans.

et, en même temps, parfaitement spirituel. Mais il y a longtemps que j'ai dit qu'une bête n'était jamais bonne. Quant à La Valette, il avait des qualités éminemment précieuses. Il était aussi l'un de nos plus chers amis! Celui-là encore ne répond que de la tombe!

Son nom me rappelle une anecdote extraordinaire qui le concerne et qui eut lieu après la campagne de Wagram. Elle est bien comique dans ses détails.

L'empereur avait dans ses écuyers un homme d'une remarquable distinction, qui était le général Durosnel. Il faisait auprès de l'empereur les fonctions d'aide de camp. Son intelligente bravoure le faisait aimer de Napoléon et, partant de ce point, on pense qu'il devait l'employer souvent. Le jour de la bataille de Wagram, il le charge de porter un ordre à l'un des maréchaux. Durosnel part au grand galop de son cheval. L'empereur le suit avec sa lunette d'approche. Tout à coup il jette un cri! Durosnel avait été frappé par un boulet, et il venait de le voir rouler dans la poussière.

Ce fut un deuil. Le général Durosnel était aimé de ses camarades autant qu'estimé. Il avait du talent. Il mourait là encore jeune devant un bel avenir. Il laissa des regrets, et l'empereur en parla avec éloge dans le *Bulletin*.

Mais où le boulet avait frappé un second coup, c'était sur un être qui adorait celui qui venait de mourir. Le général Durosnel avait une femme dont il était aimé comme on aime quand on est jeune et qu'une passion peut avoir tout son abandon. C'est alors que le mariage est une de ces félicités donnant la vision du paradis. Cette malheureuse jeune femme

éprouva combien on peut souffrir, mais elle acquit en même temps la preuve que le chagrin, le désespoir lui-même ne tuent pas.

La mort de Durosnel la laissait sans aucune fortune, car il était aussi probe que brave. Elle attendait que l'empereur réglât son sort, mais quel qu'il fût, elle ne pouvait plus demeurer à Paris. Son père vint de la province pour la chercher et les préparatifs de départ se firent. Il y avait alors quinze jours que la triste nouvelle était parvenue à Paris.

Un jour l'impératrice Joséphine reçoit une lettre de l'empereur dans laquelle il lui disait :

« — Durosnel n'est pas mort. Il n'est pas même blessé, le boulet n'avait frappé que son cheval. *Fais savoir cela à sa femme.* »

La chose n'était pas facile. Le pauvre cœur humain est si bien habitué à tout ce qui fait souffrir, que rien ne l'étonne en douleurs et en infortunes. Mais une joie, une de ces joies qui nous tirent de l'enfer, oh ! voilà ce qu'il ne faut pas jeter brusquement à l'âme. C'est pour en mourir.

L'impératrice, qui connaissait Mme Durosnel, qui savait l'effet qu'allait produire cette réaction de sensations si opposées, pensa d'abord à y aller elle-même. Mais dans ce moment La Valette arrivait avec sa femme pour déjeuner chez l'impératrice.

— Ah ! s'écria-t-elle, c'est le ciel qui vous envoie !...

Et lui expliquant toute l'affaire, elle le pousse par les épaules et l'envoie chez Mme Durosnel.

Ce ne fut qu'à sa porte que La Valette, se recordant pour exécuter sa mission, s'aperçut combien elle était difficile. Jusque-là il n'avait fait que sourire à cette

idée de ramener paix et joie dans une maison désolée. Mais lorsque les paroles de l'impératrice lui revinrent en mémoire, il eut peur de la somme de bonheur qu'il portait.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, La Valette, lui avait-elle dit, car vous pouvez LA TUER.

— Diable ! dit *l'ambassadeur* tout en montant l'escalier, je suis fâché de m'être chargé de cette commission-là.

Il était à peine onze heures. Le moment n'était pas très bien choisi pour une visite. Ce fut d'abord ce que le père de Mme Durosnel faillit dire à La Valette, mais en apprenant qu'il venait de la part de l'impératrice, il s'empressa de l'annoncer à sa fille, pensant avec raison qu'il était chargé de quelque message important et relatif au sort de Mme Durosnel.

Or, il faudrait, pour apprécier la situation de La Valette, le connaître particulièrement. Il était à la fois l'homme le plus malin et l'homme le plus naïf. Il avait un caractère dont les combinaisons étaient un composé très bizarre, et pourtant il était naturel. Il était fin, mais honnête homme et vrai, et une dissimulation complète était une chose fort difficile et à laquelle il était maladroit. Si Sterne avait connu La Valette il aurait tracé son caractère.

Il trouva Mme Durosnel dans un boudoir près de sa chambre. Quoiqu'il fût de bonne heure, elle était déjà habillée avec cette rigueur des premiers temps du veuvage. Elle n'avait aucun cheveu sur le front et sa tête était enveloppée dans un bonnet noir sur lequel étaient ces barbes appelées *pleureuses*. Son vêtement en étamine noire lui cachait toutes ses formes. Elle était là, assise au bout d'un canapé, silencieuse,

triste et ne pleurant plus parce qu'elle ne pouvait plus pleurer.

En la voyant si pâle et si changée, lever sur lui un œil atone, La Valette se dit :

— L'impératrice a raison, je vais TUER cette femme-là.

Il salua et s'assit, mais *il ne parla pas*. Mme Durosnel, qui croyait que l'impératrice lui envoyait M. de La Valette pour lui annoncer quelque bienfait de l'empereur, attendait et devait attendre qu'il prît l'initiative. Cependant voyant que son silence se prolongeait :

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix tremblante, Sa Majesté est doublement bonne de vouloir bien...

La Valette tressaillit comme si on l'eût éveillé en sursaut.

— Madame, dit-il à la pauvre affligée, commencez-vous à vous consoler un peu ?

— Ah ! monsieur ! s'écria Mme Durosnel. Et son visage fut à l'instant couvert de larmes.

— Diable ! disait La Valette, si elle rentre dans son désespoir, comment vais-je faire ?

Et le voilà faisant en lui-même un appel à tout ce qu'il croit le plus capable de mettre Mme Durosnel sur la voie et, entre autres choses adroites, il n'imagina rien de mieux que de lui demander si elle croyait aux revenants ?...

— Hélas ! non, monsieur, et je voudrais non seulement y croire, mais je voudrais qu'il y en eût.

Et les larmes coulent de nouveau.

La pauvre femme faisait pitié à La Valette ; mais plus elle lui paraissait intéressante, plus il redoutait l'effet qu'il allait produire. Enfin, comme il fallait

prendre un parti et qu'il était entendu que de tout le jour il ne ferait rien que de gauche, il entreprend de raconter à la pauvre affligée l'histoire d'une femme enterrée toute vivante et délivrée par un fossoyeur qui voulait la voler, enfin toute une histoire de Mathieu Laensberg, en n'oubliant pas les joies ineffables de toute cette famille en revoyant celle qu'ils avaient perdue.

— Hélas! dit Mme Durosnel avec une voix brisée par les sanglots, ils étaient bien heureux, ceux dont vous parlez là !

Et, cette comparaison la frappant, elle se penche sur le coussin de son divan pour pleurer librement et, surtout, pour ne pas voir cet homme qui semble se faire un jeu de redoubler son affliction.

Pendant ce temps, La Valette cherchait un nouveau moyen de se faire comprendre de Mme Durosnel. Il commençait à douter que cela fût possible. Aussi il jugea que le plus court, comme le plus certain, était de parler et, commençant à prendre un air agréable, ce qui, avec son inquiétude, formait le plus étrange contraste, il se mit à regarder Mme Durosnel en souriant et à lui faire des signes, si bien que la pauvre femme commença à croire que le neveu de S. M. l'impératrice Joséphine était devenu fou. Mais elle le crut bien autrement, lorsque La Valette, ayant enfin pris son parti, lui demanda d'un air très résolu, si elle avait déjeuné.

— Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle.

La Valette était le meilleur des humains, mais il commençait à prendre de l'humeur. Il répéta sa question.

— Je ne sais, monsieur, si, depuis que vous êtes

ici, vous vous apercevez que vous me tenez des discours bien étranges. Je vous demande la permission de me retirer.

— Et vous, madame, s'écria La Valette, comment ne vous êtes-vous pas aperçue depuis mon arrivée du véritable motif de ma mission?...

Mme Durosnel retomba sur son divan, en regardant La Valette, dont l'excellente physionomie était radieuse en ce moment :

— Ah!... dit-elle, qu'est-il donc arrivé?

— Eh bien! *rien du tout. Il n'est rien arrive.* M'entendez-vous à présent, madame? Oterez-vous enfin votre vilain bonnet noir? Votre mari n'est pas mort!

Un cri terrible lui répondit. Le père de Mme Durosnel accourut. Il trouva sa fille la tête enfoncée dans le coussin de son canapé et prête à suffoquer. Quant à La Valette, après avoir lâché le grand mot, il était retombé anéanti de l'extrême effort qu'il avait fait sur lui-même. Quand il vit le père, il se hâta de se lever et de sortir. Il avait encore plus besoin d'air que la veuve, qui ne l'était plus. Il s'en fut sans qu'on prît garde à lui, tant la maison était troublée et joyeuse.

— Ouf! disait-il en s'essuyant le front à plusieurs reprises, tandis qu'il descendait l'escalier, ouf! j'ai eu plus de mal à faire revivre ce mari-là, que l'empereur n'en aurait à le faire tuer. Mais aussi, quelle personne que sa femme!...

— Mais pourquoi lui demander si elle avait déjeuné? lui fîmes-nous observer ensuite.

— Belle question! A la manière dont elle avait pris sa douleur, elle aurait été capable de mourir d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Son déjeuner pou-

vait l'étouffer. Je voulais bien en finir, mais non pas en la tuant.

Néanmoins, la manière brusque avec laquelle il lui donna cette nouvelle, malgré les réflexions qu'il faisait depuis son arrivée, faillit être fatale à Mme Durosnel. A peine fut-il parti que, échappant à son père, elle courut à son cabinet de toilette, arracha ses pleureuses, ses voiles noirs et mit sur sa tête toutes les guirlandes de roses qu'elle put trouver. Elle en mit sur ses habits, partout. Et une de ses amies, qui logeait avec elle et voulait l'emmener loin de Paris, rentrant en ce moment, la crut complètement folle. Halley me dit, à cette même époque, que cela aurait pu arriver.

Deux ans plus tard, Mme Durosnel, étant au bal du prince Schwartzenberg, fut jetée à terre, foulée aux pieds et dans un état affreux. Son mari, qui la cherchait, la rencontra enfin, mais sans connaissance, les jambes et les bras presque entièrement brûlés. Au moment où le général trouva sa femme, un homme était occupé à lui voler ses boucles d'oreilles de diamants.

Une particularité singulière du fait de sa brûlure, c'est que les jambes furent brûlées profondément et que le bas de soie fut à peine roussi.

Nous trouvâmes à *Bribiesca*, mauvaise bicoque entourée de murs de terre, un homme que je revis avec plaisir et que je n'avais pas rencontré depuis son retour d'Égypte. C'est le général Reynier. Il avait une attitude que j'aimais. Il avait du calme, de la dignité, et ses camarades lui reconnaissaient une capacité militaire remarquable. Il fut du dernier étonnement de me voir en Espagne et ne le cacha pas. Il y avait

dans l'expression animée de cet homme, si froid habituellement, un effet qui impressionnait. Il ne faisait que passer. Plus tard, nous nous retrouvâmes. Hélas! c'était dans un désert plus triste encore que ne l'était Bribiesca.

Il était temps pour moi que nous arrivassions à Burgos, où le duc avait son quartier général. Je crachais le sang, j'étais fort souffrante et j'avais un besoin réel de repos. En arrivant dans cette vieille cité de Burgos, je compris tout le charme de la paresse et j'éprouvais une vraie jouissance en entendant battre la diane le matin et en pensant que ma tête n'avait pas besoin de quitter l'oreiller sur lequel elle reposait.

Junot retrouva à Burgos un homme qui lui avait les plus grandes obligations, c'était le général Solignac. Très avant dans la disgrâce de l'empereur, à propos d'affaires relatives à Masséna dans la campagne de Naples et probablement injustement, le général Solignac avait été recommandé à Junot par la grande-duchesse de Berg, tandis qu'il était à Lisbonne. Junot ne pouvait rien refuser à une telle recommandation, et le général Solignac ne pouvait l'ignorer. Mais ce qu'il devait aussi savoir, c'est combien Junot eut de peine à faire non pas revenir l'empereur, ce fut impossible, mais l'engager à l'employer de nouveau. Je ne me mêle guère de semblables questions. Ici, je dis ce que j'ai longtemps *vu* et *entendu*.

Le général Solignac n'était à Burgos que par *interim*. Il y remplaçait momentanément un homme dont la noble conduite, les talents, l'humanité bien entendue avaient changé l'anathème lancé sur nous par les Castillans en bénédictions, du moins pendant son

séjour à Burgos. Cet homme, dont je m'honore d'être l'amie, est le général Thiébault. Envoyé par l'empereur pour prendre le gouvernement de la vieille Castille, il trouva Burgos semblable à un cloaque infâme, fait pour donner et répandre la peste dans toute la Péninsule. Lorsqu'il arriva, il y avait deux mois que nulle autorité n'y exerçait de pouvoir, si ce n'est *les chefs qui passaient dans la ville.* Aussi rien ne peut donner une idée du nombre de victimes qui tombaient sous le couteau des dévastations, du pillage, qui ravageaient les campagnes à un demi-mille de distance. Les injustices les plus révoltantes étaient commises par les nôtres, souvent en représailles d'atrocités exercées sur nous : ces injustices étaient de nouveau vengées, et c'est ainsi qu'une chaîne de désastres s'établissait sans espoir de la voir finir. Le général Thiébault eut le courage de la briser. Il jeta un coup d'œil désolé sur le désert de quatre ou cinq lieues, formé par le fer et par le feu, entourant la ville comme une ceinture de malédiction, et dans lequel on ne trouvait que la famine, la ruine, le désespoir, et la mort ! Cette situation était surtout horrible dans les casernes, les dépôts isolés, les prisons, surtout, et les hôpitaux ! Cependant, Burgos était un lieu des plus importants en Espagne, un lieu de repos ! Depuis Bayonne jusqu'à Madrid, croirait-on qu'il n'existait aucune justice ? Pas de tribunaux, pas de juges ! Tout avait fui, tout avait disparu comme devant l'épée de l'ange exterminateur. Le peu d'habitants qui étaient restés ne s'inquiétaient pas de leur vie. S'ils n'étaient pas partis, c'est qu'ils ne l'avaient pas pu. Ils erraient comme des spectres dans les rues mal pavées de Burgos, mais dont les cailloux

pointus ne blessaient plus leurs pieds, car une couche épaisse d'immondices couvrait le sol, et dans cette boue infecte étaient ensevelis plus de deux cents charognes et plus de cent cadavres ! La peste pouvait sortir de ces exhalaisons méphitiques et s'unir aux autres fléaux qui frappaient à coups redoublés sur la malheureuse Espagne. Un mois de retard encore et ce désastre arrivait...

Le préfet de Burgos, don Blanco de Salcedo, était un digne homme. Mais il était trop faible pour résister à cette masse effrayante par sa force et son volume. Il voulait le bien et ne pouvait le faire. Néanmoins aussitôt qu'il fut requis de prêter son aide, il seconda le général Thiébault avec une ardeur tout à fait louable. Mais il espéra peu de succès. Lorsque le général Thiébault lui dit qu'il voulait d'abord commencer par assainir la ville, il lui répondit en hochant la tête :

— *Votre Excellence entreprend plus que le nettoiement des écuries d'Augias !*

Mais le général Thiébault avait encore la mémoire nouvelle de ce que Junot avait fait à Lisbonne, dont les rues étaient obstruées en 1807 par les décombres du tremblement de terre de 1755 ! Le duc d'Abrantès les fit enlever, ces décombres, et le nettoiement de Lisbonne, pendant son gouvernement général, n'est pas un des moindres bienfaits qu'il lui ait laissés.

Le général Thiébault fut récompensé de ses peines par un plein succès. En quelques mois de temps Burgos fut entièrement changée. J'ai causé longuement à Burgos avec le préfet, le corrégidor, l'intendant, enfin toutes les autorités... Elles n'avaient qu'une voix, qu'une parole en parlant du général

Thiébault, et c'était pour le louer [1]. Je ne crains pas d'être démentie en parlant ainsi, parce que mes renseignements m'ont été donnés sur les lieux mêmes et par les gens du pays. Les boutiques se rouvrirent, les marchés se repeuplèrent, la justice reprit son cours et six mois ne s'étaient pas écoulés que non seulement Burgos ne fut plus un lieu d'effroi, mais qu'il fut embelli par des soins soutenus. Le général Thiébault fit construire des prisons, des casernes, planter une promenade au bord de l'Arlanzon, dans laquelle, flattant à la fois le fanatisme et l'esprit chevaleresque des Castillans, il fit apporter de Saint-Pierre de Cardeña, les ossements du Cid et de doña Ximena, dont des dragons avaient violé le tombeau. Ce tombeau fut réédifié et subsiste toujours au bord de l'Arlanzon [2].

Je ne nommerai pas le général qui était à Burgos avant le général Thiébault. Ses remords doivent être assez grands sans y ajouter le martyre du blâme public. Mais j'ai entendu des paroles de mort prononcées sur le nom de cet homme! J'ai vu des effets terribles de la terreur qu'il inspirait! En voici un exemple.

Un régiment arrivé à Burgos fut envoyé contre la

[1] Voici un fait plus positif encore s'il est possible. En 1823 le général Thiébault voulut faire entrer un de ses fils au service d'Espagne. Il en fit la demande en invoquant l'opinion des Espagnols sur lui. La réponse fut à l'instant de nommer son fils lieutenant dans la garde du roi. Il est depuis repassé au service de France.

[2] La marquise de Villuena (la douairière) ayant obtenu de la ville de Burgos le terrain dans lequel est ce tombeau, pour en faire un jardin, l'a religieusement conservé.

guérilla du marquis de Villa-Campo, et le chef qui était alors à Burgos lui donna des ordres de la plus excessive sévérité pour agir contre les habitants qu'il trouverait devant lui, notamment contre ceux d'un petit village en avant de la fameuse forêt de Covalleda, forêt primitive, où le jour pénètre à peine, dans laquelle on ne trouve que quelques sentiers et qui était à la fois un repaire de brigands et l'asile des guérillas. Dans toute cette première guerre d'Espagne, une particularité singulière était la célérité avec laquelle les chefs insurgés étaient avertis de nos mouvements et de la difficulté que nous trouvions à nous procurer un espion, ou un guide, presque toujours infidèle. Le bataillon chargé de la mission dont je viens de parler, partit de Burgos et se rendit à *Arguano*[1], à travers un pays affreux, en gravissant des rochers à pic, traversant des torrents d'eau glacée et partout craignant une mort imprévue et cachée. Arrivés devant le village, le commandant n'aperçoit aucun mouvement, n'entend aucun bruit. Quelques soldats s'avancent. Rien. Une solitude absolue. Le chef, se méfiant de quelque embûche, ordonne la plus grande circonspection. On entre dans la principale ou plutôt la seule rue du village, on arrive sur une petite place où fument encore des gerbes de maïs, de froment, mais consumées, calcinées, et des pains encore entiers, n'offrant plus qu'un monceau de charbon. Ils étaient là, gisant à terre, dans des flots de vin coulant encore des outres ou peaux de boucs qui

[1] Je crois que c'est Arguano. Le nom fut écrit si vite dans le livre de notes de mon voyage d'Espagne, que je ne puis bien le relire, mais je crois être sûre que c'est Arguano.

avaient été percées par les habitants avant leur départ, comme le pain et le blé avaient été brûlés, pour que les Français ne trouvassent aucune provision.

Aussitôt que nos soldats eurent acquis la certitude qu'après une si longue et si dangereuse fatigue ils n'auraient aucun reconfort dans ce désert désolé, ils poussèrent des hurlements de rage. Et nulle vengeance à exercer! Tous les habitants sont partis, partis pour cette forêt de Covalleda dans laquelle l'enfer ne pourrait faire pénétrer! Tout à coup des cris se font entendre dans l'une des chaumières abandonnées où les soldats s'étaient répandus dans l'espoir de trouver quelque butin ou quelque nourriture. C'était une femme, jeune et portant sur ses bras un tout petit enfant d'un an. Les soldats l'entraînent devant leur lieutenant.

— Tenez, mon lieutenant, dit l'un d'eux, voilà une femme que nous avons trouvée auprès d'une autre vieille qui ne peut plus parler, questionnez-la un peu.

La jeune femme était pâle, mais elle ne tremblait pas. Elle portait le costume des paysannes des montagnes de Soria et de la Rioja.

— Pourquoi es-tu seule ici? lui demanda le lieutenant.

— J'y suis demeurée auprès de ma grand'mère qui étant paralytique, n'a pas pu suivre les nôtres dans la forêt, répondit-elle avec une sorte de hauteur et comme fâchée d'être contrainte de laisser tomber une parole devant un Français. Je suis restée pour la soigner.

— Pourquoi les tiens ont-il quitté ce village?

Les yeux de l'Espagnole s'allumèrent. Elle regarda

le lieutenant avec une étrange expression, puis elle lui dit :

— Vous le savez bien, ne deviez-vous pas nous massacrer?...

Le lieutenant leva les épaules.

— Mais pourquoi avoir brûlé ce pain, ce blé, avoir défoncé ces outres?

— Pour que vous ne trouviez rien. Ils ne pouvaient pas tout emporter, alors il *fallait* bien les brûler.

Dans ce moment des cris, mais cette fois des cris de joie, se firent entendre. Les soldats apportaient plusieurs jambons, quelques pains, mais surtout plusieurs peaux de boucs remplies de vin. Ils avaient trouvé toutes ces provisions dans une cave dont l'entrée était cachée par la paille sur laquelle était couchée la vieille paralytique. En voyant les soldats possesseurs de ces provisions, la jeune femme leur jeta un regard de vengeance infernal. Le lieutenant eut un moment de joie, car ses hommes n'avaient qu'un peu de pain et il ne savait comment les faire souper. Le soleil se couchait et il était impossible de prolonger la marche dans l'état de fatigue où ils étaient. Cependant plusieurs malheurs récents, des exemples terribles lui donnant de la méfiance, il dit à la jeune paysanne :

— D'où viennent ces vivres?

— Ce sont les mêmes que ceux qui ont été brûlés. Nous les avions cachés pour les porter aux nôtres.

— Est-ce que ton mari est avec les brigands?

— Mon mari est au ciel! répondit-elle en y levant les yeux. Il est mort pour la bonne cause, celle de Dieu et de Ferdinand!

— As-tu donc des frères parmi eux?...

— Je n'ai plus personne, que mon pauvre enfant...

Elle le serra contre elle. La pauvre petite créature était maigre et jaune, et ses grands yeux noirs brillaient dans son pâle visage en regardant sa mère.

— Mon commandant, s'écrièrent les soldats, ordonnez donc la distribution, car nous avons bien faim et surtout diablement soif...

— Un instant, mes enfants. Écoute, dit-il à la jeune femme, ces vivres-là sont bons, j'espère?

Et il attachait sur elle un œil défiant et investigateur, car déjà plusieurs citernes avaient été empoisonnées par les habitants des montagnes.,.

— Comment seraient-ils mauvais? répondit l'Espagnole en faisant un geste de mépris. Ils n'étaient pas pour vous.

— Eh bien ! alors à ta santé, demonio, dit un jeune sous-lieutenant en décoiffant une peau de bouc.

Et il se disposait à boire, mais le lieutenant, plus prudent que lui, l'arrêta encore.

— Un moment. Puisque ce vin est bon, dit-il à la jeune femme, tu en boiras bien un verre, n'est-ce pas?

— Oh! mon Dieu, tant que vous voudrez...

Elle prit la tasse de campagne que lui remplit le lieutenant et la vida tout d'un trait.

— Houra! houra! crièrent les soldats, tout joyeux de pouvoir s'enivrer sans crainte.

— Et ton enfant, fais-le boire aussi, dit le lieutenant, il est si pâle que cela lui fera du bien.

L'Espagnole avait bu sans hésiter. En prenant la tasse pour l'approcher des lèvres de son enfant, sa main trembla, mais ce mouvement fut inaperçu, et l'enfant vida la tasse. Tous les soldats burent le vin

des outres et mangèrent le pain et les jambons. La troupe était nombreuse.

Tout à coup, l'un d'eux qui regardait en ce moment la jeune Espagnole et son fils vit l'enfant devenir livide, ses traits se contractèrent et sa bouche tordue par la souffrance laissa échapper des cris perçants. La mère elle-même, quoique plus forte, pouvait à peine se soutenir. Elle retenait ses plaintes, mais ses souffrances ne pouvaient se dissimuler sur son visage décomposé...

— Malheureuse, s'écria le commandant, tu nous a empoisonnés !

— Oui, dit-elle avec un affreux sourire, en se laissant tomber sur la terre à côté de son enfant, qui râlait déjà pour la mort, oui, je vous ai empoisonnés. Je savais bien que vous iriez chercher les outres là où elles étaient. Est-ce que vous auriez laissé une mourante sur la paille de son grabat[1] ! Oui, oui, vous allez mourir, et mourir damnés. Moi, j'irai au ciel !

On entendit à peine ces dernières paroles. Les soldats ne comprirent pas d'abord toute l'horreur de la situation. Mais à mesure que le poison exerçait son ravage sur l'Espagnole, son discours se traduisait pour eux sur ses traits en convulsions. Aussitôt que le mot poison fut compris par eux, aucune puissance ne put

[1] Cette pensée que nos soldats iraient violer le lit d'une moribonde pour y chercher de l'argent, était une des choses les plus terribles à redouter de nous sans contredit, et l'homme qui pouvait dire : *que rien ne soit à l'abri de vos recherches*, produisait cet effet. Voilà comment on agissait du temps du général D..., et voilà comment, dès l'origine, on a exaspéré les populations. Si les habitants d'Arguano n'avaient pas été prévenus qu'ils seraient massacrés, ils n'auraient pas pris l'initiative.

les retenir. Ce fut en vain que leur commandant se plaça entre eux et la jeune femme. Ils le repoussèrent et, la prenant par les cheveux, ils la traînèrent au bord du torrent, dans lequel ils la jetèrent après l'avoir percée et lacérée de plus de cent coups de sabre. Elle ne poussa pas un cri. Quant à l'enfant, il fut la première victime.

Vingt-deux hommes périrent par suite de cette action, que je ne puis cependant appeler autrement que grande et courageuse. Le commandant y échappa par miracle, m'a-t-il dit lui-même...

Tel était le peuple au milieu duquel je me trouvais alors. En écoutant ce récit, qui me fut fait la veille de mon départ de Burgos, je frémis à la pensée de cette terrible guerre déclarée ainsi à mort d'un peuple à un peuple !... Pour la première fois je tremblai depuis mon entrée en Espagne. J'étais devenue craintive. Hélas ! je ne l'étais pas pour moi, mais j'allais encore être mère, et dans quels périls, ô mon Dieu, allait donc naître mon enfant !

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

FIN DE LA TABLE DU SEPTIEME VOLUME.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). (France). — 67.1.23





